Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/lesviesdeshommes007plut

B. P. H. B.

IX ... 19.a.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANÇOIS,
AVEC
DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,
NOUVELLE EDITION,
REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE
de plusieurs Notes.

Par Mr. DACIER, *de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, Secretaire perpetuel de l'Academie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roy.*

TOME SEPTIE'ME.

A PARIS,
Chez PAULUS-DU-MESNIL, Grand'Salle du Palais, au Pilier des Consultations, au Lion d'or.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

DEMOSTHENE.

CELUI qui a composé l'éloge d'Alcibiade sur la victoire qu'il remporta à la course des Chars aux Jeux Olympiques, que ce soit Euripide, comme c'est la plus commune opinion, ou quelque autre, dit, *que la premiere chose nécessaire au bonheur d'un homme, c'est*, mon cher Sossius Sénécion, *d'être né dans*

Fausseté de cette maxime, que pour être heureux, il faut être né dans une ville célebre.

Celui qui a composé l'éloge d'Alcibiade sur la victoire qu'il remporta à la course des Chars aux jeux Olympiques.] Ces victoires des Jeux Olympiques étoient regardées comme si glorieuses, que les Poëtes les célébroient par leurs vers, comme nous le voyons par les Odes de Pindare.

une ville celébre. Pour moi je penſe tout autrement, & je ſuis perſuadé que pour celui qui doit joüir d'un bonheur véritable & ſolide, qui conſiſte principalement dans les mœurs & dans la diſpoſition de l'eſprit, il n'y a nulle difference qu'il ſoit né dans une ville obſcure & pauvre, ou d'une mere laide & petite. Car il eſt ridicule de s'imaginer que la petite ville de Julis, qui n'eſt qu'une très-petite partie de l'Iſle de Ceos, qui n'eſt pas elle-même fort grande, & que l'Iſle d'Egine dont un Athenien diſoit autrefois, *qu'il la falloit ôter comme une paille de l'œil du Pirée*, peuvent porter de bons Comediens, & de grands Poëtes, & qu'elles ne ſçauroient porter un homme juſte, ferme, content de ſon état & plein de magnanimité & de ſageſſe. Car au contraire, il eſt très-vrai-ſemblable que tous les autres arts qui n'ont été inventez que pour le gain, pour la réputation, ou pour le plaiſir, ſe flétriſſent & déperiſſent entierement dans les petites villes inconnuës & peu frequentées; mais que la vertu, comme une plante forte & genéreuſe, prend racine dans toute ſorte de terroirs, où elle rencontre une bonne nature & une ame ferme & qui

Le bonheur conſiſte dans les mœurs.

Quels ſont les arts qui dépériſſent dans les petites villes.

Voici un grand avantage que les petites villes ont ſur les grandes.

La vertu vient dans toute ſorte de terroirs.

Mais que la vertu, comme une plante forte & genéreuſe, prend racine dans toute ſorte de terroirs où elle rencontre une bonne nature.) Cela ne peut être conteſté. Mais il n'eſt pas moins vrai qu'une ville celébre peut être d'un grand ſecours; car une nature foible ou corrompuë ne ſe corrigera pas facilement dans une ville obſcure, au lieu que dans une grande ville elle trouvera de grands modelles qui pourront ſervir à la redreſſer.

aime le travail. C'eſt pourquoi auſſi nous-mêmes, quand nous manquons de ſageſſe, & qu'il nous arrive de ne pas vivre comme il faut, nous n'en rejettons pas la faute ſur la petiteſſe & ſur l'obſcurité de notre patrie, nous nous en accuſons juſtement nous-mêmes, comme ſeuls coupables de nos fautes & de nos excès.

Mais ce qui eſt très-veritable, c'eſt que pour un homme qui a entrepris de raſſembler des faits, & d'écrire une hiſtoire compoſée de choſes & d'aventures qui ne ſont ni ſous la main, ni arrivées dans ſon pays, mais étrangeres, diverſes, & diſperſées çà & là dans pluſieurs differens écrits, la premiere choſe dont il a effectivement beſoin, c'eſt d'être dans une grande ville bien peuplée & qui aime ce qui eſt beau & honnête. Il en a beſoin, afin qu'ayant quantité de livres en ſa diſpoſition, & que s'inſtruiſant par la converſation de toutes les particularitez qui ont échappé aux Ecrivains, & qui s'étant conſervées dans la mémoire des hommes, deviennent plus vraiſemblables & plus croyables par cette eſpece de tradition, il ne faſſe pas un ouvrage imparfait & qui manque de ſes principales parties.

Ceux qui écrivent l'hiſtoire, doivent être dans une grande ville, & pourquoi.

Tradition néceſſaire à ceux qui écrivent l'hiſtoire.

Mais ce qui eſt très-véritable, c'eſt que pour un homme qui a entrepris de raſſembler des faits, & d'écrire une hiſtoire.] Cela eſt vrai en tout point pour un homme qui écrit, en quelque genre qu'il écrive, il a beſoin d'être dans une grande ville. Là il trouve le ſecours des bibliothéques, le ſecours des gens ſçavans, & le ſecours des gens de bon goût. Et les deux derniers manquent plus ordinairement dans les petites villes que le premier. Car dans le plus méchant bourg on peut avoir des livres.

Pour moi qui ſuis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empêcher de devenir encore plus petite, prends plaiſir à m'y tenir, & qui pendant mon ſéjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, n'ayant pas eu le tems d'apprendre la Langue Latine, à cauſe des affaires publiques dont j'étois chargé, & de la quantité de gens qui venoient tous les jours chez moi pour s'entretenir de la philoſophie, n'ai commencé que fort tard & déja fort avancé en âge à lire les écrits des Romains, il m'eſt arrivé une choſe aſſez étonnante, & pourtant très-vraye; c'eſt que les termes de cette Langue n'ont pas tant ſervi à me faire entendre les faits, que la legere connoiſſance que j'avois déja des faits, m'a conduit à entendre les termes. Pour ce qui eſt de ſentir la beauté de l'expreſſion Latine, ſa préciſion, ſes métaphores,

Plutarque ſe tient à Cheronée pour empêcher cette ville de dépérir.

Plutarque n'avoit pas eu le tems de bien apprendre la langue Latine.

Il entendoit plûtôt le Latin par les faits, que les faits par le Latin.

Ce qu'il faut ſentir pour juger des

Pour moi qui ſuis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empêcher de devenir encore plus petite, prends plaiſir à m'y tenir.) Car il étoit de Cheronée, petite ville de Beotie. Plutarque après les voyages qu'il avoit faits en Italie, depuis le commencement du regne de Veſpaſien juſques vers la fin de celui de Domitien, ſe retira enfin, & renonça à toute l'ambition qu'il auroit pû ſatisfaire ailleurs, pour ſe tenir à Cheronée, & pour empêcher cette ville de devenir plus petite qu'elle n'étoit; car un ſeul homme ſage, un ſeul homme de réputation, empêche une ville de dépérir, & la rend toûjours conſidérable.

Que les termes de cette Langue n'ont pas tant ſervi à me faire entendre les faits, que la legere connoiſſance que j'avois déja des faits, m'a conduit à entendre les termes.) Cela arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont pas étudié les Langues à fond & par principes. Les faits dont ils ſont inſtruits, leur font entendre les termes. Mais cela eſt ſouvent ſujet à caution. Et Plutarque lui-même en eſt une preuve, car il s'eſt quelquefois trompé, comme je l'ai déja remarqué en quelques endroits de cet ouvrage.

ſes autres figures, ſon harmonie, & toutes ſes autres qualitez, qui ſont la force, l'énergie, & l'agrément de la diction, je ſuis très-perſuadé que cela eſt très-agréable & fait un très-grand plaiſir; mais cela demande une étude & un exercice qui ne ſont pas fort aiſez, & qui ne peuvent être entrepris que par ceux qui ont plus de loiſir, & à qui l'âge permet cette application ſi ambitieuſe. C'eſt pourquoi ayant réſolu d'écrire dans ce traité, qui eſt le cinquiéme de mes paralleles, la vie de Demoſthene & celle de Ciceron, nous examinerons leur naturel, leurs mœurs, & la diſpoſition de leur eſprit par leurs actions, & par leur conduite dans le gouvernement, & nous n'entreprendrons point de montrer lequel des deux étoit l'Orateur le plus éloquent & le plus agréable; car, comme dit le Poëte Jon, *La force du Dauphin eſt ſur ſon rivage.* Cecilius, Ecrivain très-

écrits d'une langue.

Longue étude néceſſaire pour connoître les fineſſes, les figures & les beautez de la langue Latine.

Modeſtie de Plutarque.

Proverbe heureuſement appliqué.

Et nous n'entreprendrons point de montrer lequel des deux étoit l'Orateur le plus éloquent.) Plutarque ſçavoit aſſez de Latin pour lire Ciceron, & pour l'entendre paſſablement. Cependant il ſe garde bien de juger de ſon éloquence, pour la comparer à celle de Demoſthene. Voilà une grande ſageſſe, qui n'a pas toûjours été imitée. Il eſt bon d'avertir que dans le texte il y a une legere faute, ἴτῳδὲ τὸ λογ8ι. Il faut corriger τῷδε. C'eſt le regime du verbe ἐ'ἰσομδω qui ſuit. M. Salvini l'a auſſi corrigé de même.

La force du Dauphin eſt ſur ſon rivage.) C'eſt comme nous diſons aujourd'hui par forme de proverbe, *le coq ſur ſon paillier.* Le Grec eſt fort dans ſon Grec, le Latin dans ſon Latin. Ni l'un ni l'autre ne doivent paſſer leurs bornes, à moins que par une longue étude ils ne ſe ſoient fait naturaliſer dans le pays qui n'eſt pas le leur. Le Dauphin qui quitte ſon rivage pour s'écarter dans les terres, eſt perdu.

Cecilius, Ecrivain très-préſomptueux en toutes choſes, ayant ignoré cette maxime, a eu la teme-

Cecilius taxé de préſomption, & pourquoi.

préſomptueux en toutes choſes, ayant ignoré cette maxime, a eu la témerité de donner une comparaiſon de Demoſthene & de Ciceron. Mais peut-être faut-il dire ſur cela, que ſi ce précepte, *connois-toi toi-même*, étoit d'un uſage fort commun, & qu'il dépendît de tous les hommes de le pratiquer, ce ne ſeroit pas un précepte ſi divin, & il n'auroit pas fallu qu'un Dieu vînt nous le donner. Pour moi il me ſemble que Dieu voulant fondre, pour ainſi dire, ces deux Orateurs dans le même moule, a jetté d'abord dans leur naturel des reſſemblances très-parfaites, comme la même ambition, & le même amour de la liberté dans toute leur conduite, le même défaut de courage dans les guerres & dans les dangers, & qu'il y a mêlé encore beaucoup de choſes qu'on attribuë à la Fortune. Car je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de trouver ailleurs deux autres Orateurs, qui de petits & obſcurs qu'ils étoient, ſoient devenus ſi grands & ſi illuſtres, qui ayent heurté des Rois & des Tyrans, qui ayent perdu leurs filles, qui ayent été bannis de leur pa-

Reſſemblances parfaites entre Demoſthene & Ciceron. Les ſeules dont Plutarque entreprend de juger.

rité de donner une comparaiſon de Demoſthene & de Ciceron.) Cecilius étoit un celébre Rheteur Sicilien, qui vivoit ſous Auguſte. Il avoit fait un Traité du Sublime dont parle Longin. Il a été loüé par les plus celébres Rhetheurs. Un des plus ſçavans, nommé Lyſimachides, lui avoit dédié ſon ouvrage *des dix Rheteurs Attiques*. Il ſçavoit la langue Latine, il vivoit du tems qu'elle étoit la plus floriſſante ; cependant Plutarque l'accuſe de témérité d'avoir voulu juger de l'éloquence de Ciceron. Notre ſiecle nous a fourni des Ecrivains plus préſomptueux & plus téméraires. Il n'y a d'autre réponſe à leur faire, que celle que Plutarque fait ici.

trie, qui y ayent été rappellez avec gloire, qui s'en ſoient enfuis encore, qui ayent été repris par leurs ennemis, & qui en expirant ayent vû expirer avec eux la liberté de leur patrie. De ſorte que s'il étoit poſſible que la Nature & la Fortune entraſſent en diſpute ſur leur ſujet, comme deux ouvriers qui conteſtent ſur leur ouvrage, il ſeroit difficile de juger laquelle des deux les a rendu plus ſemblables, ou la Nature dans leurs mœurs, ou la Fortune dans leurs avantures & dans tous les accidens de leur vie. Mais il faut commencer par le plus ancien.

Il n'eſt pas aiſé de juger laquelle a rendu Demoſthene & Ciceron plus ſemblables, la Nature ou la Fortune.

Demoſthene, pere de l'Orateur Demoſthene, étoit un des plus honnêtes hommes & des premiers Citoyens de la ville. Theopompe écrit qu'on l'appelloit le *Fourbiſſeur*, parce qu'il avoit un attelier où il faiſoit travailler pluſieurs Eſclaves à faire des épées & d'autres armes. Et l'Ora-

Le pere de Demoſthene, pourquoi appellé Fourbiſſeur.

De ſorte que s'il étoit poſſible que la Nature & la Fortune entraſſent en diſpute ſur leur ſujet, comme deux ouvriers.] Cette idée eſt grande & noble de faire intervenir la Nature & la Fortune qui diſputent enſemble, laquelle a rendu Demoſthene & Ciceron plus ſemblables, l'une dans leurs mœurs, & l'autre dans les accidens de leur vie. Amiot a gâté tout cet endroit qui eſt fort beau.

Demoſthene, pere de l'Orateur Demoſthene, étoit un des plus honnêtes hommes & des premiers Citoyens de la ville.] C'eſt ce que ſignifie ὧν μὲν οὖν καλῶν καὶ ἀγαθῶν ἀνδρῶν. Ce qui va non-ſeulement aux mœurs, mais à la naiſſance. Car Eſchine même lui rend ce témoignage, *Demoſthene le pere du bourg de Pæane, étoit d'une naiſſance libre, car il ne faut pas mentir.*

Et l'Orateur Eſchine dit que ſa mere étoit fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni de la ville pour crime de trahiſon.] Ce Gylon fut accuſé d'avoir livré aux ennemis une ville de Pont, appellée Nymphée, qui appartenoit aux Atheniens. Ce reproche l'obligea à s'exiler. Il alla en Scy-

La mere fille d'un banni.

teur Eſchine dit que ſa mere étoit fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni de la ville pour crime de trahiſon, & d'une mere barbare. Mais nous ne ſçaurions dire ſi c'eſt une vérité, ou une ſatyre, & une calomnie.

Il perd ſon pere à l'âge de ſept ans, la 11. *année de l'Olympiade* CI. *l'an* 373. *avant J. C.*

Quinze mille écus.

Ruiné par ſes tuteurs, dont deux etoient ſes oncles, & le troiſiéme l'intime ami de ſon pere.

Demoſthene perdit ſon pere à l'âge de ſept ans, & demeura avec un bien fort conſidérable, car ſon pere lui laiſſa près de quinze talens. Mais il fut ruiné par l'injuſtice de ſes tuteurs qui lui en volerent une partie, & laiſſerent dépérir l'autre juſques-là qu'ils ne payerent pas à ſes maîtres le ſalaire qui leur étoit dû. Cela fut apparemment cauſe qu'il ne fut pas élevé dans les ſciences qui conviennent à un enfant de bonne maiſon. Outre que la foibleſſe & la délicateſſe de ſon temperamment empêcherent ſa mere de le porter au travail, & ſes maîtres de le preſſer & de le contraindre; car dans ſon enfance il étoit fort maigre & fort infirme, & l'on prétend que c'eſt cette foibleſſe & cette infirmité qui porterent ſes camarades à lui donner par moquerie le ſurnom de

Pourquoi il ne fut pas élevé dans les ſciences.

Son temperament foible & délicat.

Pourquoi il eut le ſurnom de Batalus.

thie, où il épouſa une femme du pays, dont il eut deux filles; l'une fut mariée à Philochares, & l'autre, appellée Cleobule, à Demoſthene à qui elle porta en dot cinquante mines, c'eſt-à-dire, deux mille cinq cent livres. Demoſthene l'Orateur nâquit de ce mariage.

Et l'on prétend que c'eſt cette foibleſſe & cette infirmité qui porterent ſes camarades à lui donner par mocquerie le ſurnom de Batalus,] Mais ce ſurnom ne convient nullement à un homme qui eſt foible & infirme, mais à un homme mou & effeminé; car on dit que Demoſthene dans ſa jeuneſſe étoit un peu débauché, qu'il alloit en maſque déguiſé en femme, & qu'il aimoit les feſtins. C'eſt ce qui lui attira le ſurnom de *Batalus*, qui ſignifie *un infame, un débauché*, comme Heſychius l'explique. βάτυλος, dit il, κατὰ πόρνων καὶ ἀνδρόγυνος, μίναιδος, ἕκλυτος.

Batalus,

Batalus, qui étoit un ſurnom fort décrié. Car, ſelon les uns, Batalus étoit un joüeur de flûte fort effeminé, contre lequel le Poëte Antiphane fit une petite Comedie; ſelon d'autres, c'étoit un Poëte qui ne faiſoit des vers que pour la molleſſe & la débauche. Il paroît auſſi que dans ce tems-là *Batalus* étoit dans l'Attique le nom d'une partie du corps que la pudeur ne permet pas de nommer. Pour ce qui eſt d'*Argas*, autre ſurnom qu'on donna auſſi à Demoſthene, on prétend qu'il lui fut donné à cauſe de la ferocité & de la rudeſſe de ſes mœurs; car il y a des Poëtes qui appellent de ce nom un ſerpent, ou à cauſe du fiel & de l'amertume de ſes diſcours, qui affligeoient toûjours ceux qui les entendoient; car *Argas* étoit le nom d'un Poëte qui faiſoit des chanſons pleines de malignité & de médiſance. Mais en voilà aſſez ſur cet article.

Antiphane Poëte comique.

Pourquoi Demoſthene étoit appellé Argas.

Argas, Poëte qui faiſoit des chanſons.

Quant à ſon application à l'étude de l'éloquence, voici l'occaſion qui y donna lieu : L'Orateur Calliſtrate devoit plaider en pleine audience la cauſe de la ville d'Oropus. Cette cauſe avoit excité une grande attente dans le public, qui at-

L'occaſion qui le porta à s'appliquer à l'éloquence.

Plaidoirie d'Apparat à Athenes.

Car il y a des Poëtes qui appellent de ce nom un ſerpent.] Non-ſeulement les Poëtes, mais Hippocrate lui-même parle d'un ſerpent nommé Argas ou Arges. C'eſt dans le 5. liv. des Epidem. *Un jeune homme*, dit-il, *après avoir beaucoup bû, dormoit ſur le dos dans une tente. Un ſerpent, nommé Arges, lui entra dans la bouche, &c.*

L'Orateur Calliſtrate devoit plaider en pleine audience la cauſe de la ville d'Oropus.) Oropus étoit une ville entre l'Attique & Tanagre ſur l'Euripe. Chabrias ayant porté les Atheniens à marcher au ſecours des Thebains, qui étoient

tendoit avec impatience le jour de cette plaidoirie tant pour l'excellence de l'Orateur, dont la réputation étoit alors très-floriſſante, que pour l'importance de l'affaire dont il s'agiſſoit, & qui faiſoit le ſujet de l'entretien de tout le monde. Demoſthene ayant oüi dire que tous les maîtres & tous les Gouverneurs de la Jeuneſſe ſe préparoient à aller à ce jugement, pria ſon Précepteur de le mener auſſi avec lui; ce Précepteur, qui avoit quelque familiarité avec les Huiſſiers qui ouvroient la ſalle de l'audience, obtint d'eux une place où ſon jeune diſciple pût entendre les Avocats ſans être vû. Calliſtrate eut un ſuccès qui lui attira l'admiration de tout le monde. Demoſthene frappé de cette gloire ſi éclatante, en devint comme jaloux; voyant cet Orateur reconduit honorablement par tout le peuple, & comblé de loüanges & de bénédictions, il en admira davantage la force de l'éloquence qui peut s'aſſujettir toutes choſes & les manier à ſon gré. Dès ce moment il quitta toutes les autres ſciences, & tous les exercices dont on occupoit les enfans, & s'exerça à compoſer des Harangues pour parvenir un jour à être du nombre des Orateurs.

Honneurs que le peuple d'Athenes faiſoit aux grands Orateurs.

fort preſſez, ils y coururent & les délivrerent. Les Thebains oubliant ce grand ſervice, enleverent aux Atheniens la ville d'Oropus, qui étoit ſur leurs frontieres, & Chabrias même fut ſoupçonné d'être complice & accuſé de trahiſon, & l'Orateur Calliſtrate plaida contre lui. Cette cauſe étoit grande & bien digne d'exciter la curioſité. Demoſthene en parle dans ſon Oraiſon contre Midias. Il étoit dans ſa ſeiziéme année quand cette cauſe fut plaidée.

Le premier maître d'éloquence auquel il s'attacha, ce fut le Rheteur Iſée, quoiqu'Iſocrate tînt alors publiquement ſon Ecole, ſoit, comme quelques-uns diſent, qu'étant un orphelin ruiné, il n'eût pas le moyen de payer à Iſocrate le ſalaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines, ou plûtôt qu'il préferât l'éloquence d'Iſée, comme plus ſubtile & plus propre à l'action, & qu'il l'eût choiſie pour la mettre véritablement en pratique.

Iſée, le premier maître d'éloquence de Demoſthene.

Cinq cent livres.

Caractere de l'éloquence d'Iſée.

Hermippus écrit qu'il a trouvé dans quelques memoires ſans nom d'Auteur, que Demoſthene étudia auſſi ſous Platon, & que le commerce de

Demoſthene fut auſſi diſciple de Platon.

Il n'eût pas le moyen de payer à Iſocrate le ſalaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines.) Car ces Rheteurs avoient chacun un prix fait, qu'ils prenoient de leurs diſciples, comme cela paroît par Platon. Mais la raiſon que Plutarque donne ici de ce que Demoſthene ne peut pas aller à l'Ecole d'Iſocrate, n'eſt pas recevable, ſi ce qu'il dit dans la vie du Rheteur Iſée eſt vrai, qu'Iſée quitta ſon Ecole pour aller inſtruire Demoſthene pour le prix de dix mille drachmes, c'eſt-à-dire de cinq mille livres, qui étoit dix fois le prix d'Iſocrate.

Ou plûtôt qu'il préferât l'éloquence d'Iſée, comme plus ſubtile & plus propre à l'action.] Cette raiſon eſt la ſeule véritable. La maniere d'Iſocrate étoit trop douce & trop fleurie, & celle d'Iſée étoit plus animée & plus forte, & il fut le premier qui tourna ſon ſtyle au maniment des affaires, ce qui parut plus propre à Demoſthene pour le deſſein qu'il ſe propoſoit. Le Rheteur Iſée forma ſon ſtyle ſur celui de Lyſias.

Que Demoſthene étudia auſſi ſous Platon.) C'eſt ce que Ciceron confirme dans ſon Brutus. *On dit que Demoſthene lût aſſidûment Platon, & qu'il fut même ſon diſciple, & cela paroît par la grandeur & par la majeſté de ſon ſtyle. Lectitaviſſe Platonem ſtudioſe, audiviſſe etiam Demoſthenes dicitur, idque apparet ex genere & granditate verborum.* Il dit encore dans l'Orateur : *Quod idem de Demoſthene exiſtimari poteſt,*

ce Philoſophe lui ſervit beaucoup à former ſon éloquence, & il rapporte que Cteſibius diſoit que par le moyen de Callias de Syracuſe, & de quelques autres, Demoſthene avoit eu en ſecret les traitez de Rhetorique d'Iſocrate, & ceux du Rheteur Callidamas, & qu'il en avoit beaucoup profité.

Il avoit eu en cachette les traitez de Rhetorique d'Iſocrate, & ceux de Callidamas.

Dès qu'il fut en âge, il commença à faire un procès à ſes Tuteurs, & à les pourſuivre en juſtice. Ceux-ci, comme bons chicaneurs, trouvant toûjours de nouvelles remiſes, & obtenant tous les jours de nouveaux délais, donnerent bien de l'exercice à Demoſthene, qui fut obligé de par-

Il pourſuit en juſtice ſes Tuteurs.

cujus ex epiſtolis intelligi licet quam frequens fuerit Platonis auditor. On peut penſer la même choſe de Demoſthene, par les lettres duquel il paroît avec quelle aſſiduité il alla entendre Platon. Ciceron a égard ici ſur-tout à cette lettre que Demoſthene écrivit à Heracleodore : *Mais voyant que vous aviez beaucoup de crédit & d'autorité & une grande érudition, & que vous aviez embraſſé ſurtout la doctrine de Platon, qui eſt véritablement très-éloignée de toute avarice, de toute violence & de toutes ces ſortes de tours & de fineſſes, qu'on employe dans ces occaſions, & qui porte en tout à ce qui eſt très-beau & très-juſte. Celui qui a été une fois imbu de cette doctrine, grands Dieux ! comment pourroit il ne pas ſuivre la vérité, & ne pas avoir un cœur genéreux & bienfaiſant pour tous les hommes ?* Voilà un aſſez bel éloge de la Philoſophie de Platon, & qui marque aſſez que Demoſthene l'avoit étudiée. Il y a encore une autre raiſon, c'eſt que Demoſthene s'étant attaché à Iſée, & Iſée étant parfaitement ſemblable à Lyſias, qui étoit très-inferieur à Platon, il eſt très-vrai-ſemblable qu'il alla chercher dans ce dernier ce qui manquoit aux deux autres.

Dès qu'il fut en âge, il commença à faire un procès à ſes Tuteurs.] Il perdit ſon pere à ſept ans ; il fut dix ans ſous ſes Tuteurs, il commença donc à les plaider à l'âge de dix-huit ans ; mais ce ne fut que pour ſes affaires particulieres, ce que la Loi ne défendoit point.

ler ſouvent, de ſorte que s'étant façonné, dit Thucydide, par ce travail continuel, il vint à bout de ſon affaire, non ſans beaucoup de peine & de danger. Mais quoiqu'il eut gagné, il ne put pourtant retirer qu'une petite partie de ſes biens paternels. Le plus grand gain qu'il fit dans cette pourſuite, c'eſt qu'il acquit la hardieſſe & l'habitude de parler en public, & qu'ayant une fois tâté de l'honneur, de l'autorité & du credit que donne le talent de la parole, il eſſaya de ſe pouſſer & de ſe mêler des affaires publiques. Et comme on dit de Laomedon d'Orchomene, que par les conſeils de ſes Medecins il s'exerça à de longues courſes pour remedier à de grands maux de rate dont il étoit travaillé, & après s'être rétabli & fortifié par cet exercice, il entreprit de paroître dans les combats où l'on gagne des couronnes, & ſe rendit un des plus forts Athletes dans la courſe du double ſtade, la même choſe arriva à Demoſthene. D'abord il s'exerça à plaider pour rétablir ſes propres affaires, après quoi ayant acquis par ce travail continuel beaucoup d'habileté & de force dans l'art de parler, il ſe jetta dans les affaires publiques, comme dans les jeux où l'on propoſe des prix, & ſurpaſſa bien-tôt tous les Orateurs qui tenoient le premier rang.

Il gagne ſon procès.

Le plus grand profit qu'il en tira.

Exercice, quel grand remede pour un rateleux.

Cependant la premiere fois qu'il parla devant le peuple, on fit un ſi grand bruit, qu'il eut de la peine à ſe faire écouter, & on ſe mocquoit ouvertement de ſon ſtyle, qui paroiſſoit fort étrange,

Le ſtyle de Demoſthene quel dans ſes commencemens.

étant très-confus & très-embroüillé par la longueur de ſes periodes, & ſi forcé par la quantité d'enthymemes & autres argumens qu'il entaſſoit, qu'on ne pouvoit le ſuivre. D'ailleurs il avoit la voix foible, une grande difficulté de langue, & l'haleine ſi courte qu'elle empêchoit d'entendre ce qu'il diſoit, parce qu'elle l'obligeoit à couper ſouvent ſes periodes avant que le ſens fût achevé. Cela le rebuta tellement qu'il renonça aux aſſemblées du peuple, & ſe retira au port de Pirée. Un jour qu'il ſe promenoit tout rêveur & fort découragé, Eunomus de Thriaſie, qui étoit déja vieux, le rencontra en cet état, & le gronda très-ſérieuſement de ce qu'ayant une maniere de parler entierement ſemblable à celle de Pericles, il s'abandonnoit & ſe trahiſſoit pourtant lui-même par lâcheté & par foibleſſe, & qu'il n'avoit ni le courage de ſoûtenir le bruit & le tumulte d'une populace, ni la force de former & d'endurcir ſon corps à ces combats de la Tribune, & que par une molleſſe inexcuſable il ſe laiſſoit abâtardir & flétrir ſans s'en mettre en peine. Un autre fois ayant mal réüſſi & ayant été ſifflé, comme il s'en retournoit chez lui la tête couverte

Défauts naturels de Demoſthene.

Il ſe rebuta, & renonça aux aſſemblées.

Il eſt ranimé par Eunomus, qui lui reproche ſa foibleſſe & ſa lâcheté.

Sa maniere de parler, ſemblable à celle de Pericles.

Il eſt mocqué & ſifflé pour la ſeconde fois.

Par la quantité d'enthymemes.] L'enthymeme eſt un ſyllogiſme parfait dans l'eſprit & dans le ſens ; mais imparfait dans l'expreſſion, parce que l'on y ſupprime une des propoſitions, comme trop claire & trop connuë, & comme naturellement ſuppléée par l'eſprit de ceux à qui on parle. Ce ſyllogiſme a plus de grace & plaît davantage qu'un ſyllogiſme parfait, mais ne doit pas être trop fréquent, car l'eſprit de l'auditeur ſe laſſe d'avoir toûjours à ſuppléer ce que l'on ſupprime.

pour cacher ſa honte, & au déſeſpoir de ce mauvais ſuccès, il fut ſuivi par un Comedien nommé Satyrus, qui étoit de ſes amis & qui entra avec lui. Demoſthene commença à faire en ſa preſence des lamentations de *ce qu'étant celui de tous les Orateurs qui prenoit le plus de peine & qui travailloit le plus, juſques-là qu'il avoit preſque ruiné ſa ſanté à ce travail, il ne pouvoit pourtant trouver le moyen de plaire au peuple : Que de ſimples matelots très-ignorans, & preſque toûjours dans la crapule, étoient écoutez & occupoient la Tribune, & que lui il étoit mépriſé & on ne daignoit pas l'entendre. Vous dites vrai, Demoſthene*, lui répondit Satyrus, *mais moi je guérirai bien-tôt ce qui cauſe tout ce mal, ſi vous voulez ſeulement me réciter par cœur quelques ſcenes d'Euripide ou de Sophocle.* Demoſthene le fit ſur l'heure, & Satyrus repetant après lui les mêmes endroits, les prononça ſi bien, & les accommoda tellement aux mœurs & à l'état de celui qu'il repreſentoit, que Demoſthene même les trouva tout autres, & que convaincu de l'ornement, de la grace & de la force que la prononciation & l'action donnent au diſcours, il regarda comme très-peu de choſe, ou comme preſque rien de s'exercer à bien parler,

Grand ſervice que lui rendit le Comedien Satyrus.

Il lui fait réciter quelques ſcenes de Sophocle & d'Euripide, & les récite après lui.

Grand effet de l'action & de la prononciation.

Que de ſimples Matelots très-ignorans, & preſque toûjours dans la crapule, étoient écoutez & occupoient la Tribune. [Car à Athenes comme dans toute Democratie, les Artiſans étoient écoutez tout comme les Orateurs les plus habiles. Et cela étoit très-bon. Quand il s'agiſſoit d'une affaire de la Marine, ou de la conſtruction des vaiſſeaux, qui auroit-on plûtôt dû écouter que des Matelots, des Charpentiers, &c.

ſi on néglige la prononciation & l'action qui conviennent aux choſes que l'on dit. Ce fut ce qui l'obligea à ſe faire ſous terre un cabinet, qui étoit conſervé encore de notre tems, où il alloit tous les jours s'exercer à déclamer & à former ſa voix, & où il paſſoit ſouvent des deux & trois mois entiers, en ſe faiſant raſer la moitié de la tête, afin que ſi la tentation le prenoit de ſortir, il en fût empêché par la honte de paroître en cet état.

Du tems de Plutarque on voyoit encore le cabinet ſoûterrain de Demoſthene.

Il ſe faiſoit raſer la moitié de la tête pour n'être pas tenté de ſortir.

Quand il ſortoit pour aller voir ſes amis, ou que ſes amis le venoient voir, tout ce qui ſe paſſoit dans ces converſations, tout ce qu'il entendoit, & tous les faits qu'on rapportoit, il les prenoit pour autant de ſujets de s'exercer, & il ne les avoit pas plûtôt quittez, qu'il ſe retiroit dans ce cabinet ſoûterrain, où il repetoit tout de ſuite les affaires dont on lui avoit parlé, & tout ce qu'on avoit dit pour & contre; & s'il avoit aſſiſté à quelque diſcours public, il tâchoit de le retenir, & le reduiſoit enſuite en certains lieux communs & en periodes bien travaillées, qu'il gardoit pour s'en ſervir dans l'occaſion. Souvent il s'occupoit à corriger, & à expliquer & étendre ce que les autres lui avoient dit, ou ce qu'il avoit dit lui-même aux autres. Cela le fit paſſer pour un homme d'un eſprit peſant, qui n'avoit pas la conception vive, &

Il s'exerçoit à compoſer ſur tout ce qu'il entendoit.

Il faiſoit des lieux communs & des periodes travaillées, qu'il gardoit pour s'en ſervir.

Et le reduiſoit en certains lieux communs & en periodes bien travaillées.] Il faiſoit ce que Ciceron appelle *theſes politicas*, & que Ciceron faiſoit lui-même, comme il nous l'apprend dans ſa IV. lettre du IX. Liv. à Atticus, & ſur ces ſujets il compoſoit des Exordes, pour les avoir tout prêts dans l'occaſion.

dont

dont toute la force & l'éloquence n'étoient que l'effet du travail, ſans aucun naturel, & on alleguoit comme une grande preuve, que jamais perſonne n'avoit entendu Demoſthene parler ſur le champ, que même il étoit ſouvent arrivé qu'étant aſſis dans l'aſſemblée, le peuple l'appellant par ſon nom, & le preſſant de parler, il n'avoit jamais voulu y entendre, à moins qu'il n'eût médité ce qu'il avoit à dire, & qu'il ne fût préparé. La plûpart des autres Orateurs en faiſoient des railleries, & Pytheas lui dit un jour en ſe moquant, *que ſon travail ſentoit la lampe. Oüi vraiment, Pytheas*, lui répartit Demoſthene, en repouſſant cette raillerie par une raillerie plus aigre & plus piquante, *mais c'eſt que ta lampe & la mienne ne nous éclairent pas tous deux pour les mêmes travaux.* Il ne répondoit rien aux autres, & bien loin de ſe défendre, il avoüoit, *que véritablement il n'avoit pas toûjours écrit tout ce qu'il diſoit, mais qu'il ne parloit jamais ſans avoir écrit.* Il ſoûtenoit même que celui qui prépare ſes diſcours, eſt homme populaire; car cette préparation eſt une marque qu'il fait ſa cour au peuple, & qu'il veut lui plaire, au lieu que de ne pas ſe ſoucier ni ſe mettre en peine de ce que le peuple penſera des diſcours qu'on lui fait, c'eſt le propre d'un homme qui panche vers l'Oligarchie, & qui employeroit plus volontiers la force que la perſuaſion.

Il ne parloit jamais en public ſur le champ.

Reproche que Pytheas fit à Demoſthene.

Réponſe aigre & piquante de Demoſthene.

Il traite par-là Pytheas de débauché, qui paſſoit les nuits à autre choſe qu'à écrire.

Préparer ſes diſcours, c'eſt une marque qu'on reſpecte ſes Auditeurs.

Pour ce qui eſt de ſa timidité à parler ſur le

champ, on en rapporte une preuve qui n'eſt pas équivoque, c'eſt qu'un jour étant troublé & déſorienté par le bruit du peuple, Demades ſe leva & parla ſur le champ pour appuyer ſes raiſons, & que jamais Demoſthene ne fit la même choſe pour Demades. Mais, dira quelqu'un, d'où vient donc qu'Eſchine vante ſi fort l'audace de Demoſthene dans ſes diſcours, & qu'il l'appelle un homme très-étonnant & très-admirable ? Comment ſe peut-il que ſur le champ Demoſthene ſe ſoit oppoſé à Python de Byzance, qui s'emportoit contre les Atheniens, & qui marchoit contre eux comme un torrent capable de tout entraîner ? Comment ſe peut-il que Lamachus, du bourg de Myrrhene, ayant compoſé un panegyrique des Rois Alexandre & Philippe, dans lequel il maltraitoit extrêmement les Thebains & les Olyn-

Preuve de l'averſion que Demoſthene avoit pour parler en public ſur le champ.

Grand éloge qu'Eſchine donnoit à Demoſthene.

Occaſions où l'on vit Demoſthene parler ſur le champ avec un très-grand ſuccès.

Lamachus avoit compoſé un panegyrique des Rois Philippe & Alexandre.

Comment ſe peut-il que ſur le champ Demoſthene ſe ſoit oppoſé à Python de Byzance, qui s'emportoit contre les Atheniens.] Ceci ne ſe paſſa pas à Athenes, mais dans le Conſeil des Beotiens. Après la priſe d'Elatée, Philippe menaçant de marcher contre Athenes, les Atheniens envoyerent demander du ſecours aux Beotiens. L'alliance faite & leurs troupes aſſemblées à Cheronée, Philippe envoya à la Communauté des Beotiens des Ambaſſadeurs, dont ce Python, qui paſſoit pour l'Orateur le plus éloquent, étoit le principal. Ce Python fit un très beau diſcours, où il s'emporta furieuſement contre les Atheniens. Demoſthene lui répondit ſur le champ & le ſurpaſſa, & il s'applaudit ſi fort de cette victoire, qu'il en parle & s'en glorifie dans une de ſes Harangues. Et voici ſes termes, auſquels Plutarque a fait alluſion : τότ' ἐγὼ μὲν τῷ Πύθωνι θρασυνομένῳ καὶ πολλῷ ῥέοντι καθ' ὑμῶν οὐχ ὑπεχώρησα. *Alors je ne cedai point à Python de Byzance, qui s'emportoit furieuſement contre nous, & qui rouloit les flots de ſon éloquence, comme un torrent qui menaçoit de tout entraîner.*

thiens, & l'ayant lû dans l'aſſemblée des Jeux Olympiques, Demoſthene ſe ſoit élevé contre lui, & qu'en déduiſant ſur le champ, & prouvant par des faits hiſtoriques, & par les démonſtrations les plus fortes, les grands biens que les Thebains & les Chalcidiens avoient faits à la Grece, & au contraire les grands maux que les flatteurs des Macedoniens lui avoient cauſez, il ait tellement ramené tous les aſſiſtans, déja ſéduits par l'éloquence de Lamachus, que ce Sophiſte, craignant l'émeute du peuple, ait été obligé de ſe dérober ſecrettement de l'Aſſemblée ?

Plutarque concilie ces contradictions apparentes.

Mais il n'eſt peut-être pas difficile d'accorder ces choſes qui paroiſſent des contradictions. Pour moi il me ſemble que Demoſthene, qui avoit pris Pericles pour ſon modele, ne s'attacha pas tant à l'imiter dans ſes autres parties que dans ſa prononciation & dans ſon geſte, & ſur-tout dans la ſage réſolution de ne parler ni promptement, ni ſur le champ ſur toutes ſortes de ſujets, perſuadé que c'étoit par cette prudente conduite qu'il étoit devenu ſi grand. Cependant il ne ſe refuſoit pas toûjours à la gloire qui revient quelquefois de parler ſans préparation, quand la néceſſité le demandoit, mais il vouloit que l'on ne commît pas ſouvent à la Fortune ſon éloquence & toute ſa réputation.

En quoi Demoſthene imitoit Pericles.

Cela eſt ſi vrai, que l'on remarquoit plus de

Cela eſt ſi vrai, que l'on remarquoit plus de hardieſſe & d'au-

On remarquoit plus d'audace & de liberté dans les diſcours que Pericles avoit prononcé ſur le champ.

hardieſſe & d'audace dans les diſcours que Pericles avoit prononcez ſans préparation, que dans ceux qu'il avoit écrits, s'il en faut croire Eratoſthene, Demetrius de Phalere, & les Poëtes Comiques. Car Eratoſthene écrit que dans ſes diſcours faits ſur le champ, il étoit quelquefois comme un poſſedé; & Demetrius nous apprend qu'un jour dans une de ſes harangues il fit ce ſerment en vers, comme tranſporté par une eſpece d'enthouſiaſme, *j'en jure la terre, les fontaines, les fleuves & les mers.* Et des Poëtes Comiques l'un l'appelle *Ropoperperethras.* Et l'autre, pour ſe mocquer du fréquent uſage qu'il faiſoit de ce qu'on appelle en Rhetorique, *les contraires* ou *oppoſez*, dit de lui, *il a repris comme il a pris.* Car Pericles a aimé à employer ce mot. A moins qu'on ne veüille dire

Dans ces diſcours il paroiſſoit quelquefois comme poſſedé.

C'eſt-à-dire, *Vendeur de vieille ferraille.*

dace.] Plutarque va prouver les deux choſes qu'il vient d'avancer. La premiere, que Pericles parloit quelquefois ſur le champ; & la ſeconde, que cette maniere eſt quelquefois glorieuſe, mais qu'elle eſt auſſi dangereuſe aſſez ſouvent. Et il le prouve par les diſcours même que Pericles avoit faits ſans préparation. On y remarquoit plus d'audace que dans les autres; car la préparation rend plus ſage & plus retenu, & l'impromptu rend plus hardi, il ſe ſent de l'effort que fait l'imagination, & qui l'empêche de ſe tenir dans les bornes. La hardieſſe & l'audace de Pericles ne réüſſiſſoient pas toûjours, comme on le voit par les railleries qu'elles lui attirerent.

L'un l'appelle Ropoperperethras.] Ce ſurnom ne convient guére à l'idée que Plutarque veut donner à l'éloquence de Pericles, comme d'un homme poſſedé & emporté par ſon enthouſiaſme. Mais le Poëte qui lui donne ce ſurnom, a voulu ſe mocquer par-là de ce ſerment emphatique & des tours de l'éloquence de Pericles, comme de tours déja uſez & frivoles, & qu'il compare fort bien par cet endroit à de la vieille ferraille.

Car Pericles a aimé à employer

que le Poëte Antiphane dans ce mot a plaiſanté ſur ce que Demoſthene dit dans ſa harangue ſur l'iſle d'Haloneſe, où il conſeille aux Atheniens *de ne pas la prendre de Philippe, mais de la reprendre.* Tout le monde tomboit pourtant d'accord que Demades, lorſqu'il s'abandonnoit à ſon naturel ſans aucune préparation, étoit invincible, & que ſes diſcours faits ſur le champ ſurpaſſoient infiniment les diſcours de Demoſthene les plus méditez & les plus travaillez. Ariſton de Chio rapporte un jugement de Theophraſte ſur les Orateurs. Il dit qu'étant interrogé quel Orateur lui paroiſſoit Demoſthene, il répondit, *un Orateur digne de ſa ville.* Et comme on lui demanda enſuite ce qu'il penſoit de Demades, il dit que, *c'étoit un Orateur bien au-deſſus de ſa ville.* Le même Philoſophe raconte que Polyeuctus le Sphettien, un de ceux qui gouvernoient alors Athenes, diſoit, *que Demoſthene étoit un très-grand Orateur*, mais que Phocion étoit un Orateur *très-éloquent, parce qu'il renfermoit beaucoup de ſens en très-peu de paroles.* Et ſur cela on rapporte que Demoſthene même toutes les fois que Phocion ſe levoit

Demades dans ſes diſcours faits ſur le champ ſurpaſſoit les diſcours de Demoſthene les plus travaillez.

Jugement remarquable de Theophraſte ſur Demoſthene & Demades.

Jugement de Polyeuctus ſur Demoſthene & Phocion.

ce mot.] J'ai mis *Pericles* au lieu de *Demoſthene*, qui eſt dans le texte, & qu'il s'y eſt gliſſé, à mon avis, par une négligence de Copiſte. Il eſt queſtion là de Pericles, & non pas de Demoſthene. Il me ſemble que cela eſt évident. à moins qu'on ne diſe qu'il s'agit d'un mot que Demoſthene avoit imité de lui. Mais cela ſeroit déplacé.

De ne pas la prendre de Philippe, mais de la reprendre.] C'eſt-à-dire, de ne pas la prendre, la recevoir de Philippe comme une conceſſion, mais de la reprendre comme une choſe qui leur appartenoit.

pour plaider contre lui, avoit accoûtumé de dire, *Voici la hâche de mes diſcours qui ſe leve.* Mais il ſeroit difficile de dire ſi Demoſthene parloit ainſi par rapport à la force de l'éloquence de Phocion, ou par rapport à la grande réputation qu'il avoit acquiſe par ſa grande ſageſſe, comme étant convaincu de cette vérité, qu'une ſeule parole, un ſeul clin d'œil, un ſeul ſigne de tête d'un homme accrédité par la grande idée qu'il a donnée de ſa vertu, font plus que les grandes periodes d'un autre.

Demoſthene appelloit Phocion la hâche de ſes diſcours.

Un Orateur fait plus par l'idée qu'il a donné de ſa vertu, que les autres par leur éloquence.

Quant à ſes défauts corporels, qui étoient un grand obſtacle à l'éloquence, voici les remedes qu'il y apporta, comme l'écrit Demetrius de Phalere, qui diſoit l'avoir oüi dire à Demoſthene lui-même déja vieux : Premierement pour ſon bégaïement & ſa difficulté de la langue, il les corrigea en rempliſſant ſa bouche de petits cailloux, & en prononçant ainſi la bouche pleine pluſieurs tirades de vers ou de proſe. Et ſa voix qui étoit petite & foible, il l'exerça & la forma en fourniſſant de grandes courſes, & en montant des lieux fort

Remedes dont Demoſthene ſe ſervit pour corriger ſes défauts perſonnels qui s'oppoſoient à l'éloquence.

Voici la hâche de mes diſcours qui ſe leve.] Pour dire que l'éloquence de Phocion étoit ſi forte, qu'elle alloit mettre en pieces la ſienne & la rendre entierement inutile. Voilà un grand éloge pour Phocion. On pourroit peut-être croire auſſi que Demoſthene appelloit Phocion la hâche de ſes diſcours, pour faire entendre que cet Orateur, par ſa brieveté & par ſa préciſion, lui enſeignoit à retrancher toute parole inutile ou ſuperfluë, & à ſe reſſerrer, en n'employant que ce qui étoit abſolument néceſſaire pour donner de la force & de l'énergie au diſcours, & en rejettant tout le reſte. Le ſecond ſens que Plutarque donne paroît forcé.

hauts & fort eſcarpez pendant qu'il prononçoit tout d'une haleine des endroits de quelques harangues, ou de quelques poëſies qu'il ſçavoit par cœur. Il avoit chez lui un grand miroir devant lequel il prononçoit ce qu'il avoit compoſé. On dit qu'un homme l'étant allé trouver un jour pour lui demander ſon ſecours, lui raconta comment il avoit été inſulté & chargé de coups. Demoſthene lui répondit, *Mon ami, il n'eſt pas vrai que tu ayes été battu.* Alors cet homme hauſſant ſa voix, *Quoi, Demoſthene*, s'écria-t-il, *je n'ai pas été battu? Oh preſentement*, repliqua Demoſthene, *j'entends la voix d'un homme qui a été veritablement inſulté & battu*, tant il étoit perſuadé que le ton & le geſte de celui qui parle, ſont néceſſaires pour rendre croyable tout ce qu'il dit.

Il recitoit devant un grand miroir.

Le ton & le geſte néceſſaires pour rendre croyable ce que l'on dit.

Sa prononciation & ſon action plaiſoient infiniment au peuple, mais les fins connoiſſeurs les trouvoient baſſes, ignobles, & pleines de molleſſe, & de ce nombre étoit Demetrius de Phalere. Hermippus rapporte qu'Eſion, interrogé ſur les anciens Orateurs & ſur ceux qui étoient alors, répondit, *qu'il n'y avoit perſonne qui entendant les anciens haranguer le peuple avec tant de gravité, de dignité & de décence, ne fût ravi en admiration, mais que quand on liſoit les Oraiſons de Demoſthene, on les trouvoit beaucoup plus travaillées & plus fortes.*

L'action & la prononciation de Demoſthene trouvées baſſes & ignobles par les fins connoiſſeurs.

Jugement d'Eſion ſur les anciens Orateurs, & ſur ceux qui étoient alors.

Et l'on voit aſſez, ſans qu'on le diſe, que ſes harangues qu'il a écrites, ont beaucoup d'auſtere & de piquant. Mais dans les rencontres qui lui

venoient quelquefois ſur le champ, il ne laiſſoit pas de chercher le plaiſant & le ridicule. Par exemple, Demades lui ayant dit un jour, *Demoſthene veut m'enſeigner, c'eſt comme dit le Proverbe, la truye qui enſeigne Minerve. Oüi*, répondit Demoſthene, *mais l'autre jour cette Minerve fut ſurpriſe en adultere dans le bourg de Colytte.* Et une autre fois à un voleur qui avoit le ſurnom de *Chalcus*, & qui ſe mêloit de railler ſur ſes veilles, & ſur ce qu'il compoſoit la nuit, *Je ſçai bien*, lui dit-il, *que tu es fâché de ce que j'ai une lampe allumée toute la nuit. Mais pour vous, hommes Atheniens, ne ſoyez pas ſurpris de tous les vols qui ont été faits ces jours-ci, car nous avons des voleurs d'airain & des murs de terre.* Nous pourrions rapporter beaucoup d'autres exemples ſemblables, mais nous en demeurerons-là, auſſi eſt-il juſte d'examiner ſa conduite & ſes mœurs, ſur ſes actions & ſur ſa maniere de gouverner.

Demoſthene cherchoit quelquefois le plaiſant & le ridicule.

Bons mots de lui.

C'eſt à-dire, airain.

Demoſthene commença à ſe jetter dans les affaires du Gouvernement pendant la guerre ſacrée, autrement appellée la guerre Phocique,

En quel tems Demoſthene commença à ſe mêler du Gouvernement.

Mais l'autre jour cette Minerve fut ſurpriſe en adultere dans le bourg de Colytte.] Si tous les bons mots de Demoſthene avoient été de ce caractere & de cette vivacité, Longin n'auroit pas porté de lui ce jugement, *que quand il s'efforce d'être plaiſant, il ſe rend ridicule plûtôt qu'il ne fait rire, & qu'il s'éloigne d'autant plus du plaiſant, qu'il tâche d'en approcher.* Chap. XXVIII.

Demoſthene commença à ſe jetter dans les affaires du Gouvernement pendant la guerre ſacrée.] Cette guerre commença la 12. année de l'Olympiade CVI 533, ans avant l'Ere Chrétienne. Demoſthene étoit alors dans ſa vingt-ſeptiéme année, & alors il n'avoit pas encore

comme

comme il le dit lui-même, & comme il eſt aiſé de le recueïllir de ſes Oraiſons contre Philippe, dont les dernieres furent prononcées après cette guerre finie, & les premieres touchent beaucoup de particularitez qui ſe paſſerent dans cette guerre même. On voit auſſi très-clairement qu'il prononça ſon Oraiſon contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorſqu'il n'avoit encore aucun crédit dans la République, ni aucune réputation. Et ce fut à mon avis la principale raiſon qui l'obligea à renoncer pour de l'argent à l'inimitié qu'il avoit pour cet homme qui l'avoit maltraité, car de *ſon naturel il n'étoit ni doux ni facile à appaiſer*, comme Homere le dit d'A-

A quel âge il prononça ſon Oraiſon contre Midias.

C'eſt un paſſage d'Homere du XX. liv. de l'Iliade.

commencé à ſe mêler du Gouvernement & des affaires publiques, comme il le dit lui-même dans ſon Oraiſon pour la Couronne, ἐγὼ γὰρ οὐ τότε ἐπολιτευόμην πώποτε, *car alors je ne m'étois pas encore mêlé du Gouvernement.* Il faut avertir que quelques Auteurs avancent de deux années le commencement de cette guerre ſacrée ou Phocique, & qu'ils le rapportent à la derniere année de l'Olympiade cv.

On voit auſſi très-clairement qu'il prononça ſon Oraiſon contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorſqu'il n'avoit encore aucun crédit.] Comment Plutarque peut-il dire cela, après ce qu'il vient de dire, que Demoſthene ſe jetta dans les affaires du Gouvernement pendant la guerre ſacrée? D'ailleurs il eſt certain qu'à l'âge de vingt-ſept ans, il avoit déja fait les Oraiſons contre Androtion, contre Timocrate, & contre Ariſtocrate. Il eſt vrai qu'il ne les avoit pas prononcées, & qu'il les avoit faites pour d'autres. Mais n'avoit-il pas fait & prononcé l'Oraiſon contre Eſchine? Il étoit donc connu & avoit du credit & de la réputation avant ſon Oraiſon contre Midias. Le Pere Scot, très-ſçavant Jeſuite, qui a fait la vie de Demoſthene, année par année avec beaucoup d'érudition, a relevé le premier cette contradiction, qui paroît ſenſible. Mais peut-être que Plutarque a voulu dire ſeulement que Demoſthene n'avoit pas alors autant de crédit & de réputation qu'il en eut dans la ſuite.

chille, mais implacable dans ſon reſſentiment, & âpre & ardent à repouſſer l'injure. Mais voyant que ce n'étoit pas une petite entrepriſe, ni l'entrepriſe d'un homme d'auſſi peu d'autorité que lui, de prétendre venir à bout d'un perſonnage comme Midias, appuyé par d'immenſes richeſſes, protegé par des amis puiſſans, & redoutable même par ſon éloquence, il donna ſon reſſentiment aux amis, qui intercederent pour Midias. Car d'ailleurs il ne faut pas s'imaginer que trois mille drachmes euſſent été capables d'appaiſer Demoſthene, & de calmer ſon reſſentiment, s'il eût pû ſe flatter de l'eſperance de remporter la victoire ſur ſon ennemi.

Ce qui obligea Demoſthene à pardonner à Midias & à ſe réconcilier avec lui.

Cinq cent écus.

Il trouva une occaſion bien glorieuſe de ſe mêler du Gouvernement, ce fut la néceſſité de défendre contre le Roi Philippe les interêts & la liberté de la Grece; & il s'en acquitta ſi dignement, & combattit ſi bien pour elle par ſon éloquence, qu'il acquit bien-tôt un grand renom, & qu'il ſe rendit très-célébre par la force de ſon art, & par cette audace de parler franchement & librement, ſans rien ménager & ſans rien craindre. De ſorte qu'il fut admiré de toute la Grece, honoré & recherché par le grand Roi, que Philippe lui-même faiſoit plus de cas de lui que de tous les autres Orateurs enſemble, & que ſes ennemis avoüoient qu'ils avoient à combattre un homme d'une très-grande réputation,

Il prend contre Philippe les interêts de la liberté de la Grece.

La grande réputation qu'il s'acquit en cette occaſion par ſon éloquence.

Qu'ils avoient à combattre un homme d'une très-grande réputa-

& un Athlete très-rédoutable ; car c'eſt ce que diſoient ſes plus grands adverſaires Eſchine & Hyperide dans les accuſations mêmes qu'ils intentoient contre lui. De-là vient que je ne ſçaurois comprendre comment Theopompe s'eſt aviſé d'écrire que Demoſthene étoit inconſtant de ſon naturel, & incapable de ſe tenir long-tems aux mêmes gens & aux mêmes affaires ; car au contraire il paroît qu'il perſevera juſqu'à la fin dans le même parti qu'il avoit embraſſé, & dans les mêmes affaires qu'il avoit entrepriſes dès ſa premiere entrée dans l'adminiſtration de la République, & que non-ſeulement il ne changea point en toute ſa vie, mais que même il abandonna & perdit la vie pour s'empêcher de changer. Jamais il ne fit comme Demades, qui pour juſtifier ſon changement de parti dans le Gouvernement, dit, *qu'il lui étoit ſouvent arrivé dans les diverſes conjonctures, de dire des choſes contraires à ſes premiers ſentimens, mais qu'il n'en avoit jamais dit qui fuſſent contraires au bien de la République.* Et Menalo-

Demoſthene juſtifié par Plutarque des reproches d'inconſtance que lui faiſoit Theopompe.

Comment Demades juſtifioit ſon changement de parti dans le Gouvernement.

tion, & un athlete très-redoutable.) C'eſt à quoi s'accorde parfaitement le jugement qu'en apporte Longin, qui dit que Demoſthene avoit raſſemblé en lui toutes les qualitez d'un Orateur véritablement né au ſublime, qu'il avoit une force & une vehemence dont jamais perſonne n'a ſçu approcher, & que par ces qualitez divines, car il n'eſt pas permis de les appeller humaines, il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs célébres dans tous les ſiecles, les laiſſant comme abbattus & ébloüis de ſes tonneres & de ſes éclairs ; & il ajoûte, qu'il eſt plus aiſé d'enviſager fixement & les yeux ouverts les foudres qui tombent du ciel, que de n'être point émû des violentes paſſions qui regnent en foule dans ſes ouvrages.

pus, qui étoit ordinairement opposé à Calliſtrate dans le Gouvernement, & qui pluſieurs fois s'étoit laiſſé gagner par lui à force d'argent, avoit accoûtumé de dire au peuple : *Calliſtrate eſt toûjours mon ennemi, mais pour cette fois je ſuis de ſon avis ; il faut que le bien de la République l'emporte.* Et Nicodeme de Meſſene, qui d'abord s'étoit déclaré pour Antipater, & qui embraſſa enſuite le parti de Demetrius, dit publiquement, *qu'il ne ſe démentoit point en cette rencontre, parce qu'il étoit toûjours utile de ſe ſoûmettre à ceux qui étoient les plus puiſſans.* Nous ne pouvons pas dire la même choſe de Demoſthene, ni lui reprocher qu'il ait jamais biaiſé ni gauchi dans ſes diſcours, ni dans ſes actions, car au contraire il alla toûjours le même train dans les affaires, & perſevera toute ſa vie dans ſes mêmes maximes ſans jamais s'en écarter, non plus que d'un formulaire invariable de Gouvernement.

Menalopus ſe laiſſoit gagner à force d'argent par Calliſtrate.

Comment Nicodeme excuſoit ſon changement de parti.

Demoſthene perſevere toûjours dans ſes mêmes maximes

Le Philoſophe Panetius dit que la plûpart de ſes Oraiſons ſont écrites ſur ce grand principe, que le beau eſt ſeul éligible & préferable par lui-même, comme ſon Oraiſon de la Couronne, celle contre Ariſtocrate, celle des Immunitez, & ſes Philippiques, dans toutes leſquelles il ne mene pas ſes Citoyens à ce qui eſt le plus agréable, le plus facile & le plus avantageux ; mais il leur prouve & leur démontre par tout qu'il faut toûjours préferer le beau & l'honnête à ce qui eſt le plus ſalutaire & le plus sûr. Si à cette noble

Grand principe ſur lequel roulent toutes les Oraiſons de Demoſthene.

Il n'y a de veritable éloquence que celle qui s'attache au beau & au vrai.

ambition & à cette jalousie d'honneur, qu'il témoignoit dans toutes ses actions, & à cette générosité & magnanimité qui éclatoient dans ses discours, il eût joint la valeur guerriere & le désintéressement, il n'auroit pas seulement été mis au nombre des grands Orateurs, avec Mirocles, Polieucte & Hyperide, mais il auroit merité d'être mis beaucoup plus haut, avec les Cimons, les Thucydides & les Pericles. Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion, quoiqu'il fût à la tête du parti le moins loüé, & qu'il parût favoriser les Macedoniens, cependant à cause de sa valeur & de sa justice, il fut toûjours regardé comme un personnage qui n'étoit inferieur ni à Aristide, ni à Ephialte, ni à Cimon. Au lieu que Demosthene, pour n'être pas homme bien franc du collier à la guerre, comme dit Demetrius, ni assez muni & assez fortifié contre les présens, & qui dans le tems qu'il se montroit inaccessible à tout l'or de Philippe & de la Macedoine, se laissoit prendre par celui de Suse & d'Ecbatane, étoit bien propre à loüer les grandes actions de ses ancêtres, mais très-mal propre à les imiter. Il étoit pourtant plus homme de bien que tous les autres

Ce qui manquoit à Demosthene pour être au-dessus des plus grands personnages.

D'où venoit la grande réputation de Phocion.

C'est-à-dire, par celui du Roi Artaxerxe & de ses Satrapes.

Demosthene très-propre à loüer les grandes actions, mais très-mal propre à les imiter.

Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion.] Phocion étoit contemporain de Demosthene. Plutarque veut donc marquer seulement par-là qu'il étoit plus jeune, & qu'il ne commença à se mêler du Gouvernement qu'après lui. Autrement il faudroit lire comme Wolfius, κατ' αὐτὸ, *de son tems*, au lieu de μετ' αὐτὸ, *après lui.*

Orateurs de ſon tems ; j'excepte toûjours Phocion. Il paroît même qu'il parloit au peuple avec plus de franchiſe & de liberté que tous les autres, qu'il s'oppoſoit avec plus d'audace à ſes cupiditez, & qu'il reprenoit plus fortement ſes fautes, comme on peut le recuëillir de ſes Oraiſons. Et ſur cela Theopompe rapporte que les Atheniens voulant l'obliger d'accuſer quelqu'un qu'ils vouloient perdre, il le refuſa, & comme ils faiſoient beaucoup de bruit ſur ce refus, il ſe leva & leur dit : *Hommes Atheniens, je vous donnerai toûjours fidellement mes avis dans tout ce qui ſera pour votre bien, quand même vous ne le voudriez pas, mais jamais je n'accuſerai perſonne, & ne ferai le métier de Sycophante, quand même vous le voudriez.*

Particularité de la vie de Demoſthene rapportée par Theopompe

Beau mot de Demoſthene aux Atheniens.

Ce qu'il fit contre Antiphon, marque combien il étoit porté pour l'Ariſtocratie ; car cet Antiphon ayant été abſous par le peuple d'une accuſation très-grave, qui avoit été intentée

Grande action de Demoſthene contre Antiphon.

Car cet Antiphon ayant été abſous par le peuple d'une accuſation très-grave] Demoſthene raconte cette Hiſtoire dans ſon Oraiſon de la Couronne. *Mais je m'en vais vous rafraîchir la memoire de ce qu'Eſchine a fait pour les ennemis au vû & au ſçû de tout le monde. Qui eſt-ce de vous qui ignore qu'Antiphon chaſſé de la ville avoit promis à Philippe de mettre le feu à votre Arſenal ? Qu'il vint à ce deſſein dans la ville ? Que moi-même l'ayant trouvé caché dans le Pirée, je le traînai à l'Aſſemblée ? Que cet envieux ſe mit à crier que je faiſois des choſes terribles pour un Etat populaire, que j'inſultois aux malheureux Citoyens, & que j'entrois par force dans les maiſons, & fit tant par ſes criailleries, que ce traître fut relâché ſans aucun decret ? Que ſi le Senat de l'Areopage, informé de ce qui venoit de ſe paſſer, & de la grande faute que vous aviez faite dans une conjoncture ſi délicate, n'eût fait*

contre lui, il l'entreprit, le mena au Tribunal de l'Areopage, & ſe ſouciant fort peu de déplaire au peuple & d'encourir ſon indignation, il le convainquit d'avoir promis à Philippe de brûler l'Arſenal d'Athenes, & le fit condamner à mort. Il ſe rendit auſſi accuſateur contre la Religieuſe Theoris, qui commettoit beaucoup de malverſations dans les fonctions de ſon miniſtere, & qui enſeignoit aux Eſclaves à tromper leurs Maîtres; & ayant conclu à la mort, il la fit condamner & exécuter.

Il fait condamner à mort une Religieuſe.

On prétend auſſi qu'il compoſa l'Oraiſon qu'Apollodore prononça contre le Général Timothée, par laquelle il le fit déclarer redevable au Tréſor de grandes ſommes qu'il avoit détournées, & encore les deux Oraiſons pour Phormion & pour Stephanus, ce qui fut une grande tâche à ſa réputation, & avec juſtice, car ce Phormion ſe ſervit de cette Oraiſon de Demoſthene contre Apollodore. Ainſi Demoſthene fit le pour & le contre, ce qui eſt la même choſe que s'il eût pris dans la même boutique deux épées, & qu'il les eût venduës à deux ennemis pour s'entretuer.

Il compoſa l'Oraiſon d'Apollodore contre Timothée. On la voit parmi ſes Oraiſons.

Grande tâche que Demoſthene fit à ſa réputation en faiſant le pour & le contre.

Plutarque fait alluſion au métier du pere de Demoſthene, qui étoit Fourbiſſeur.

Quant à ſes Oraiſons publiques, celles qui ſont contre Androtion, contre Timocrate, &

rechercher ce malheureux, & que l'ayant fait prendre, il ne l'eût remené devant vous, il auroit échappé à la juſtice par l'aide & par le ſupport de ce grand Orateur, & auroit évité le ſupplice dû à ſon crime. Au lieu qu'après lui avoir fait donner la queſtion vous l'avez condamné à mort, & fait exécuter comme il le meritait.

Oraiſons que Demoſthene compoſa pour d'autres, & celles qu'il prononça lui-même.

contre Ariſtocrate, il les compoſa pour d'autres; parce qu'il ne s'étoit pas encore mêlé du Gouvernement, car il n'avoit alors que vingt-ſept ou vingt-huit ans. Mais il prononça lui-même celle qui eſt contre Ariſtogiton, & celle qui eſt pour les Immunitez, & qu'il fit en faveur de Cteſippe fils de Chabrias, comme il le dit lui-même; d'autres prétendent qu'il la fit, parce qu'il pourſuivoit en mariage la mere de ce jeune homme, qui étoit veuve. Cependant il ne l'épouſa point, mais il épouſa une fille de Samos, comme l'écrit Demetrius dans ſon Traité des Synonymes. Pour ce qui eſt de ſon Oraiſon contre Eſchine, où il l'accuſe de malverſation dans ſon Ambaſſade, on ne ſçait pas certainement ſi elle fut prononcée, quoi qu'Idomenée aſſûre que l'abſolution

Denys d'Halicarnaſſe prétend qu'elle n'eſt pas de Demoſthene.

Il pourſuivoit en mariage la veuve de Chabrias.

On ne ſçait pas certainement ſi l'Oraiſon contre Eſchine fut prononcée.

Pour ce qui eſt de ſon Oraiſon contre Eſchine.] C'eſt l'Oraiſon appellée περὶ παραπρεσβείας, *de falſa legatione*, comme Ciceron a traduit ce titre. Demoſthene y accuſe Eſchine de pluſieurs malverſations capitales qu'il avoit commiſes dans cette Ambaſſade, où il avoit été envoyé pour faire jurer la paix à Philippe. La premiere, d'avoir été de l'avis de Philocrate, qui vouloit qu'on fît la paix ſans y comprendre les peuples de la Phocide; la ſeconde, de n'avoir pas exigé le ſerment des Theſſaliens, alliez de Philippe; la troiſiéme, de s'être amuſé exprès en chemin pour donner le tems à Philippe de faire ſon expedition contre la Phocide; la quatriéme, d'avoir leurré les Atheniens de ces deux fauſſes eſperances, que les Thebains ſeroient perdus, & les Phociens conſervez. Nous avons cette Oraiſon de Demoſthene, & la réponſe d'Eſchine. Puiſque du tems de Plutarque il étoit encore incertain ſi ces deux Oraiſons furent prononcées, il nous ſieroit mal de vouloir décider cette queſtion. Il ſuffit de ſçavoir que ſi cette cauſe fut plaidée, elle ne le fut que la ſeconde année de l'Olympiade CIX. Demoſthene avoit alors 39. ans.

d'Eſchine

d'Eſchine, ne paſſa que de trente voix ſeulement. Mais il paroît que cela n'eſt nullement vrai, s'il en faut juger par ce que l'un & l'autre de ces deux Orateurs diſent dans leurs Oraiſons de la Couronne; car aucun des deux ne dit clairement & expreſſément que cette affaire eût été plaidée & pouſſée juſqu'à un jugement définitif. Mais quant à ce point, nous le laiſſons décider à d'autres.

Pendant que la paix duroit encore, & avant que la guerre avec Philippe commençât, il étoit aiſé de voir quelle ſeroit la conduite que Demoſthene tiendroit dans le Gouvernement de la République, car de tout ce que faiſoit ce Macedonien, il ne laiſſoit rien paſſer ſans le contrôler; il s'élevoit contre toutes ſes actions, il allarmoit les Atheniens ſur ſes moindres démarches, & les enflammoit contre lui. C'eſt pourquoi dans la Cour de Philippe on ne parloit que de Demoſthene, & lorſqu'il alla lui dixiéme en ambaſſade en Macedoine, ce Prince écouta tous ſes Collegues dans l'audience qu'il leur donna, & il répondit avec plus de ſoin & d'attention au diſcours de Demoſthene. Mais dans la ſuite il ne lui fit ni les mêmes honneurs ni les mêmes careſſes qu'aux autres; car il ſe familiariſa davantage avec Eſchine & avec Philocrate, & les mit de tous ſes plaiſirs. C'eſt pourquoi ces deux Ambaſſadeurs à leur retour ne ceſſant de vanter Philippe, & de dire, *que c'étoit un Prince très-éloquent, très-*

Demoſthene s'élevoit contre tout ce que faiſoit Philippe.

Il va lui dixiéme en ambaſſade vers Philippe.

Philippe lui fait moins d'honneurs qu'à ſes Collegues.

Demoſthene tourne en brocards les loüanges qu'Eſchine & Philocrate donnoient à Philippe.

beau & très-grand bûveur, l'envie les porta à tourner ces loüanges en brocards ; car il dit, *que la premiere qualité étoit d'un Sophiſte, la ſeconde d'une femme, & la troiſiéme, d'une éponge, & que ce n'étoit pas-là l'éloge d'un Roi.*

Il porte les Atheniens à marcher au ſecours de l'Eubée.

Dès que les affaires furent tournées à la guerre, Philippe ne pouvant ſe tenir en repos, & les Atheniens étant excitez par Demoſthene, cet Orateur porta le peuple à marcher au ſecours de l'Eubée, que les Tyrans, qui s'étoient ſaiſis de villes, avoient aſſujettie à Philippe. Et les Atheniens étant paſſez en Eubée ſur le decret qu'il en dreſſa lui-même, ils en chaſſerent les Macedoniens. Enſuite il envoya du ſecours aux Byzantins & aux Perinthiens, à qui Philippe faiſoit la guerre ; car ayant perſuadé au peuple de renoncer au reſſentiment qu'il avoit contre eux, & d'oublier les fautes que ces deux peuples avoient commiſes dans la guerre des Alliez, il le porta à leur envoyer des troupes, qui furent la cauſe de leur ſalut. Après cela il alla en qualité d'Ambaſſadeur dans toutes les villes de Grece, parla à tous les Grecs, & les excitant par ſes paroles, il les ſoûleva tous, excepté un très-petit nombre, & les ameuta contre Philippe. De ſorte qu'on aſſembla une armée de quinze mille hommes de pied & de deux mille chevaux, ſans compter les troupes des villes qui faiſoient la guerre à leurs dépens, & qu'on fit ſans peine les fonds néceſſaires pour l'entretien & la ſolde des Etrangers, chacun con-

Il fait envoyer du ſecours aux Byzantins & aux Perinthiens.

Il va dans toutes les villes de Grece en qualité d'ambaſſadeur, & il les ſoûleve preſque toutes contre Philippe.

tribuant très-volontiers & avec joye. Theophraſte écrit que ce fut en cette occaſion que les Alliez demandant avec inſtance que l'on reglât les contributions, l'Orateur Crobylus dit tout haut, *que la guerre ne ſe nourriſſoit point avec une meſure fixe.*

Mot de l'Orateur Crobylus ſur les fonds néceſſaires pour la guerre.

La Grece étant donc toute ſoûlevée, & dans une grande attente de ce qui arriveroit, & les peuples & les villes ayant fait enſemble une ligue, les Eubéens, les Achéens, les Corinthiens, les Mégariens, ceux de Leucade, & ceux de Corcyre, le plus fort reſtoit encore à faire pour Demoſthene, c'étoit d'attirer dans l'alliance les Thebains, qui étoient voiſins de l'Attique, qui avoient des troupes très-aguerries, & qui étoient alors ceux de tous les Grecs qui avoient le plus de réputation dans les armes. Mais il n'étoit pas aiſé de faire changer les Thebains, tant à cauſe des grands ſervices qu'ils avoient reçus encore tout recemment de Philippe pendant la guerre de la Phocide, & qui les avoient entierement apprivoiſez & gagnez, qu'à cauſe des differends & des petites guerres que le voiſinage d'Athenes & de Thebes faiſoit élever continuellement entre ces deux villes. Cependant après que Philippe, enflé du grand ſuccès qu'il avoit eu près de la ville d'Am-

Guerres très-fréquentes contre Thebes & Athenes, à cauſe du voiſinage.

Que la guerre ne nourriſſoit point avec une meſure fixe.] La guerre eſt un tyran. On ne peut donc pas la nourrir comme une Eſclave. Car, comme Wolfius l'a fort bien remarqué, Crobylus fait alluſion à la nourriture des Eſclaves, qui étoit une meſure reglée.

phiſſe, ſe fut jetté tout d'un coup ſur Elatée, qu'il ſe fut emparé de Phocide, & que les Atheniens étant tout troublez de cette entrepriſe ſi ſoudaine, perſonne n'oſoit plus monter à la Tribune, & ne ſçavoit quel conſeil donner, & que l'abbattement, l'incertitude & le ſilence regnoient dans l'aſſemblée, Demoſthene eut ſeul le courage de s'avancer. Il conſeilla aux Atheniens de ne rien négliger pour attirer les Thebains dans leur alliance, & encourageant d'ailleurs le peuple par ſon diſcours, & le repaiſſant de grandes eſperances ſelon ſa coûtume, il fut lui-même envoyé en ambaſſade aux Thebains avec quelques autres. Philippe de ſon côté, comme dit Marſyas, y envoya auſſi Amyntas & Clearque, tous deux Macedoniens, & il leur joignit Daochus, Theſſalus & Thraſydée, pour s'oppoſer & pour répondre à tout ce que les Ambaſſadeurs d'Athenes propoſeroient. Les Thebains comprirent bien d'abord ce qui étoit pour eux le plus utile, chacun avoit encore devant les yeux les maux de la guerre, car les playes qu'ils avoient reçûës à la guerre de la Phocide ſaignoient encore. Mais la forte éloquence de Demoſthene, comme dit Theopompe, ſoufflant dans leurs courages comme un vent impetueux, y ralluma l'ambition, & chaſſa toutes les conſidérations contraires, de ſorte que

Grand courage de Demoſthene.

Il eſt envoyé en ambaſſade aux Thebains pour les attirer dans l'alliance.

Ambaſſadeurs que Philippe leur envoya de ſon côté.

Ce que fit l'éloquence de Demoſthene ſur l'eſprit des Thebains.

Et il leur joignit Daochus, Theſſalus & Thraſydée.) On a crû ce paſſage inutile ou corrompu. Plutarque ne parle point de Python de Byzance, qui étoit à la tête des Ambaſſadeurs que Philippe envoya.

banniſſant de leur cœur la crainte, la prudence, & la reconnoiſſance, ils furent tranſportez & ravis par ſon diſcours comme par une eſpece d'enthouſiaſme, & uniquement enflammez de l'amour du beau.

Grand effet que produiſit cette action de Demoſthene.

Cette action de Demoſthene parut ſi grande & ſi éclatante que Philippe envoya d'abord des Ambaſſadeurs à Athenes pour demander la paix, que toute la Grece, pour ainſi dire, ſe leva en pieds, attentive à ce qui arriveroit, que non-ſeulement tous les Capitaines Atheniens obéïſſoient à Demoſthene, mais encore tous les Commandans des Beotiens, & qu'il regloit tout à ſon gré dans les aſſemblées de Thebes comme dans celles d'Athenes, également aimé, reſpecté, & autoriſé dans ces deux villes, non ſans cauſe, comme dit Theopompe, au contraire avec très-grande raiſon. Mais la Fortune, comme il ſemble, ayant par une certaine révolution d'affaires marqué à ce tems-là le dernier terme de la liberté de la Grece, s'oppoſa à ſes glorieux deſſeins, & donna pluſieurs ſignes de ce qui devoit arriver. Parmi ces ſignes ſe trouverent de terribles propheties de la Pythie, & cet ancien Oracle des Sibylles, dont tout le monde s'entretenoit: *Que je me trouve loin du combat qui va ſe donner dans la terre qu'arroſe le*

Demoſthene tout-puiſſant à Thebes comme à Athenes.

La Fortune s'oppoſe aux glorieux deſſeins de Demoſthene.

Signes qui précederent la bataille de Cheronée.

Mais la Fortune, comme il ſemble) Le texte dit *quelque divine Fortune*. Les Anciens entendoient par *divine Fortune* la providence, ou la manifeſtation des jugemens de Dieu ſur les hommes. On peut voir ce qui a été remarqué ſur Hierocles, qui a parfaitement expliqué ce mot.

Ancien Oracle des Sibylles.

Thermodon; que je devienne un aigle pour contempler du haut des nuës ce ſanglant carnage, où le vaincu pleurera ſes pertes, & où le vainqueur périra. Car on dit que ce Thermodon eſt dans notre pays près de Cheronée un petit ruiſſeau qui ſe jette dans le Cephiſe. Mais pour nous préſentement nous ne connoiſſons dans notre voiſinage aucune riviere, ni aucun ruiſſeau de ce nom. Nous conjecturons ſeulement que celui qu'on appelle *Æmon*, étoit appellé autrefois *Thermodon*. Il coule le long des murs du Temple d'Hercule, qui eſt juſtement l'endroit où les Grecs camperent, & il y a bien de l'apparence que le ſang & les morts dont il fut rempli à cette bataille, donnerent lieu à ce changement de nom. L'hiſtorien Duris aſſûre pourtant que *Thermodon* n'eſt pas le nom d'un ruiſſeau, mais que quelques Soldats dreſſant une tente & creuſant la terre tout autour, trouverent une petite ſtatuë de marbre, avec une petite inſcription, qui marquoit que c'étoit un Officier

Le ruiſſeau de Thermodon appellé Æmon, & pourquoi.

Car on dit que ce Thermodon eſt dans notre pays près de Cheronée un petit ruiſſeau.) Pauſanias en marque préciſément la ſituation dans ſes Beotiques. *Au-deſſus de Gliſante*, dit-il, *eſt une montagne, que les gens du pays appellent* Hypate, *c'eſt à-dire, la haute. Sur cette montagne eſt le Temple de Jupiter Hypate, c'eſt-à-dire, ſuprême, avec ſa ſtatuë, & le ruiſſeau ou torrent qui paſſe au pied eſt appellé Thermodon.*

Et il y a bien de l'apparence que le ſang & les morts, dont il fut rempli à cette bataille, donnerent lieu à ce changement de nom.) Plutarque croit que le Thermodon fut appellé *Æmon*, du mot αἷμα ſang, à cauſe du ſang dont il fut rempli à la bataille de Cheronée. Et cela peut fort bien être, car il arrive ſouvent que les évenemens changent les noms des lieux & des rivieres où ils ſe paſſent.

nommé Thermodon, qui tenoit entre ſes bras une Amazone bleſſée. Et il rapporte un autre Oracle qui courut alors, & qui diſoit : *Oyſeau noir, attends la bataille de Thermodon, où les cadavres entaſſez te fourniront une ample pâture.* Mais ſur cela il eſt bien difficile d'établir la vérité.

Pour Demoſthene, on dit que plein de confiance dans les armes des Grecs, & merveilleuſement encouragé & ranimé par le nombre, par la valeur, & par l'ardeur de tant de troupes qui ne demandoient qu'à voir l'ennemi, il ne leur permettoit point de s'amuſer à tous ces Oracles, & de prêter l'oreille à ces propheties. Mais leur donnant à entendre qu'il ſoupçonnoit la Pythie de philippiſer, il faiſoit ſouvenir les Thebains de leur Epaminondas, & les Atheniens de leur Pericles, & leur repreſentoit que ces grands hommes prenant ces Oracles & ces propheties pour des couleurs & pour des prétextes, dont on couvroit la crainte & la lâcheté, ſe ſervoient toûjours de leur raiſon pour exécuter ce qu'il falloit faire.

Ces Oracles ſuſpects à Demoſthene.

Jugement qu'Epaminondas & Pericles faiſoient des Oracles & des propheties.

Juſques-là Demoſthene ſe montra très-homme de bien. Mais à la bataille il ne fit rien de beau,

Oyſeau noir, attends la bataille de Thermodon.) Mais cet Oracle ne prouve nullement que Thermodon ne fût pas un ruiſſeau, il prouve même le contraire, cet Oracle s'adreſſe aux Corbeaux.

Mais leur donnant à entendre qu'il ſoupçonnoit la Pythie de philippiſer.) Demoſthene avoit trop d'experience pour ne pas ſçavoir que tous ces Oracles étoient d'ordinaire ſuggerez par la paſſion ou par l'interêt.

ni qui répondît à ces belles paroles, car abandonnant son poste il prit honteusement la fuite, & jetta ses armes sans avoir honte, comme dit Pytheas, de démentir si lâchement la belle devise qu'il avoit fait graver en lettres d'or sur son bouclier, *à la bonne Fortune.*

Demosthene prend la fuite à la bataille, & jette ses armes.

Devise du bouclier de Demosthene.

D'abord après la bataille, Philippe fut si transporté de joye pour cette grande victoire, qu'il commit une infinité d'insolences, & qu'après s'être enyvré avec ses amis, il se transporta sur le champ de bataille, & là insultant à tous ces morts dont il étoit couvert, il mit en chant le commencement du decret que Demosthene avoit dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, & chanta en battant la mesure, *Demosthene Pæanien fils de Demosthene, a dit.* Mais bien-tôt après revenu de son yvresse, & considérant dans son esprit le grand danger qu'il avoit couru, & qui l'environnoit encore, il frissonna, & les cheveux lui dresserent à la tête, au seul souvenir de la force & de la vehemence de cet Orateur, qui l'avoit forcé de mettre au hazard d'un seul combat, & de faire dépendre d'une très-petite partie d'une journée & sa vie & ses Etats.

Indignes emportemens où la joye du gain de la bataille de Cheronée porta Philippe.

Philippe met en chant le commencement du decret de Demosthene pour s'en mocquer.

Philippe frissonna au seul souvenir du danger où l'avoit précipité l'éloquence de Demosthene.

La gloire de cette grande action de Demosthene alla jusqu'au Roi de Perse, qui écrivit

La réputation de cet exploit de Demosthene va jus-

Mais bien-tôt après revenu de son yvresse.) Et averti par l'Orateur Demades, qui étoit du nombre des prisonniers, & qui lui dit avec une liberté heroïque, *Seigneur, la Fortune vous a donné le rôle d'Agamemnon, & vous ne rougissez pas de faire les actions d'un Therſite.*

à ses

à ſes Lieutenans & à ſes Satrapes de lui donner tout l'or qu'il voudroit, de n'avoir d'attention que pour lui, & de le diſtinguer ſur tous les autres, comme le ſeul homme capable de donner beaucoup d'affaires au Roi de Macedoine, & de le tenir embarraſſé & garroté dans les troubles & dans les guerres des Grecs. Tout cela fut découvert dans la ſuite par Alexandre, qui trouva à Sardis quelques lettres de Demoſthene, & les regiſtres des Lieutenans du Roi où étoient marquées les ſommes qu'ils lui avoient fournies. Mais alors, après ce grand échec arrivé à la Grece, les Orateurs qui étoient oppoſez à Demoſthene, commencerent à s'élever contre lui, & à l'appeller en juſtice pour lui faire ſon procès. Le peuple ne ſe contenta pas de le renvoyer abſous de toutes leurs charges & accuſations, il le combla encore de plus d'honneurs & le rappella au maniment des affaires, comme celui qui étoit le plus affectionné & le plus zelé pour le bien public. Juſques-là que les os de ceux qui avoient été tuez à la bataille de Cheronée, ayant été rapportez à Athenes pour y être inhumez, le peuple le choiſit pour faire l'éloge de ces vaillants hommes, montrant par-là, comme l'écrit Theopompe, qui releve cet acte en termes très-magnifiques,

qu'au Roi de Perſe qui le comble d'honneurs & de préſens.

Lettres de Demoſthene trouvées à Sardis.

Le Roi de Perſe paye un Orateur parmi les Grecs pour ſuſciter des affaires à Philippe.

Les Orateurs appellent Demoſthene en juſtice.

Il eſt abſous par le peuple & rappellé au Gouvernement.

Il eſt choiſi pour faire l'éloge de ceux qui avoient été tués à la bataille.

Qui releve cet acte en termes très-magnifiques.] Et avec grande raiſon, car voilà la plus grande marque de la magnanimité d'un peuple, de ne pas ſe repentir d'avoir ſuivi un conſeil qui lui avoit été ſi funeſte, & d'honorer même celui qui l'avoit donné. Il y a bien des reſſources dans un peuple qui penſe ſi noblement.

que non-ſeulement il ne ſupportoit pas ce malheur avec baſſeſſe & avec puſillanimité, mais que même, puiſqu'il honoroit & diſtinguoit ſi fort celui qui avoit conſeillé cette guerre, il ne ſe repentoit en aucune maniere d'avoir ſuivi ſes conſeils.

Belle conſéquence que Theopompe tire de cette action des Atheniens.

Elle eſt parmi ſes Oraiſons.

Demoſthene prononça donc l'Oraiſon funebre, mais dans les decrets qu'il propoſa dans la ſuite, il ne mit point ſon nom à la tête, il les mit tous ſous le nom de ſes amis, qu'il prit l'un après l'autre, pour éluder par-là ſon propre Démon & ſa mauvaiſe Fortune qui s'opiniâtroient à le perſécuter, juſqu'à ce qu'il reprît courage par la mort de Philippe, qui mourut peu de tems après qu'il eût remporté cette grande victoire à Cheronée. Et c'eſt ce qui paroît avoir été manifeſtement prédit à la fin de l'Oracle des Sibylles, où il eſt dit que *le vaincu pleurera ſes pertes, & le vainqueur périra.*

Demoſthene propoſe de nouveaux decrets ſous d'autres noms que le ſien, & pourquoi. Plaiſante imagination, comme ſi la Providence qui conduit tout pouvoit être trompée.

Il mourut deux ans après.

Demoſthene fut ſecrétement averti de cette mort de Philippe, & pour diſpoſer par avance les Atheniens à reprendre courage & à bien eſperer de l'avenir, il alla au Conſeil avec un viſage où la joye étoit peinte, & dit que la nuit précedente il avoit eu un ſonge qui promettoit quelque grand bonheur aux Atheniens, & peu de tems après on vit arriver les courriers qui apportoient la nouvelle de la mort de Philippe. Les Atheniens ſe mirent d'abord à faire des ſacrifices pour remercier les Dieux de cette bonne nouvelle, &

Stratagéme de Demoſthene pour redonner courage aux Atheniens.

Les Atheniens font des ſacrifices pour remercier les Dieux de la mort de Philippe.

par un décret ils décernerent une couronne à Pauſanias qui l'avoit tué.

Couronne decernée à Pauſanias qui avoit tué Philippe.

En même tems Demoſthene parut en public avec une couronne de fleur ſur la tête & vêtu très magnifiquement, quoique ce ne fût que le ſeptiéme jour de la mort de ſa fille, comme le rapporte Eſchine, qui le maltraite fort ſur cela, & qui lui reproche qu'il eſt un pere dénaturé. Mais c'eſt à lui-même qu'il faut reprocher ſa lâcheté & ſa molleſſe, ſi prenant les plaintes & les regrets pour les marques d'une ame tendre & pleine d'amour pour ſes enfans, il condamne le courage qui fait ſupporter conſtamment & doucement ces accidents de la Fortune. Pour moi, je ne ſçaurois jamais approuver que les Atheniens ayent offert des ſacrifices pour la mort d'un Prince

Eſchine traite Demoſthene de pere denaturé.

Eſchine repris en cela, & avec raiſon.

Plutarque blâme les Atheniens d'avoir témoigné tant de joye pour la mort de Philippe.

Pour moi, je ne ſçaurois jamais approuver que les Atheniens ayent pris des couronnes, & encore moins qu'ils ayent offert des ſacrifices.) Ce paſſage eſt corrompu dans toutes les éditions, & dit le contraire de ce que Plutarque a dû dire, & qu'il a dit. Au lieu de καλῶς, εἰ ὃ γὴ θύειν, &c. il faut lire comme dans un Mſ. καλᾶς εἶχε, τὸ θύειν. Car Plutarque ne ſe contente pas de blâmer ces ſacrifices, il blâme auſſi ces couronnes. Et ce ſentiment doit lui faire grand honneur. Mais il auroit pû le pouſſer plus loin. Il y a de la dureté & de la baſſeſſe à ſe réjoüir de la mort d'un ennemi, & non-ſeulement d'un ennemi humain & clement, mais d'un ennemi cruel & injuſte. Je m'étonne que Plutarque n'ait pas profité en cette occaſion de ce beau paſſage du XXII. Liv. de l'Odyſſée. *Après qu'Ulyſſe eut tué tous les pourſuivans, Euriclée ſe mit à jetter de grands cris de joye. Mais Ulyſſe la retint & lui dit: Euriclée, renfermés vôtre joye dans votre cœur, & ne la faites pas éclater davantage. Il y a de l'impieté à ſe réjoüir du malheur des hommes, & à les inſulter après leur mort.*

qui avoit uſé de ſa victoire avec tant de douceur, d'humanité & de clemence, & qui les avoit ſi bien traitez dans leur malheur. Car avec la dureté qui attire ordinairement la vengeance du ciel, il y avoit encore de la baſſeſſe à avoir honoré ainſi un Prince pendant ſa vie juſqu'à l'avoir fait même leur Citoyen, & après qu'il eut été défait & tué par un autre, à n'avoir pû contenir ni moderer leur joye à avoir, pour ainſi dire, foulé aux pieds ſon cadavre, & fait ſur ſa mort des hymnes & des chants de victoire, comme ſi c'étoient eux-mêmes qui l'euſſent vaincu. Mais je ne ſçaurois m'empêcher de louer Demoſthene, qui laiſſant aux femmes de ſa maiſon à pleurer & à lamenter ſon malheur domeſtique, continua de faire ce qu'il jugeoit utile à la République. Je regarde comme l'acte d'une ame génereuſe & née pour le Gouvernement, de ne ſe laiſſer jamais abattre, d'être toûjours debout pour l'interêt du public, & en ſoûmettant toûjours ſes afflictions & ſes affaires particulieres aux affaires publiques, de conſerver toûjours ſa dignité & le caractére dont on eſt revêtu, avec autant & plus de ſoin encore que les Comédiens qui joüent les rôles des Rois & des Tyrans dans les Tragedies. Car nous voyons tous les jours que ces Acteurs ne pleurent ni ne rient jamais ſelon leurs affections particulieres, mais ſelon que le demandent les paſſions & les mouvements des perſonnages qu'ils repreſentent, &

La dureté attire d'ordinaire les vengeances du ciel.

Demoſthene loué par Plutarque d'avoir laiſſé ſon deuil domeſtique aux femmes de ſa maiſon.

L'acte d'une ame génereuſe, & née pour le Gouvernement.

En quoi les hommes d'Etat doivent imiter les Acteurs qui repreſentent des Tragedies.

ſelon ce qui convient au ſujet.

Mais ſans toutes ces raiſons, ſi l'on ne doit pas abandonner le malheureux dans ſon affliction ſans lui donner les conſolations qui lui ſont néceſſaires, mais qu'on doive lui tenir les diſcours les plus capables d'alleger ſa douleur, & de faire diverſion en portant ſes penſées à des ſujets plus agréables, comme on en uſe avec ceux qui ont mal aux yeux, en leur ordonnant de détourner leur vûë des couleurs trop éclatantes qui leur ſont contraires, & de la porter ſur les couleurs vertes & douces qui leur ſont amies, d'où peut-on tirer une plus grande conſolation dans ſes malheurs domeſtiques, que des bonheurs même de ſa patrie, en faiſant de ſa calamité particuliere avec la felicité publique un mêlange, qui cache ce qu'il y a de mauvais ſous ce qu'il y a de bon ? Nous nous ſommes laiſſé entraîner à faire ces reflexions, parce que nous avons vû qu'Eſchine attendrit & amollit l'ame de la plûpart des gens par ce diſcours, en les portant à s'abandonner à une affliction & à des lamentations lâches & effeminées.

Excellente reflexion de Plutarque.

Nous devons tirer des bonheurs de la patrie des conſolations pour nos malheurs particuliers.

Reproche très-grave que Plutarque fait à Eſchine.

Toutes les villes de la Grece, excitées encore par Demoſthene, ſe liguerent de nouveau, & les Thebains ſe jettant ſur la garniſon que les

Les Thebains égorgent la garni-

Que des bonheurs même de ſa patrie.) Il y a une faute groſſiere dans le texte, ἢ πατρίδος ἀτυχίας, *que des malheurs de ſa patrie.* Cela fait un ſens très-faux. Il faut lire comme dans un Mſ. ἢ πατρίδος εὐτυχίας.

ſon de Lacedemoniens qu'ils avoient chez eux.

Lacedémoniens avoient dans leur ville, en tuerent une grande partie avec les armes que Demoſthene trouva le moyen de leur fournir. Pendant que les Atheniens ſe préparoient à ſoûtenir avec eux cette guerre, Demoſthene étoit tous les jours à la Tribune haranguant le peuple, & écrivoit lettres ſur lettres aux Lieutenans du Roi en Aſie, pour ſuſciter dans ce pays-là une guerre à Alexandre qu'il appelloit un *enfant* & un *autre Margites.*

Demoſthene travaille à ſuſciter à Alexandre une guerre en Aſie. Noms qu'il donnoit à ce Prince.

Mais après qu'Alexandre, ayant reglé les affaires de ſon Royaume, fut venu en perſonne avec toutes ſes forces au milieu de la Beotie, alors la fierté des Atheniens diminua extrémement, & cette vehemence de Démoſthene s'amortit tout à coup. Les Thebains abandonnez furent forcez à ſe défendre ſeuls & perdirent leur ville. Voilà un grand trouble & un grand effroi parmi les Atheniens. Demoſthene eſt d'abord élu pour aller Ambaſſadeur avec quelques autres vers Alexandre. Mais Demoſthene ne fut pas plûtôt arrivé au mont Cytheron, que redoutant la colere de

Alexandre entre dans la Beotie avec toutes ſes forces, & prend Thebes.

Effroi des Atheniens.

Demoſthene envoyé en ambaſſade à Alexandre, perd courage en chemin, & s'en retourne.

Qu'il appelloit un enfant & un autre Margites.) Margites étoit un homme qui ſçavoit beaucoup, & qui ſçavoit tout mal. Homere avoit fait contre lui un poëme où il le diffamoit comme un homme inutile à tout, parce qu'il manquoit de cette ſageſſe qui met à profit toutes les bonnes qualitez qu'on peut avoir. On n'a qu'à voir le ſecond Alcibiade de Platon. Demoſthene ne pouvoit pas employer une comparaiſon plus propre que celle-là pour faire mépriſer Alexandre. Mais ces Lieutenans du Roi en Aſie ſçavoient-ils ce que c'étoit que Margites ? Ouï, car Homere étoit auſſi connu en Aſie qu'en Grece.

ce Prince, il s'en retourna & abandonna l'ambaſſade. Incontinent Alexandre envoye à Athenes demander qu'on lui livre dix des Orateurs, comme le rapporte Idomenée & Duris. Mais la plûpart des hiſtoriens, & les plus dignes de foi n'en mettent que huit, que voici, Demoſthene, Polieucte, Ephialte, Lycurgue, Myrocles, Damon, Calliſthene, & Charideme. Ce fut en cette occaſion que Demoſthene conta au peuple la fable des loups & des chiens, qui dit *que les loups demanderent un jour aux brebis que pour avoir la paix avec eux, elles leur livraſſent les mâtins qui les gardoient.* Par-là Demoſthene ſe comparoit, & comparoit avec lui les autres Orateurs aux chiens qui veillent & qui combattent pour le troupeau, & il comparoit Alexandre au Loup. Il leur dit de plus : *comme nous voyons dans les marchez les marchands porter dans une écuelle une montre de leur bled, & par le moyen de cette montre vendre tout le bled qu'ils ont chez eux, vous de même vous ne vous appercevez pas qu'en nous livrant nous comme la monſtre, vous vous livrez tous ſans réſerve à vôtre ennemi.* C'eſt ainſi que l'écrit Ariſtobule de Caſſandrie.

Alexandre demande aux Atheniens qu'ils lui livrent un certain nombre d'Orateurs & ſur tout Demoſthene.

Fable que Demoſthene conte aux Atheniens en cette occaſion.

Les Atheniens étant donc aſſemblez au Conſeil & ne ſçachant quelle réſolution prendre, Demades prit cinq talens de tous les Ambaſſadeurs qui avoient été nommez, & ſe chargea ſeul de l'ambaſſade, & de la commiſſion d'aller interceder pour eux auprès du Roi. Soit qu'il ſe confiât en l'amitié dont ce Prince l'honoroit, ſoit qu'il s'at-

Cinq mille écus.

Demades ſe charge ſeul de l'ambaſſade, & le grand ſuccès qu'il eut.

tendît à le trouver déja ſaoul de vengeance, comme un lion déja raſſaſié de meurtre & de ſang. Quoi qu'il en ſoit, il perſuada aux Atheniens de l'envoyer, & il réüſſit ſi bien qu'il obtint d'Alexandre le pardon de ces Orateurs, & réconcilia avec lui leur ville.

Demoſthene fort ravalé après ce grand ſuccès de Demades.

Dès qu'Alexandre s'en fut retourné, la réputation & le crédit de Demades & des autres Orateurs augmenterent infiniment, & Demoſthene fut fort ravalé. Il commença pourtant à ſe relever un peu ſur ce qu'Agis Roi de Lacedémone ſe mit en campagne avec une groſſe armée, mais il retomba tout auſſi-tôt, les Atheniens n'ayant pas voulu entrer dans cette ligue, & les Lacedémoniens ayant été défaits en bataille par Antipater, & Agis tué.

En ce tems-là fut renouvellée l'affaire de la Couronne contre Cteſiphon. Elle avoit été commencée ſous l'Archonte Charondas un peu avant

En ce tems-là fut renouvellée l'affaire de la Couronne.) Demoſthene ayant rebâti à ſes frais les murailles d'Athenes, le peuple, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, l'honora d'une couronne d'or ſur le décret qu'en dreſſa Cteſiphon. Eſchine, jaloux de cette gloire de ſon rival, attaqua ce decret de Cteſiphon. L'affaire fut plaidée avec grand apparat. Demoſthene l'emporta par ſon éloquence. Nous avons ſon Oraiſon intitulée *de la Couronne*, qui eſt le chef-d'œuvre le plus parfait.

Elle avoit été commencée ſous l'Archonte Charondas un peu avant la bataille de Cheronnée.] Avant la bataille, mais la même année qui étoit la troiſiéme de l'Olymp. cx. & la 44. de l'âge de Demoſthene, elle fut jugée la III. année de l'Olymp. CXII. huit années entieres après qu'elle eut été commencée. Ainſi il faut corriger le texte de Plutarque, & lire *huit ans*, au lieu de *dix*.

la

la bataille de Cheronée, mais elle ne fut jugée que dix ans après ſous l'Archonte Ariſtophon. Ce fut la cauſe la plus célébre qui ait jamais été plaidée, tant à cauſe de la grande réputation des Orateurs qui parlerent, qu'à cauſe de la magnanimité des Juges, qui, quoique les accuſateurs de Demoſthene fuſſent très-puiſſans & appuyez du crédit des Macedoniens, ne donnerent pas leur voix contre lui, & ſe déclarerent ſi hautement en ſa faveur qu'Eſchine n'eut pas la cinquiéme partie des ſuffrages. Il eut tant de honte de ce mauvais ſuccès, que ſur l'heure même il ſortit de la ville, & ſe retira à Rhodes dans l'Ionie où il paſſa le reſte de ſes jours à enſeigner la Rhétorique.

L'affaire de la Couronne plaidée & jugée.

Demoſthene gagne ſa cauſe.

Eſchine confus ſe retire à Rhodes.

Peu de tems après Harpalus vint d'Aſie à Athénes, & quitta le ſervice d'Alexandre, car il ſe ſentoit coupable de pluſieurs malverſations où l'a-

Harpalus quitte le ſervice d'Alexandre & arrive à Athénes avec tous ſes tréſors.

Qu'Eſchine n'eut pas la cinquiéme partie des ſuffrages.) Ce qui étoit très-ignominieux; il falloit que l'accuſateur eût la moitié des voix, & un cinquiéme de l'autre moitié, autrement il étoit condamné à l'amende de mille drachmes, c'eſt-à-dire, de cinq cent livres.

Peu de tems après Harpalus vint d'Aſie à Athénes, & quitta le ſervice d'Alexandre, car il ſe ſentoit coupable de pluſieurs malverſations.] Alexandre avoit confié la garde de ſes tréſors & des revenus de Babylone à cet Harpalus, qui ſe flattant que ce Prince ne reviendroit jamais, ſe mit à mener une vie très-débordée, & à faire une dépenſe exceſſive, ſouillant de ſes impudicitez les meilleures familles de la ville, & ſe plongeant dans toutes ſortes de diſſolutions. Après qu'il eut conſumé à ſes infames débauches la plus grande partie des richeſſes qui lui avoient été confiées, il apprit qu'Alexandre, revenu de ſon voyage des Indes, châtioit ſevérement ſes Lieutenans, qui avoient abuſé de leurs Charges. Pour ſe mettre donc à

voient précipité ſon luxe & ſon immenſe prodigalité, & il vouloit ſe mettre à couvert de la fureur de ce Prince, qui par ſa cruauté s'étoit déja rendu redoutable à ſes meilleurs amis, & à ſes plus fidéles ſerviteurs. Il ſe réfugia donc auprès du peuple & ſe livra à lui avec toutes ſes richeſſes & ſes vaiſſeaux. D'abord tous les autres Orateurs, ébloüis de l'éclat de ſon or, commencerent à parler pour lui, & à conſeiller aux Athéniens de recevoir ce ſuppliant & de le prendre ſous leur protection; mais Demoſthene leur conſeilla ſans balancer de le renvoyer, & de ſe donner bien garde de jetter leur ville dans une guerre pour un ſujet très-injuſte & ſans aucune néceſſité.

Demoſthene eſt le ſeul qui conſeille aux Athéniens de le renvoyer.

Quelques jours après Harpalus comme on faiſoit l'inventaire de ſes biens, s'étant apperçu que Demoſthene prenoit plaiſir à conſidérer une coupe du Roi & qu'il en admiroit la figure & la beauté de l'ouvrage, il le pria de la prendre, & de la ſoupeſer pour juger lui-même du poids de l'or. Demoſthene l'ayant priſe, fut étonné du poids qui étoit conſidérable, & demanda *de combien elle pouvoit être* ? Harpalus lui répondit en ſoûriant, *elle eſt bien de vingt talens.* Et dès que la

Il admire une coupe de l'inventaire d'Harpalus.

couvert, il ramaſſa cinq mille talens, c'eſt-à-dire, quinze millions, aſſembla ſix mille hommes de guerre, & ſe retira dans l'Attique.

Et demanda de combien elle pouvoit être ? *Harpalus lui répondit en ſoûriant*, elle eſt bien de vingt talens.) Cet endroit a dans le Grec une grace qu'il eſt bien difficile de conſerver dans le François. Cette grace conſiſte dans le mot ἄγειν, qui eſt le ter-

nuit fut venuë, il lui envoya vingt talens avec la coupe. Car Harpalus étoit d'une habileté & d'une ſagacité admirable pour connoître à la mine un homme épris de l'amour de l'or, & pour juger de ſes mœurs par la gayeté & par la vivacité des regards qu'il jettoit deſſus. En effet Demoſthene ne réſiſta point, mais frappé de ce préſent, comme s'il avoit reçu garniſon chez lui, il paſſa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus, & dès le lendemain matin, le cou bien enveloppé de laines & de bandelettes, il ſe rendit à l'aſſemblée. Le peuple lui ordonna de ſe lever & de parler, mais il le refuſa, faiſant ſigne qu'il avoit une extinction de voix. Des gens d'eſprit, qui ſe trouverent préſents, le brocardant ſur cette feinte maladie, dirent tout haut que leur Orateur avoit été ſurpris la nuit, non d'une eſquinancie, mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'étoit l'argent

Harpalus la lui envoye avec vingt mille écus.

Demoſthene le reçoit & paſſe dans le parti d'Harpalus.

Il paroît le lendemain à l'aſſemblée le cou enveloppé de laines, pour faire entendre qu'il ne pouvoit parler.

Brocards qu'il eſſuya ſur cela.

me propre des balances, & qui ſignifie *peſer. Cela peſe tant.* Et en même tems ἄγειν eſt un terme ordinaire qui ſignifie *contenir.* J'ai tâché de conſerver cette équivoque par le mot *être*, car en notre Langue *cette coupe eſt de vingt talens*, peut ſignifier, *elle eſt du poids de vingt talens*, & *elle peut contenir vingt talens*, comme on dit, qu'*un tonneau eſt de tant de pintes*, & qu'*un vaiſſeau eſt de tant de tonneaux.*

Comme s'il avoit reçu garniſon chez lui.] Ce mot eſt fort beau. Ayant Plutarque, Epictete avoit dit que nos déſirs ſont une garniſon que nos maîtres entretiennent dans nôtre cœur, comme dans une Citadelle pour nous aſſujettir. Ce qui eſt dit de nos déſirs, Plutarque l'a pû fort bien dire de l'objet de nos déſirs, quand nous l'avons une fois reçu chez nous.

Mais d'une argyrancie.] Comme ces plaiſans d'Athénes forgerent ce mot ἀργυρεάγχη ſur le mot συνάγχη, il a fallu auſſi forger le mot *argyrancie* ſur celui d'*eſquinancie.*

d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain le peuple ayant été informé du préſent qu'il avoit reçu, lorſqu'il voulut ſe défendre & ſe juſtifier, refuſa de l'écouter, & commença à faire beaucoup de bruit, & à ſe mettre véritablement en colere, ſur quoi quelque plaiſant s'étant levé dit: *Quoi, hommes Athéniens, quoi, vous refuſerez d'entendre celui qui a en main la coupe*? Alors le peuple chaſſa Harpalus de la ville. Mais craignant qu'on ne leur demandât compte des richeſſes que les Orateurs avoient pillées, ils

Harpalus chaſſé d'Athenes.

Hommes Athéniens, quoi, vous refuſerez d'entendre celui qui a en main la coupe?] Il y a beaucoup de grace & de ſel dans ce paſſage, comme M. le Fevre l'a remarqué dans ſes Notes ſur le Timon de Lucien, où il l'a parfaitement expliqué. Cela eſt pris de la coûtume qu'on avoit dans les feſtins; la coupe paſſoit à la ronde de l'un à l'autre, & celui qui l'avoit chantoit les chanſons qu'on appelloit *ſcolies*. C'étoient des chanſons d'amour, & ſouvent des préceptes de morale. Celui qui avoit la coupe en main devoit être écouté avec un grand ſilence ſans être interrompu. Cette coûtume étoit marquée à la marge de quelques manuſcrits en ces termes: ὧν γὰρ τοῖς συμποσίοις τὰ κύλικα ἔχοντες ᾖδον τὰ λεγόμενα σκόλια. *Dans les feſtins ceux qui avoient la coupe en main chantoient les chanſons appellées ſcolies*. Amiot s'étoit infiniment trompé à ce paſſage, & l'avoit entiérement défiguré par ſa traduction, en traduiſant: *Refuſez-vous à ouïr un perſonnage qui a le langage ſi bien doré*? Si cette traduction eſt mauvaiſe, la remarque qui l'accompagne à la marge ne l'eſt pas moins, & marque une grande ignorance de la Langue Grecque, τὸ τὴν κύλικα ἔχοντος, dit-il, c'eſt-à-dire, *celui qui a la coupe d'or. Il y a une alluſion à ce mot* κηλεῖν, *qui ſignifie réjoüir par un doux chant, & comme enchanter. La grace de cette rencontre ne peut ſe trouver à propos en autre langue*. Cela eſt pitoyable. Entre ces deux mots κηλεῖν & κύλιξ il n'y a rien de commun, & nulle affinité, comme dit M. le Fevre, non plus qu'entre λόγος & φιλία, & qu'entre les mots d'une Langue les plus éloignez, & la grace du paſſage Grec peut paſſer dans toutes les Langues, après qu'on a expliqué la coûtume.

en firent une recherche fort vive & fort exacte, envoyant foüiller dans toutes les maiſons, excepté dans celle de Callicles, fils d'Arrhenidas ; car comme il venoit de ſe marier, ſa maiſon fut la ſeule qu'ils exempterent de cette recherche par reſpect pour la nouvelle mariée qui y étoit, comme l'écrit Theopompe.

Reſpect des Atheniens pour une nouvelle mariée.

Demoſthene allant de même pied & voulant prouver ſon innocence, propoſa un décret qui ordonnoit que le Senat de l'Areopage informeroit de cette affaire, & que tous ceux qu'il trouveroit atteints & convaincus de cette corruption, ſeroient punis. Et en conſéquence il ſe préſenta en jugement ; mais il fut le premier que l'Areopage trouva coupable, & il le condamna à une amende de cinquante talens, pour le payement deſquels il fut conſtitué priſonnier. Mais la honte de cette condamnation & la foibleſſe de ſon corps, qui ne pouvoit ſupporter la priſon, le forcerent à chercher les moyens de s'échapper ; il s'enfuit donc trompant la moitié de ſes gardes, & les autres lui procurant eux-mêmes la facilité de les tromper. Il n'étoit pas encore fort loin de la ville qu'il apperçut quelques-uns de ſes ennemis qui le pourſuivoient. D'abord il voulut chercher un lieu à ſe cacher, mais eux l'appellant par ſon nom, & le joignant bientôt, ils le prierent de recevoir quelque ſecours pour ſon voyage, lui preſenterent l'argent qu'ils avoient apporté exprès, & lui dirent que la ſeule raiſon qui les avoit

Demoſthene veut ſe juſtifier, mais il eſt convaincu.

Il eſt condamné à une amende de cinquante mille écus & conſtitué priſonnier.

Il trouve le moyen de s'échapper.

Généroſité des ennemis de Demoſthene.

portez à le ſuivre, c'étoit pour l'obliger à le recevoir. En même tems ils l'exhorterent à avoir bon courage, & à ne pas ſupporter impatiemment le malheur qui lui étoit arrivé. Mais ſur cela Demoſthene ſe mit à faire de plus grands regrets & de plus grandes lamentations, & dit: *Comment ſeroit-il poſſible que je ne ſupportaſſe pas impatiemment le malheur d'être obligé de quitter une ville où l'on trouve des ennemis ſi genéreux & ſi charitables, qu'à peine trouve-t-on dans les autres des amis qui les égalent?* Il ſupporta donc ſon exil avec beaucoup de foibleſſe, paſſant la plûpart du tems à Egine & à Trezene, & toutes les fois qu'il jettoit ſes regards ſur l'Attique, ſon viſage étoit baigné de larmes,

Cette genéroſité augmente ſes regrets.

Il ſupporte ſon exil avec foibleſſe.

Mais ſur cela Demoſthene ſe mit à faire de plus grands regrets.) Ceci a été attribué à Eſchine, & d'une maniere qui feroit encore plus d'honneur à Demoſthene, car on raconte qu'après qu'Eſchine eut ſuccombé dans l'affaire de la Couronne, qu'il eut perdu ſa cauſe, n'ayant pas même eu la cinquiéme partie des ſuffrages pour lui, & qu'il ſortit d'Athénes pour aller à Rhodes, Demoſthene le ſuivit à cheval; qu'Eſchine le voyant ſe crut perdu, mais que Demoſthene l'ayant joint, lui parla en ami genéreux & lui donna un talent pour l'aider dans ſa retraite, & qu'alors Eſchine lui dit ces belles paroles, *comment ſeroit-il poſſible*, &c. Je voudrois pour l'amour de Demoſthene que cela fût vrai; car il eſt bien plus glorieux de faire une belle action, que de dire un beau mot. Mais ſi cela étoit, Plutarque ne l'auroit pas oublié. Cette particularité n'eſt fondée ſur aucune autorité digne de foi. On ne la trouve que dans le recueil de Photius, or ces faiſeurs de recueils ſont ſujets à caution, & faute de mémoire ou autrement ils joignent des choſes qui ſont ſéparées. Il eſt vrai que dans les vies des dix Orateurs qui ſont dans les opuſcules, Plutarque écrit que Demoſthene ſuivit Eſchine lorſqu'il ſe retiroit, qu'il le conſola & qu'il lui donna un talent, mais il n'en dit pas davantage. Et comme Plutarque n'en fait ici aucune mention, cela me perſuade que ces vies des dix Orateurs ſont d'une autre main.

& il laiſſoit échapper des paroles qui n'étoient point d'un homme conſtant & ferme, & qui répondoient peu aux choſes hardies & genéreuſes qu'il avoit faites dans ſon adminiſtration. Car on dit qu'en abandonnant la ville, il tendit les mains vers la Citadelle, & dit : *Déeſſe Minerve, Patrone de cette ville, comment pouvez-vous prendre plaiſir à ces trois bêtes ſi méchantes & ſi dangereuſes, à la choüette, au dragon & au peuple?* Et tous les jeunes gens qui venoient le voir & converſer avec lui, il les détournoit toûjours de s'entremettre des affaires de la République, leur diſant *que ſi dès le commencement on lui eût propoſé deux chemins, celui des aſſemblées & de la Tribune, & celui de la mort, & qu'il eût ſçu par avance tous les maux qui accompagnent le Gouvernement, les craintes, les envies, les calomnies, les dangers, les combats, & les travaux continuels, il n'auroit pas balancé un ſeul moment, & ſe ſeroit jetté tête baiſſée dans celui de la mort.*

Mot de Demoſthene en quittant Athenes.

La choüette & le dragon étoient conſacrez à Minerve, & elle étoit la Patrone des Atheniens.

Il détournoit les jeunes gens de ſe mêler des affaires publiques.

Mot remarquable de Demoſthene ſur le Gouvernement.

Mais pendant qu'il étoit dans cet exil, Alexandre vint à mourir. A cette nouvelle la Grece ſe ſoûleva encore, Leoſthene faiſant de grands exploits d'armes, & ayant environné de bons retranchemens Antipater dans la ville de Lamia où il le tenoit aſſiegé. L'Orateur Pytheas & Callimedon, ſurnommé Carabus, tous deux bannis d'Athénes, ſe déclarerent pour Antipater, & allant par toutes les villes avec ſes amis & ſes Ambaſſadeurs, ils empêchoient les Grecs de quitter ſon parti, & de ſe joindre aux Athéniens. Mais De-

Mort d'Alexandre la 1. année de l'Olymp. CXIV. Demoſthene avoit alors 53. ans.

Antipater aſſiegé dans la ville de Lamia.

Grand service que Demosthene rend à Athénes.

mosthene s'étant joint aux Ambassadeurs d'Athénes, les seconda merveilleusement & les aida de tout son pouvoir à faire en sorte que les villes prissent les armes pour courir sus aux Macédoniens & pour les chasser de la Grece. Phylarchus

Demosthene & Pytheas se prennent de paroles en plein Conseil.

assûre même que dans une ville d'Arcadie Pytheas & lui se prirent de paroles en plein Conseil, l'un parlant pour les Macédoniens, & l'autre pour les Grecs, & l'on rapporte que Pytheas dit:

A quoi Pytheas comparoit une ambassade d'Atheniens.

Comme nous sommes persuadez qu'une maison est malade quand on y porte du lait d'ânesse, de même c'est une marque infaillible qu'une ville est en mauvais état quand on y voit entrer une ambassade des Athéniens, & que Demosthene tourna la comparaison à son avantage en disant

Vive repartie de Demosthene à Pytheas.

que comme on ne portoit le lait d'ânesse dans une maison que pour y rétablir la santé, de même une ambassade des Athéniens n'entroit jamais dans une ville que pour y guérir les malades.

Cette repartie porte le peuple à le rappeller de son exil.

Le peuple d'Athénes, ravi de la vivacité de cette repartie si honorable pour lui, fit sur le champ un décret pour le rappeller de son exil, & ce fut Damon le Pæanien, cousin Germain de Demosthene, qui le dressa. On lui envoya à Egine une galere à trois rangs de rames. Quand il

Honneurs que les Atheniens font à Demosthene à son retour.

fut entré au port du Pirée il n'y eut ni Magistrats, ni Prêtres qui restassent dans la ville; tous les

Le peuple d'Athénes, ravi de la vivacité de cette répartie si honorable pour lui, fit sur le champ un décret pour le rappeller de son exil.] Voilà comme étoit ce peuple, un bon mot dit à propos, & qui le flattoit, avoit plus de pouvoir sur lui que les meilleures actions & les plus grands services.

Citoyens

Citoyens ſortirent en foule pour aller au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les démonſtrations d'affection & de joye. Demetrius de Magneſie écrit qu'il fut ſi ravi des honneurs qu'on lui faiſoit, que levant les yeux vers le Ciel il ſe felicita d'une journée ſi glorieuſe, comme revenant de ſon éxil plus honorablement qu'Alcibiade n'étoit revenu du ſien. Car ſes Citoyens le recevoient de leur pur mouvement, & de leur bon gré, au lieu qu'ils n'avoient reçu Alcibiade que par force.

Mais l'amende à laquelle il avoit été condamné, ſubſiſtoit encore, car il n'étoit par permis de la remettre par faveur. Ils chercherent donc un moyen de frauder la loi en lui obéïſſant, & voici l'expedient qu'ils trouverent: Ils avoient accoûtumé toutes les années à la fête de Jupiter Sauveur, de donner une certaine ſomme à celui qui étoit chargé du ſoin de préparer & d'orner l'Autel de ce Dieu pour le Sacrifice. Ils donnerent alors cette charge à Demoſthene, & lui firent compter pour ces frais cinquante talents, qui étoient juſtement la ſomme à laquelle ils l'avoient condamné. Mais à ſon retour il ne joüit pas long-tems de ſa patrie, car les affaires des Grecs furent entierement ruinées bien-tôt après. En effet ils perdirent la bataille du Cranon au mois de Septembre; au mois d'Octobre de la même année la Garniſon de Macedoniens entra dans le fort de Munychia, & la mort de

Il n'étoit pas permis à Athenes de remettre une amende par grace.

Expedient que les Atheniens trouverent pour remettre l'amende à Demoſthene en la faiſant payer.

Où ils furent battus par Cratere & par Antipater au mois Metagitnion. Au mois Boedromion.

Au mois Pyanepsion. Demosthene arriva au mois de Novembre. Et voici de quelle maniere il mourut.

Mort de Demosthene la III. *année de l'Olymp.* CXIV. *Il avoit* LX. *ans accomplis.*

Demosthene sort d'Athenes avec ceux de son parti. Le peuple le condamne à la mort pour plaire à Antipater.

Sur la nouvelle qu'Antipater & Cratere s'avançoient vers Athenes, Demosthene & ceux de son parti se hâterent de sortir de la ville avant qu'ils y fussent arrivez, & le peuple les condamna à la mort sur le décret que Demades en dressa lui-même. Tous ces malheureux s'étant donc dispersez de côtez & d'autre pour se sauver plus facilement, Antipater envoya après eux des gens pour les reprendre, & mit à leur tête un certain Archias, surnommé *Phygadotheras.* On dit qu'il étoit originaire de Thurium, qu'il avoit joué autrefois des Tragedies, & que le Comedien Polus d'Egine, cet excellent acteur qui surpassoit infiniment tous les autres dans son art, avoit été son disciple. Mais Hermippus compte cet Archias parmi les disciples du Rheteur Lacritus, & Demetrius assûre qu'il avoit été à l'école d'Anaximene. Cet Archias ayant trouvé à Egine l'Orateur Hyperide, Aristonicus de Marathon, & Himerée, frere de Demetrius de Phalere, qui tous trois s'étoient refugiez dans le temple d'Ajax, les arracha de leur asyle, & les envoya à Antipater, qui étoit alors à Cleones, où il les fit mourir, on dit même qu'il fit couper la langue à Hyperide. Ayant appris que Demosthene, retiré dans l'Isle de Calaurie, s'étoit rendu suppliant dans le temple de Neptune, il y passa sur des esquifs, & étant descendu à ter-

Antipater lâche après ces fugitifs Archias, surnommé le Limier des fuyards.

Archias arrache du temple d'Ajax à Egine Hyperide, Aristonicus & Himerée.

Demosthene se refugie dans le temple de Neptune à Calaurie.

re avec quelques ſoldats de Thrace, il alla dans le temple, & là il conſeilloit à Demoſthene de ſe lever, & de venir avec lui vers Antipater, l'aſſûrant qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal. Mais il étoit arrivé par hazard que Demoſthene avoit eu la nuit précedente un ſonge aſſez étrange. Il lui ſembla qu'il étoit entré en lice contre Archias à qui joueroit le mieux une Tragedie; qu'il réüſſiſſoit admirablement; qu'il avoit pour lui tout le theatre, & qu'il l'emportoit infiniment pour l'action, mais qu'il étoit vaincu par la ſomptuoſité des habits & par la magnificence des décorations. Voilà pourquoi comme Archias lui parloit avec beaucoup de douceur & d'humanité, il leva les yeux ſur lui, & aſſis comme il étoit & ſans ſe lever, il lui dit : *O Archias, comme tu ne m'as pas vaincu cette nuit par ton action, tu ne me vaincras pas aujourd'hui par tes promeſſes.* Sur cela Archias ſe mit à le menacer avec de grands emportemens; *oh preſentement*, lui dit Demoſthene, *tu parles comme véritablement inſpiré par le trepied de Macedoine. Auparavant tu parlois un langage de Comedien; mais attends un peu que j'aye écrit à ceux de ma maiſon pour leur donner mes derniers ordres.*

Archias ſy ſuit & veut lui perſuader de quitter ſon aſyle.

Etrange ſonge de Demoſthene.

Paroles de Demoſthene à Archias

En diſant ces paroles il entra dans l'interieur du temple, & prenant ſes tablettes comme pour y écrire, il mit le poinçon à ſa bouche, & le mordant comme il avoit accoûtumé de faire quand il méditoit & qu'il compoſoit, il l'y tint aſſés long-tems, après quoi ſe couvrant de ſon man-

Demoſthene mord le poinçon de ſes tablettes & le ſucce.

teau, il pencha la tête. Les ſoldats, qui étoient à la porte, le voyant, ſe moquoient de lui comme d'un homme que la crainte de la mort tenoit dans ces tranſes, & l'appelloient lâche & mou. Archias, s'approchant en même tems, le preſſoit de ſe lever, & lui repetant les mêmes diſcours qu'il lui avoit déja tenus, il lui promettoit qu'il feroit ſa paix avec Antipater. Alors Demoſthene, qui ſentoit que le venin s'étoit déja incorporé & rendu le maître ſe découvrit, & regardant Archias entre deux yeux il lui dit: *Tu peux déſormais quand tu voudras jouer le rôle de Creon dans la Tragedie, & jetter dehors ce cadavre ſans lui rendre les honneurs de la ſepulture. Pour moi*, continu a-t'il, en ſe tournant du côté de l'Autel, *Neptune, mon doux protecteur, je ſors encore vivant de vôtre ſaint temple, ſans l'avoir profané; Mais Antipater & les Macedoniens n'ont pas eu ce reſpect pour vôtre Sanctuaire, ils l'ont ſoüillé par ma mort.*

Application que Demoſthene fait d'un paſſage de l'Antigone de Sophocle.

En finiſſant ces mots il demanda qu'on le ſoûtînt, parce qu'il trembloit & chanceloit, &

Tu peux déſormais quand tu voudras jouer le rôle de Creon dans la Tragedie.] Demoſthene fait alluſion ici à ce que Creon dit dans l'Antigone de Sophocle, où il défend qu'on enterre Polynice, & ordonne qu'on le jette dehors, & qu'on l'expoſe aux chiens & aux oiſeaux.

Je ſors encore vivant de votre ſaint temple, ſans l'avoir profané.) Il compte ne l'avoir pas profané, parce qu'il n'eſt pas mort dans le temple. Mais il ne compte pas l'avoir profané, en prenant le poiſon & en ſouillant la vûë du Dieu par cet acte de déſeſpoir. Voilà une grande marque de l'aveuglement des Payens. Au reſte, quand Demoſthene dit qu'il n'eſt pas mort dans le temple, c'eſt qu'il comptoit avoir encore aſſez de force pour en ſortir en vie. Mais le poiſon fut plus prompt qu'il ne penſoit, il tomba mort près de l'Autel.

comme il marchoit & qu'il paſſoit le long de l'Autel, il tomba, & rendit l'ame en pouſſant un profond ſoûpir. Ariſton dit qu'il avoit ſuccé ce venin du poinçon qu'il avoit mis dans ſa bouche, & qu'il avoit mordu. Un certain Pappus, ſur les memoires duquel Hermippus a compoſé ſon hiſtoire, rapporte que quand il fut tombé on trouva ſur les tablettes le commencement d'une lettre dont il n'avoit écrit que la ſuſcription, *Demoſthene à Antipater.*

On trouve dans ſes tablettes un commencement de lettre qu'il écrivoit à Antipater.

Comme on étoit fort étonné & fort ſurpris d'une mort ſi ſoudaine, les ſoldats qui étoient à la porte, dirent qu'ils avoient vû qu'ayant tiré quelque choſe d'un petit linge, il l'avoit porté à ſa bouche, que c'étoit ſans doute du poiſon, mais qu'ils avoient cru que c'étoit de l'or qu'il avoit avalé pour le ſauver de leurs mains. Une petite eſclave, qui le ſervoit, interrogée par Archias, dépoſa qu'il y avoit long-tems qu'il portoit ſur lui ce petit noüet de linge comme un préſervatif. Eratoſthene écrit qu'il avoit toûjours du poiſon dans une petite boëte d'or qu'il portoit à ſon bras comme une plaque de bracelet.

Il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici toutes les differentes manieres dont les autres hiſtoriens, qui ſont en très-grand nombre, racontent ſa mort. Il ne faut pourtant pas oublier ce qu'a écrit Democharis, ami particulier de Demoſthene; il dit qu'il eſt perſuadé qu'il ne mou-

Sentimens de Democharis ſur la mort de Demoſthene

Il dit qu'il eſt perſuadé qu'il ne mourut nullement de poiſon.]

rut nullement de poiſon, mais que ce fut une providence & une faveur particuliere des Dieux, qui voulurent le ſouſtraire à la cruauté des Macedoniens, en lui envoyant une mort ſi prompte & ſi douce.

Du mois Pyanepſion.

Il mourut le ſeiziéme du mois de Novembre, qui eſt juſtement le jour auquel les femmes celébrent la plus triſte & la plus funeſte journée de la fête des Theſmophores, & qu'aſſiſes à terre dans le temple de Cerés autour de la ſtatuë de la Déeſſe, elles jeûnent depuis le matin juſques au ſoir. Mais peu de tems après les Atheniens lui rendant l'honneur qu'il avoit mérité, lui éleverent une ſtatuë de bronze, & ordonnerent par un décret que d'âge en âge l'aîné de ſa famille ſeroit

Honneurs que les Atheniens font à Demoſthene après ſa mort.

Ce Democharis veut faire honneur à Demoſthene en deux manieres; la premiere, en le lavant du reproche de s'être tué lui même, & l'autre en faiſant valoir cette faveur ſinguliere des Dieux, qui voulurent terminer ſi à propos ſa vie, pour le dérober à la cruauté d'Antipater.

Le ſeizéme du mois de Novembre, qui eſt juſtement le jour auquel les femmes célébrent la plus triſte & la plus funeſte journée de la fête des Theſmophores.] Amiot a fort mal traduit cet endroit. *Il déceda le ſeiziéme jour du mois d'Octobre, auquel jour ſe celébre à Athenes la fête de Cerés, qui s'appelle Theſmophoria, qui eſt la plus triſte ſolemnité de toute l'année.* Il y a pluſieurs fautes dans ces trois lignes, & Amiot a abſolument corrompu ce point d'antiquité. Le Lecteur s'en appercevra de lui-même ſur ce que je vais dire. Les femmes Atheniennes célébroient tous les ans en l'honneur de Cerés une fête appellée *les Theſmophores*, qui duroit cinq jours. Elle commençoit le 14. de Novembre, *Pyanepſion*, & finiſſoit le 18. le jour du milieu, qui étoit le trois de la fête, & par conſéquent le ſeize du mois étoit le jour le plus triſte, les femmes le paſſoient dans le jeûne depuis le matin juſques au ſoir. Et c'eſt de ce troiſiéme jour que Plutarque parle.

nourri dans le Prytanée aux dépens du public, & au bas de la ſtatuë ils firent graver cette Inſcription, qui étoit conçûë en deux vers Elegiaques: *Demoſthene, ſi tu euſſes eu autant de courage que de force de ſens, jamais Mars le Macedonien n'auroit triomphé de la Grece.* Ceux qui aſſûrent que ce fut Demoſthene lui-même qui fit ces deux vers dans l'Iſle de Calaurie avant que d'avaler le poiſon, ne diſent que des folies indignes de notre attention.

Inſcription miſe au bas de la ſtatuë de bronze qu'on éleva à Demoſthene.

Mars le Macedonien, c'eſt-à-dire Alexandre.

En effet rien n'eſt plus ridicule que de croire que Demoſthene fit cette inſcription qui le deshonore.

Mais voici une aventure qui arriva de mon tems, quelques jours avant que j'allaſſe à Athenes; un ſoldat appellé devant le Juge par ſon Capitaine, en paſſant devant la ſtatuë de Demoſthene avoit pris quelque argent, qu'il avoit ſur lui, & l'avoit mis entre les mains de la ſtatuë, qui étoient jointes & les doigts entrelaſſez. Tout auprès il étoit né un petit Platane, dont les feuilles, ſoit que le vent les y eût portées par hazard, ou que le ſoldat lui-même les y eût miſes pour couvrir ſon or, étoient ſi heureuſement placées ſur ces mains, qu'elles avoient caché pendant long-tems l'or qui y étoit en dépôt. Quand le ſoldat en repaſſant eut retrouvé ſon or, & que le bruit de cette aventure ſe fut répandu, pluſieurs des beaux eſprits d'Athenes profitant de cette occaſion, firent des vers à qui mieux mieux ſur ce ſujet pour exalter la fidelité & le déſintereſſement de Demoſthene. Pour ce qui eſt de Demades, il ne joüit pas long-tems de

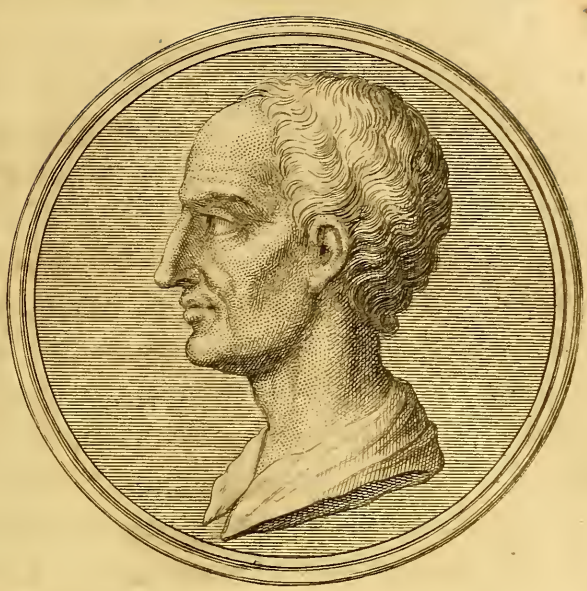
Aventure bien ſinguliere arrivée du tems de Plutarque.

La Justice Divine fait punir Demades pour venger Demosthene.

la gloire qu'il avoit nouvellement acquiſe, car la Juſtice Divine, qui vouloit venger la mort de Demoſthene, le mena en Macedoine, afin qu'il y fût puni juſtement par ceux qu'il avoit flattez avec tant de honte & de baſſeſſe. Il leur étoit déja ſuſpect & odieux, mais alors il tomba dans une faute horrible qui le perdit. On ſurprit des lettres par leſquelles il ſollicitoit Perdiccas de ſe jetter ſur la Macedoine, & de délivrer la Grece *qui ne tenoit plus*, diſoit-il, *qu'à un filet, & à un filet déja pourri*, déſignant par-là Antipater. Dinarchus lui ſoûtint que ces lettres étoient véritablement de lui, & Caſſandre en fut ſi irrité qu'il poignarda ſon fils entre ſes bras, & qu'il ordonna enſuite qu'on le tuât lui-même. Ainſi Demades apprit par ſes propres malheurs, qui furent des plus grands qui puiſſent arriver à l'homme, que les traîtres ſe vendent toûjours les premiers, ce qu'il n'avoit jamais voulu croire de la bouche de Demoſthene qui l'en avoit ſouvent averti. Voilà, mon cher Soſſius, la vie de Demoſthene telle que je l'ai recuëillie de tout ce que j'ai lû dans les livres, ou appris dans la converſation.

Les traîtres ſe vendent toûjours les premiers.

CICERON.



CICERON.

ON dit que la mere de Ciceron s'appelloit Helvia, qu'elle étoit iſſuë d'une maiſon noble, & que la ſageſſe de ſa vie répondit à la nobleſſe de ſon extraction. Mais pour ſon pere on en parle fort diverſement, & en bien & en mal, on ne garde aucunes bornes. Les uns diſent qu'il nâquit & qu'il fut élevé dans la bou-

Origine de Ciceron. La famille des Helviens étoit une Maiſon noble. Les Cinna en étoient.

Les uns diſent qu'il fut élevé dans la boutique d'un foulon.] C'étoit une calomnie de Q. Calenus. Dion. liv. 46. Ciceron dans le II. liv. des Loix, écrit que ſon pere M. Tullius, étant d'une ſanté fort infirme paſſa ſa vie à ſa maiſon de campagne d'Arpinum dans l'étude des Lettres. Ciceron avoit quarante-trois ans

tique d'un foulon, & les autres rapportent ſon origine à Tullus Attius, qui regna avec beaucoup d'éclat ſur les Volſques, & qui fit la guerre aux Romains avec d'aſſez grandes forces. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le premier de cette race qui porta le ſurnom de Ciceron, paroît avoir été un perſonnage conſidérable. C'eſt pourquoi ſes deſcendans ne rejetterent pas ce ſurnom, & le porterent avec plaiſir, quoique la plûpart des gens s'en mocquaſſent, parce que *Cicer* en Latin ſignifie un pois chiche, & que celui qui le porta le premier avoit au bout du nez une petite excreſcence de chair comme une verruë qui reſſembloit à un pois, ce qui lui fit donner ce ſurnom.

D'où vient le ſurnom de Ciceron. V. les remarques ſur la vie de Fabius tom. II. pag. 291.

Ciceron, celui dont nous écrivons la vie, la premiere fois qu'il brigua une Charge, & qu'il commença à vouloir s'entremettre du Gouver-

quand il le perdit. Il nâquit du vivant encore de ſon ayeul M. Tullius Cicero, dont il dit dans le III. liv. des Loix que c'étoit un homme d'une ſinguliere vertu & qu'il s'oppoſa toûjours à M. Gratidius, dont il avoit épouſé la ſœur. C'eſt lui qui dit ce bon mot que Ciceron rapporte dans le II. liv. de l'Orateur : *Nos gens*, dit-il, *ſont ſemblables aux Syriens qu'on expoſe en vente : celui qui ſçait le plus de Grec eſt le plus méchant.* Comment peut-on s'imaginer que le fils d'un tel homme eût été élevé dans la boutique d'un foulon ?

A Tullus Attius, qui regna avec beaucoup d'éclat ſur les Volſques.) C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *à Tullius Appius*, comme les critiques l'ont bien vû. Ce Tullus Attius eſt le même Roi des Volſques, auprès duquel Coriolan s'étoit retiré près de quatre cens ans avant la naiſſance de Ciceron. Cette derniere ligne, *& qui fit la guerre aux Romains*, &c. je l'ai ſuppléée ſur un Manuſcrit qui ajoûte au texte ὦ πολεμήσαντα Ῥωμαίοις ἐπ᾽ ἀδυνάτως.

nement, comme tous ſes amis étoient d'avis qu'il devoit quitter ce ſurnom, & le changer, il n'en voulut rien faire, & leur dit avec une hardieſſe pleine de fierté, *qu'il feroit tous ſes efforts pour rendre ce nom de Ciceron plus glorieux & plus célébre que celui des Scaures & des Catulus.* Etant Queſteur en Sicile, il offrit aux Dieux une offrande qui étoit un vaſe, ou une ſtatuë d'argent, où il fit graver tout du long ſes deux premiers noms *Marcus Tullius*; mais pour le troiſiéme, il ordonna par plaiſanterie au Graveur de mettre au lieu de *Cicero* un pois chiche. Voilà ce qu'on rapporte ſur ſon nom.

Ciceron ne voulut jamais le quitter.

Il dépend de nous de rendre honorables les noms les plus vils & les plus bas.

Plaiſanterie de Ciceron.

On dit que ſa mere accoucha de lui ſans aucune peine & ſans la moindre douleur le troiſiéme jour de Janvier, auquel jour les Magiſtrats de Rome font aujourd'hui des prieres ſolemnelles, & des ſacrifices pour le ſalut de l'Empereur. On aſſûre qu'un eſprit s'apparut à ſa nourrice, &

Sa mere accoucha de lui ſans douleur.

Il naquit l'an de Rome 647. 104. ans avant N. S.

Un eſprit s'apparut à ſa nourrice.

Le troiſiéme de Janvier.] C'eſt ainſi qu'il faut expliquer ἡμέρᾳ τρίτῃ τῶν νέων Καλανδῶν. *Le troiſiéme jour des nouvelles Calendes*; c'eſt-à-dire, *le troiſiéme jour de Janvier.* Plutarque compte à ſa maniere, & non pas à la maniere des Romains. Ciceron dit lui-même qu'il étoit né *ante diem* III. *Nonas Januarii*, *Le trois des Nones de Janvier*, c'eſt-à-dire, le III. de Janvier: car les Nones étoient le 5. Ciceron nâquit l'an DCXLVII. de Rome, CIIII. avant la naiſſance de Nôtre-Seigneur. Pompée nâquit la même année.

Auquel jour les Magiſtrats de Rome font aujourd'hui des prieres ſolemnelles, & des ſacrifices pour le ſalut de l'Empereur.] C'eſt pourquoi ce jour fut appellé *vota*, les vœux. Capitolin dans la vie de Pertinax, *Denique ante tertium Nonarum diem votis ipſis, milites Maternum Laſcivium, Senatorem nobilem, ducere in caſtra voluerunt.*

La prédiction qu'il lui fait.

lui dit, qu'elle nourrissoit un enfant qui seroit un jour le salut de Rome. Ces sortes de prédictions passent ordinairement pour des sottises & pour des réveries, mais dès qu'il fut en âge de s'appliquer aux Lettres, il fit voir très-promptement que c'étoit une prédiction très-véritable, tant il brilla d'abord par son excellent naturel, & tant il acquit de réputation parmi ses camarades; de sorte que les peres de tous ces jeunes enfans alloient aux écoles pour le voir, & pour être eux-mêmes témoins de la vivacité de son esprit & de sa grande force de sens, qui étoient si fort vantées, & que les plus grossiers d'entre eux s'emportoient tous les jours contre leurs enfans, en voyant que dans les ruës ils mettoient toûjours Ciceron au milieu de leur troupe pour lui faire honneur. Il étoit né tel que Platon demande, un naturel philosophe & amoureux des sciences, car il étoit très-capable d'embrasser toutes les bonnes disciplines, & il ne dédaignoit aucun genre de litterature & d'érudition, mais il se porta d'abord plus ardemment à la poësie, & l'on conserve encore de lui un petit poëme en vers

Combien il brilloit parmi ses camarades.

Honneur que ses camarades lui rendoient.

Il ne dédaignoit aucun genre de litterature, mais il étoit plus porté à la poësie.

Il étoit né tel que Platon demande, un naturel philosophe & amoureux des sciences.] Le passage de Platon, que Plutarque a en vûë, est du v. liv. de la République où Socrate conclud ἀνὴρ ἄρ' ὁ φιλόσοφον σοφίας φύσομβ ὅπθυμια τῶ ὄντι, ἢ τῆς μίας, τῆς δ' ὁ, ἀλλὰ πάσης. *Nous dirons donc que le Philosophe est désireux de la science, non d'une seule, de celle-ci, & non de celle-là, mais de toute science.*

Et l'on conserve encore de lui un petit poëme en vers tetrametres, qui a pour titre Pontius Glaucus.] Eschyle avoit fait une tragédie sur le même Glaucus qui étoit un célébre Pêcheur, & qui un jour

tetrametres, qui a pour titre *Pontius Glaucus*. En croiſſant il cultiva encore davantage cette ſorte d'étude, & fit des ouvrages de differente eſpece, avec tant de ſuccès, qu'il paſſa non ſeulement pour le premier des Orateurs de ſon tems, mais auſſi pour le plus excellent des Poëtes. Sa grande réputation pour l'éloquence dure encore aujourd'hui, malgré les grands changemens qui ſont arrivez dans ſa Langue; mais celle de ſa poëſie eſt entiérement tombée, car elle a été effacée &

Poëme de Ciceron intitulé Pontius Glaucus.

Il paſſoit pour le plus excellent des Poëtes de ſon tems.

Comment ſa réputation ſur la poëſie fut éclipſée dans

ayant mangé d'une certaine herbe, ſe jetta dans la mer & devint un Dieu marin. Ciceron avoit traité le même ſujet en vers tetrametres, de huit pieds. Cet ouvrage qui exiſtoit encore du tems de Plutarque, eſt perdu.

Et fit des ouvrages de differente eſpece.) Il traduiſit Aratus en vers à l'âge de XVII. ans. Il fit un poëme pour célébrer les actions de Marius, & ce poëme étoit ſi eſtimé que Scevola diſoit qu'il vivroit une infinité de ſiecles, *caneſcet ſæclis innumerabilibus*, en quoi il s'eſt trompé, car il y a pluſieurs ſiecles que ce poëme eſt perdu. Il fit auſſi un autre poëme en trois livres ſur ſon Conſulat, & ce poëme eſt encore perdu.

Mais auſſi pour le plus excellent des Poëtes.] Cet éloge eſt renfermé dans les bornes du tems de Ciceron même, & il ne faut pas l'étendre au delà: car jamais Ciceron n'a été préferé, ni même égalé à Plaute, à Terence, à Afranius, ni à d'autres encore. Pour ce qui eſt des poëtes ſes contemporains, il faudroit avoir vû ſes poëmes pour juger s'il a mérité d'être préferé à Catulle, à Varron, à Lucrece. Il ne nous reſte qu'un fragment de quatorze ou quinze vers de ſon poëme de Marius, un autre de ſoixante ou quatre-vingts vers du poëme ſur ſon Conſulat. Celui dont il nous reſte le plus c'eſt ſon poëme d'Aratus. Mais cela ne ſuffit pas pour nous mettre en état de prononcer ſûrement ſur la préference. Il ſuffit que ceux de ſon tems la lui donnoient.

Sa grande réputation pour l'éloquence dure encore, malgré les grands changemens qui ſont arrivez dans ſa Langue. Mais ces changemens étant de bien en mal, loin d'empêcher que ſon éloquence ne fût toûjours eſtimée, ils devoient au contraire la faire briller davantage par l'oppoſition de celle qui lui ſucceda.

Car elle a été effacée.] La poëſie de Ciceron ne pouvoit

la ſuite, par Virgile, Horace, Gallus, Varius, Ovide.

éclipſée par l'éclat des grands Poëtes qui ſont venus après lui.

Il s'attache à Philon pour la Philoſophie.

Au ſortir de ſes études, il s'attacha à Philon Philoſophe Académique, & celui de tous les diſciples de Clitomachus, que les Romains admiroient le plus pour ſon éloquence, & qu'ils aimoient le plus pour la douceur & pour la ſageſſe de ſes mœurs. En même-tems il alla écouter Mucius Scevola grand Juriſconſulte & le premier du Senat, & il profita beaucoup avec lui dans l'étude des Loix. Il porta auſſi quelque tems les armes ſous Sylla dans la guerre des Marſes. Enſuite voyant que Rome étoit tombée dans des ſéditions & dans des guerres civiles, & que ces guerres civiles l'avoient jetté dans une véritable monarchie abſoluë & ſans bornes, il quitta les affaires, s'attacha entiérement à la vie philoſophique & contemplative, frequenta les Grecs les plus ſçavans, & s'adonna auſſi aux Mathematiques, juſqu'à ce que Sylla étant devenu le maître, la ville parut reprendre quelque état de conſiſtance.

Il ſuivit Mucius Scevola pour la Juriſprudence.

Il porta les armes ſous Sylla dans la guerre des Marſes.

Il quitte les affaires & s'attache à la vie contemplative.

En ce tems-là Sylla faiſant vendre à l'encan le

pas tenir contre celle de Virgile, d'Horace, de Gallus, de Varius, d'Ovide.

Il porta auſſi quelque tems les armes ſous Sylla dans la guerre des Marſes.) Cette guerre commença l'an de Rome DCLXIII. Ciceron y ſervit l'année ſuivante à l'âge de XVIII. ans, ſous le Conſulat de C. Pompeius Strabo & de L. Portius Cato. *C. Pompeius Sex. F. Conſul me præſente*, dit-il dans la XII. Philip. *cùm eſſem tiro in ejus exercitu, cum Pub. Vettio Catone duce Marſorum inter bina caſtra collocutus eſt.*

En ce tems-là Sylla faiſant vendre à l'encan le bien d'un ci-

bien d'un citoyen, qui avoit été tué comme proſcript, & l'ayant fait adjuger à Chryſogonus ſon affranchi pour la ſomme de deux mille drachmes, Roſcius fils & héritier du mort, en fut très-affligé, & fit voir que ce bien valoit au moins deux cent cinquante talens. Sylla qui ſe voyoit par-là convaincu d'une injuſtice affreuſe, s'emporta exceſſivement, & à la ſollicitation & ſuggeſtion de Chryſogonus il fit à Roſcius une affaire criminelle, l'accuſant d'avoir tué ſon pere de ſes propres mains.

Mille livres.

Deux cent cinquante mille écus.

Sylla fait à Roſcius un procès criminel, & l'accuſe d'avoir tué ſon propre pere.

Perſonne ne ſe préſentoit pour ſecourir ce pauvre malheureux, chacun évitant de ſe charger de cette affaire par la crainte qu'on avoit de la

Roſcius ne trouve perſonne pour le défendre.

toyen qui avoit été tué comme proſcript.) C'eſt ainſi que ce paſſage doit être traduit. Ceci ſe paſſa l'an de Rome DCLXXIII. Ciceron étant entré dans ſa XXVII. année ſous le Conſulat de Corn. Sylla II. & de Q. Cæcilius Metellus Pius. Le tems de la proſcription étoit paſſé, ceux qui lui avoient échappé revenoient, & ce fut alors que Sylla fit tuer Roſcius le pere, & mettre ſon bien à l'encan. Voilà pourquoi Plutarque dit fort bien *qu'il avoit été tué comme proſcript.*

Et l'ayant fait adjuger à Chryſogonus ſon affranchi pour la ſomme de deux mille drachmes.) Voilà une injuſtice bien atroce, un bien qui valoit deux cent cinquante talens, c'eſt-à-dire, deux cent cinquante mille écus, Sylla le fit adjuger à ſon affranchi pour deux mille drachmes, c'eſt-à-dire, pour mille livres. C'eſt ainſi que Ciceron lui-même l'écrit dans ſon Oraiſon pour Sextus Roſcius Amerinus fils de ce Roſcius: *Bona patris hujuſce Sexti Roſcii, quæ ſunt ſexagies, quæ de L. Sylla duobus millibus nummum ſeſe dicit emiſſe L. Cornelius Chryſogonus.* Plutarque a fort bien rendu ces deux ſommes. *Sexagies*, c'eſt deux cent cinquante mille écus: & *duobus millibus nummum*, c'eſt *deux mille drachmes.* Car *nummus* chez les Latins eſt ſouvent la même choſe que *drachma* chez les Grecs. Et c'eſt inutilement que Scaliger a voulu corriger ce paſſage qui n'eſt nullement corrompu. On peut voir Ruauld Animadv. XXVII.

cruauté de Sylla. Ce jeune homme ſe voyant abandonné de tout le monde, eut recours à Ciceron. Les amis de cet Orateur le preſſerent vivement d'entreprendre cette affaire, lui repréſentant qu'il ne trouveroit jamais une ouverture plus belle ni plus brillante pour ſe faire une grande réputation. Ciceron s'étant donc chargé de cette défenſe, & ayant eu un ſuccès très-éclatant, fut admiré de tout le monde; mais pour ſe mettre à couvert du reſſentiment de Sylla, il s'éloigna, alla voyager en Grece, & fit courir le bruit que c'étoit pour rétablir ſa ſanté qui étoit fort infirme. En effet, il étoit maigre & décharné, la débilité de ſon eſtomac l'obligeant à manger peu, & à ne manger que fort tard. Il avoit pourtant la voix bonne & forte, mais dure & peu formée encore; & comme il parloit avec beaucoup de vehemence & de paſſion, s'élevant toûjours juſqu'aux tons les plus hauts, cela faiſoit craindre que ſon corps n'en ſouffrît quelque incommodité conſidérable.

Ciceron a le courage de ſe charger de ſa cauſe.

Il va voyager en Grece pour ſe dérober au reſſentiment de Sylla.

La foibleſſe de ſon temperament.

Etenduë de ſa voix.

Dès qu'il fut arrivé à Athénes, il entendit Antiochus d'Aſcalon, & fut enchanté de ſa maniere de parler, qui étoit douce, coulante, & pleine de grace, mais il n'approuvoit pas les nouvelles opinions qu'il avoit introduites dans la Philoſophie, car Antiochus avoit déja abandonné la nouvelle Académie & la ſecte de Carneade,

A Athenes il entend Antiochus d'Aſcalon.

Antiochus avoit quitté la nouvelle Académie.

Car Antiochus avoit déja abandonné la nouvelle Académie & la ſecte de Carneade.) Antiochus s'étoit rejetté dans les ſentiſoit

soit qu'il eût été désabusé par l'évidence des choses & par le rapport des sens, soit comme quelques-uns le prétendent, que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomachus & de Philon l'eussent porté à quitter les sentimens de la nouvelle Académie pour embrasser la plûpart de ceux du Portique. Or Ciceron aimoit cette nouvelle Académie & s'attachoit de plus en plus à ses sentimens, faisant déja son plan que si jamais il quittoit entierement les affaires, il abandonneroit le barreau & les assemblées du peuple, & viendroit s'établir à Athenes pour y passer sa vie tranquillement dans le sein de la Philosophie.

Ciceron étoit attaché à la nouvelle Académie.

Mais ayant reçu la nouvelle de la mort de

mens de la vieille Académie, & avoit abandonné Carneade qui étoit attaché à la nouvelle, & grand ennemi de Stoïciens qu'il combattoit en toute rencontre. Ce passage de Plutarque est éclairci par un endroit de Ciceron, dans le 1. Liv. des Questions Académiques. Brutus lui dit, *Mais qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Sur quoi, dis-je ? Que vous avez déja quitté la vieille Académie, & que vous suivez la nouvelle. Comment donc ! repliquay-je, Pourquoi aura-t'il été plûtôt permis à Antiochus notre ami de quitter son nouveau domicile, pour retourner à son ancien gîte, qu'à moi de quitter la vieille secte pour me jetter dans la nouvelle ?*

Soit qu'il eût été desabusé par l'évidence des choses, & par le rapport des sens.) Car cette nouvelle Académie, dont Arcesilas étoit le premier auteur, rejettoit tout rapport des sens, & soûtenoit qu'il n'y avoit rien de certain, *nihil esse certi quod aut sensibus aut animo percipi possit.* Cic. dans le III. Live de l'Orateur. Or il ajoûte de lui, *asperna-tumque omne animi sensusque judicium.*

Pour embrasser la plûpart de ceux du Portique.) Car les sentimens des Stoïciens étoient pour la plûpart conformes à ceux de la vieille Académie. Voilà pourquoi quelques-uns prétendoient qu'Antiochus les avoit embrassez par envie & par jalousie contre Clitomachus & Philon, qui les combattoient,

Après la mort de Sylla, qui mourut l'an de Rome DCLXXV. *il commença à se jetter dans les affaires, il étoit alors dans sa 29. année.*

Sylla, & voyant que son corps, fortifié par les exercices, étoit devenu d'une complexion assez vigoureuse, que sa voix entierement formée avoit joint à la force l'agrément & la douceur, & répondoit suffisamment à la complexion de son corps, & d'ailleurs ses amis de Rome lui écrivant & le pressant vivement d'un côté, & Apollonius l'exhortant fortement de l'autre à s'entremettre des affaires publiques, il recommença à travailler sérieusement à former son éloquence, comme un instrument dont il avoit besoin, & reveilla toutes les grandes qualitez qu'il avoit pour la politique. Il s'exerça tous les jours à composer & à haranguer, & hanta les Orateurs les plus célebres.

L'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'Etat.

Il passe en Asie & à Rhodes. Les gens qu'il y frequente.

Il devoit dire Apollonius Molon. V. les rem. sur la vie de Cesar tom. VI. pag. 187.

Ce fut cela même qui l'obligea de passer en Asie & à Rhodes. En Asie il conversa avec les Rheteurs Xenocles d'Adramytte, Dionysius de Magnesie, & Menippe le Carien, & à Rhodes il étudia sous le Rheteur Apollonius fils de Molon, & sous le Philosophe Posidonius. On dit qu'Apollonius n'entendant pas la Langue Latine, pria Ciceron de composer & de haranguer en Grec, ce que Ciceron fit très-volontiers, persuadé que par ce moyen ses fautes seroient mieux

Que sa voix entierement formée, avoit joint à la force l'agrément & la douceur.) Henry Estienne a eu raison de corriger dans le texte le mot ἐπήθαπτο, qui ne peut rien signifier ici, & de lire ἐπήρμοστο. Cela répond à ce que Plutarque a dit, que sa voix étoit dure. Et il dit ici qu'elle étoit changée, & qu'elle étoit devenuë douce à l'oreille.

Persuadé que par ce moyen ses

corrigées. Un jour après qu'il eût harangué, tous ſes auditeurs furent ravis en admiration & ſe mirent à l'envi à le combler de louanges, mais Apollonius ne donna aucune marque de ſatisfaction & de joye pendant qu'il parla, & quand il eut fini, il demeura long-tems tout penſif ſans dire une ſeule parole ; & comme Ciceron témoignoit la peine & le dépit que cela lui faiſoit, Apollonius lui dit tout haut, *Ciceron, je vous loüe & je vous admire, mais je déplore le malheur de la Grece, voyant que les ſeuls avantages qui nous reſtoient, l'érudition & l'éloquence vont par votre moyen être tranſportées aux Romains.*

Grand éloge que lui donne enfin Apollonius.

Ciceron étoit donc rempli d'eſperances & alloit ſur les aîles de l'ambition ſe jetter tête baiſſée dans les affaires du Gouvernement. Mais il fut un peu refroidi par un Oracle qu'il reçut à Delphes, car ayant demandé au Dieu par quelle voye il pourroit ſe rendre très-glorieux, la Pythie lui répondit *que ce ſeroit en prenant pour guide de ſa vie ſon propre naturel, & non pas l'opinion du peuple.* C'eſt pourquoi quand il fut arrivé à Rome il ſe conduiſit d'abord avec beaucoup de réſerve, ne faiſoit que rarement ſa cour aux Magiſtrats, &

Oracle que Ciceron reçut de la Pythie.

Il y arriva l'an de Rome DCLXXVI. *dans ſa trentiéme année.*

fautes ſeroient mieux corrigées.] C'eſt ce qu'il dit lui-même. Et comment un Grec auroit-il pû corriger des compoſitions Latines, qu'il n'entendoit point ?

Que ce ſeroit en prenant pour guide de ſa vie ſon propre naturel, & non pas l'opinion du peuple.) Cet avis de la Pythie étoit fort ſage. L'opinion du peuple ne peut qu'égarer. On va voir plus bas l'explication de cet Oracle.

lorſqu'il alloit les voir, il n'en étoit pas fort conſideré, & il avoit le déplaiſir de s'entendre appeller *Grec* & *Ecolier*, qui ſont des termes injurieux que la populace de Rome & les plus vils artiſans ont ordinairement dans la bouche. Mais comme il étoit ambitieux, & d'ailleurs aiguillonné par ſon pere & par ſes amis, il s'adonna entierement à plaider pour les uns & pour les autres, & il ne s'éleva pas inſenſiblement & par degrez au premier rang, mais il parvint tout d'un coup à une réputation très-brillante, & ſe diſtingua par deſſus tous les autres Orateurs. On dit pourtant qu'il avoit naturellement les mêmes défauts que Demoſthene pour la prononciation & pour l'action, mais il les corrigea en prenant avec grand ſoin des leçons de Roſcius, excellent Acteur pour

Ciceron appellé par mépris Grec & Ecolier.

Il s'adonne à la plaidoirie, & y acquiert d'abord une grande réputation.

Il avoit les mêmes défauts que Demoſthene pour l'action & la prononciation.

Il avoit le déplaiſir de s'entendre appeller Grec & Ecolier.) Le peuple diſoit cela ſur ce qu'il haranguoit en Grec, & qu'il étudioit encore ſous les Philoſophes Grecs à l'âge de trente ans. Le peuple croit qu'il n'y a que les enfans qui doivent étudier. J'ai crû que ce σχολαστικὸς étoit mieux rendu Ecolier que *faineant*, quoique Ciceron même ait mis *otioſus* pour *ſcholaſticus*.

Qui ſont des termes injurieux.) Et c'eſt par-là qu'il faut expliquer le prétendu Oracle qu'il avoit reçu de la Pythie, qui lui ordonnoit de ſuivre ſon propre naturel, & nullement l'opinion du peuple. Car s'il avoit ſuivi l'opinion du peuple, qui lui marquoit ſon mépris par ces injures, il ſe ſeroit rebuté & n'auroit rien fait. Cela méritoit d'être expliqué.

En prenant avec grand ſoin des leçons de Roſcius excellent Acteur pour le Comique, & d'Eſope Acteur auſſi merveilleux pour le Tragique.] C'eſt cette difference de caractére qu'Horace a marquée par deux épithetes differentes.

Quæ gravis Æſopus, quæ doctus Roſcius egit.

Jamais Comedien n'a eu tant de réputation que Roſcius. Ciceron lui donne les plus grands éloges, il parle auſſi honorablement d'Eſope.

le Comique, & d'Eſope Acteur auſſi merveilleux pour le Tragique

Comment il les corrigea.

A propos d'Eſope, on raconte de lui que joüant un jour le rôle d'Atrée, lorſqu'il fut à la ſcene où ce Prince délibere quelle vengeance il prendra de ſon frere Thyeſte; un de ſes domeſtiques étant venu à paſſer inconſidérément devant lui dans le moment que la violence de ſa paſſion l'avoit mis hors de lui-même, il lui donna un ſi grand coup de ſon ſceptre, qu'il l'étendit mort à ſes pieds. Il eſt certain que la grace de la prononciation & du geſte de Ciceron ne contribuoit pas peu à donner à ſes paroles la force de perſuader. Auſſi pour ſe moquer de ces Orateurs qui n'ont d'autre ſecret pour toucher que de crier beaucoup, il diſoit *que la foibleſſe les obligeoit à crier, parce qu'ils ne pouvoient parler, comme les boiteux vont à cheval parce qu'ils ne ſçauroient aller à pied.* Quant à ces brocards & à ces plaiſanteries qui conſiſtent en des rencontres fines & agréables, ils paroiſſent convenir parfaitement à la plaidoirie, & y jetter de la vivacité & de la gayeté, mais l'uſage trop fréquent, que Ciceron en faiſoit, laſſoit & attriſtoit ſes auditeurs, & il en acquit la réputation d'homme médiſant & malin.

Action remarquable d'Eſope grand acteur pour le Tragique.

Comment Ciceron ſe moquoit des Orateurs qui n'ont d'autre ſecret pour émouvoir, que de bien crier.

Les brocards & les plaiſanteries conviennent à la plaidoirie, mais il ne faut pas en abuſer.

Il lui donna un ſi grand coup de ſon ſceptre, qu'il l'étendit mort à ſes pieds.] Voilà un violent effet de l'enthouſiaſme. Mais cela fait toûjours voir que ces Acteurs entroient tellement dans la paſſion qu'ils étoient hors d'eux-mêmes, & qu'ils ne ſe poſſedoient plus. Et il eſt difficile de bien joüer, ſi l'on n'entre ainſi véritablement dans la paſſion qu'on repreſente.

Ciceron va Queſteur en Sicile pendant une grande cherté. Ce fut l'an de Rome DCLXXVIII *Il avoit* 32. *ans.*

Il fut élû Queſteur pendant une grande cherté, & la Sicile lui étant échûë en partage, dans le commencement il parut fort dur & fort incommode aux Siciliens, parce qu'il étoit forcé d'envoyer des bleds à Rome; mais dans la ſuite après qu'ils eurent connu par experience ſes ſoins, ſon application, ſa douceur, & ſa juſtice, ils l'honorerent & l'aimerent plus qu'aucun Préteur qu'ils euſſent jamais eu. Dans ce tems-là il y eut pluſieurs jeunes Romains des plus nobles maiſons, & des mieux faits, qui ayant été accuſez de ne s'être pas acquitez de leur devoir à la guerre, & d'avoir violé la diſcipline, furent envoyez en Sicile au Préteur. Ciceron les reçut avec bonté, entreprit hautement leur défenſe, & parla ſi bien pour eux qu'il les juſtifia, & les ſauva. Enflé de tous ces ſuccès il s'en retourna à Rome, & ce fut à ce retour qu'il lui arriva une aventure aſſés plaiſante, qu'il nous apprend lui-même. Il dit qu'en traverſant la Campanie, il

Il paroît d'abord dur aux Siciliens, mais enfin il en eſt honoré & aimé.

Ce qu'il fit en Sicile pour de jeunes Romains accuſez d'avoir mal fait à la guerre.

Avanture humiliante qui lui arriva.

Ils l'honorerent & l'aimerent plus qu'aucun Préteur qu'ils euſſent jamais eu.) C'eſt le témoignage qu'il ſe rend à lui-même dans ſon Oraiſon pour Plancius, où il dit qu'il ne craint point que perſonne oſe avancer qu'en Sicile la Queſture d'aucun autre Préteur ait été plus agréable, ni plus éclatante que la ſienne; que dans une grande cherté il avoit envoyé à Rome une grande quantité de bled; que tout le monde généralement avoit été ſi charmé de ſa douceur, de ſa juſtice, de ſa liberalité & de ſon déſintereſſement, & l'avoit toûjours trouvé ſi diſpoſé à faire plaiſir en toute occaſion, que les Siciliens avoient inventé en ſa faveur des honneurs inoüis, ſi bien qu'il étoit perſuadé qu'on ne s'entretenoit à Rome que de ſa Queſture. Il en parle encore dans ſa II. & dans ſa VII. Verrine.

Il dit qu'en traverſant la Cam-

trouva ſur ſon chemin un des plus conſidérables Citoyens de Rome, & qu'il croyoit de ſes amis; il lui demanda *ce que l'on diſoit à Rome de tout ce qu'il avoit fait, & ce qu'on y penſoit de lui*, comme ne doutant point que la ville ne fût pleine du bruit de ſon nom & de ſa réputation. L'autre lui répondit, *Eh où avez-vous donc été, Ciceron, pendant tout ce tems-ci?*

Ce mot lui abbattit extrémement le courage en lui faiſant voir que le bruit de ſon nom étoit tombé dans ſa ville comme dans une mer immenſe, où il s'étoit perdu ſans avoir rien produit de ſolide & de réel pour ſa gloire. Mais depuis s'étant fait ſur cela une ſorte de raiſon, il retrancha beaucoup de cette avidité de gloire, car il vit qu'il travailloit pour une réputation qui eſt une choſe infinie, ſans bornes, & dont on ne

La réputation une choſe infinie & ſans bornes.

panie, il trouva ſur ſon chemin.) C'eſt dans l'Oraiſon pour Plancius que Ciceron fait ce conte immediatement après le paſſage dont je viens de parler. Mais il eſt un peu different, & il paroît plus plaiſant encore. *Etant parti dans ce tems-là de Sicile, aprés ma Queſture*, dit-il, *& continuant ma route j'arrivai à Puteoli, où quantité de nos meilleurs Citoyens & des plus magnifiques ont accoûtumé de paſſer quelque tems. Je vous avoue, Meſſieurs, que je fus très-mortifié & découragé quand un de ces hommes importans me demanda* quel jour j'étois ſortis de Rome, & s'il n'y avoit rien de nouveau? *Je lui répondis*, que je revenois de ma Province. Ah, oüi, *répartit-il*, & je penſe que c'eſt d'Afrique. Eh non, c'eſt de Sicile, *lui repliquai je bruſquement avec un ton de colere mêlé de dédain. Alors un autre, comme ſçachant tout ce qui ſe paſſoit*, quoi, *lui dit-il*, eſt-ce que vous ne ſçavez pas qu'il étoit Queſteur à Syracuſe? *A ces mots, je ceſſai de me mettre en colere, & fis comme ſi j'étois du nombre de ceux qui étoient venus pour les eaux.*

peut atteindre le bout. Cependant il ne put jamais ſe guérir ſi bien que toute ſa vie il ne fût ſenſible au plaiſir de s'entendre louer, & très-paſſionné pour la réputation & pour la gloire. Et ce fut même cette paſſion qui dérangea & troubla ſouvent en lui beaucoup de bons & ſages raiſonnemens.

La grande paſſion pour la gloire trouble ſouvent les ſages raiſonnemens de Ciceron.

Comme il ſe jetta dans les affaires publiques avec beaucoup d'ardeur & d'envie de ſe pouſſer, il trouva d'abord qu'il étoit honteux que les plus vils artiſans, qui ne ſe ſervent pour leur métier que d'inſtrumens & d'outils inanimez, ſçachent pourtant le nom de chacun, ſes proprietez, ſes uſages, & les lieux où on les fait, & qu'un homme d'Etat, dont les fonctions publiques ne peuvent ſe faire que par le moyen des hommes, ſes ſeuls inſtruments, ſoit négligent & pareſſeux à connoître ſes Citoyens. C'eſt pourquoi il s'accoûtuma non-ſeulement à retenir les noms des plus conſidérables, mais encore à ſçavoir leur demeure, les terres qu'ils poſſedoient & les amis & les voiſins qu'ils avoient. De ſorte qu'en quel-

Les hommes, les ſeuls inſtrumens naturels d'un homme d'Etat.

Ciceron ſçavoit les noms des principaux Citoyens, leur demeure, leurs terres, leurs voiſins, &c.

Et pareſſeux à connoître ſes Citoyens.] Il y a une faute conſidérable dans le texte. Au lieu de πολιτικῶν, il faut lire πολιτῶν, comme dans un Mſ. Car ceſt des Citoyens dont il eſt ici queſtion.

C'eſt pourquoi il s'accoûtuma non-ſeulement à retenir les noms, &c.] Henry Eſtienne s'eſt fort bien apperçu qu'il manque icy un mot au texte, carque ſignifie ὅθεν δὲ μόνον τῶν ὀνομάτων ἐδιδάξεν αὐτόν; On voit que la phraſe eſt imparfaite. Ce ſçavant homme liſoit τῇ τῶν ὀνομάτων, en ſouſentendant le mot γνώσει, à cauſe de γνῶσιν de la phraſe précedente. Mais ce n'eſt nullement le ſtyle de Plutargue. Il faut lire comme dans un Mſ. ὅθεν δὲ μόνον τῶν ὀνομάτων ἐδιδάξεν μνημονεύειν αὐτὸν, &c.

que

que endroit de l'Italie que Ciceron paſſât, il pouvoit ſans heſiter nommer & montrer les terres & les maiſons de ſes amis.

Il avoit un petit bien, mais un bien honnête & qui ſuffiſoit à ſa dépenſe. Et c'eſt ce qui le faiſoit encore plus admirer de ce que n'étant pas riche il ne prenoit pourtant aucun ſalaire de ſes plaidoiries, & ne recevoit pas le moindre préſent. Ce déſintereſſement parut ſur tout avec éclat quand il ſe chargea de l'accuſation de Verres. Ce Verres avoit été Préteur en Sicile, où il avoit commis des crimes & des exactions horribles. Les Siciliens étant venus à Rome pour le pourſuivre, Ciceron le fit condamner non en plaidant contre lui, mais, pour ainſi dire, en ne plaidant point; car la plûpart des Préteurs favoriſant ce ſcelerat, & par des délais infinis ayant fait remettre la cauſe au dernier jour des audiences, Ciceron qui vit que ce jour-là ne ſuffiroit pas pour la plaidoirie, & que par ce moyen la cauſe ne ſeroit jamais jugée, ſe leva, & dit qu'il n'étoit pas beſoin de plaider; & produiſant en

Il ne prenoit aucun ſalaire de ſes parties, & ne recevoit pas le moindre préſent.

Comment Ciceron fit condamner Verres en ne plaidant point.

Et par des délais infinis ayant fait remettre la cauſe au dernier jour des audiences.) Ceci ſe paſſa l'an de Rome DCLXXXIII. Ciceron étant entré dans ſa XXXVII. année. Ceux qui favoriſoient Verres vouloient gagner du temps par tous ces délais, afin que la cauſe ne fût plaidée que ſous les Conſuls de l'année ſuivante, G. Hortenſius & G. Cæcilius Metellus Creticus. Ciceron éluda tout cela, & fit condamner Verres, non en plaidant contre lui, mais en ne plaidant point, car c'eſt le ſens de ces paroles εἶναι ἐκ εἰπών, ἀλλ' ἐξ αὐτῆ τοῦτο πᾶσι μὴ εἰπεῖν, que de ſçavans hommes ont voulu corriger ſans néceſſité.

même tems les témoins sur chaque article, il conclut, & obligea les Juges à donner leurs suffrages. Cependant on rapporte plusieurs bons mots qu'il dit dans cette cause. Les Romains appellent Verres un pourceau, qui n'est point châtré; comme donc un affranchi, nommé Cæcilius, qui étoit accusé d'être de la Religion des Juifs, se présenta pour faire ôter aux Siciliens la commission d'accuser Verres, & pour se la faire donner, comme une commission qui lui appartenoit de droit par les raisons qu'il expliquoit, Ciceron lui dit, *Que peut avoir à démêler un Juif avec un verrat?* Verres avoit un fils, qui étoit entré dans l'âge de puberté, & qui avoit la réputation de ne pas user fort sagement de la fleur de sa beauté & de sa jeunesse. Un jour donc que Verres voulut railler Ciceron & lui reprocher qu'il étoit mou & effeminé, *ce sont*, lui répondit Ciceron, *des reproches qu'il faut faire à ses enfans les portes bien fermées.*

Bon mot de Ciceron dans la cause contre Verres. On sçait que les Juifs ont en abomination le pourceau.

L'Orateur Hortensius n'osa pas prendre ouvertement la défense de Verres, mais il se laissa persuader de se trouver au jugement quand il s'agiroit de l'amende à laquelle il devoit être condamné, & pour prix de cette demarche il eut un petit Sphinx d'yvoire, qui étoit une figure d'une

Comme donc un affranchi, nommé Cæcilius, qui étoit accusé d'être de la Religion des Juifs.] Quintus Cæcilius Niger, Sicilien, qui avoit été Questeur de Verres en Sicile. Il prétendoit que c'étoit lui qui devoit accuser Verres. Mais Ciceron le refuta très-fortement.

grande réputation. Ciceron lui en jetta en paſſant quelque mot à double entente. Sur quoi Hortenſius lui ayant dit *qu'il n'entendoit pas les énigmes ; Tu as pourtant chez toi le Sphinx*, lui repartit vivement Ciceron.

Bon mot de lui à Hortenſius.

Verres ayant été condamné, & Ciceron lui même ayant conclu à une amende de ſept cent cinquante mille drachmes, il fut accuſé d'avoir pris de l'argent pour ne conclure qu'à une ſom-

Trois cent ſoixante-quinze mille livres.

Tu as pourtant chez toi le Sphinx.) On pourroit dire que ce mot n'eſt pas entiérement juſte ſur ce que le Sphinx propoſoit des énigmes, & ne les expliquoit point. Mais ce ſeroit une chicane. Le Sphinx qui propoſoit des énigmes, devoit être fort habile à les expliquer.

Verres ayant été condamné, & Ciceron lui-même ayant conclu à une amende de ſept cent cinquante mille drachmes, il fut accuſé d'avoir pris de l'argent.] L'accuſation auroit été très-bien fondée, car Verres en auroit été quitte à bon marché, s'il n'avoit été condamné qu'à cette amende, qui n'eſt que de trois cent ſoixante-quinze mille livres. Il auroit donné plus de deux cent mille écus à Ciceron ; pour l'obliger à donner des concluſions ſi douces & ſi moderées. Verres étoit accuſé d'avoir emporté de Sicile plus de cinq millions de livres, comme Ciceron le dit dans la ſeconde Verr. *tum præterea quadringenties HS. ex Sicilia abſtuliſſe.* Or ceux qui étoient condamnez pour ces ſortes de concuſſions devoient païer le double, & ſouvent le double & demi. Et c'eſt pourquoi Ciceron, dans la 1. Oraiſon contre Verres, qui eſt appellée *la Divination*, lui demande, non le double, qui ſeroit *octingenties HS.* dix millions, mais le double & demi, c'eſt-à-dire millies HS. qui font douze millions cinq cent mille livres. *Sicilia tota*, dit-il, *ſi una voce loqueretur, hoc diceret, quod argenti, quod auri, quod ornamentorum in meis urbibus, ſedibus, delubris fuit, quod in unaquaque re beneficio Senatus populique Romani juris habui, id mihi tu, C. Verres, eripuiſti atque abſtuliſti ; quo nomine abs te HS. millies ex lege repeto.* Quelle apparence donc qu'après avoir ſi publiquement déclaré que la Sicile redemandoit à Verres douze millions cinq cent mille livres, il eût conclu enſuite à cette amende ſi modique de cent vingt-cinq mille écus ? Mais ce

me ſi modique. Cependant les Siciliens, pour lui marquer leur reconnoiſſance quand il fut fait Edile, lui amenerent de leur iſle pluſieurs choſes pour ſes jeux, & lui apporterent quantité de magnifiques préſens, dont il ne voulut nullement profiter, & il ne ſe ſervit de la généroſité de ce peuple que pour faire diminuer à Rome le prix des denrées, qui étoit exceſſif.

Uſage que Ciceron fit de la généreuſe reconnoiſſance des Siciliens.

Il avoit une belle maiſon de campagne dans le territoire d'Arpi, une terre au voiſinage de Naples & une autre près de la ville de Pompeii, qui n'étoient pas fort conſidérables. Sa femme Terentia lui avoit apporté en dot ſix-vingt mille drachmes, & il eut une ſucceſſion dont il en retira environ quatre-vingt-dix mille. Avec ce peu de bien il vêcut fort honnêtement & fort ſagement, ayant toûjours avec lui un certain nombre de Grecs & de Romains ſçavans dans les Lettres. Il ſe mettoit rarement à table avant le coucher du ſoleil, moins à cauſe de ſes occupations, qu'à cauſe de la foibleſſe de ſon eſtomac, qui ne lui permettoit pas de manger de meilleure heure. Il étoit auſſi très-exact & très-regulier dans tout ce qui regardoit le ſoin de ſon corps, juſques-là qu'il avoit ſes frictions & ſes promenades reglées, & en formant ainſi ſon temperament, il le rendit aſſez

Bien très-mediocre de Ciceron.

Dot de ſa femme Terentia, vingt mille écus.

Quinze mille écus.

Sa maniere de vivre.

n'eſt pas une raiſon de corriger le texte de Plutarque ; car en le corrigeant il faudroit retrancher ce qu'il ajoûte du reproche qu'on fit à Ciceron. Il vaut mieux dire que cet hiſtorien a ſuivi de faux mémoires, qui l'ont trompé. On peut voir Ruauld, Animad. xxx.

ſain & aſſez fort pour fournir & pour reſiſter à tous les grands travaux & à toutes les grandes actions qu'il eut à ſoûtenir dans la ſuite.

Il cede la maiſon paternelle à ſon frere.

Il céda à ſon frere Quintus la maiſon paternelle, & alla demeurer près du mont Palatin, afin que ceux qui venoient le voir & lui faire la cour ne fuſſent pas fatiguez en venant le chercher ſi loin. Car tous les matins il n'y avoit pas moins de monde à ſa porte qu'à celle de Craſſus, qu'on recherchoit à cauſe de ſes richeſſes, & qu'à celle de Pompée, dont on briguoit la faveur à cauſe de l'autorité qu'il avoit dans les armées, & qui tous deux étoient les plus grands des Romains, & ceux qu'on honoroit & qu'on admiroit davantage. Pompée lui-même faiſoit la cour à Ciceron, dont le ſecours & l'entremiſe lui ſervirent infiniment à augmenter ſa gloire & ſon crédit.

On ne lui faiſoit pas moins la cour qu'à Craſſus & qu'à Pompée.

Pompée parmi ſes courtiſans.

Lorſque Ciceron brigua la Préture il avoit beaucoup de concurrens très-conſidérables, cependant il fut élu & nommé le premier. Et dans tous les jugemens qu'il rendit dans l'exercice de cette charge, il ſe conduiſit avec beaucoup de droiture & d'intégrité. On dit que Licinius Ma-

Deux ans après ſon Edilité, l'an de Rome DCLXXXV. *il avoit* 40 *ans.*

Il eſt nommé premier Préteur, c'eſt-à-dire avant les ſept autres qui furent nommez avec lui.

On dit que Licinius Macer.) C. Licinius Macer, accuſé de peculat, fut jugé par Ciceron. Il étoit intime ami, & même proche parent de Craſſus, qui avoit beaucoup d'autorité. Cependant Ciceron le condamna. Ciceron parle de cette affaire dans ſa III. lettre du I. liv. à Atticus: *nos hic incredibili ac ſingulari populi voluntate de C. Macro tranſegimus, cui cum æqui fuiſſemus, tamen multo majorem fructum ex populi exiſtimatione illo damnato, cepimus, quàm ex ipſius, ſi abſolutus eſſet, gratia cepiſſemus.* Où il faut entendre qu'il retira plus de fruit de cette condamnation par la réputa-

Aventure de Licinius Macer jugé devant Ciceron.

cer, qui avoit beaucoup d'autorité par lui-même, & qui étoit encore appuyé de toute celle de Craſſus, étant jugé devant lui pour une accuſation de vol, eut tant de confiance en ſon crédit & dans les fortes ſollicitations qu'on faiſoit en ſa faveur, que lorſque les Juges furent ſur le point d'aller aux opinions, il courut promptement chez lui, ſe raſa la tête, prit un habit blanc, comme s'il avoit déja été abſous, & reprit le chemin de la place. Mais Craſſus étant allé au-devant de lui, & l'ayant rencontré comme il ſortoit de ſa cour, lui dit qu'il avoit été condamné par toutes les voix, dont il fut ſi frappé qu'il rentra chez lui, ſe coucha & mourut. Cette affaire fit beaucoup d'honneur à Ciceron comme à celui qui avoit tenu la main à ce que tout ſe paſſât dans les regles.

Vatinius homme très insolent.

Il y avoit un autre homme, nommé Vatinius, très-inſolent, qui dans ſes plaidoyers portoit peu de reſpect aux Juges, & qui avoit le cou plein d'écrouëlles. Un jour il aborda Ciceron ſur ſon Tribunal, & lui demanda une grace. Comme Ciceron ne la lui accordoit pas ſur le champ, mais conſultoit en lui-même un aſſez long-tems, il lui dit, *pour moi, je ne balancerois pas tant ſi j'étois Préteur.* Alors Ciceron ſe tournant de ſon côté lui répondit, *auſſi n'ay-je pas le cou ſi gros que toi.*

Bon mot de Ciceron à Vatinius Le gros cou, marque d'arrogance & de bêtiſe.

Deux ou trois jours avant qu'il ſortit de charge, quelqu'un traîna devant lui Mani-

tion d'équité qu'elle lui donna parmi le peuple, qu'il n'auroit tiré de profit de toute la faveur du coupable, s'il l'avoit abſous.

lius accuſé auſſi d'avoir volé les deniers publics. Ce Manilius avoit la faveur & la protection du peuple, parce qu'on croyoit qu'il étoit perſécuté à cauſe de Pompée, dont il étoit l'ami particulier. L'accuſé demanda un jour pour répondre aux charges, & Ciceron lui donna le lendemain, de quoi le peuple fut fort irrité, parce que c'étoit la coûtume des Préteurs de donner dix jours au moins aux accuſez. Le lendemain matin les tribuns citerent Ciceron devant le peuple, l'accuſerent d'avoir prévariqué, & le preſſerent de répondre. Ciceron les ayant priez de l'entendre, leur dit *qu'il avoit toûjours uſé envers les accuſez de toute la douceur & de toute l'humanité que les loix pouvoient permettre à un Juge, & qu'il croiroit avoir commis une choſe très indigne & très-injuſte s'il n'avoit pas fait la même faveur à Manilius ; qu'il lui avoit donc donné le ſeul jour qui lui reſtoit, & dont il étoit encore le maître ; car de renvoyer le jugement de ſon affaire au Préteur qui lui ſuccederoit le lendemain, cela ne lui paroiſſoit pas l'action d'un homme qui vouloit lui rendre ſervice.*

Aventure de Ciceron au ſujet de Manilius.

Les Préteurs donnoient dix jours de délai aux accuſez.

Comment Ciceron ſe juſtifie auprès du peuple ſur le délai d'un jour qu'il avoit donné à Manilius.

Ces paroles produiſirent dans le peuple un changement merveilleux. Ils le comblerent tous de benédictions & de louanges, & le prierent de ſe charger de la défenſe de Manilius, ce qu'il fit avec grand plaiſir, principalement pour l'amour de Pompée qui étoit abſent, & s'étant préſenté pour plaider, il reprit toute l'affaire & parla avec beaucoup de vehemence contre les partiſans de

Il ſe charge de la défenſe de Manilius.

l'Oligarchie, & contre les envieux de Pompée. Cependant il ne trouva pas moins de faveur & de protection auprès des Nobles, qu'auprès du peuple pour s'élever au Consulat. Les uns & les autres s'unirent & travaillerent de concert pour lui faire obtenir cette dignité par rapport au bien public, & voici quelle en fut l'occasion.

Les Nobles & le peuple concourent à lui faire obtenir le Consulat.

Le changement que Sylla avoit introduit dans la République, avoit paru d'abord fort dur & fort étrange; mais alors adouci par le laps du tems & par l'habitude, il paroissoit prendre un certain état de consistance, dont on n'étoit point mécontent. Il y avoit pourtant encore des particuliers qui cherchoient à bouleverser & à changer cet état, non pour le rendre meilleur, mais pour satisfaire leur avarice particuliere. Pompée étoit alors attaché à faire la guerre aux Rois dans le Pont & dans l'Armenie, & il n'y avoit à Rome aucune puissance assez forte pour résister à ces broüillons, qui suivoient un Chef plein d'audace, capable des plus grandes entreprises & si divers dans ses mœurs, qu'il pouvoit prendre aisément toutes sortes de caractéres, c'est Lucius Catilina. Par-dessus tous les grands crimes dont il s'étoit noirci, il étoit accusé d'avoir eu un commerce criminel avec sa propre fille, & d'avoir tué son frere, & dans la crainte d'être appellé en justice pour ce fratricide, il avoit prié Sylla de comprendre dans le nombre des proscripts ce frere mort, comme s'il eut été en vie. Ces scelerats

Caractére de Catilina.

rats ayant donc à leur tête un tel Capitaine, s'engagerent leur foi par tous les moyens les plus capables de lier les hommes, & pour mieux cimenter cette union, ils sacrifierent un homme & goûterent tous de sa chair.

Horrible sacrifice que font Catilina & ses complices pour cimenter leur union.

Catilina avoit déja corrompu la plus grande partie de la jeunesse de Rome en lui procurant tous les jours des plaisirs & des festins, en lui produisant des femmes, & en lui fournissant sans aucune épargne tout l'argent nécessaire pour ces débauches continuelles. Déja la Toscane branloit, prête à se revolter; la plus grande partie des Gaules en deçà des Alpes alloit suivre son exemple, & Rome étoit en danger d'éprouver un grand changement à cause de l'inégalité qui étoit dans les biens, tous ceux des plus nobles maisons, & les plus distinguez par leur dignité & par l'élevation de leur courage, étant ruinez en spectacles, en festins, en brigues pour les Charges, en bâtimens, & toutes les richesses ayant passé entre les mains des hommes les plus abjets & des derniers du peuple. De sorte que les affaires étoient en un état qu'il ne falloit plus que très-peu de chose pour bouleverser sans-dessus-dessous le Gouvernement, si malade déja par lui-même, & que c'étoit l'ouvrage de quiconque auroit osé le tenter.

Moyens dont Catilina se servit pour corrompre la jeunesse de Rome.

Les plus grandes maisons ruinées, & les richesses entre les mains des derniers du peuple.

Cependant Catilina peu content encore de cette disposition si favorable à ses desseins, voulut se faire de plus comme une place forte, & de-

Catilina demande le Consulat.

manda le Conſulat. Toutes ſes manieres étoient d'un homme qui avoit de grandes & belles eſperances qu'il ſeroit Conſul avec Caïus Antonius, homme qui par lui-même n'étoit capable de ſe mettre à la tête d'aucun parti ni pour le bien, ni pour le mal, mais qui pouvoit augmenter conſidérablement la puiſſance de celui qui auroit voulu le conduire. La plûpart des gens de bien, prévoyant ce grand danger, pouſſerent Ciceron à demander le Conſulat; le peuple reçut avec grand plaiſir ſa demande; de ſorte que Catilina fut refuſé, & Ciceron élu avec Caïus Antonius, quoique de tous ces concurrens il fût le ſeul né d'un pere, qui n'étoit que Chevalier & qui n'étoit pas Senateur.

Caractere de Caïus Antonius.

Catilina eſt refuſé, & Ciceron élû Conſul.

Toutes les menées de Catilina n'avoient pas encore éclaté, & étoient inconnuës au peuple. Et Ciceron dès l'entrée de ſon Conſulat ſe trouva ſur les bras de grandes affaires qui furent comme les préludes de ce qui arriva depuis. D'un côté ceux à qui les loix de Sylla avoient défendu d'avoir aucune Magiſtrature, & qui n'é-

Mais qui pouvoit augmenter conſidérablement la puiſſance.] Le texte n'eſt pas intelligible comme il eſt écrit. Il eſt heureuſement corrigé dans un Mſ. où on lit ὡς δὴ ἐν ἀγῶνος ἐπὶ δυναμεως ἐσομένῳ.

De ſorte que Catilina fut refuſé, & Ciceron élû avec C. Antonius.] Ceci ſe paſſa l'an de Rome DCLXXXIX. ſous le Conſulat de L. Julius Ceſar & de Figulus. Ciceron étant dans ſa 43. année, qui étoit l'âge legitime pour le Conſulat. Il fut nommé Conſul le premier pour l'année ſuivante avec Caïus Antonius qui ne l'emporta que de peu de voix ſur Catilina.

toient ni peu puiſſans, ni en petit nombre, ſe mirent à briguer les Charges, & à faire la cour au peuple, & il faut avouer qu'ils alleguoient contre la violente tyrannie de Sylla beaucoup de choſes très-véritables & très-juſtes, mais ils ne prenoient pas bien leur tems, ni la conjoncture pour remuer & pour changer le Gouvernement. D'un autre côté les Tribuns propoſoient des Edits tendants au même but; car ils vouloient établir dix commiſſaires appellez *Decemvirs*, qui auroient tous une autorité ſouveraine, qui maîtres de toute l'Italie, de toute la Syrie, & de tous les pays que les victoires de Pompée avoient ajoûtez à l'Empire, auroient le pouvoir de vendre & d'aliener les terres publiques, de faire le procès à qui ils voudroient, de bannir qui il leur plairoit, de rebâtir & repeupler des villes, de prendre dans le tréſor autant d'argent que bon leur ſembleroit, de lever des troupes dont on ne limiteroit point le nombre, & de les entretenir & ſoudoyer tout le tems qu'ils jugeroient à propos. Cette puiſſance exceſſive fit que les plus conſidérables de Rome appuyerent cette Loi, & que le Conſul Antonius lui-même la favoriſa dans l'eſperance qu'il ſeroit un de ces Decemvirs. On croit auſſi qu'il étoit informé des deſſeins de Catilina, & qu'il n'en étoit pas

Ceux que Sylla avoit exclus de toute Magiſtrature, ſe mettent à briguer les Charges.

Les Tribuns propoſent d'établir des Decemvirs, dont l'autorité n'auroit point de bornes.

Ce fut la Loi Agraria propoſée par le Tribun Servilius Rullus.

Les plus conſidérables de Rome, & le Conſul Antonius favoriſent cette propoſition.

Car ils vouloient établir dix Commiſſaires appellez Decemvirs.) C'étoit la Loi Agraria, que propoſa P. Servilius Rullus Tribun du peuple à la fin de l'année qui précéda le Conſulat de Ciceron.

fâché, parce qu'il ſe trouvoit accablé de dettes, & qu'il ne voyoit que cette reſſource pour lui, & c'eſt ce qui augmentoit la frayeur des gens de bien.

Politique de Ciceron pour prévenir ce malheur.

D'abord Ciceron pour prévenir ce malheur, fit décerner à Antonius le gouvernement de la Macedoine, & refuſa celui des Gaules qu'on vouloit lui donner. Et par ce grand ſervice il gagna tellement Antonius qu'il fut aſſûré de l'avoir pour lui comme un ſecond Acteur qui le ſeconderoit toûjours pour le bien de la patrie. Antonius étant donc gagné & adouci par ce moyen, Ciceron s'oppoſa avec plus d'audace & de confiance à toutes les menées ſecretes des ſeditieux. Et ayant entrepris de blâmer & de combattre en plein Senat la nouvelle Loi des Tribuns, il en étonna tellement les Auteurs par ſon éloquence, qu'ils n'oſerent lui répondre, ni lui rien oppoſer.

Il combat la Loi Agraria. V. ſon Oraiſon de Lege Agraria *contre Rullus, qui fut ſuivie de deux autres.*

Les Tribuns ne ſe rebuterent pourtant point, & firent une nouvelle tentative pour la faire paſſer. Pour cet effet ils appellerent les Conſuls devant le peuple, mais Ciceron ne s'en allarma point, au contraire il ordonna au Senat de le ſuivre, & ſe préſentant à la tête de ſon corps devant le peuple, non ſeulement il fit rejetter cette Loi de la création des Decemvirs, mais encore

Nouvelle tentative des Tribuns pour faire paſſer cette Loi.

Ciceron à la tête du Senat ſe préſente devant le peuple & la fait rejetter.

Et ayant entrepris de blâmer & de combattre en plein Senat la nouvelle Loi des Tribuns.) Par la premiere Oraiſon *de Lege Agraria* contre Rullus, & qui fut ſuivie de deux autres. Nous les avons encore toutes trois, mais la derniere eſt fort mutilée.

il reduiſit les Tribuns à déſeſperer du ſuccès des autres choſes qu'ils avoient entrepriſes, tant il les abbattit & ſubjugua par la force de ſon éloquence. Car de tous les Orateurs, c'eſt celui qui a le mieux montré aux Romains quel charme & quel puiſſant attrait l'éloquence ajoûte à ce qui eſt beau & honnête, & combien ce qui eſt juſte eſt invincible quand il eſt bien dit. Et il leur montra qu'il faut qu'un homme d'Etat, qui veut bien faire ſon devoir & tenir bien ſa partie, préfere dans toutes ſes actions l'utile & le beau à ce qui flatte & qui chatouille, & que dans ſes diſcours il tâche de rendre ce beau & cet utile agréables, en retranchant tout ce qui peut chagriner & affliger. Et une grande preuve de la grace & de la force de ſon éloquence, & de la perſuaſion qui l'accompagnoit, c'eſt ce qu'il fit pendant ſon Conſulat pour les places aux ſpectacles. Avant lui les Chevaliers n'avoient point de places marquées aux théatres, ils étoient confondus avec le peuple & regardoient les jeux pêle mêle avec lui comme ils ſe rencontroient. Othon étant Préteur, fut le premier, qui, pour faire honneur aux Chevaliers, les ſépara du peuple, & leur donna une place diſtinguée, qu'ils conſervent encore aujourd'hui. Le peuple prit cette diſtinction des Chevaliers pour une injure,

Grand éloge de Ciceron.

L'éloquence invincible, quand elle eſt jointe à la juſtice.

Devoir de l'homme dans ſes actions & dans ſes diſcours.

Grande preuve de l'eloquence perſuaſive de Ciceron.

Avant Ciceron les Chevaliers n'avoient point de places marquees aux théatres.

Loi d'Othon en faveur des Chevaliers.

Othon étant Préteur, fut le premier, qui, pour faire honneur aux Chevaliers, les ſepara du peuple.) Othon avoit fait cette Loi théatrale quatre ans auparavant, ſous le Conſulat de Piſon & de Glabrion; mais il n'étoit pas Préteur, il étoit Tribun du peuple.

Othon ſifflé en plein théatre par le peuple.

& un jour Othon étant entré dans le théatre, il lui fit de grandes huées & le ſiffla; les Chevaliers au contraire le reçurent très-honorablement avec de grands battemens de mains; le peuple de redoubler ſes ſifflets & ſes huées, & les Chevaliers leurs applaudiſſemens. De là ils ſe tournent les uns contre les autres, en viennent aux injures, & tout le théatre eſt plein de déſordre & de confuſion. Ciceron averti de tout ce vacarme ſe tranſporte ſur le lieu & appelle le peuple au temple de Bellone. Là il le tance très-ſerieuſement & lui fait de ſi ſeveres remontrances, que le peuple s'en retournant ſur l'heure au théatre, bat des mains pour Othon, & diſpute avec les Chevaliers à qui lui fera de plus grands honneurs.

Le peuple & les Chevaliers prêts à en venir aux mains.

Ciceron change le peuple par ſes remontrances.

Le parti de Catilina reprend courage, & ſe hâte d'executer ſon deſſein avant le retour de Pompée.

Cependant les complices de Catilina, qui d'abord avoient été allarmez & effrayez, reprennent courage; ils ſe raſſemblent, & s'exhortent à mettre la main à l'œuvre plus hardiment avant le retour de Pompée, qu'on diſoit déja en chemin pour retourner à Rome avec ſon armée. Mais ce qui hâtoit & qui excitoit le plus Catilina, c'étoient les vieilles bandes qui avoient fait la guerre ſous Sylla, qui étoient diſperſées dans toute l'Italie, & dont le plus grand nombre & les plus aguerris étoient répandus dans les villes de la Toſcane. Tous ces vieux ſoldats ſe réjouïrent juſques dans leurs ſonges de l'eſpérance qu'ils auroient encore toutes les richeſſes de l'Italie à ſaccager & à piller, & ayant à leur tête un Offi-

La plûpart des vieux ſoldats étoient entrez dans la conjuration de Catilina.

cier nommé Manlius, qui avoit ſervi avec beaucoup de diſtinction dans l'armée de Sylla, entrerent dans la conjuration, & ſe rendirent à Rome pour aider Catilina de leurs brigues, car il demandoit encore le Conſulat, après avoir comploté de tuer Ciceron dans le Comice parmi le trouble & le deſordre de l'élection.

Catilina demande encore le Conſulat, & complote de tuer Ciceron dans le Comice.

Il ſembloit que quelque Dieu par des tremblemens de terre, par des tonnerres, & par des apparitions & des fantômes avertiſſoit de ce qui ſe tramoit. Les indices qui pouvoient venir de la part des hommes, étoient en grand nombre, & tous très-ſurs & très-véritables, mais ils n'étoient pas encore ſuffiſans pour convaincre un homme noble & puiſſant comme Catilina. Voilà pourquoi Ciceron remit le jour de l'élection des Conſuls, & ayant cité Catilina devant le Senat, il l'interrogea ſur les dépoſitions que l'on avoit faites contre lui.

Signes qui ſemblerent avertir les Romains de ce qui ſe tramoit.

Indices de la part des hommes.

Ciceron remet le jour de l'élection, cite Catilina devant le Senat & l'interroge.

Catilina perſuadé qu'il y avoit dans le Senat bon nombre de ceux qui ſouhaitoient le changement, & en même tems voulant raſſûrer les conjurez par ſa fermeté, en leur faiſant voir que bien loin de nier le fait, il s'en vantoit, il fit à Ciceron cette réponſe, *Quel ſi grand mal fais-je*, lui dit-il, *ſi de deux Corps, dont l'un eſt maigre & languiſſant, mais avec une tête, & l'autre eſt ſans tête, mais grand & fort, je prends le dernier pour lui donner la tête qui lui manque* ? Ciceron comprenant bien que par cet énigme, il deſignoit le Senat & le

Audacieuſe fermeté de Catilina.

Réponſe qu'il fait à Ciceron.

peuple, ſentit augmenter ſes frayeurs. C'eſt pourquoi le jour de l'élection il ſe munit d'une cuiraſſe, & tous les principaux de Rome, & la plûpart des jeunes gens le conduiſirent de ſa maiſon dans le Champ de Mars. Là il laiſſa entrevoir exprès une petite partie de ſa cuiraſſe, en entr'ouvrant ſa robe de deſſus ſes épaules, pour faire voir le danger auquel il s'expoſoit. A cette vûë le peuple s'irrite, murmure, & ſe ſerre autour de lui. Enfin quand on vint à donner les ſuffrages, Catilina eſſuya un ſecond refus, & on nomma Conſuls Silanus & Murena.

Ciceron va au Champ de Mars avec une cuiraſſe ſous ſa robe.

Catilina eſt encore refuſé.

Peu de tems après, les vieux ſoldats de la Toſcane s'étant aſſemblez pour ſe rendre à point nommé auprès de Catilina, & le jour qu'ils avoient pris pour exécuter leur complot, étant déja bien près, les trois premiers perſonnages de Rome, & les plus puiſſans, Marcus Craſſus, Marcus Marcellus, & Scipion Metellus allerent ſur le minuit à la maiſon de Ciceron, & ayant heurté à la porte, ils appellerent le portier & lui dirent qu'il allât promptement éveiller ſon maître & lui annoncer leur venuë, dont voici le ſujet : Après le ſouper le portier de Craſſus lui avoit rendu des lettres, qui lui avoient été apportées par un inconnu ; ces lettres étoient adreſſées à diverſes perſonnes, & il y en avoit une pour Craſſus, mais elle étoit ſans nom. Craſſus ne lut que celle qui s'adreſſoit à lui, & voyant qu'elle l'avertiſſoit que bien-tôt Catilina devoit faire un

Les trois premiers perſonnages de Rome vont chez Ciceron à minuit & lui rendent des lettres.

un grand meurtre dans Rome, & qu'elle le preſſoit de ſortir promptement de la ville, il n'ouvrit pas les autres, mais il alla incontinent trouver Ciceron, en partie pour la crainte du danger qui les menaçoit, & en partie auſſi pour ſe laver du ſoupçon qu'on pouvoit avoir contre lui, à cauſe de l'amitié dont il étoit lié avec Catilina. Ciceron, après avoir paſſé la nuit avec eux à déliberer, aſſembla le Senat dès le matin; là il rendit les lettres à ceux à qui elles étoient adreſſées, & leur ordonna de les lire tout haut. Elles étoient toutes ſemblables, & donnoient avis de la conſpiration. Après que Quintus Arrius, qui avoit été Préteur, eût averti des attroupemens qui ſe faiſoient dans la Toſcane, & qu'on eût appris que Manlius avec une bonne armée rodoit autour de ſes villes attendant la nouvelle de quelque remuëment à Rome, le Senat fit un décret par lequel il remit toutes les affaires entre les mains des Conſuls, & leur donna l'autorité de prendre, comme ils l'entendroient, toutes les meſures néceſſaires pour ſauver la République, & pour empêcher qu'il ne lui arrivât aucun échec. Le Senat ne donne pas ſouvent de ces décrets, mais dans les occaſions preſſantes, lorſque Rome eſt menacée de quelque danger éminent. Ciceron ſe voyant donc revêtu de cette ſouveraine puiſſance, chargea Quintus Metellus des affaires du dehors, & retint pour lui le ſoin de la ville, & tous les jours il alloit dans les ruës

Ils paſſent la nuit à déliberer.

Ciceron aſſemble le Senat le lendemain matin.

Le Senat fait un decret, qui donne aux Conſuls tout pouvoir d'agir.

Ciceron retient pour lui le ſoin de la ville, & charge Metellus du dehors.

accompagné & gardé par un ſi grand nombre de citoyens, que quand il entroit dans la place, elle ne pouvoit à peine contenir la foule qui le ſuivoit.

Catilina ſe diſpoſe à ſortir de Rome, & apoſte deux aſſaſſins à Ciceron.

Saluſte & Ciceron nomment le premier C. Cornelius, *& le ſecond eſt nommé par Saluſte* Vergunteius, *c'étoient deux Chevaliers Romains.*

Catilina voyant qu'il ne lui étoit plus poſſible de differer ſans ſe perdre, reſolut de ſe rendre promptement à l'armée de Manlius, & pendant qu'il ſe diſpoſoit à partir, il apoſta un Marcius & un Cethegus, & leur ordonna d'aller le matin à la porte de Ciceron, comme pour le ſaluer, & là de ſe jetter ſur lui & de le tuer. Une Dame des plus conſidérables de Rome, nommée Fulvie, avertit Ciceron de ce complot l'étant allé trouver la nuit, & l'exhorta ſur tout à ſe donner de garde de Cethegus & de ſon complice. Ces deux ſcelerats ne manquerent pas de ſe trouver le lendemain au point du jour à la porte de Ciceron. Comme on leur en refuſa l'entrée, ils ſe fâcherent & commencerent à crier & à faire beaucoup de bruit à la porte, ce qui les rendit encore plus ſuſpects.

Ciceron averti de ce complot par une Dame.

Ces aſſaſſins ſe preſentent à la porte de Ciceron.

Ciceron aſſemble le Senat au temple de Jupiter Stator. V. la vie de Romulus tom. I. pag. 135.

Catilina s'y rend pour ſe juſtifier.

Ciceron étant ſorti accompagné à ſon ordinaire, appella le Senat au temple de Jupiter, que les Romains appellent *Stator*, qui eſt à l'entrée de la ruë ſacrée, comme on monte au Mont Palatin. Catilina s'y rendit avec les autres comme pour ſe juſtifier; mais aucun des Senateurs ne voulut s'aſſeoir avec lui, ils ſe leverent tous du banc où ils étoient aſſis. Catilina ayant commencé à parler, fut tellement interrompu qu'il

ne put jamais avoir audience, & Ciceron s'étant levé lui ordonna de vuider la ville, *car*, lui dit-il, *il faut qu'entre toi & moi il y ait des murailles qui nous ſeparent, attendu que je ne me ſers que de la parole pour mon miniſtere, & que tu employes des veritables armes pour le tien.*

Il ne peut ſe faire écouter, & Ciceron lui ordonne de ſortir de Rome.

Catilina ſortit donc de Rome ſur l'heure même avec trois cens hommes armés, & faiſant d'abord marcher devant lui les faiſceaux de verges & de haches, & précedé des enſeignes Romaines, comme s'il eût été Conſul ou Preteur. En cet équipage il alla trouver Manlius, & après avoir aſſemblé une armée de vingt-mille hommes, il parcouroit toutes les villes, les faiſoit revolter & les attiroit dans ſon parti; de ſorte que la guerre étant par-là ouvertement declarée, Antonius, Collegue de Ciceron, fut envoyé pour le combattre.

Catilina ſort de Rome avec l'équipage d'un Conſul ou d'un Preteur.

Il aſſemble une puiſſante armée, & fait revolter pluſieurs villes.

Antonius eſt envoyé pour le combattre.

Tous ceux que Catilina avoit corrompus, & qui étoient reſtez dans la ville, furent aſſemblez & encouragez par Cornelius Lentulus, ſurnommé Sura, homme d'une naiſſance illuſtre, mais que ſa mauvaiſe vie & ſes débauches avoient fait auparavant chaſſer du Senat, & qui alors étoit Préteur pour la ſeconde fois, comme cela ſe pra-

Cornelius Lentulus Sura encourage les Conjurés qui ſont reſtez dans Rome.

Et qui alors étoit Préteur pour la ſeconde fois, comme cela ſe pratique par ceux.] Ce paſſage avoit été fort mal traduit par les Interprêtes; il eſt pourtant fort conſidérable, car il nous confirme bien formellement un uſage remarquable des Romains, & qu'il ne ſera pas inutile d'expliquer ici, en faiſant voir par quelles voyes un Senateur qui avoit été chaſſé du Senat, pou-

Coûtume remarquable des Romains.

tique par ceux qui se mettent en état de recouvrer la dignité de Senateur qu'ils ont perduë. Quant au surnom de Sura, il lui fut donné pour une telle occasion : Pendant qu'il étoit Questeur sous Sylla, il avoit consumé & dissipé en folles dépenses la plus grande partie des deniers publics, Silla irrité de cette malversation, lui devoit recouvrer la place qu'il avoit perduë. Il ne pouvoit être rétabli que par une de ces cinq voyes: Ou retenu par un des Collegues du Censeur, qui l'avoit chassé, ou rappellé par les Censeurs suivants, ou qu'après que par le Jugement des Commissaires, qu'on lui donnoit, il s'étoit lavé des accusations intentées contre lui, ou qu'après s'être fait absoudre par les suffrages du peuple, ou enfin qu'après avoir repassé par les petites Charges, qu'il avoit déja exercées, & s'être élevé à une des Charges curules, qui seule le rétablissoit de droit. Mais sur cette derniere voye, voici la difference qui s'observoit : si le Senateur avant que d'être chassé avoit eu quelque Charge curule, il n'étoit pas obligé de repasser par les petites Charges, il suffisoit qu'il revint à la Charge curule qu'il avoit exercée; & il falloit qu'il la briguât & qu'il l'obtint. Cela est confirmé par deux exemples celébres, par celui de Salluste, & par celui de Lentulus, dont Plutarque parle ici. Salluste après n'avoir été que Questeur fut chassé du Senat par les Censeurs Appius Claudius & Pison. Il brigua pour la seconde fois la Questure, après quoi il fut rétabli dans le Senat, non pas en vertu de sa Questure, car il n'y avoit que les Charges curules qui donnassent ce droit, mais il obtint cette grace par la faveur, & par le crédit de Cesar; au lieu que Lentulus ayant été chassé du Senat après avoir été Consul, ne fut point reduit à passer par les moindres Charges qu'il avoit exercées, comme la Questure, mais il suffit qu'il briguât & qu'il obtînt de nouveau la Préture, qui de plein droit lui ouvrit l'entrée du Senat. C'est ce que Dion fait fort bien entendre, lorsqu'il écrit Liv. xxxvii. que Lentulus, un des adherans de Catilina, ayant été chassé du Senat après avoir été Consul, étoit alors Préteur pour recouvrer sa place de Senateur. ἐξ ὁ Λεντῦλος ὁ Πόπλιος, ὁ μετὰ τὴν ὑπατείαν ἐκ τῆς γερουσίας ἐκπεσών. ἐστρατήγει γὰρ ὅπως τὴν βουλείαν ἀναλάβῃ. Cela explique parfaitement le passage de Plutarque.

manda compte en plein Senat des finances qui lui avoient été remiſes. Lentulus ſe preſenta avec une nonchalance & avec un dédain, qui marquoient qu'il ſe mettoit peu en peine de cette demande, & dit qu'*il n'avoit nul compte à rendre, mais qu'il préſentoit ſa jambe*, ce qui eſt une façon de parler proverbiale empruntée des enfans, qui lorſqu'ils avoient fait une faute en joüant à la paume, préſentoient la jambe pour dire qu'ils avoient failli. De là il eut le ſurnom de *Sura*, car c'eſt ainſi que la jambe eſt appellée par les Romains. Une autre fois étant appellé en juſtice, il corrompit la plûpart de ſes Juges, & ayant été abſous par deux voix ſeulement qu'il eut de plus, il dit, *que ce qu'il avoit donné à l'un de ces deux Juges, étoit en pure perte, car il lui ſuffiſoit d'être abſous par une ſeule voix.*

Preſenter ſa jambe, façon de parler proverbiale.

Je n'ay trouvé nulle part aucun veſtige, ni du proverbe, ni de cette coûtume des enfants.

D'où le ſurnom de Sura, pourquoi donné à Lentulus.

Parole inſolente de Cornelius Lentulus quand il fut abſous.

Cet homme étant donc tel de ſa nature, fut d'abord ébranlé par les grandes promeſſes de Catilina, & les diſeurs de bonne avanture, les faux devins & autres impoſteurs venant par deſſus, acheverent de lui gâter l'eſprit & de le corrompre par les hautes eſperances dont ils le leurroient en lui chantant des propheties fabriquées exprès, & de prétendus anciens Oracles, tirés, diſoit-on, des livres des Sibylles, qui prédi-

Diſeurs de bonne avanture & devins combien dangereux.

Fauſſes propheties ont ſouvent porté des hommes vains aux plus grands attentats.

Et les diſeurs de bonne avanture, les faux devins & autres impoſteurs.] Il eſt arrivé ſouvent que les promeſſes & les fauſſes prédictions de ces ſortes de charlatans ont pouſſé des hommes vains à des attentats horribles, & les ont précipitez dans les derniers malheurs. L'hiſtoire en rapporte pluſieurs exemples.

ſoient *que les deſtins avoient marqué trois Corneliens pour Monarques de Rome.* Ils ajoûtoient *que deux avoient déja rempli cette haute deſtinée, Cinna & Sylla, & qu'il étoit le troiſiéme de ce nom à qui la Fortune venoit préſenter la Monarchie; qu'il devoit la recevoir, & ne pas perdre un temps ſi favorable en differant comme avoit fait Catilina.*

Projet déteſtable de Lentulus.

Voilà donc Lentulus qui ne ſe met dans la tête rien de petit ni de médiocre, & le voilà réſolu de paſſer tout le Senat au fil de l'épée, de tuer le plus de Citoyens qu'il pourroit, de mettre le feu à la ville, & de ne faire quartier à qui que ce fût qu'aux ſeuls fils de Pompée, qu'ils retiendroient en leur pouvoir, & qu'ils garderoient comme des ôtages, qui leur donneroient la facilité de moyenner la paix avec leur pere, car déja il s'étoit répandu un grand bruit & un bruit certain qu'il revenoit de ſa grande expedition. Pour l'exécution de cette entrepriſe on avoit pris une nuit de la fête des Saturnales. Déja ils avoient porté des épées, des étoupes, & quantité de ſouffre dans la maiſon de Cethegus, & ils avoient atitré cent hommes à chacun deſquels ils avoient aſſigné par ſort un des quartiers de la ville, afin que le feu étant mis en même temps par pluſieurs perſonnes en pluſieurs endroits, la ville en fût plûtôt embraſée, & qu'elle brûlât par tout. Il y en avoit d'autres, qui étoient diſperſez près de toutes les fontaines & de tous les conduits d'eaux pour tuer tous ceux qui y viendroient puiſer.

Le jour pris, & les préparatifs faits.

Pendant que ces choſes ſe tramoient, il ſe trouva à Rome deux Ambaſſadeurs des Allobroges, dont la Nation étoit fort maltraitée & portoit impatiemment le joug des Romains. Lentulus & ſon parti jugerent ces deux hommes très-utiles à leurs deſſeins pour exciter & pour faire revolter les Gaules; ils les attirerent dans la conjuration, & leur donnerent des lettres pour leur Senat, par leſquelles ils promettoient aux Gaulois la liberté. En même temps ils écrivirent auſſi à Catilina pour le preſſer d'affranchir les eſclaves, de les enroller, & de venir en toute diligence droit à Rome. Et avec ces Ambaſſadeurs ils envoyerent un certain Titus de Crotone pour porter les lettres qui étoient adreſſées à Catilina. Mais tous leurs complots, comme les complots & les conſeils de gens étourdis, qui ne parloient jamais enſemble de leurs affaires que dans le vin & parmi les femmes, furent bien-tôt découverts par Ciceron qui avec un ſoin extrême, une prudence conſommée, & un raiſonnement libre & ſain, les obſervoit continuellement, & qui avoit de plus des émiſſaires par toute la ville pour eſpier tout ce qui ſe paſſoit, pour le ſuivre à la trace, & pour lui en faire le rapport. Il avoit même des entretiens ſecrets la nuit avec la plûpart de ceux qui paſſoient pour être de la conſpiration, & dont il étoit aſſûré, & ce fut par eux qu'il fut inſtruit des conferences qu'ils avoient euës avec ces étrangers.

Lentulus gagne les Ambaſſadeurs des Allobroges.

Titus Vetureius de Crotone chargé de lettres pour Catilina.

Leurs complots éventez par leur étourderie, & par leur imprudence.

Grand ſoin & grande vigilance de Ciceron.

Ciceron fait arrêter le Crotoniate, & ſe ſaiſit des lettres.

Les Ambaſſadeurs des Allobroges ſont d'intelligence avec lui.

Il aſſemble le Senat, fait lecture des lettres, & entend la dépoſition des témoins.

Sur cet indice il mit des gens la nuit en embuſcade, & ſe ſaiſit du Crotoniate & des lettres dont il étoit chargé, les Ambaſſadeurs même des Allobroges lui preſtant leur aide & s'entendant ſecretement avec lui. A la pointe du jour il aſſembla le Senat dans le temple de la Concorde, fit lecture des lettres & entendit les dépoſitions des témoins. Un des Senateurs, nommé Junius Silanus, dépoſa encore que beaucoup de gens avoient oüi dire à Cethegus que trois Conſuls & quatre Préteurs ſeroient bien-tôt égorgez. Un autre Senateur, qui avoit été Conſul, rapporta des choſes toutes ſemblables, & Caius Sulpicius, l'un des Préteurs ayant été envoyé Commiſſaire dans la maiſon de Cethegus, y trouva quantité de dards, toutes ſortes d'armes, & ſur tout un grand nombre d'épées & de poignards, & tous fraîchement émoulus. Enfin le Senat ayant promis l'impunité au Crotoniate, s'il découvroit tout le projet, Lentulus fut ſi bien convaincu qu'il ſe démit de ſa Charge, car il étoit Préteur, quitta en plein Senat ſa robe de pourpre, & en prit une

Armes trouvées dans la maiſon de Cethegus.

Lentulus convaincu ſe démet de ſa Charge, & quitte ſa robe de pourpre en plein Senat.

Les Ambaſſadeurs même des Allobroges lui prêtant leur aide.] Ces Ambaſſadeurs, qu'Umbrenus avoit voulu gagner, ayant peſé l'avantage qu'ils pourroient tirer de cette conjuration, avec celui qu'ils tireroient de leur fidelité & de leur attachement pour la République, prirent ce dernier parti comme le plus convenable & le plus ſûr, & découvrirent le tout à Q. Fabius Sanga, qui étoit le Protecteur de leur nation. Ciceron avoit fait partir exprès ces Ambaſſadeurs qui étoient d'intelligence avec lui, & il les fit arrêter au paſſage du Pont Milvius, où il avoit placé ſon embuſcade.

autre

autre plus convenable à ſon malheur, & lui & ſes complices furent donnez en garde aux Préteurs mêmes, dont la maiſon leur ſervit de priſon.

Donné en garde avec ſes complices aux Préteurs.

Comme il étoit déja tard, & que le peuple aſſemblé attendoit à la porte, Ciceron ſortit enfin & déclara à tous les Citoyens tout ce qui s'étoit paſſé. Après quoi le peuple le reconduiſit par honneur juſques à la maiſon d'un de ſes amis qui étoit ſon voiſin, & où il entra parce que la ſienne étoit occupée par les femmes qui y faiſoient un ſacrifice à la Déeſſe, que les Romains appellent *la bonne Déeſſe*, & les Grecs *Cynæcea*, ou *feminine*. Car c'eſt la coûtume, tous les ans la mere, ou la femme du Conſul, font à cette Déeſſe dans la maiſon même du Conſul un ſacrifice ſolemnel auquel aſſiſtent les Veſtales.

La maiſon de Ciceron occupée par les femmes qui faiſoient un ſacrifice à la bonne Déeſſe. V. la vie de Ceſar.

Ciceron étant entré dans la maiſon de ce voiſin, n'ayant que très-peu de gens autour de lui, ſe mit à penſer en lui-même comment il devoit ſe conduire & traiter ces priſonniers. Car de les punir ſelon que le méritoit la grandeur de leurs crimes, c'étoit une extrémité qu'il crai-

Embarras de Ciceron ſur ce qu'il doit faire de ces priſonniers.

Comment il devoit ſe conduire & traiter ces priſonniers.) En effet, il ſe trouvoit dans un très-grand embarras, car en faiſant punir du dernier ſupplice des hommes ſi nobles & ſi puiſſans, il ſe faiſoit par là de grands ennemis, & attiroit ſur lui ſeul toute la haine de ce jugement; & en les laiſſant échapper à la juſtice, il expoſoit la République à la derniere ruine. *Anxius erat*, dit Salluſte, *in maximo ſcelere tantis civibus deprehenſis, quid facto opus eſſet, pœnam illorum ſibi oneri, impunitatem, perdundæ Reipublicæ fore.* Enfin le bon parti l'emporta, quoique le plus dangereux pour lui, & ce qu'il craignoit lui arriva.

gnoit, & à laquelle il balançoit de ſe porter tant à cauſe de la douceur de ſon naturel, que parce qu'il ne vouloit pas qu'on pût l'accuſer d'avoir uſé trop inſolemment de ſon pouvoir, en puniſſant avec la derniere ſeverité des hommes de la premiere nobleſſe, & qui avoient des amis puiſſans. D'un autre côté de les ménager & de les épargner, c'étoit une autre extrêmité dont les conſéquences étoient très-dangereuſes, & il en connoiſſoit le péril. Car ces gens-là ne ſeroient pas encore contens, quoique méritant la mort ils en fuſſent quittes pour une peine fort legere, & ſe porteroient par cette impunité au dernier excès de l'audace, ajoûtant à leur ancienne malice ce nouveau reſſentiment, & lui-même il paſſeroit pour un homme lâche & mou, lui qui déja ne paſſoit pas pour bien hardi dans l'eſprit du peuple.

Prodige arrivé dans la maiſon de Ciceron.

Le feu & la flamme paſſoient pour un augure très-favorable.

Pendant que Ciceron étoit dans cette incertitude, il arriva un prodige aux femmes qui faiſoient le ſacrifice dans ſa maiſon; l'Autel, dont le feu paroiſſoit entiérement éteint, jetta tout d'un coup du milieu des cendres & des écorces brûlées une groſſe flamme très-claire dont toutes les autres Dames furent fort effrayées, mais les ſacrées Vierges ordonnerent à Terentia, femme de Ciceron, d'aller dans le moment trouver ſon mari, & de lui commander de leur part d'exécuter ſans remiſe tout ce qu'il avoit reſolu pour le bien de la patrie, car la Déeſſe avoit fait éclater

une grande lumiere pour assûrer qu'il se tireroit heureusement de tous les dangers qu'il enviſageoit, & qu'il acquerroit une grande gloire.

Caractere de Terentia.

Terentia qui de son naturel n'étoit pas une femme molle & timide, mais qui avoit au contraire beaucoup de courage & d'ambition, & qui, comme Ciceron le dit lui-même, partageoit bien plus avec lui les soins du Gouvernement qu'elle ne lui faisoit part de ceux de sa maison, alla sur l'heure même lui faire ce rapport, & l'excita vivement contre les coupables. Son frere Quintus en fit autant, aussi-bien que Publius Nigidius, avec lequel l'étude de la Philosophie l'avoit extrêmement lié, & qu'il consultoit le plus volontiers dans toutes les affaires les plus grandes & les plus importantes de la République.

Elle va faire ce rapport à Ciceron & l'encourage.

Il est encore encouragé par son frere & par Nigidius.

On délibere dans le Senat.

Avis de Silanus qui opine le premier comme désigné Consul pour l'année suivante.

Il est suivi de tous ceux qui opinent après lui, jusqu'à Cesar.

Il étoit désigné Préteur.

Le lendemain comme on déliberoit dans le Senat sur la punition qu'on devoit faire des coupables, Silanus qui opina le premier, dit *qu'on devoit les conduire dans la prison & là les punir du dernier supplice.* Tous ceux qui opinerent après lui furent du même sentiment jusqu'à Caius Cesar qui fut ensuite Dictateur. Il étoit encore alors fort jeune, & ne faisoit que de jetter les premiers fondemens de son élevation; cependant par ses grandes vûës dans la politique & par ses grandes espérances il étoit déja entré dans la voye qui le conduisit enfin à assujettir la République & à la re-

duire en Monarchie. La plûpart ne s'apperce-voient point de ſes menées; Ciceron étoit le ſeul qui avoit de grands ſoupçons contre lui, mais il n'avoit aucune preuve aſſez forte pour le convaincre. On trouvoit des gens qui diſoient que ſur le point d'être convaincu il avoit échappé aux priſes de ſon adverſaire. D'autres aſſûrent que Ciceron négligea & abandonna les indices certains & les preuves dont il étoit muni, parce qu'il craignit le grand nombre d'amis qu'il avoit & ſa grande puiſſance. Car il n'y avoit perſonne qui ne jugeât que ces amis contribueroient bien plus à ſauver Ceſar & ſes autres complices, que Ceſar enveloppé parmi ces coupables ne ſerviroit à les faire punir.

Ciceron eſt le ſeul qui s'apperçoit des vûës & des menées de Ceſar.

Ce qui empêcha Ciceron de pourſuivre Ceſar, comme complice de Catilina.

Quand ſon tour vint donc d'opiner, il dit *qu'il ne falloit nullement faire mourir les priſonniers, qu'il falloit ſeulement confiſquer leurs biens, & que pour leurs perſonnes, on devoit les envoyer dans telles villes d'Italie qu'il plairoit à Ciceron de choiſir, & les tenir là dans les fers juſqu'à l'entiere défaite de Catilina.*

Avis de Ceſar.

Et les tenir là dans les fers juſqu'à l'entiere défaite de Catilina.] Ceſar vouloit donc qu'après la défaite de Catilina on les jugeât, mais c'eſt une erreur de Plutarque, comme Ruauld l'a démontré. Selon Salluſte plus croyable que Plutarque, puiſqu'il étoit préſent, l'avis de Ceſar fut qu'*il falloit les diſperſer par les villes, & les tenir là dans une priſon perpetuelle, ſans que jamais il fût permis de rapporter leur affaire, ni devant le Senat, ni devant le peuple; & que celui qui feroit autrement, le Senat déclaroit qu'il agiroit contre la République & contre le ſalut des Citoyens.* Et que ce fut là l'avis de Ceſar, la IV. Catilinaire

Cet avis ayant paru très-humain, & celui qui le donnoit étant très-propre à le faire valoir par ſon éloquence, Ciceron n'y ajoûta pas un médiocre poids, car il ſe déclara pour la premiere partie de l'avis de Silanus, & pour la ſeconde de celui de Ceſar. Et tous ſes amis jugeant par là que l'avis de Ceſar étoit le plus expédient pour Ciceron, car il ſeroit moins expoſé à la haine & à la calomnie, en ne faiſant pas mourir les coupables, embraſſerent le dernier avis, de ſorte que Silanus même changeant de ſentiment, ſe retracta, & dit *que dans ſon avis il n'avoit pas voulu parler de la mort, mais de la priſon, parce que pour un Senateur la priſon eſt le dernier de tous les ſupplices.*

Avis de Ciceron compoſé de celui de Silanus & de celui de Ceſar.

Plaiſante explication que Silanus donne de ſon avis pour ſe retracter.

Comme ce dernier avis paſſoit tout d'une voix, Catulus Lutatius fut le premier qui s'y oppoſa. Caton opinant après lui, & appuyant dans ſon diſcours avec beaucoup de force ſur les ſoupçons qu'il y avoit contre Ceſar, il remplit tellement le Senat d'animoſité & d'audace, qu'il prononça l'arrêt de mort contre les priſonniers. Mais quant à la confiſcation des biens, Ceſar s'y oppoſa de toute ſa force, ſoûtenant qu'*il n'étoit pas juſte qu'en rejettant ce qu'il y avoit d'humain dans ſon avis, ils n'en priſſent que ce qu'il y avoit de plus ſevere, qui étoit la confiſcation des biens.* Mais voyant

Catulus Lutatius s'oppoſe à l'avis de Ciceron.

Caton appuye l'avis de Catulus & fait prononcer l'arrêt de mort.

Ceſar s'oppoſe à la confiſcation des biens, & Ciceron même ſe relâche ſur ce point.

que Ciceron prononça ce jour-là même le prouve ſuffiſamment. Plutarque ne fait que rapporter la fin de l'avis de Ceſar, qui fit un très-long diſcours que Salluſte nous a conſervé tout entier.

que le plus grand nombre l'emportoit contre lui, il appella les Tribuns à ſon aide. Les Tribuns n'y voulurent point entendre; mais Ciceron de lui-même ſe relâcha ſur la confiſcation des biens, & l'abandonna. Enſuite à la tête du Senat il ſe tranſporta ſur les lieux où étoient les priſonniers, car on ne les avoit pas tous mis dans la même maiſon, chaque Préteur en avoit pris un ſous ſa garde. Il alla prendre Lentulus le premier, parce qu'il étoit au mont Palatin, & le mena le long de la ruë ſacrée & au travers de la place. Il étoit accompagné des principaux perſonnages de la ville qui l'environnoient & qui lui ſervoient comme de Gardes, & d'une foule de peuple qui le ſuivoit dans un profond ſilence, & fremiſſoit d'horreur ſur ce qui alloit s'exécuter. Les jeunes gens ſur-tout regardoient cette cérémonie avec fraïeur & avec ſurpriſe comme un myſtere du Gouvernement qu'on alloit célébrer par autorité des Nobles pour le ſalut de la patrie.

Ciceron va lui-même à la tête du Senat faire exécuter les priſonniers.

Après avoir traverſé la place & étant arrivé à la priſon, il livra Lentulus à l'Exécuteur, & lui commanda de le mettre à mort. Il conduiſit de même Cethegus, & après lui tous les autres, & les fit tous exécuter dans la priſon. En s'en retournant il vit encore ſur la place pluſieurs des complices, qui étoient attroupez & qui attendoient la nuit dans l'eſpérance que les priſonniers étoient encore en vie, & qu'on pourroit les délivrer, mais il leur cria à haute voix, *ils ont*

vécu, qui eſt une façon de parler dont les Romains, qui veulent éviter des paroles funeſtes & de mauvais augure, ſe ſervent pour dire, *ils ſont morts.*

Déja la nuit approchoit, & il traverſoit la place pour s'en retourner dans ſa maiſon ſuivi d'une foule de peuple qui ne l'accompagnoit plus dans un profond ſilence, ni en ordre comme auparavant, mais pêle-mêle avec de grandes acclamations & de grands battemens de mains. Par tout où il paſſoit, on l'appelloit *le Sauveur & le ſecond Fondateur de Rome.* Toutes les ruës étoient éclairées d'une infinité de lumieres, chacun allumant à ſa porte des lampes & des flambeaux. Les femmes mêmes éclairoient de deſſus les toits pour lui faire honneur, & pour le voir ainſi magnifiquement reconduit par les plus gens de bien, & par les premiers perſonnages de la ville, dont la plûpart avoient terminé de grandes guerres, fait voir à Rome de pompeux triomphes, & acquis à l'Empire une grande étenduë de terres & de mers. En marchant ils avouoient tous les uns aux autres que le peuple Romain avoit l'obligation à pluſieurs Préteurs & Capi-

Grands honneurs que Ciceron reçoit du peuple en s'en retournant après l'exécution des coupables.

Appellé le Sauveur & le ſecond Fondateur de Rome.

Toutes les ruës étoient éclairées d'une infinité de lumieres.] C'étoit la coûtume dans des grandes occaſions, on allumoit des flambeaux dans toutes les ruës, & on faiſoit de grandes illuminations. Et cette coûtume étoit venuë de la célébration des myſtéres, où l'on allumoit une infinité de flambeaux, parce qu'on les célébroit la nuit. C'eſt pourquoi ces illuminations étoient fort honorables, on les regardoit comme un acte de Religion. Auſſi Plutarque ajoûte *pour lui faire honneur.*

taines de l'or, des riches dépoüilles, & de la grande puiſſance dont il joüiſſoit, mais qu'il ne devoit ſa ſûreté & ſon ſalut qu'à Ciceron ſeul, qui avoit éloigné de lui un ſi grand & ſi terrible danger. Car d'avoir empêché la conjuration de s'exécuter, & d'avoir fait punir les coupables, ce n'eſt pas ce qui paroiſſoit digne d'admiration, mais ce qu'on trouvoit véritablement admirable, c'eſt que la plus grande conjuration qui eût jamais été faite, il l'eût étouffée & éteinte en cauſant ſi peu de maux, & ſans aucune ſédition, ſans aucun trouble. Car tous ceux qui s'étoient ramaſſez autour de Catilina, n'eurent pas plûtôt appris l'exécution de Lentulus & de Cethegus, qu'ils l'abandonnerent, & lui avec les troupes qui lui reſtoient ayant voulu combattre en bataille rangée contre Antonius, il fut défait avec toute ſon armée.

Ce qu'il y a de plus admirable dans l'action de Ciceron.

Il devoit ajoûter, & ſans armes & ſans troupes.

Catilina défait en bataille par Antonius.

Cependant il y avoit encore des gens qui parloient mal de Ciceron, & qui ſe diſpoſoient à lui ſuſciter de terribles affaires. Et dans ce complot ils avoient pour chefs Ceſar, qui étoit déſigné Préteur pour l'année ſuivante, & Metellus & Beſtia qui devoient être Tribuns, & qui étant entrez en charge, comme il reſtoit encore à Ciceron quelques jours pour finir ſon Conſulat, ne voulurent jamais lui permettre de haranguer, & ayant fait mettre leurs bancs ſur la Tribune appellée *Roſtres*, ils ne lui permirent pas d'y entrer pour parler au peuple, mais ils lui commanderent

Ceſar, Metellus & Beſtia à la tête des ennemis de Ciceron.

Mais Beſtia venoit de ſortir de Charge le 8. de Decembre. Les Tribuns furent Metellus & Sextius.

Injuſtice des Tribuns Metellus & Beſtia.

derent d'y venir, s'il vouloit, pour se démettre de son Consulat en faisant le serment accoûtumé, & d'en descendre après l'avoir fait. Il accepta la condition & monta comme pour faire le serment ordinaire. Quand tout le monde eut fait silence il fit son serment, non le serment ordinaire, mais un serment tout nouveau, & qu'il n'appartenoit qu'à lui de faire, il jura qu'*il avoit sauvé la patrie, & conservé l'Empire*, & tout le peuple fit le même serment après lui. De quoi Cesar & les Tribuns étant encore plus irritez, machinerent de susciter de nouveaux troubles à Ciceron, & proposerent en même-tems de rappeller Pompée avec ses troupes, pour ruiner & détruire cette domination exorbitante de Ciceron. Ce fut un grand bonheur pour Ciceron & pour Rome que Caton se trouvât alors un des Tribuns, & qu'il s'opposât aux Edits de ses Collegues avec pareille autorité, puisqu'il étoit Tribun comme eux, mais avec une réputation beaucoup plus grande. Non seulement il rompit avec beaucoup

Serment que les Consuls faisoient en sortant de Charge.

Magnifique serment que Ciceron fait au lieu de celui que les Tribuns attendoient.

Ce que Cesar & les Tribuns machinent contre Ciceron.

Caton Tribun s'oppose à ses Collegues & rompt toutes leurs mesures.

Pour se démettre de son Consulat en faisant le serment accoûtumé.] Comme les Consuls en entrant en Charge juroient entre les mains du Consul qui les avoit nommez, qu'ils suivroient les Loix, ils juroient encore quand ils en sortoient qu'ils n'avoient rien fait contre ces Loix, & qu'ils les avoient suivies.

De quoi Cesar & les Tribuns.) Il y a dans le Grec χιλιαρχοι Mais il est aisé de voir que c'est une faute, & que Plutarque avoit écrit δημαρχοι, *les Tribuns.*

Avec pareille autorité, puisqu'il étoit Tribun comme eux.) Au lieu d'ἐκείνῳ, je crois qu'il faut lire ἐκείνων, *des Tribuns.* Car il n'y a pas d'apparence de rapporter ἐκείνῳ à Cesar, qui n'étoit encore que Préteur designé.

Caton releve admirablement le Conſulat de Ciceron. Combien le peuple en eſt touché.

de facilité toutes leurs meſures, mais dans ſon diſcours il releva tellement le Conſulat de Ciceron, & le fit paroître ſi grand, que ſur l'heure même on lui décerna les plus grands honeurs qu'on eût jamais fait à aucun Citoyen, juſqu'à l'appeller *Pere de la Patrie*, car il eſt le premier à qui ce glorieux titre ait été donné, Caton le lui ayant déferé en préſence de tout le peuple qui le confirma. Auſſi eut-il alors la plus grande autorité dans la ville; mais il attira ſur lui la haine & l'envie, non par aucune mauvaiſe action, mais par les louanges exceſſives qu'il ſe donnoit à tous propos, & par ſes vanteries qui bleſſoient tous ceux qui les entendoient. Car on ne pouvoit aller ni au Senat, ni aux aſſemblées du peuple, ni à aucun des tribunaux de la Juſtice, où l'on n'eût les oreilles rompuës des noms de Catilina & de Lentulus, qu'il ramenoit inceſſamment. Non content de cela, il rempliſſoit de ſes propres louanges tous ſes livres & tous ſes traitez, & par là ſon ſtyle, qui étoit ſi agréable, ſi doux, & ſi gracieux, il le rendoit odieux & inſupportable à tout le monde, comme ſi ce deſagrément eût été un mal fatal toûjours attaché à lui.

Ciceron le premier qui ait été honoré du titre de Pere de la Patrie.

Ciceron attire ſur lui l'envie par les louanges exceſſives qu'il ſe donne à tous propos.

Le ſtyle le plus agréable rendu odieux par la vanité.

Cependant avec toute cette ambition & cette

Caton le lui ayant déferé en préſence de tout le peuple.) Q. Catulus, Prince du Senat, fut le premier qui donna en plein Senat ce grand titre à Ciceron, pluſieurs autres ſuivirent ſon exemple. Mais Caton le lui donna en preſence de tout le peuple, comme étant Tribun.

Cependant avec toute cette ambition & cette vanité ſi outrée, il étoit très-éloigné de porter envie

vanité ſi outrée, il étoit trés-éloigné de porter envie aux autres, car il louoit ſans aucun ménagement, non ſeulement tous les grands hommes qui avoient été avant lui, mais encore ceux de ſon tems, comme on le voit dans ſes ouvrages. On rapporte quelques-uns de ces éloges qu'il a donnez aux anciens, par exemple, ce qu'il dit de Demoſthene, *que ſon ſtyle eſt un fleuve qui roule à grands flots d'or*, & des Dialogues de Platon, *que ſi Jupiter parloit, il parleroit comme lui.* Il appelloit Theophraſte *ſes délices*, & comme on lui demandoit un jour laquelle des Oraiſons de Demoſthene lui paroiſſoit la plus belle, il répondit, *la plus longue.* Parmi les partiſans de Demoſthene il y en a pourtant qui ſe plaignent d'un mot que Ciceron a lâché dans une des lettres qu'il écrit à ſes amis, *que Demoſthene ſommeille dans quelques endroits de ſes Oraiſons.* Mais ils ne ſe ſouviennent point des grandes louanges qu'il donne à cet Orateur en pluſieurs endroits de ſes écrits, & ils ne pren-

La vanité de Ciceron ne l'empêchoit pas de louer les autres.

Louanges qu'il donne à Demoſthene, à Platon, & Theophraſte.

Mot de Ciceron que Demoſthene ſommeille quelquefois.

aux autres, car il louoit, &c.) C'eſt ce qu'il y a de bien extraordinaire, car ces gens ſi pleins de vanité, qui ſe louent toûjours eux-mêmes, ne louent & n'eſtiment qu'eux, & mépriſent tous les autres. Ciceron auroit mieux fait de ne pas tant ſe louer, mais il eſt bien pardonnable, il ne ſe donnoit que les louanges que tout le monde lui avoit déja données, au lieu que ces hommes vains ſe donnent ſouvent les éloges que tout le monde s'opiniâtre à leur refuſer.

Que Demoſthene ſommeille dans quelques endroits de ſes Oraiſons.) Je n'ai pu trouver ce reproche dans les lettres de Ciceron. Mais il ne doit pas faire plus de tort à Demoſthene que celui qu'Horace fait à Homere, quand il a dit *qu'il avoit un veritable dépit quand il arrivoit à ce Poëte de ſommeiller.* Où eſt l'Ecrivain qui ne ſommeille jamais?

nent pas garde que ſes Oraiſons qu'il a écrites contre Antoine, qui ſont les ouvrages les plus travaillez, il les a appellées *Philippiques* du nom de celles que Demoſthene a écrites contre Philippe Et de tous les grands hommes de ſon tems, qui ont été célébres ou par l'éloquence, ou par la Philoſophie, il n'y en a pas un ſeul qu'il n'ait rendu encore plus célébre ſoit en parlant, ſoit en écrivant de lui très-avantageuſement. Il aida même Cratippe, Philoſophe Peripateticien, à obtenir de Ceſar, déja Empereur, le titre de Citoyen Romain. Il s'employa auſſi très-utilement à lui procurer un décret très-honorable du Senat de l'Aréopage, par lequel on le prioit & on le preſſoit de demeurer à Athenes, & d'y inſtruire les jeunes gens, comme un homme qui étoit un des grands ornemens de leur ville. Il y a encore des lettres de Ciceron qu'il écrivoit à Herode, & d'autres qu'il écrivoit à ſon fils pour l'exhorter à étudier la Philoſophie ſous Cratippe. On a auſſi une lettre qu'il écrivoit à Gorgias le Rheteur, où il l'accuſe de porter ſon fils à la volupté & à la débauche, & où il lui défend d'avoir aucun commerce avec lui. De toutes ſes lettres Grecques il n'y a que celle-là & une autre adreſſée à Pelops de Byzance, qui ſoient écrites avec aigreur & avec emportement. Mais il avoit grande raiſon de s'emporter contre Gorgias, s'il étoit auſſi méchant & auſſi corrompu qu'il le paroiſſoit, & c'étoit une grande marque de ſa ſageſſe, au lieu qu'il

Pourquoi Ciceron appella. Philippiques *ſes Oraiſons contre Antoine.*

Il louoit les grands hommes de ſon tems, & augmentoit leur réputation.

Grand ſervice qu'il rendit à Cratippe.

Lettres pleines d'aigreur qu'il écrivit à Gorgias, & à Pelops de Byzance.

Jugement de Plutarque ſur les lettres de Ciceron.

y a beaucoup de petiteſſe & de baſſeſſe dans les plaintes & dans les reproches qu'il fait à Pelops, de ce qu'il a negligé de lui procurer des Byzantins certains honneurs & certains décrets favorables qu'il deſiroit.

C'étoit là l'effet de la même ambition & de la même vanité qui le portoient ſouvent à abandonner ce qui étoit ſéant & honnête pour acquerir la réputation de bien parler, témoin ce qu'il dit un jour à Numatius qu'il avoit défendu autrefois en jugement & qu'il avoit été abſous par ſon moyen. Il arriva quelque tems après que ce même Numatius pourſuivit en juſtice un ami particulier de Ciceron, nommé Sabinus. Ciceron en fut ſi irrité qu'il tomba ſur lui, & lui dit, *Crois-tu donc, Numatius, que ce ſoit ton innocence qui t'ait fait abſoudre, & non pas la force de mon art, qui en pleine audience a répandu tant de ténébres ſur tes forfaits, qu'ils ont échapé aux yeux de tes Juges?*

Ou plûtôt Munatius.

Mot indigne de Ciceron à Munatius.

Une autrefois il fit l'éloge de Marcus Craſſus ſur la Tribune avec l'applaudiſſement de tout le monde, & quelques jours après il chanta la palinodie, & l'accabla d'injures & de reproches dans le même lieu, & Craſſus ſe contenta de lui dire, *N'eſt-ce pas de cet endroit-là même que tu prenois mes loüanges il y a quelques jours? Oui*, lui répondit Ciceron, *mais c'étoit pour m'exercer & pour eſſayer mon éloquence ſur un ſi méchant ſujet.*

Autre mot indigne qu'il dit à Craſſus.

Un autre jour le même Craſſus ayant dit en pleine aſſemblée *que dans la famille des Craſſus il n'y*

en avoit jamais eu un ſeul qui eût paſſé l'âge de ſoixante ans. Quelque tems après il aſſûra le contraire, & dit, *à quoi penſois-je donc quand j'avançai un tel fait ? A quoi tu penſois?* repartit Ciceron, *tu ſçavois que cela ſeroit fort agréable au peuple, & tu voulois lui faire ta cour.* Le même Craſſus ayant dit un autre jour qu'il aimoit ſur tout le dogme des Stoïciens, *parce qu'ils diſent que le Sage eſt riche.* Ciceron lui répondit, *prends bien garde que ce ne ſoit plûtôt parce qu'ils diſent que tout appartient au Sage*, car Craſſus étoit fort décrié pour ſon avarice. Des deux fils de ce même Craſſus, il y en avoit un qui reſſembloit parfaitement à un certain homme appellé Axius, & cette reſſemblance avoit fait ſoupçonner la mere d'avoir eu un commerce criminel avec cet Axius. Un jour ce jeune Craſſus ayant fait au Senat un diſcours, qui fut fort applaudi, on demanda à Ciceron comment il le trouvoit, il répondit *digne de Craſſus.*

Maligne repartie de Ciceron à Craſſus.

Autre repartie maligne de lui à Craſſus qu'il taxoit d'avarice.

Ce mot Grec ſignifie digne.

Plaiſant jeu de mots de Ciceron.

Lorſque Craſſus fut ſur le point de partir pour aller en Syrie, il comprit qu'il lui étoit plus

Tu ſçavois que cela étoit fort agréable au peuple.) Comme ſi le peuple n'eût rien tant ſouhaité que d'être promptement délivré des Craſſus, & de ne leur voir qu'une vie fort courte.

Prends bien garde que ce ne ſoit plûtôt parce qu'ils diſent que tout appartient au Sage.) Pour faire entendre que ce n'étoit pas aſſez pour Craſſus d'être riche, s'il n'étoit maître de tout. Cette réponſe eſt fondée ſur l'axiome des Stoïciens, *que tout appartient au Sage, que le Sage eſt tout.*

Digne de Craſſus.] Cela ſe raporte au fils, & non pas au diſcours, car le ſens de ce mot eſt à mon avis, *c'eſt l'Axius de Craſſus.* Le grace de ce mot ne peut être conſervée en nôtre langue.

avantageux d'avoir Ciceron pour ami que pour ennemi, c'eſt pourquoi lui faiſant toute ſorte d'amitiez, il lui dit un ſoir *qu'il vouloit ſouper chez lui.* Ciceron le reçut très-volontiers. Quelques jours après quelques-uns de ſes amis lui parlerent de Vatinius, & lui dirent *qu'il mouroit d'envie de ſe raccommoder avec lui & de regagner ſon amitié*, car ils étoient fort broüillez. *N'eſt-ce point*, répondit Ciceron, *que Vatinius veut auſſi ſouper avec moi?* Voilà quel il étoit pour Craſſus.

Vatinius avoit des écroüelles qui lui rendoient le cou fort gros. Un jour qu'il avoit plaidé à l'audience avec grand apparat, Ciceron dit, *voilà un Orateur bien enflé.* Quelque tems après on vint dire à Ciceron que Vatinius étoit mort, mais dans la ſuite il apprit qu'il étoit vivant, *que la male mort*, dit-il, *prenne celui qui a ſi méchamment menti.*

Plaiſanteries de Ciceron ſur Vatinius.

Ceſar ayant fait ordonner par un décret que toutes les terres de la Campanie ſeroient diſtribuées aux ſoldats, la plûpart des Senateurs qui y étoient intereſſez, s'en plaignirent, & Lucius Gellius qui étoit le plus vieux, s'emporta plus que les autres, & dit que cette diſtribution ne ſe feroit jamais pendant qu'il ſeroit en vie, *attendons donc*, repartit Ciceron, *car Gellius ne demande pas un long terme.*

Mot de Ciceron ſur la vieilleſſe de Gellius.

Il y avoit un certain Octavius, à qui on reprochoit qu'il étoit Africain. Un jour que Ciceron plaidoit, cet homme s'aviſa de dire qu'il ne l'en-

Oreilles percées aux Eſclaves.

tendoit point. *Tu as pourtant l'oreille percée*, lui dit Ciceron. Metellus Nepos lui reprochoit un jour *qu'il avoit fait plus mourir de gens en les accuſant, qu'il n'en avoit ſauvé en les défendant. Je l'avouë*, lui répondit Ciceron, *car il y a en moi encore plus de bonne foi & de verité, que d'éloquence.*

Vive repartie de Ciceron à Metellus.

Un jeune homme, qui étoit accuſé d'avoir empoiſonné ſon pere dans un gâteau, s'emportoit & menaçoit qu'il accableroit d'injures Ciceron. *J'aime mieux*, lui répondit Ciceron, *tes injures, que ton gâteau.*

Bon mot de Ciceron à un homme accuſé d'avoir empoiſonné ſon pere.

Publius Seſtius l'avoit pris pour Avocat avec quelques autres dans une affaire criminelle qu'il avoit, & pourtant il vouloit toûjours parler & ne laiſſer jamais parler ſes Avocats. Comme les Juges étoient aux opinions & qu'il paroiſſoit qu'ils alloient l'abſoudre, *profite bien du tems, Seſtius*,

Bon mot de lui à Seſtius.

Tu as pourtant l'oreille percée, lui dit Ciceron.] Il confirme le reproche qu'on lui faiſoit d'être Afriquain, & l'accuſe de plus d'avoir été eſclave, car dans ces pays on perçoit les oreilles aux eſclaves pour marque de leur ſujettion. Et cette coûtume avoit paſſé aux payens, des Uſages des Juifs à qui Dieu l'avoit ordonnée pour les eſclaves qui ne vouloient pas ſortir de ſervitude. Voici l'ordre comme il eſt écrit Exod. xv. 6. *Offeret eum Dominus Diis, & applicabitur ad oſtium & poſtes, perforabitque aures ejus fibula, & erit ei ſervus in ſæculum.* & Deuteron. xv. 17. *Aſſumes fibulam & perforabis aurem ejus in janua domus tuæ, & ſerviet tibi uſque in æternum. Ancillæ quoque ſimiliter facies.* C'eſt à cette coûtume que David fait alluſion quand il dit dans le Pſeaume xxxix. *Sacrificium & oblationem noluiſti, aures autem perfeciſti mihi*; où le mot *perfeciſti* ſignifie auſſi *perforaſti*, vous avez percé. *Vous n'avez voulu ni oblation ni ſacrifice, mais vous m'avez percé les oreilles*, c'eſt-à-dire, *vous m'avez retenu pour votre eſclave pour toute l'éternité.*

ſtius,

ſtius, lui dit Ciceron, *car demain tu ſeras homme privé.* *Et par conſequent tu n'auras plus occaſion de parler devant le peuple.*

Il y avoit un Publius Cotta qui ſe piquoit d'être grand Juriſconſulte, quoiqu'il fût très-ignorant & ſans nul eſprit. Ciceron dans une cauſe qu'il plaidoit, l'appella en témoignage, Cotta répondit *qu'il ne ſçavoit rien de tout ce qu'on lui demandoit. Apparemment*, repartit Ciceron, *tu crois qu'on t'interroge ſur quelque queſtion de droit.* *Autre bon mot de lui à Publius Cotta.*

Metellus Nepos dans quelque differend qu'il eut avec Ciceron lui demanda ſouvent pour le piquer, *Ciceron, qui eſt donc ton pere? Ta mere*, lui répondit Ciceron, *a fait en ſorte qu'il t'eſt bien plus difficile qu'à moi de répondre à une pareille queſtion.* Car la mere de ce Metellus avoit la réputation de n'être pas fort ſage; pour lui il étoit fort inconſtant & fort leger, car autrefois étant Tribun du peuple, il quitta tout d'un coup & mal à propos ſon office pour aller trouver Pompée en Syrie, & après y être arrivé il s'en retourna encore plus mal à propos. Son précepteur Philager étant mort, il l'enterra magnifiquement, & mit ſur ſon tombeau un corbeau de marbre. *Voilà*, lui dit Ciceron, *l'action la plus ſage que tu ayes jamais faite, car ce précepteur t'a bien plus enſeigné à voler, qu'à parler.* *Autre bon mot à Metellus dont la mere avoit mauvais bruit.* *Metellus avoit mis un corbeau de marbre ſur le tombeau de ſon précepteur. Bon mot de Ciceron ſur cela.*

Et mit ſur ſon tombeau un corbeau de marbre.] On mettoit d'ordinaire ſur les tombeaux ou des inſtruments qui marquoient la profeſſion du mort, ou des figures d'animaux qui déſignoient ſon naturel. Et quelquefois on mettoit de ces figures pour un ſimple ornement, & afin qu'elles ſerviſſent à diſtinguer le tombeau comme ici.

Car ce précepteur t'a bien plus en-

Marcus Appius plaidant un jour une grande cauſe, dit dans ſon Exorde, que ſon ami, pour lequel il plaidoit, l'avoit prié très-inſtamment d'apporter dans cette affaire beaucoup de ſoin, d'exactitude, de ſçavoir, de force de raiſonnement, & de bonne foi. *Après cela as-tu bien le cœur aſſez dur*, lui dit Ciceron, *pour ne rien faire de tout ce dont ton ami t'a prié?* Il eſt certain que de ſe ſervir de ces brocards & de ces railleries fréquentes contre ſes adverſaires, ou contre ſes ennemis, c'eſt un des préceptes de l'Art Oratoire, & une partie d'un grand Orateur, mais de s'en ſervir, comme il faiſoit, contre tout le monde indifféremment & ſeulement pour le ridicule, ce fut ce qui lui attira la haine de beaucoup de gens. Je rapporterai ici quelques exemples de ces railleries ſans néceſſité, & dites uniquement pour faire rire. Marcus Aquilius avoit deux gendres, qui avoient été bannis, Ciceron l'appella Adraſte. Lucius Cotta, qui aimoit fort le vin, étoit Cenſeur lorſque Ciceron briguoit le Conſulat. Le jour de l'élection, Ciceron, qui s'étoit échauffé, eut ſoif, & demanda un verre d'eau. Pendant qu'il bûvoit, ſes amis étoient tout autour de lui, *vous faites fort bien de me cacher*, leur dit-il, *vous craignez que le Cenſeur ne ſe rende trop difficile à mon égard s'il voit que je bois de l'eau.*

Comment Ciceron confond la vanité de M. Appius.

Les railleries & les brocards dans les plaidoiries ſont ſelon les préceptes de l'Art Oratoire.

Abus que Ciceron en faiſoit en s'en ſervant en toute occaſion, & ſeulement pour le ridicule.

Parce qu'Adraſte avoit marié ſes deux filles à Eteocle & à Polynice, tous deux bannis.

ſéigné à voler, qu'à parler.] Car il étoit allé en Syrie & en étoit revenu très-promptement, comme s'il avoit volé.

Ayant rencontré un jour dans la ruë Voconius, qui avoit avec lui ſes trois filles toutes très-laides, il dit tout haut ce vers d'un Poëte Tragique, *c'eſt malgré Phœbus qu'il a ſemé des enfants.*

C'eſt un vers de Sophocle qui parle de Laius pere d'Oedipe.

Marcus Gellius paſſoit pour être né de pere & de mere qui avoient été eſclaves. Un jour qu'il lût au Senat des lettres avec une voix très-forte & très-claire, *ne vous étonnez pas*, dit Ciceron, *il eſt de ceux qui ont été Crieurs publics.*

Fauſtus, fils de Sylla, qui avoit été ſouverain à Rome, & qui par ſes proſcriptions avoit fait périr tant de Citoyens, ſe trouvant accablé de dettes, & ayant diſſipé en folles dépenſes la plus grande partie de ſon bien, fut obligé d'afficher l'abandonnement géneral de tout ce qui lui reſtoit. *J'aime bien mieux ces affiches du fils*, dit Ciceron, *que celles du Pere.* C'eſt ce qui le rendit odieux à une infinité de gens. Et de-là vint que Clodius & ſes partiſans s'éleverent contre lui,

Fauſtus fils de Sylla obligé par ſes folles dépenſes d'afficher l'abandonnement de ſon bien.

Bon mot de Ciceron ſur cela.

Ciceron ſe rend odieux par ſes railleries.

Fut obligé d'afficher l'abandonnement géneral de ſon bien.] Il y a dans le texte une faute conſiderable, mais qui n'eſt pas difficile à corriger, car elle eſt corrigée dans les apophthegmes pag. 205. où parmi les bons mots de Ciceron, Plutarque rapporte celui-ci, en ces termes : φάυστε ὁ τῦ Σύλλα παιδὸς διὰ πολυῆθος δανείων ἀπάρτιον ϖεϱογραψαντος. *Fauſtus fils de Sylla ayant affiché l'abandonnement de ſon bien, à cauſe de la quantité de dettes dont il étoit accablé.* Ici donc, au lieu de ἀμαρτίαν, il faut lire ἀπάρτιον. Les Grecs diſoient ἀπάρτιον ϖεϱογράφειν pour dire publier, afficher qu'on abandonnoit ſon bien à ſes créanciers, & qu'on étoit prêt à le déguerpir. Il reſulte de ce paſſage que ceux qui étoient ruinez, & qui avoient plus de dettes que de bien, étoient obligez d'afficher qu'ils abandonnoient tous leurs biens, afin que les créanciers priſſent ſur cela leurs meſures, & que perſonne ne pût plus être trompé en leur prêtant.

Clodius, ſon audace & ſon inſolence.

& en voici l'occaſion : ce Clodius étoit de bonne nobleſſe, jeune & bien fait, & d'une audace & d'une inſolence dont rien n'approchoit. Il étoit devenu amoureux de Pompeïa, femme de Ceſar, & il ſe gliſſa ſecretement dans ſa maiſon, déguiſé en joueuſe d'inſtruments. C'étoit le jour que les femmes celébroient dans la maiſon de Ceſar ce ſacrifice myſterieux & ſécret auquel il n'eſt pas permis aux hommes d'aſſiſter. Il n'y avoit donc aucun homme dans toute la maiſon; mais Clodius, qui étoit encore ſi jeune qu'il n'avoit point de barbe, eſpera qu'il pourroit entrer dans l'appartement de Pompeïa avec les autres femmes ſans être reconnu. Comme il fut donc entré la nuit dans cette maiſon qui étoit fort vaſte, il s'égara dans ces grands appartements dont il ne connoiſſoit pas les êtres; une des femmes d'Aurelia mere de Ceſar, l'ayant trouvé errant cà & là, lui demanda ſon nom; forcé de parler il dit qu'il cherchoit une des femmes de Pompeïa qui s'appelloit *Abra*. La ſervante d'Aurelia l'entendant vit bien que ce n'étoit pas la voix d'une femme, & ſe mit à crier & à appeller les femmes. Ces femmes accourent, ferment toutes les portes, cherchent dans tous les coins & recoins, & trouvent enfin Clodius refugié dans la chambre d'une ſervante avec laquelle il avoit eu quelque commerce.

Il eſt amoureux de la femme de Ceſar, & ſe gliſſe dans ſa maiſon déguiſé en femme.

Eclat que fit cette avanture.

Cette avanture ayant éclaté, Ceſar répudia Pompeïa, & fit appeller en juſtice Clodius pour

crime d'impieté. Ciceron étoit ami particulier de Clodius, qui lui avoit rendu de grands ſervices dans tout ce qu'il avoit fait contre Catilina, & qui avoit toûjours été à ſes côtez pour lui ſervir comme de garde. Clodius ſoûtenoit que l'accuſation étoit intentée à faux, qu'il n'étoit point à Rome dans ce temps-là, & qu'il ſe trouvoit heureuſement dans des lieux très-éloignez. Mais Ciceron témoigna contre lui que ce jour-là même il étoit venu dans ſa maiſon pour lui parler de quelques affaires, & cela étoit vrai, mais il ne dépoſoit pas tant pour rendre témoignage à la verité, que pour ſe juſtifier auprès de ſa femme Terentia, qui haïſſoit mortellement Clodius, à cauſe de ſa ſœur Clodia. Car elle ſçavoit que Clodia s'étoit mis en tête d'épouſer Ciceron, & qu'elle ménageoit cette intrigue par l'entremiſe d'un certain Tullus, qui étoit un des plus intimes amis de Ciceron, & le plus avant dans ſa confidence, & qui voyoit fort aſſiduement Clodia & lui faiſoit la cour, ce que Terentia voyoit tous les jours de ſes propres yeux, car Clodia étoit ſa voiſine, & ces fréquentes viſites augmenterent infiniment ſes ſoupçons & ſa jalouſie. D'ailleurs Terentia étoit naturellement de fort mauvaiſe humeur, & de plus elle gouvernoit ſon mari. Ainſi elle l'excita contre Clodius, & le porta à l'entreprendre, & à témoigner contre lui. La plûpart des plus honnêtes gens & des plus gens de bien témoignerent auſſi

Ceſar repudie ſa femme & accuſe Clodius d'impieté.

Clodius avoit rendu de grands ſervices à Ciceron.

Ciceron dépoſe contre lui pour plaire à ſa femme Terentia.

La cauſe de la haine de Terentia pour Clodius.

Mauvaiſe humeur de Terentia & ſon pouvoir ſur ſon mari.

contre lui, dépoſant qu'il étoit un parjure, & un fripon, qu'il avoit corrompu le peuple par argent, & qu'il avoit ſéduit ou violé des femmes. Lucullus produiſit deux ſervantes qui dépoſerent qu'il avoit eu un commerce criminel avec la plus jeune de ſes ſœurs, mariée à ce même Lucullus, & le bruit étoit fort grand qu'il avoit commis le même inceſte avec ſes deux autres ſœurs, dont l'une, Terentia étoit mariée à Marcius Rex, & l'autre Clodia avoit épouſé Metellus Celer. Cette derniere étoit appellée *Quadrantaria*, parce qu'un de ſes amants lui envoya une bourſe de petite monnoye appellée *quadrans*, au lieu de piéces d'or. Les Romains appellent Quadrans la plus petite de leur monnoye de cuivre. Clodius fut plus diffamé pour cette ſœur-là que pour les deux autres. Cependant comme le peuple étoit fort oppoſé à ceux qui dépoſoient contre lui, & qui s'attachoient à le pourſuivre, les Juges craignant quelque violence de ſa part, mirent tout autour du tribunal, où ils étoient aſſemblez, des gens armez pour la ſûreté de leurs perſonnes, & la plûpart porterent leur avis dans des tablettes, où ils opinoient ſur pluſieurs autres

Dépoſition contre Clodius.

Clodius accuſé d'inceſte avec ſes trois ſœurs.

Dans un Mſ. cette ſœur de Clodius eſt nommée Tertia, *au lieu de* Terentia.

Le quadrans ne valoit qu'un liard de nôtre monnoye.

Les Romains appellent Quadrans la plus petite de leur monnoye de cuivre.] Plutarque devoit dire *une des plus petites piéces de leur monnoye de cuivre.* Car il y avoit encore des piéces plus petites que le quadrans.

Et la plûpart porterent leur avis dans des tablettes, où ils opinoient ſur pluſieurs autres articles. [Il y a dans le texte, *Et la plûpart porterent leur avis dans des tablettes, où les lettres étoient broüillées.* Mais ce paſſa-

articles en même-tems. Il parut pourtant qu'il y eut un plus grand nombre de voix pour l'absoudre, & il courut un bruit qu'il y avoit eu de l'argent donné. C'est pourquoi Ciceron rencontrant ces Juges au sortir de l'audience, leur dit, *vraiment vous aviez grande raison de demander des gardes pour vôtre sûreté, de peur qu'on ne vous enlevât l'argent que vous aviez reçu.* Et comme Clodius reprochoit à Ciceron qu'il avoit eu beau déposer, que les Juges ne l'avoient pas cru; *Tu te trompes*, lui dit Ciceron, *il y en a vingt-cinq qui m'on cru, car il y en a autant qui t'ont condamné, & il y en a trente qui ont refusé de te croire, car ils n'ont voulu t'absoudre qu'après avoir reçu l'argent.*

Clodius est absous.

Bon mot de Ciceron aux Juges qui avoient absous Clodius.

Reproche que Clodius fait à Ciceron.

Comment Ciceron refute ce reproche.

Pour ce qui est de Cesar, quand il fut appellé en témoignage contre Clodius, il ne voulut point être témoin contre lui, & il ne dit point qu'il eût averé l'adultere de sa femme, mais il dit *qu'il l'avoit repudiée, parce qu'il falloit que la femme de Cesar fût non seulement exempte de toute action honteuse, mais encore pure & nette de tout soupçon.*

Cesar ne voulut pas temoigner contre Clodius.

Beau mot de Cesar sur la repudiation de sa femme.

ge est visiblement corrompu. Voilà une maniere bien ridicule & bien frivole de donner son avis, en broüillant & confondant les lettres, afin qu'on eût de la peine à le déchiffrer. Je ne pense pas qu'il y ait ailleurs aucun vestige que des Juges en donnant leur avis par écrit ayent eu recours à un tel expedient. Dans la vie de Cesar, Plutarque, en parlant de cette absolution de Clodius, écrit que les Juges donnerent leur avis pêle mêle sur plusieurs autres articles συγκεχυμένας τοῖς φρονήμασι τὰς γνώμας, & je crois que c'est la leçon qu'il faut rétablir ici, en lisant τοῖς φρονήμασιν au lieu de τοῖς γνώμασιν. J'en ai expliqué les raisons dans mes remarques sur la vie de Cesar tom. VI. pag. 204.

Clodius nommé Tribun fuſcite des affaires à Ciceron.

Clodius échappé à ce grand danger, n'eut pas plûtôt été nommé Tribun du peuple, qu'il s'attacha à perſécuter Ciceron en lui ſuſcitant des affaires & en ameutant tout le monde contre lui. D'abord il gagna le peuple par des Loix très-avantageuſes qu'il propoſa en ſa faveur, fit décerner aux deux Conſuls les plus grandes Provinces, à Piſon la Macedoine, & à Gabinius la Syrie; donna le droit de bourgeoiſie à un grand nombre de pauvres, & eut autour de lui une foule d'eſclaves armez. Des trois hommes qui avoient alors la plus grande autorité dans Rome, Craſſus faiſoit une guerre ouverte à Ciceron, Pompée faiſoit le fier avec l'un & avec l'autre, & Ceſar étoit ſur le point d'aller dans les Gaules avec ſon armée. Ciceron eut recours à ce dernier, quoiqu'il ſçût bien qu'il n'étoit pas ſon ami, & qu'au contraire il lui en vouloit depuis ce qui s'étoit paſſé dans l'affaire de Catilina, & il le pria de permettre qu'il allât avec lui en qualité de ſon Lieutenant. Ceſar le reçut avec joye, & Clodius voyant que par ce moyen Ciceron échappoit à l'année de ſon Tribunat, fit ſemblant de vouloir ſe raccommoder avec lui, rejettant

Ciceron a recours à Ceſar.

Conduite de Clodius pour abuſer Ciceron.

Et il le pria de permettre qu'il allât avec lui en qualité de ſon Lieutenant.] Plutarque ſe trompe ici, ce ne fut pas Ciceron qui pria Ceſar de permettre qu'il allât avec lui dans les Gaules en qualité de ſon Lieutenant, ce fut Ceſar qui lui offrit cette Lieutenance. C'eſt Ciceron qui le dit lui-même dans la lettre 18. du 2. liv. à Atticus. *A Cæſare valde liberaliter invitor in legationem illam, ſibi ut ſim legatus.*

ſur

ſur Terentia toute l'animoſité que Ciceron lui avoit témoignée, parlant fort honnêtement de lui en toute occaſion, & tenant par tout des diſcours pleins de douceur, comme un homme qui ne le haïſſoit en aucune maniere, & qui ne conſervoit aucun reſſentiment, mais qui ſe plaignoit toûjours un peu comme un ami ſe plaint de ſon ami. Par cette conduite il calma ſi fort toutes les craintes de Ciceron qu'il remit à Ceſar ſa Lieutenance & qu'il ſe rejetta dans les affaires comme auparavant.

Ceſar irrité du procedé de Ciceron, reveille contre lui l'affaire des conjurez qu'il avoit fait exécuter.

Ceſar piqué de ce procédé, excita encore Clodius contre lui, éloigna de lui Pompée, & déclara devant tout le peuple qu'il trouvoit que Ciceron avoit bleſſé l'honnêteté, violé la Juſtice, & foulé aux pieds tous les droits divins & humains d'avoir fait mourir Lentulus & Cethegus ſans aucune forme de jugement. Voilà l'accuſation qui fut intentée contre lui, & ſur laquelle il fut appellé en juſtice. Ciceron ſe voyant donc pourſuivi très-vivement & en grand danger, prit la robe de deüil, & laiſſant croître ſa barbe & ſes

L'an de Rome DCXCV. *la 49. de l'âge de Ciceron.*

Ciceron appellé en juſtice prend la robe de deüil.

Par cette conduite il calma ſi fort toutes les craintes de Ciceron qu'il remit à Ceſar ſa Lieutenance.) Une marque ſûre que ce ne fut pas cette conduite de Clodius, qui porta Ciceron à remettre à Ceſar ſa Lieutenance, c'eſt que dans le même tems que Ceſar la lui offroit, Ciceron écrivoit à ſon ami Atticus qu'il ne croyoit pas l'accepter, que perſonne n'en ſçavoit rien encore, mais qu'il ne vouloit pas s'éloigner de Rome, & qu'il avoit une merveilleuſe envie de combattre. *Hanc ego teneo, ſed uſurum me non puto, neque tamen ſcit quiſquam. Non lubet fugere: aveo pugnare.* Lib. 2. Ep. XVIII.

cheveux, il alloit par tout ſuppliant le peuple. Clodius ſe trouvoit toûjours au-devant de lui dans toutes les ruës environné d'un grand nombre de gens inſolens & outrageux, qui le brocardoient ſans aucune retenuë ſur ſon changement de robe & ſur ſa mine triſte & abbattuë, & qui lui jettant très-ſouvent de la bouë au viſage & le pourſuivant à coups de pierres, troubloient ſes ſollicitations & l'empêchoient de préſenter ſes requêtes au peuple. Malgré tout cela la plûpart des chevaliers changerent de robe comme lui, & plus de vingt mille jeunes hommes des meilleures maiſons le ſuivoient par tout, les cheveux pendans, priant & intercedant en ſa faveur. Le Senat s'aſſembla enſuite pour ordonner que le peuple changeroit de robe comme pour un deüil public ; mais les Conſuls s'y étant oppoſez, & Clodius ayant environné le Senat de gens armez, la plûpart des Senateurs effrayez, ſortirent criant & déchirant leurs habits.

Inſultes qu'il eſſuyoit des émiſſaires de Clodius.

La plûpart des Chevaliers & des Nobles prennent l'habit de deüil en ſa faveur. Il y en eut juſqu'à vingt mille.

Le Senat ordonne au peuple de le prendre, les Conſuls s'y oppoſent.

Ce ſpectacle ſi pitoyable ne toucha point ces ſatellites de Clodius également incapables & de compaſſion & de honte, mais il falloit de toute néceſſité ou que Ciceron s'en allât volontairement en exil, ou qu'il combattît à main armée contre Clodius. Dans cette extrêmité il implora le ſecours de Pompée ; mais il s'étoit retiré exprès, & ſe tenoit dans une maiſon de campagne, qu'il avoit près du Mont d'Albe. Ciceron lui envoya d'abord ſon gendre Piſon pour le conjurer

Ciceron implore le ſecours de Pompée, & ne trouve en lui qu'ingratitude.

de venir à ſon aide, & il y alla enſuite lui-même. Pompée averti de ſon arrivée, n'eut pas la force de ſoûtenir ſa vûë, car il avoit une honte & une confuſion horrible de voir à ſes pieds un homme qui avoit ſoûtenu pour lui de ſi grands combats, qui lui avoit rendu de ſi grands ſervices, & qui dans ſes actions publiques avoit parlé ſi avantageuſement de lui. Mais étant gendre de Ceſar il ſacrifia à ſa priere tous ces anciens plaiſirs qu'il avoit reçus de Ciceron, & ſortant par une porte dérobée, il évita ſa rencontre.

Pompée l'évite.

Pompée ſacrifie Ciceron à Ceſar ſon beau-pere.

Ciceron ſe voyant trahi par lui & abandonné de tout le monde, eut recours aux Conſuls. Gabinius ſe montra toûjours très-difficile, & le traita très-rudement, mais Piſon fut plus doux & plus gracieux. Il l'exhorta à s'éloigner, à céder à cette impetuoſité de Clodius, à ſupporter avec patience ce changement de temps, & à ſe réſerver pour être encore le Sauveur de ſa patrie, qui pour l'amour de lui ſe trouvoit plongée dans des ſéditions horribles & dans des maux infinis.

Piſon exhorte Ciceron à s'éloigner.

Ciceron ayant reçu cette réponſe, conſulta avec ſes amis. Lucullus lui conſeilloit de demeurer, l'aſſûrant qu'il ſeroit le plus fort, & qu'il viendroit à bout de ſes ennemis, mais tous les autres furent d'avis qu'il s'éloignât, bien aſſûré que le peuple le déſireroit bien-tôt dès qu'il ſeroit las de la folie & de la fureur de Clodius. Ciceron ſe rendit à ce dernier avis, & prenant une ſtatuë de

la Déeſſe Minerve, qu'il conſervoit depuis long-tems dans ſa maiſon, & à laquelle il avoit une devotion toute particuliere, il la porta au Capitole où il la conſacra avec cette Inſcription, *à Minerve Gardienne & Protectrice de Rome.* Après quoi il prit de ſes amis des gens pour l'accompagner, ſortit de la ville ſur le minuit, & marchant à pied il traverſa la Lucanie pour aller s'embarquer & gagner la Sicile.

Ciceron avant que de ſe retirer conſacre dans le Capitole une ſtatuë de Minerve.

Il traverſe à pied la Lucanie.

Dès que le bruit de ſa fuite fut répandu, Clodius le fit condamner au banniſſement par un arrêt du peuple, & fit afficher par tout qu'il étoit enjoint aux Romains de lui refuſer le feu & l'eau, & de ne lui pas donner retraite dans leurs maiſons à cinq cent milles de Rome. Mais la conſidération & le reſpect qu'on avoit pour Ciceron, étoient à un ſi haut point que perſonne ne fit aucun compte de ces affiches, & que tout le monde s'empreſſa pour le recevoir avec toutes les demonſtrations d'amitié, & que par tout à ſon départ on l'accompagna avec pompe & cérémonie. Il n'y eut qu'une ſeule ville des Lucaniens, appellée alors Hipponium, & aujourd'hui Vibone, où il ſe trouva un homme natif de Sicile, appellé Vi-

Clodius le fait condamner au banniſſement.

Ordre cruel qu'il fait afficher contre lui.

On ne fait aucun compte de ſes affiches.

Honneurs qu'on fit à Ciceron dans tous les lieux où il paſſa.

Où il la conſacra avec cette inſcription, à Minerve Gardienne & Protectrice de Rome.] Il y a bien de la grandeur dans cette action de Ciceron. Ne pouvant plus défendre & conſerver Rome par ſa préſence, il la remet entre les mains de la Déeſſe Minerve. Quand les Sages ſont forcez d'abandonner une ville & de la laiſſer en proye à la fureur d'un peuple, on ne doit plus attendre ſon ſalut que de Dieu.

bius, à qui Ciceron avoit fait de fort grands plaisirs, & à qui l'année de son Consulat il avoit fait donner l'emploi de Capitaine des ouvriers, qui cependant refusa de le recevoir dans sa maison, & promit seulement de lui marquer un lieu à la campagne où il pourroit se retirer. Et Vibius Virginius, Préteur de la Sicile, à qui Ciceron avoit rendu aussi de très-grands services, lui écrivit de s'éloigner de son Gouvernement.

Ingratitude de Vibius & de Virginius.

Outré de cette ingratitude il tira droit à Brunduse, & s'étant embarqué là pour Dyrrachium, il eut d'abord un vent très-favorable; mais quand il fut en pleine mer, il se leva un vent de la marine qui l'obligea de relâcher au même endroit d'où il étoit parti. Il se rembarqua par le premier bon vent & arriva à Dyrrachium; mais on dit que quand il voulut débarquer, on sentit tout d'un coup un grand tremblement de terre, & que les eaux de la mer se retirerent. Les Devins conjecturerent de là que son exil ne seroit pas long, parce que ces signes prédisoient un changement considérable.

Il n'entra point dans la ville, il passa treize jours dans les jardins de Lenius Flaccus.

Grand tremblement de terre arrivé à Dyrrachium quand Ciceron voulut débarquer.

Présage que les Devins en tirent.

Pendant qu'il fut à Dyrrachium une infinité de gens allerent lui rendre visite par l'affection qu'on lui portoit, & toutes les villes de Grece disputoient à l'envi à qui lui feroit le plus d'honneurs. Malgré tout cela il étoit toûjours triste & desespéré, tournant à tout moment les yeux vers l'Italie, comme les amans infortunez les tournent sans cesse vers l'objet de leur amour, & son mal-

Honneurs qu'on lui fit par toutes les villes de Grece.

heur lui abbattit le courage, l'humilia, & le rapetiſſa, s'il eſt permis de parler ainſi, beaucoup plus qu'on ne l'auroit attendu d'un homme ſi inſtruit & nourri dans le ſein des Lettres & de la Philoſophie. Cependant il avoit ſouvent prié ſes amis de ne l'appeller plus Orateur, mais Philoſophe; car il diſoit qu'il avoit choiſi la Philoſophie comme l'action, & la Rhétorique comme l'inſtrument dont il étoit obligé de ſe ſervir pour les néceſſitez de ſon miniſtére. Mais l'opinion n'a que trop de force pour effacer de l'ame tous les diſcours de la raiſon, comme une teinture qui n'a pas bien pénetré, & pour y imprimer les troubles & les paſſions de la multitude par le commerce continuel & la frequente habitude que le ſoin du Gouvernement oblige d'avoir avec elle, à moins que quelqu'un ne ſoit ſi bien ſur ſes gardes qu'il converſe avec ceux du dehors, dans cette ferme réſolution de ſe mêler avec eux des mêmes affaires ſans participer aux mêmes paſſions, que ces affaires leur inſpirent ordinairement.

Ciceron plus abbattu de ſon malheur que ne le devoit être un Philoſophe.

La Philoſophie, une action, & la Rhétorique, un inſtrument.

Grande force de l'opinion.

Pourquoi les hommes d'Etat ſont ordinairement ſujets aux paſſions & aux opinions du peuple.

Grand précepte de Plutarque.

Après que Clodius eut fait bannir Ciceron, il brûla ſes maiſons de campagne & la maiſon de la ville, à la place de laquelle il fit bâtir le temple de la Liberté. Il fit mettre auſſi tous ſes biens à l'encan, de ſorte que tous les jours on entendoit faire les criées, mais il ne ſe préſentoit perſonne pour acheter.

Clodius fait brûler les maiſons de Ciceron, & met ſes biens à l'encan.

Le temple de la Liberté bâti dans l'emplacement de la maiſon de Ciceron.

S'étant rendu rédoutable aux Nobles par ces

violences, & ayant attiré à lui le peuple déja abandonné à toute ſorte de licence, d'audace & d'emportement, il entreprit Pompée, & décria la plûpart des choſes qu'il avoit faites pendant ſon Généralat. Pompée qui vit le méchant effet que cela produiſoit pour lui, ſe blâma fort lui-même d'avoir abandonné Ciceron, & plein de repentir il employa tous les moyens poſſibles à l'aide de ſes amis pour le faire rappeller. Clodius s'y oppoſoit de toute ſa force, mais le Senat déclara qu'il n'entendroit parler de quoi que ce fût, & qu'il ne dépêcheroit aucune affaire publique qu'on n'eût rappellé Ciceron.

Clodius entreprend Pompée.

Pompée ſe repent d'avoir abandonné Ciceron, & travaille à le faire rappeller.

Déclaration du Senat bien glorieuſe à Ciceron.

L'année ſuivante Lentulus étant Conſul avec Metellus, la ſédition ſur cette affaire augmenta à tel point qu'il y eut des Tribuns bleſſez dans la place, & que Quintus, frere de Ciceron, fut laiſſé pour mort parmi les morts. Alors le peuple commença à changer de ſentiment, & Milon, l'un des Tribuns du peuple, fut le premier qui eut le courage de mettre la main ſur Clodius & de le traîner par force en Juſtice. La plus grande partie du peuple & de toutes les villes des environs ſe joignit à Pompée, qui, ſuivi de cette foule, vint ſur la place, en chaſſa Clodius & toute ſa cabale,

La ſédition augmente l'année ſuivante.

Milon, un des Tribuns, traine Clodius en Juſtice.

L'année ſuivante Lentulus étant Conſul avec Metellus.] C'eſt ainſi que ce paſſage doit être traduit. Ce qui précéde ſe paſſa ſous le Conſulat de Piſon & de Gabinius. Et ce qui ſuit ſe paſſa l'année ſuivante ſous le Conſulat de P. Cornelius Lentulus Spinther, & de Quintus Cæcilius Metellus Nepos, l'an de Rome DCXCVI. la 50. de l'âge de Ciceron.

& appella le peuple à venir donner ſes ſuffrages ſur le rappel de Ciceron. On dit que jamais choſe ne fut ordonnée par le peuple avec tant d'unanimité, d'affection & de zele que ce rappel. Et le Senat à l'envi du peuple, décerna qu'on louëroit & qu'on remercieroit les villes qui avoient recueilli Ciceron dans ſon exil, & qu'on rebâtiroit aux dépens du public ſa maiſon de la ville, & ſes maiſons de campagne que Clodius avoit brûlées.

Le peuple ordonne le rappel de Ciceron.

Decret du Senat en ſa faveur.

Ciceron fut rappellé ſeize mois après ſon exil.

Et qu'on rebâtiroit aux dépens du public ſa maiſon de la ville, & ſes maiſons de campagne que Clodius avoit brûlées.) Comme la place de ſa maiſon de Rome avoit été conſacrée, les Pontifes furent conſultez pour ſçavoir ſi elle pouvoit être renduë, ils répondirent qu'elle avoit été mal conſacrée, & qu'on pouvoit la rendre. Les Conſuls lui ordonnerent pour cette maiſon deux cent cinquante mille livres, pour la maiſon de Tuſculum ſoixante-deux mille cinq cent livres, & pour celle de Formies trente-un mille deux cent vingt-cinq livres, & il ſe plaint des deux dernieres eſtimations qui furent trouvées trop modiques, non ſeulement par tous les gens de bien, mais par le peuple même. *Nobis ſuperficiem Ædium*, dit-il, dans la ſeconde lettre du IV. Liv. à Atticus, *Conſules de conſilii ſententia æſtimarunt HS. vicies. Cætera valde illiberaliter. Tuſculanam villam quingentis millibus, Formianum HS. ducentis quinquaginta millibus. Quæ æſtimatio non modo vehementer ab optimo quoque, ſed etiam à plebe reprehenditur.*

Ciceron fut rappellé ſeize mois après ſon exil.) C'eſt la véritable explication de ce paſſage. Car Plutarque ne parle pas du jour que Ciceron revint à Rome, mais du jour que ſon appel fut ordonné. Il étoit ſorti de Rome à la fin du mois de Mars de l'année précédente, & ſon rappel fut ordonné le jour avant les Nones d'Août, c'eſt-à-dire, le quatre, ſeize mois après ſon départ, & il ne rentra dans Rome que le jour avant les Nones de Septembre, c'eſt-à dire, le quatre, un mois après ſon rappel.

Toutes

Toutes les villes des environs de ſon paſſage en eurent une ſi grande joye, qu'elles ſortoient toutes au devant de lui, de ſorte que ce que Ciceron dit lui-même dans la ſuite, *que toute l'Italie l'avoit portée ſur ſes épaules dans Rome*, ſe trouva être encore au deſſous de la vérité, car jamais on n'a vu un ſi grand concours de peuple. Craſſus même, qui étoit ſon ennemi capital avant ſon exil, lui alla au devant comme les autres, & ſe réconcilia avec lui, diſant qu'il vouloit bien faire ce plaiſir à ſon fils, qui étoit grand imitateur & zélateur de Ciceron.

Toutes les villes ſortent au devant de lui.

Dans l'Oraiſon qu'il prononça le lendemain de ſon retour.

Craſſus même va au devant de lui.

Peu de tems après, Ciceron ayant épié le tems que Clodius étoit abſent, monta au Capitole avec pluſieurs de ſes amis, prit les tables Tribuniciennes où étoient écrites toutes les choſes qui avoient été réſoluës & exécutées pendant ce Tribunat, les rompit & les mit en piéces. Clodius ſe plaignit hautement de cette violence de Ciceron, & lui en fit un crime; mais Ciceron répondit qu'*il n'avoit pas été fait Tribun legitime-*

Action violente & hardie de Ciceron.

Peu de tems après, Ciceron ayant épié le tems que Clodius étoit abſent, monta au Capitole avec pluſieurs de ſes amis, prit les tables Tribuniciennes.] Cela ſe paſſa l'année ſuivante ſous le Conſulat de Cn. Cornelius Lentulus Marcellinus, & de L. Martius Philippus, l'an de Rome DCXCVII. le 51. de l'âge de Ciceron. Mais Plutarque oublie une particularité conſidérable; Ciceron n'attendit pas l'abſence de Clodius pour faire cette entrepriſe; il monta au Capitole Clodius étant dans Rome, & enleva les tables; mais Clodius ſurvint avec ſon frere Caius, qui étoit Préteur, & les lui arracha. Enſuite Ciceron épia l'abſence de Clodius, monta pour la ſeconde fois au Capitole, & ayant enlevé ces tables, il les porta dans ſa maiſon.

Mais il s'étoit fait adopter par une famille Plebeienne.

ment, parce qu'il étoit d'une famille Patricienne, qu'ainſi rien de tout ce qu'il avoit fait dans ſon Tribunat ne pouvoit être valide, & que tout étoit nul. Caton s'emporta ſur cela, & s'oppoſa à ce ſentiment, non qu'il voulût loüer ni ſoûtenir ce qu'avoit fait Clodius, mais il repréſentoit *que le Senat feroit une action très-violente & très-injuſte, s'il caſſoit toutes les choſes qui s'étoient faites pendant le Tribunat de Clodius, parmi leſquelles ſe trouvoit la commiſſion qui lui avoit été donnée d'aller à Cypre & à Byzance, & tout ce qu'il avoit fait pour l'exécuter.* Cela fut cauſe que Ciceron ſe broüilla avec lui ; mais cette broüillerie n'aboutit à aucune rupture d'éclat, elle fit ſeulement qu'ils vêcurent plus froidement enſemble.

Caton s'oppoſe à Ciceron. Ses raiſons.

Ciceron & Caton ſe brouillent, mais ſans éclat.

Quelque tems après Milon tua Clodius, & étant pourſuivi pour ce meurtre, il eut recours à Ciceron & le pria de le défendre. Le Senat qui craignit qu'un homme de la naiſſance, de la réputation & du courage de Milon ſe trouvant en danger, il n'arrivât quelque deſorde dans la ville, commit Pompée pour préſider à ce jugement & à tous les autres jugemens pour crime capital, en procurant à la ville & aux Tribunaux la ſûreté néceſſaire. Pompée s'empara de la place avant le point du jour, & y poſta des ſoldats depuis un bout juſqu'à l'autre. Milon craignant que Ciceron, troublé à la vûë de ces armes, ſpectacle auquel il n'étoit pas accoûtumé,

Ciceron entreprend de défendre Milon pourſuivi pour le meurtre de Clodius.

Pompée commis par le Senat pour procurer la ſûreté aux Juges.

Précautions que prit Pompée.

Spectacle auquel il n'étoit pas accoûtumé.) Dans le texte au lieu

ne plaidât moins bien ſa cauſe, lui perſuada de ſe faire porter en litiere ſur la place & de ſe tenir là en repos, juſqu'à ce que les Juges fuſſent venus & que l'aſſemblée fût formée. Car Ciceron n'étoit pas ſeulement timide à la guerre, & quand il voyoit l'éclat des armes, mais il ne ſe preſentoit jamais pour plaider qu'avec beaucoup de crainte, & à peine ceſſa-t'il de trembler, & le cœur de lui battre après même que ſon éloquence par le long uſage fut entierement formée, & qu'elle eut acquis toute ſa perfection. Alors même il ne laiſſoit pas encore de craindre, comme cela parut dans l'affaire de Lucinius Murena dont il entreprit la défenſe contre Caton qui l'accuſoit. Car dans cette cauſe il ſe piqua de ſurpaſſer Hortenſius, qui avoit plaidé avec un merveilleux applaudiſſement, c'eſt pourquoi il ne ſe donna aucun repos la veille du jour qu'il devoit répondre, & travailla toute la nuit, de ſorte que cette grande application ſans un ſeul moment de ſommeil l'incommoda ſi fort qu'il plaida moins bien, & qu'il parut inferieur à ſon rival.

Ciceron ne parloit jamais en public ſans trembler.

Ce qui lui arriva lorſqu'il plaida pour Murena dix ou onze ans avant le Conſulat de Pompée.

Le trop grand travail nuiſit à Ciceron dans la cauſe de Murena.

de ἀνδεία qui ne peut avoir lieu ici, il faut lire ἀνδρεία, comme dans les Mſſ.

Car dans cette cauſe il ſe piqua de ſurpaſſer Hortenſius, qui avoit plaidé avec un merveilleux applaudiſſement.) Murena avoit trois Avocats, Hortenſius, M. Craſſus & Ciceron. Hortenſius avoit déja parlé pour lui avec beaucoup d'éloquence. Ciceron, jaloux de la réputation de ce perſonnage, travailla beaucoup pour le ſurpaſſer. Et ce fut ce grand travail qui lui nuiſit.

Et qu'il parut inferieur à ſon rival.) ὑποδεέστερος αὐτῷ, *au deſſous de lui*, c'eſt-à-dire d'Hortenſius. Ceux qui ont lû ὑποδεέστερος ἑαυτῷ *au deſſous de lui-même*, ſe ſont fort éloignez du véritable ſens.

Le jour donc qu'il devoit plaider pour Milon, quand il fut arrivé ſur la place, & qu'au ſortir de ſa litiere il vit Pompée aſſis tout au haut comme dans un camp, & toute la place briller de l'éclat des armes dont il étoit environné, il fut troublé, & ne commença à parler qu'avec beaucoup de peine, tremblant de tout ſon corps & la voix foible & entrecoupée, pendant que Milon qui étoit l'accuſé, aſſiſtoit à ce jugement avec beaucoup d'aſſûrance & de courage, ayant dédaigné même de laiſſer croître ſes cheveux & de prendre la robe noire, comme c'étoit la coûtume; & cette audace ne fut pas ce qui contribua le moins à ſa condamnation. Mais pour Ciceron, ce tremblement paroiſſoit plûtôt en lui l'effet de l'affection qu'il avoit pour ſes parties, que de ſa timidité.

Ciceron troublé à la vûë des gens armez qui environnoient la place lorſqu'il devoit plaider pour Milon.

Milon accuſé eſt plus aſſûré & plus ferme que ſon Avocat.

Comment Plutarque excuſe la timidité de Ciceron.

Il entra auſſi dans le College des Prêtres que les Romains appellent Augures, & il y eut la place du jeune Craſſus après qu'il eut été tué dans la guerre contre les Parthes.

Ciceron reçu dans le College des Augures; il y étoit déja lorſque Milon tua Clodius.

Enſuite les Provinces étant tirées au ſort & la Cilicie lui étant échûë, avec une armée de douze mille hommes de pied, & de deux mille ſix cent chevaux il s'embarqua. Parmi ſes inſtructions il y en avoit une qui lui ordonnoit de re-

Le Gouvernement de la Cilicie lui tombe en partage avec une armée conſidérable. Il étoit alors dans ſa 56. année.

Avec une armée de douze mille hommes de pied, & de deux mille ſix cent chevaux.) Il écrit pourtant à ſon ami Atticus qu'il n'avoit que le nom de deux legions, & encore bien foibles, *me nomen habere duarum legionum exilium.* Mais ſon armée groſſit enſuite par les ſecours qui lui arriverent.

mettre la Cappadoce ſous l'obéïſſance de ſon Roi Ariobarzane, ce qu'il fit très-heureuſement ſans guerre & ſans donner aucun ſujet de plainte contre lui. Et voyant que les peuples de la Cilicie, après l'échec que les Romains avoient reçu dans le pays des Parthes, & les mouvements de la Syrie, levoient la tête, il les calma & les ramena en les gouvernant avec beaucoup de douceur. Il refuſa tous les préſens que les Rois lui faiſoient offrir ; il ſoulagea ſa Province des feſtins qu'elle étoit obligée de faire aux gouverneurs, & lui-même il recevoit tous les jours à ſa table les plus honnêtes gens, qu'il traitoit, non avec magnificence, mais proprement & honnêtement. Il n'avoit point de portier à ſa maiſon, & on ne le voyoit jamais couché ſur ſon lit, mais il ſe levoit dès le matin & recevoit debout ou ſe promenant devant ſa porte ceux qui venoient lui faire la cour. On dit que jamais il ne lui arriva de faire battre de verge perſonnes, & de faire déchirer la robe, & que jamais la colere ne le porta à dire la moindre injure à qui que ce fût, ni à condamner perſonne à l'amende avec outrage.

Il rétablit heureuſement Ariobarzane dans ſon Royaume de Cappadoce.

Il calma les peuples de la Cilicie preſts à ſe revolter

Il refuſe tous les préſens des Rois.

Soulagements qu'il procura à ſa Province.

Sa table propre & ſans magnificence.

Comment il recevoit ceux qui lui faiſoient la cour.

Sa douceur & ſa modération.

Ayant trouvé qu'une grande partie des biens publics avoit été uſurpée par des particuliers, il les fit rendre aux villes, qui furent enrichies par

Il fait rendre aux villes les biens publics uſurpez par les particuliers.

☞ *Et de faire déchirer la robe.*] Ce qui étoit une ſorte d'inſulte très-ignominieuſe, & très-ancienne, car nous la voyons pratiquée chez les Ammonites dès le tems de David. *Tulit itaque Hanon ſervos David, raſitque dimidiam partem barbæ eorum, & præcidit veſtes eorum medias uſque ad nates, & dimiſit eos.* II. Reg. 10. 4.

ce moyen, & en même tems il conſerva l'honneur aux uſurpateurs, en les obligeant ſeulement à reſtituer ſans leur faire aucun autre mal.

Il fit auſſi un peu la guerre, car il défit & mit en fuite les brigands qui étoient retirez au Mont Amanus, & pour cette victoire ſes ſoldats l'honorerent du titre d'*Imperator*. L'Orateur Cæcilius l'ayant un jour prié par ſes lettres de lui envoyer des Pantheres de la Cilicie pour un ſpectacle qu'il

Il défait les brigands & eſt honoré du titre d'Imperator.

Il fit auſſi un peu la guerre, car il défit & mit en fuite les brigands qui étoient retirez au Mont Amanus.) Plutarque parle un peu maigrement de cette expedition de Ciceron, car il fit plus que de chaſſer les brigands; non ſeulement il fut appellé *Imperator*, mais on ordonna à Rome des prieres publiques pour ſes grands ſuccès, & on fut ſur le point de lui décerner le triomphe.

L'Orateur Cæcilius l'ayant un jour prié par ſes lettres de lui envoyer des Pantheres.) Il y a faute au nom, ce n'eſt pas l'*Orateur Cæcilius*, mais l'*Orateur Cœlius*, comme le ſçavant Bochard l'a fort bien vû & corrigé. M. Cœlius Rufus étoit alors Edile Curule, & il demandoit ces Pantheres pour les jeux de ſon Edilité. Voici la réponſe que lui fait Ciceron dans la lettre qu'il lui écrit, & qui eſt la 11. du Liv. 2. *De Pantheris, per eos qui venari ſolent agitur mandato meo diligenter, ſed mira paucitas eſt: & eas quæ ſunt, valdé aiunt queri, quod nihil cuiquam inſidiarum in mea Provincia, niſi ſibi fiat. Itaque conſtituiſſe dicuntur in Cariam ex noſtra Provincia decedere, &c. Pour ce qui eſt des Pantheres, ceux qui ont accoûtumé de faire cette chaſſe, y travaillent par mes ordres très-diligemment. Mais elles ſont très-rares, & le peu qui en reſte ſe plaint fort, dit-on, de ce que dans ma Province on ne dreſſe des embuches qu'à elles ſeules, c'eſt pourquoi elles ont réſolu de quitter mon Gouvernement, & de ſe retirer dans la Carie. Mais quoi qu'il en ſoit, on chaſſe à force, & ſur tout Patiſcus. Tout ce qu'il y en aura ſera pour vous.*

De lui envoyer des Pantheres de la Cilicie.) Car le Mont *Amanus*, qui ſépare la Cilicie de la Syrie, abonde en ces ſortes de bêtes, comme le Liban & autres montagnes de ces pays-là. C'eſt pourquoi Salomon, dans ſon Cantique chap. 8. 4. dit, *Veni de Libano ſponſa mea, veni de*

devoit donner à Rome, Ciceron pour relever ſes exploits, lui fit réponſe *qu'il n'y avoit plus de Pantheres dans la Cilicie, & qu'elles s'en étoient toutes fuies dans la Carie de dépit de ce que pendant que tout étoit en paix, elles étoient les ſeules à qui on faiſoit la guerre.*

Réponſe de Ciceron à Caſilius qui lui avoit demandé des Pantheres.

A ſon retour de ſon Gouvernement il paſſa à Rhodes, & enſuite à Athenes où il s'arrêta quelque tems avec un très-grand plaiſir à cauſe du ſouvenir qu'il conſervoit des anciennes converſations q'uil y avoit euës autrefois, & qu'il ſouhaitoit paſſionnément de renouveller. Là il vit tout ce qu'il y avoit de gens les plus célébres pour leur ſçavoir, il viſita ſes anciens amis & ſes compagnons d'étude, & après avoir reçu de grands honneurs, & toutes les marques les plus ſenſibles de l'eſtime & de l'admiration que toute la Grece avoit pour lui, il arriva à Rome où il trouva que les affaires alloient aboutir à une affreuſe ſédition comme par une apoſtume prête à crever. Le Senat aſſemblé lui décernoit le triomphe, mais il dit qu'*il ſuivroit bien plus volontiers & avec plus de plaiſir le char triomphant de Ceſar, ſi l'on s'accommodoit avec lui.* Et en particulier il ne ceſſa de conſeiller cet accommodement, écrivant à Ceſar pluſieurs

A ſon retour il s'arrête à Athenes.

Il y reçoit de grands honneurs.

Vingt mois après ſon départ.

Beau mot de Ciceron ſur le triomphe que le Senat vouloit lui décerner.

Libano, veni, coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir & Hermon, de cubilibus leonum, de montibus Pantherarum. Quelques interprêtes croyent même que dans ce paſſage *Amana* eſt le Mont *Amanus*, quoique Bochard s'y oppoſe, parce que la ſcene de ce Cantique eſt dans la Judée, aſſez éloignée de la Cilicie, & qu'il prétende qu'*Amana* eſt une partie du Liban. Mais cette raiſon pourroit être combattuë.

Ciceron n'oublie rien pour raccommoder Ceſar & Pompée.

lettres pour cet effet, & étant toûjours après Pompée à le prier & à le conjurer avec de grandes inſtances, tâchant de les adoucir l'un & l'autre, de les appaiſer, & de guérir leurs mécontentemens. Mais le mal étoit ſans remede, & Ceſar revenant à Rome, Pompée ne l'y attendit point, il abandonna la ville accompagné de pluſieurs grands perſonnages & gens de bien.

Pompée abandonne Rome à l'approche de Ceſar.

Ciceron ne le ſuivit point dans ſa fuite, ce qui fit croire qu'il alloit prendre le parti de Ceſar. Il eſt certain, & il le fait aſſez entendre lui-même, qu'il fut fort combattu dans ſon eſprit, ſe jettant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & qu'il ſe trouva dans une grande perplexité. Car il écrit dans ſes lettres : *De quel côté dois-je me tourner ? Pompée a la cauſe la plus honnête & la plus glorieuſe de faire la guerre ; mais Ceſar conduit mieux ſes affaires &*

Embarras de Ciceron ſur le parti qu'il devoit prendre entre Pompée & Ceſar.

De quel côté dois-je me tourner ? Pompée a la cauſe la plus honnête & la plus glorieuſe.] Il n'y a donc plus de ſujet de douter & de déliberer. Qui doute qu'il ne faille ſuivre la cauſe la plus honnête & la plus glorieuſe, quoique le danger y ſoit plus grand ? Que ſont devenuës ces paroles magnifiques de Ciceron, *qu'il aimoit mieux être vaincu avec Pompée, que vaincre avec Ceſar* ? Ciceron s'en ſouvenoit, mais ſa timidité lui ſuggeroit une échapatoire par le moyen d'une mauvaiſe diſtinction. Car ſur ce qu'Atticus avoit fort approuvé ce mot, il lui écrit. *Quod tu meum laudas, & memorandum ducis, malle quod dixerim me cum Pompeio vinci, quàm cum iſtis vincere. Ego vero malo, ſed cum illo Pompeio qui tum erat, aut qui mihi eſſe videbatur. Cum hoc vero, qui ante fugit quàm ſcit aut quem fugiat, aut quo, qui noſtra tradidit, qui patriam reliquit, Italiam relinquit, ſi malui, contigit, victus ſum.* Liv. VIII. à Att. Ep. VII. méchante défaite. Les fautes d'un Général qui a la bonne cauſe de ſon côté n'autoriſent pas à abandonner ſon parti.

eſt

eſt plus en état de ſe ſauver lui-même & de ſauver ſes amis, de ſorte que j'ai bien qui fuir, mais je n'ai pas à qui recourir. Un certain Trebatius, ami particulier de Ceſar, lui ayant écrit que Ceſar croyoit qu'il devoit ſe joindre à lui & participer à ſes eſperances, ou, ſi ſon grand âge l'obligeoit à s'éloigner des affaires, qu'il feroit bien de ſe retirer en Grece & de ſe tenir là en repos, ſans embraſſer aucun parti, Ciceron, étonné de ce que Ceſar ne lui écrivoit pas lui-même, répondit en colere *qu'il ne feroit rien d'indigne de tout ce qu'il avoit fait juſques-là dans le Gouvernement.* Et voilà ce que l'on trouve écrit dans ſes lettres.

Inſinuation que Ceſar fait faire à Ciceron par Trebatius.

Il n'étoit alors que dans ſa 58. année. Ce qui n'eſt pas un âge à devoir renoncer aux affaires.

Réponſe de Ciceron à la lettre de Trebatius.

Mais Ceſar ne fut pas plûtôt parti pour l'Eſpagne, que Ciceron s'embarqua pour aller joindre Pompée. Tout le monde le vit là avec grand plaiſir. Caton ſeul le regarda de mauvais œil, & le blâma fort en particulier d'être venu fortifier Pompée. *Pour moi il n'auroit été ni beau ni honnête,* lui dit-il, *que j'euſſe abandonné le parti que j'ai pris dès le commencement dans la République, mais pour vous, vous auriez été plus utile à vôtre patrie, & à vos amis, ſi demeurant neutre dans Rome vous euſſiez attendu ce qui ſeroit arrivé pour vous accommoder à la fortune, au lieu de venir ici ſans raiſon, très-imprudemment & ſans aucune néceſſité vous déclarer contre Ceſar, & participer à un ſi grand danger dont vous n'aviez que faire.*

Ciceron blâmé par Caton qui ſuivoit le même parti. Ses raiſons.

Ces paroles obligerent Ciceron à changer de ſentiment, joint que Pompée ne ſe ſervoit de lui

Repentir de Ciceron d'avoir embraſſé le parti de Pompée.

en rien d'important, ni de conſidérable. Il eſt vrai qu'il en étoit ſeul la cauſe, car il ne cachoit pas ſon repentir d'être venu, il ne ceſſoit de mépriſer & de ravaller les forces & les préparatifs de Pompée, il décrioit avec emportement toutes ſes déliberations juſqu'à ſe rendre ſuſpect, & il ne s'abſtenoit en aucune occaſion de lâcher des brocards & des mots de plaiſanterie contre les alliez. Il n'avoit pourtant pas trop le cœur en joye, car il ſe promenoit tout le jour dans le camp tout triſte, avec une mine morne & farouche; mais il laiſſoit toûjours échapper quelques mots qui faiſoient rire les autres, quelque peu d'envie qu'ils en euſſent. Et il ne ſera pas hors de propos d'en rapporter ici quelques-uns. Domitius vouloit avancer un homme, & lui faire donner un état de Capitaine, quoiqu'il ne fût pas homme de guerre, & pour le faire trouver bon, il diſoit qu'il étoit très-honnête homme, de très-bonnes mœurs & très-ſage. *Que ne le gardes-tu donc*, lui dit Ciceron, *pour Gouverneur de tes enfants*? Comme quelques-uns louoient devant lui un certain Theophane de Lesbos, qui étoit Capitaine des ouvriers dans le camp de Pompée, d'avoir bien conſolé les Lesbiens de la perte de leur flotte, *Voyez*, dit Ciceron, *quel grand bien c'eſt que d'avoir pour Capitaine un Grec*?

Conduite de Ciceron dans le Camp de Pompée.

Bon mot de Ciceron à Demitius.

Raillerie de Ciceron contre Theophane.

Voyez quel grand bien c'eſt que d'avoir pour Capitaine un Grec.] Cette raillerie eſt très-amere, car Ciceron fait entendre que ce Theophanie, comme Grec & né dans le pays de la Philoſophie,

Quand les deux armées furent en préſence, Ceſar réüſſiſſoit dans toutes ſes entrepriſes & tenoit Pompée preſque aſſiegé. Lentulus s'aviſa de dire *qu'il lui revenoit de tous côtez que les amis de Ceſar étoient fort triſtes. Effectivement*, repartit Ciceron, *il paroît bien qu'ils ſont portez de mauvaiſe volonté contre Ceſar & qu'ils deſeſperent de ſes affaires.*

Plaiſante maniere dont Ciceron confond la fade flatterie de Lentulus pour Pompée.

Un autre, nommé Marcius, arrivé tout fraîchement d'Italie, diſoit *que le bruit général étoit à Rome que Pompée étoit aſſiegé dans ſon camp. Tu n'es donc venu*, lui répondit Ciceron, *que pour en ſçavoir la verité, & pour en croire tes yeux.*

Autre flatterie de Marcius plaiſamment confonduë par Ciceron.

Après la défaite de Pompée, un certain Nonnius diſoit *qu'il falloit avoir bonne eſperance, car il reſtoit encore ſept aigles dans le Camp de Pompée. Tu aurois raiſon, mon ami*, lui repliqua Ciceron, *ſi nous avions à combattre contre des Geais.*

A la bataille de Pharſale, qui fut donnée l'an de Rome DCCV. *le* 59. *de l'âge de Ciceron.*

Bon mot de Ciceron à Nonnius.

Labienus s'appuyant ſur quelques propheties ſoûtenoit que Pompée ſeroit enfin vainqueur. *Cependant*, repartit Ciceron, *avec cette belle ruſe de guerre nous n'avons pas laiſſé de perdre nôtre Camp.*

Autre bon mot de lui à Labienus.

étoit plus propre à conſoler d'un malheur qu'à procurer de bons ſuccès par ſon courage.

Tu n'es donc venu, lui répondit Ciceron, *que pour en ſçavoir la verité, & pour en croire tes yeux.*] Ce Marcius par flatterie pour Pompée vouloit faire croire que ce bruit de Rome étoit faux, & Ciceron le confirme par cette réponſe ambiguë qui eſt très-plaiſante.

Seroit enfin vainqueur.] Au lieu de νικησειεν, il faut lire comme dans un Mſ. νικησ'ειαι.

Cependant, repartit Ciceron, *avec cette belle ruſe de guerre.*] Il appelle ces prétenduës propheties *une ruſe de guerre*, pour faire entendre qu'elles étoient imaginées & forgées comme une ruſe de guerre, pour donner courage au parti.

A la journée de Pharſale, à laquelle Ciceron ne ſe trouva point, parce qu'il étoit malade, Pompée ayant été mis en fuite, Caton, qui avoit raſſemblé à Dyrrachium une nombreuſe armée & une groſſe flotte, preſſa Ciceron d'en prendre le commandement, comme cela lui appartenoit par la loi, parce qu'il avoit été Conſul. Mais Ciceron le refuſa & dit abſolument qu'il ne vouloit plus ſe mêler de cette guerre, ce qui penſa le faire tuer ſur la place, car le jeune Pompée & ſes amis l'appellant traître, tirerent leurs épées & alloient le percer, ſi Caton ne s'étoit mis entre deux. Encore eut-il bien de la peine à le ſauver de leurs mains, & à le mettre en lieu de ſûreté en le renvoyant hors du camp.

Ciceron ne ſe trouva pas à la bataille de Pharſale.

Il refuſe le commandement de l'armée que Caton lui offroit, & qui lui appartenoit.

Ce refus penſa lui coûter la vie.

Ayant gagné Brunduſe il y fit quelque ſéjour en attendant Ceſar, dont le retour étoit retardé par les affaires qu'il avoit trouvées en Aſie & en Egypte. Enfin ayant eu nouvelles qu'il étoit arrivé à Tarente, & que de-là il venoit par terre à Brunduſe, il ſe mit en chemin pour aller au-devant de lui, ne deſeſperant pas tout-à-fait d'obtenir ſon pardon, mais auſſi ayant quelque ſorte de honte d'en faire l'épreuve en préſence de tant de témoins, & de paroître en cet état devant un ennemi & un ennemi victorieux. Mais il ne fut obligé de rien dire ni de rien faire contre ſa dignité, car Ceſar du plus loin qu'il le vit venir à lui, & devancer ſa troupe, deſcendit de cheval, le ſalua & marcha pluſieurs ſtades, s'entretenant avec lui

Ciceron part de Brunduſe pour aller à la rencontre de Ceſar.

La honte qu'il a de faire cette démarche ſi publiquement.

Honneurs que lui fait Ceſar.

ſeul à ſeul. Depuis ce moment il continua à l'honorer & à lui faire toutes ſortes de careſſes, juſques-là que Ciceron ayant fait un petit traité, qui étoit l'éloge de Caton, Ceſar y répondit, & dans ſa réponſe il loua beaucoup, non ſeulement l'éloquence, mais auſſi la vie de Ciceron, comme parfaitement ſemblable à celle de Pericles, ou de Theramene. Le traité de Ciceron étoit intitulé *Caton*, & la réponſe de Ceſar, *Anticaton.*

Louanges que Ceſar donnoit à Ciceron dans la réponſe qu'il avoit fait à ſon traité intitulé Caton.

On dit que Quintus Ligarius étant appellé en Juſtice, parce qu'il avoit été un des ennemis de Ceſar, & Ciceron s'étant chargé de le défendre, Ceſar dit à ſes amis, qui étoient autour de lui, *Qu'eſt-ce qui nous empêcheroit d'entendre Ciceron qu'il y a ſi long-temps que nous n'avons oüi? Car pour ſon homme il eſt déja condamné dans mon eſprit comme méchant & comme mon ennemi.* Mais Ciceron n'eut pas plûtôt commencé à parler, qu'il l'emeut merveilleuſement, & à meſure qu'il avançoit dans la cauſe, il jettoit dans ſon diſcours une ſi grande vivacité de paſſions, & l'aſſaiſonnoit de tant de grace & de charmes qu'on vit Ceſar changer ſouvent de couleur, & témoigner par ce changement les divers mouvements dont ſon ame étoit agitée. Enfin quand Ciceron vint à toucher l'endroit de la bataille de Pharſale, Ceſar fut ſi tranſporté & ſi hors de lui qu'il treſſaillit de tout ſon corps, & laiſſa tomber quelques papiers qu'il avoit à la main, & l'iſſuë de cela fut que forcé par l'éloquence de l'Orateur, il ren-

Ce qui arriva à Ceſar quand Ciceron plaida devant lui pour Ligarius.

Effet merveilleux de l'éloquence de Ciceron.

voya Ligarius abſous malgré la reſolution qu'il avoit faite de le condamner.

Ciceron ſe retire des affaires, & enſeigne la Philoſophie aux jeunes gens de Rome.

Depuis ce moment la République ayant dégeneré en Monarchie, Ciceron ſe retira entierement des affaires, & donna tout ſon temps aux jeunes gens qui voulurent apprendre de lui la Philoſophie. Et comme c'étoient les premiers & les plus nobles de la ville, le commerce qu'il eut avec eux par ce moyen, le rendit encore très-puiſſant dans Rome, & releva ſon autorité & ſon credit. Il s'occupoit ordinairement à écrire des Dialogues de Philoſophie, à traduire les autheurs Grecs, qui en avoient traité, & à faire paſſer dans la Langue Latine les termes de Dialectique & de Phyſique qu'ils avoient employez. Car on prétend qu'il eſt le premier qui ait fait paſſer dans le Latin ces mots Grecs *Phantaſia*, *Catatheſis*, *Epoché*, *Catalepſis*; ceux-ci encore *Atomos*, *Ameres*, *Cenon*, & pluſieurs autres ſemblables, ou, s'il n'eſt pas le premier qui s'en ſoit ſervi, il eſt au moins celui qui a le plus contribué à en donner l'intelligence aux Romains, & à en rendre l'uſage commun en expliquant les uns par des metaphores, & les autres par d'autres termes propres & uſitez. Il ſe ſervoit auſſi pour ſon divertiſſement de la grande facilité qu'il avoit à faire des vers. Et l'on dit que quand il s'abandonnoit à ſa verve, il faiſoit des cinq cent vers dans une nuit. La plus grande partie de ce temps-là il la paſſoit dans une maiſon de campagne qu'il avoit près de

Il s'occupe à écrire des Dialogues de Philoſophie, & à traduire des Philoſophes Grecs.

Il fait paſſer dans la Langue Latine les termes Grecs de Dialectique & de Phyſique.

Phantaſia, *imagination.*
Catatheſis, *conſentement.*
Epoche, *doute.*
Catalapſis, *comprehenſion.*
Atomos, *atome.*
Ameres, *indiviſible.*
Cenon, *le vuide.*

Sa grande facilité à faire des vers.

Tuſculum, d'où il écrivoit à ſes amis qu'*il menoit la vie du bon Laerte*; ſoit qu'il écrivît cela en badinant, comme c'étoit aſſez ſa coûtume, ſoit que ſon ambition reveillât en lui le déſir de ſe mêler encore du Gouvernement & le dégoûtât de ſa fortune préſente. Quoi qu'il en ſoit, il n'alloit que rarement à la ville, encore n'étoit-ce que pour faire la cour à Ceſar, & il étoit toûjours le premier à approuver tous les nouveaux honneurs qu'on lui décernoit, & à dire quelque choſe de nouveau & d'honorable pour lui, & pour tous ſes grands exploits; comme ce qu'il dit ſur les ſtatuës de Pompée, qui avoient été abbattuës, & que Ceſar fit relever, car ſur cela Ciceron lui dit *que par cet acte d'humanité en relevant les ſtatuës de Pompée, il avoit aſſûré les ſiennes.*

Il écrit qu'il menoit à ſa campagne la vie de Laerte.

Beau mot de Ciceron à Ceſar ſur ce qu'il avoit relevé les ſtatuës de Pompée.

On prétend qu'il ſe préparoit à écrire l'hiſtoire de ſon pays où il avoit reſolu de mêler beaucoup d'hiſtoires Grecques, & de rapporter tous leurs contes & toutes leurs fables; mais qu'il ſe

Il avoit fait deſſein d'écrire l'hiſtoire de ſon pays.

Soit que ſon ambition reveillât en lui le déſir de ſe mêler encore du Gouvernement.] Ce qu'il diſoit qu'il menoit la vie de Laerte, pouvoit fort bien être interpreté de la ſorte, car la retraite de Laerte n'étoit pas une retraite volontaire, mais une retraite forcée, c'étoit l'effect de la douleur pour la perte de ſon fils qu'il croyoit mort.

Et de rapporter tous leurs contes.] Ce paſſage eſt écrit bien differemment dans un Mſ. où on lit ὑφ' ὅλως τὰς συνηθείας ἀπὸ λόγους καὶ μύθους ἐνταῦθα τρέψαι. *Et à faire entrer dans cet ouvrage tous les diſcours & toutes les fables qu'il avoit eu ſoin de ramaſſer.* Et cette leçon me paroît préferable à celle du texte.

trouva ſurpris par une infinité d'affaires publiques & particulieres qui lui arriverent contre ſon gré & par des accidents très-fâcheux, qu'il s'attira pourtant en partie, car il repudia ſa femme Terentia. Il diſoit pour ſes raiſons qu'elle l'avoit negligé & n'avoit eu aucun ſoin de lui pendant toute la guerre, juſques-là qu'elle le laiſſa partir de Rome ſans lui fournir les choſes néceſſaires pour ſon entretien; que quand il retourna en Italie, il ne réçut d'elle aucune marque d'affection, & qu'elle ne daigna pas même l'aller trouver à Brunduſe, où il fit un aſſez long ſéjour. Il ajoûtoit que ſa fille Tullie, qui étoit encore fort jeune, ayant eu le courage de partir pour ſe rendre auprès de lui, elle ne lui donna ni l'équipage, ni la ſuite convenable pour un tel voyage, ni les moyens de le faire commodement & agréablement, & de plus qu'elle laiſſa ſa maiſon vuide, ſans aucuns meubles, & chargée d'une infinité de dettes très-conſidérables, car voilà les prétextes les plus honnêtes que l'on donne de ſon divorce. Mais Terentia les ſoûtenoit tous faux, & la conduite de Ciceron donna un grand air de verité à l'apologie de ſa femme, car peu de temps après il épouſa une jeune fille. Terentia faiſoit courir le bruit que c'étoit pour ſa beauté, & Tyron, l'affranchi de Ciceron, écrit que c'étoit à cauſe de ſes richeſſes, pour avoir de quoi payer ſes dettes & ſe liberer. Car cette fille étoit fort riche, & ſon pere Publilius en mourant l'avoit inſtitué ſon heritier fidei-commiſſaire,

Il repudie ſa femme Terentia. Ses raiſons.

Terentia ſoûtenoit que tous les prétextes de Ciceron étoient faux.

Publilia fille de Publilius. Il étoit alors dans ſa 62. année.

Terentia juſtifiée par la conduite de ſon mari.

miſſaire pour rendre l'héredité à ſa fille quand elle ſeroit majeure. Mais comme il devoit de groſſes ſommes, ſes parens & ſes amis lui perſuaderent d'épouſer cette jeune fille malgré la difference d'âge, afin que des biens de cette nouvelle femme il eût de quoi ſatisfaire ſes créanciers.

Antoine parle de ce mariage dans la réponſe qu'il fit à ſes Philippiques, où il lui reproche *qu'il avoit repudié une femme auprès de laquelle il avoit vieilli*, le taxant finement & agréablement par là d'avoir toûjours gardé ſa maiſon, & d'avoir mené une vie oiſive ſans aller jamais à la guerre.

Reproche qu'Antoine fait à Ciceron.

Peu de tems après ce mariage, ſa fille Tullie mourut en couches chez ſon mari Lentulus, à qui il l'avoit mariée après la mort de ſon premier mari Piſon. Tous les Philoſophes de ce tems-là aborderent de toutes parts chez Ciceron pour le conſoler. Mais il ſupporta ſi impatiemment cette perte qu'il repudia ſa ſeconde femme, parce qu'elle lui

Mort de ſa fille Tullie.

Tous les Philoſophes accourent chez lui pour le conſoler.

Peu de tems après ce mariage, ſa fille Tullie mourut en couches chez ſon mari Lentulus, à qui il l'avoit mariée après la mort de ſon premier mari Piſon.) Plutarque nous dit ici formellement que Tullie ne fut mariée que deux fois, la premiere à Piſon, & après la mort de Piſon à Lentulus, chez lequel elle mourut en couches. Mais par les Lettres de Ciceron il paroît qu'elle fut mariée trois fois; qu'elle épouſa d'abord Piſon, enſuite Furius Craſſipes, & cinq ou ſix ans après P. Cornelius Dolabella, & nulle part il ne parle du quatriéme mari Lentulus. V. les Lettres de Ciceron à ſon frere, lett. 4. & 7. Cependant ce texte de Plutarque eſt confirmé par le témoignage d'Aſconius Pedianus, qui dit, *Cicero filiam poſt mortem Piſonis generi, P. Lentulo collocavit apud quem illa ex partu deceſſit. Moral. Cic. in L. Piſonem.* Pour concilier des témoignages qui paroiſſent ſi oppoſez, Louis Vivès reduit à un ſeul les deux premiers gendres de Ciceron, & prétend que Piſon eſt Lucius Piſo, Furius Craſſipes. Mais que deviendront les deux autres Dolabella & Lentulus? Ces deux n'en font encore qu'un, car Dolabella eſt le même que Lentulus? C'eſt le ſentiment que Fabricius a ſuivi dans la vie de Ciceron. *Ce Lentulus*, dit-il, *eſt le même que Dolabella.* Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, que les Lentulus étoient certainement de la Maiſon Cornelia, & les Dolabella pouvoient être de la branche des Lentulus.

Sa grande foibleſſe dans cet accident.

avoit paru ſe réjoüir de la mort de ſa fille. Et voilà pour ce qui regarde les affaires de ſa maiſon.

Pourquoi il n'eut aucune part à la conjuration contre Ceſar.

Il n'eut aucune part à la conjuration contre Ceſar, quoiqu'il eût de grandes liaiſons avec Brutus, qu'il fût très-mécontent de l'état préſent des affaires, & qu'il ſouhaitât autant & plus que nul autre de les voir rétablir. Mais les conjurez craignirent ſa timidité naturelle, & d'ailleurs ſon grand âge, auquel les natures même les plus fortes manquent ordinairement d'audace & de fermeté.

L'an de Rome DCCIV.

La Conjuration ayant été exécutée par Brutus & par Caſſius, qui étoient les chefs des conjurez,

Tous les amis de Ceſar s'aſſemblent pour venger ſa mort

tous les amis de Ceſar s'aſſemblerent pour venger ſa mort, ce qui fit craindre que Rome ne ſe vît encore déchirée par des guerres civiles. Antoine

Antoine aſſemble le Senat.

qui étoit Conſul, aſſembla le Senat, & fit un diſcours fort court ſur la concorde, mais Ciceron fit

Remontrances que Ciceron fait au Senat.

de grandes & fortes remontrances convenables au tems, & perſuada au Senat de ſuivre l'exemple des Athéniens, de décerner une amniſtie générale de tout ce qui avoit été fait contre Ceſar, & de diſtribuer des provinces à Brutus & à Caſſius. Mais tout cela ne put avoir ſon effet, car le peuple s'é-

Le peuple s'émeut & Antoine l'irrite encore davantage.

meut de lui-même à compaſſion, quand il vit le corps mort porté au travers de la place. En même tems Antoine leur montrant la robe de Ceſar toute ſanglante & percée de coups, ils entrerent tous dans un ſi violent tranſport de colere, que devenus comme furieux ils ſe mirent à chercher les meurtriers dans la place même, & que prenant

des tisons ardens ils coururent à leurs maisons pour y mettre le feu. Mais comme ils avoient bien prévû ce danger, ils l'éviterent, & ne doutant point qu'ils ne fussent bien-tôt exposez à de plus grands encore, il sortirent de la ville.

Alors Antoine se voyant seul & revêtu d'autorité, leva la tête, & s'il se rendit redoutable à tout le monde, comme allant se faire seul Monarque, il se rendit encore plus redoutable à Ciceron. Car Antoine voyant que l'autorité & le crédit de Ciceron augmentoient considérablement & qu'il étoit ami particulier de Brutus & fort porté pour lui, il souffroit très-impatiemment sa présence. D'ailleurs il y avoit de longue main entre eux des soupçons & des défiances, qui naissoient de la difference de leurs mœurs & de leur vie. Tout cela augmentant les craintes de Ciceron, il pensa d'abord à demander d'aller sous Dolabella en Syrie en qualité de son Lieutenant. Mais Hirtius & Pansa, qui devoient être Consuls après Antoine, & qui étoient tous deux bons Citoyens & les émules de Ciceron dans le Gouvernement, le prierent de ne pas les abandonner, se faisant fort que s'il restoit avec eux, ils viendroient à bout de ruiner toute la puissance d'Antoine.

Antoine se rend redoutable.

Défiance entre Antoine & Ciceron.

Ciceron veut aller en Syrie sous Dolabella. Il en est empêché par Hirtius & Pansa.

Ciceron, sans trop les croire, ni les décroire, laissa partir Dolabella, & après avoir promis à Hirtius qu'il passeroit l'été à Athénes, & que si-tôt qu'ils seroient installez dans le Consulat, il reviendroit à Rome, il s'embarqua. Mais sa navigation ayant

Il ne partit que l'année suivante.

Il s'embarque pour aller passer l'été à Athenes.

Sa navigation est retardée, & sur les

nouvelles qu'il reçoit, il retourne à Rome.

été retardée, & recevant tous les jours des nouvelles de Rome, comme cela arrive d'ordinaire en ces occaſions, & ces nouvelles l'aſſûrant qu'il s'étoit fait dans Antoine un changement merveilleux, qu'il ne faiſoit plus rien que de concert avec le Senat, & que les affaires ne demandoient que ſa préſence pour prendre une meilleure ſituation, alors condamnant lui-même ſa trop craintive prévoyance, il reprit le chemin de Rome. Ses premieres eſpérances ne furent point deçuës, car il ſortit une ſi grande foule au-devant de lui que les premiers complimens, les embraſſades & les careſſes reciproques qu'on fit aux portes & par tout le chemin juſqu'à ſa maiſon, emporterent preſque toute la journée.

Concours du peuple au-devant de lui.

Antoine aſſemble le Senat, où il mande Ciceron qui refuſe d'y aller.

Le lendemain Antoine aſſembla le Senat, où il le manda. Ciceron refuſa d'y aller, & ſe tint au lit prétextant qu'il étoit indiſpoſé de la fatigue du voyage; mais la véritable cauſe de ce refus, c'étoit la crainte de quelque embûche qu'on devoit lui dreſſer, & dont il avoit été averti en chemin. Antoine offenſé de ce ſoupçon ſi injurieux, envoya des ſoldats avec ordre de le mener par force, s'il ne vouloit pas venir, ou de brûler ſa maiſon. Mais à la priere de beaucoup de gens, qui s'entremirent pour lui, il revoqua cet ordre, & ſe contenta de faire prendre des gages chez lui.

Antoine envoye des ſoldats avec ordre de le mener par force.

Qu'il s'étoit fait dans Antoine un changement merveilleux.) Dans le texte, au lieu de μεταμεμελῆθαι, il faut lire comme dans un Mſ. μεταβεβλῆθαι.

Et ſe contenta de faire prendre

Depuis ce tems-là, quand ils se rencontroient dans les ruës, ils passoient sans se saluër, & ils vécurent ainsi en se défiant extrêmement l'un de l'autre, jusqu'à ce que le jeune Cesar arrivé d'Apollonie se porta pour heritier de Jule Cesar, & entra en different avec Antoine pour la somme de vingt-cinq millions de drachmes, qu'il retenoit de la succession de Cesar. Sur quoi Philippe, qui avoit épousé la mere du jeune Cesar, & Marcellus qui avoit épousé sa sœur, allerent avec lui trouver Ciceron, & là ils convinrent ensemble que Ciceron aideroit le jeune Cesar de son éloquence & de son crédit, tant auprès du

Les amis de Ciceron s'entremettent, & font revoquer cet ordre.

Rupture ouverte d'Antoine & de Ciceron.

Le jeune Cesar arrivé, se porte pour heritier de Cesar.

Il entre en different avec Antoine pour une grosse somme.

Traité moyenné entre le jeune Cesar & Ciceron.

des gages.) Selon la coûtume qui se pratiquoit à l'égard de ceux qui étant mandez refusoient d'aller au Senat ou au Conseil, comme je l'ai expliqué dans la vie de Caton d'Utique tom. VI. pag. 513.

Et entra en different avec Antoine pour la somme de vingt-cinq millions de drachmes, qu'il retenoit de la succession de Cesar.) Dans la vie d'Antoine, il nous dit, *que Calpurnia, femme de Cesar, se confiant à Antoine, avoit fait porter chez lui quatre mille talens qu'elle y mit en dépôt.* C'est cette somme que Cesar redemandoit à Antoine, mais quatre mille talens font moins que vingt-cinq millions de drachmes, car ils ne font que douze millions de notre monnoye, au lieu que les vingt-cinq millions de drachmes font cinq cent mille livres de plus, c'est-à-dire, douze millions & demi. Mais dans l'un & dans l'autre passage Plutarque s'éloigne entiérement de la vérité, comme le sçavant Ruauld l'a observé, car la somme que Calpurina avoit mise en dépôt chez Antoine, étoit plus de sept fois plus forte, puisqu'elle étoit de *septies millies HS.* comme ils comptoient, c'est-à-dire, de quatre-vingt-sept millions cinq cent mille livres. Voici Paterculus qui l'assûre, *HS. septies millies depositum à Cæio Cæsare ad eadem opis occupatum ab Antonio.* Et Ciceron encore plus croyable, le confirme dans sa V. Philippique. *Illa vero dissipatio pecuniæ publicæ ferenda nullo modo est, per quam HS. septies millies falsis perscriptionibus donationibusque avertit* (*Antonius*) *ut portenti simile videatur tantam pecunian populi Romani tam brevi tempore perire potuisse.*

Senat, qu'auprès du peuple, & que le jeune Ceſar aſſiſteroit Ciceron de ſon argent & de ſes armes, & l'aſſûreroit contre ſes ennemis, car il avoit déja autour de lui bon nombre de ces vieux ſoldats qui avoient fait la guerre ſous Ceſar.

Songe de Ciceron qui le diſpoſe à recevoir l'amitié de ce jeune Ceſar.

Mais il paroît qu'il y eut une raiſon plus forte encore qui porta Ciceron à recevoir volontiers l'amitié de ce jeune homme, c'eſt que Pompée & Ceſar étant encore en vie, Ciceron eut un ſonge, où il lui ſembla qu'il avoit appellé au Capitole les enfans de quelques Senateurs; que là Jupiter même devoit déclarer l'un de ces enfans maître ſouverain de Rome; que tous les Citoyens étoient accourus avec empreſſement pour aſſiſter à ce ſpectacle, & avoient environné le temple; que tous ces enfans, vêtus de leurs belles robes bordées de pourpre, étoient aſſis dans un profond ſilence; que les portes s'étant ouvertes tout à coup, ces enfans s'étoient levez, étoient entrez dans le temple, & avoient paſſé en bel ordre devant la ſtatuë de ce Dieu, qui les ayant conſiderez l'un après l'autre, les renvoya tous mécontens. Mais quand le jeune Ceſar vint à paſſer à ſon tour, alors Jupiter étendit ſa main, & prononça ces paroles: *Romains, voilà le Chef qui terminera toutes vos Guerres civiles.*

Mais il paroît qu'il y eut une raiſon plus forte encore qui porta Ciceron à recevoir volontiers l'amitié de ce jeune homme.] Le texte eſt défectueux en cet endroit, il faut le rétablir conformement à un Mſ. où on lit ἰδοὺ δὲ καὶ μείζων τις αἰτία γεγονέναι τὸ τὸν Κικέρωνα ἀναδέξασθαι προθύμως τὴν καίσαρος φιλίαν. *Romains, voilà le Chef qui ter-*

On dit que Ciceron ayant eu ce ſonge, s'imprima tellement l'image de ce jeune homme dans l'eſprit, qu'il la conſerva toûjours depuis, car il ne le connoiſſoit point. Le lendemain il deſcendit dans le Champ de Mars, où les enfans faiſoient leurs exercices, pour voir s'il reconnoîtroit celui qu'il avoit vû en dormant. Il les trouva qui ſortoient après leur exercice fini. Le premier qui frappa ſes yeux, fut le jeune Ceſar qu'il reconnut à l'inſtant pour le même qu'il avoit veu en ſonge.

Il reconnoît le jeune Ceſar pour celui qu'il avoit veu en ſonge.

Etonné de cette avanture merveilleuſe, il demanda à cet enfant qui étoient ſon pere & ſa mere. Il étoit fils d'Octavius, qui n'étoit pas des plus illuſtres, & d'Atia niéce de Jule Ceſar, & de-là vint que Ceſar, qui n'avoit point d'enfans, l'inſtitua par ſon teſtament héritier de ſa maiſon & de ſes biens. On dit que depuis ce moment-là Ciceron étoit ravi quand il le rencontroit, & qu'il s'arrêtoit toûjours à lui parler & à le careſſer, & que le jeune homme de ſon côté, recevoit agréablement ſes careſſes, car il étoit même arrivé par avanture, qu'il étoit né l'année du Conſulat de Ciceron. Voilà les cauſes qu'on donne de l'amitié que Ciceron avoit pour le jeune Ceſar. Mais la vérité eſt, que la

Atia étoit fille d'Atius Balbus & de Julie ſœur de Ceſar.

L'an de Rome DCXC. *il étoit donc dans ſa* 18. *année quand ſon oncle Ceſar fut tué.*

minera toutes vos guerres civiles.] Il y a bien de l'apparence que c'eſt un ſonge que Ciceron avoit fait en veillant, s'il eſt vrai qu'il l'ait fait. Car dans les embarras d'affaires, ils forgeoient des ſonges comme des oracles. Ciceron n'en dit pas un ſeul mot dans ſes ouvrages. Il eſt pourtant à croire qu'il n'auroit pas caché à ſon ami Atticus un ſonge ſi clair & ſi merveilleux.

Véritables causes de l'attachement de Ciceron pour le jeune Cesar.

grande haine qu'il portoit à Antoine, fut le premier mobile de cette inclination, & que le second fut son naturel ambitieux, qui, ne pouvant resister aux honneurs, l'attacha à Cesar, dans l'esperance que les armes de ce jeune homme assûreroient & augmenteroient sa puissance & son autorité dans le Gouvernement pour le bien de la République. Joint à cela que Cesar n'oublioit rien pour s'insinuer toûjours de plus en plus dans ses bonnes graces, jusques-là qu'il l'appelloit son pere. Brutus blessé de cette conduite de Ciceron, lui fait de sanglans reproches dans les lettres qu'il écrit à Atticus, où il dit en propres termes, *qu'en faisant la cour à Cesar, par la crainte qu'il a d'Antoine, il fait voir manifestement qu'il ne travaille pas à rendre la liberté à sa patrie, mais à se donner à lui-même un maître doux & humain.*

Le jeune Cesar appelloit Ciceron son pere.

Reproche que Brutus fait à Ciceron.

Brutus emmene d'Athenes le fils de Ciceron, & lui donne dans l'armée le commandement d'une aile.

L'autorité de Ciceron plus grande que jamais.

Il chasse Antoine & envoye contre lui les deux Consuls.

Cependant le même Brutus ayant trouvé le fils de Ciceron à Athénes, où il étudioit la Philosophie, il l'emmena, lui donna un commandement, & se servit de lui en plusieurs entreprises, où il fit très-bien son devoir. La puissance & l'autorité que Ciceron avoit dans Rome, étoient alors au plus haut point où elles eussent jamais été; il venoit à bout de tout ce qu'il vouloit; il chassa Antoine, & revolta si fort tout le monde contre lui, qu'il envoya les deux Consuls Hirtius & Pansa pour le combattre, & persuada au

Qu'en faisant la cour à Cesar.) il faut lire comme dans un Mf. Au lieu de δεραπύοντος Καίσαρα, δεραπυων τὸν Καίσαρα.

Senat

Senat de donner par un décret des Licteurs à Ceſar pour porter devant lui les faiſceaux, & de lui décerner tous les autres ornemens, & tout l'équipage de Préteur, comme à celui qui combattoit pour la Patrie.

Il fait donner à Ceſar des Licteurs par un décret du Senat.

Mais Antoine défait & les deux Conſuls tuez, d'abord après la bataille les deux armées ſe rangerent auprès de Ceſar. Alors le Senat craignant un jeune homme, & un jeune homme qui avoit une fortune ſi brillante, tâcha par des honneurs & par des récompenſes de rappeller les troupes qu'il avoit autour de lui, & de le dépoüiller de cette grande puiſſance, diſant que la République n'avoit pas beſoin d'armée puiſqu'Antoine étoit en fuite. Ceſar ayant donc peur que le Senat ne réüſsît, envoya ſecretement à Ciceron des gens pour le prier & pour lui perſuader de faire en ſorte qu'ils fuſſent tous deux élus Conſuls, l'aſſûrant qu'il auroit ſeul toute l'autorité, qu'il diſpoſeroit des affaires comme il l'entendroit, & qu'il gouverneroit à ſon gré un jeune homme qui ne déſiroit uniquement que le titre & les honneurs qui y étoient attachez. Ceſar avoüa depuis que dans la crainte de voir licentier ſes troupes, & de ſe trouver ſeul & abandonné de tout le monde, il s'étoit ſervi fort à propos de l'ambition démeſurée de Ciceron, en le portant à demander lui-même le Conſulat, & en l'aidant de ſes amis & de ſes brigues.

Antoine défait & les deux Conſuls tuez, les deux armées ſe rangent auprès de Ceſar.

Le Senat tâche de rappeller les vieux ſoldats pour affoiblir Ceſar.

Adreſſe de Ceſar pour tromper Ciceron.

Aveu que fait Ceſar.

En cette rencontre ſur tout, Ciceron, tout vieux

Ciceron abusé par Cesar.

qu'il étoit, fut leurré & abusé par ce jeune homme, car il brigua & sollicita pour lui, & lui donna tout le Senat, dont il fut d'abord extrémement

Ciceron blâmé par ses amis, & il reconnoît lui-même la faute qu'il a faite.

blâmé par ses amis, & il reconnut bien-tôt après qu'il s'étoit perdu lui-même sans ressource, & qu'il avoit livré la liberté du peuple à son plus grand ennemi. Car Cesar ne fut pas plûtôt en possession du Consulat, que voyant sa puissance infiniment augmentée par cette grande place, il

Cesar Consul laisse là Ciceron, & se ligue avec Lepidus & Antoine.

laissa là Ciceron, & devenu ami de Lepidus & d'Antoine, & joignant ses forces avec les leurs, il partagea avec eux l'Empire Romain, comme il auroit partagé une terre. Ils commencerent par

Le Triumvirat & les proscriptions qui le suivirent.

proscire plus de deux cent Citoyens qu'ils vouloient faire mourir. La plus grande dispute qu'ils eurent ensemble, fut sur la proscription de Ciceron, Antoine ne voulant entendre parler d'aucun accommodement, si Ciceron n'étoit tué le premier, Lepidus se joignant à son avis, & Cesar s'opposant à l'un & à l'autre. Ils eurent tous

Conferences des Triumvirs près de Bologne.

trois des conferences sécretes pendant trois jours près de la ville de Bologne, & leur rendez-vous étoit devant les deux Camps dans un certain lieu environné de tous côtez par la riviere. On dit

Ciceron abandonné enfin a là proscription par Cesar.

que Cesar tint ferme pour Ciceron les deux premiers jours, mais que le troisiéme il se rendit &

Il laissa là Ciceron.) Car au lieu de le prendre pour son Collegue au Consulat, il choisit Q. Pedius, & ensuite voulant sortir de Rome, & ayant dépose sa Magistrature, il mit à sa place C. Albius Carrinas, de sorte que Ciceron eut tout sujet de se repentir de sa crédulité.

l'abandonna. Le retour dont ils acheterent chacun leur complaiſance mutuelle, fut tel : il fallut que Ceſar ſacrifiât Ciceron, que Lepidus ſacrifiât ſon propre frere Paulus, & qu'Antoine ſacrifiât Lucius Ceſar, qui étoit ſon oncle maternel, tant la colere & la rage leur avoient ôté toute raiſon & avoient banni de leur ame tout ſentiment humain, ou pour mieux dire, tant ils firent voir par cette fureur effrenée qu'il n'y a point de bête ſauvage plus cruelle que l'homme, quand il joint le pouvoir à ſa paſſion.

A quel prix Lepidus & Antoine achetent la proſcription de Ciceron.

Belle reflexion de Plutarque.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Ciceron étoit à ſa campagne de Tuſculum avec ſon frere Quintus. Sur les premieres nouvelles qu'ils eurent de la proſcription, ils réſolurent de gagner promptement Aſtyre, qui étoit une maiſon de Ciceron ſur la côte de la mer, & de s'embarquer là pour aller joindre Brutus dans la Macedoine, car le bruit s'étoit déja répandu que ſon parti ſe fortifioit & devenoit fort puiſſant. Ils ſe mirent donc en chemin chacun dans une Litiere, & tous deux abattus de triſteſſe & de déſeſpoir. Au milieu du chemin ils s'arrêterent, & faiſant approcher leurs Litieres, ils déploroient enſemble leur malheur. Quintus s'affligeoit encore plus que Ciceron, & il ne pouvoit ſe conſoler quand il venoit à penſer qu'il manquoit de tout, n'ayant apporté aucun argent de chez lui. Ciceron n'avoit apporté non plus que très-peu de choſe, de ſorte qu'après avoir conſulté, ils trouverent qu'il

Ciceron & ſon frere partent de Tuſculum pour aller joindre Brutus.

Etat où ſe trouvent Ciceron & ſon frere Quintus.

Quintus retourne chez lui pour ramaſſer de quoi faire leur voyage.

étoit plus à propos que Ciceron prît toûjours les devans & diligentât ſa fuite, & que Quintus retournât chez lui pour prendre tout ce qui étoit néceſſaire, & qu'il revînt rejoindre Ciceron. Cette réſolution priſe, ils ſe ſéparerent après s'être embraſſez tendrement & avoir pleuré à chaudes larmes.

Quelques jours après Quintus livré par ſes domeſtiques à ceux qui le cherchoient, fut tué avec ſon fils. Ciceron arrivé à Aſtyre, y trouve un vaiſſeau où il ſe jette, & profitant du vent, il fait voile juſqu'à Circei. Là, comme les pilotes voulurent mettre à la voile pour continuer leur route, Ciceron, ſoit qu'il craignît la mer, ou qu'il ne deſeſperât pas encore entierement de l'amitié & de la fidélité de Ceſar, deſcendit à terre, & marcha à pied environ cent ſtades, comme prenant le chemin de Rome. Mais là, retombant dans ſes détreſſes & dans ſes doutes, & changeant de ſentiment, il reprit le chemin de la mer. Il paſſa la nuit dans une agitation horrible combattu par des penſées affreuſes qui s'entredétruiſoient, juſques là qu'il fut un moment dans la réſolution d'aller dans la maiſon même de Ceſar, & de s'égorger ſur ſon foyer pour, attacher à la perſonne de cet ennemi une Furie vengereſſe qui ne le quittât jamais. La crainte des tourmens qu'il prévoyoit bien qu'on lui feroit ſouffrir, s'il étoit pris, l'empêcha de prendre ce chemin. De nouvelles penſées ſuccedant donc aux pre-

Douze mille cinq cens pas.

Cruelles agitations & incertitudes de Ciceron.

mieres, mais non moins pleines d'agitation & de trouble, dans cette perplexité enfin il se redonna à ses domestiques pour se faire mener par mer à Caiete, où il avoit une maison & une retraite fort agréable pendant les grandes chaleurs, lorsque les vents appellez Etesies, qui sont les vents du Nord, font sentir leurs douces haleines. Dans ce lieu-là est un temple sur la côte de la mer. De ce temple il se leva tout à coup une troupe de corbeaux, qui prenant leur vol avec de grands cris vers le vaisseau de Ciceron, comme ses rameurs tâchoient d'aborder, se percherent aux deux côtez de l'antemne. Là les uns se mirent à croasser, les autres à becqueter les bouts des cordages. Tous ceux du vaisseau prirent ce signe pour un très-mauvais augure. Ciceron descendit à terre, & étant entré dans sa maison, il se mit au lit pour tâcher de dormir & de se reposer, mais la plûpart de ces corbeaux l'ayant suivi, se poserent sur la fenêtre de sa chambre, où ils jettoient des cris horribles & effrayans. Il y en eut un qui entrant jusques dans son lit, où il étoit couché la tête couverte, retira avec son bec le pan de sa robe qui lui cachoit le visage, ce que voyant ses domestiques, ils commencerent à se gronder eux-mêmes & à se reprocher leur lâcheté. *Quoi*, disoient-ils, *attendrons-nous les bras croisez d'être les spectateurs du meurtre de nôtre maître, & lorsque les bêtes mêmes viennent à son secours, & ont soin de lui comme indignées de l'injuste traitement qu'on lui fait, ne tenterons-nous rien de nôtre côté pour le sauver du grand danger*

Il se fait mener par mer à sa maison de Caiete. Il y a faute au texte où on lit Capites.

Prodige qui lui arriva comme il abordoit.

Le même signe le suit dans sa maison & jusques dans son lit.

Reflexion que ce signe fait faire à ses domestiques.

qui le menace? En même-tems ils le prennent, & moitié par prieres, moitié par force, ils le mettent dans sa Litiere, & le portent eux-mêmes du côté de la mer. A peine sont-ils partis que les meurtriers arrivent, un Herennius, Centurion, & un Popilius, Capitaine de mille hommes, le même que Ciceron avoit défendu autrefois dans un crime capitale, lorsqu'on l'accusoit d'avoir tué son propre pere. Ces deux Officiers étoient accompagnez d'une troupe de soldats. Ils trouverent les portes de la maison fermées & ils les enfoncerent. Comme Ciceron ne paroissoit point, & que tous ceux de la maison disoient qu'ils ne l'avoient point vû, on dit qu'il y eut un jeune homme, que Ciceron lui-même avoit élevé dans les belles lettres & dans les sciences, qui étoit un affranchi de son frere Quintus, & qu'on appelloit Philologus, qui découvrit au Tribun des soldats la Litiere que l'on portoit vers la mer par des allées couvertes. Le Tribun prenant quelques soldats avec lui, fit le tour pour aller attendre la Litiere à l'issuë de ces allées, & Herennius alla à toute bride par les allées même. Ciceron qui entendit le bruit, commanda à ses porteurs de poser à terre sa Litiere, & avec sa main gauche prenant son menton, comme il avoit accoûtumé de faire, il regarda fixement ses meurtriers, ayant la barbe & les cheveux si heriſſez & si remplis de crasse & de poussiere, & le visage si défait & si défiguré par les inquietudes & par les chagrins, qu'il n'étoit pas reconnoissable. Pendant qu'Herennius

Herennius & Popilius lâchez par les Triumvirs arrivent dans la maison de Ciceron.

Ciceron trahi par Philologus, qu'il avoit élevé dans les lettres.

Ciceron se voyant poursuivi fait poser sa litiere à terre, & regarde ses meurtriers.

Etat pitoyable où il étoit.

l'égorgeoit, ceux de ſa ſuite ſe couvroient le viſage pour ne pas le voir. Il l'égorgea comme il tendoit le cou hors de la Litiere. Ciceron avoit alors ſoixante-quatre ans. Herennius par l'ordre d'Antoine lui coupa la tête & les mains avec leſquelles il avoit écrit ſes Philippiques, car il avoit appellé Philippiques les Oraiſons qu'il avoit faites contre Antoine; & elles conſervent encore aujourd'hui ce nom.

Il tend le cou hors de ſa litiere & eſt égorgé par Herenius.

Herennius lui coupe la tête & les mains.

Le jour que ces parties de ſon corps furent portées à Rome, Antoine tenoit les Comices pour l'élection des Magiſtrats. Quand il vit arriver le Tribun, il s'écria, *voilà preſentement les proſcriptions finies*, & commanda que l'on portât cette tête & ces mains ſur la Tribune, & qu'on les plantât au-deſſus du lieu appellé *Roſtres*, ce qui fut un ſpectacle des plus terribles pour les Romains, qui croyoient toûjours voir devant leurs yeux, non le viſage de Ciceron, mais la véritable image de l'ame d'Antoine. Cependant au milieu de tant d'actes de cruauté, il en fit un de moderation & de juſtice, c'eſt qu'il livra Philologus entre les mains

Sa tête & ſes mains plantées au-deſſus des Roſtres.

Acte de juſtice qu'Antoine fit au milieu de ſes cruautez.

Ciceron avoit alors ſoixante-quatre ans.) D'autres diſent ſoixante-trois, mais il en avoit véritablement ſoixante-trois, onze mois & cinq jours. Car il fut tué le VII. des Ides de Decembre, c'eſt-à-dire, le 8. l'an de Rome DCCX. & il étoit né le III. des Nones de Janvier, c'eſt-à-dire, le III. l'an DCXLVII.

Qui croyoient toûjours voir devant leurs yeux non le viſage de Ciceron, mais la véritable image de l'ame d'Antoine.) Car la vûë de cette tête & de ces mains plantées au deſſus des *roſtres* rapellant dans leur eſprit l'horrible cruauté de ce monſtre, les rempliſſoit de crainte & de terreur, de ſorte que ce n'étoit pas cette tête & ces mains qu'ils voyoient, mais cette ame d'Antoine, cette ame avide de vengeance & de ſang.

de Pomponia, femme de Quintus. Et cette femme, que la mort de ſon fils, & de ſon mari, & de ſon beau-frere rendoit inſatiable de vengeance, ſe voyant maîtreſſe du corps de ce traître, lui fit ſouffrir tous les ſupplices les plus cruels, entre autres, elle le força à ſe couper lui-même toutes ſes chairs peu à peu, à les faire rôtir, & à les manger, car c'eſt ainſi que le rapportent quelques hiſtoriens. Il eſt vrai que Tyron, l'affranchi de Ciceron, ne dit pas un mot de l'infidelité de Philologus.

Supplices que Pomponia fit ſouffrir à Philologus.

J'ai appris que long-tems après, Ceſar alla voir un jour un de ſes neveux; que ce neveu avoit alors à la main un livre de Ciceron qu'il liſoit; que ſe voyant ſurpris, il voulut cacher ce livre dans ſa robe; que Ceſar s'en apperçut, prit le livre, en lut une grande partie debout, & qu'enfin en le rendant à ce jeune homme, il lui dit, *voilà un ſçavant homme, mon fils, un ſçavant homme, & qui aimoit bien ſa patrie.*

Ceſar ſurprend un de ſes neveux qui liſoit Ciceron, & qui vouloit le cacher.

Grand éloge que Ceſar donne à Ciceron.

Après avoir achevé la défaite d'Antoine l'année même de ſon Conſulat, il prit pour Collegue à ſa place le fils de Ciceron. Et ce fut ſous le Conſulat de ce fils de Ciceron que le Senat ordonna que les Statuës d'Antoine ſeroient abbattuës, que tous les honneurs qu'on lui avoit décernez, ſeroient révoquez & annullez, & ajoûta à ce décret qu'à l'avenir aucun de la famille des Antoniens ne pourroit porter le ſurnom de Marcus. C'eſt ainſi que la juſtice divine réſerva encore la fin de la punition d'Antoine à la maiſon de Ciceron.

Ceſar prend pour ſon Collegue au Conſulat le fils de Ciceron à la place d'Antoine.

Decret du Senat contre Antoine & ſa famille.

La punition d'Antoine reſervée à la maiſon de Ciceron.

LA

LA COMPARAISON
de Ciceron & de Demoſthene.

DE toutes les choſes que les hiſtoriens ont rapportées de la vie de Demoſthene & de Ciceron, & qui ont pu venir à ma connoiſſance, voilà celles qui m'ont paru les plus dignes de mémoire. Je n'entreprendrai point de comparer les talents, qu'ils avoient tous deux pour l'éloquence, mais je crois que je ne dois pas oublier de dire que Demoſthene apporta à l'étude de cet art tout ce qu'il avoit de naturel & d'acquis, qu'il ſurpaſſa en gravité, énergie & force tous ceux qui avoient le plus de réputation pour plaider des cauſes, ou pour haranguer, en grandeur & magnificence de ſtyle ceux qui ne faiſoient des diſcours que pour l'oſtentation & la pompe, & en exactitude, correction, & adreſſe les Rheteurs les plus conſommez; & que Ciceron étoit un eſprit univerſel, qui ayant

Qualitez de Demoſthene pour l'éloquence.

Qualitez de Ciceron.

Qu'il ſurpaſſa en gravité, énergie & force.] Ce paſſage de Plutarque eſt conſidérable, non ſeulement en ce qu'il nous enſeigne la difference qui étoit entre Demoſthene & Ciceron, mais encore en ce qu'il marque préciſément quel doit être le caractere de ceux qui parlent en public; la gravité, l'énergie, la force doivent être le partage des Avocats. La grandeur & la magnificence du ſtyle ſont pour ceux qui font des diſcours pour l'oſtentation & la pompe. L'exactitude, la correction, & adreſſe, c'eſt-à-dire toutes les reſſources de l'art pour les Rheteurs. Demoſthene excelloit dans toutes ces parties. Quel éloge!

Et Ciceron étoit un eſprit univerſel, qui ayant une grande éten-

une grande étenduë de connoiſſances, & s'étant appliqué à diverſes ſortes d'études, a laiſſé grand nombre de traitez de Philoſophie, qui lui ſont particuliers, & qu'il a faits à la maniere de l'Académie. On voit même que dans les Oraiſons qu'il a faites devant les Juges, ou devant le peuple pour accuſer ou pour défendre, il affecte de faire paroître ſa grande érudition.

Le ſtyle marque les mœurs.

On peut auſſi juger de leurs mœurs par leur ſtyle. Celui de Demoſthene eſt ſans aucun ornement recherché, & ſans la moindre plaiſan-

duë de connoiſſances.] Ciceron étoit beaucoup au-deſſous de Demoſthene, dans les qualitez de l'Orateur dont il vient de parler, mais il reparoit ce deſavantage par cet eſprit univerſel, & par cette étenduë de connoiſſances qui le rendoient capable de traiter également bien toutes ſortes de matieres, ſoit d'éloquence, ſoit de Philoſophie. Longin a comparé Demoſthene à Ciceron. Il trouve Demoſthene grand en ce qu'il eſt ſerré & concis, & Ciceron en ce qu'il eſt diffus & étendu. Il donne le ſublime concis à Demoſthene, & la riche abondance à Ciceron. Mais cette comparaiſon ne tombe que ſur l'art de l'éloquence, au lieu que Plutarque embraſſe ici les deux caracteres entiers, & fait voir que Ciceron compenſe en quelque ſorte par le nombre, ce qui lui manque du côté de la qualité & de l'excellence des beautez, & ſur cela je crois qu'on pourroit employer pour ces deux Orateurs la même comparaiſon que Longin fait d'Hyperide & de Demoſthene. Ciceron eſt ſemblable à un athlete, qu'on appelle Pentathle, qui réüſſit dans tous les combats qu'il entreprend, & eſt au-deſſus de tous ceux qui s'attachent à ces differentes ſortes d'exercices, mais qui eſt vaincu par un autre athlete qui ne s'attache qu'à un ſeul. Demoſthene eſt cet athlete qui ne s'attache qu'à un ſeul exercice. Que l'on compare Ciceron & Demoſthene par le nombre des qualitez qu'ils ont, Ciceron l'emportera; & qu'on en juge par le ſeul endroit de l'éloquence, Demoſthene ſera ſuperieur.

Et ſans la moindre plaiſanterie.] C'eſt ce que la Nature lui avoit refuſé. Malgré cela, il ne laiſſoit pas quelquefois de vouloir être plaiſant, mais ſans ſuccès,

terie, toûjours grave & ſerieux, & il ne ſent point la lampe, comme Pytheas le lui reprochoit en ſe mocquant, mais il ſent ſon bûveur d'eau, ſon homme qui penſe profondément, & qui ne cherche point à égayer par aucune grace l'aigreur, l'amertume, & l'auſterité de ſes mœurs. Au lieu que Ciceron, entraîné par le penchant qu'il a à la raillerie, à force de vouloir être plaiſant, dégenere très-ſouvent en bouffon. Et en tournant en jeu & en riſée les choſes les plus ſerieuſes & les plus importantes pour ſervir à ſa cauſe, il néglige ce qui eſt honnête & ſeant; comme dans la défenſe de Cœlius, où il va juſqu'à dire *que Cœlius ne faiſoit rien*

Caractere de Demoſthene, ſimple, naturel, ſerieux.

Caractere de Ciceron, railleur & plaiſant, qui dégenere en bouffon.

Ciceron négligeoit quelquefois ce qui étoit ſeant & honnête.

comme Longin le reconnoît: *lorſqu'il s'efforce d'être plaiſant*, dit ce grand Rheteur, *il ſe rend ridicule plûtôt qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'autant plus de l'agréable, qu'il s'efforce d'en approcher.* Ciceron avoit en cela ſur lui un grand avantage, car s'il outre quelquefois la plaiſanterie juſqu'à dégenerer en bouffon, il eſt ſouvent très-plaiſant & très-agréable.

Comme dans la défenſe de Cœlius.] Je ne ſçai ſi Plutarque n'eſt pas ici un peu trop rigide. Il eſt certain que Ciceron dans cette Oraiſon pour Cœlius donne beaucoup à la jeuneſſe, mais tous ces plaiſirs, qu'il lui accorde, c'eſt en les excuſant plûtôt qu'en les autoriſant. Et dans ces mêmes endroits il releve la vertu par des traits divins. A la bonne heure que Plutarque ſoit rigide, cela ſied bien à un ſi grand Philoſophe & à un homme ſi vertueux. Mais il ne lui ſied pas d'être injuſte, & d'imputer à un Auteur ce qu'il n'a pas dit. Jamais Ciceron n'a dit *qu'il y a de la folie à ne pas jouir des choſes qu'on a en ſon pouvoir.* Jamais cette maxime n'eſt ſortie de ſa bouche; elle eſt trop horrible, & les Romains auroient été bien étonnez de voir un Orateur de l'âge, de la réputation, & de la vertu de Ciceron, débiter en pleine Audience une morale ſi pernicieuſe. Dans toute l'Oraiſon de Cœlius on ne trouve pas un ſeul mot qui puiſſe donner lieu à cette maxime, *qu'il*

Paſſage de ſon Oraiſon pour Cœlius.

d'étrange ni d'indigne, ſi au milieu de ſes grandes richeſſes, de cette grande dépenſe & de ce luxe, il s'abandonnoit quelquefois aux voluptez. Car il y a de la folie à ne pas joüir des choſes qu'on a en ſon pouvoir, ſur tous les Philoſophes les plus celébres plaçant le ſouverain bien, le ſouverain bonheur dans la volupté.

Ciceron dans ſon Oraiſon pour Murena ſe mocque des paradoxes des Stoïciens.

Quand Caton accuſa Murena, Ciceron, qui étoit alors Conſul, le défendit. Dans cette Oraiſon il railla beaucoup les Stoïciens ſur l'impertinence de leurs paradoxes, qu'ils appellent *dogmes*, & cela à cauſe de Caton qui étoit un Stoïcien rigide. Voilà de grands éclats de rire qui s'éleverent dans l'aſſemblée, & qui des Auditeurs ſe communiquerent aux Juges. Alors Caton, en ſoûriant doucement, dit à ceux qui étoient aſſis auprès de lui, *que nous avons là un Conſul qui eſt plaiſant!* En effet Ciceron aimoit à plaiſanter & à railler, & cela paroiſſoit même ſur ſon viſage où l'on voyoit un air mocqueur, & une certaine gayeté enjoüée, qui faiſoit ſon caractére. Au lieu que ſur celui de Demoſthene on voyoit toûjours un air ſérieux & chagrin, & ce ſombre & cet auſtere que cauſe d'ordinaire une méditation profonde, & qui ne l'abandonnoient jamais. C'eſt pourquoi ſes ennemis, comme il le dit lui-même, l'appelloient *homme fâcheux & difficile.*

Mot de Caton ſur ces railleries de Ciceron.

Ciceron avoit l'air mocqueur. Et Demoſthene l'avoit ſerieux, chagrin & ſombre.

y a de la folie à ne pas joüir des choſes qu'on a en ſon pouvoir. Apparemment Plutarque n'a conſulté ici que ſa mémoire; & ſa mémoire l'a trompé, & il étoit néceſſaire de juſtifier Ciceron, de peur que l'autorité d'un ſi grand perſonnage ne donnât quelque poids à une maxime qui ne merite que de l'horreur.

On voit de plus par leurs Ouvrages que l'un touche ſes propres louanges ſi ſobrement que perſonne ne peut en être bleſſé, qu'il ne le fait même que quand cela eſt néceſſaire pour un plus grand bien, & que par tout ailleurs il eſt plein de retenuë & de modeſtie, & que l'autre prend un ſi grand plaiſir à parler de lui, & s'abandonne tellement à ſe louer lui-même par tout dans ſes Oraiſons, que cela décele en lui un intemperant déſir de gloire, ſur tout quand il crie, *que les Armes cedent à la Robe, & le Laurier à l'Eloquence.* Enfin Ciceron ne louë pas ſeulement ſes actions & tout ce qu'il avoit fait dans le Gouvernement, mais encore les Oraiſons qu'il avoit prononcées, ou écrites, comme s'il eût eu en vûë de diſputer, & d'entrer en lice comme un jeune homme contre ces déclamateurs Iſocrate & Anaximene, & nullement de conduire & de redreſſer le peuple Romain, comme un *Jouſteur redoutable & terrible à ſes Adverſaires.*

Modeſtie de Demoſthene.

Vanité de Ciceron.

Il eſt bien vrai qu'il faut que celui qui ſe mêle du Gouvernement, ſoit muni d'éloquence, mais d'aimer la gloire qui vient de cet art, de la rechercher & d'en être ſi friand, il y a là une ſorte d'indignité & de baſſeſſe. Ainſi de ce côté-là De-

Jugement de Plutarque ſur ceux qui recherchent la gloire que donne l'éloquence.

Mais d'aimer la gloire qui vient de cet art, de la rechercher & d'en être ſi friand, il y a là une ſorte d'indignité & de baſſeſſe.] Car l'éloquence n'eſt qu'un moyen. Or il eſt ridicule de tirer de la gloire du moyen, il n'en faut tirer que de la choſe qu'il opere, & du but auquel il conduit quand il eſt juſte & digne d'un homme de bien. *L'éloquence*, dit Epictete, *eſt louable. Mais il n'en faut pas faire ſon principal, il y a quelque choſe de plus important & de plus conſidérable.* II. Man. Liv. 2. Max. LXIII.

Elevation d'ame dans la modeſtie.

mosthene a ſans contredit plus de gravité & une plus grande élevation d'ame, car il diſoit *que toute ſon éloquence n'étoit qu'un routine acquiſe par un long exercice, & qui même avoit beſoin de quelque faveur de ſes auditeurs*; & il prenoit pour gens très-bas & pour vils artiſans, comme ils le ſont en effet, tous ceux qui tirent vanité de leur bien dire.

Comment Demoſthene parloit humblement de ſon éloquence.

Ceux qui tirent vanité de leur éloquence, vils artiſans.

Cette grande habileté donc à haranguer le peuple, & à manier les affaires du gouvernement a été égale dans l'un & dans l'autre, de ſorte que ceux qui étoient les maîtres des troupes & des armes avoient beſoin de leur appui; Chares, Diopithe, & Leoſthene eurent beſoin de Demoſthene, & Pompée, & le jeune Ceſar, de Ciceron, comme Ceſar l'écrit lui-même dans ſes Commentaires qu'il a adreſſez à Agrippa & à Mecenas. Mais ce qui paroît le plus propre à manifeſter les mœurs & le naturel d'un homme, & à les mettre aux plus fortes épreuves, c'eſt ſans doute l'autorité & le commandement, qui reveillent & excitent toutes les paſſions, & qui découvrent immanquablement tous les vices qui ſont en lui, c'eſt ce qui a manqué à Demoſthene. Jamais il n'a fourni ces moyens de juger de lui & de le connoître, car il n'a jamais eu de charge conſidérable, & il n'a point commandé les troupes qu'il avoit aſſemblées contre Philippe.

En quoi Demoſthene & Ciceron étoient égaux.

Commentaires d'Auguſte adreſſez à Agrippa & à Mecenas.

L'autorité, la pierre de touche des mœurs.

Demoſthene n'a jamais eu de commandement.

Et une plus grande élevation d'ame.] Cela eſt remarquable, l'élevation d'ame ſe trouve dans la modeſtie & dans le mépris d'un talent dont tant de gens ſont éblouis.

Au lieu que Ciceron fut envoyé Questeur en Sicile, & Proconsul en Cilicie & en Macedoine, & encore dans un tems où l'avarice & l'avidité d'amasser étoient les plus effrenées, où les Préteurs & les Géneraux dédaignant de dérober, comme une chose basse & indigne, ne se prétoient plus qu'à ravir & à enlever, & où il n'étoit pas honteux à un Magistrat de prendre, mais où ceux qui ne prenoient que modérément & avec quelque sorte de discretion, étoient louez & estimez. Ce fut dans tous ces emplois que Ciceron donna d'éclatantes preuves de mépris qu'il avoit pour les richesses, & de grandes marques de son humanité & de sa bonté. Et dans Rome ayant été élu Consul, mais Consul avec la pleine autorité de Souverain & de Dictateur contre Catilina & ses complices, il justifia & accomplit cet Oracle de Platon, qui prédit *que les villes seroient délivrées de tous leurs maux quand la puissance suprême & la prudence par une heureuse fortune viendroient à se trouver ensemble dans un même sujet avec la justice.* Au lieu qu'on réproche à Demosthene qu'il faisoit trafic de son éloquence, car il composa secretement des harangues pour les deux parties, pour Phormion & pour Apollodore. Il fut soupçonné de plus d'avoir reçu de l'argent du Roi de Perse, & condamné pour en avoir pris d'Harpalus. Que si nous prenons le parti de dire que ce sont des calomnies de ceux qui ont écrit contre lui & qui sont en grand nombre, nous ne sçaurions nous opposer au témoignage

Avantage de Ciceron sur lui en cela.

Pilleries usitées dans le siécle de Ciceron.

Grand desintéressement de Ciceron.

Grand éloge de cet Orateur. Un Oracle de Platon s'accomplit en lui.

Demosthene trafiquoit de son éloquence.

de ceux qui écrivent que Demoſthene n'eut jamais la force & le courage de reſiſter aux préſents que les Rois lui envoyoient pour lui faire honneur & pour lui marquer leur reconnoiſſance. Auſſi n'étoit-ce pas là l'œuvre d'un homme qui faiſoit valoir ſon argent ſur les vaiſſeaux, ce qui eſt la plus forte de toutes les uſures.

Il n'eut jamais la force de reſiſter aux préſents des Rois.

Demoſthene faiſoit valoir ſon argent ſur les vaiſſeaux.

Il n'en eſt pas de même de Ciceron; les Siciliens lui offrirent de magnifiques préſents pendant ſon Edilité; le Roi de Cappadoce lui en offrit de plus grands encore pendant qu'il étoit Proconſul dans ſon Royaume; ſes amis lui en préſenterent auſſi à l'envi quand il fut obligé de ſortir de Rome, ils le preſſerent tous de les recevoir, avec les inſtances les plus fortes, & il les refuſa opiniâtrement, comme nous l'avons dit dans ſa vie. De plus l'éxil fut honteux & infame pour l'un, car il fut condamné convaincu de vol; au lieu qu'il fut très-glorieux à l'autre & un des plus beaux évenements de ſa vie, car il ne fut exilé que pour avoir délivré ſa Patrie de ſcelerats très-pernicieux. Auſſi quand l'un fut chaſſé, on

Ciceron refuſe tous les préſents qu'on lui offre.

Exil infame pour Demoſthene, & glorieux pour Ciceron.

Auſſi n'étoit-ce pas là l'œuvre d'un homme qui faiſoit valoir ſon argent ſur les vaiſſeaux, ce qui eſt la plus forte de toutes les uſures.] Car comme les gains y ſont plus conſidérables, & les dangers plus grands & plus fréquents, l'argent y eſt auſſi à un denier plus fort. C'eſt la même choſe encore aujourd'hui parmi nous. Mais avec cette difference que ce commerce n'eſt pas fort condamné, au lieu qu'en Grece il étoit regardé comme infame, & que δανείζειν ναυτικῶς, *faire valoir ſon argent ſur les vaiſſeaux*, étoit un reproche très-honteux. On le faiſoit à Zenon, mais c'étoit avant qu'il ſe fût adonné à la Philoſophie.

n'en

n'en tint aucun compte, & à l'exil de l'autre le Senat prit la robe noire, mena un grand deüil, & déclara qu'il n'expédieroit aucune affaire, & ne donneroit ſon avis ſur rien que le rappel de Ciceron ne fût ordonné par un décret du peuple.

Mais il faut dire auſſi que Ciceron paſſa tout le tems de ſon exil en Macedoine dans une grande oiſiveté, & que l'exil de Demoſthene fut une continuation de ſon adminiſtration publique, car il rodoit dans toutes les villes, appuyant les interêts des Grecs, & chaſſant les Ambaſſadeurs des Macedoniens, & ſe montrant en cela beaucoup meilleur Citoyen que Themiſtocle & qu'Alcibiade, qui dans les mêmes états de fortune n'avoient pas témoigné la même vertu. Et après qu'il fut rappellé, il reprit ſes premieres briſées, & continua ſon même train de Gouvernement, car il ne ceſſa de faire la guerre à Antipater & à la Macedoine, au lieu que Lælius reprocha à Ciceron en plein Senat que *lorſque le jeune Ceſar demandoit qu'il lui fût permis de briguer le Conſulat contre les Loix dans un âge où il n'avoit pas encore un poil de barbe, il s'étoit tenu là les bras croiſez ſans dire une ſeule parole.* Et Brutus lui-même dans les lettres qu'il lui écrit, ſe plaint formellement, & lui réproche *qu'il avoit nourri & élevé une Tyrannie plus grande & plus inſupportable que celle qu'ils avoient détruite.*

En quoi l'exil de Demoſthene fut plus louable que celui de Ciceron.

Reproches que Lælius & Brutus font avec juſtice à Ciceron.

Enfin quant à leur mort, il eſt impoſſible

Il eſt impoſſible de ne pas regarder avec compaſſion un vieil-

Mort de Ciceron pleine de timidité & de foibleſſe.

de ne pas regarder avec compaſſion un vieillard, qui par timidité ſe fait porter çà & là par ſes domeſtiques pour ſe dérober à ſes ennemis, & pour éviter la mort qui venoit à lui, & qui ne devançoit pas de beaucoup le terme fatal marqué par la Nature, & qui enſuite eſt miſerablement égorgé. Au lieu qu'à la mort de l'autre, quoique d'abord il ſe ſoit abaiſſé à des ſupplications & à des prieres, on ne peut pourtant s'empêcher de louer la proviſion qu'il avoit faite de ce poiſon, le ſoin avec lequel il le conſerva, & l'uſage qu'il en fit avec tant de courage, car le Dieu Neptune ne lui prêtant pas dans ſon temple un aſyle aſſez ſûr, il eut recours à un Autel plus inviolable, & ſe tira par ſa mort du milieu des armes & des Satellites, & ſe déroba à la cruauté d'Antipater.

Mort de Demoſthene pleine de courage & de fierté.

Mais c'eſt ce qu'on ne doit nullement louer.

lard, qui par timidité ſe fait porter ça & là par ſes domeſtiques.) Ce paſſage eſt corrompu dans le texte, car que veut dire δι' εὐγένειαν ὑπὸ οἰκετῶν ἄνω καὶ κάτω περιφερόμενον. Il n'y a perſonne qui ne voye qu'εὐγένεια, *magnanimité, courage*, ne peut avoir lieu ici, & qu'il faut lire comme dans quelque Mſ. δι' ἀγένειαν, *par timidité, par baſſeſſe de courage.* En effet, cette fuite de Ciceron étoit lâche & indigne d'un homme de ſon âge & de ſon rang. Et Plutarque la blâme avec raiſon.

Il eut recours à un Autel plus inviolable.) Cette idée eſt grande & noble de regarder la mort comme un Autel inviolable, où l'on eſt à couvert de toute la violence des tyrans.

DEMETRIUS.

CEux qui ont avancé les premiers que les Arts & les Sciences ſont ſemblables aux ſens dont la Nature nous a pourvus, me paroiſſent avoir parfaitement compris la faculté avec laquelle les uns & les autres operent leurs

Les Arts & les Sciences ſemblables aux ſens, & en quoi.

Ceux qui ont avancé les premiers que les Arts & les Sciences ſont ſemblables aux ſens dont la Nature nous a pourvus.] Voici un préambule bien ſingulier & bien admirable. Plutarque explique la raiſon qu'ont eu quelques Anciens de comparer les ſens aux Arts & aux Sciences, & il fait fort bien ſentir en quoi ils ſont ſemblables & en quoi ils ſont differens. Ils ſont ſemblables en ce que les uns & les autres jugent des deux contraires; mais ils ſont

jugemens, & par laquelle nous démêlons également dans chaque ſujet les deux contraires. Ils ont tous cela de commun, mais ils different par la fin à laquelle ils rapportent les choſes dont ils jugent. Car les ſens ne ſont pas ſeulement la faculté de diſcerner le blanc & le noir, le doux & l'amer, le dur & le mou, ce qui céde & ce qui réſiſte, mais ils ont encore cela de propre, & c'eſt là leur principale fonction, d'être mûs par tous les objets qui ſont de leur reſſort, & de tout mouvoir auſſi de leur côté en rapportant à l'entendement le ſentiment dont ils ſont affectez. Au lieu que les arts qui ont été in-

En quoi ils different.

differens en ce que les ſens ſont affectez de l'un comme de l'autre; au lieu que les Sciences & les Arts ne ſont affectez que de ce qui eſt bon. Ils ne conſiderent proprement que le bon qui eſt leur but & leur objet, & ils ne conſidérent le mauvais que par accident pour le connoître & pour l'éviter. Ils ſont gloire de connoître le mal pour le fuir & pour aller au bien. Plutarque ſe ſert fort à propos de ce préambule pour s'excuſer & ſe juſtifier ſi parmi ces grands perſonnages, dont il écrit les vies, il mêle deux monſtres comme Demetrius & Antoine. L'art conſidére le mal & le repréſente même pour en tirer le bien; & c'eſt ainſi que le poëme Epique & le poëme Dramatique repréſentent quelquefois les caractéres les plus vicieux, parce qu'ils en tirent des leçons auſſi utiles que celles que fourniſſent les caractéres les plus parfaits.

Car les ſens ne nous ſont pas donnez ſeulement pour diſcerner.) Dans le texte au lieu de διάγνωσις γέγονεν, il faut lire διαγνώσει γέγονεν, à cauſe de la prépoſition ἐπὶ qui précede, ἐπὶ διαγνώσει.

En rapportant à l'entendement le ſentiment dont ils ſont affectez.) Tout cet endroit eſt fort brouillé par une répetition vicieuſe, née apparemment d'une gloſe que les copiſtes ont reçuë dans le texte fort mal-à-propos. Je crois que Plutarque avoit écrit ἡ πάντα κινεῖν πρὸς τὸ φρονεῖν ἀναφέρεσθαι ὡς πάσχειν. *Et de tout mouvoir de leur côté en rapportant à l'entendement le ſentiment dont ils ſont affectez.* Sur cela un lecteur ſtudieux avoit marqué à la marge ἄλλως κινεμένω πρὸς τὸ φρονεῖν ἀνα-

ventez avec raiſon pour élire & recevoir ce qui eſt bon, & pour fuir & rejetter ce qui eſt mauvais, conſidérent l'un des contraires, c'eſt-à-dire, ce qui eſt bon, ils le conſidérent principalement & par eux-mêmes, par leur propre nature, & par leur premiere deſtination. Au lieu que l'autre, c'eſt-à-dire ce qui eſt mauvais, ils ne le conſidérent que par accident, pour le fuir. En effet ce n'eſt que par accident qu'il arrive à la Medecine de conſidérer ce qui eſt malſain, & à l'harmonie ce qui eſt diſcordant, pour parvenir à operer leurs contraires; & les plus parfaits de tous les arts, la temperance, la juſtice, la prudence, qui enſeignent à juger, non ſeulement des choſes qui ſont belles, juſtes & utiles, mais encore de celles qui ſont nuiſibles, honteuſes, & injuſtes, n'ont garde de louer cette ſotte bonté, qui ſe glorifie de ne ſçavoir ce que c'eſt que le mal, mais elles la regardent comme une ineptie, & comme une ignorance de ce que doivent ſçavoir ſur-tout ceux qui veulent vivre en gens de bien dans toutes les regles de l'honnêteté & de la juſtice. C'eſt pourquoi les anciens Spartiates les jours de leurs fêtes obligeoient les Ilotes, leurs eſclaves, à boire beaucoup de vin & à s'enyvrer, & en cet état ils les menoient dans les ſalles publiques où ils mangeoient, pour faire voir aux jeunes gens quel grand vice c'étoit que l'yvreſſe.

Les Arts & les Sciences ne conſidérent que par accident ce qui eſt mauvais.

La connoiſſance du mal comment néceſſaire.

Coûtume des anciens Spartiates.

φέρειν. *Que le ſens mû rapporte à l'entendement.* Ce qui eſt paſſé enſuite dans le texte & a fait l'embarras.

En quoi cette coûtume étoit vicieuſe & inhumaine.

Pour nous, nous jugeons cette méthode de corriger les uns en corrompant & gâtant les autres, inhumaine & très-oppoſée aux regles de la bonne politique. Mais peut-être ne ſera-t'il pas inutile de choiſir un ou deux couples de ceux qui ont abuſé de leur pouvoir avec trop de licence, & qui étant dans les plus hautes dignitez & dans les plus grands poſtes, ne ſe ſont ſervis de leur élevation que pour mettre dans un plus grand jour tous leurs vices, de les entremêler parmi les grands perſonnages dont nous écrivons les vies, & de les propoſer en exemple. Non que nous ayons ſeulement en vûë d'amuſer agréablement & de divertir les lecteurs par la varieté de nos peintures, à Dieu ne plaiſe, mais nous imitons en cela Iſmenias le Thebain, cet excellent Joueur de flute, qui avoit accoûtumé de faire entendre à ſes diſciples un homme qui en

Pour nous, nous jugeons cette méthode de corriger les uns en corrompant & gâtant les autres, très-inhumaine.] Ce jugement de Plutarque eſt très-beau & très-ſûr. Il n'eſt pas permis de jetter des hommes dans le vice pour en retirer d'autres. Car la bonté & l'humanité doivent s'étendre ſur tous les hommes, & la bonne politique veut les conſerver & les ſauver tous. Ce défaut eſſentiel, qui ſe trouve dans la politique des Spartiates, ne ſe trouve point dans l'art de Plutarque, il ne corrompt point des hommes pour en corriger d'autres, mais il ſe ſert de ceux qui ſont corrompus & gâtez par leur propre volonté, & il les repréſente tels qu'ils ſont pour faire connoître toute l'horreur du vice.

De ceux qui ont abuſé de leur pouvoir.) Au lieu de ἀυτῆς, il faut lire comme dans un Mſ. ἑαυτοῖς.

Qui avoit accoûtumé de faire entendre à ſes diſciples un homme qui en jouoit bien, & un autre qui en jouoit mal.) Rien ne ſert tant dans les Arts que de faire voir en même temps le bon &

jouoit bien, & un autre qui en jouoit mal, & qui leur disoit en parlant du premier. *Voilà comme il faut jouer*, & de l'autre, *voilà comme il ne faut pas jouer*. Et comme Antigenidas disoit que *les jeunes gens entendroient avec beaucoup plus de plaisir les excellens joueurs de flute après avoir entendu les mauvais*; nous de même nous serons plus zélez spectateurs & plus ardens imitateurs des plus belles & plus vertueuses vies, si nous ne sommes pas dans une entiere ignorance de celles qui sont mauvaises & blâmées de tout le monde.

Coûtume d'Ismenias le Thebain excellent joueur de flute.

Mot d'Antigenidas.

Ce petit volume comprendra donc la vie de Demetrius, surnommé *Poliorcetes*, & celle d'Antoine le Triumvir, qui tous deux ont rendu un grand témoignage à la vérité de cette maxime de Platon, *que les natures grandes & fortes produisent de grands vices comme de grandes vertus*. Car ayant été tous deux adonnez aux femmes & au vin, pleins de courage, magnifiques, grands dépensiers, prodigues & insolens, ils ont eu aussi la même ressemblance dans leur fortune. Car non-seulement ils ont eu dans le cours de leur vie de grands & de glorieux succès & de grands revers, ils ont fait de grandes conquêtes & de grandes pertes, ils sont tombez tout d'un coup

Preneur de villes.

Demetrius & Antoine prouvent la vérité d'un principe de Platon.

Conformité de leurs vices & de leurs vertus qui ont produit les mêmes accidens de fortune.

le mauvais, car le mauvais rejette nécessairement dans le bon, qu'il fait paroître davantage. Montagne disoit fort bien, *je m'instruis autant par la fuite que par la suite.*

Après avoir entendu les mauvais.] Le mot ἴσα du texte ne peut avoir lieu ici. Il faut lire comme dans un Mſ. εἰ τύχα. Cela est sensible.

dans de grands malheurs, & s'en ſont relevez enſuite contre toute eſpérance, mais encore ils ont preſque fini de la même maniere, l'un ayant été pris par ſes ennemis, & l'autre ayant été ſur le point de l'être.

Naiſſance de Demetrius. Son pere Antigonus étoit fils de Philippe Macedonien qui avoit eu des emplois conſidérables ſous Philippe & ſous Alexandre.

Antigonus eut deux fils de la Reine Stratonice ſa femme, fille de Corræus; il appella l'aîné Demetrius du nom de ſon frere, & l'autre Philippe du nom de ſon pere. C'eſt ainſi que l'écrivent la plûpart des Hiſtoriens. Il y en a d'autres qui prétendent que Demetrius n'étoit pas fils d'Antigonus, mais ſon neveu, & que ſon pere étant mort pendant qu'il étoit encore petit enfant, & ſa mere s'étant remariée incontinent après avec Antigonus, il paſſa pour fils de ce dernier. Bien-tôt après Philippe, qui n'étoit pas beaucoup plus jeune que Demetrius, vint à mourir. Demetrius, quoique d'une taille aſſez avantageuſe, étoit pourtant plus petit que ſon pere Antigonus, mais d'une beauté ſi excellente & d'une mine ſi relevée qu'aucun des peintres & des ſculpteurs, qui en ont fait des portraits ou des ſtatuës, n'ont pû attraper ſon air ni ſa reſſemblance.

Son portrait.

Ses mœurs & ſon caractére.

Car on voyoit ſur ſon viſage la douceur & la gravité, le terrible & l'agréable, & parmi cet air de jeuneſſe, de vivacité, & de ferocité on voyoit éclater un air heroïque, très-difficile à imiter, & une majeſté véritablement Royale. On trouvoit le même mêlange dans ſes mœurs qui étoient également propres à étonner & à charmer. Car pendant

pendant qu'il n'avoit rien à faire il étoit d'un commerce délicieux; rien n'égaloit la ſomptuoſité de ſes feſtins, de ſon luxe, & de toute ſa maniere de vivre, c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux, & le plus délicat de tous les Rois. Mais d'un autre côté malgré ces voluptez & ces délices, quand il étoit queſtion de quelque entrepriſe, c'étoit le plus actif, le plus terrible & le plus diligent des hommes. Rien n'égaloit ſa vivacité & ſon courage que ſa patience & ſon aſſiduité au travail. Auſſi s'efforçoit-il d'imiter ſur tous les autres Dieux, le Dieu Bacchus comme celui qui avoit été le plus terrible à la guerre, & qui avoit ſçû auſſi le mieux changer la guerre en paix, & jouir des jeux, des plaiſirs, & de toute la joye qui l'accompagnent. Il aimoit ſon pere d'un amour rare & ſingulier; & dans les reſpects qu'il rendoit à ſa mere, on voyoit éclater ce grand amour qu'il portoit à ſon pere, & qui n'étoit point en lui un ſentiment ſimulé pour lui faire ſa cour à cauſe de ſa puiſſance, & dans l'eſperance de ſa ſucceſſion, mais une amitié ſincere & filiale.

Demetrius au milieu des délices & des voluptez le plus actif & le plus diligent des hommes.

Il ſe propoſoit ſur tout d'imiter Bacchus, qui paſſoit pour le plus grand des Conquerants.

L'amour qu'il avoit pour ſon pere.

Un jour qu'Antigonus étoit occupé à donner audience à des Ambaſſadeurs, Demetrius revenant

Et qui avoit ſçu auſſi le mieux changer la guerre en paix.] Ce talent de ſçavoir convertir la guerre en paix eſt bien préferable à celui de bien faire la guerre. La louange qu'on donne ici à Bacchus ſert à expliquer ce mot qu'Horace dit de ce Dieu, dans l'Od. XIX. du Liv. II.

ſed idem
Pacis eras mediuſque belli.

de la chaſſe, entra dans la ſalle, ſalua ſon pere d'un baiſer, & s'aſſit auprès de lui, tenant encore ſes dards dans ſes mains. Antigonus venoit de rendre réponſe à ces Ambaſſadeurs & il les renvoyoit, mais il les rappella & leur dit à haute voix, *vous direz de plus à vos maîtres la maniere dont nous vivons, mon fils & moi*, pour leur faire entendre que la bonne intelligence & la confiance qui regnoient entre ſon fils & lui, faiſoient la plus grande force de ſes Etats, & étoient un des grands indices de ſa puiſſance. Tant il eſt vrai que la ſuprême puiſſance ne peut que difficilement ſe partager, ou ſe communiquer, & eſt toûjours pleine de ſoupçons, de défiances, de haines, de ſorte que le plus grand & le plus vieux des ſucceſſeurs d'Alexandre ſe glorifioit ſur tout de ce qu'il ne craignoit point ſon fils, & qu'il le laiſſoit approcher de lui avec des armes. Auſſi a-t-on vû que cette maiſon d'Antigonus a été, pour ainſi dire, la ſeule qui dans une longue ſucceſſion ait été nette de tous ces maux, ou plûtôt il n'y a jamais eu de tous les deſcendans de ce Prince que Philippe ſeul qui ait tué ſon fils. Dans toutes les autres maiſons Royales, on ne trouve que meurtres de fils, de meres, & de femmes, car pour le meurtre des freres, comme les Geometres prétendent qu'on leur paſſe certaines

Mot remarquable d'Antigonus à des Ambaſſadeurs.

La bonne intelligence entre un Roi & ſon fils, la principale force d'un Etat.

La ſuprême puiſſance ne peut ſe partager que difficilement.

Grand bonheur de la Maiſon d'Antigonus.

Philippe fils de Demetrius ſecond, fit empoiſonner ſon fils Demetrius ſur les faux rapports de ſon fils Perſée.

Car pour le meurtre des freres, comme les Geometres prétendent.] Rien ne peut mieux faire voir combien le meurtre des freres parmi les Rois étoit ordinaire & commun, & combien peu on en

demandes, d'où dépendent leurs demonſtrations, ce meurtre étoit regardé de même comme une demande ordinaire & affectée aux maiſons Royales, qui ne ſe refuſoit point, & qui étoit néceſſaire pour la ſûreté des Rois.

Meurtre des freres étoit en politique comme un Axeime on Geometrie.

Il eſt certain que Demetrius au commencement étoit plein d'humanité, & fort attaché à ſes amis, & en voici une preuve bien évidente: Mithridate, fils d'Ariobarzane, étoit ſon ami particulier & ſon camarade, ſe trouvant de même âge; il faiſoit aſſidument ſa cour à Antigonus, & il ne paſſoit pas pour un méchant homme, comme il ne l'étoit point en effet. Mais Antigonus fit un ſonge qui lui donna du ſoupçon contre lui. Il lui ſembla la nuit en dormant qu'il étoit entré dans un beau & vaſte champ où il ſemoit de la limaille d'or; que de cette limaille il s'éleva une moiſſon d'or; que quelque temps après étant revenu dans ce champ, il n'y trouva plus que le chaume de ce bled d'or qu'on avoit coupé, & que comme il en étoit fort triſte & fort affligé, il entendit des gens qui diſoient que Mithridate avoit coupé cette riche moiſſon, & s'étoit retiré vers le Pont Euxin. Troublé de ce ſonge il appella ſon fils, & après l'avoir engagé par ſerment à lui garder le ſécret, il lui raconta ſon ſonge, & lui dit qu'il avoit reſolu de ſe dé-

Demetrius au commencement étoit humain & fort attaché à ſes amis.

C'eſt Mithridate II. fils d'Ariobarzane qui fut fils de Mithridate I.

Songe d'Antigonus qui lui rendit Mithridate ſuſpect.

Il raconte ſon ſonge à ſon fils Demetrius, lui dit ſa réſolution de ſe défaire de Mithridate & exige le ſécret.

faiſoit difficulté, que cette comparaiſon que Plutarque en fait avec les lemmes des Geometres qui ſont des propoſitions que perſonne ne fait difficulté de leur accorder.

faire de ce jeune Prince & de le faire périr.

Demetrius ayant entendu cette terrible réſolution, en fut très-affligé, & le jour même Mithridate l'étant allé voir à ſon ordinaire pour ſe divertir avec lui, Demetrius n'oſa pas à cauſe de ſon ſerment, lui déclarer de bouche, ni lui dire un ſeul mot de ce qu'il avoit entendu, mais il le mena à la promenade & l'éloigna de tous ſes autres amis. Quand ils furent ſeuls ſans témoins, avec le bout de ſa pique il écrivit ſur le ſable pendant que Mithridate avoit les yeux attachez à terre, *fuy*, *Mithridate*, *fuy*. Mithridate, comprenant le danger où il étoit, s'enfuit la nuit ſuivante en Cappadoce. Et bien-tôt après les deſtinées accomplirent le ſonge qu'Antigonus avoit eu, & qui lui avoit rendu ce jeune Prince ſi ſuſpect, car il s'empara d'une vaſte & riche contrée, & il fonda cette maiſon des Rois de Pont qui regnerent ſi long-tems avec tant de gloire, & qui ne fut détruite par les Romains qu'à la huitiéme génération.

Comment Demetrius avertit Mithridate du danger où il étoit.

Accompliſſement du ſonge de Demetrius.

Mithridate fonde la Maiſon des Rois de Pont.

Par la mort de Mithridrate VIII. que Galba fit mourir.

Voilà une grande marque du bon naturel de Demetrius, de ſa douceur & de ſa juſtice. Mais comme Empedocle dit des élements, que c'eſt de la haine & de l'amitié que viennent le differend &

Mais il le mena à la promenade & l'éloigna de tous ſes autres amis.] Ce que Demetrius fait ici pour ſon ami Mithridate, reſſemble bien à ce que Jonathas avoit fait pour ſon ami David, que Saul ſon pere vouloit faire mourir. 1. Rois, chap. xx.

Mais comme Empedocle dit des élements, que c'eſt de la haine & de l'amitié que viennent le differend & la guerre continuelle qui

la guerre continuelle qui regnent entre eux, ſur tout entre ceux qui ſe joignent & qui ſe touchent, de même entre les ſucceſſeurs d'Alexandre il y eut continuellement des guerres, mais elles furent encore plus ſenſibles & plus vives entre ceux dont les Etats étoient voiſins, & qui à cauſe de ce voiſinage avoient tous les jours enſemble des affaires à démêler, comme entre Antigonus & Ptolemée.

Guerre continuelle entre les Princes voiſins comme entre les élements qui ſe touchent.

Antigonus ſe tenoit ordinairement en Phrygie. Sur les nouvelles qu'il reçut que Ptolemée, parti de Cypre, ravageoit la Syrie, & reduiſoit ſes villes ſous ſon obéïſſance de gré ou de force, il y envoya ſon fils Demetrius, qui n'avoit que vingt-deux ans, & qui commençoit alors pour la premiere fois & par les plus grandes affaires à ſe mettre à la tête des armées & à les commander. Comme il étoit jeune & ſans expérience, & qu'il eut en tête un Athlete redoutable, ſorti de la ſalle d'Alexandre & qui avoit combattu ſous

Ptolemée fils de Lagus, & qui fut ſurnommé le Grand.

Demetrius à l'âge de 22. ans envoyé par ſon pere contre Ptolemée.

regnent entre eux.] Rien n'eſt plus ingenieux que de comparer les differends continuels des Princes voiſins à la guerre continuelle que ſe font les élements qui ſe joignent & ſe touchent. Dans mes remarques ſur l'Epiſt. XII. du 1. Liv. d'Horace j'ai rapporté & expliqué le paſſage d'Empedocle, qui pour accorder les difficultez qu'il trouvoit à dire que les qualitez contraires des élements faiſoient ſubſiſter le monde, avoit imaginé une amitié & une haine, qui venoient au ſécours de ces qualitez contraires, & qui cauſoient l'union & la diſſolution des corps. C'eſt cette amitié & cette haine qu'Horace a exprimées par ces deux mots *concordia diſcors.*

Sorti de la ſalle d'Alexandre.] Les comparaiſons baſſes réüſſiſſent très-bien dans le grand, quand elles ſont employées à propos, & avec art. Telle eſt ici l'armée d'Alexandre comparée à la ſalle d'un Gladiateur.

Battu près de Gaza.

La 11. *année de l'Olymp.* CXXII. 309. *ans avant la naissance de J. C.*

lui en plusieurs grands combats, il reçût un échec près de la ville de Gaza, où il fut battu, & où il perdit cinq mille hommes tuez sur la place, & huit mille faits prisonniers; il perdit encore ses tentes, son argent, & tous ses équipages. Mais Ptolemée les lui renvoya avec tous ses amis, qui avoient été pris à la bataille, & lui fit dire de sa part ce mot plein de bonté & d'humanité, *qu'ils ne devoient pas faire la guerre entre eux pour avoir tout leur bien, mais seulement pour la gloire & pour l'Empire.*

Ptolemée lui renvoye tous ses bagages & tous ses amis qu'il avoit pris à la bataille.

Beau mot que Ptolemée fait dire à Demetrius.

Comment Demetrius reçut cette generosité de Ptolemée.

Demetrius, recevant cette faveur, pria sur l'heure les Dieux de n'être pas long-temps redevable d'une si grande grace à Ptolemée; mais de lui rendre la pareille très-promptement. Il ne se laissa point abbattre par cet accident comme un jeune homme qui au commencement de si grandes affaires avoit reçu un si grand échec, mais en Géneral consommé, & accoûtumé aux inconstances, & aux vicissitudes de la fortune, il se mit à lever de nouvelles troupes & à faire de nouveaux préparatifs; il s'assura des villes & exerça continuellement ses nouveaux soldats.

Dans ce grand échec il se montre un Général consommé.

Beau mot d'Antigonus à la nouvelle de la défaite de son fils.

Quand Antigonus reçut la nouvelle de la perte de la bataille, il n'en fut point autrement ému, & dit que *Ptolemée avoit vaincu de jeunes adolescens, mais que bien-tôt il combattroit contre des hommes.* Et ne voulant rien rabbattre, ni retenir le courage & l'audace de son fils, il ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit d'éprouver encore ses forces contre Ptolemée, & lui en donna la permission.

Il lui permet d'éprouver encore ses forces contre Ptolemée.

Peu de temps après, Cilles, Lieutenant de Ptolemée, arrive avec une armée très-leſte & très-nombreuſe comme aſſûré de chaſſer de la Syrie Demetrius qu'il ne regardoit qu'avec mépris depuis ſa défaite. Mais Demetrius tomba ſur lui comme il s'y attendoit le moins, le mit en fuite, s'empara de ſon camp, lui prit ſept mille hommes en vie, & tous ſes bagages, & fit un très-riche butin. La joye qu'il eut de cet heureux ſuccès, ne vint pas de ce qu'il avoit de quoi s'enrichir, mais de ce qu'il avoit de quoi rendre, & il n'aima pas tant dans ſa victoire la richeſſe & la gloire, que le plaiſir de payer un bienfait & de rendre une grace. Cependant il ne voulut pas le faire de ſon autorité, il en écrivit à ſon pere qui lui donna toutes les permiſſions néceſſaires d'en uſer comme il le jugeroit à propos. En même-temps il renvoya à Ptolemée Cilles & tous ſes amis comblez de magnifiques préſents. Cette défaite chaſſa Ptolemée de la Syrie & fit ſortir de la ville de Celenes Antigonus par la grande joye qu'il eut de cette victoire, & par le déſir ardent de voir & d'embraſſer ſon fils.

L'année ſuivante.

Victoire ſignalée de Demetrius.

Ce qui fit le plus de plaiſir à Demetrius de ſa victoire.

Generoſité de Demetrius.

Ville de la haute Phrygie.

Peu de temps après, Demetrius fut envoyé pour ſubjuguer les peuples de l'Arabie qu'on appelle Nabatéens; & dans cette expedition il ſe trouva en danger de périr avec toute ſon armée, engagé dans des lieux déſerts & ſans eau. La fermeté qu'il témoigna en cette rencontre n'étant ni troublé ni émeu, étonna les barbares,

Demetrius envoyé contre les Nabatéens, peuples de la partie Orientale de l'Arabie Petrée.

Le grand danger qu'il courut dans cette expedition & ſa fermeté.

ils lui demanderent quartier, & ayant reçu d'eux un gros butin & ſept cent chameaux, il ſe retira.

Seleucus reprend Babylone & marche pour ſubjuguer les nations voiſines des Indes.

Environ dans ce temps-là Seleucus, qui avoit été d'abord chaſſé de Babylone par Antigonus, ayant reconquis cette place par ſes ſeules forces, s'en alla avec une groſſe armée pour ſubjuguer les nations qui confinent aux Indes, & pour ajoûter à ſa domination les Provinces qui ſont autour du Caucaſe. Demetrius profitant de cette occaſion, & eſperant de trouver la Meſopotamie deſerte & ſans défenſe, ſe hâta de paſſer l'Euphrate avant que ſon ennemi fût informé de ſa venuë, & tomba tout à coup ſur Babylone, chaſſa la garniſon de Seleucus de l'un des deux châteaux après l'avoir forcée, & y laiſſa ſept mille hommes de ſes troupes pour la garder. Cela fait il ordonna au reſte de ſes ſoldats d'emporter & d'emmener du pays le plus de butin qu'ils pourroient, & s'en retourna vers la mer. Par cette retraite précipitée il laiſſa à Seleucus ſa domination plus affermie que jamais, car il parut que puiſqu'il avoit ainſi ravagé ſes Etats, il les abandonnoit comme ne lui appartenant plus.

Demetrius reprend Babylone, & y laiſſe une garniſon.

Il fait le dégât dans le pays, en quoi il commet une grande faute.

Ravager un pays c'eſt marquer qu'on n'en eſt pas le maître, & qu'on l'abandonne.

A ſon retour en Syrie il eut nouvelles que Ptolemée aſſiegeoit Halicarnaſſe. D'abord il marcha au ſecours de la place & fit lever le ſiége à ce Prince. Cette noble ambition de ſecourir les opprimez ayant ſemé par tout la gloire d'Antigonus & de Demetrius, ils conçurent un merveilleux

deſir

déſir d'affranchir la Grece entiére, que Caſſandre & Ptolemée tenoient dans une dure ſervitude, & jamais guerre ni plus honorable ni plus juſte n'a été entrepriſe par aucun Roi. Car toutes les proviſions, toutes les richeſſes, qu'ils avoient amaſſées en pillant & en fourageant les barbares, ils les employoient pour affranchir les Grecs dans la ſeule vûë de l'honneur & de la gloire qui leur en devoient revenir.

Genéreux deſſein d'Antigonus & de Demetrius.

Quand ils eurent réſolu de s'embarquer pour aller mettre le ſiege devant Athénes, un des amis d'Antigonus lui dit que s'ils prenoient cette ville, ils devoient la garder pour eux comme la clef de toute la Grece. Mais Antigonus ne voulut pas l'entendre, & lui dit *que la clef la meilleure & la plus forte qu'il connût, c'étoit l'amitié des peuples; & qu'Athénes étant comme le fanal de toute la terre habitable, elle feroit éclater par tout la gloire de leurs actions.*

Conſeil qu'on donne à Antigonus.

Belle réponſe d'Antigonus.

Athenes le fanal de toute la terre.

Demetrius partit pour Athénes avec cinq mille talens & une Flotte de deux cent cinquante voiles. Demetrius de Phalere gardoit la ville pour Caſſandre, & il y avoit une bonne Garniſon dans le fort de Munychia. La fortune répondit à la ſage prévoyance de Demetrius, car il parut devant le port du Pirée le vingt-cinq du mois de Juin ſans que perſonne ſe fût apperçu de ſon

Demetrius part pour Athenes avec une groſſe Flotte & quinze millions de livres.

Cinq ans après l'échec qu'il avoit reçu à Gaza.

Comme la clef de toute la Grece.] Le Grec dit *comme l'échelle de la Grece*, & Plutarque s'eſt ſervi de cette figure après Polybe. Mais en nôtre Langue, *clef* dit beaucoup mieux la choſe.

Elle feroit éclater par tout.) Il faut lire comme dans un Mſ. διαπυροῖσι, car il faut un futur.

arrivée. Comme la flotte approchoit, tout le monde ſe préparoit à la recevoir, penſant que ce fuſſent les vaiſſeaux de Ptolemée, mais enfin les Capitaines & les principaux Officiers étant détrompez, coururent aux armes pour ſe défendre. Tout étoit plein de tumulte & de confuſion, comme cela eſt vraiſemblable, les Athéniens ſe trouvant tout à coup réduits à repouſſer un ennemi, qui abordoit ſans avoir été découvert, & qui faiſoit déja ſa deſcente. Car Demetrius ayant trouvé l'entrée du port toute ouverte, y étoit entré ſans peine, & on le diſtinguoit déja tout à clair ſur le tillac de ſa Galère, d'où il faiſoit ſigne de la main qu'on ſe tînt en repos, & qu'on lui donnât audience. Le trouble s'étant donc calmé, il leur fit crier par un heraut qu'il mit à ſes côtez, *que ſon pere Antigonus l'avoit envoyé à la bonne heure pour mettre les Athéniens en liberté, pour chaſſer la garniſon de leur citadelle, & pour leur rendre leurs Loix & leur ancien Gouvernement.*

Les Atheniens prennent d'abord la Flotte de Demetrius pour celle de Ptolemée.

Publication que fait faire Demetrius entré dans le port.

A cette proclamation les Athéniens jettant leurs boucliers à leurs pieds & battant des mains avec de grandes acclamations, preſſoient Demetrius de deſcendre, & l'appelloient leur Sauveur & leur bienfaiteur. Ceux qui étoient avec Demetrius de Phalere, furent tous d'avis que puiſqu'il étoit déja le maître, il falloit le recevoir quand même on ſeroit aſſûré qu'il ne feroit rien de tout ce qu'il promettoit, & ſans attendre davantage, ils lui envoyerent des Ambaſſa-

Les Atheniens avis preſſent Demetrius de deſcendre, & l'appellent leur Sauveur.

Ils lui envoyent des Ambaſſadeurs pour faire leurs ſoumiſſions.

deurs pour faire leurs ſoumiſſions.

Demetrius les reçut gracieuſement, leur donna une audience très-favorable, & pour les aſſûrer de ſa bonté, en les renvoyant il leur donna comme en ôtage Ariſtodeme de Milet, un des plus intimes amis de ſon pere. En même tems il ne negligea pas le ſalut & la ſûreté de Demetrius de Phalere, qui, à cauſe de ce changement arrivé à la République, craignoit plus ſes Citoyens que les ennemis. Mais reſpectant la réputation & la vertu de ce perſonnage, il le renvoya avec une bonne & ſûre eſcorte à Thebes comme il l'avoit demandé; & pour lui, il dit aux Athéniens qu'il ne verroit pas leur ville & qu'il n'y mettroit pas le pied, quelque impatience qui l'en preſſât, qu'il ne l'eût entiérement affranchie en chaſſant la garniſon qui la maîtriſoit. Et ſur l'heure même il ouvre un grand foſſé & élevé de bons retranchemens devant la Fortereſſe de Munychia pour rompre ſa communication avec la ville, & s'embarque auſſi-tôt pour Megare où Caſſandre avoit mis une forte garniſon.

Demetrius les reçoit favorablement, & leur donne pour ôtage le meilleur ami de ſon pere.

Ce qu'il fait pour Demetrius de Phalere dont il reſpectoit la réputation & la vertu.

Il rompt la communication du fort avec la ville, & s'embarque pour Megare.

A ſon arrivée il apprit que la femme d'Alexandre, fils de Polyperchon, nommée Crateſipolis, & très-célébre par ſa beauté, étoit à Patres & qu'elle déſiroit paſſionnément de le voir, & d'être à lui. Il laiſſe donc ſon armée dans les terres de Megare, & ayant choiſi un petit nombre de gens les plus diſpos pour l'accompagner, il prit le chemin de Patres. Quand il en fut aſſez

Ville de l'Achaïe à l'embouchure du Golfe de Lepante.

Grande imprudence de Demetrius pour aller voir la femme de Polyperchon.

près il se déroba de ses gens & fit tendre un pavillon à l'écart, afin que Cratesipolis ne fût point apperçuë quand elle viendroit le voir. Quelques-uns de ses ennemis, avertis de cette imprudence, coururent sur lui lorsqu'il s'y attendoit le moins. Demetrius effrayé, n'eut le tems que de prendre un méchant manteau & de se sauver par la fuite, peu s'en fallut qu'il ne fût pris de la maniere du monde la plus honteuse à cause de son incontinence. Ses ennemis emporterent sa tente & toutes les richesses qui y étoient.

Grand danger que courut Demetrius par son incontinence.

La ville de Megare étant prise, les soldats en demandoient le pillage, mais les Athéniens intercederent avec de fortes instances pour les Megariens & les sauverent. Demetrius chassa la garnison de Cassandre & remit la ville en liberté. Au milieu de toutes ces grandes affaires il se ressouvint de Stilpon le Philosophe, personnage d'une grande réputation, & qui avoit pris le parti de passer ses jours en repos dans la méditation & l'étude. Il l'envoya chercher & lui demanda, *Si dans ce desordre on ne lui avoit rien pris qui fût à lui: rien au monde*, lui répondit Stilpon, *car je n'ai vû personne qui m'enlevât ma science.* Mais tous les esclaves généralement avoient été pris. Le jour donc que Demetrius devoit partir, ce Prince s'entretenoit encore avec lui, & lui faisoit beaucoup de caresses; enfin en le quittant il lui dit, *Stilpon, je vous laisse vôtre ville entiérement libre. Vous dites vrai, Seigneur*, lui repartit Stilpon, *car*

Demetrius chasse de Megare la garnison de Cassandre, & remet la ville en liberté.

Stilpon, ou Stilbon, Philosophe Stoïcien.

Réponse de Stilpon à Demetrius.

vous ne nous avez pas laissé un seul esclave.

Bon mot de ce Philosophe à Demetrius.

Demetrius étant retourné à Athénes, prit ses postes devant le Fort de Munychia, pressa le siege, chassa la Garnison, & rasa le Fort. Après quoi les Athéniens le priant très-instamment de venir se rafraîchir dans la ville, il y entra, assembla le peuple, leur rendit leur ancien Gouvernement, leur promit de plus que son pere Antigonus leur envoyeroit cent cinquante mille mesures de bled, & tout le bois nécessaire pour la construction de cent Galeres à trois rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrerent leur Democratie quinze ans après l'avoir perduë, & ces quinze années depuis la guerre Lamiaque & la bataille de Cranon ils les avoient passées dans l'Oligarchie en apparence, mais en effet sous une domination véritablement monarchique à cause de la grande puissance & autorité de Demetrius de Phalere qui les tenoit assujettis. Mais Demetrius, ce Prince, qui avoit paru si grand, si magnifique, si éclatant par ses bienfaits, ils le rendirent odieux & insupportable par les honneurs excessifs qu'ils lui décernerent. Car premierement ils donnerent à son pere Antigonus & à lui le nom de Rois, nom que ces Princes avoient toûjours évité, & qui reservé aux seuls descendans de Philippe & d'Alexandre, n'avoit encore jamais été communiqué à aucun autre de leurs successeurs. Ils furent encore les seuls qui les honorerent du titre de *Dieux Sauveurs*.

Demetrius retourne à Athenes, presse le siege du Fort, en chasse la Garnison & le rase.

Il rend aux Atheniens leur Democratie.

Les honneurs excessifs rendent odieux ceux à qui on les défere.

Le titre de Roi reservé aux seuls descendans de Philippe & d'Alexandre.

Flatteries outrées des Athéniens pour Antigonus & Demetrius.

Au lieu de l'Archonte, qu'ils avoient coûtume d'établir toutes les années, & qui donnoit le nom à l'année, ils créoient tous les ans un Prêtre des Dieux Sauveurs, ſous le nom duquel ſe faiſoient tous les décrets & tous les actes publics. Ils ordonnerent de plus que leur portrait ſeroit tracé avec celui des autres Dieux ſur le voile que l'on portoit en proceſſion aux grandes fêtes de Minerve; & outrant la flatterie, ils conſacrerent l'endroit où il étoit deſcendu de ſon char, & y éleverent un autel, qu'ils appellerent *l'autel de Demetrius deſcendant du char*; & à leurs anciennes Tribus ils en ajoûterent deux nouvelles ſous les noms de Tribu Demetriade, & de Tribu Antigonide. Le Senat qui étoit de cinq cent, ils le firent de ſix cent, afin qu'il y eut cinquante Senateurs de chaque Tribu.

C'eſt pourquoi il étoit appellé Eponymos.

Appellé Peple.

Stratocles encherit ſur les flatteries des autres.

Mais le trait le plus énorme de la flatterie la plus outrée, ce fut celui de Stratocles, car c'étoit le grand Inventeur & le grand artiſan de toutes

Ils ordonnerent de plus que leur portrait ſeroit tracé avec celui des autres Dieux ſur le voile.) Tous les cinq ans aux grands Panathenées, qui étoit la grande fête de Minerve, les Athéniens portoient en proceſſion le voile ſacré appellé *Peplus* où étoient tracées les actions de Minerve, & la défaite des Titans qui firent la guerre aux Dieux. On y traçoit auſſi les Capitaines qui avoient fait de grandes actions. Et de là étoit venuë la coûtume de dire un homme *digne du peple*, pour dire un grand Guerrier. Ce voile étoit une grande robe ſans manches, & comme une eſpece de Mante. On le portoit, ou plûtôt on le menoit par terre ſur un vaiſſeau le long du Ceramique juſqu'au Temple de Cerés à Eleuſine, d'où on le remenoit enſuite, & on alloit le conſacrer dans la Citadelle.

ces nouveautez si sages & si excessives, il fit un Edit par lequel il ordonna que ceux qu'on envoyeroit par un décret du peuple vers Antigonus, ou Demetrius, au lieu d'avoir le simple titre d'Ambassadeurs, seroient appellez *Theores*, comme ceux qu'on envoyoit à Pytho, ou à Olympie pour y conduire les sacrifices, que les villes y envoyoient dans les grandes fêtes de la Grece. Ce Stratocles étoit d'ailleurs un homme audacieux & insolent, qui avoit passé sa vie dans toutes les débauches les plus infames, & qui par son effronterie & par ses abominables impuretez sembloit vouloir imiter la licence que Cleon se donnoit auprès du peuple. Il entretenoit une courtisane, nommée Phylacium, qu'il avoit enlevée. Un jour qu'elle lui avoit acheté au marché des têtes & des colets de mouton, *oh, oh*, lui dit-il, *tu as acheté là de ces choses dont nous nous jouons comme de pelotes, nous qui nous mêlons du Gouvernement.*

C'est une ironie.

C'étoit un titre consacré par la Religion à ceux qui étoient choisis pour mener des pompes sacrées.

Caractére de Stratocles.

Mot attroce de ce Stratocles.

La Flotte des Athéniens ayant été défaite près de l'isle d'Amorgos, il prévint ceux qui en apportoient la nouvelle, & avec une couronne sur la tête il traversa le Ceramique, publia que les Athéniens avoient remporté une grande victoire, ordonna que les Dieux seroient remerciez de cette bonne nouvelle par des sacrifices, & qu'on distribueroit des viandes à chaque Tribu pour une réjoüissance publique. Deux jours après arriverent ceux qui rapportoient les tristes restes de cette défaite navale, & comme le peu-

Son insolence.

Son audace & son impudence.

ple irrité de ſon inſolence, l'appelloit en juſtice ; il eut l'audace de ſe préſenter au milieu de ce tumulte, & avec une impudence qu'on ne peut concevoir, *Eh bien*, leur dit-il, *quel grand mal vous ai-je donc fait de vous tenir deux jours dans l'aiſe & dans la joye* ? Voilà quelle étoit l'inſolence de ce Stratocles.

Autre flatteur plus outré que Stratocles

Il y en eut une autre *plus chaude que braiſe*, pour me ſervir des paroles d'Ariſtophane ; un autre flatteur, plus outré, encheriſſant encore ſur la baſſeſſe de Stratocles, fit un décret pour ordonner que toutes les fois que Demetrius viendroit à Athénes, on le recevroit avec les mêmes préſens & les mêmes cérémonies que l'on faiſoit à Cerés & à Bacchus, & qu'à celui qui ſurpaſſeroit les autres par la dépenſe & par la magnificence de ſa reception & de ſon appareil, on lui donneroit du tréſor public une ſomme d'argent pour en conſacrer aux Dieux une offrande qui conſerveroit la mémoire de ſa liberalité. Enfin on changea le nom du mois de Mai appellé *Mounuchion*, on l'appella *Demetrion* ; le dernier jour du même mois qu'on appelloit *la veille & la nouvelle lune*, on l'appella *Demetriade*, & changeant de même le nom des *Dionyſiaques*, ils les nommerent *Demetriades*.

Flatteurs toûjours diſpoſez à déplacer leurs Dieux pour mettre à leur place des hommes.

Les Dieux témoignent par des prodiges qu'ils ſont offenſez de ces impiétez.

Les Dieux témoignerent combien ils étoient offenſez de ces impietez, & de ces ſacrileges. Car le voile ſacré, où par un décret public ils avoient fait tracer à l'aiguille les portraits de Demetrius

&

& d'Antigonus avec ceux de Jupiter & de Minerve, étant porté en procession le long du Ceramique, se fendit par le milieu par l'effort d'une tempête affreuse, & autour des autels qu'ils avoient élevez à ces deux Princes, la terre pousſa tout à coup une grande quantité de ciguë, qui ne croissoit que difficilement & rarement dans le terroir de l'Attique. Le jour que devoit commencer la fête des Dionysiaques ils furent obligez de remettre la procession à cause de la glace qui survint tout à coup malgré la saison, & d'un verglas affreux qui tomba si fort, que la gelée ne brûla pas seulement les vignes & les figuiers, mais gâta & grilla tout le bled en herbe. Sur quoi le Poëte Philippide, ennemi juré de Stratocles, fit

La ciguë croissoit difficilement dans l'Attique.

De la glace à Athenes au milieu du Printemps.

Et autour des autels qu'ils avoient élevez à ces deux Princes, la terre pousſa tout à coup une grande quantité de ciguë.] Des trois accidents, que Plutarque prend pour des prodiges & pour des signes visibles de la colere des Dieux, le premier & le dernier n'ont rien que de naturel. Le second seroit plus extraordinaire & seroit véritablement un prodige, mais je ne sçaurois m'empêcher de dire ici ma pensée. Je m'imagine donc que quelque honnête homme d'Athenes & homme d'esprit, offensé des impietez sacrileges des Atheniens, & n'osant pas s'y opposer ouvertement alla la nuit planter beaucoup de brins de ciguë autour des autels d'Antigonus & de Demetrius, pour faire croire que les Dieux marquoient par-là que les Atheniens étoient des méchants & des impies qui méritoient la mort, ou plûtôt que ces Princes meritoient plus la mort que les honneurs qu'on leur rendoit, car la ciguë étoit le supplice dont on punissoit les criminels.

Le Poëte Philippide.] Philippide Athenien, frere de Morsimus, & Poëte de la nouvelle Comedie. Il avoit fait cinquante-quatre piéces. Ce seul fragment peut faire juger de son esprit & faire honneur au grand goût que le Roi Lysimachus avoit pour lui.

Paſſage d'une Comedie du Poëte Philippide contre Stratocles.

ces vers contre lui dans une de ſes Comedies: *Celui qui a fait geler nos vignes, celui dont l'impieté a fendu par le milieu nôtre banniere ſacrée, celui qui a transferé aux hommes les honneurs qui ne ſont dûs qu'aux Dieux, c'eſt lui qui ruine l'autorité du peuple, & nullement la Comedie, comme il voudroit le perſuader.*

Ce Philippide étoit ami particulier du Roi Lyſimachus.

Ce Philippide étoit l'ami particulier du Roi Lyſimachus, & les Atheniens avoient reçu beaucoup de graces de ce Prince par ſon moyen. On voyoit même que toutes les fois que ce Poëte paroiſſoit devant lui au commencement de quelque action ou de quelque expédition importante, ce Prince regardoit cette vûë comme une bonne rencontre, & comme un préſage heureux. D'ailleurs il étoient en réputation pour ſes bonnes mœurs, n'étant ni importun, ni empreſſé comme la plûpart des courtiſans. Un jour Lyſimachus le comblant de careſſes, & lui faiſant encore meilleur viſage qu'à l'ordinaire, lui dit, *mon pauvre Philippide, de quoi te ferois-je bien part de tout ce qui eſt à moi? De tout ce que vous voudrez*, lui répondit Philippide, *hors de vos ſécrets.* J'ai oppoſé exprès ce Philippide à ce Stratocles, pour faire le contraſte d'un Orateur du peuple avec un faiſeur de Comedies.

Combien le Roi étoit ravi quand il le voyoit.

Les mœurs & le caractére de ce Poëte.

Sage réponſe qu'il fit à Lyſimachus.

Il eſt honteux qu'un Orateur ſoit moins honnête homme qu'un Poëte Comique.

Et nullement la Comedie, comme il voudroit le perſuader.] Ces ſcelerats, comme Stratocles, Cleon & autres, avoient grand interêt de décrier la Comedie, comme contraire à l'autorité du peuple, car elle faiſoit connoître leurs vices & leurs mauvais déportements, c'eſt pourquoi ils auroient voulu qu'elle eût été défenduë.

Pour faire le contraſte d'un

Mais ce qui fut encore plus étrange & plus outré que tous les honneurs dont nous venons de parler, ce fut le décret d'un certain Democlides du bourg de Sphette, qui proposoit que pour la consécration des boucliers qu'on dédioit dans le temple d'Apollon à Delphes, on en allât recevoir l'Oracle de la bouche de Demetrius. Il vaut mieux rapporter ici le décret, dont voici les propres termes : *Ce qui soit heureux & fortuné. Le peuple ordonnera qu'il soit incessamment élû un homme d'Athenes, qui se transportera vers le Dieu Sauveur, & qui après avoir fait des sacrifices, demandera à Demetrius, à ce Dieu Sauveur, comment ils doivent se conduire pour faire le plus religieusement, le plus magnifiquement, & le plus promptement la consécration & dédicace de ces offrandes, & que le peuple exécutera tout ce que l'Oracle aura répondu.* En se mocquant ainsi de cet homme, ils acheverent de gâter & de corrompre cet esprit qui n'étoit pas déja trop sain.

Democlides flatteur, encore plus outré que tous les autres.

Décret qu'il fit en faveur de Demetrius.

Les flatteries achevent de corrompre Demetrius.

Pendant qu'il s'amusoit à Athenes il épousa Eurydice, qui descendoit de l'ancien Miltiade, & qui, veuve d'Opheltas Roi de Mycenes, étoit revenuë à Athenes d'abord après la mort de son mari. Les Atheniens regarderent ce mariage comme une grace spéciale & comme un très-

Il épouse à Athenes Eurydice, veuve du Roi Opheltas.

Orateur du peuple avec un faiseur de Comedies.] C'est un trait de satire très-piquant, car qu'un Orateur du peuple se trouve moins honnête homme qu'un faiseur de Comedies, c'est une grande indignité. Ce passage n'est pas honorable pour les Poëtes comiques.

grand honneur qu'il faiſoit à leur ville, quoique Demetrius fût naturellement porté à faire des nôces, & qu'il eût déja pluſieurs femmes, dont la plus conſidérable, celle qu'il honoroit le plus & qui avoit auprès de lui le plus d'autorité & de crédit, étoit Philla, tant à cauſe de ſon pere Antipater, que parce qu'elle avoit été mariée à Cratere, celui qui de tous les ſucceſſeurs d'Alexandre avoit été le plus aimé des Macedoniens & qui en étoit le plus regretté. Demetrius étoit fort jeune, quand ſon pere le força de l'épouſer, quoique ſon âge fût peu convenable au ſien, & qu'elle fût déja vieille. Comme il témoignoit beaucoup de répugnance pour ce mariage, ſon pere lui dit à l'oreille ce vers, *là où eſt la Fortune, là il convient bon gré malgré de ſe marier*, en parodiant ſur le champ par le changement d'un ſeul mot ce vers d'Euripide qui dit; *là où eſt la Fortune, là il convient bon gré malgré de ſervir.* Mais l'honneur & le reſpect que Demetrius portoit à Philla & à ſes autres femmes, étoient de telle nature qu'il ne laiſſoit pas d'avoir en même-temps pluſieurs Courtiſanes, & d'être toûjours en commerce avec beaucoup de femmes libres; de ſorte que c'étoit le plus décrié de tous les Rois pour ſes débauches.

Il avoit pluſieurs autres femmes.

Parodie qu'Antigonus fait d'un vers d'Euripide.

Demetrius le plus décrié de tous les Rois pour ſes débauches.

Pendant qu'il s'abandonnoit à ces infames vo-

En parodiant ſur le champ par le changement d'un ſeul mot.) Cette parodie eſt heureuſe. Il n'y a qu'un mot de changé, car au lieu de δεσποτειν, *il faut ſervir*, Antigonus met γαμητεον, *il faut ſe marier.*

luptez, ſon pere le rappella pour l'envoyer contre Ptolemée à la conquête de l'Iſle de Cypre, & il falloit obéïr. Très-fâché donc d'abandonner la guerre qu'il faiſoit pour la Grece, & qui lui paroiſſoit plus honorable & plus brillante, il envoya à Cleonidas, Lieutenant de Ptolemée, & qui gardoit avec de bonnes troupes Sicyone & Corinthe, lui offrir de groſſes ſommes s'il vouloit rendre la liberté à ces villes & en retirer ſes garniſons. Cleonidas n'ayant pas voulu y entendre, Demetrius s'embarqua avec ſon armée, & fit voile vers Cypre. En arrivant il battit Menelas, frere de Ptolemée. Peu de temps après parut Ptolemée lui-même avec une groſſe armée de terre & une armée de mer. Ce ne furent d'abord que des pourparlers qui finirent par des menaces réciproques & par des paroles de fierté. Ptolemée vouloit que Demetrius ſe retirât avant que toutes ſes forces aſſemblées vinſſent lui paſſer ſur le ventre & l'écraſer. Et Demetrius offroit à Ptolemée de le laiſſer retirer s'il promettoit de délivrer Sicyone & Corinthe des garniſons qu'il y avoit miſes.

Antigonus rappelle Demetrius pour l'envoyer contre Ptolemée.

Tentatives que fait Demetrius pour n'être pas obligé de quitter la guerre qu'il faiſoit pour la Grece.

Il s'embarque pour Cypre, & bat Menelas frere de Ptolemée.

Arrivée de Ptolemée avec une armée de terre & une autre de mer.

Leurs pourparlers finiſſent par des menaces réciproques.

La bataille, à laquelle on ſe preparoit de part & d'autre, tenoit non ſeulement ces Généraux, mais tous les autres Princes & Officiers dans une grande attente de l'évenement, qui paroiſſoit très-incertain, & qui alloit rendre le vainqueur, non ſeulement maître de Cypre & de la Syrie, mais le plus grand, & le plus puiſſant de

Bataille navale de Ptolemée contre Demetrius.

tous les autres Princes & Rois. Ptolemée vint à pleines voiles avec une Flotte de cent cinquante vaiſſeaux. Et il avoit donné ordre à Menelas, qui étoit à Salamine, qu'après que le combat ſeroit engagé, & la mêlée la plus furieuſe, il vînt avec les ſoixante vaiſſeaux qu'il avoit, charger l'arriere garde de Demetrius & la mettre en deſordre. Mais Demetrius avoit eu la précaution de laiſſer dix de ſes vaiſſeaux pour s'oppoſer à ces ſoixante de Menelas, car ce petit nombre étoit ſuffiſant pour garder l'entrée du port, qui étoit fort étroite, & pour empécher Menelas d'en ſortir. Et lui cependant, après avoir étendu ſon armée de terre, & l'avoir répanduë ſur les pointes qui avançoient dans la mer, il prit le large avec cent quatre-vingt Galeres, & alla charger avec tant d'impetuoſité & un ſi grand effort la Flotte de Ptolemée, qu'il la rompit, & que Ptolemée lui-même ſe voyant défait, prit très-promptement la fuite avec huit Galeres, les ſeules qui ſe ſauverent, car de toutes celles qui reſterent, les unes furent briſées ou coulées à fond dans le combat, & les autres au nombre de ſoixante-dix, furent priſes avec tous les équipages. De tout le reſte de ſon train & de ſon bagage, comme de ſes valets, de ſes amis, de ſes femmes, de ſes proviſions d'armes, d'argent, & de machines de guerre, qui étoient à l'ancre ſur des vaiſſeaux de charge, rien abſolument n'échappa à Demetrius, il ſe rendit maître de tout, & le mena dans ſon Camp.

Ordre que Ptolemée avoit donné à ſon frere Menelas, qui étoit à Salamine port de Cypre.

Prudence de Demetrius.

Victoire complette de Demetrius.

Il s'en retourna en Egypte. Cette bataille fut donnée l'an 304. avant la naiſſance de J. C.

Parmi ces femmes captives ſe trouva la célébre Lamia; elle avoit été recherchée d'abord à cauſe de ſon art, car elle jouoit merveilleuſement de la flute, mais dans la ſuite elle fit une fortune bien plus grande par les charmes de ſa perſonne, qui lui attirerent beaucoup d'amants. Quoique ſa beauté commençât alors un peu à ſe paſſer, & que Demetrius fût beaucoup plus jeune, elle le prit pourtant ſi bien & le captiva tellement par ſes graces & par ſes attraits, qu'il n'aima qu'elle, & ne fut qu'aimé des autres.

La courtiſane Lamia ſe trouve parmi les captives.

Après cette bataille navale Menelas ne reſiſta plus, & rendit Salamine à Demetrius avec tous ſes vaiſſeaux & toute ſon armée de terre qui conſiſtoit en douze cent chevaux, & en douze mille hommes de pied.

Cette victoire ſi belle, ſi éclatante, & ſi glorieuſe, Demetrius l'embellit encore par la bonté, par l'humanité, & par la généroſité dont il uſa en cette occaſion, car il fit enterrer magnifiquement les morts, renvoya les priſonniers, & choiſit parmi les dépouilles douze cens armures complettes qu'il donna aux Atheniens. Le Courrier qu'il envoya à ſon pere, pour lui apprendre cette grande nouvelle, ce fut Ariſtodeme de Milet, plus ſçavant dans l'art de flatter, que tous les courtiſans de la Cour d'Antigonus, & qui, comme il ſemble, avoit déja preparé la plus outrée

La victoire embellie par la bonté.

Humanité & generoſité de Demetrius.

Ariſtodeme de Milet très-ſçavant dans l'art de flatter.

Et qui, comme il ſemble, avoit déja preparé la plus outrée de toutes les flatteries.] Il appelle ainſi le deſſein que cet Ariſtodeme

de toutes les flatteries pour relever ce grand exploit.

En arrivant de Cypre en Syrie, il ne voulut pas que le vaiſſeau où il étoit, abordât à terre, & ayant fait jetter les ancres à quelque diſtance du rivage, il ordonna à tous ceux qui étoient avec lui de demeurer là, & montant ſur un eſquif il paſſa ſeul, & s'avança vers le Palais d'Antigonus qui étoit dans l'attente du ſuccès de cette bataille, & dans le même état où il eſt à croire que ſont tous ceux qui dans des affaires ſi importantes & dans de ſi grands intérêts, attendent avec les dernieres détreſſes & les plus violentes agitations une iſſuë toûjours incertaine & douteuſe. Dès qu'il ſçût qu'Ariſtodeme étoit arrivé, ſon trouble augmenta encore, à peine put-il l'attendre dans ſon Palais, il envoya au-devant de lui pluſieurs de ſes Officiers & de ſes amis, les uns après les autres, pour lui demander quelles nouvelles il apportoit. Il ne daigna pas répondre un ſeul mot à aucun d'eux, mais il s'avança lentement, & pas à pas, avec un viſage grave & compoſé & dans un profond ſilence.

Maniere dont Ariſtodeme alla annoncer à Antigonus la nouvelle du gain de la bataille.

avoit déja formé de ſaluer Antigonus Roi, en l'abordant, pour lui apprendre cette grande nouvelle, mais après tous les traits de flatterie que nous venons de voir, on pourroit penſer que Plutarque n'a pas raiſon d'appeller cette flatterie, la flatterie la plus grande & la plus outrée. Saluer Antigonus Roi, eſt bien au-deſſous de tout ce que les Atheniens avoient fait pour lui & pour Demetrius, en les traitant, non comme des Rois, mais comme des Dieux. Mais Plutarque a égard aux maux que ce titre de Roi produiſit dans la ſuite, & qu'il va expliquer.

Le

Le Roi encore plus étonné & ne pouvant plus ſe retenir, courut au-devant de lui juſqu'aux portes de ſon palais. Une grande foule de peuple accompagnoit Ariſtodeme, & de toutes parts on accouroit au palais pour ſçavoir les nouvelles du combat. Quand Ariſtodeme fut aſſez près du Roi, il lui tendit la main, & lui cria à haute voix, *Dieu vous conſerve, Roi Antigonus. Nous avons vaincu Ptolemée dans une bataille navale; nous ſommes maîtres de Cypre, & nous avons ſeize mille huit cent priſonniers. Dieu te conſerve auſſi, Ariſtodeme*, lui répondit Antigonus, *tu nous as tenus long-tems à la torture, & tu en ſeras puni, car tu recevras plus tard la gratification pour la bonne nouvelle que tu nous as apportée.*

Ariſtodeme ſalue Antigonus, en lui donnant le titre de Roi.

Gratifications pour les Courriers qui apportent de bonnes nouvelles.

En même tems tout le peuple ſe mit à proclamer Antigonus & Demetrius Rois; incontinent les amis d'Antigonus lui ceignirent le diadême, & Antigonus l'envoya ſur le champ à ſon fils, lui donnant le titre de Roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Cette nouvelle portée en Egypte, les Egyptiens de leur côté proclamerent auſſi Ptolemée Roi, pour ne pas paroître avoir le courage rabaiſſé par leur défaite.

Antigonus ceint le diadême & l'envoye auſſi à ſon fils.

Ptolemée proclamé Roi par les Egyptiens.

Cette ambition, comme un feu d'émulation & de jalouſie, gagna tous les autres ſucceſſeurs d'Alexandre, car Lyſimachus commença à prendre le diadême, & Seleucus donnant audience aux Grecs, traitoit avec eux comme Roi, de même qu'il avoit déja fait en traitant avec

Comment les ſucceſſeurs d'Alexandre ſe déclarerent Rois, hors le ſeul Caſſandre.

les Barbares. Caſſandre ſeul, quoique les autres l'appellaſſent Roi en lui parlant & en lui écrivant, continua d'écrire ſes lettres à ſon ordinaire, en mettant ſon nom tout ſimplement.

Ce que produiſit ce titre de Roi, donné à tous ces Princes.

Ce nouveau titre ne fut pas une ſimple addition à leur nom, & n'aboutit pas ſeulement à leur faire augmenter leur parure, leur train, & tout leur équipage, mais il ranima leur fierté, leur éleva le courage, leur inſpira de plus grandes vûës & de plus grands deſſeins, & ajoûta dans toute leur maniere de vivre & dans leur commerce, un faſte & une gravité affectée qu'ils ne connoiſſoient point, comme il arrive aux joueurs de Tragedies, qui en quittant leurs habits pour prendre les habits des Rois qu'ils repréſentent, changent tout auſſi-tôt leur démarche, leur voix, & leurs façons de faire, leur maniere même de s'aſſeoir & de recevoir les gens qui les abordent. Cela même les rendit encore plus ſeveres & plus cruels dans les châtimens & dans les punitions de leurs ſujets, la licence ayant chaſſé & entiérement aboli cette eſpece de familiarité qui les rendoit auparavant plus doux & plus faciles, tant eut de pouvoir & de force une ſeule parole d'un malheureux flatteur, & ſi grand fut le changement qu'elle opera dans toute la terre.

Ces Rois comparez à des Comediens.

Grand changement que le ſeul mot de Roi introduiſit dans toute la terre.

Leur maniere même de s'aſſeoir.] C'eſt ainſi que j'explique le mot κατάκλισιν, qu'on a mal traduit *de ſe mettre à table*, ce qui ne convient point à des Comediens; car ces Rois de théatre ne ſe mettent point ordinairement à table devant les ſpectateurs, & Plutarque parle ici de ce qui ſe paſſe ſur la ſcene.

Antigonus enflé par les grandes choſes que Demetrius venoit d'exécuter à Cypre, marcha d'abord contre Ptolemée, en ſe mettant lui-même à la tête de ſes troupes de terre, pendant que ſon fils Demetrius, conduiſant ſa Flotte, qui étoit formidable, accompagnoit ſa marche & navigeoit à ſes côtez. Un des amis d'Antigonus, nommé Medius, eut la nuit un ſonge qui lui marquoit quelle ſeroit l'iſſuë de cette expédition. Il lui ſembla qu'Antigonus couroit avec toute ſon armée dans la lice du double ſtade; qu'il fournit d'abord une partie du premier ſtade avec beaucoup de force & de vigueur; qu'enſuite cette vigueur ſe rallentit peu à peu, & qu'enfin, quand il eut tourné la borne, il ſe trouva ſi foible & hors d'haleine qu'il ne put ſe traîner & ſe retirer qu'avec beaucoup de peine. Et c'eſt cela même qui arriva à Antigonus, car pendant qu'il trouvoit de ſon côté des obſtacles infinis par terre, Demetrius fut battu d'une ſi furieuſe tempête qu'il ſe vit en danger d'être jetté à travers la côte dans des lieux difficiles & ſans abri. Enfin après avoir perdu beaucoup de ſes navires, il s'en retourna ſans avoir rien fait.

Antigonus ſe met à la tête de ſon armee de terre & marche contre Ptolemée.

Songe de Medius ami d'Antigonus.

Accompliſſement du ſonge.

Antigonus n'avoit alors gueres moins de quatre-vingts ans. Et comme il étoit devenu fort peſant & peu portatif pour aller à la guerre, moins encore à cauſe de ſon âge, qu'à cauſe de la grandeur & de la maſſe énorme de ſon corps, il ſe ſervoit de ſon fils, qui, par ſa grande expérience &

par le bonheur qui l'accompagnoit, conduiſoit déja très-parfaitement les affaires les plus importantes, & il n'étoit bleſſé ni de ſon luxe, ni de ſa dépenſe, ni de ſes débauches & de ſes yvrogneries. Car pendant la paix, Demetrius ſe livroit avec inſolence à tous ces vices, & quand il étoit de loiſir, il ſe jettoit à corps perdu dans les voluptez avec la derniere diſſolution, & juſqu'aux excès les plus horribles. Mais dans la guerre, il étoit auſſi ſage que ceux qui ſont les plus ſages naturellement.

Horrible diſſolution de Demetrius pendant la paix, & ſa grande ſageſſe pendant la guerre.

On dit que Lamia étant ſa maîtreſſe déclarée, & au plus fort de ſon crédit, un jour Demetrius, qui revenoit de quelque expédition, alla ſaluer ſon pere & le baiſa affectueuſement, & que ſon pere lui dit en riant, *mon fils, tu penſes baiſer Lamia.*

Bons mots d'Antigonus.

Une autre fois, comme il avoit fait une débauche qui avoit duré pluſieurs jours, & que pour s'excuſer de n'avoir pas paru, il alleguoit ce prétexte, *qu'il avoit été tourmenté d'une fluxion. Je l'ai oui dire*, lui répondit Antigonus, *mais quelle étoit cette fluxion, étoit-elle de Thaſos, ou de Chio?*

Les vins de Thaſos & de Chio étoient alors les plus célébres.

Un autre jour, ayant appris qu'il étoit malade, il alla le voir. En arrivant, il rencontra ſur la porte un de ſes mignons, qui ſortoit. Il entra, s'aſſit près de ſon lit, & lui prit la main pour lui tâter le poux. Demetrius lui dit que la fiévre venoit de le quitter. *Je le voi bien, mon fils*, lui répondit Antigonus, *en entrant je l'ai trouvée qui*

ſortoit. Antigonus ſupportoit ainſi avec douceur ces vices de ſon fils, à cauſe de ſes autres qualitez, qui lui faiſoient exécuter de ſi grandes choſes.

Coûtume des Scythes dans leurs feſtins.

On dit que les Scythes en beuvant enſemble & en yvrognant, font ſonner les cordes de leurs arcs comme pour rappeller & pour reveiller leur courage que l'yvreſſe a aſſoupi; mais pour Demetrius s'abandonnant tantôt à la volupté, & tantôt au travail, il ne mêloit & ne confondoit jamais ces deux états, & ſe livroit tout entier à l'un ou à l'autre. Il n'en étoit pourtant pas moins ſoigneux ni moins diligent à faire tous les préparatifs néceſſaires pour la guerre, mais il paroiſſoit plus grand Capitaine à les faire, qu'à s'en ſervir. Il vouloit toûjours avoir tout dans la derniere abondance pour les beſoins qui pouvoient ſurvenir. Jamais on ne pouvoit contenter ſa magnificence dans tout ce qui regardoit la conſtruction des vaiſſeaux & les machines de guerre, & une volupté, dont il étoit inſatiable, c'étoit d'en inventer toûjours de nouvelles, & de les bien examiner & critiquer quand elles étoient exécutées. Car la nature lui avoit donné un eſprit curieux &

Demetrius paroiſſoit plus grand Capitaine à faire des preparatifs qu'à s'en ſervir.

Demetrius inventoit toûjours de nouvelles machines, & ne ſe laſſoit pas de les critiquer.

C'étoit d'en inventer toûjours de nouvelles, & de les bien examiner & critiquer quand elles étoient exécutées.) Il y a en cela une grande ſageſſe. On eſt ordinairement amoureux de ſes inventions, & cet amour empêche de les examiner, de les critiquer, c'eſt pourquoi elles demeurent ſouvent ſi imparfaites. On ſeroit bien-heureux ſi l'on apportoit cette même ſageſſe dans tous les Arts, dans l'Eloquence, dans la Poëſie, &c.

inventif, mais il n'employoit pas cet eſprit & cet amour qu'il avoit pour les arts en jeux & en plaiſirs inutiles, comme les autres Rois, dont les uns prennent plaiſir à jouer de la flute, les autres à peindre, & les autres à tourner.

Plaiſirs inutiles de quelques anciens Rois.

Æropus Roi de Macedoine paſſoit tout ſon loiſir à faire de petites tables, & de petites lampes. Et Attalus, ſurnommé Philometor à cauſe de l'amour qu'il avoit pour ſa mere, mettoit tout ſon plaiſir à cultiver les herbes & les plantes médicinales, non ſeulement la juſcyame, & l'hellebore, mais auſſi la ciguë, l'aconit, & le doryc-nion, les plantant & les ſemant lui-même dans ſes jardins, & ſe faiſant une affaire ſerieuſe de connoître les vertus & les qualitez de leurs ſucs & de leurs fruits, & de les cueillir lui-même dans leur ſaiſon; & les Rois des Parthes faiſoient gloire de forger & d'aiguiſer eux-mêmes les pointes de leurs fléches. Mais pour Demetrius, ſon application aux arts méchaniques avoit toûjours quelque choſe de ſuperbe & ſentoit ſon Roi; & dans ſon travail on voyoit toûjours éclater la grandeur & la magnificence, tous ſes ouvrages marquant non ſeulement ſon amour pour les arts, ſon application & ſon habileté, mais encore l'élevation de ſon eſprit & la grandeur de

Attalus III. fils d'Eumenes II. & de Stratonice.

L'application de Demetrius aux Arts méchaniques ſentoit ſon Roi.

Æropus, Roi de Macedoine.) C'eſt Æropus II. quinziéme Roi de Macedoine de la race des Temenides. Il faiſoit autre choſe que des tables & des lampes, car il s'empara du Royaume en tuant ſon pupille Oreſte, frere d'Archelaüs II.

ſon courage, de ſorte qu'en paroiſſant les dignes fruits de l'opulence & de la magnanimité véritablement Royale, ils faiſoient ſentir encore qu'ils ſortoient de la main d'un Roi. Car par leur grandeur il étonnoit même ſes amis, & par leur beauté il charmoit ſes ennemis mêmes. Ce que je dis-là, je le dis dans l'exacte vérité ſans aucune enflure de flatterie. Ses Galeres à quinze & ſeize rangs de rames, faiſoient l'admiration de ſes ennemis qui les voyoient voguer le long de leurs côtes, & ſes machines appellées *Elepoles*, étoient un ſpectacle pour ceux même qu'il aſſiegeoit, comme les évenemens même le prouvent. Lyſimachus, qui de tous les Rois étoit celui qui haïſſoit le plus Demetrius, & qui étoit venu contre lui avec une groſſe armée pour lui faire lever le ſiege de la ville de Soles en Cilicie, l'envoya prier de lui faire voir quelques-unes de ſes machines, & de faire voguer ſes Galeres devant lui, & Demetrius le lui ayant accordé, il fut ſi ſurpris & ſi étonné qu'il s'en retourna ſur le champ & ramena ſes troupes.

Magnificence & grandeur étonnante des ouvrages de Demetrius.

Ses Galéres à quinze & ſeize rangs de rames.

Machines appellées Elepoles, *c'eſt-à dire*, preneuſes de villes.

Lyſimachus décampe pour avoir ſeulement vû les machines & les Galeres de Demetrius.

Les Rhodiens qu'il aſſiegeoit depuis long-tems, après avoir fait avec lui un traité, lui demanderent en grace quelques-unes de ſes machines, afin qu'ils euſſent un monument éternel de ſa grande puiſſance & de leur valeur. Au reſte Demetrius faiſoit la guerre aux Rhodiens parce qu'ils étoient alliez du Roi Ptolemée. Il approcha de leurs murailles la plus grande de ſes ma-

Parce que la grandeur énorme de ces machines relevoit la beauté de leur défenſe.

Description de la plus grande des machines de Demetrius.

chines, dont la base étoit quarrée, chacun de ses côtez avoit quarante-huit coudées de largeur & soixante-six de hauteur, & ses côtez alloient toûjours en diminuant par le haut, de sorte que le sommet étoit beaucoup plus étroit que la base. En dedans elle étoit partagée en plusieurs étages ou chambres, les unes sur les autres, le devant qui étoit tourné vers l'ennemi, étoit tout ouvert, & chaque chambre avoit aussi son ouverture comme une grande fenêtre. De toutes ces ouvertures il sortoit tout à coup diverses sortes de traits, car elle étoit pleine d'hommes vaillants, & qui sçavoient se servir de toutes sortes d'armes. Elle étoit soûtenuë en dessous par quatre fortes roues de huit coudées. Et comme elle étoit si solidement bâtie qu'en marchant elle ne se démanchoit en aucune maniere, ni ne penchoit d'aucun côté, mais que ferme & droite sur sa base & toûjours dans l'équilibre, elle s'avançoit

Chacun de ses côtez avoit quarante-huit coudées de largeur & soixante-six de hauteur.] Diodore de Sicile, qui a décrit cette machine plus particulierement dans son xx. Liv. dit que ses côtez avoient quarante-cinq coudées de largeur, & quatre-vingt-dix de hauteur; qu'elle avoit neuf étages, qu'elle étoit soûtenuë par quatre grosses roues de huit coudées de haut. Qu'il y avoit au-dedans des beliers, & autres machines à lancer toutes sortes d'armes, que dans les étages d'en-bas étoient celles qui lançoient des pierres du poids de quatre cent livres. Que dans ceux du milieu étoient celles qui lançoient les dards les plus forts, & dans ceux d'enhaut celles qui lançoient les moindres dards, & une grêle de toutes sortes de pierres; qu'il y avoit en dedans plus de deux cent hommes qui les servoient, de sorte que dans le même tems que cette machine nettoyoit les murailles des ennemis, elle les sappoit & les abattoit par ses beliers, &c.

vançoit avec grand effort & avec un mugiſſement horrible; elle inſpiroit en même-temps de la frayeur aux ames les plus aſſûrées, & donnoit à la vûë des ſpectateurs un ſpectacle très-agréable qui les raviſſoit.

Deux cuiraſſes de Cypre dont on fit préſent à Demetrius.

On lui apporta auſſi de Cypre pour cette guerre deux cuiraſſes de fer, chacune du poids de quarante livres. L'ouvrier qui les avoit faites, nommé Zoile, pour faire voir la bonté de leur trempe, & juſqu'à quel point elles étoient à l'épreuve, commanda que de vingt-ſix pas on lâchat ſur elles un trait de la plus forte batterie. La cuiraſſe qu'on eſſaya d'abord n'en fut ni percée ni fauſſée, le trait n'y fit qu'une petite raye ſuperficielle & preſque imperceptible comme d'un poinçon de tablettes. Demetrius choiſit celle-là pour lui, & il donna l'autre à Alcimus d'Epire, qui étoit l'homme le plus vaillant, & en même-temps le plus fort qui fût dans ſes troupes, car il portoit une armure du poids de ſix vingts livres, lorſque les autres n'en portoient qu'une de ſoixante. Cet Alcimus fut tué dans le combat, qui fut donné dans Rhodes, comme il combattoit avec beaucoup de valeur près du théatre.

L'épreuve qu'on en fit.

Alcimus d'Epire, l'homme le plus vaillant & le plus fort qui fût dans l'armée de Demetrius.

Il portoit une armure du poids de ſix vingts livres.

On lui apporta auſſi de Cypre pour cette guerre deux cuiraſſes de fer.) L'Iſle de Cypre étoit abondante en métaux, & on y faiſoit des armes excellentes qui étoient fort renommées, même avant le ſiége de Troye, car nous voyons dans Homere qu'Agamemnon s'arma d'une cuiraſſe que Cyniras, Roi de Cypre, lui avoit envoyée comme un grand préſent. On n'a qu'à voir le commencement du XI. Liv. de L'Iliade.

Les Rhodiens se défendoient avec tant de courage que Demetrius ne faisoit aucun progrès & n'avançoit point son siége. Il s'opiniâtroit pourtant à le continuer, extrêmement piqué contre eux de ce que Philla sa femme lui ayant envoyé des tapisseries & des habits avec des lettres qu'elle lui écrivoit, ils avoient pris le Vaisseau qui les portoit, & l'avoient envoyé à Ptolemée avec toute sa charge. En quoi ils n'imiterent pas l'humanité & la politesse des Atheniens, qui ayant pris un jour les courriers de Philippe, qui leur faisoit la guerre, ouvrirent tous les autres paquets, mais ne toucherent point à ceux d'Olympias, & les envoyerent à Philippe tout cachetez comme ils étoient.

Demetrius extrêmement piqué contre les Rhodiens, & pourquoi.

Humanité & politesse des Atheniens pour Philippe.

Cependant Demetrius avec tout son ressentiment n'eut pas la force de se venger des Rhodiens, & de leur rendre la pareille dans une occasion qu'ils lui en donnerent bien-tôt. Il se trouvoit dans ce temps-là que le célébre Peintre Protogene, de la Ville de Caune, peignoit l'histoire du Heros Jalysus, & ce tableau étoit sur le point d'être achevé lorsque Demetrius se rendit

Tableau merveilleux de Protogene.

Amiot a mal traduit le portrait de la ville de Jalysus.

Peignoit l'histoire du Heros Jalysus.) Ce Jalysus étoit fils du Heros Ochimus fils du Soleil. Protogene peignoit alors quelque action de ce Jalysus, & pendant qu'il travailloit à ce tableau, il ne vivoit que de lupins bouillis, qui appaisoient en même-tems & la faim & la soif. Précaution qu'il prit pour empêcher que la bonne chere n'émoussât la finesse de son goût & de son sentiment. Pline ajoûte qu'il avoit mis à ce tableau quatre couches de couleurs contre l'injure du temps. Et que Demetrius pour avoir épargné ce tableau perdit l'occasion de la victoire. Liv. xxxv. chap. x.

maître du fauxbourg où Protogene travailloit, & prit ce tableau. Les Rhodiens lui envoyerent en même-temps un Heraut pour le prier d'épargner un si bel ouvrage & de ne pas souffrir qu'il fût gâté. Demetrius repondit *qu'il brûleroit plûtôt tous les portraits & toutes les statuës de son pere, que de gâter & détruire un si grand chef-d'œuvre de l'art.* Car on dit que Protogene avoit employé sept ans à l'achever, & qu'Apelle la premiere fois qu'il le vit, fut si surpris & si ravi, que la voix lui manqua tout à coup, & qu'enfin revenu à lui-même il s'écria, *Grand travail! Oeuvre admirable! Il n'a pourtant pas ces graces que je donne à mes ouvrages & qui les élevent jusqu'aux Cieux.* Ce tableau fut porté long-temps après à Rome & ajoûté à toutes les dépouilles de l'univers, & il y périt enfin dans un incendie.

Grande attention des Rhodiens pour ce tableau.

Belle réponse de Demetrius au Heraut des Rhodiens.

Protogene avoit employé sept ans à ce tableau.

Surprise & ravissement d'Apelle quand il le vit.

Eloge qu'Apelle se donne lui même.

Comme les Rhodiens étoient fort las de cette guerre, & que Demetrius de son côté ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour s'accommoder avec eux, les Atheniens arriverent, & s'entremirent du traité qui fut conclu à ces conditions : *que les Rhodiens seroient libres; qu'ils n'au-*

Traité de paix conclu entre Demetrius & les Rho-

Et il y perit enfin dans un incendie.) Il avoit été porté à Rome & consacré dans le Temple de la Paix, où il étoit encore du temps de Pline. *Jalysus, qui est Romæ, dicatus in templo pacis.*

Les Atheniens arriverent, & s'entremirent du traité.) Diodore écrit que ce traité fut fait par l'entremise des Etoliens, que leur Communauté envoya Ambassadeurs pour moyenner cet accommodement. De sorte qu'il faut peut-être corriger le texte de Plutarque, & mettre *les Etoliens arriverent*, au lieu de *les Atheniens arriverent.* L'abbreviation a pû causer l'erreur.

diens, & ſes conditions.

roient point de Garniſon, & qu'ils feroient une ligue offenſive & défenſive avec Antigonus & Demetrius, qu'ils aſſiſteroient envers tous & contre tous, excepté contre Ptolemée.

Demetrius appellé au ſecours des Atheniens contre Caſſandre.

Dans le même-tems les Atheniens appellerent à leur ſecours Demetrius contre Caſſandre qui aſſiégeoit leur ville. Demetrius mit à la voile avec trois cent trente Galeres, & une groſſe Infanterie, & ne chaſſa pas ſeulement Caſſandre de l'Attique, mais il le pourſuivit juſqu'aux Thermopyles, où l'ayant défait il s'empara d'Heraclée qui ſe rendit volontairement, & il reçut ſix mille Macedoniens qui paſſerent de ſon côté. En s'en retournant il remit en liberté tous les Grecs qui ſont en deçà des Thermopyles, fit alliance avec les Beotiens, & prit la ville de Cenchrées; après s'être ſaiſi des Châteaux de Phyle & de Panacte, qui étoient les boulevarts de l'Attique, & en avoir chaſſé les Garniſons de Caſſandre, il les rendit aux Atheniens, & les Atheniens, quoiqu'ils lui euſſent déja prodigué tous les honneurs, dont ils avoient pû s'aviſer, trouverent pourtant encore de nouvelles reſſources pour inventer de nouvelles flatteries, & pour encherir ſur les premieres. Car ils lui aſſignerent pour ſon logement le derriere du temple de Minerve appellé *Parthenon*. Il y logea; & tout le monde diſoit que Minerve elle-même le recevoit & le logeoit dans ſon temple, quoiqu'à parler veritablement ce fût un hôte fort indigne & qui me-

Ce qu'il fit dans cette expedition.

Athéniens inépuiſables en flatteries.

Demetrius logé dans le Temple de Minerve appellé Parthenon, *c'eſt-à-dire* le Temple de la Vierge.

noit une vie peu convenable à un ſaint lieu & à la maiſon d'une Vierge.

Vie de Demetrius peu convenable à ce logement.

On dit qu'un jour dans une marche d'armée ſon frere Philippe ayant été logé dans une maiſon où il y avoit trois jeunes femmes, ſon pere Antigonus, qui en fut d'abord informé, ne lui en dit pas une ſeule parole, mais il manda le fourrier, & lui dit en ſa préſence, *mon ami, ne veux-tu pas déloger mon fils d'un logis qui eſt trop petit?* Et Demetrius qui devoit reſpecter Minerve, ſinon comme une Déeſſe, au moins comme ſa ſœur aînée, car c'eſt ainſi qu'il vouloit qu'on l'appellât, commit tant d'inſolences contre les jeunes garçons & les jeunes femmes de condition libre, & ſouilla de tant d'infamies & de diſſolutions la citadelle où étoit ce temple, qu'au prix de ce qu'on voyoit alors, il paroiſſoit que ce lieu avoit été pur & ſaint lorſqu'il commettoit ces débauches avec ſes courtiſanes Chryſis, Lamia, Demo, & Anticyre. Mais pour l'honneur de la Ville, il n'eſt pas ſéant de divulguer toutes les autres abominations qu'il commit. Il eſt pourtant juſte de ne pas paſſer ſous ſilence la vertu & la ſageſſe admirable de Democles.

Sageſſe d'Antigonus.

Demetrius appelloit Minerve ſa ſœur.

Débordements infames, & abominations de Demetrius.

C'étoit un jeune garçon qui n'étoit pas encore parvenu à l'âge de l'adoleſcence. Demetrius fut bien-tôt informé de ſa grande beauté, que ſon ſurnom ſeul déceloit, car on l'appelloit *Democles le beau.* Il le fit ſolliciter par ſes émiſſaires qui n'oublierent rien pour le gagner par les plus grandes

Grande vertu d'un jeune Athenien nommé Democles.

offres, ou pour l'intimider par les plus affreuſes menaces. Mais il reſiſta à tout, prit le parti d'abandonner le Gymnaſe & tous les lieux d'exercice, & n'alla plus que dans une étuve particuliere pour s'y baigner. Demetrius l'ayant fait obſerver, prit ſi bien ſon temps, qu'il entra dans cette étuve, où il ſe trouva ſeul avec lui. Le jeune garçon, ſe voyant ſans aucun ſecours & hors d'état de réſiſter à la violence de Demetrius, ôta le couvercle de la chaudiere où l'on faiſoit bouillir l'eau pour le bain, & ſe jetta dans l'eau bouillante où il fut étouffé, indigne certes d'une ſi malheureuſe cataſtrophe, mais ayant des ſentiments & des penſées très-dignes & de ſa beauté & de ſon pays. Et en cela bien different de Cleenetus, fils de Cleomedon, qui pour faire remettre à ſon pere une amende de cinquante talents, à laquelle il avoit été condamné, porta au peuple des Lettres de Demetrius en ſa faveur, & par là non ſeulement il ſe deshonora lui-même, mais encore il mit toute ſa ville en trouble & en combuſtion, car il fit bien décharger ſon pere de cette amende, mais en même-temps les Atheniens firent un décret pour ordonner *qu'à l'avenir aucun Citoyen d'Athenes n'apporteroit des lettres de recommandation de Demetrius.*

Democles ſe jette dans une chaudiere d'eau bouillante pour ſe dérober à la violence de Demetrius.

Jugement remarquable de Plutarque.

Cinquante mille écus.

Athénien deshonoré pour avoir porté des lettres de recommandation de Demetrius.

Décret remarquable des Atheniens.

Mais ayant des ſentiments & des penſées très-dignes & de ſa beauté & de ſon pays.] Ce jugement de Plutarque fait honneur à la Grece, & ſuffit pour la laver des réproches infames qu'on lui fait. La ſageſſe & la pudeur ſont dignes d'elle. Elles ſont auſſi dignes de la beauté, car la beauté ne doit pas ſe flêtrir & ſe deshonorer par le vice.

Ce prince, informé de ce décret, & en étant très-offenſé comme d'une choſe qui lui étoit injurieuſe, fit éclater ſon reſſentiment, & les Atheniens, qui en craignirent les ſuites, non ſeulement annullerent & caſſerent ce décret, ils firent plus encore, de tous ceux qui l'avoient conſeillé ou dreſſé, ils en firent mourir les uns, & bannirent les autres, & non contents de cette reparation, ils firent un autre décret, qui portoit *que le peuple d'Athenes ſtatuoit & ordonnoit que tout ce que commanderoit le Roi Demetrius, ſeroit tenu pour ſaint envers les Dieux & juſte envers les hommes.* Et ſur cela quelqu'un des plus gens de bien & des meilleurs eſprits ayant dit que Stratocles étoit fou d'avoir propoſé un tel décret, Democharès de Lacedemone lui répondit, *Il ſeroit bien plus fou, s'il n'étoit pas fou*, car Stratocles tira de grands avantages de ſa flatterie, & Democharès, deferé pour ſon bon mot, fut banni.

Indignité & baſſeſſe des Atheniens.

Autre décret des Atheniens bien oppoſé au premier, & très extravagant & très impie.

Mot très-vicieux d'un Lacedemonien ſur l'auteur de ce décret.

L'auteur de ce mot eſt banni, & avec raiſon.

Democharès de Lacedemone.) C'eſt le même Democharès, dont il eſt parlé dans les fragments de Polybe qui reprend violemment Timée de ce qu'il avoit vomi contre lui des calomnies atroces. Mais ce Democharès n'étoit pas de Lacedemone, il étoit Athenien & propre neveu de Demoſthene. Il faut donc corriger le texte, & au lieu de Λακωνίδης, écrire Λευκονίδης, ou Λεύκωνος *de Leuconia*, qui étoit de la tribu Leontide. Plutarque lui-même nous conduit à faire cette correction. Car dans la vie de Demoſthene qui eſt dans ſes opuſcules, il écrit *que Demoſthene eut une ſœur qui fut mariée à Laches le Leuconien, & eut de lui Democharès.* Et il dit que c'étoit un bon homme de guerre qui avoit bien ſervi, qu'il ne cedoit à aucun autre Orateur dans l'art de conduire le peuple par ſes diſcours politiques, & qu'on lui avoit érigé une ſtatuë dans le Prytanée, avec cette particularité bien ſinguliere, que cette ſtatuë étoit ceinte d'une épée par deſſus ſa veſte, parce qu'il avoit harangué en cet état contre Antipater.

Voilà ce que faiſoient les Atheniens dans le tems qu'ils vouloient paroître, délivrez d'une Garniſon & rétablis dans une liberté entiere & parfaite.

Demetrius entre dans le Peloponeſe, les progrès qu'il y fait.

Demetrius entra enſuite dans le Peloponeſe, aucun de ſes ennemis ne ſe préſentant pour s'oppoſer à lui, & tous prenant la fuite, & livrant leurs villes. Il attira dans ſon parti toute la contrée appellée Acte, & toute l'Arcadie, à l'exception des villes de Mantinée & d'Argos. Il délivra Sicyone & Corinthe de leurs Garniſons, en donnant cent talents aux Officiers qui les commandoient. Comme il ſe trouva à Argos dans le temps de la grande fête de Junon, il voulut la ſolemniſer en y propoſant des prix, & en y préſidant lui-même au milieu des Grecs. Pour la mieux célébrer, il épouſa ce jour-là même Deidamie, fille d'Æacide, Roi des Moloſſes, & ſœur de Pyrrus. Il perſuada aux Sicyoniens de quitter leur ville & d'en bâtir une autre tout auprès, dans le lieu où ils habitent aujourd'hui; & non-ſeulement il changea la ſituation de la ville, mais encore ſon nom, car au lieu de *Sicyone*, il l'appella *Demetriade*.

C'eſt toute la côte maritime.

Cent mille écus.

Grande fête de Junon à Argos.

Demetrius épouſe Deidamie ſœur de Pyrrus.

Il change la ſituation & le nom de la ville de Sycyone.

Les Etats de la Grece s'étant aſſemblez dans l'Iſthme, & la curioſité y ayant attiré de toutes parts une quantité extraordinaire de monde, il fut proclamé Chef de tous les Grecs, comme l'avoient été avant lui Philippe & Alexandre, auſquels il ſe croyoit fort ſuperieur, enflé qu'il étoit par

Il eſt proclamé Chef de toute la Grece.

par la fortune qui le combloit de ſes faveurs, & par l'état preſent de ſes affaires qui l'élevoient au comble de la puiſſance. Jamais Alexandre n'avoit ôté à aucun des autres Rois le titre de Roi, & jamais il ne prit pour lui celui *de Roi des Rois*, quoiqu'il y en eut pluſieurs à qui il avoit donné & le nom & l'état des Rois; mais Demetrius ſe mocquoit & rioit ouvertement de ceux qui appelloient quelqu'un Roi hors ſon pere Antigonus & lui, & il entendoit avec plaiſir ſes flatteurs à table faire les libations au Roi Demetrius, à Seleucus Capitaine des Elephans, à Ptolemée Amiral, à Lyſimachus Garde du tréſor, à Agathocles le Sicilien Gouverneur des Iſles.

Libations faites à table à Demetrius ſous le titre de Roi, & aux autres Princes ſous d'autres titres.

Ces plaiſanteries rapportées aux autres Rois, ils n'en faiſoient tous que rire, Lyſimachus ſeul en étoit vivement piqué, ne pouvant ſouffrir que Demetrius le traitât d'Eunuque, car ces Princes n'avoient que des Eunuques pour Gardes de leur tréſor. Lyſimachus étoit donc le plus grand ennemi de Demetrius, & le brocardant ſur la paſſion qu'il avoit pour Lamia, il dit publiquement *qu'il n'avoit jamais vû qu'alors une garce jouer la*

Brocard de Lyſimachus ſur Demetrius.

Et il entendit avec plaiſir ſes flatteurs à table.) Ceci eſt pris mot à mot d'un paſſage de l'hiſtorien Phylarque, qu'Athenée nous a conſervé dans ſon VI. liv. comme Caſaubon l'a remarqué.

Qu'il n'avoit jamais vu qu'alors une garce jouer la Tragedie.) Ce mot eſt fondé ſur ce que dans ce tems-là il n'y avoit point de femme qui joüât la Comedie. Les rôles des femmes étoient joüez par des hommes qui avoient des maſques & des habits de femme.

Réponſe de Demetrius à ce brocard.

Tragedie. Demetrius répondit, *que la garce de Demetrius étoit plus ſage que la Penelope de Lyſimachus.*

Lettres de Demetrius aux Atheniens.

Il partit de Peloponeſe pour retourner à Athenes, & en partant il écrivit aux Atheniens *qu'à ſon arrivée il vouloit être initié en même-tems aux petits & aux grands myſteres; & paſſer tout d'un coup de la premiere initiation à l'inſpection intime*, ce qui n'étoit pas permis & ne s'étoit jamais fait, caron célébroit les petits myſteres dans le mois de Mars, & les grands dans le mois d'Octobre. Et il falloit tout au moins l'eſpace d'un an entre l'initiation aux petits myſteres & l'initiation aux grands.

Dans le mois Anthesterion. Dans le mois Boëdromion. Intervalle qu'il falloit entre l'initiation aux petits myſteres, & l'initiation aux grands.

Les lettres de Demetrius ayant été lûës dans l'aſſemblée publique, Pythodore, le porte-torche, eut ſeul le courage de s'y oppoſer; mais il n'avança rien, car Stratocles ouvrit un avis qui fut ſuivi; on ordonna que le mois de Mai, où l'on étoit, ſeroit nommé & reputé le mois de Mars; & moyennant cela, ils firent la premiere initiation de Demetrius, dont la cérémonie ſe faiſoit au

Plaiſant avis de Stratocles.

Et il falloit tout au moins l'eſpace d'un an entre l'initiation aux petits myſteres & l'initiation aux grands.] C'eſt ainſi qu'il faut corriger ce paſſage, comme Caſaubon l'a bien prouvé dans ſes commentaires ſur le VI. liv. d'Athenée, au lieu de ἀπὸ τ̃ μεγάλων, il faut lire, ἀπὸ τ̃ μικρῶν, ou comme Meurſius, ἐπώπτευον ἢ ἐπὶ τ̃ μεγάλων τ'ελαχίςον ἐνιαυτὸν διαλιπόντες. *Ils étoient initiez aux grands myſteres, au moins après un an d'intervalle.* Car d'abord on étoit initié aux petits myſteres, qui n'étoient que la préparation pour être initié aux grands. Par la premiere initiation on n'étoit fait que *myſte*, & par la derniere on étoit *epopte*, c'eſt-à-dire, admis à l'inſpection des myſteres les plus intimes. L'eſpace ordinaire entre les petits & les grands étoit de cinq années. Mais il falloit au moins un an, & il n'étoit pas permis de les rapprocher davantage.

Dont la cérémonie ſe faiſoit au

bourg appellé Agra. Après quoi ce même mois de Mai, qui étoit devenu mois de Mars, devint mois d'Octobre, & alors, comme si toutes les regles avoient été dûëment observées, on fit toutes les autres cerémonies, & Demetrius fut admis à l'inspection. Sur quoi le Poëte comique Philippide, pour reprocher à Stratocles cette impieté & ce sacrilege, dit, *c'est lui qui a trouvé le secret de renfermer dans un seul mois toute l'année.* Et sur le logement de Demetrius dans le temple de Minerve, il dit, *c'est lui qui a pris la Citadelle pour une hôtellerie, & qui a mené des courtisanes dans le temple d'une Vierge.*

Demetrius admis aux deux initiations dans le même mois.

Bon mot du Poëte comique Philippide sur Stratocles.

Autre bon mot du même Poëte sur Demetrius.

Mais de tous les abus qui furent alors commis à Athenes en très-grand nombre, & contre les Coûtumes & contre les Loix, celui qui affligea

bourg appellé Agra.] Il y a une faute considérable au texte, car que signifie τὰ πρὸς ἀγοράν Plutarque avoit écrit τὰ πρὸς Ἄγραν. Ils le reçûrent à la confrairie des petits mysteres, dont la cérémonie se faisoit dans le lieu appellé Ἄγρα. C'est ainsi qu'ont lû Saumaise, Samuel Petit, & Petau. Cette leçon est la seule véritable, & doit être préferée à celle de Meursius, qui corrigeoit τὰ πρὸς ἀγυρμόν, parce que cette initiation se faisoit le premier jour de la fête, & que ce jour-là étoit appellé ἀγυρμός. Elle est préferable encore à celle de Casaubon, qui corrigeoit τὰ πρὸς ἄγνευν, *lui firent observer ce qui regarde la chasteté.* Quoiqu'il soit vrai qu'il falloit passer quelque tems dans la chasteté avant la premiere initiation. C'est pourquoi Epictete dit dans Arrien III. XXI qu'il faut s'en approcher après avoir fait des sacrifices & des prieres, & après avoir passé quelque tems dans la chasteté, καὶ πρωϊγευκότα Et dans la suite il ajoûte, *& toy tu t'y presentes,* ἄνευ θυμάτων, ἄνευ ἁγνείας, *sans sacrifices, sans préparation par la chasteté.* Icy, τὰ πρὸς Ἄγραν, sont les petits mysteres, & λοιπὴ πλεστὴ, ce sont les grands. Deux lignes plus haut, au lieu de ψηφισαμβ'ου, il faut lire, ψηφισαμβ'ου.

Exaction énorme de Demetrius sur les Atheniens.

Deux cens cinquante mille écus.

& mortifia le plus les Atheniens, fut que Demetrius leur ordonna de fournir & livrer inceſſamment la ſomme de deux cent cinquante talens, & que le recouvrement de cette ſomme ayant été fait ſans aucun délai ni la moindre remiſe, Demetrius voyant tout cet argent ramaſſé, dit *qu'on le donne à Lamia & aux autres courtiſanes qui ſont avec elle pour leur avoir des drogues à ſe décraſſer*; car la honte les piqua plus que la perte, & le mot plus que la choſe même. Il y a pourtant des Auteurs qui écrivent qu'il joüa ce vilain tour, non aux Atheniens, mais aux Theſſaliens.

Uſage infame qu'il fit de cet argent.

Les Atheniens plus piquez de la honte que de la perte.

Feſtin que Lamia donne à Demetrius.

Hiſtorien de réputation frere de Duris.

Outre toute cette affreuſe dépenſe, Lamia voulant donner en ſon particulier un feſtin à Demetrius, rançonna pluſieurs particuliers de ſon autorité privée, & le feſtin fut ſi magnifique, & d'une ſi grande réputation, que Lyncée de Samos nous en a laiſſé la deſcription & tout le détail. Sur quoi un Poëte comique de ce tems-là appella non moins plaiſamment que véritablement cette Lamia, *Elepole*. Et Democharès de Soles appella auſſi très plaiſamment Demetrius *Mythos*, c'eſt-à-dire, fable, parce qu'il avoit toûjours avec lui cette Lamia, comme les fables ont d'ordinaire une ſorciere, appellée Lamia, pour faire peur aux enfans.

Lamia appellée Elepole, *preneuſe de villes, comme la machine de Demetrius.*

Demetrius appellé Mythos.

Apella auſſi très-plaiſamment Demetrius Mythos, *c'eſt-à-dire, fable, parce qu'il avoit toûjours avec lui cette Lamia, comme les fables ont d'ordinaire.*) Les anciennes hiſtoires parlent d'une Reine de Libye, qui furieuſe de ce qu'elle avoit perdu tous ſes enfans, faiſoit prendre les enfans des autres femmes, les

La grande autorité de cette Courtisane, & la violente passion avec laquelle Demetrius l'aimoit, n'excitoit pas seulement contre elle la jalousie & l'envie de ses femmes, mais encore la haine de tous les amis de ce Prince. Demetrius ayant envoyé des Ambassadeurs à Lysimachus, un jour ce Prince s'amusoit à parler familierement avec ces Ambassadeurs, leur montroit sur ses bras & sur ses cuisses de grandes & profondes cicatrices des ongles d'un Lion, & leur racontoit comment il avoit été forcé de combattre contre un Lion, ayant été enfermé par Alexandre dans la cage avec ce furieux animal. A ce récit, les Ambassadeurs se prirent à rire, & lui dirent *que le Roi leur maître portoit au cou les marques d'une bête plus furieuse encore, qui étoit Lamia.* Et véritablement c'est une chose dont on ne sçauroit assez s'étonner que Demetrius, qui avoit témoigné tant de

Bon mot des Ambassadeurs de Demetrius à Lysimachus.

faisoit tuer devant elle, & les dévoroit, & de là elle avoit été appellée *Lamia*, c'est-à-dire, *devoratrice*, du Phenicien, *lahama*, qui signifie *devorer*. Et sur cela Diodore écrit qu'on avoit fait de cette Lamia un épouvantail pour les enfans Διὸ καὶ ἐφ' ἡμῶν μέχρι τοῦ νῦν βίᾳ παρά τοῖς νηπίοις διαμένει τὸ περὶ ταύτης γυναικὸς μῦθος καὶ φόβητρον αὐτοῖς εἶναι τὸ τῆς ταύτης προσηγορίας. *C'est pourquoi jusqu'à notre tems encore la réputation de cette femme se conserve parmi les enfans, & son nom seul leur fait une peur effroyable.* Et il ne faut pas douter que la fable n'en fît usage pour les épouvanter. Ce passage de Diodore éclaircit parfaitement ce passage de Plutarque, & le mot de Democharès.

Ayant été enfermé par Alexandre dans la cage avec ce furieux animal.] Justin fait mention de cette histoire dans le III. chap. de son XV. liv. & Pausanias dans le I. Mais Quinte Curce prétend que c'est une fable, dont il rapporte le fondement. Cette conjecture de Quinte Curce est trop legere.

répugnance à épouſer Philla, parce qu'elle étoit d'un âge diſproportionné au ſien, ait aimé ſi éperdument, & pendant un ſi long-tems Lamia, qui étoit ſurannée & paſſée. Auſſi la courtiſane Demo, ſurnommée *Mania*, lui fit une réponſe fort naïve un ſoir à ſon ſouper où Lamia jouoit de la flûte. Quand elle eut fini, Demetrius demanda à Demo, *Eh bien comment trouves-tu Lamia ? Une vieille, Seigneur*, lui répondit Demo. A un autre ſouper, comme on ſervit un fort beau fruit, Demetrius dit à Demo, *Tu vois le beau fruit que Lamia m'envoye. Si vous vouliez coucher auſſi avec ma mere*, lui répondit Demo, *elle vous en envoyeroit un plus beau.*

C'eſt-à-dire, la folle.

Deux plaiſantes réponſes de la courtiſane Demo, à Demetrius ſur Lamia.

On rapporte auſſi la réponſe que Lamia fit au célebre jugement de Bocchoris. Il y avoit en Egypte un homme qui aimoit ardemment une courtiſane, appellée Thonis ; cette courtiſane lui demandoit plus d'argent qu'il n'en pouvoit donner. Enfin il eut en ſonge ſes bonnes graces, & cette joüiſſance imaginaire amortit ſes deſirs. Thonis, informée de la cauſe de ſa tiedeur, le fit aſſigner pour être payée de la ſomme qu'elle prenoit des amans qu'elle favoriſoit. Cela étant rapporté à Bocchoris, il ordonna que le jeune homme porteroit à l'audience tout cet argent bien compté dans un baſſin, & que là il le feroit paſſer & repaſſer devant Thonis, afin que la courtiſane n'en eût que l'ombre, diſant *que l'imagination étoit l'ombre de la vérité*. Mais Lamia ne trou-

Jugement celébre de Bocchoris.

voit pas ce jugement juſte, *car* diſoit-elle, *l'ombre de cet argent n'a point amorti le deſir de Thonis, au lieu que le ſonge a ſatisfait la paſſion de ſon amant.* Voilà aſſez parlé de Lamia.

Lamia trouve ce jugement injuſte, & pourquoi.

Préſentement les réſolutions de la fortune & les actions de celui dont nous écrivons la vie, changent la ſcene, & la rendent tragique, de comique qu'elle étoit. Car tous les autres Rois s'étant liguez contre Antigonus, & ayant uni toutes leurs forces, Demetrius, ſur cette nouvelle, partit promptement de Grece, & alla joindre ſon pere. Il le trouva plus plein d'ardeur pour cette guerre, que ſon âge ne le permettoit, & cette ardeur l'encouragea & le fortifia encore davantage lui-même. Cependant il ſemble que ſi Antigonus eût voulu céder d'abord quelque petite choſe, & ſe relâcher de cette prétention de ſouveraineté qu'il vouloit avoir ſur les autres Princes, il auroit toûjours conſervé pour lui pendant ſa vie, & laiſſé à ſon fils après ſa mort la prééminence ſur tous les Rois ſucceſſeurs d'Alexandre. Mais étant naturellement fier & préſomptueux, & auſſi hautain, & auſſi inſolent dans ſes paroles, que dans ſes actions, il aigrit & irrita contre lui pluſieurs jeunes Princes très-puiſſans. Car il diſoit *qu'il écarteroit & diſſiperoit cette ligue & cette aſſemblée de Princes auſſi facilement que l'on écarte & diſſipe avec une pierre, ou avec le moindre bruit une volée de petits oiſeaux qui ſe ſont poſez dans un champ pour y chercher leur pâture.*

Tous les autres Rois ſe liguent contre Antigonus.

Belle réflexion de Plutarque, ſouvent en relâchant une petite partie, on conſerve le principal.

Parole préſomptueuſe d'Antigonus.

Les forces de ces deux Princes.

Il avoit une armée de plus de ſoixante mille hommes de pied, & de dix mille chevaux, & ſoixante & quinze Elephans. Et ſes ennemis venoient contre lui avec ſoixante-quatre mille hommes d'Infanterie, dix mille cinq cens chevaux, quatre cent Elephans, & ſix vingts chars.

Changement que l'on remarqua dans Antigonus le jour de la bataille.

Quand les deux armées furent en préſence, on vit tout d'un coup en lui un changement qui marquoit que dans ſon eſprit il avoit plus rabattu de ſes eſperances, que de ſon courage & de ſa réſolution. Car au lieu que dans toutes les autres batailles il avoit accoûtumé de paroître fier & audacieux, d'avoir la parole haute, de tenir des diſcours arrogants & ſuperbes, & quelquefois même de dire des mots de raillerie & de plaiſanterie dans le plus fort du combat, témoignant par là, & la fermeté de ſon courage, & le mépris qu'il avoit pour ſon ennemi, alors au contraire il paroiſſoit ſombre, taciturne & penſif, il montroit ſon fils aux troupes, & le leur recommandoit comme ſon ſucceſſeur. Mais ce qui parut encore plus étrange & plus ſurprenant, c'eſt qu'il s'entretint avec lui dans ſa tente, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant, car il ne communiquoit pas plus ſes ſecrets à ſon fils qu'aux autres; il déliberoit en lui-même, & enſuite il ordonnoit, & exécutoit ce qu'il avoit réſolu en ſon particulier. On dit à ce propos que Demetrius étant encore fort jeune, lui demanda un jour quand ils décamperoient, & qu'Antigonus lui répondit en colere,

Antigonus ne communiquoit pas plus ſes ſecrets à ſon fils, qu'aux autres.

colere, *crains-tu d'être le ſeul qui n'entendras pas la trompette* ?

Il eſt vrai qu'il arriva alors beaucoup de ſignes funeſtes qui les troublerent & les remplirent d'effroi. Demetrius eut un ſonge où il lui ſembla qu'Alexandre couvert d'armes éclatantes ſe préſenta à lui, & lui demanda *quel mot ils donneroient pour la bataille*, qu'il répondit *Jupiter & la victoire*, & qu'Alexandre repartit, *je paſſe donc aux ennemis, car ce ſont eux qui me recevront.* Et Antigonus après que ſon armée fut rangée en bataille, ſortant de ſa tente, fit un faux pas, tomba ſur le viſage, & ſe bleſſa conſidérablement, & s'étant relevé, il leva les mains au ciel & demanda aux Dieux ou la victoire, ou une prompte mort avant ſa défaite.

Songe de Demetrius la veille de la bataille.

Quand les deux armées furent aux mains, Demetrius à la tête de ſa meilleure Cavalerie fondit ſur Antiochus, fils de Seleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis, & les mit en fuite, mais par une vaine ambition s'étant mis à les pourſuivre trop chaudement & mal à propos, il ſe laiſſa ravir la victoire, qu'il tenoit déja dans ſes mains s'il avoit ſçu profiter de ſon avantage, car lorſqu'il revint de cette pourſuite, il ne trouva plus de paſſage pour rejoindre ſon infanterie, les élephans des ennemis ayant rempli tout l'eſpace qui étoit entre deux. Alors Seleucus, voyant les gens de pied d'Antigonus dégarnis de leur Cavalerie, ne les chargea point,

Demetrius rompt les ennemis & les met en fuite.

Il perd la victoire par une ambition hors de propos.

mais faiſant toûjours mine de les charger, il les tournoit pour les effrayer & pour leur donner le tems de quitter le parti d'Antigonus, & de ſe jetter dans le ſien, ce qui arriva comme il l'avoit prévû; la plus grande partie de cette Infanterie s'étant détachée, ſe vint rendre volontairement à lui, & le reſte fut mis en fuite. Dans ce moment une groſſe troupe des gens de Seleucus marcha de furie contre Antigonus. Quelqu'un de ceux qui étoient auprès de ce Prince, les voyant venir, lui dit, *prenez garde, Seigneur, voilà des gens qui viennent à vous. Je vois bien qu'ils n'en veulent qu'à moi*, répondit Antigonus, *mais mon fils va venir à mon ſecours.* Et conſervant toûjour cette eſpérance, & regardant de tous côtez pour voir s'il ne découvriroit point ſon fils, il fut enfin accablé ſous une grêle de traits, & porté par terre. Tous ceux de ſa maiſon & ſes amis même l'abandonnerent. Un certain Thorax de Lariſſe, fut le ſeul qui reſta auprès de ſon corps.

L'Infanterie d'Antigonus ſe jette dans le parti de Seleucus.

Antigonus tué dans le combat & abandonné de tous les ſiens.

La bataille ainſi terminée, les Rois vainqueurs, comme s'ils avoient mis en piéces un vaſte corps, dépecerent tout l'Empire d'Antigonus & de Demetrius, & en prirent chacun leur part, & ils partagerent encore entre eux les Provinces qu'ils avoient auparavant.

Cette bataille fut donnée 299. ans avant J. C.

L'Empire d'Antigonus partagé entre ſes vainqueurs.

Cependant Demetrius fuyant avec quinze mille hommes de pied & quatre mille chevaux, pouſſa tout d'une traite juſqu'à Epheſe, où tout

Demetrius prend la fuite avec un gros corps de troupes.

le monde s'attendoit bien que manquant d'argent il n'épargneroit pas le tréſor du temple. Mais au contraire, craignant lui-même que ſes ſoldats malgré lui ne ſe portaſſent à cette extrémité s'il entroit dans la ville, il décampa très-promptement, & s'embarqua pour la Grece. La plus grande des eſperances qui lui reſtoit, il l'avoit placée ſur les Atheniens, car outre qu'il avoit laiſſé chez eux ſes vaiſſeaux, ſon argent, & ſa femme Deidamie, il étoit perſuadé que dans le déplorable état de ſes affaires, il n'avoit de retraite ſûre qu'Athenes, ni de reſſource plus immanquable que l'affection des Atheniens. C'eſt cette même attente qui fit que lorſque continuant ſa route en toute diligence vers la hauteur des Iſles Cyclades, il rencontra les Ambaſſadeurs des Atheniens, qui venoient au-devant de lui pour lui annoncer qu'il n'avoit qu'à s'éloigner de leur ville, parce que le peuple avoit ordonné par un décret qu'on n'y recevroit aucun des Rois, & pour lui apprendre qu'on avoit renvoyé à Megare ſa femme Deidamie avec tous les honneurs & avec le cortege dûs à ſa dignité, il fut ſi tranſporté de courroux qu'il n'étoit plus maître de lui-même, quoiqu'il eût ſupporté avec beaucoup de conſtance ſes autres malheurs, & que dans un revers ſi grand & ſi ſoudain, il n'eût paru en lui aucun découragement ni la moindre baſſeſſe. Mais de ſe voir ainſi trompé par les Atheniens contre ſon eſperance, & d'éprouver que

Il épargne le tréſor du temple d'Epheſe.

Il s'embarque pour ſe retirer à Athenes.

Les Atheniens envoyent déclarer à Demetrius qu'il n'a qu'à s'éloigner de leur ville.

Demetrius plus irrité de ce changement des Atheniens que de tous les autres malheurs.

l'affection, dont il s'étoit flatté, étoit démentie par les effets & averée vaine & feinte, c'eſt ce qui faiſoit toute ſa douleur. Mais à mon avis le ſigne le plus foible & le plus trompeur de la bienveillance des peuples pour les Princes & pour les Rois, c'eſt l'excès des honneurs qu'ils leur déferent, car toute la beauté & tout le prix de ces honneurs conſiſtent dans le choix & dans la volonté de ceux qui les rendent, & la crainte dont ils ſont preſque toûjours prévenus, doit les rendre fort ſuſpects, ceux qui craignent, décernant les mêmes honneurs, & de plus grands encore que ceux qui aiment. Voilà pourquoi les Princes qui ont du ſens & de la raiſon, ne regardent ni aux ſtatuës, ni aux tableaux, ni aux apothéoſes dont on les honore, mais ils regardent à leurs propres actions, à leurs œuvres, & ſur cela ou ils croyent ces honneurs ſinceres & les reçoivent comme des marques d'une véritable affection, ou ils s'en défient comme de choſes qui viennent de la néceſſité & de la contrainte. Car il arrive très-ſouvent que quand les peuples déferent les plus grands honneurs, c'eſt alors qu'ils haïſſent le plus les Rois & les Princes qui les reçoivent ſi outrément & ſi démeſurement de ceux

Honneurs exceſſifs, le ſigne le plus foible de la bienveillance des peuples.

Sage reflexion de Plutarque.

La crainte fait rendre aux Princes plus d'honneurs que l'amour.

Regle ſûre donnée aux Princes pour bien juger des honneurs qu'on leur rend.

Les plus grands honneurs marquent ſouvent la plus grande haine.

Mais ils regardent à leurs propres actions, à leurs œuvres.) C'eſt une maxime ſûre. Les Princes pour bien juger des ſentimens que leurs ſujets ont pour eux & ne s'y pas tromper, n'ont qu'à s'interroger eux-mêmes, & qu'à conſidérer leurs actions & la maniere dont ils traitent leurs peuples. Les ſentimens qu'on a pour eux y répondent immanquablement.

qui ne les déferent que malgré eux.

Demetrius ſe trouvant très-indignement traité par les Athéniens, & n'étant pas en état de ſe venger de leur perfidie, ſe contenta de leur envoyer faire ſes plaintes avec moderation, & redemander ſes galeres parmi leſquelles étoit cette galere prodigieuſe à ſeize rangs de rames. Après les avoir reçuës, il fit voile vers l'Iſthme. Là il trouva toutes ſes affaires en très-mauvais état, car toutes ſes Garniſons avoient abandonné leurs villes, ou les tenoient pour ſes ennemis. Laiſſant donc Pyrrus en Grece il cingla vers la Cherſoneſe, & faiſant le dégât ſur les terres de Lyſimachus, il enrichit ſes troupes du butin qu'il fit, & retint par ce moyen auprès de lui ſon armée qui commença à reprendre des forces & à ſe rendre plus redoutable.

Demetrius redemande ſes galeres aux Atheniens, & fait voile vers l'Iſthme.

Il cingle vers la Cherſoneſe, & enrichit ſes troupes du butin qu'il fait ſur les terres de Lyſimachus.

Lyſimachus étoit abandonné par tous les autres Princes, parce qu'il leur paroiſſoit d'autant moins équitable & moins traitable que Demetrius, qu'il avoit plus de puiſſance, & que par là il leur étoit plus ſuſpect.

Lyſimachus devient ſuſpect à ſes Alliez à cauſe de ſa trop grande puiſſance.

Peu de tems après Seleucus envoya une ambaſſade à Demetrius pour lui demander en mariage ſa fille Stratonice, qu'il avoit euë de Philla. Seleucus avoit pourtant déja de ſa femme Apama de Perſe, un fils nommé Antiochus, mais il trouvoit que ſes Etats étoient aſſez grands pour ſuffire à pluſieurs héritiers, & il croyoit avoir beſoin de cette alliance, parce qu'il voyoit que

Seleucus envoye demander à Demetrius ſa fille Stratonice en mariage.

Lyſimachus demandoit les deux filles de Ptolemée, l'une pour lui, & l'autre pour ſon fils.

Lyſimachus demandoit les deux filles de Ptolemée, l'une pour lui, & l'autre pour ſon fils Agathocles.

C'étoit pour Demetrius une fortune qu'il n'auroit oſé eſperer, d'avoir pour gendre un Prince comme Seleucus. Il prend donc ſa fille, & fait voile vers la Syrie avec toute ſa flotte. Dans ſa route il fut ſouvent forcé de relâcher & de prendre terre. Il relâcha ſur tout en Cilicie où regnoit alors Pliſtarchus, à qui les autres Rois l'avoient donnée pour ſa part après la défaite d'Antigonus. Ce Pliſtarchus étoit frere de Caſſandre; croyant donc que ſon pays avoit été fort maltraité par cette deſcente de Demetrius, & voulant ſe plaindre de Seleucus, de ce qu'il ſe racommodoit avec l'ennemi commun ſans la participation des autres Rois, il ſe mit en chemin pour l'aller trouver. Demetrius informé de ſon départ, s'éloigna de la mer & fit une courſe juſqu'à la ville de *Cuindes*, où ayant trouvé douze cent talens, qui étoient le reſte du tréſor que ſon Pere Antigonus y avoit laiſſé, il les enleva, & s'en étant retourné en toute diligence, il ſe rembarqua très-promptement, & fit voile vers la Syrie; ſa femme Philla le joignit en chemin, & Seleucus alla au devant d'eux juſqu'à Oroſſus, où ſe fit leur premiere entrevûë, qui

Demetrius fait voile vers la Syrie avec ſa fille.

Pliſtarchus Roi de Cilicie.

Ville de la Cilicie.

Douze cent mille écus.

Juſqu'à Oroſſus.) Il n'y a jamais eu en Syrie de ville nommée *Oroſſus*. Le P. Lubin a eu raiſon de corriger cet endroit, & de lire *Roſſus*, qui eſt une ville maritime de la Syrie. Strabon la place entre Iſſus & Seleucie.

fut franche, ſans aucune fraude ni ſoupçon des deux côtez, & véritablement royale. Seleucus le premier traita magnifiquement Demetrius dans ſa tente au milieu de ſon Camp; & enſuite Demetrius traita Seleucus avec la même magnificence dans ſa Galere à ſeize rangs de rames. Ils paſſoient enſemble les journées entieres à ſe divertir & à converſer ſans armes & ſans gardes, juſqu'à ce que la nôce faite Seleucus prit Stratonice & s'en retourna à Antioche avec l'appareil le plus pompeux, & la ſuite la plus ſuperbe.

Entrevûë de Seleucus & de Demetrius.

Les nôces de Seleucus avec Stratonice.

Demetrius ſans perdre un moment, s'empara de la Cilicie, & envoya ſa femme Philla à Caſſandre pour détruire les accuſations de ſon frere Pliſtarchus. Sur ces entrefaites Deidamie, qui l'étoit venu trouver de Grece, & qui avoit été quelque tems avec lui, mourut de maladie, & Demetrius s'étant reconcilié avec Ptolemée par le moyen de Seleucus, il fut convenu qu'il épouſeroit Ptolemaïde, fille de Ptolemée.

Mort de Deidamie. Demetrius ſe prépare à épouſer Ptolemaïde fille de Ptolemée.

Juſques-là le procedé de Seleucus fut loüable & honnête, mais peu de tems après il demanda à Demetrius qu'il lui rendît la Cilicie pour quelque ſomme d'argent qu'il lui offroit, & comme il ne put l'obliger à le faire, il lui demanda en colere Tyr & Sidon. Cela parut très-violent à tout le monde, & on trouva que Seleucus faiſoit une action très-injuſte, en ce que tenant ſous ſa domination toutes les terres & tous les

Procedé injuſte de Seleucus envers ſon beau-pere Demetrius.

Etats depuis les Indes juſqu'à la mer de Syrie, il ſe trouvoit encore ſi pauvre & ſi diſeteux que pour deux villes il rompoit avec ſon beau-pere & avec un Prince qui venoit d'éprouver un revers de fortune ſi affreux. Ce procedé ſert de grande preuve à cette maxime de Platon qui ordonne *que celui qui veut être véritablement riche, n'augmente pas ſes richeſſes, mais qu'il diminuë ſes cupiditez*, car celui qui ne donne pas des bornes à ſon avarice, n'eſt jamais délivré de ſon indigence & de ſa pauvreté.

Belle maxime de Platon.

Demetrius ne s'effraya point des menaces de ſon gendre, au contraire il dit *que quand même il perdroit pluſieurs autres batailles auſſi grandes que celle d'Ipſus, jamais il ne ſe reſoudroit à acheter l'amitié de Seleucus.* Il s'appliqua à pourvoir les villes de bonnes garniſons, & ayant eu nouvelles que Lachares, profitant d'une ſédition qui diviſoit les Athéniens, s'étoit ſaiſi de leur ville, & s'en étoit rendu le Tyran, il eſpera que s'il y paroiſſoit à l'improvîte, il pourroit la reprendre facilement. Il repaſſa donc la mer avec toute ſa Flotte, & ſans aucun danger. Mais en rangeant les côtes de l'Attique, il fut battu d'une furieuſe tempête où il perdit la plûpart de ſes vaiſſeaux & un bon nombre de ſes troupes. S'étant ſauvé heureuſe-

Genéreuſe parole de Demetrius.

Lachares profitant d'une ſédition ſe ſaiſit d'Athenes.

Demetrius battu d'une violente tempête.

Que quand même il perdroit pluſieurs autres batailles auſſi grandes que celle d'Ipſus.] Il eſt aiſé de voir que dans le texte le mot ἐνθάδε eſt corrompu. J'ai ſuivi la leçon d'un Mſ. où on lit ἐν ἴψῳ. La bataille d'Ipſus fut très-grande & très conſidérable. Antigonus pere de Demetrius y fut vaincu & tué.

ment,

ment, il commença à faire foiblement la guerre aux Atheniens, & comme il ne faiſoit pas de grands progrès, il envoya de ſes Lieutenans aſſembler une nouvelle flotte. Cependatt il entra dans le Peloponeſe, & mit le ſiege devant la ville de Meſſene, où il courut un très-grand danger, car en faiſant donner un aſſaut à la place, il fut bleſſé au viſage d'un trait d'une batterie qui lui perça la jouë & ſortit par la bouche.

Bleſſé au ſiege de Meſſene.

Quand il fut gueri de ſa bleſſure, & qu'il eut repris quelques villes qui avoient quitté ſon parti, il ſe rejetta dans l'Attique, & s'étant rendu maître des villes d'Eleuſine & de Rhamnus, il fit le dégât dans tout le pays. En même tems il prit un vaiſſeau qui portoit du bled à Athenes, & d'abord il fit pendre le Marchand & le Pilote, de ſorte que tous les autres Marchands & Pilotes épouvantez, ne ſe hazardoient plus à y en porter, ce qui cauſa une grande famine dans la ville, & avec la famine il y avoit encore une grande diſette de toutes choſes. Le minot de ſel s'y vendoit quarante drachmes, & le boiſſeau de bled trois cens. Une Flotte de cent cinquante vaiſſeaux que le Roi Ptolemée envoyoit au ſecours des Atheniens, & qui parut près d'Egine, ne leur donna qu'une joye bien courte, car ces vaiſſeaux de Ptolemée, voyant qu'il en arrivoit à Demetrius un grand nombre du Peloponeſe, & pluſieurs autres de Cypre, & que tous enſemble ils étoient au nombre de trois cent, leverent les an-

Il fait pendre un Marchand & le Pilote qui portoient du bled à Athenes.

Vingt livres. Cinquante écus.

cres & s'enfuirent. Le Tyran Lochares ſe déroba en même tems, & abandonna la ville.

Les Atheniens ouvrent leurs portes à Demetrius.

Quoique les Atheniens par un décret euſſent ordonné la peine de mort contre quiconque oſeroit parler de paix & d'accommodement avec Demetrius, ils ouvrirent pourtant d'abord les portes de la ville les plus voiſines du camp de ce Prince, & lui envoyerent des Ambaſſadeurs, non qu'ils attendiſſent aucune grace de ſa part, mais ils étoient forcez par la derniere diſette, pendant laquelle il leur arriva une infinité d'accidens auſſi étranges que terribles. On raconte ſur tout celui-ci : Un pere & ſon fils habitoient dans la même chambre, tous deux réduits au deſeſpoir ; tout à coup un rat mort tombe du toit, le pere & le fils le voyant, ſe levent & ſe battent pour cette proye. On rapporte auſſi que dans cette conjoncture le Philoſophe Epicure nourrit ſes diſciples en partageant avec eux quelque petite proviſion de féves qu'il avoit & qu'il leur donnoit par compte.

Extrémité où les Atheniens étoient réduits par la famine.

Comment Epicure nourrit ſes diſciples pendant cette famine.

Demetrius entre dans Athenes. Frayeur des Atheniens.

La ville étant donc réduite en cet état, Demetrius y entra. D'abord il ordonna que tous les habitans s'aſſemblaſſent dans le théatre, environna la ſcene de gens armez, plaça ſes Gardes aux deux côtez de l'échaffaut où ſe jouent les pieces, & deſcendant par l'eſcalier d'enhaut comme les Acteurs, il tint les Atheniens dans une frayeur encore plus grande. Mais dès le commencement de ſon diſcours il diſſipa toutes leurs craintes, car

il n'éleva point ſa voix comme un homme en colere, n'uſa point de termes aigres & piquants ; mais adouciſſant ſon ton, & leur faiſant ſeulement des plaintes avec douceur & amitié, il leur pardonna, & leur rendit ſes bonnes graces, leur donna cent mille meſures de bled, & rétablit les Magiſtrats qui leur étoient les plus agréables.

Clemence de Demetrius envers les Atheniens.

L'Orateur Democlide, voyant le peuple dans le tranſport de ſa joye battre des mains, & faire toute ſorte d'acclamations, & voulant encherir ſur les loüanges que les Orateurs donnoient à Demetrius de deſſus la Tribune, & ſur les honneurs qu'ils lui décernoient, propoſa que l'on livreroit entre les mains de ce Prince le port de Pirée & le Fort de Munychia. Cet avis ayant paſſé, & le décret en étant fait, Demetrius de ſa ſeule autorité jetta une bonne garniſon dans le Muſée pour tenir en bride le peuple, & pour empêcher que ſecouant le joug il ne lui cauſât des embarras, & ne traverſât ſes autres entrepriſes.

Le port du Pirée & le Fort de Munychia livrez à Demetrius.

Les Atheniens ainſi réduits, il marcha contre Lacedémone. Le Roi Archidamus vint à ſa rencontre, & s'avança juſqu'à Mantinée. Demetrius le défit dans un grand combat, & l'ayant mis en fuite, il ſe jetta dans la Laconie, donna un ſecond combat ſous les murailles mêmes de Sparte où il fit cinq cent priſonniers, & tua deux cens hommes ſur la place, de ſorte qu'on le regardoit déja comme maître de la

Demetrius marche à Lacedémone, & bat le Roi Archidamus.

ville qui n'avoit encore jamais été prise. Mais la Fortune n'a jamais fait éprouver à aucun Roi des changemens si grands & si subits, & il n'y a jamais eu ni occasions ni conjonctures où elle ait paru tant de fois si inconstante, tantôt petite, tantôt grande, aujourd'hui obscure & basse de haute & d'éclatante qu'elle étoit, & demain riante encore & favorable. Et sur cela on écrit que lui-même dans le tems de ses terribles revers, s'adressant à la Fortune, lui dit ce vers d'Eschyle : *Tu m'as donné la vie, & tu veux aujourd'hui me l'ôter.* Car dans ce tems-là même où tout lui rioit, & où ses affaires paroissoient le mieux disposées pour lui faire recouvrer l'empire & toute la puissance qu'il avoit auparavant, il reçut nouvelles que Lysimachus tout le premier lui avoit enlevé les villes d'Asie, & que Ptolemée s'étoit rendu maître de Cypre, excepté de la seule ville de Salamine, qui tenoit encore, & dans laquelle ses enfans & sa mere étoient actuellement assiegez. Cependant cette même Fortune, comme la femme dont parle Archiloque, qui, pleine de

Changemens frequens & subits de la fortune de Demetrius.

La Fortune comparée à la femme dont parle Archiloque.

Tu m'as donné la vie, & tu veux aujourd'hui me l'ôter.) Il y a une faute considérable dans ce vers d'Eschyle.

Σὺ τὶ μ' ἔφυσας, σὺ με καθαίδην μοι δοκεῖς.

Ce mot καταίδην ne peut avoir lieu icy. M. le Févre avoit marqué à la marge de son Constantin qu'il falloit lire καθαίρειν.

Comme la femme dont parle Archiloque, qui, pleine de pensées trompeuses.] Nous n'avons pas l'ouvrage d'où ce vers d'Archiloque a été tiré. C'est une fiction fort ingenieuse pour marquer une femme trompeuse, & dont on doit toûjours se défier, d'imaginer une femme qui d'une main porte de l'eau, & de l'au

penſées trompeuſes, portoit d'une main de l'eau, & de l'autre du feu, après l'avoir retiré de Lacedémone par des nouvelles ſi triſtes & ſi fâcheuſes, lui préſenta encore de grandes lueurs & de grandes eſperances de nouveaux événemens auſſi grands qu'ineſperez; & en voici le ſujet :

Nouvelles lueurs que la Fortune preſente à Demetrius.

Caſſandre étant mort, l'aîné de ſes enfans nommé Philippe, lui ſucceda, mais il ne regna pas long-tems, car il mourut peu de temps après ſon pere. Ses deux freres qui reſtoient, entrerent en differend; L'un d'eux, nommé Antipater, ayant tué ſa mere Theſſalonique, l'autre nommé Alexandre, appella Pyrrus de l'Epire, & Demetrius du Peloponeſe & les preſſa de venir le ſecourir; Pyrrus arriva le premier, & commença d'abord par s'emparer d'une partie de la Macedoine, qu'il retint pour le prix du ſecours qu'il lui donnoit, & par-là il ſe rendit très-redoutable à Alexandre qui l'avoit appellé, & qui le trouvoit déja trop voiſin. Demetrius de ſon côté ſe mit auſſi en marche dès qu'il eut reçu ſes lettres.

Mort de Caſſandre ſuivie de celle de Philippe ſon fils aîné.

Differend des deux autres freres Antipater & Alexandre.

Alexandre appelle à ſon ſecours Pyrrus & Demetrius.

Pyrrus ſe ſaiſit d'une partie de la Macedoine, pour le prix du ſecours qu'il lui donnoit.

A cette nouvelle le jeune Prince fut beaucoup plus allarmé, car il craignoit encore davantage Demetrius à cauſe de ſa dignité & de ſa grande réputation. Il alla donc au devant de lui, & l'ayant rencontré près de la ville de Dium, il le ſalua très-affectueuſement & lui fit tout le bon accueil poſſible; mais il lui dit que ſes affaires étoient en

Alexandre va au devant de Demetrius pour le remercier & le renvoyer.

tre du feu, & toûjours prête à mettre de l'eau où l'on demandera du feu, & du feu où l'on demandera de l'eau.

état qu'elles n'avoient plus beſoin de ſa préſence. De là nâquirent entr'eux de violents ſoupçons, & un ſoir que Demetrius alloit ſouper chez Alexandre qui l'avoit prié, quelqu'un l'avertit qu'on lui dreſſoit des embûches, & qu'on avoit réſolu de l'aſſaſſiner au milieu du feſtin. Demetrius ne ſe troubla point à cette nouvelle, mais s'arrêtant au milieu de ſa marche, il commanda à ſes Capitaines de tenir ſon armée ſous les armes, & à ſes Gardes & à tous les Officiers de ſa maiſon qui le ſuivoient, & qui étoient en plus grand nombre que ceux d'Alexandre, il leur ordonna d'entrer avec lui dans la ſalle du feſtin, de ſe tenir là juſqu'à ce qu'il ſe levât de table. Alexandre & ſes gens, le voyant ſi bien accompagné, n'oſerent exécuter leur entrepriſe. Et Demetrius prétextant que ce ſoir-là il n'étoit pas bien diſpoſé à faire la débauche, ſe retira très-promptement. Dès le lendemain il ordonna qu'on préparât ſon équipage pour ſon départ, diſant qu'il lui étoit ſurvenu des affaires qui le preſſoient de partir, & demandant pardon à Alexandre s'il le quittoit plûtôt qu'il n'avoit eſperé, il lui dit qu'une autre fois il ſeroit plus long-tems avec lui quand il auroit plus de loiſir.

Soupçons que cette démarche fait naître entre eux.

Précautions que Demetrius prend pour ſe garantir des embûches d'Alexandre.

Demetrius ſe met en marche pour s'en retourner.

Alexandre fut ravi de voir qu'il quittoit ſes Etats, non par aucune rupture, ni brouillerie qui fût ſurvenuë entr'eux, mais de lui-même & de ſon propre mouvement, & l'accompagna juſqu'en Theſſalie. Quand ils furent arrivez à La-

Alexandre l'accompagne juſqu'en Theſſalie.

riſſe, ils recommencerent à ſe regaler en ſe dreſſant reciproquement des embûches ; & c'eſt ce qui fit tomber Alexandre dans les pieges de Demetrius. Car négligeant de ſe tenir ſur ſes gardes, de peur d'apprendre à Demetrius de s'y tenir auſſi de ſon côté, il fut prévenu, & ſouffrit ce qu'il préparoit à ſon ennemi, & qu'il differoit pour mieux prendre ſes meſures & pour empêcher qu'il ne pût éviter ce qu'il machinoit contre lui. Etant prié à ſouper par Demetrius, il y alla ſans montrer la moindre défiance. Demetrius s'étant levé de table au milieu du feſtin, Alexandre effrayé ſe leva auſſi, & le ſuivit à la porte de la ſalle. Quand Demetrius fut à la porte, au milieu de ſes Gardes, il ne fit que prononcer ce mot, *tuë qui me ſuit*, & paſſa. En même-tems Alexandre fut tué ſur la place, & avec lui ceux de ſes amis qui voulurent le ſecourir ; & l'un deſquels, comme on l'égorgeoit, dit que Demetrius ne les avoit prévenus que d'un jour.

Demetrius & Alexandre recommencent à Lariſſe à ſe dreſſer des embûches.

Alexandre tombe dans celles de Demetrius.

Alexandre tué par l'ordre de Demetrius.

Toute la nuit, comme on peut penſer, ſe paſſa dans un grand tumulte ; mais le lendemain matin les Macedoniens, qui étoient dans de furieuſes allarmes, & qui redoutoient extrémement la grande puiſſance de Demetrius, voyant que perſonne ne venoit les attaquer, & que Demetrius leur envoyoit dire qu'il vouloit leur parler, & juſtifier ce qu'il venoit de faire, ils commencerent à ſe raſſûrer, & promirent de le recevoir très-volontiers, & de lui donner une favorable audience.

Demetrius parle aux Macedoniens pour juſtifier ſon action.

Quand il fut arrivé dans leur camp, il n'eut pas beſoin de long diſcours. Comme ils haïſſoient Antipater, à cauſe qu'il avoit été le meutrier de ſa mere, & qu'ils n'en avoient point d'autre qui fût meilleur, ils proclamerent Demetrius Roi des Macedoniens, & le mettant à leur tête, ils le menerent en Macedoine. Les autres Macedoniens, qui étoient demeurez dans le pays ne furent point du tout fâchez de ce changement, car ils ſe ſouvenoient toûjours avec horreur de l'attentat horrible que Caſſandre avoit commis contre Alexandre le Grand, qui en étoit mort. Et s'ils conſervoient encore quelque ſouvenir de la douceur & de la moderation du vieux Antipater, tout le fruit en revenoit à Demetrius qui avoit épouſé Philla, & qui avoit d'elle un fils qui devoit lui ſucceder, & qui déja homme fait étoit au camp avec ſon pere.

Il eſt proclamé Roi des Macedoniens.

Les Macedoniens ſe ſouvenoient avec horreur de l'attentat de Caſſandre contre Alexandre.

Ils conſervoient le ſouvenir de la moderation & de la douceur d'Antipater.

Au milieu de cette grande proſperité il reçut encore nouvelles que Ptolemée avoit renvoyé ſa femme & ſes enfans, après les avoir comblez d'honneurs & leur avoir fait des préſens très-magnifiques. Il apprit auſſi en même-tems que ſa fille Stratonice, qui étoit mariée à Seleucus, avoit épouſé le Prince Antiochus fils de ce même Seleucus, & qu'elle avoit été proclamée Reine de toutes les nations barbares de la haute Aſie. Et voici comme cela arriva : Antiochus étant devenu éperdument amoureux de la Reine Stratonice, ſa belle-mere, qui étoit fort jeune, & qui avoit

Antiochus éperdument amoureux de la Reine Stratonice ſa belle-mere.

avoit déja un fils de Seleucus, ſe trouvoit dans un pitoyable état. Il faiſoit tous ſes efforts pour vaincre ſa paſſion, mais toûjours inutilement. Enfin, ſe condamnant lui-même, & ſe diſant continuellement que ſes déſirs étoient infames, qu'il brûloit d'une paſſion où il ne pouvoit eſperer aucun ſoulagement, & que ſa raiſon étoit égarée, il reſolut de ſe délivrer de la vie, & de ſe laiſſer mourir peu à peu, en négligeant ſon corps, & en s'abſtenant de prendre de la nourriture. Pour y réüſſir, il fit ſemblant d'avoir quelque maladie cachée & incurable. Son Medecin Eraſiſtrate s'apperçut ſans peine que ſon mal n'étoit cauſé que par l'amour, mais il n'étoit pas ſi aiſé de découvrir l'objet qui cauſoit cette paſſion ſi violente. Voulant donc s'en aſſûrer, il paſſoit les journées entieres dans la chambre du malade, & quand il entroit quelque beau jeune garçon, ou quelque jeune femme fort belle, il regardoit incontinent au viſage d'Antiochus, & obſervoit très-attentivement toutes les parties & tous les mouvements du corps qui répondent naturellement à toutes les paſſions les plus ſecretes de l'ame. Ayant donc remarqué que pour tout le reſte du monde qui entroit, il étoit toûjours dans une ſituation égale, & que toutes les fois que Stratonice entroit, ou ſeule, ou avec le Roi ſon mari, ce jeune Prince ne manquoit jamais de tomber dans tous les accidents que Sapho décrit, & qui marquent une paſſion violente, extinction de voix, rougeur en-

Il condamne ſa paſſion comme infame, & ſe reſout à mourir.

Eraſiſtrate ſon Medecin connoît la cauſe de ſon mal.

Son adreſſe pour découvrir l'objet qui la cauſoit.

Signes d'une paſſion violente décrits par Sapho.

flammée, nuage confus répandu sur les yeux, sueur froide, grande inégalité, & desordre sensible dans le poulx, enfin, l'ame étant entierement abbattuë & accablée, respiration perduë, tremblement genéral, & pâleur mortelle. Erasistrate tirant de-là ses conséquences, conclut, & non sans raison, que le fils du Roi étoit amoureux de Stratonice, & qu'il avoit resolu de cacher sa passion jusqu'à la mort. Mais en même-tems il pensa qu'il étoit très-dangereux de déclarer ce secret qu'il avoit découvert. Cependant plein de confiance dans l'amitié que Seleucus avoit pour son fils, il se hazarda un jour à lui dire, *que la maladie d'Antiochus étoit un amour très-violent, mais un amour sans remede, & qui ne pouvoit jamais être satisfait. Comment, un amour sans remede?* demanda le pere tout étonné. *Ouï sans remede*, répondit Erasistrate, *car il est amoureux de ma femme. Quoi, Erasistrate*, repartit Seleucus, *étant mon ami tu ne cederois pas ta femme à mon fils, sur tout nous voyant en danger de perdre nôtre unique esperance? Mais vous-même, Seigneur*, répondit promptement Erasistrate, *vous qui êtes son pere, le feriez-*

Sage conduite du médecin Erasistrate.

Nuage confus répandu sur les yeux.) Il y a certainement une faute au texte. Car que signifie ὕψεως ὑποδύσεις? *les indices des yeux.* Cela ne peut faire ici aucun sens, car Plutarque a dû expliquer la nature du signe. Il faut expliquer ce passage par celui de Sapho que Plutarque a devant les yeux. Que dit donc Sapho en ramassant les marques d'amour? Elle dit, ἐμμανησιν δ' ἔδην ὄρημι. Qu'est-ce qui fait qu'elle ne voit point? C'est un nuage qui se répand sur les yeux. Il faut donc lire ici ἄψεα ὑπολείψις; *oculorum defectus.*

vous, s'il étoit amoureux de Stratonice? Mon cher Erasistrate, repartit vivement Seleucus, *plût au Ciel que quelque Dieu favorable, ou quelque homme assez habile changeât la passion de mon fils, & substituât Stratonice à la place de ta femme, non seulement je sacrifierois mon amour, mais je donnerois même tout mon Royaume pour sauver mon cher Antiochus.* Il prononça ces paroles avec tant de passion, & les accompagna de tant de larmes, qu'Erasistrate lui tendant la main, lui dit, *Seigneur, vous n'avez ici nul besoin du secours d'Erasistrate, car étant pere, mari, & Roi, vous pouvez seul en même-temps être le meilleur medecin du monde pour guérir vôtre fils, & pour sauver vôtre maison.*

Erasistrate déclare à Seleucus la véritable passion de son fils.

Dès ce moment Seleucus convoqua une assemblée générale de tout le peuple, & là il leur déclara, *Qu'il avoit resolu, & que tel étoit son plaisir, de couronner son fils Antiochus Roi des hautes Provinces de l'Asie, & Stratonice Reine, & de les marier ensemble; Qu'il étoit persuadé que son fils, accoûtumé à lui obéir en toutes choses, & à lui être soûmis, ne s'opposeroit point à ce mariage; & que si sa femme Stratonice faisoit quelque scrupule d'y consentir, parce que c'étoit une chose qui n'étoit autorisée, ni par les Coûtumes, ni par les Loix, il prioit ses amis de lui faire sur cela des remontrances, & de lui bien mettre dans l'esprit qu'elle devoit trouver beau & juste tout ce qui étoit agréable au Roi, & utile au Royaume.* Voilà

Discours de Seleucus à l'assemblée générale du peuple.

Mariage du beau-fils avec la belle-mere, inconnu en Syrie.

Qu'elle devoit trouver beau & juste tout ce qui étoit agréable au Roi, & utile au Royaume.) Cette maxime si générale est très-per-

Mariage de Stratonice avec Antiochus.

comment ſe fit le mariage de Stratonice & d'Antiochus.

Demetrius s'étoit déja emparé de la Macédoine & de la Theſſalie, & comme il tenoit auſſi la plus grande partie du Peloponeſe, & qu'au dedans de l'Iſthme, il avoit les villes de Megare & d'Athenes, il marcha en armes contre les Beotiens. Ceux-ci lui firent d'abord des propoſitions de paix aſſez raiſonnables; mais pendant ces pourparlers, Cleonyme le Spartiate s'étant jetté dans Thebes avec ſon armée, les Beotiens relevez & encouragez par ce ſecours, & pouſſez d'ailleurs par les belles paroles d'un certain Piſis de Theſpies, qui étoit alors le premier en crédit & en autorité dans la ville, ils rompirent le traité. Demetrius mit donc le ſiége devant Thebes. Il n'eut pas plûtôt fait approcher ſes machines & dreſſé ſes batteries que Cleonyme effrayé ſe déroba ſecretement de la ville, & que les Beotiens étonnez ſe rendirent. Demetrius mit de bonnes garniſons dans les places, leva de groſſes ſommes ſur le pays, & leur laiſſa l'hiſtorien Hieronymus pour Gouverneur & ſouverain Magiſtrat; en quoi il parut avoir uſé avec beaucoup de douceur de ſa victoire; ſur tout à l'égard de Piſis, car l'ayant pris priſonnier, il ne lui fit aucun

Demetrius marche contre les Beotiens.

Cleonyme ſe jette dans Thebes.

Demetrius aſſiége Thebes, qui ſe rend.

Moderation de Demetrius dans ſa victoire.

nicieuſe, & par conſéquent très-fauſſe. La Reine devoit trouver beau & juſte tout ce qui étoit agréable au Roi, & utile au Royaume; pourvû qu'il fût conforme aux regles de la pieté & aux uſages reçus.

mal, mais après lui avoir parlé avec beaucoup de douceur, & fait beaucoup de careſſes, il l'établit Polemarque à Theſpies.

Lyſimachus eſt fait priſonnier en Thrace.

Peu de temps après Lyſimachus fut fait priſonnier par Dromichaites. Sur cette nouvelle Demetrius marcha promptement en Thrace dans l'eſperance qu'il la trouveroit dégarnie, & s'en rendroit maître. Mais les Beotiens, profitant de ſon abſence, ſe revolterent, & il apprit en chemin que Lyſimachus avoit été relâché. Il s'en retourna donc promptement ſur ſes pas plein de colere, & à ſon arrivée il trouva que les Beotiens avoient été déja défaits en bataille par ſon fils Antigonus, & il mit pour une ſeconde fois le ſiége devant Thebes. Mais Pyrrus ayant couru toute la Theſſalie, & s'étant avancé juſqu'aux Thermopyles, Demetrius laiſſa ſon fils Antigonus continuer le ſiége, & marcha contre Pyrrus.

Les Beotiens défaits par le jeune Antigonus.

Demetrius aſſiége Thebes une ſeconde fois.

Au premier vent de ſon approche, Pyrrus prit la fuite, & Demetrius, après avoir laiſſé en Theſſalie un corps de dix mille hommes de pied, & de mille chevaux pour la garder, retourna au ſiége, & commença à faire avancer ſa grande machine, appellée *Elepole*, qui à cauſe de ſa grandeur énorme & de ſon grand poids, ſe remuoit avec tant de peine, & avançoit ſi lentement, qu'en deux mois elle faiſoit à peine deux ſtades. Les Beotiens ſe défendoient avec beaucoup de courage. Demetrius piqué de leur réſiſtance, forçoit ſes ſoldats plus par opiniâtreté, que pour aucun

Deux cent cinquante pas.

progrès qu'il fit à monter tous les jours à l'assaut ; & à s'exposer sans aucun relâche. Le jeune Antigonus voyant périr tant de braves gens, & plein de compassion pour ses troupes, dit un jour à Demetrius, *Mon pere, pourquoi laissons-nous périr sans nécessité tant de vaillants soldats* ? Demetrius, irrité de cette audace, lui répondit en colere, *Eh de quoi te fâches-tu? Dois tu le pain de munition aux morts*? En même-temps, pour faire voir qu'il n'exposoit pas ses compagnons seulement, mais qu'il partageoit avec eux les dangers, il se mit à leur tête, & eut le cou percé d'un javelot. Il fut très-mal de cette blessure, mais il n'abandonna pourtant pas le siége, & prit Thebes pour la seconde fois. Il entra dans la ville avec un air si terrible, qu'il jetta la terreur dans l'ame de ses habitants, qui ne douterent pas qu'ils n'allassent éprouver de sa part les traitements les plus severes. Mais il se contenta d'en faire mourir treize des plus coupables, en bannit quelques-autres, & pardonna à tout le reste. Ainsi Thebes, qui ne venoit que d'être repeuplée depuis près de dix ans, fut prise deux fois dans ce court espace.

Bonté du jeune Antigonus pour les soldats.

Horrible mot de Demetrius.

Demetrius a le cou percé d'un javelot au siége de Thebes.

Il prend la ville.

Moderation & clemence de Demetrius.

Comme la fête des Jeux Pythiques approchoit, Demetrius entreprit une chose, dont il n'y avoit point d'exemple. Les Etoliens en armes occupoient les détroits de Delphes ; Demetrius

Entreprise sans exemple de Demetrius.

Les Etoliens en armes occupoient les détroits de Delphes.) Ainsi pour célébrer ces jeux Pythiques, on ne pouvoit aller à Delphes où ils devoient être célébrez par leur institution. De-

tint l'assemblée & célébra ces jeux à Athenes, comme le Dieu de la fête devant être principalement honoré dans la ville, dont il étoit le premier Patron, & dont les habitants se vantoient de tirer de lui leur origine.

Il célébre les jeux Pythiques à Athenes.

Les jeux finis, il retourna en Macédoine, & comme naturellement il n'étoit pas né au repos, & que d'ailleurs il voyoit que les Macédoniens étoient plus obéïssans & plus soûmis pendant la guerre, & que pendant la paix ils étoient turbulents, séditieux, & qu'ils lui suscitoient toûjours de nouvelles affaires, il les mena contre les Beotiens. Après avoir fait le dégât dans leur pays, il y laissa Pantauchus son Lieutenant, avec une bonne partie de son armée & avec le reste il marcha contre Pyrrus, & Pyrrus de son côté se mit aussi en marche pour aller à sa rencontre; mais s'étant manquez en chemin, Demetrius ravagea l'Epire, & Pyrrus tomba sur Pantauchus, le força à combattre, s'attacha à lui à coups de main, le blessa & en fut blessé; mais enfin il le défit, le mit en fuite, lui tua beaucoup de monde, & fit cinq mille prisonniers.

Les Macédoniens soûmis pendant la guerre, & seditieux pendant la paix.

Pyrrus défait Pantauchus Lieutenant de Demetrius.

Ce combat fut donné l'an de Rome 464. 287. ans avant J. C.

Cet échec fut la principale cause de la ruine de Demetrius, car Pyrrus ne fut pas si haï des Macédoniens pour les maux qu'il leur avoit faits, qu'estimé & admiré pour toutes les grandes ac-

metrius ne s'embarrassa point de cet obstacle, & célébra ces jeux à Athenes, alléguant pour raison qu'Apollon, Dieu de la fête, devoit être honoré dans la ville dont il étoit le premier Patron.

Grande réputation que Pyrrus acquit dans cette bataille.

tions de valeur qu'ils lui avoient vû faire dans cette bataille, dont le ſuccès n'étoit dû qu'à lui. Cette journée lui acquit un grand nom parmi les Macédoniens, juſques-là qu'il y en eut

Il n'y avoit que Pyrrus où l'on vît une image de l'audace d'Alexandre.

pluſieurs qui dirent qu'il étoit le ſeul de tous les Rois dans lequel ils euſſent vû une véritable image de l'audace d'Alexandre, au lieu que tous les

Demetrius & les autres Rois ne repréſentoient Alexandre que comme des Comediens.

autres Rois, & ſur-tout Demetrius, ne le repréſentoient que comme ſur une ſcene par leur gravité affectée & par la magnificence de leurs habits.

Le diadême de Demetrius, ſes robes, ſa chauſſure, tout ſentoit ſon Comedien.

En effet Demetrius paroiſſoit toûjours comme un véritable Roi de théatre, car non ſeulement il ceignoit ambitieuſement ſa tête d'un double diadême, & portoit des robes de pourpre rehauſſées d'or, mais encore il avoit une chauſſure qu'il avoit imaginée, qui étoit d'une étoffe d'or, & dont les ſemeles étoient de pourpre pure miſe en pluſieurs doubles. Il faiſoit tra-

Manteau ſuperbe qu'il faiſoit faire.

vailler depuis long-temps à un manteau très-ſuperbe, & qui marquoit bien ſon arrogance, car on y avoit repréſenté en broderie d'or le monde entier & tous les aſtres qui paroiſſent dans le ciel. Ce manteau demeura imparfait à cauſe du changement de ſa fortune, & il n'y eut point

Il n'y eut point après lui de Roi qui oſât le porter.

après lui de Roi qui oſât le porter, quoique dans la Macédoine il y ait eu pluſieurs Rois très-ſuperbes & très-faſtueux.

Mais ce ne fut pas ſeulement par cette magnificence qu'il bleſſoit les yeux de ſes ſujets, qui n'y étoient

étoient pas accoûtumez, il leur paroiſſoit plus insupportable par le luxe de ſa table & de toute ſa dépenſe, & ce qui le rendoit encore plus odieux, c'étoit la difficulté qu'il y avoit à l'approcher & à l'aborder. Car ou il ne donnoit pas le tems de lui parler, ou s'il le donnoit, il traitoit ſi rudement & ſi fierement ceux qui avoient affaire à lui, qu'il les renvoyoit tous mécontens. Il retint même deux ans entiers les Ambaſſadeurs des Atheniens ſans leur donner audience, quoique de tous les Grecs les Atheniens fuſſent ceux qu'il conſideroit le plus. Et Lacedémone ne lui ayant envoyé qu'un ſeul Ambaſſadeur, il regarda cela comme un mépris qu'on faiſoit de ſa perſonne & de ſa dignité, & ſe mit dans une colere furieuſe. L'Ambaſſadeur lui répondit fort plaiſamment & fort Laconiquement; car à ſon audience Demetrius lui ayant demandé: *Que dis-tu donc? Quoi les Lacedémoniens m'envoyent un Ambaſſadeur ſeul? Oui, Seigneur, un ſeul à un ſeul*, repartit vivement l'Ambaſſadeur.

Insupportable à ſes ſujets par le luxe de ſa table & de toute ſa dépenſe.

Il étoit fort dur, & d'un accès très-difficile.

Il retint deux ans les Ambaſſadeurs des Atheniens ſans leur donner audience.

Réponſe vive & plaiſante d'un Ambaſſadeur de Lacedemone à Demetrius.

Un jour qu'il étoit ſorti de ſon Palais & qu'il marchoit dans les ruës plus familierement & plus populairement que de coûtume, & qu'il paroiſſoit ſouffrir volontiers qu'on l'abordât, il y eut quelques gens qui lui préſenterent des placets & des requêtes. Il les reçut amiablement, & les mit dans un pan de ſon manteau. Ces hommes ravis le ſuivirent avec de grandes acclamations. Mais quand il fut ſur le pont de l'Axius, il déplia le pan de ſon

L'Axius fleuve de la haute Macedoine.

Horrible trait de dureté de Demetrius.

manteau, & jetta toutes ces requêtes dans la riviere.

Cela mortifia extrémement les Macedoniens qui par là ſe trouvoient non gouvernez, mais outragez. Et ce traitement leur paroiſſoit d'autant plus dur qu'ils ſe ſouvenoient d'avoir vû eux-mêmes, ou d'avoir ouï dire à ceux qui l'avoient vû, combien le Roi Philippe étoit doux, civil, & populaire. Un jour une pauvre vieille femme l'importunant ſur ſon paſſage, & le priant inſtamment, & à pluſieurs repriſes de vouloir l'écouter, Philippe lui répondit *qu'il n'en avoit pas le loiſir. Ne vous mêlez donc pas d'être Roi*, lui cria la bonne femme. Le Roi frappé de ce mot, & y faiſant grande attention, s'en retourna dans ſon palais, & remettant toutes ſes autres affaires, il donna audience à tous ceux qui ſe préſenterent, commença par cette pauvre femme, & paſſa ainſi pluſieurs jours à écouter ceux qui voulurent lui parler, car il n'y a rien de ſi convenable à un Roi, ni qui ſoit ſi fort de ſon devoir, que les fonctions de la Juſtice. En effet *Mars eſt le Tyran*, comme dit fort bien Timothée, *& le Droit*, pour me ſervir des termes de Pindare, *eſt le Roi de tout le monde*. Auſſi Homere dit-il que les Rois ont reçu de Jupiter, non les machines de guerre, non les

Philippe pere d'Alexandre combien doux & populaire.

Grand mot d'une vieille femme à Philippe qui refuſoit de l'écouter.

Les fonctions de la Juſtice, le devoir principal d'un Roi.

Grandes vûës d'Homere expliquées. Ce paſſage eſt du 1. *Liv. de l'Iliad. v.* 238,

Mars eſt le Tyran, & le Droit, pour me ſervir des termes de Pindare, *eſt le Roi de tout le monde.*) Voilà une belle oppoſition entre *Mars & le Droit*. On ne peut pas mieux faire ſentir la difference qu'il y a entre le Tyran & le Roi.

Auſſi Homere dit-il que les Rois ont reçu de Jupiter.) C'eſt

vaiſſeaux armez, mais les loix & la juſtice, pour les garder inviolablement, & il a honoré du glorieux titre d'ami & de diſciple de ce Dieu ſuprême, non le plus belliqueux, non le plus injuſte, non le plus ſanguinaire des Rois, mais ſeulement le plus juſte. Cependant Demetrius prenoit plaiſir à ſe voir donner le titre le plus oppoſé à ceux de ce Roi des Dieux & des hommes, car Jupiter eſt appellé *Patron & Protecteur des villes*, & Deme-

Les Rois ont reçu de Dieu les Loix & la Juſtice.

Il n'y a que les plus juſtes des Rois qui méritent d'être honorez du titre de diſciples de Jupiter.

Jupiter appellé Patron & protecteur des villes.

dans le premier Liv. de l'Iliade. v. 238.

οἵτε Θέμιστας
Πρὸς Διὸς εἰρύαται.

Et qui obſervent les loix qu'ils ont reçuës de Jupiter.

Et il a honoré du glorieux titre d'ami & de diſciple de ce Dieu ſuprême, non le plus belliqueux, &c. mais ſeulement le plus juſte.) Ce paſſage d'Homere eſt du XIX. Liv. de l'Odyſſée.

ἔνθα τε Μίνως,
Ἐννέωρος βασίλευε Διὸς μεγάλου
ὀαριστής.

Où regnoit Minos qui tous les neuf ans avoit l'honneur de joüir de la converſation de Jupiter, & d'être ſon diſciple. Platon appelle avec raiſon cette louange la plus grande de toutes les louanges. Et Plutarque fait remarquer avec beaucoup de ſens qu'Homere ne la donne qu'au plus juſte de tous les Rois, & à celui qui par ſa juſtice avoit mérité d'être établi Juge des enfers. Ce Minos, c'eſt le premier Minos, fils de Jupiter & d'Europe. On peut voir les remarques ſur la vie de Theſée, vol. I. pag. 31.

Car Jupiter eſt appellé Patron & Protecteur des villes, *& Demetrius prenoit le titre cruel de* Poliorcete.] Cette réflexion de Plutarque eſt fort ſage. C'eſt un titre cruel que celui de *Poliorcete*, *deſtructeur de villes*, & très-oppoſé aux titres que Jupiter a eûs de *Patron*, *de Protecteur de villes*. Mais dira-t'on dans l'Iliade & dans l'Odyſſée Ulyſſe eſt appellé très-ſouvent πτολίπορθος & πτολιπόρθιος, qui eſt la même choſe, & qui ſignifie auſſi *deſtructeur de villes*, & il eſt dit de Jupiter qu'*il a deſtruit les murailles de pluſieurs villes*. Mais cela eſt très-different. Une ſimple épithete qui marque une action connuë n'eſt pas un titre ordinaire ajoûté au nom. Jamais Ulyſſe n'a pris ce ſurnom, & jamais Jupiter n'a été appellé *deſtructeur de villes*. Dans l'E-

Poliorcete destructeur de villes, *surnom cruel & odieux.*

trius prenoit le titre cruel de *Poliorcete*. Tant il eſt vrai que le honteux ſe gliſſant ſous une puiſſance ignorante, a ſupplanté le beau & l'honnête, & a imputé à gloire l'injuſtice même.

Le honteux ſe gliſſe ſous la faveur d'une puiſſance ignorante, & ſupplante le beau.

Demetrius étant tombé dangereuſement malade dans la ville de Pella, fut ſur le point de perdre toute la Macedoine, car Pyrrus accourut promptement & s'avança juſqu'à Edeſſe. Mais dès que Demetrius eut un peu recouvré ſes forces, il le chaſſa facilement. Il ne laiſſa pas de faire une eſpece de traité avec lui, & de convenir de certains articles, ne voulant pas avoir affaire à un homme qui le harceleroit continuellement, & toûjours occupé à faire comme des combats de poſte, ſe conſumer & perdre l'occaſion d'exécuter les grandes choſes qu'il avoit projettées, car il n'avoit pas formé un médiocre deſſein. Il avoit réſolu de reconquerir tous les Etats qu'avoit eus ſon pere. Et ce grand projet & cette magnifique eſperance ne manquoient point des préparatifs néceſſaires pour en aſſûrer le ſuccès, car il avoit déja aſſemblé une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied, & de près de douze mille chevaux, & il faiſoit con-

Demetrius fait une eſpece de traité avec Pyrrus.

Demetrius avoit fait deſſein de reconquerir tous les Etats de ſon pere.

Les grands préparatifs qu'il avoit faits pour ce deſſein.

criture Sainte, Dieu ſe nomme le *Dieu des armées*, le *Dieu des batailles*; mais jamais le *Dieu du meurtre*, le *Dieu du carnage.*

Tant il eſt vrai que le honteux ſe gliſſant ſous une puiſſance ignorante, a ſupplanté le beau & l'honnête.) C'eſt ce qui arrive très-ſouvent. Le honteux accredité & autoriſé par une puiſſance pleine d'ignorance, prend la place du beau, & tire de l'injuſtice même des ſujets de ſe glorifier.

ſtruire une flotte de cinq cent galeres au Port du Pirée, à Corinthe, à Chalcis, & à Pella, allant dans tous ces endroits, montrant ce qu'il falloit faire, & mettant lui-même la main à l'œuvre. Tout le monde étoit ſurpris & étonné, non ſeulement du nombre de ces galeres, mais de leur grandeur. Car juſques-là jamais homme n'en avoit encore vû de ſeize ni de quinze rangs de rames. Ce ne fut que long-tems après que Ptolemée Philopator en fit bâtir une de quarante rangs, de deux cent quatre-vingts coudées de longueur, & de quarante-huit de hauteur juſqu'au ſommet de la poupe, qu'il garnit de quatre cent matelots, ſans compter les rameurs qui étoient au nombre de quatre mille, & qu'il équipa de près de trois mille ſoldats qui tenoient dans les eſpaces entre les rameurs & ſur le dernier pont. Mais elle ne ſervit jamais que pour la montre, car étant peu differente des édifices les plus ſtables & les plus ſolides, elle paroiſſoit faite plus pour la pompe & l'oſtentation que pour le ſervice, tant il étoit difficile & dangereux même de la remuer. Il n'en étoit pas de même des galeres de Demetrius, leur beauté ne les ren-

Environ ſoixante dix ans après.

Galere à quarante rangs de rames.

Deux cent quatre-vingts coudées de longueur, & de quarante-huit de hauteur.] Mais quarante-huit coudées de hauteur comment ſuffiſoient-elles à quarante rangs de rameurs placez les uns au-deſſus des autres ? Cela n'eſt pas poſſible, il auroit fallu des nains pour rameurs. D'ailleurs, où ſont les rames de 60. ou de 70. coudées de long, & quel eſpace n'auroit-il pas fallu pour les faire agir ?

doit pas plus mal-propres au combat, & leur magnificence n'ôtoit rien de leur utilité, mais leur legereté & leur égalité paroiſſoient encore plus dignes d'admiration, que leur grandeur & leur magnificence.

Ligue de Seleucus, de Ptolemée & de Lyſimachus contre Demetrius.

Une armée ſi puiſſante que jamais Prince depuis Alexandre n'en avoit eu de pareille, étant levée contre l'Aſie, les trois Princes Seleucus, Ptolemée & Lyſimachus ſe liguerent contre Demetrius, & envoyerent enſuite en commun des Ambaſſadeurs à Pyrrus pour le preſſer d'attaquer la Macedoine, & pour lui repréſenter qu'il ne devoit pas prendre pour un traité le traité que Demetrius avoit fait avec lui, car il ne l'avoit pas fait pour le mettre en ſûreté & pour s'engagér à ne pas l'attaquer, mais uniquement pour ſa ſûreté propre afin de n'être pas attaqué, & de pouvoir ſans inquietude aller faire la guerre contre qui bon lui ſembleroit.

Ils rendent ſuſpect à Pyrrus le traité que Demetrius avoit fait avec lui.

Pyrrus entre dans cette ligue.

Pyrrus ayant reçu ces Ambaſſadeurs, &

Mais leur legereté & leur agilité paroiſſoient encore plus dignes d'admiration.) En effet, rien n'auroit été plus admirable; mais comment des galeres de ſeize rangs de rames auroient-elles pû être ſi legeres & ſi agiles? Nous ſçavons que dans la ſuite les galeres d'Antoine qui n'étoient que depuis ſix juſqu'à neuf ou dix rangs de rames, étoient ſi lourdes & ſi peu agiles, qu'on ne pouvoit les remuer ſans des efforts prodigieux, & que cette peſanteur fut en partie cauſe de ſa défaite. Il eſt toûjours certain que ces rangs de rameurs étoient les uns au-deſſus des autres, & non pas de ſuite & ſur une ligne. Car s'ils avoient été de ſuite, plus il y auroit eu de rangs de rameurs, plus la galere auroit été legere & agile. C'eſt ce que l'on ne ſçauroit conteſter.

goûté leurs raiſons, voilà tout d'un coup une grande guerre qui s'allume contre Demetrius pendant qu'il fait encore ſes préparatifs. En même tems Ptolemée deſcend en Grece avec une groſſe flotte, & la fait révolter contre lui. Lyſimachus entre dans la Macedoine par la Thrace ; Pyrrus y entre auſſi de ſon côté par l'Epire, ils la fourragent & en emmenent un grand butin.

Demetrius attaqué de tous côtez.

Demetrius laiſſe ſon fils Antigonus en Grece, & volant au ſecours de la Macedoine, il marche d'abord contre Lyſimachus ; mais dans ſa marche ayant eu nouvelles que Pyrrus s'étoit emparé de la ville de Beroé, & le bruit s'en étant répandu parmi les Macedoniens, il n'y eut plus ni ordre ni diſcipline dans le camp ; en un moment il fut tout rempli de lamentations, de gemiſſemens, & de larmes ; de tous côtez on faiſoit éclater la colere où l'on étoit contre lui, & l'on s'emportoit juſqu'à lui dire des injures, perſonne ne vouloit plus demeurer, mais ils ſe diſpoſoient tous à ſe retirer, chacun prétextant que les affaires de ſa maiſon le rappelloient, mais n'ayant dans la vérité d'autre vûë que de ſe joindre à Lyſimachus.

Il vole au ſecours de la Macedoine contre Lyſimachus.

Ville de la Macedoine.

Demetrius jugea donc à propos de s'éloigner de Lyſimachus le plus qu'il lui ſeroit poſſible, & de tourner ſes armes contre Pyrrus ; car Lyſimachus étoit de même nation qu'eux, & connu familierement de la plûpart pour avoir fait la

Demetrius s'éloigne de Lyſimachus pour marcher contre Pyrrus.

Ses raiſons politiques.

guerre avec eux ſous Alexandre, au lieu que Pyrrus étoit un étranger que les Macedoniens ne lui préfereroient jamais. Il ſe trompa infiniment dans ſa conjecture, car il n'eut pas plûtôt planté ſon camp devant celui de Pyrrus, que les Macedoniens, qui depuis long-tems admiroient cette valeur éclatante qu'il faiſoit paroître dans les combats, qui de toute ancienneté étoient accoûtumez à regarder comme le plus digne d'être Roi celui qui étoit le plus vaillant, qui encore alors entendoient dire tous les jours avec quelle bonté & quelle douceur il traitoit ſes priſonniers, & enfin qui cherchoient tous à quitter Demetrius pour ſe jetter entre les bras, non ſeulement de Pyrrus, mais de quelque autre que ce pût être, commencerent d'abord à défiler ſecretement peu à peu & par pelottons, enſuite ouvertement par compagnies, enfin ce fut un ſoûlevement général & une mutinerie univerſelle dans tout le camp. Il y en eut même qui eurent l'audace de s'adreſſer à Demetrius lui-même, & de lui dire en face *qu'il n'avoit qu'à s'en aller s'il vouloit ſe mettre en ſûreté, car les Macedoniens étoient las de faire la guerre pour ſon luxe & pour ſes délices.* Et ces diſcours paroiſſoient encore très-doux & très-moderez au prix des paroles inſultantes & outrageuſes que lui diſoient les autres. Entrant donc dans ſa tente, non comme un véritable Roi, mais comme un Roi de théatre qui va dépouiller ſes habits pour prendre ceux de quelque eſclave, il quitte

Il ſe trompe dans ſa conjecture.

Les Macedoniens jugeoient digne d'être Roi celui qui étoit le plus brave.

Demetrius eſt abandonné de toutes ſes troupes.

quitte ſon habit Royal, ſe couvre d'un manteau noir, & ſe dérobe ſans être apperçu.

Demetrius quitte ſes habits royaux & s'enfuit couvert d'un manteau noir.

Dès que le bruit de ſa fuite eſt répandu, la plûpart des Macédoniens courent à ſa tente pour la piller; chacun tirant de ſon côté le pavillon, ils le déchirent, & mettant l'épée à la main ils ſe chargent comme ennemis. Dans ce moment Pyrrus ne fait que paroître, & dans l'inſtant il appaiſe tout le déſordre, ſe rend maître du camp, & le retient dans le devoir. Après quoi il partagea avec Lyſimachus toute la Macédoine où Demetrius avoit regné ſept ans ſans aucun trouble.

Les Macedoniens pillent ſa tente.

Pyrrus paroît & appaiſe le tumulte.

Il partage la Macedoine avec Lyſimachus.

Demetrius étant donc encore déchu de ce haut dégré de fortune, ſe retira dans la ville de Caſſandrie où étoit ſa femme Philla, qui dans la derniere déſolation de ce nouveau revers, n'eut pas la force de le voir encore le plus malheureux de tous les Rois, ſimple particulier, & chaſſé de ſon Royaume, & qui renonçant à toute eſpérance & déteſtant la Fortune de ſon mari qui étoit plus conſtante dans ſes malheurs, qu'elle ne l'avoit été dans ſes proſpéritez, avala du poiſon & ſe délivra de la vie.

Ville de la haute Macedoine ſur les frontieres de Thrace.

Philla femme de Demetrius avale du poiſon.

Mais Demetrius penſant encore à ramaſſer les débris de ſon naufrage, s'en retourna en Grece, & aſſembla tous ſes amis. L'image que Menelas donne de ſa fortune dans une piece de Sophocle, quand il dit, *mais mon ſort ſuit le mouvement de la rapide rouë de la Fortune, & change continuellement; & comme la face de la Lune ne ſçauroit durer deux nuits en-*

Paſſage de Sophocle d'une des Tragedies qui ſont perdues.

Changemens de la Fortune comparez à ceux de la Lune.

tieres dans le même état, mais d'inviſible qu'elle eſt d'abord elle commence à paroître nouvelle; enſuite s'embelliſſant elle ſe remplit peu à peu de lumiere, & quand elle eſt dans toute la plenitude de ſa ſplendeur, elle commence à diminuer, & redevient inviſible, cette image, dis-je, ſembleroit convenir encore mieux aux affaires de Demetrius, à ſes accroiſſemens, & à ſes diminutions, à ſes élevations & à ſes chûtes, à ſes ſplendeurs & à ſes obſcuritez. Car dans cette conjecture-là même, ſa puiſſance qui paroiſſoit entierement éclipſée ou éteinte, recommença à jetter quelque lueur. Quelques gens de guerre ſe raſſemblant autour de lui, rallumerent peu à peu ſes eſperances. Ce fut alors qu'il parut pour la premiere fois dans les villes comme ſimple particulier, & ſans aucun de tous les ornemens qui diſtinguent les Rois. Quelqu'un l'ayant vû en cet état dans la ville de Thébes, lui appliqua fort agréablement ces vers d'Euripide, *ayant changé ta figure divine en une figure mortelle tu es venu ſur les bords de la Fontaine de Dircé & ſur les rives de l'Iſmene.*

La puiſſance de Demetrius recommence à jetter quelque lueur.

Paſſage d'Euripide appliqué à Demetrius.

Mais dès qu'il eut remis ſon eſpérance comme dans le grand chemin, dans le chemin royal, & qu'il ſe fut formé autour de lui un corps ſuffiſant de troupes, & comme une nouvelle image de Royauté, il rendit aux Thébains leur ancien Gouvernement & tous leurs privileges.

Demetrius rend aux Thébains leur ancien Gouvernement.

En même tems les Athéniens abandonnerent

encore ſon parti, rayerent du regiſtre des Archontes, qui donnoient leur nom à l'année, Diphilus, qui étoit alors déſigné Prêtre des Dieux Sauveurs; ordonnerent que l'élection des Archontes ſe feroit ſelon l'ancien uſage, & appellerent Pyrrus de la Macedoine, voyant que Demetrius étoit redevenu plus puiſſant & plus redoutable qu'ils ne s'y étoient attendus.

Nouvelle ingratitude des Athéniens envers Demetrius.

Cependant Demetrius, plein de reſſentiment & de colere, alla les attaquer, mit le ſiege devant leur ville, & la preſſoit très-vivement. Les Athéniens envoyerent vers lui le Philoſophe Crates, homme de beaucoup de réputation, & de grande autorité. Demetrius touché des prieres qu'il lui fit en faveur des Athéniens, & plus touché encore de tout ce qu'il lui repréſenta pour ſon avantage & pour ſes propres interêts, leva le ſiege, & raſſemblant tous les vaiſſeaux qui lui reſtoient, & toutes ſes troupes, qui conſiſtoient en douze mille hommes de pied, & quelque Cavalerie, il les embarqua & fit voile vers l'Aſie pour débaucher la Carie & la Lydie à Lyſimachus. Eu-

Demetrius aſſiege Athénes pour la troiſiéme fois.

Il leve le ſiege à la priere de Crates, & ſur ſes remontrances.

Rayerent du regiſtre des Archontes, qui donnoient leur nom à l'année, Diphilus, qui étoit alors déſigné Prêtre des Dieux Sauveurs.) Ce paſſage eſt aſſez obſcur dans le Grec. Je crois en avoir rendu le ſens. Les Athéniens par une flatterie outrée avoient ordonné que le premier Archonte ſeroit le Prêtre des Dieux Sauveurs, c'eſt-à-dire, d'Antigonus & de ſon fils Demetrius; mais la fortune de Demetrius étant changée, ces lâches flatteurs changeant avec elle, rayerent du regiſtre cet Archonte, qui devoit être le Prêtre de ces prétendus Dieux Sauveurs, ordonnerent que l'élection ſe feroit à l'ordinaire, & abolirent cette Prêtriſe.

rydice, ſœur de ſa femme Philla, le reçut à Milet. Elle avoit avec elle la Princeſſe Ptolemaïde ſa fille, qu'elle avoit euë de Ptolemée & qui lui avoit déja été accordée par l'entremiſe de Seleucus. Eurydice la lui donna, & d'abord après la célébration des nôces, il alla ſe préſenter devant les villes pour les gagner. La plûpart lui ouvrirent volontairement leurs portes, il prit les autres de vive force, & ſe rendit maître de Sardis. Pluſieurs Officiers même de Lyſimachus allerent ſe rendre à lui avec leurs compagnies & beaucoup d'argent. Mais Agathocles, fils de Lyſimachus, s'étant mis à ſes trouſſes avec une puiſſante armée, il paſſa en Phrygie dans l'eſperance que s'il pouvoit occuper l'Armenie, il pourroit facilement faire revolter la Medie, & ſe rendre maître des hautes Provinces où il auroit beaucoup de retraites & de poſtes ſûrs, en cas qu'il fût preſſé & pouſſé. Agathocles le ſuivoit de près & le harceloit continuellement, & comme dans toutes les eſcarmouches & dans tous les partis, Demetrius avoit toûjours l'avantage, Agathocles s'attacha principalement à lui couper les vivres, & à lui empêcher les fourrages, ce qui cauſa une grande diſette dans ſon camp, & le jetta dans un grand embarras, joint que ſes ſoldats étoient déja entrez dans de grands ſoupçons contre lui, & l'accuſoient de vouloir aller les tranſplanter en Armenie & en Medie.

Il ſe marie à Milet & épouſe la Princeſſe Ptolemaïde.

Il ſe rend maître de Sardis.

Agathocles ſe met à ſes trouſſes.

Demetrius paſſe en Phrygie.

Agathocles lui coupe les vivres & lui empêche les fourrages.

Grande diſette dans le Camp de Demetrius.

Cependant la famine augmentoit de jour en

jour. Il arriva encore un autre accident très fâcheux, c'eſt qu'en paſſant le fleuve du Lycus, ſes guides manquerent le gué, & il perdit dans ce paſſage grand nombre de ſes gens qui furent emportez par l'impetuoſité de l'eau. Son armée ne laiſſoit pourtant pas de plaiſanter & de brocarder. Il y eut un des ſoldats qui mit à ſon pavillon un écriteau où étoient les deux premiers vers de l'Oedipe Colone de Sophocle, parodiez par le changement d'une ſeule ſyllabe, *Fils du vieil Antigonus qui eſt privé de la lumiere du jour, dans quels lieux ſommes-nous donc venus* ?

Ses guides manquent le gué du Lycus, & il perd beaucoup de gens.

Plaiſante parodie d'un paſſage de Sophocle faite par un des ſoldats de Demetrius.

Enfin la maladie s'étant jointe à la famine, comme cela arrive ordinairement quand les hommes ſont reduits par la néceſſité à manger tout ce qu'il y a de plus mauvais & de plus étrange, & ayant perdu au moins huit mille hommes, il leva ſon camp & avec le reſte il retoura ſur ſes pas. Deſcendu à Tarſe il ordonna qu'on épar-

La maladie ſe joint à la famine.

Il y eut un de ſes ſoldats qui mit à ſon pavillon un écriteau où étoient les deux premiers vers de l'Oedipe Colone de Sophocle.) Ce paſſage fait voir que les pieces de Sophocle étoient dans la bouche de tout le monde. Cette parodie eſt fort heureuſe. Il y a dans Sophocle,

πῖπτον τυφλῆ γέροντος, Ἀντιγόνη, τίνας, χώρας ἀφίγμεθα ;

Fille du vieillard qui eſt privé de la lumiere du jour, Antigone, dans quels lieux ſommes-nous venus ? Dans le Grec il n'y a que le changemant d'une lettre d'*Antigone* en *Antigonus*. Et le ſens figuré de τυφλῦ γέροντος. Car dans le Grec il eſt dans le propre, pour dire le vieillard qui s'eſt privé de la lumiere du jour en ſe crévant les yeux, c'eſt-à dire, d'Oedipe, & dans la parodie il eſt dans le figuré, pour dire, celui qui ne jouit plus de la lumiere, car Antigonus étoit mort.

gnât cette Province, parce qu'elle faiſoit partie des Etats de Seleucus, & qu'il ne vouloit pas lui donner le moindre prétexte de changer & de ſe déclarer contre lui. Mais comme il étoit impoſſible que ſes ordres fuſſent exécutez, ſes ſoldats mourant de faim, & que d'ailleurs Agathocles avoit fortifié tous les détroits & les paſſages du mont Taurus, il prit le parti d'écrire une grande lettre à Seleucus dans laquelle il faiſoit d'abord de grandes lamentations ſur ſon infortune, & finiſſoit par des ſupplications & par des prieres fort preſſantes, *d'avoir compaſſion de ſon allié à qui il étoit arrivé des malheurs capables d'attendrir ſes plus grands ennemis mêmes.*

Demetrius écrit à ſon gendre Seleucus.

Seleucus émû à pitié par cette lettre, écrivit à ſes Lieutenans *qu'ils euſſent à fournir à Demetrius tout ce qui étoit néceſſaire pour l'entretien de la maiſon d'un Roi & à ſes troupes tous les vivres en abondance.* Mais un certain perſonnage, nommé Patrocles, qui paſſoit pour un homme d'un grand ſens, & pour un des plus fidéles amis de Seleucus, alla trouver ce Prince & lui remontra, *que la grande dépenſe qu'il feroit pour nourrir l'armée de Demetrius, n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus conſidérable ; que la plus grande faute qu'il pouvoit faire, c'étoit de ſouffrir que Demetrius ſéjournât long-temps dans ſon pays, & qu'il devoit ſe ſouvenir que c'étoit le plus violent, le plus emporté, & le plus entreprenant de tous les Rois, & qu'il ſe trouvoit alors dans un état de miſere qui pouſſe*

Seleucus eſt touché de pitié, & ordonne qu'on lui fourniſſe des vivres.

Patrocles ami de Seleucus empêche l'effet de cette compaſſion.

Et qu'il ſe trouvoit alors dans un état de miſere qui pouſſe aux

aux plus grands forfaits & aux plus grandes injuſtices, même les plus moderez.

Seleucus échauffé par ces remontrances partit en même-tems pour aller en Cilicie avec une groſſe armée. Demetrius étonné d'un changement ſi ſoudain, & plein de crainte & de défiance, ſe retira aux endroits les plus forts du mont Taurus, & lui envoya de là des Ambaſſadeurs pour le conjurer *de permettre qu'il fît la conquête de quelques contrées des Barbares des environs qui étoient indépendans & qui n'avoient point de Roi, afin qu'il y pût paſſer le reſte de ſes jours, délivré de ſes courſes ſans fin, & de ſes fuites continuelles, ou, s'il ne vouloit pas lui accorder cette grace, qu'il eût au moins la bonté de nourrir là ſon armée pendant l'hiver, & de ne pas le chaſſer nud & manquant de toutes choſes, pour l'expoſer en cet état à la merci de ſes ennemis.*

Seleucus va en Cilicie avec une groſſe armée.

Demetrius lui envoye des Ambaſſadeurs.

Mais Seleucus à qui toutes ces prieres étoient ſuſpectes, lui permit de demeurer encore deux mois, s'il vouloit, dans la Cataonie pour y hiverner, à condition qu'il lui donneroit pour ôtages les principaux de ſes amis, & en même tems il fit boucher tous les cols & gorges qui menoient dans la Syrie. Demetrius, enveloppé de toutes parts & enfermé comme une bête dans une enceinte, fut reduit par la néceſſité à recourir à la

Province de la Cappadoce.

Demetrius eſt enveloppé de toutes parts par Seleucus. Il a recours à la force.

plus grands forfaits & aux plus grandes injuſtices, même les plus moderez.] Cela eſt trop fort, il eſt faux que la miſere pouſſe aux plus grands forfaits ceux qui ſont fermes dans les principes de la vertu. Elle n'y pouſſe que les foibles.

force, courut & pilla toutes les terres des environs, & dans toutes les rencontres où il fut attaqué par Seleucus, il eut toûjours l'avantage. Un jour même que Seleucus avoit lâché ſur lui ſes chars armez de faux, il prit le deſſus, les mit en fuite, & ayant chaſſé ceux qui fortifioient les hauteurs qui menoient dans la Syrie, il demeura maître de ces paſſages.

Il remporte pluſieurs avantages contre Seleucus.

Ranimé par ce ſuccès, & voyant que ſes troupes avoient repris courage, il ſe préparoit à riſquer toute ſa fortune, & à préſenter la bataille à Seleucus, qui de ſon côté ſe trouvoit dans un très-grand embarras. Car il avoit renvoyé le ſecours de Lyſimachus, parce qu'il ſe défioit de ce Prince, & qu'il le craignoit, & avec ſes ſeules forces il balançoit à hazarder le combat contre Demetrius, redoutant ſa temerité deſeſperée, & les changemens continuels de ſa Fortune, qui très-ſouvent de la derniere miſere l'avoit tout à à coup élevé au comble de la proſpérité.

Il ſe prépare à préſenter la bataille à Seleucus.

Embarras de Seleucus à cette occaſion.

Mais ſur ces entrefaites Demetrius fut ſurpris d'une grande maladie, qui abattit toute la force & toute la vigueur de ſon corps, & ruina entierement toutes ſes affaires, car la plûpart de ſes troupes paſſerent aux ennemis, & les autres ſe débanderent & ſe retirerent. Demetrius, après s'être un peu rétabli dans l'eſpace de quarante jours, ramaſſa ce qui lui reſtoit de ſoldats, ſe mit en marche, & donna lieu à ſes ennemis de croire qu'il alloit ſe jetter ſur la Cilicie. Mais la nuit

Demetrius eſt ſurpris d'une grande maladie.

Il eſt abandonné de ſes troupes.

Il en ramaſſe quelques reſtes & ſe met en marche.

nuit il décampa ſans faire ſonner les trompettes, & ſe jettant d'un autre côté, il paſſa le mont Amanus, & ravagea toute la plaine qui eſt au pied juſqu'à la contrée Cyrreſtique.

Contrée de la Syrie, ainſi appellée de la ville Cyrus ou Cyrrhus.

Seuleucus le ſuivit & campa fort près de lui. Demetrius leva nt ſon camp pendant une nuit fort noire, marcha pour aller le ſurprendre, & l'enlever pendant qu'il dormoit, & qu'il ne ſe doutoit de rien, mais quelques transfuges étant allez l'avertir du danger où il étoit, il fut très-étonné. Il ſe leva à la hâte, commanda qu'on ſonnât l'allarme, & s'habillant & ſe chauſſant, il diſoit à haute voix à ſes amis, *nous avons là affaire à une dangereuſe bête.*

Il part une nuit pour aller enlever Seleucus.

Mot de Seleucus ſur Demetrius.

Demetrius jugeant bien par le tumulte qu'il entendoit dans le Camp des ennemis, que ſon entrepriſe étoit découverte, ſe retira très-promptement.

Demetrius voyant ſon entrepriſe découverte, ſe retire.

Le lendemain matin Seleucus s'étant préſenté devant lui en bataille, Demetrius envoya promptement un Officier qui étoit auprès de lui, commander une de ſes aîles, & ſe mettant à la tête de l'autre, il enfonça de ſon côté les ennemis, & les mit en fuite; ce que voyant Seleucus, il quitte ſon cheval & ſon caſque, & avec ſon ſeul bouclier, il ſe préſente ainſi la tête nuë devant les ſoldats mercenaires de Demetrius, ſe montrant à eux comme ami, & les exhortant à paſſer de ſon côté, convaincus enfin que ce n'étoit que pour les épargner, & non pour épargner De-

Bataille de Seleucus contre Demetrius.

Demetrius enfonce de ſon côté les ennemis.

Seleucus débauche les troupes de Demetrius, & les fait paſſer de ſon côté.

metrius, qu'il avoit differé ſi long-tems à leur donner bataille ; dans le moment toutes ces troupes le ſaluent, le proclament Roi, & ſe rangent ſous ſes enſeignes.

Il eſt proclamé Roi.

Demetrius abandonné s'enfuit.

Demetrius qui avoit eſſuyé tant de revers, & qui s'en étoit toûjours tiré, voulant ſe dérober encore à ce dernier qui lui paroiſſoit le plus terrible, s'enfuit au travers des portes Amanides, ſuivi de quelques-uns de ſes amis, & de quelques Officiers de ſa maiſon en très petit nombre, & ayant trouvé un bois fort épais, il y paſſa la nuit, à deſſein de prendre le lendemain, s'il lui étoit poſſible, le chemin de la ville de Caunus, pour gagner la mer en cet endroit où il eſperoit trouver ſa flotte. Mais ayant appris qu'il n'avoit pas de vivres pour ce jour-là même, il entra dans d'autres vûës, & chercha d'autres expediens.

C'eſt-à-dire, les détroits du mont Amanus.

Il paſſe la nuit dans un bois.

Secours que lui donna un de ſes amis, nommé Soſigene.

Dans ce moment arrive auprès de lui un de ſes amis, nommé Soſigene, qui avoit dans ſa ceinture quatre cent piéces d'or ; avec ce petit ſecours ils eſpererent pouvoir ſe conduire juſqu'à la mer. La nuit venuë ils ſe mettent en marche pour paſſer les ſommets de la montagne, mais les ennemis avoient allumé des feux ſur tous ces paſſages. Ils déſeſpererent donc de pouvoir tenir ce chemin, & retournerent dans le même endroit d'où ils étoient partis, non pas tous, car pluſieurs avoient pris la fuite, & ceux qui étoient reſtez, n'avoient plus la même ardeur, ni le même courage. Là quelqu'un ayant eu l'audace de di-

re qu'il n'y avoit d'autre moyen de ſe ſauver que de ſe rendre à Seleucus, Demetrius tira ſon épée & alloit ſe la paſſer au travers du corps, mais ſes amis l'environnant l'en empêcherent, & l'adouciſſant & le conſolant, ils lui perſuaderent de prendre ce parti. Il envoye donc ſur l'heure à Seleucus lui dire qu'il ſe remettoit à ſa diſcretion.

Demetrius veut ſe tuer, & en eſt empêché par ſes amis.

Il ſe remet entre les mains de Seleucus.

A cette nouvelle Seleucus dit à ceux qui étoient auprès de lui, *Ce n'eſt pas la bonne fortune de Demetrius qui le ſauve, c'eſt la mienne, qui après tous les grands biens qu'elle m'a faits, me donne encore une occaſion très-honorable de montrer mon humanité & ma clemence.* Et appellant les Officiers de ſa maiſon, il leur ordonna de dreſſer une tente Royale, & de préparer toutes les choſes néceſſaires pour le recevoir & pour le traiter magnifiquement. Seleucus avoit alors auprès de lui un Officier nommé Apollonides, qui avoit été autrefois grand ami de Demetrius; il le lui envoya ſur l'heure, afin qu'il eſperât mieux de l'avenir, & qu'il vînt vers lui avec plus de confiance, comme vers un parent & un gendre qui lui rendroit toute ſorte de devoirs.

Beau mot de Seleucus.

Celui qui fait le bien eſt plus heureux que celui qui le reçoit.

Il ſe prépare à le bien recevoir.

Il lui envoye Apollonides qui étoit de ſes amis.

Cette favorable diſpoſition de Seleucus pour

Ce n'eſt pas la bonne fortune de Demetrius qui le ſauve, c'eſt la mienne, qui après tous les grands biens qu'elle m'a faits, me donne encore une occaſion.) C'eſt un beau mot. Quand nous trouvons une occaſion de faire du bien à quelqu'un, c'eſt nôtre bonne fortune qui nous la préſente, & non pas la bonne fortune de celui à qui nous le faiſons. Ne rejettons donc jamais les faveurs d'une fortune ſi amie. Dans le texte il faut lire comme Henry Eſtienne, δι-δόσῃ, au lieu de δίδωσι, car ce mot ſe rapporte à τύχη.

Demetrius étant connuë de tous les courtiſans, il y en eut d'abord quelques-uns en petit nombre qui allerent au devant de lui, enſuite la plûpart de ceux qui étoient le mieux auprès du Roi, le quitterent, s'empreſſant tous à l'envi, & tâchant de ſe dévancer les uns les autres pour être les premiers à rendre leurs reſpects à Demetrius, car ils ne doutoient point qu'il ne fût d'abord tout-puiſſant auprès de Seleucus.

Les Courtiſans s'empreſſent pour aller rendre leurs reſpects à Demetrius.

Tous ces empreſſemens convertirent bientôt en haine & en jalouſie la compaſſion que l'on avoit d'abord de ſon état, & donnerent lieu aux envieux & aux mal intentionnez d'alterer & de détourner cette bonne volonté du Roi, car ils l'intimiderent en lui rempliſſant l'eſprit de mille ſoupçons, & en lui faiſant entendre que Demetrius ne ſeroit pas plûtôt arrivé dans ſon Camp qu'on y verroit de grandes nouveautez & des remuëmens conſidérables.

Les empreſſements des Courtiſans pour Demetrius lui ſont funeſtes.

Déja Apollonides étoit arrivé plein de joye auprès de Demetrius, & ceux qui étoient partis après lui arrivoient à la file, portant tous à ce pauvre Prince des paroles merveilleuſes de la part de Seleucus. Et déja Demetrius, après un malheur, ou plûtôt après un échec ſi effroyable, quoique d'abord il eût cru qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de ſe livrer ainſi lui-même, commençoit à ſe repentir de la répugnance qu'il y avoit eûë, tant il avoit de foi & de confiance aux eſperances qu'on lui donnoit,

Demetrius commence à bien eſperer.

lorſqu'on voit arriver Pauſanias à la tête d'environ mille hommes tant Cavalerie qu'Infanterie. D'abord il enveloppa Demetrius, & écartant tous ceux qui étoient autour de lui, il ſe ſaiſit de ſa perſonne, & au lieu de le mener à Seleucus, il le mena dans la Cherſoneſe de Syrie où il fut confiné ſous une bonne & ſûre garde. Seleucus lui donna des Officiers pour le ſervir, & tout ce qui étoit néceſſaire pour ſon entretien ; il avoit des vivres & de l'argent en abondance, & ſa table étoit ſervie comme le devoit être la table d'un Roi. On lui avoit même aſſigné des lieux de plaiſance où il y avoit de belles lices, des promenades Royales, & des parcs remplis de bêtes, & il étoit permis à ceux de ſes amis qui l'avoient accompagné dans ſa fuite, de demeurer avec lui, & tous les jours il lui arrivoit des gens de la part de Seleucus, qui lui apportoient de bonnes & de gracieuſes paroles, & qui l'exhortoient à avoir bon courage, lui faiſant eſperer que ſi-tôt qu'Antiochus & Stratonice ſeroient arrivez, on conviendroit de quelque accommodement, & qu'il ſeroit remis en liberté.

Pauſanias arrive auprès de lui à la tête de mille hommes, & ſe ſaiſit de ſa perſonne.

Demetrius confiné dans la Cherſoneſe de Syrie.

Favorables traitements qu'on fait à Demetrius dans ſa priſon.

Demetrius dans un ſi déplorable état, écrivit d'abord à ſon fils, & manda à ſes Lieutenants & à ſes amis qu'il avoit à Athenes & à Corinthe, qu'ils n'ajoûtaſſent nullement foi ni à ſes lettres ni à ſon cachet, mais que le regardant comme mort, ils conſervaſſent à ſon fils ſes villes, tous ſes biens, & toute ſa puiſſance, qu'ils

Sages précautions de Demetrius.

avoient entre leurs mains.

Autour du jeune Antigonus pour ſon pere Demetrius.

Antigonus ayant appris la détention de ſon pere, la ſupporta très-impatiemment, prit des habits de deüil, & écrivit à tous les Rois, & à Seleucus lui-même pour le prier de relâcher ſon pere, s'offrant en ôtage pour lui, & promettant de leur abandonner à tous pour le prix de ſa délivrance, tout ce qu'ils lui avoient cedé. Pluſieurs villes & grand nombre de Princes firent pour lui la même priere, excepté Lyſimachus, qui même envoya offrir à Seleucus une groſſe ſomme d'argent s'il vouloit faire mourir Demetrius. Seleucus, qui le mépriſoit déja, le trouva encore plus barbare, plus cruel, & plus admirable pour cette déteſtable pourſuite, & il ne differoit à relâcher ſon priſonnier que pour attendre l'arrivée de ſon fils Antiochus & de Stratonice, afin que Demetrius leur eût l'obligation de ſa liberté.

Lyſimachus offre de l'argent à Seleucus pour faire mourir Demetrius.

Sa propoſition fait horreur à Seleucus.

Ce que Seleucus attendoit pour remettre Demetrius en liberté.

Cependant Demetrius qui dès le commencement avoit ſupporté ſon malheur avec patience & avec courage, s'y accoûtuma tellement dans la ſuite qu'il n'en paroiſſoit plus affligé. Il s'exerçoit à la courſe, à la promenade, & à la chaſſe autant que cela lui étoit permis. Mais enfin peu à peu il devint peſant, nonchalant, & pareſſeux, & s'abandonna abſolument à l'yvrognerie & au jeu des dez, à quoi il paſſoit les journées entieres, ſoit qu'il cherchât à éviter par-là les penſées triſtes, que la ſobrieté lui ſuggeroit, ou à couvrir & à

Demetrius s'accoûtume à ſon malheur.

Il s'abandonne à l'yvrognerie & au jeu.

cacher ſes projets ſous ſes débauches ; ſoit qu'il eût enfin reconnu que c'étoit-là véritablement la vie qu'il avoit toûjours deſirée & cherchée, mais dont ſa folie & le deſir de la vaine gloire l'avoient éloigné. Car pendant qu'il avoit cherché le bonheur dans les armes, dans les flottes, dans les Camps, il l'avoit toûjours manqué, & s'étoit fait à lui-même des affaires & des peines infinies, & en avoit fait aux autres, au lieu qu'il le trouvoit dans le repos, dans l'oiſiveté & dans la pareſſe lorſqu'il s'y attendoit le moins. Car quel autre fruit ces malheureux Rois & Princes, qui ſont dans une ſi pernicieuſe diſpoſition d'eſprit, & ſi pitoyablement abuſez, tirent-ils de tous leurs travaux, de toutes leurs guerres, & de tous les dangers auſquels ils s'expoſent, ſinon de quitter l'honnêteté & la vertu, & de courir toûjours après le luxe & la volupté, & de ne ſçavoir en joüir véritablement & réellement ?

Sage reflexion de Plutarque.

Le ſeul fruit que les Princes tirent de leurs travaux & de leurs guerres continuelles.

Soit qu'il eût enfin reconnu que c'étoit-là veritablement la vie qu'il avoit toûjours cherchée.] Car la fin que ſe propoſent tous ces grands Capitaines, c'eſt de vivre en repos ſur la fin de leurs jours, *ut in otia tuta recedant.* Demetrius trouve dans ſa détention & ſa captivité ce qu'il n'avoit pû trouver dans ſes armées.

Car quel autre fruit ces malheureux Rois & Princes.] Plutarque met fort bien dans ſon jour la folie des Princes qui paſſent leur vie dans la guerre & dans les travaux ; ils renoncent à ce qui eſt beau, vertueux & honnête, pour ſatisfaire leur ambition, & pour vivre dans la volupté & dans le luxe, & il ſe trouve enfin qu'ils ont perdu les véritables biens pour des biens faux, & qu'ils ne jouiſſent pas même de ces faux biens qu'ils ont cherchez par tant de travaux & de peines.

Demetrius meurt de maladie dans sa prison.

Demetrius après avoir été détenu prisonnier pendant trois ans dans la Chersonese, tomba dans une grande maladie causée par la paresse, la bonne chere, & l'excès du vin, & il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans. Seleucus fut fort décrié pour cette mort, & il se répentit extrémement d'avoir soupçonné Demetrius sur des rapports si mal fondez & si injustes, & de n'avoir pas suivi l'exemple de Dromechaites, tout barbare & Thracien qu'il étoit, qui avoit traité si humainement & si royalement son prisonnier Lysimachus.

Seleucus fort décrié pour la mort de Demetrius.

Cependant les funerailles de Demetrius ne laisserent pas d'être faites avec une pompe qui tenoit quelque chose d'un appareil de theatre. Car dès que son fils Antigonus eut été averti que l'on rapportoit ses cendres, il alla au devant avec tous ses vaisseaux, & les ayant rencontrées près des Isles, reçut l'urne où elles reposoient, qui étoit toute d'or, & la plaça dans sa Galere Capitainesse,

Funerailles magnifiques faites à Demetrius.

Et il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans.) Plutarque nous a déja dit que Demetrius avoit 22. ans, quand il fut battu à Gaza par Ptolemée. On prétend que cet eschec lui arriva la 11. année de l'Olymp. CXVII. l'an 442. de Rome bâtie, & 309. avant N. S. Cela étant, il n'est pas difficile de trouver l'année de sa naissance, & celle de sa mort. Il nâquit la 11. année de l'Olymp. CXII. l'an 422. de Rome bâtie, & 329. ans avant N. S. & il mourut la 111. année de l'Olymp. CXXV. l'an de Rome 476. & 275. avant l'Ere Chrestienne. Il y a des Auteurs qui suivent un autre calcul. Je laisse ces sortes de questions à éplucher aux Chronologistes de profession. Ce que l'on gagne à ces recherches, vaut rarement le tems qu'on y perd. Et ce n'est pas cette connoissance précise des tems qui peut nous être utile.

pitaineſſe. Toutes les villes où ils abordoient, envoyoient des couronnes que l'on mettoit ſur cette urne, & députoient des hommes en longs habits de deüil pour l'accompagner, & pour aſſiſter à ce convoi funebre.

Quand cette flotte approcha de Corinthe, on apperçut de loin ſur la prouë cette urne ornée de la pourpre royale & du diadême, & environnée de jeunes Seigneurs armez qui lui ſervoient de Gardes. Xenophante, le plus célébre joueur de flûte de ce tems-là, aſſis tout auprès, joüoit un air très-ſain, & le mouvement des armes s'accordant avec ces ſons, la Flotte avançoit avec un bruit melodieux, compaſſé de maniere qu'il repréſentoit parfaitement ce bruit qu'on entend dans les obſéques lorſque les cadences finales des joüeurs de flûte ſont accompagnées de gemiſſemens & de battemens de poitrine. Mais ce qui augmentoit le plus la compaſſion & les regrets douloureux de tout ce peuple de Corinthe répandu ſur le rivage, c'étoit de voir Antigonus dans le pitoyable état où il étoit & fondant en larmes.

Xenophante le plus célébre joueur de flûte de ce tems là.

Grande douleur du jeune Antigonus pour la mort de ſon pere.

Quand Corinthe eut achevé de rendre à l'urne tous les honneurs dont elle put s'aviſer, & qu'elle eut épuiſé ſur elle toutes ſes couronnes, on la fit porter dans la ville, appellée Demetriade du nom du défunt, qui étoit une nouvelle ville bâtie & compoſée de pluſieurs petites villes qui ſont autour d'Iolcos.

Ville de la Magneſie ſur le Golfe Pelaſgique près d'Iolcos.

Enfans que laiſſa Demetrius.

Demetrius laiſſa de ſa femme Philla deux enfans, Antigonus & Stratonice. Il eut encore deux fils nommez Demetrius, dont l'un fut ſurnommé le Greſle qu'il eut d'une femme d'Illyrie, & l'autre qui regna à Cyrene, & qu'il eut de Ptolemaïde qu'il avoit auſſi épouſée. De ſa quatriéme femme Deidamie il eut un fils nommé Alexandre, qui paſſa ſa vie en Egypte; & enfin on dit que de la derniere nommée Eurydice, il eut auſſi un fils nommé Corrhabus. Sa race toûjours regnante alla de pere en fils par pluſieurs ſucceſſions en ligne directe, juſqu'à Perſée en qui elle finit, & ſur lequel les Romains conquirent la Macédoine. Après avoir joüé la Tragedie Macédoniene, il eſt tems de joüer la Romaine, qui ne lui céde en rien.

Sa race alla de pere en fils juſqu'à Perſée où elle finit.

Sa race toûjours regnante alla de pere en fils par pluſieurs ſucceſſions en ligne directe, juſqu'à Perſée.) Par cinq ou ſix générations, pendant l'eſpace de cent ſeize ans, depuis la mort de Demetrius. Car Perſée fut vaincu par Paul Emile, la 1. année de l'Olymp. CLIII. l'an de Rome 585. 166. ans avant la naiſſance de N. S.

ANTOINE.

L'AYEUL d'Antoine étoit le fameux Orateur Antonius, que Marius fit mourir, parce qu'il avoit embraſſé le parti de Sylla. Et ſon pere, c'étoit Antonius ſurnommé *Creticus*, qui véritablement n'avoit pas beau-

Ancêtres d'Antoine.

Marcus Antonius qui avoit été Conſul, & qui avoit triomphé.

Le Cretois, *à cauſe de la guerre qu'il avoit faite en Crete.*

Que Marius fit mourir.] Ou c'eſt une faute de Copiſte, ou c'eſt un défaut de mémoire de Plutarque; car ce ne fut pas Marius qui fit mourir M. Antonius l'ayeul de M. Antoine, ce fut Cinna, comme de ſçavans Critiques s'en ſont apperçus. C'eſt Ciceron même qui le dit dans ſa 1. Philippique. *Itaque ut omittam res avi tui proſperas, acerbiſſimum ejus diem ſupremum malim, quàm L. Cinnæ dominatum, à quo ille crudeliſſimè eſt interfectus.*

coup brillé dans les affaires du Gouvernement, & ne s'étoit pas rendu fort célébre, mais très homme de bien, fort honnête homme, & très-liberal. On en jugera par cette ſeule action, qui mérite de n'être pas oubliée : Comme il n'avoit pas beaucoup de bien, ſa femme l'obſervoit de près, & l'empêchoit de s'abandonner à ſon humeur bienfaiſante & liberale. Un jour un de ſes amis alla chez lui pour le prier de lui donner quelque argent dont il avoit beſoin. Antonius n'avoit point d'argent, mais il ordonna à un de ſes eſclaves de mettre de l'eau dans un baſſin d'argent & de le lui apporter. L'eſclave ayant obeï, Antonius prit le baſſin, & comme s'il eût voulu ſe raſer, il ſe mouilla la barbe, fit ſortir l'eſclave ſous quelque prétexte, & donna à ſon ami le baſſin d'argent, lui diſant *qu'il n'avoit qu'à s'en ſervir pour ſes affaires*, & le renvoya.

Action de liberalité du pere d'Antoine.

Le lendemain voilà toute la maiſon en peine, on cherche par tout le baſſin, qu'on ne trouve point. Antonius voyant ſa femme dans une colere furieuſe, & toute prête à faire donner la queſtion à tous ſes domeſtiques, lui avoua ce qu'il avoit fait, & lui en demanda pardon. Cette femme étoit Julie, de la maiſon des Céſars, & une des plus ſages & des plus vertueuſes Dames de ſon ſiecle.

Julie mere d'Antoine.

Antoine, après la mort de ſon pere, fut élevé par cette mere, qui étoit remariée à Cornelius Lentulus, que Ciceron fit mourir comme com-

Antoine élevé par ſa mere.

plice de la conjuration de Catilina. Et voilà le prétexte & la ſource de la violente haine qu'Antoine eut toûjours pour Ciceron. Car il ſe plaignoit même qu'on n'avoit jamais voulu leur rendre le corps de Lentulus, pour le faire inhumer, que ſa mere Julie ne fût allée ſe jetter aux pieds de la femme de Ciceron pour la prier d'obtenir cette grace de ſon mari. Mais c'eſt une calomnie très-manifeſte, car de tous ceux qui furent exécutez par l'ordre de Ciceron, il n'y en eut pas un ſeul à qui l'on refuſât la ſepulture.

Source de la haine d'Antoine pour Ciceron.

Calomnie contre Ciceron refutée.

Antoine étant devenu parfaitement beau dans ſa jeuneſſe, on dit que le commerce & la familiarité de Curion furent pour lui une peſte très-contagieuſe. Car ce Curion, qui étoit un homme très-débauché & effrené dans la recherche des voluptez les plus infames, pour rendre Antoine plus dépendant de ſes volontez, le jetta dans la débauche du vin & des femmes, & le plongea dans des dépenſes ſi exceſſives & ſi folles, qu'en très-peu de tems il ſe trouva endetté de ſommes bien plus fortes que ſon âge ne comportoit, car il devoit juſqu'à deux cent cinquante talens, dont Curion s'étoit rendu caution. Son pere en étant informé, le chaſſa de chez lui. Antoine

Ce que fait le commerce d'un débauché ſur un jeune homme.

Antoine corrompu par Curion.

Dettes exceſſives d'Antoine dans ſa jeuneſſe.

Deux cent cinquante mille écus.

Car il devoit juſqu'à deux cent cinquante talens.) C'eſt ce que Ciceron appelle *Sexagies HS.* dans ſa divine Philippique. *Recordare tempus illud cùm Curio mœrens jacebat in lectο, filius ſe ad pedes meos proſternens, lacrymans ſe mihi commendabat, orabat ut ſe contra ſuum patrem, ſi ſeſtertium ſexagies peteret, defenderem, tantum enim pro te interceſſiſſe dicebat.* Plutarque a parfaitement rendu le *Sexagies* de Ciceron par *deux cent cinquante*

Antoine chaſſé de la maiſon de ſon pere, lie commerce avec Clodius.

ainſi chaſſé de ſa maiſon, alla s'accoſter de Clodius le plus inſolent & le plus abominable de tous les harangueurs du peuple, & ſe prêta quelque tems à ſa folle temerité, qui bouleverſoit tout dans Rome. Mais bien-tôt las de ſa folie, & craignant le grand crédit de ceux qui s'étoient élevez contre ce furieux, il partit d'Italie & ſe retira en Grece, où il ſéjourna quelque tems, s'exerçant à tous les exercices militaires, & à l'éloquence. Il tâchoit ſur-tout de former ſon ſtyle ſur le ſtyle Aſiatique, qui étoit fort en vogue dans ce tems-là, & qui avoit beaucoup de conformité avec ſa vie faſtueuſe, bruyante, & toute pleine d'une vaine oſtentation, & d'une ambition inégale, qui n'avoit rien de ſuivi.

Il ſe retire en Grece, où il s'exerce à tous les exercices de la guerre, & à l'éloquence.

Le ſtyle Aſiatique fort en vogue en ce tems-là, ſon caractére.

Gabinius, homme Conſulaire, s'en allant en

talens. Car *Sexagies* c'eſt deux cent cinquante mille écus de notre monnoye, & deux cent cinquante talens font la même ſomme.

Il tâchoit ſur-tout de former ſon ſtyle ſur le ſtyle Aſiatique, qui étoit fort en vogue dans ce temps-là.) Ciceron nous apprend dans ſon Brutus qu'il y avoit deux ſortes de ſtyle Aſiatique : *Unum ſententioſum & argutum, ſententiis non tam gravibus & ſeveris quàm concinnis & venuſtis .... aliud autem genus eſt non tam ſententiis frequentatum, quàm verbis volucre, atque incitatum quali nunc eſt Aſia tota, nec flumine ſolùm orationis, ſed etiam exornato & faceto genere verborum.* Et il ajoûte que ces deux ſortes de ſtyle ſont plus propres aux jeunes gens, & n'ont point de gravité dans les Orateurs qui ont de l'âge. Voilà pourquoi Hortenſius, qui excelloit dans l'un & dans l'autre, attiroit dans ſa jeuneſſe tant d'applaudiſſemens ; mais dans ſa vieilleſſe il n'eut plus les mêmes ſuccès.

Et qui avoit beaucoup de conformité avec ſa vie faſtueuſe, bruyante, & toute pleine d'une vaine oſtentation.) Ce que Ciceron vient de nous dire du ſtyle Aſiatique, donne un grand jour à ce que Plutarque dit ici.

Gabinius, homme Conſulaire,

Syrie, passa en Grece, & voulut persuader à Antoine de le suivre à cette expédition ; mais il lui dit *qu'il n'iroit point à la guerre dans l'état d'un simple particulier.* Gabinius lui donna le commandement de sa cavalerie, & l'emmena avec lui. D'abord il l'envoya contre Aristobule, qui avoit fait revolter les Juifs. Antoine ravi de cette occasion de se signaler, monta le premier sur la muraille de la plus forte place qu'il assiegeoit, chassa Aristobule de toutes ses fortereſſes, & lui ayant ensuite donné bataille, il le défit, quoique très-inferieur en nombre, lui tua presque tous ses gens, & le fit prisonnier avec son fils.

Gabinius emmene Antoine en Syrie, & lui donne sa cavalerie à commander.

Antoine défait Aristobule, & le prend prisonnier avec son fils.

Après cela Ptolemée Roi d'Egypte, chassé de ses Etats, alla trouver Gabinius en Syrie, & lui offrit dix mille talens pour le porter à entrer avec lui en armes dans l'Egypte & à le rétablir dans son Royaume. La plûpart des Officiers de l'armée s'opposoient à cette expédition, & Gabinius lui-même, déja las de la guerre, refusoit de l'entreprendre, quoique son avarice le rendît dans son ame l'esclave de ces dix mille talens. Mais Antoine qui ne demandoit que de grandes occasions, & qui d'ailleurs vouloit faire plaisir à Ptolemée, dont les prieres flattoient son ambition, fit tant par ses remontrances qu'il persuada

Trente millions.

s'en allant en Syrie.) Aulus Gabinius fut Consul avec Calpurnius Piso l'an de Rome DCLXXXXV. l'an 56. avant la naissance de N.S. l'année suivante il alla en Syrie. Tout ce qui se passa entre Ptolemée & lui, & ce qu'il fit pour le rétablir dans ses Etats est exactement raconté par Dion liv. XXXIX.

Antoine fait entreprendre à Gabinius l'expédition d'Egypte pour rétablir le Roi Ptolemée.

Gabinius & le fit réſoudre à ce voyage. Mais ce qu'ils craignoient le plus dans cette guerre, c'étoit le chemin qu'il falloit faire pour arriver à Peluſe, car il falloit néceſſairement paſſer par des lieux couverts de ſable d'une hauteur horrible, & ſi arides qu'on n'y trouvoit pas une goutte d'eau le long du marais Serbonide & de l'ouverture qu'il ſe fait pour ſe décharger dans la mer; les Egyptiens l'appellent *le ſouſpirail de Typhon.* Mais il paroît plûtôt que c'eſt un écoulement & un regorgement de la mer rouge, qui ayant traverſé ſous terre le petit Iſthme, qui la ſépare de la mer Interieure, ſort dans cet endroit-là.

Marais de l'Egypte ſur les confins de la Paleſtine.

Le ſouſpirail de Typhon.

De la mer Méditerranée.

Antoine envoyé devant avec la Cavalerie, non ſeulement s'empara des paſſages, mais encore ayant pris Peluſe, qui eſt une grande ville, & fait la Garniſon priſonniere, il rendit le chemin ſûr pour le reſte de l'armée, & donna une ferme eſpérance de la victoire à ſon Général. Les ennemis tirerent auſſi un grand avantage du déſir de gloire dont il étoit poſſedé, car Ptolemée ne fut pas plûtôt entré dans Peluſe, que pouſſé par ſa haine, & par ſon reſſentiment il voulut faire paſſer tous les Egyptiens au fil de l'épée; mais Antoine s'y oppoſa & l'empêcha de commettre cet acte de cruauté.

Antoine prend Peluſe, & ouvre un chemin ſûr à Gabinius.

Il empêche le Roi Ptolemée de paſſer au fil de l'épée les Egyptiens de Peluſe.

Dans toutes les grandes batailles & dans tous les combats qui furent livrez coup ſur coup, il ne donna pas ſeulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un bon Général.

Grand courage & ſage conduite d'Antoine.

Cette

Cette bonne conduite parut sur tout avec esclat dans une grande journée où il fit envelopper les ennemis, & les ayant fait attaquer par les derrieres, il livra une victoire aisée à ses gens qui combattoient de front, de quoi il reçut tous les honneurs & tous les prix dûs à sa prudence & à son courage. L'humanité dont il usa envers le corps d'Archelaus qui fut tué dans le combat, n'échappa pas aux Egyptiens. Il avoit été son ami particulier & son hôte, & ce n'étoit que par force qu'il lui avoit fait la guerre, mais après sa mort ayant trouvé son corps sur le champ de bataille, il l'orna royalement & lui fit des obseques magnifiques. En quoi faisant il laissa dans Alexandrie un grand renom & acquit parmi les Romains, qui servoient avec lui à cette guerre, la reputation d'homme d'une valeur très-brillante & d'une extrême generosité.

Son humanité envers le corps d'Archelaus.

Avec cela il avoit une figure pleine de dignité, & qui sentoit son homme de grande naissance, un front large, la barbe fort épaisse, le nez aquilin, & un air si mâle sur tout son visage, qu'on lui trouvoit beaucoup de ressemblance avec les portraits & les statuës d'Hercule. Aussi étoit-ce une ancienne tradition que les Antoniens étoient Heraclides, descendus d'Anteon fils d'Hercule. Et comme il sembloit justifier cette tradition par sa mine & par sa figure, il tâchoit aussi de la confirmer par sa maniere de s'habiller, car toutes les fois qu'il devoit paroître en public, il avoit sa tu-

Sa figure pleine de dignité.

Il avoit beaucoup de l'air d'Hercule.

Il descendoit d'Hercule par Anteon.

Sa maniere de s'habiller.

nique ceinte fort bas, une large épée penduë à ſon côté, & par-deſſus une cappe fort groſſiere. Mais ce que beaucoup de gens trouvoient de fâcheux & d'inſupportable en lui, c'eſt qu'il étoit fort ſujet à ſe vanter, & qu'il ſe mocquoit volontiers des autres. On lui reprochoit auſſi qu'il ne faiſoit pas difficulté de boire en public, & de s'aſſeoir à table avec les moindres ſoldats qu'il trouvoit mangeant ou bûvant, & il n'eſt pas concevable combien cette familiarité lui attiroit l'affection & les vœux des gens de guerre. Il étoit auſſi d'une humeur très-agréable dans ſes amours, & il y mêloit une grace & une gentilleſſe qui le faiſoient encore plus aimer de tout le monde, car il ſervoit les autres auprès de leurs maîtreſſes, & il entendoit raillerie quand on plaiſantoit ſur les ſiennes.

Enclin à ſe vanter & à ſe mocquer des autres.

Sa familiarité avec les moindres ſoldats.

Sa grace & ſa gentilleſſe dans ſes galanteries.

Sa liberalité & les largeſſes exceſſives qu'il faiſoit aux ſoldats, & à ſes amis, en leur donnant ſans aucun ménagement, lui ouvrirent une voye bien éclatante pour s'agrandir, & après qu'il ſe fût agrandi, elles contribuerent infiniment à augmenter ſa puiſſance, qu'il détruiſoit d'ailleurs par mille fautes qui lui échappoient tous les jours.

Sa grande liberalité lui ouvrit la voye des plus grands honneurs.

Il lui échappoit tous les jours une infinité de fautes.

Je rapporterai ici un ſeul exemple de ſes magnifiques liberalitez : Un jour il ordonna qu'on donnât à un de ſes amis deux cent cinquante mille drachmes, ce que les Romains appellent *Decies*. Son Intendant étonné de la grandeur du

Exemple de ſes liberalitez.

Cent vingt-cinq mille livres.

Decies, *dix fois cent mille ſeſterces.*

don, apporta tout cet argent qu'il étala sur son passage, afin qu'il vît par lui-même quelle grosse somme c'étoit. Antoine en passant vit tout cet argent & demanda ce que c'étoit; l'intendant répondit *que c'étoit la somme qu'il avoit ordonné qu'on donnât à un tel.* Alors Antoine connoissant sa malice pleine d'envie, lui dit, *je croyois que ce million de sesterces étoit quelque chose de bien plus considérable, c'est si peu de chose, ajoûtez y en une fois autant.* Mais ce que je dis là, ne fut fait que dans les derniers tems.

On raconte la même histoire d'Alexandre.

Alors Rome étoit divisée en deux factions, ceux qui tenoient pour le Senat, favorisoient Pompée, qui étoit alors dans la ville, & ceux qui étoient pour le peuple, rappelloient Cesar des Gaules où il étoit en armes. Curion qui avoit changé de parti & qui portoit alors Cesar, gagna Antoine dont il étoit ami, l'attira dans sa ligue, & fit tant par son éloquence qui le rendoit agréable au peuple, & par les grandes largesses qu'il faisoit des deniers que Cesar lui fournissoit, qu'il le fit élire Tribun du peuple, & lui procura une place dans le College des Prêtres qu'on nomme Augures.

Antoine est fait Tribun du peuple & Augure par le crédit de Curion.

Dès qu'Antoine fut entré en charge, il fut d'un très-grand secours pour les menées & pratiques de Cesar; car d'abord il s'opposa au Consul Marcellus, qui vouloit qu'on donnât à Pompée les Legions déja levées, & qu'on lui permît d'en lever d'autres, & par un décret il ordonna que

Il est d'un grand secours à Cesar.

l'armée qui étoit ſur pied, marcheroit en Syrie au ſecours de Bibulus qui faiſoit la guerre contre les Parthes, & fit expreſſes défenſes à ceux que Pompée voudroit enroller de lui obéïr. En ſecond lieu le Senat refuſant de recevoir les lettres de Ceſar, & ne voulant pas permettre qu'elles fuſſent luës en pleine aſſemblée, lui, en vertu du pouvoir que lui donnoit ſa charge, il les lut devant tout le monde, & fit que la plûpart changerent d'avis, trouvant que Ceſar ne demandoit que des choſes juſtes & raiſonnables. Enfin tout étant reduit dans le Senat à deux queſtions, l'une *ſi Pompée renvoyeroit les Legions, qu'il avoit*; l'autre *ſi ce ſeroit Ceſar qui renvoyeroit les ſiennes*, & les uns en très-petit nombre étant d'avis que ce fût Pompée qui poſât les armes, & preſque tous les autres voulant que ce fût Ceſar, Antoine ſe levant demanda tout haut s'ils ne jugeoient pas plus à propos d'ordonner que Pompée & Ceſar deſarmeroient tous deux, & licencieroient également leurs armées.

Tout le monde reçut unanimement cet avis, & louant Antoine avec de grandes acclamations, ils lui ordonnerent de mettre la choſe en déliberation & de récueillir les ſuffrages; mais les Conſuls s'y oppoſant, les amis de Ceſar propoſerent de ſa part quelques autres demandes qui paroiſſoient fort raiſonnables. Caton les contredit de toute ſa force, & le Conſul Lentulus chaſſa Antoine du Senat. Antoine en ſortant pro-

P. Cornelius Lentulus Crus, Collegue de C. Claudius Marcellus.

ſera contre eux mille malédictions, & prenant l'habit d'un eſclave pour ſe déguiſer, il ſe retira promptement vers Ceſar avec Quintus Caſſius dans une voiture de louage.

Antoine ſort de Rome déguiſé en eſclave & dans une voiture de louage.

En arrivant à l'armée & du plus loin qu'ils purent être vûs & entendus, ils s'écrierent *qu'il n'y avoit plus aucun ordre, ni aucune bonne police dans Rome, puiſque les Tribuns mêmes n'avoient pas la liberté de parler, qu'on les chaſſoit du Senat, & que tout homme qui oſoit ouvrir la bouche pour la juſtice, ſe mettoit en grand danger.*

Dès ce moment Ceſar fait marcher ſon armée & ſe jette dans l'Italie. Sur quoi Ciceron écrit dans ſes Philippiques, *que comme Helene avoit été la ſeule cauſe de la guerre de Troye, Antoine l'étoit de la guerre civile.* Mais c'étoit mentir évidemment pour dire un bon mot. Car Ceſar n'étoit point ſi emporté, & ne ſe laiſſoit pas ſi facilement tirer hors des gonds de la prudence par la colere, que s'il n'eût reſolu de longue main de faire ce qu'il fit, il eut porté ſur le champ la guerre dans

Antoine comparé à Helene par Ciceron.

Ciceron repris par Plutarque.

Sage reflexion de Plutarque.

Sur quoi Ciceron écrit dans ſes Philippiques, que comme Helene avoit été la ſeule cauſe de la guerre de Troye, Antoine l'étoit de la guerre civile.) Ce paſſage de Ciceron eſt dans ſa ſeconde Philippique. *Ut Helena Troïanis, ſic iſte huic reipublicæ cauſa belli, cauſa peſtis atque exitii fuit.* Ciceron, en comparant Antoine à Helene, marquoit adroitement les infames débauches de ce Tribun.

Mais c'étoit mentir évidemment pour dire un bon mot.] Cette réflexion de Plutarque me paroît très-ſage & très-vraye. Ceſar ne ſe porta point à cette extrémité, *quod interceſſio Antonii neglecta, jus Tribunitium ſublatum, circumſcriptus à Senatu eſſet Antonius*, comme Ciceron prétend que Ceſar le diſoit. Mais c'eſt qu'il l'avoit reſolu, & qu'il vouloit abſolument être le maître.

ſa patrie, parce qu'il voyoit arriver dans ſon camp Caſſius & Antoine très-mal équipez & dans un coche de louage. Mais comme il ne cherchoit depuis long-tems qu'un prétexte, il lui ſembla que leur arrivée & le rapport qu'ils lui firent, lui fourniſſoient un aſſez légitime ſujet de guerre. Et ce qui lui fit prendre ainſi les armes contre tout le monde, c'eſt ce qui avoit déja armé Alexandre & avant lui Cyrus, le déſir immoderé & incorrigible de commander à tous les hommes, & une convoitiſe effrenée & inſenſée d'en être le premier & le plus grand. Et c'eſt à quoi Ceſar ne pouvoit parvenir que par la ruine de Pompée.

L'ambition effrenée de Ceſar, la ſeule cauſe de la guerre civile.

Après qu'il ſe fût donc rendu maître de Rome, & qu'il eût chaſſé Pompée de l'Italie, il reſolut de marcher d'abord contre les troupes de Pompée qui étoient en Eſpagne, enſuite, après avoir équipé une groſſe flotte, de pourſuivre Pompée lui-même. Dans cette réſolution il laiſſa Rome ſous les ordres de Lepidus, qui étoit Préteur, & donna les troupes & la garde de l'Italie à Antoine, qui étoit Tribun du peuple.

Pourquoi Antoine étoit ſi agréable aux ſoldats, & inſupportable aux autres.

Dès le commencement Antoine fut fort aimé des ſoldats, parce qu'il s'exerçoit avec eux, qu'il mangeoit & bûvoit avec eux le plus ſouvent, & qu'il leur faiſoit continuellement des largeſſes autant qu'il étoit en ſon pouvoir. Mais il ſe rendit inſupportable à tous les autres, car par pareſſe &

par négligence il ne tenoit aucun compte de rendre juſtice à ceux qui étoient opprimez, traitoit très-durement ceux qui alloient lui porter leurs plaintes, & il avoit le mauvais bruit de corrompre & de débaucher les femmes des Citoyens. De ſorte que la domination de Ceſar, qui dans tout ce qui venoit de lui ne paroiſſoit rien moins qu'une Tyrannie, étoit principalement rendu odieuſe par ſes amis qui donnoient lieu de la décrier, ſur tout par Antoine, qui ayant le plus d'autorité & de puiſſance, commettoit les plus grands excès, & portoit auſſi la plus grande partie du blâme que méritoient tant d'inſolences & d'injuſtices. Malgré tout cela Ceſar revenu d'Eſpagne, mépriſa toutes les plaintes & toutes les accuſations qu'on fit contre lui, & continua à s'en ſervir à la guerre comme d'un homme qui étoit brave, actif, laborieux, & grand Capitaine, en quoi il ne ſe trompa nullement.

Domination de Ceſar renduë odieuſe par les excès & les injuſtices de ſes amis.

Grande opinion que Ceſar avoit d'Antoine.

Etant donc parti de Brunduſe avec peu de gens, & ayant traverſé la mer Ionienne, il renvoya pluſieurs vaiſſeaux à Gabinius & à Antoine, avec ordre d'y embarquer toutes leurs troupes, & de paſſer très-promptement en Macedoine. Mais Gabinius craignant une navigation dangereuſe, parce qu'on étoit en hyver, prit un long détour, & mena ſon armée par terre, au lieu qu'Antoine ne craignant que pour Ceſar qui étoit environné d'un grand nombre d'ennemis, ſe hazarda à paſſer, & chaſſa d'abord Libon qui

Antoine hazarde le paſſage par mer, que Gabinius n'avois pas voulu tenter.

étoit ſur ſes ancres à l'entrée du port, car il lui mit tant de ſes petits bâtiments à l'entour de chacune de ſes Galeres, qu'il l'obligea à gagner le large; & en même tems ayant embarqué ſur ſes Galeres huit cent chevaux & vingt mille hommes de pied, il fit voile.

Il eſt pourſuivi par les ennemis. Les dangers qu'il courut dans ce paſſage.

Dès que les ennemis l'apperçurent, ils ſe mirent à le pourſuivre, mais il échappa à ce danger, un vent de midi fort orageux ayant ſoulevé la mer & pouſſé contre leurs vaiſſeaux des vagues ſi impetueuſes qu'elles les empêcherent de l'atteindre; mais le même vent le portoit auſſi avec toute ſa flotte contre une côte toute pleine de rochers, & une rade ſans abri, où il n'y avoit pour lui aucune eſperance de ſalut. Heureuſement il ſe leva du fond du Golfe un vent d'Afrique qui répouſſant les flots du rivage vers la pleine mer, éloigna en même-temps ſa flotte de la côte où il alloit périr. De ſorte que cinglant en toute ſûreté & fort à ſon aiſe, il vit tout le rivage couvert du débris des vaiſſeaux ennemis, car la tourmente avoit pouſſé contre ces rochers les Galeres qui le pourſuivoient, & la plûpart s'y étoient briſées. Dans ce deſordre Antoine fit beaucoup de priſonniers, & prit de groſſes ſommes d'argent.

Il ſe rend maître de Liſſus ville de Macedoine au deſſus de Dyrrachium.

Il ſe rendit maître auſſi de la ville de Lyſſus, & augmenta infiniment la confiance & l'audace de Ceſar, en le joignant ſi à propos avec de ſi grandes forces.

Il ſe donna là pluſieurs grands combats où Antoine

Antoine se distingua par dessus tous les autres ; il y eut sur tout deux occasions où il se signala, car les troupes de Cesar fuyant à vau de route, il les railla, leur fit tourner tête, les ramena contre ceux qui les poursuivoient, & toutes les deux fois il remporta la victoire. Aussi après Cesar c'étoit celui dont on parloit le plus dans tout le Camp. Cesar lui-même fit bien voir la grande idée qu'il avoit de lui, car dans la derniere bataille qu'il alloit donner dans les plaines de Pharsale, & qui devoit décider de toute sa fortune, il prit pour lui l'aîle droite, & donna à Antoine le commandement de la gauche, comme au meilleur Officier qu'il eût sous lui. Et après la victoire, ayant été créé Dictateur, il se mit aux trousses de Pompée, qui fuyoit en Egypte, & nomma Antoine Genéral de la Cavalerie, & l'envoya à Rome. C'est la seconde Charge de l'Empire, quand le Dictateur est présent, & quand il est dehors, c'est la premiere, ou pour mieux dire la seule, car il n'y a qu'elle qui subsiste, toutes les autres sont cassées & supprimées dès qu'il y a un Dictateur élu.

Il se distingue dans les combats.

Cesar lui donna le commandement de son aîle gauche à la bataille de Pharsale.

Cesar créé Dictateur nomme Antoine Genéral de la Cavalerie.

Et nomma Antoine Genéral de la Cavalerie, & l'envoya à Rome.) Il y a dans le texte, *& nomma Antoine Tribun du Peuple.* Mais c'est une faute. Antoine avoit déja été Tribun. Il paroît par un passage de Dion que Cesar nomma Antoine, non Tribun du peuple δήμαρχον, mais *Magistrum equitum* ἵππαρχον, Genéral de Cavalerie.

C'est la seconde Charge de l'Empire, quand le Dictateur est présent.) Plutarque ne pouvoit pas dire cela de la Charge de Tribun du peuple, mais il l'a dit de celle du Général de Cavalerie. Car c'étoit la premiere Charge de l'Empire après celle du Dictateur.

Dolabella Tribun propose une abolition des dettes.

Cependant Dolabella, qui étoit alors Tribun, jeune homme qui ne demandoit que des nouveautez, proposoit une abolition de toutes dettes, & tâchoit de persuader à Antoine qui étoit son ami particulier, & qui ne cherchoit qu'à plaire au peuple, de se joindre à lui, & d'appuyer sa proposition; mais Asinius & Trebellius faisoient tous leurs efforts pour l'en détourner. Tout d'un coup, on ne sçait comment, il tomba dans l'esprit d'Antoine un violent soupçon que Dolabella avoit un commerce sécret avec sa femme, qui étoit sa cousine germaine, car elle étoit fille de Caïus Antonius qui avoit été Collegue de Ciceron dans le Consulat, & s'étant joint à Asinius, il fit une guerre ouverte à Dolabella, car celuici s'étoit saisi de la place pour faire passer par force sa loi de l'abolition des dettes. Et le Senat ayant ordonné qu'on prendroit les armes contre lui, Antoine alla l'attaquer dans la place même, & lui donna un grand combat où il lui tua du monde, & où il perdit aussi quelques-uns des siens.

Antoine soupçonne Dolabella d'avoir commerce avec sa femme.

Frere du pere d'Antoine.

Antoine attaque Dolabella dans la place Romaine.

Cela le mit fort mal dans l'esprit du peuple, & d'un autre côté par le reste de sa vie il déplut extrémement aux gens sages & aux gens de bien, qui, comme dit Ciceron, commencerent à le haïr, détestant ses yvrogneries à heure induë, ses dépenses excessives & onereuses, ses débauches avec des femmes dans les plus vilains lieux, son sommeil en plein jour, & après son sommeil ses

Débordements d'Antoine qui le rendent très odieux

promenades où on le voyoit marcher tout chancelant & la teſte encore en déſordre des fumées du vin qu'il n'avoit pas aſſez cuvé, & dès que la nuit étoit venuë ſes collations après ſouper, ſes mommons, ſes comedies, & ſes banquets pour les nôces de ſes mimes & de ſes bouffons.

Hippias mime favori d'Antoine.

On raconte qu'au feſtin de la nôce du mime Hippias il but toute la nuit ; que le lendemain matin il appella le peuple à une aſſemblée ; que s'y étant rendu plein de vin & gorgé de viandes, il vomit devant tout le monde, & qu'un de ſes amis lui tendit ſa robe pour recevoir ce qu'il rendoit. Il avoit auprès de lui un autre mime, nommé Sergius, qui avoit tout pouvoir ſur ſon eſprit, & une Courtiſane, nommée Cytheris, qui ſortoit de la même école, & dont il étoit éperdument amoureux. Dans toutes les villes où il alloit, il la menoit avec lui, & la faiſoit porter dans une litiere qui étoit ſuivie d'un train

Antoine vomit devant tout le monde.

Sergius autre mime, auſſi favori d'Antoine.

Cytheris maîtreſſe d'Antoine. Elle avoit fait le métier de mime & de comedienne.

Et la faiſoit porter dans une litiere.) Ciceron parle de ce cortege d'Antoine dans la x. lettre du x. Liv. à Atticus, & il le repreſente encore plus infame. *Hic tamen Cytheridem ſecum lectica aperta portat, altera uxorem. Septem præterea conjunctæ lecticæ amicarum ſunt an amicorum. Cet homme fait porter Cytheris dans une litiere ouverte, & ſa femme dans une autre. Sept autres litieres ſuivent remplies, dirai-je d'amies, ou d'amis ?* Dubois & Lipſe ont rétabli la leçon d'un Mſ. *alteram uxorem. Cet homme fait porter Cytheris dans une litiere ouverte comme une autre femme.* Car c'étoit la faire porter comme ſa femme que de la montrer ainſi dans une litiere ouverte. Popma ſoûtient pourtant l'autre leçon, & Grævius eſt de ſon avis. Je m'en étonne, *alteram uxorem*, me paroît la véritable leçon. Une femme auſſi fiere que Fulvie auroit-elle marché avec tout ce train ? D'ailleurs, il pa-

auſſi magnifique que celui de ſa propre mere. On étoit auſſi très-bleſſé de voir la quantité de vaiſſelle d'or & d'argent qu'il faiſoit porter dans ſes voyages, comme pour la pompe d'un triomphe, & les haltes qu'il faiſoit ſouvent au milieu du chemin où l'on tendoit ſes pavillons ſur le bord des rivieres, & à l'entrée des riants bocages, & où l'on ſervoit des dîners magnifiques. On étoit encore choqué des lions qu'il faiſoit atteller à ſes chars & l'on ſouffroit de voir que dans toutes les villes où il paſſoit, les maiſons des hommes les plus ſages & des Dames les plus vertueuſes étoient marquées pour loger ſes plus viles courtiſannes, ſes baſteleuſes, & ſes joueuſes d'inſtruments. Car on étoit indigné que pendant que Ceſar étoit occupé hors de l'Italie à pourſuivre les reſtes de cette grande guerre avec mille peines & mille travaux, d'autres ſous ſon autorité s'abandonnaſſent à un luxe ſi effroyable en inſultant avec inſolence à leurs Citoyens.

Vaiſſelle d'or & d'argent qu'il portoit à ſes voyages.

Il faiſoit atteller des lions à ſes chars.

Maiſons les plus ſages marquées pour loger ſes courtiſanes.

Il ſemble que ce furent ces excès-là mêmes qui augmenterent la revolte contre Ceſar, & qui pouſſerent les ſoldats à commettre toutes ſortes de violences & de rapines. Voilà pourquoi Ceſar de retour en Italie pardonna à Dolabella, & ayant été élu Conſul pour la troiſiéme fois, il

roît par la ſuite qu'Antoine n'étoit pas encore marié quand cette lettre fut écrite ſous le Conſulat de Marcellus, qu'il renonça à ſa vie déſordonnée avant que d'épouſer Fulvie, & que Fulvie avoit ſur lui un pouvoir abſolu, & le gouvernoit entierement.

ne prit pas Antoine pour ſon Collegue, mais choiſit Lepidus. La maiſon de Pompée fut miſe à l'encan, & ce fut Antoine qui l'acheta. Mais quand on lui en demanda le payement, il ſe mit en colere, & il dit lui-même que ce fut cela ſeul qui l'empêcha de ſuivre Ceſar à la guerre d'Afrique, parce qu'il n'avoit pas été dignement récompenſé des grands ſervices qu'il lui avoit déja rendus. Il paroît pourtant que Ceſar l'obligea à retrancher un peu de ſes débauches & de ſon intemperance, en ne diſſimulant point combien il étoit bleſſé de tous ſes excès. Car Antoine renonçant à cette vie deſordonnée, penſa à ſe marier & épouſa Fulvie, qui avoit été mariée à Clodius le boute-feu de la populace, femme qui ne s'amuſoit ni à ſes laines, ni à ſes fuſeaux, ni aux ſoins domeſtiques, & qui ne bornoit pas ſon ambition à dominer un mari ſimple particulier, mais qui vouloit commander à un mari qui commandoit aux autres, & être elle-même le Général d'un mari qui étoit à la tête des armées. De ſorte que Cleopatre devoit à Fulvie le prix des bonnes leçons qu'elle avoit données à Antoine pour lui apprendre à dépendre toûjours de ſes femmes, car c'eſt d'elle qu'elle le reçut ſi ſouple, ſi ſoûmis, & ſi accoûtumé à leur obéïr en tout. Cependant comme elle étoit naturellement ſérieuſe & grave, il ne laiſſoit pas quelquefois de chercher à la réjouir & à l'égayer par des jeux & par des gentilleſſes d'un jeune amant. Par exemple, lorſque

Maiſon de Pompée miſe à l'encan, & achetée par Antoine.

Comment Ceſar retrancha des deſbauches d'Antoine.

Antoine épouſa Fulvie qui avoit été mariée à Clodius.

Caractere de Fulvie.

Antoine accoûtumé par Fulvie à être ſoûmis à ſes femmes.

Après la défaite & la mort de Pompée l'an de Rome 708. 43. ans avant J. C.

tout le monde ſortit de Rome pour aller au devant de Ceſar après ſa victoire d'Eſpagne, il ſortit avec les autres. Enſuite le bruit s'étant répandu tout à coup dans toute l'Italie que les ennemis s'avançoient à grandes journées, & que Ceſar étoit mort, il s'en retourna promptement à Rome, & ayant pris l'habit d'un eſclave il arriva de nuit dans ſa maiſon, & dit qu'il apportoit à Fulvie une lettre d'Antoine; on le fit entrer tout équipé comme il étoit. Fulvie alarmée, avant que de recevoir ſa lettre, demanda ſi Antoine ſe portoit bien. Il lui préſenta la lettre ſans dire une ſeule parole, & dès qu'elle l'eut décachetée, comme elle commençoit à la lire avec l'empreſſement d'une femme qui aime & qui eſt inquiete, il ſe jetta à ſon cou, & la baiſa tendrement. Je pourrois rapporter beaucoup d'autres contes ſemblables, mais je me contente d'avoir donné celui-là comme un échantillon.

Antoine entre deguiſé chez lui pour ſurprendre agréablement Fulvie.

Quand Ceſar revint d'Eſpagne, les plus grands perſonnages de Rome allerent pluſieurs journées au-devant de lui. Il traverſa toute l'Italie ayant avec lui à ſes côtez dans ſon char Antoine, & derriere lui Brutus Albinus, & ſon petit-neveu le jeune Octave, qui fut enſuite nommé Ceſar Auguſte, & regna long-tems ſur les Romains.

Octave étoit fils d'Octavius & d'Atia fille de Julie ſœur de Ceſar.

Ceſar ayant été nommé Conſul pour la cinquiéme fois, choiſit Antoine pour ſon Collegue, réſolu de ſe démettre du Conſulat, & de ſubſtituer Dolabella à ſa place, & il en avoit déja fait

Ceſar à ſon cinquiéme Conſulat choiſit Antoine pour ſon Collegue.

la propoſition au Senat ; mais Antoine s'y oppoſa avec tant d'aigreur & de force, dit tant d'injures atroces à Dolabella, & en entendit tant de lui, que Ceſar honteux de cette indignité, s'en déporta pour l'heure. Quelque tems après revenu à la charge, & voulant donner ſa place à Dolabella, Antoine s'y oppoſa encore, & ſe mit à crier que le vol des oyſeaux étoit contraire & le défendoit. Alors Ceſar ceda à cette réſiſtance ſi opiniâtre, & abandonna Dolabella qui en fut très-fâché. Il paroiſſoit même que Ceſar n'avoit pas moins de mépris pour Dolabella, que pour Antoine ; car on dit que quelqu'un de ſes amis les déferant auprès de lui comme des gens ſuſpects & capables de quelque méchant coup, il répondit : *Ce ne ſont pas ces gras & ces poupins que je crains, mais plûtôt ces maigres & ces pâles*, en montrant Brutus & Caſſius par la conjuration deſquels il devoit être tué. Et ce fut Antoine même, qui, ſans le vouloir, leur donna un prétexte très-honnête d'en former le projet.

Ceſar avoit autant de mépris pour Dolabella que pour Antoine.

Antoine donne le prétexte à la conjuration contre Ceſar.

Les Romains célébroient alors la fête des Lupercales, & Ceſar vêtu d'une robe triomphale & aſſis dans la place ſur la Tribune, ſe divertiſſoit à regarder les Coureurs, car c'eſt la coûtume que les jeunes gens des plus nobles maiſons, & les Magiſtrats mêmes courent tout nuds & tout luiſants d'huile & avec des lanieres blanches, qu'ils portent à la main, ils frappent par maniere de jeu

Ceſar regarde de la Tribune les coureurs des Lupercales au mois de Février, & eſt tué le mois d'Avril ſuivant.

ceux qu'ils rencontrent. Antoine étoit un de ceux qui couroient, mais laiſſant-là l'uſage ancien, il prit une couronne de laurier autour de laquelle il entortilla un diadême, & s'approchant de la Tribune, où Ceſar étoit aſſis, il ſe fit ſoulever par ſes compagnons, & voulut mettre cette couronne ſur la tête de Ceſar comme de celui qui ſeul étoit digne de regner. Ceſar la repouſſa & détourna la tête, & tout le peuple ravi, ſe mit à battre des mains. Antoine ne ſe rebuta point, & tâcha encore de placer ſa couronne; Ceſar la repouſſa encore, & ils furent ainſi long-tems l'un & l'autre dans cette conteſtation & dans cette eſpece de combat. Mais quand Antoine avoit le deſſus, on n'entendoit qu'un petit nombre d'amis qui lui applaudiſſoient, au lieu que quand Ceſar le repouſſoit, tout le peuple témoignoit ſa joye par ſes battements de mains & par ſes cris. Et c'étoit une choſe bien ſurprenante & bien merveilleuſe que ceux qui ſouffroient en effet qu'on exerçât ſur eux toute la puiſſance deſpotique des Rois, redoutaſſent & déteſtaſſent le ſeul titre de Roi, comme la ruine entiere de leur liberté. Ceſar, plein d'émotion & de trouble, ſe leva donc de ſon ſiege, & entr'ouvrant ſa robe, & ſe découvrant le cou, il ſe mit à crier *qu'il l'offroit à qui voudroit le frapper*. La couronne qui fut miſe ſur une de ſes ſtatuës, fut déchirée par quelques Tribuns que le peuple ſuivit & accompagna avec de grandes bénédictions & de grands battements de

Antoine tâche de mettre une couronne ſur la tête de Ceſar qui la repouſſe pluſieurs fois.

Sage réflexion de Plutarque.

Les hommes ſont ſouvent plus choquez des noms que des choſes.

de mains. Ainſi ils exclurent Ceſar de l'Empire qu'il affectoit. Mais ce fut ce qui encouragea & fortifia Brutus & Caſſius à conſpirer contre lui. Après qu'ils eurent choiſi les amis qu'ils croyoient les plus ſûrs & les plus fidéles pour leur deſſein, ils déliberoient ſur Antoine pour ſçavoir s'ils le mettroient de la partie. La plûpart étoient d'avis de s'ouvrir à lui & de l'admettre, mais Trebonius s'y oppoſa, car il dit que dans le tems qu'ils étoient allez au-devant de Ceſar, qui revenoit de ſon dernier voyage d'Eſpagne, Antoine l'avoit toûjours accompagné pendant le voyage & avoit logé avec lui dans tout le chemin. Il ajoûta qu'un jour il avoit touché cette corde tout doucement & avec la précaution néceſſaire, qu'Antoine l'avoit fort bien entendu, mais qu'il avoit fait ſemblant de ne pas l'entendre, & que cependant il n'en avoit jamais rien découvert à Ceſar, & qu'il leur avoit fidelement gardé le ſecret. Enſuite ils délibererent ſi après avoir tué Ceſar, ils ne tuëroient pas auſſi Antoine, & ce fut Brutus qui l'empêcha, voulant qu'une

Les Conjurez déliberent s'ils mettront Antoine de la partie.

Trebonius les en empêche. Ses raiſons.

Ils déliberent s'ils ne le tuëront pas auſſi après avoir tué Ceſar.

Brutus l'empêche.

Ainſi ils exclurent Ceſar de l'Empire qu'il affectoit.] C'eſt le ſens de ce paſſage tel qu'il eſt dans le Grec, Καίσαρα ὁ δεσποτὴς ἀπέφηνεν. Mais je croi que ceux qui ont lû Καίσαρ ὁ δεσποτὴς ἀπέφηνεν, *Et Ceſar les dépoſa de leur Charge*, ont eu raiſon. Car cela eſt conforme à ce que Suetone écrit. *Et Tribuni plebis Epidius Marcellus, Ceſetiuſque Flavus coronæ faſciam detrahi, hominemque duci in vincula juſſiſſent, dolens ſeu parum proſpere motam regni mentionem, ſive, ut ferebat, ereptam ſibi gloriam recuſandi, Tribunos graviter increpitos poteſtate privavit.* Ce qui ſuit prouve même que c'eſt ce que Plutarque a écrit.

action qu'ils avoient le courage d'entreprendre pour le maintien des loix & de la liberté, fût pure & nette de toute injuſtice. Mais comme ils craignoient la grande force d'Antoine & l'autorité que ſa Charge lui donnoit, ils lui détacherent quelques-uns des conjurez, afin que quand Céſar ſeroit entré au Senat, & qu'on ſeroit ſur le point d'exécuter l'entrepriſe, ils fiſſent ſemblant d'avoir à l'entretenir de quelque affaire importante, & que s'empreſſant autour de lui, ils le retinſſent dehors. Cela ayant été exécuté de point en point comme il avoit été convenu, & Céſar ayant été tué au milieu du Senat, Antoine prit d'abord l'habit d'un eſclave, & ſe cacha. Mais après cela voyant que les conjurez ne faiſoient aucune violence à perſonne, & qu'ils s'étoient retirez au Capitole, il leur perſuada d'en deſcendre après avoir pris de lui ſon fils pour ôtage, & le ſoir même il donna à ſouper à Caſſius, & Lepidus traita Brutus.

Ils ne croyoient pas qu'il y eût la moindre injuſtice à tuer Ceſar. Quel aveuglement ! Il étoit Conſul.

Conduite d'Antoine après le meurtre de Ceſar.

Le lendemain il aſſembla le Senat, & propoſa qu'on publiât une amniſtie générale, & que l'on aſſignât des provinces à Caſſius & à Brutus. Le Senat confirma ces deux propoſitions, & ordonna de plus qu'on ne changeroit rien de tout ce que Céſar avoit établi. Ainſi Antoine ſortit du Senat le plus brillant & le plus glorieux homme du monde, car on lui donnoit tout l'honneur d'avoir éteint la guerre civile, & d'avoir mené à une heureuſe fin avec toute l'adreſſe & toute la

Antoine a tout l'honneur d'avoir éteint la guerre civile.

prudence d'un grand homme d'Etat, & d'un grand politique, des conjonctures pleines de troubles infinis & de difficultez qui paroiſſoient inſurmontables. Mais l'enflure que lui cauſa la grande opinion que le peuple avoit de lui, chaſſa bien-tôt de ſa tête tous ces raiſonnemens ſages; il s'imagina qu'il ſeroit le premier de l'Empire, s'il avoit ruiné & détruit Brutus.

La grande opinion que le peuple avoit de lui, lui donne une vanité qui lui fait tourner la tête.

Il arriva par hazard que comme on portoit le corps de Céſar ſur le bucher, il prononçoit l'Oraiſon funebre du défunt dans la place, comme c'étoit la coûtume de ces tems-là. Voyant donc le peuple déja merveilleuſement ému & attendri par ſon diſcours, il mêla tout d'un coup à ſes éloges les figures les plus vehementes, & les tours les plus capables d'exciter la pitié, dans des eſprits ſur-tout que ſon éloquence avoit déja remplis de paſſion. Et en finiſſant il montra au peuple & ſecoua à ſes yeux les habits du mort tout enſanglantez & percez de pluſieurs coups, & ſe mit à appeller les auteurs de ce meurtre *des ſcelerats* & *des parricides*. Cela remplit d'une telle fureur tous les aſſiſtans, que ſans aller plus loin ils brûlerent dans la place même le corps de Ceſar, en entaſſant les bancs & les tables pour lui en faire un bucher, & que prenant au milieu du feu des tiſons ardens, ils allerent chez les meurtriers pour brûler leurs maiſons & pour les combattre. Cela obligea Brutus & les autres à ſortir promptement de la ville.

Il fait l'Oraiſon funebre de Ceſar.

Il excite le peuple par ſon éloquence, & en lui montrant la robe de Ceſar toute ſanglante.

Bucher de Ceſar.

Cependant les amis de Céſar ſe joignent à Antoine, & ſa veuve Calpurnia lui confiant tout ce qu'elle avoit d'argent chez elle, porta en dépôt dans ſa maiſon juſqu'à quatre mille talens. Elle lui remit auſſi entre les mains les mémoires du défunt où il avoit écrit non-ſeulement tout ce qu'il avoit fait dans le Gouvernement, mais encore tout ce qu'il avoit reſolu de faire. Antoine ſe ſervant de l'occaſion, y inſera tout ce qu'il voulut, fit pluſieurs Officiers, & pluſieurs Senateurs, rappella des bannis, & remit en liberté beaucoup de priſonniers, comme ſi tout cela avoit été ainſi arrêté & reſolu par Ceſar. C'eſt pourquoi les Romains en plaiſantant, appelloient tous ces gens-là *Orcines* ou *Charonites*, car lorſqu'on leur demandoit leur titre, ils étoient réduits à l'aller chercher dans le Regiſtre d'un mort.

Douze millions. V. les Rem. ſur la vie de Ciceron, pag. 157.

Antoine inſere tout ce qu'il lui plaît dans les mémoires de Ceſar, que Calpurnia lui a remis.

Orcines & Charonites, c'eſt-à-dire, ſortis des Enfers.

Antoine fit tout le reſte avec une puiſſance abſoluë & deſpotique, ſe trouvant alors Conſul, & ayant ſes deux freres dans les premieres charges. Car Caïus Antonius étoit Préteur, & Lucius Antonius Tribun du peuple.

Le jeune Ceſar arrive à Rome, & va rendre ſes premiers devoirs à Antoine.

Les choſes étant en cet état, le jeune Céſar arrive à Rome; il étoit fils de la niéce du défunt, qui par ſon teſtament l'avoit, dit-on, déclaré héritier de tous ſes biens. Et il étoit à Apollonie dans

C'eſt pourquoi les Romains, en plaiſantant, appelloient tous ces gens-là Orcines *ou* Charonites.] *Quos Orcinos vulgus vocabat*, dit Suetone. C'eſt ainſi qu'on appelloit les eſclaves qui étoient mis en liberté par le teſtament que leur maître avoit fait au lit de la mort.

le tems que ſon oncle fut tué. En arrivant il alla rendre ſes premiers devoirs à Antoine comme à l'ami particulier de ſon oncle, qu'il appelloit ſon pere, parce qu'il l'avoit adopté. Après les premiers complimens, il lui parla du dépôt qui lui avoit été confié, car par une clauſe expreſſe du teſtament il devoit donner ſoixante-quinze drachmes à chaque Romain.

Il lui demandoit l'argent qui lui avoit été confié.

Trente-ſept livres dix ſols.

Antoine ne fit d'abord aucun compte de lui, le regardant comme un jeune homme qui ne méritoit pas grande conſidération, & lui dit qu'il n'y penſoit pas, & qu'également dépourvu & de bons ſens & d'amis il alloit ſe charger d'un fardeau, qui étoit au-deſſus de ſes forces, en acceptant la ſucceſſion de Céſar.

Antoine veut empêcher le jeune Octave d'accepter la ſucceſſion de Ceſar.

Le jeune Octave ne ſe rendant point à ſes raiſons, & continuant de lui demander ſon argent, Antoine commença à dire & à faire contre lui tout ce qu'il put imaginer de plus deſobligeant & de plus offençant, continua de même, car il s'oppoſa à lui quand il brigua la charge de Tribun du peuple, & quand il voulut faire porter dans le théatre le ſiege doré que le Senat avoit accordé à ſon oncle, il le menaça de le traîner en priſon, s'il ne ceſſoit d'émouvoir le peuple. Mais après que

Il s'oppoſe à lui en tout.

Siege d'or que le Senat avoit accordé à Ceſar.

Antoine menace Octave de le traîner en priſon.

Et quand il vouloit faire porter dans le théatre le ſiege doré que le Senat avoit accordé à ſon oncle.) Car le Senat avoit accordé à Ceſar la permiſſion de faire porter dans tous les théatres un ſiege doré avec une couronne d'or & de pierreries, comme on faiſoit pour les Dieux. Dion Liv. XLIV. le jeune Octave ne vouloit pas laiſſer perdre un ſi grand privilege.

le jeune Octave se fut jetté entre les bras de Ciceron & de tous les autres qui haïssoient Antoine, que par leur moyen il se fut insinué dans les bonnes graces du Senat, & que de son côté il eut attiré à lui le peuple & rassemblé les vieux soldats des differentes colonies où ils étoient dispersez, Antoine commença à craindre, & s'abouchant avec lui dans le Capitole, ils entrerent dans quelque accommodement.

Il s'abouche avec Octave dans le Capitole.

Songe d'Antoine.

La nuit qui suivit cette entrevûë, Antoine eut un songe assez étrange ; il lui sembla que la foudre tombant sur lui, l'avoit blessé à la main droite, & peu de jours après on lui rapporta que le jeune César lui dressoit des embûches. César s'en défendoit, mais il n'en étoit pas cru. Voilà leur inimitié qui éclata de nouveau, & l'un & l'autre se mirent à parcourir toute l'Italie pour sollic iter par de grandes récompenses les Veterans, & pour prévenir chacun son compagnon à attirer à lui les Legions qui étoient encore en armes. Ciceron qui avoit le plus de crédit & d'autorité dans la ville excitoit tout le monde contre Antoine, & enfin il persuada au Senat de le déclarer ennemi public, d'envoyer à César les faisceaux avec tous les autres ornemens de Préteur, & de donner ordre à Hirtius & à Pansa de marcher avec des troupes contre Antoine pour le chasser de l'Italie. Hirtius & Pansa étoient Consuls cette même année. Ils donnerent bataille à Antoine près de la ville de Modene, & ils remporterent une vic-

On rapporte à Antoine qu'Octave lui dresse des embûches.

Antoine déclaré ennemi public.

Battu par les Consuls Hirtius & Pansa.

toire ſignalée, mais ils y périrent tous deux. Le jeune Céſar y combattit avec eux, & y fit le devoir de ſoldat & de Capitaine.

Antoine mis en fuite, ſe trouva dans les dernieres extrémitez ; la plus grande fut la faim. Mais il avoit cela naturellement que dans l'adverſité il devenoit ſuperieur à lui-même, & que les malheurs le rendoient très-ſemblable à l'homme de bien. Véritablement c'eſt une choſe aſſez commune aux hommes de ſentir le beſoin qu'ils ont de la vertu quand ils ſe trouvent réduits dans de grandes néceſſitez. Mais il n'eſt pas donné à tous dans les grands revers de ſuivre ce qu'ils approuvent, ni de fuir ce qu'ils condamnent, la plûpart retombent par foibleſſe dans leurs premieres habitudes, & démentent dans la pratique tous ces grands ſentimens.

Sa force & ſa conſtance dans l'adverſité.

Cela eſt ordinaire dans les malheurs, on cherche des reſſources dans la vertu.

Belle reflexion de Plutarque.

Il n'en fut pas de même d'Antoine, il fut en cette occaſion un exemple merveilleux pour tous les ſoldats, qui après l'avoir vû vivre dans le luxe, dans les délices, & dans la plus grande abondance, le voyoient boire ſans peine de l'eau corrompuë & ſe nourrir de fruits ſauvages & de racines ; on dit même qu'en paſſant les Alpes lui & ſes gens ſe nourrirent d'écorce d'arbres, & qu'ils mangerent des animaux, dont les hommes n'avoient jamais mangé. Leur deſſein étoit de ſe joindre aux Legions que commandoit Lepidus, qui paſſoit pour l'ami particulier d'Antoine, & qui par ſon moyen avoit tiré de grands avantages de l'amitié de Céſar.

Son grand courage dans les plus grandes extrémitez.

Ses troupes & lui ſe nourriſſent d'écorce d'arbres & d'animaux dont on n'avoit jamais mangé.

Quand il fut arrivé & campé près de lui, voyant qu'il ne recevoit aucune honnêteté, ni aucune amitié de ſa part, il reſolut de mettre le tout pour le tout, & d'aller lui-même. Il avoit les cheveux négligez & la barbe fort grande, car il l'avoit laiſſé croître depuis la perte de la bataille. Prenant donc une robe noire, il s'approcha des retranchemens de Lepidus, & commença à lui parler. La plûpart des ſoldats de Lepidus étant déja touchez de le voir en cet état, & attendris de plus par ſes paroles, Lepidus qui craignit les ſuites, commanda qu'on fît ſonner les trompettes, afin que le bruit empêchât Antoine d'être entendu. Les ſoldats furent encore plus touchez de compaſſion, & lui envoyerent ſecretement porter parole par Lelius & par Clodius déguiſez en Courtiſanes, *qu'il n'avoit qu'à attaquer avec confiance le camp de Lepidus, que la plûpart étoient diſpoſez à le recevoir, & à tuer même Lepidus, s'il en donnoit l'ordre.*

Il s'approche en robe noire des retranchemens de Lepidus pour le gagner.

Lepidus empêche ſes ſoldats de l'entendre.

Lelius & Clodius vont trouver Antoine déguiſez en Courtiſanes.

Les Soldats de Lepidus l'appellent & lui offrent de tuer leur Général.

Antoine ne voulut pas permettre qu'on touchât à Lepidus, & le lendemain à la pointe du jour il marcha à la tête de ſes troupes, ſonda le gué d'une riviere qui ſéparoit les deux camps, & ſe jettant le premier dans l'eau il paſſa à l'autre rive, voyant déja la plûpart des ſoldats de Lepidus lui tendre les mains, & arracher les paliſſades pour le recevoir. Etant donc entré dans le camp ſans aucune peine, & s'étant rendu maître de tout, il traita Lepidus avec beaucoup de douceur & d'humanité, car il l'embraſſa & l'appella ſon pere,

Belle action d'Antoine.

Il entre dans le Camp de Lepidus qui ſe rend à lui.

Bon traitement qu'il fait à Lepidus.

pere, & pendant qu'il avoit en effet toute l'autorité, il continua de lui laiſſer le titre de Général avec tous les honneurs qui l'accompagnent. Cette douceur porta Munatius Plancus, qui étoit campé près de-là avec un gros corps de troupes, à venir ſe joindre à lui.

Munatius Plancus ſe rend à lui avec ſes troupes.

Redevenu donc grand & puiſſant par ces renforts; il repaſſa les Alpes pour retourner en Italie, menant avec lui dix-ſept legions & dix mille chevaux, ſans compter ſix legions qu'il laiſſa pour la garde de la Gaule ſous les ordres d'un certain Varius, un de ſes familiers qui bûvoit toûjours avec lui, & qu'on appelloit *Cotylon*, c'eſt-à-dire, *la taſſe*.

Antoine rentre en Italie avec une groſſe armée.

Varius ami d'Antoine appellé Cotylon. *Ciceron l'appelle* Cotyla.

Ceſar renonça à toutes les liaiſons qu'il avoit priſes avec Ciceron, voyant qu'il n'avoit de vûës que pour la liberté, & par ſes amis il fit faire à Antoine des propoſitions d'accommodement. Ils s'aboucherent donc tous trois, Ceſar, Lepidus, & Antoine dans une petite Iſle qui eſt environnée de la riviere près de Bologne, & ils furent là enſemble trois jours. Ils convinrent facilement de toutes choſes, & ils partagerent entre eux l'Empire, comme on partage entre freres un héritage paternel. Mais ils eurent de grandes diſputes & beaucoup de peine à s'accorder ſur ceux qu'ils vouloient proſcrire, chacun voulant faire périr ſes ennemis & ſauver ſes amis & ſes parents. Mais enfin la haine & la vengeance l'emporterent ſur l'amitié & ſur la parenté. Ceſar abandonna Ciceron à

Antoine, Lepidus & le jeune Ceſar s'abouchent près de Boulogne; & là naquit le Triumvirat.

Sacrifices réciproques que se font les Triumvirs.

Antoine; Antoine sacrifia à Cesar Lucius Cesar, qui étoit son oncle maternel, & Cesar & Antoine souffrirent que Lepidus mît son propre frere Paulus parmi les proscripts. D'autres prétendent que ce furent eux qui l'exigerent & qu'il y donna les mains. Je ne crois pas que jamais il ait été rien fait de plus cruel & de plus brutal que cet échange. Car en payant ainsi le meurtre par le meurtre, ils tuoient chacun également ceux que les autres leur abandonnoient, & ceux qu'ils abandonnoient aux autres. Mais leur injustice étoit extrême à l'égard de leurs amis qu'ils sacrifioient avec la derniere inhumanité sans avoir contre eux aucun sujet ni de haine, ni de plainte.

Celà est plus vrai semblable.

Jugement de Plutarque sur ce traité du Triumvirat.

Cet horrible traité étant fait, les soldats qui étoient aux environs, voulurent que leur amitié fût scellée par l'alliance, & que Cesar épousât Clodia, fille de Fulvie, femme d'Antoine. Et ce mariage étant accordé, ils firent le rolle de ceux qu'ils condamnoient à la mort, & il y eut jusqu'à trois cents proscripts. Antoine exigea que celui qui tuëroit Ciceron, lui couperoit la tête & la main droite qui avoit écrit les Oraisons qu'il avoit faites contre lui. Et quand on les lui apporta, il les regarda avec grand plaisir, & fut si transporté de joye, qu'il éclata de rire par plusieurs fois, & après s'être bien saoulé de ce spectacle, il ordonna qu'on allât les planter au milieu de la place sur la tribune, comme insultant

Mariage de Cesar avec Clodia fille de Fulvie.

Antoine exige qu'on lui apporte la tête & la main droite, ou, comme il dit ailleurs, les deux mains de Ciceron.

Il éclate de rire en les voyant.

encore au mort, & ne ſentant point qu'il inſultoit bien plûtôt à ſa fortune, en ſouillant & en deshonorant ainſi la puiſſance dont il abuſoit ſi ouvertement. Son oncle Lucius Ceſar, comme on le cherchoit, & qu'on le pourſuivoit par tout, ſe refugia chez ſa ſœur; les meurtriers y arriverent preſque en même-tems, voulurent entrer par force dans ſa chambre, mais elle courut à la porte, & ſe tenant ſur le ſeuil les bras étendus, elle cria par pluſieurs fois: *Vous ne tuërez point Lucius Ceſar que vous ne m'ayez tuée la premiere, moi, la mere de vôtre Général.* Par cette fermeté elle cacha & ſauva ſon frere. Cette domination de ces trois perſonnages, qu'on appella Triumvirat, fut très-odieuſe & très-inſupportable aux Romains, & le principal blâme en tomba ſur Antoine, qui étoit plus âgé que Ceſar, & plus puiſſant que Lepidus, & qui n'eut pas plûtôt ſecoué le joug des affaires, qu'il retomba dans ſa vie ordinaire toute pleine de diſſolution & de débauche.

Beau jugement de Plutarque ſur cette action d'Antoine.

Mere d'Antoine.

La haine du Triumvirat tombe principalement ſur Antoine.

A cette mauvaiſe réputation qu'il avoit dans le public, ſe joignit encore une grande haine qu'excita contre lui la maiſon qu'il habitoit, qui avoit été au grand Pompée, à ce perſonnage qui n'étoit pas moins admiré pour ſa grande temperance, & pour la vie reglée & populaire qu'il avoit toûjours menée, que pour ſes trois triomphes ſi pompeux & ſi éclatans. Car on étoit indigné de voir que cette maiſon, preſque toûjours fermée aux Officiers d'armée, aux Ge-

Eloge de Pompée.

Maiſon de Pompée habitée par Antoine, avec quelle difference.

néraux, & aux Ambaſſadeurs, que l'on répouſſoit à la porte avec inſolence, étoit toûjours pleine de mimes, de farceurs, de bâteleurs, de bouffons, & de flatteurs toûjours yvres, à l'entretien deſquels on dépenſoit ces ſommes immenſes que l'on ramaſſoit avec tant d'extorſions, & par des voyes ſi violentes. Car non ſeulement ils confiſquoient & vendoient les biens des proſcripts, dont ils fraudoient leurs veuves & leurs enfants par toutes ſortes de calomnies, & établiſſoient les impôts les plus extraordinaires & les plus injuſtes, mais encore ayant ſçû que pluſieurs, tant Citoyens, qu'étrangers, avoient mis de groſſes ſommes en dépôt dans le temple des Veſtales, ils allerent les enlever par force. Et comme rien ne pouvoit ſuffire à l'avidité & à la prodigalité d'Antoine, Ceſar voulut qu'il partageât avec lui les finances. Ils partagerent auſſi l'armée pour aller tous deux en Macedoine contre Brutus & Caſſius, & laiſſerent à Lepidus le gouvernement de Rome.

Extorſions & violences des Triumvirs pour avoir de l'argent.

Ceſar & Antoine partagent les finances & le commandement des troupes, & vont en Macedoine.

Quand ils furent arrivez ſur les lieux en état de commencer la guerre, & qu'ils furent campez à la vûë des ennemis, Antoine oppoſé à Caſſius, & Ceſar oppoſé à Brutus, il n'y eut du côté de Ceſar aucun exploit conſidérable, au lieu qu'Antoine remportoit tous les jours quelque avantage, & fut toûjours vainqueur. Car dans la premiere bataille Ceſar fut battu par Brutus, perdit ſon Camp, & penſa être pris, n'ayant préve-

Ceſar battu par Brutus dans la premiere bataille de Philippes.

nu que d'un moment ceux qui le pourſuivoient. Il écrit pourtant lui-même dans ſes Commentaires que ſur un ſonge qu'avoit eu un de ſes amis, il s'étoit retiré un peu avant la charge. Mais Antoine défit Caſſius, quoiqu'il y ait des gens qui ont écrit qu'Antoine ne ſe trouva pas à la bataille, & qu'il arriva après la défaite lorſqu'on étoit à la pourſuite des ennemis. Dans cette déroute Caſſius fut tué par un de ſes affranchis nommé Pindarus, le plus fidéle de ſes ſerviteurs, qui vaincu enfin par ſes inſtantes prieres & par ſes ordres lui paſſa ſon épée au travers du corps. Car Caſſius ne ſçavoit pas que Brutus avoit vaincu de ſon côté.

Commentaires du jeune Ceſar.

Antoine défait Caſſius.

Caſſius tué à ſa priere par ſon affranchi.

Peu de jours après ſe donna la ſeconde bataille où Brutus ayant été vaincu, ſe tua de ſa propre main. Antoine remporta preſque tout l'honneur de cette victoire, d'autant plus que Ceſar étoit malade quand le combat fut donné. Ayant trouvé ſur le champ de bataille le corps de Brutus, il lui fit quelques reproches ſur la mort de ſon frere Caïus, que Brutus avoit fait mourir en Macedoine pour venger la mort de Ciceron. Il dit pourtant qu'il rejettoit la mort de ſon frere bien

Seconde bataille de Philippes.

Antoine remporte tout l'honneur de cette victoire.

Il parle au corps de Brutus.

Il écrit pourtant lui-même dans ſes Commentaires que ſur un ſonge qu'avoit eu un de ſes amis, il s'étoit retiré un peu avant la charge.] Il faut expliquer ce paſſage par un paſſage de la vie de Brutus, où il eſt dit que le Medécin de Céſar, M. Artorius ayant eu un ſonge qui lui ordonna de faire ſortir Ceſar de ſa tente, car il étoit alors malade, il obéït ſur l'heure, & le fit tranſporter bien à propos, &c. Dion écrit qu'il fut à la bataille, mais ſans armes comme un homme malade.

plus sur Hortensius, que sur Brutus. En effet il ordonna qu'on immolât Hortensius sur le tombeau de son frere, & au contraire ôtant lui-même sa cotte-d'armes qui étoit d'un très-grand prix, il la jetta sur le corps de Brutus, & ordonna à un de ses affranchis de rester auprès de lui, & d'avoir soin de ses funerailles. Quelque tems après, ayant été informé que cet affranchi n'avoit pas brûlé sa cotte-d'armes avec le corps, & qu'il avoit soustrait une bonne partie de la dépense qu'il avoit ordonnée pour ses obseques, il le fit mourir.

Honneurs qu'il fait au corps de Brutus.

Cesar malade se fait porter à Rome.

Après cette victoire, Cesar se fit porter à Rome, où le bruit commun étoit qu'il ne réchapperoit pas de sa maladie, & qu'il ne vivroit pas longtems ; & Antoine alla parcourir les hautes Provinces de l'Asie pour ramasser de l'argent, & passa en Grece avec une nombreuse armée. Car comme ils avoient promis à chaque soldat cinq mille drachmes, ils étoient obligez de faire des impositions & de recourir à des exactions très-fortes. Mais d'abord à son arrivée il ne fut pas fort à charge, ni fort incommode aux Grecs, au contraire il se divertissoit à entendre les disputes & les

Antoine va en Asie, & passe en Grece.

Deux mille cinq cent livres.

Occupations d'Antoine en Grece.

Il se divertissoit à entendre.) Ce passage est corrompu dans le texte. Henri Etienne a fort bien veu qu'au lieu de ἔπρεπε, il faut lire comme dans un Ms. ἐπρέπε & αὐτῷ, au lieu de αὐτῶ, en faisant ainsi la construction ἐπρέπε τὸ παίζον αὐτῶν, mot à mot, *il prenoit tout son plaisir à*, &c. C'est-à-dire, il faisoit tout son plaisir, tout son amusement de, &c. Ensuite au lieu de ὀπώρεια, il faut lire ἐπ' ἀκοὰς.

dissertations de leurs gens de Lettres, à voir leurs combats & leurs exercices, & à assister aux cérémonies de leurs initiations. Il leur rendoit la justice avec toute sorte de douceur & d'humanité, & prenoit grand plaisir à s'entendre appeller *Philellen*, encore plus quand on l'appelloit *Philathenaios*, & fit de grands dons à la ville. Ceux de Megare, à l'envi des Atheniens, voulurent aussi faire voir à Antoine les raretez de leur ville, & le prierent de venir voir leur Hôtel où ils tenoient le Conseil; Antoine y alla; les Megariens lui ayant demandé comment il le trouvoit, *Petit*, dit-il, *& prêt à tomber.* Il fit aussi prendre la mesure du temple d'Apollon Pythien, comme pour le faire achever, & il le promit ainsi au Senat.

Amateur des Grecs.

Amateur des Atheniens.

Mais après qu'ayant laissé en Grece Lucius Censorinus pour y commander, il fut passé en Asie, qu'il eut commencé à tâter des richesses de ces Provinces, qu'il eut vû les Rois venir à sa porte lui faire la cour, & les Princesses & les Reines lui envoyer à l'envi des présens, & se parer pour gagner ses bonnes graces, alors pendant que Cesar de son côté étoit accablé à Rome de guerre & de séditions, lui plein de loisir & dans le sein de la paix, il se laissoit entraîner par ses passions dans sa premiere vie voluptueuse & desordonnée. Car dès qu'un Rhexenor, joueur de lyre, un Xuthus, joueur de flûte, un Metrodore baladin, & les autres menestriers, farceurs & bâteleurs Asiatiques, qui tous surpassoient

Les honneurs qu'il reçoit en Asie, & les richesses qu'il y trouve le replongent dans ses dissolutions.

Rhexenor, joueur de lyre, Xuthus, joueur de flûte, & Metrodore baladin.

infiniment en plaiſanteries, bouffonneries & bons mots, toutes les autres peſtes qu'il avoit amenées d'Italie, ſe furent gliſſez dans ſa Cour, il n'y eut plus ni retenuë, ni bornes, tout le monde ſe piquant de faire comme lui. Toute l'Aſie, comme la ville, dont parle Sophocle au commencement d'une de ſes Tragedies, *étoit pleine de fumée d'encens, elle retentiſſoit par tout du bruit des gemiſſements & des prieres.* Quand il fit ſon entrée dans Epheſe, il étoit précedé par une troupe de femmes déguiſées en Bacchantes, & de jeunes hommes déguiſez en Satyres & en Pans. Toutes les ruës étoient pleines de couronnes de lierre & de thyrſes; elles retentiſſoient du bruit des flûtes, des chalumeaux, & autres inſtruments; par tout on entendoit des gens qui avec de grandes acclamations l'appelloient Bacchus, le pere doux & benin, le pere de la joye. Et il étoit tel pour quelques-uns; mais pour d'autres il étoit très-cruel & très-feroce, & le pere de la douleur & de l'affliction; car il ôtoit aux plus de gens de bien & aux plus nobles tous leurs biens, pour les donner à ſes flatteurs, & à ſes infames qui le gouver-

Belle application d'un paſſage de Sophocle.

Entrée d'Antoine dans Epheſe.

Il eſt appellé Bacchus.

Antoine pere de la douleur & de l'affliction.

Toute l'Aſie, comme la ville, dont parle Sophocle au commencement d'une de ſes Tragedies, étoit pleine de fumée d'encens.) Le paſſage de Sophocle eſt de la 1. Scene de l'Oepide. Le Poëte parle de Thebes qui étoit affligée d'une cruelle peſte qui la ravageoit & qui l'avoit déja épuiſée d'une partie de ſes habitans. Antoine étoit pour l'Aſie une peſte encore plus cruelle. Plutarque a un art admirable de faire un portrait horrible par une ſeule citation.

noient;

noient. Ils n'avoient qu'à demander le bien d'un homme plein de vie, comme s'il étoit mort, & ils l'obtenoient sur l'heure. Il donna la maison d'un homme de Magnesie à un de ses cuisiniers ; parce qu'il s'étoit surpassé lui-même à apprêter un grand repas. Enfin il imposa un second tribut aux villes, & un Orateur nommé Hybreas, parlant pour l'Asie, eut le courage de lui dire plaisamment & assez conformément au goût d'Antoine : *Si vous pouvez exiger de nous deux tributs chaque année, vous pouvez donc nous donner aussi chaque année deux Etez & deux Automnes.* Mais il ajoûta fortement & avec assez de danger pour lui, sur ce que l'Asie avoit déja fourni deux cent mille talens : *Si vous n'avez pas reçu les grandes sommes que nous avons données, redemandez-les à ceux qui les ont reçuës pour vous. Et si les ayant reçuës vous ne les avez plus, nous sommes perdus sans ressource.*

Il impose un second tribut aux villes.

Courageuse liberté d'un Orateur d'Asie, parlant à Antoine.

Six cent millions.

Il veut dire que tout l'or du monde ne suffiroit pas à un si grand dissipateur.

Ce mot piqua vivement Antoine, car il ignoroit la plûpart des désordres qui se commettoient à sa Cour. Et cette ignorance venoit moins de nonchalance & de paresse, que d'une certaine simplicité qui le portoit à avoir une confiance sans reserve en tous ceux qui l'obsédoient. Car il y avoit beaucoup de simplicité dans ses mœurs, & d'ailleurs il étoit naturellement assez pesant & peu subtil. Mais quand il venoit à apprendre les malversations qu'on avoit faites, il en ressentoit un cuisant déplaisir, & il les avouoit franche-

Antoine avoit une confiance outrée en tous ceux qui l'obsedoient.

Simplicité & pesanteur d'esprit d'Antoine.

Outré dans les punitions & dans les récompenſes, mais plus porté à récompenſer.

ment à ceux qui en avoient ſouffert. Il étoit outré & dans les punitions & dans les récompenſes, mais pourtant plus enclin à paſſer les bornes pour récompenſer, que pour punir. Sa maniere de plaiſanter & de brocarder étoit des plus piquantes, mais elle portoit avec elle ſa medecine & ſon correctif, c'eſt qu'il ſouffroit qu'on le raillât & qu'on le brocardât à ſon tour; & qu'il prenoit autant de plaiſir à être raillé qu'à railler. Et c'eſt ce qui contribua beaucoup à gâter ſes affaires, car comme il ſentoit qu'on lui diſoit franchement la vérité dans ces railleries, il étoit perſuadé qu'on ne mentoit point quand on le flattoit dans les affaires ſerieuſes, & ainſi il ſe laiſſoit prendre très-facilement aux louanges qu'on lui donnoit.

Sa maniere de plaiſanter.

Louanges mêlées de quelques vérités deſagreables ſont les plus dangereuſes.

Adreſſe des courtiſans d'Antoine pour le flatter.

Il ignoroit que ſes courtiſans mêloient à leurs éloges cette franche liberté de parler comme quelque choſe d'aſtringent & de piquant, pour empêcher par cette inſolence, comme par une eſpece d'amerture, la ſatieté & le dégoût, que pourroient lui cauſer leurs flatteries outrées dont ils l'enyvroient à table, & pour lui perſuader que quand ils lui cédoient dans les affaires importantes, & qu'ils ſe rendoient à ſon avis, ce n'étoit pas qu'ils cherchaſſent à lui plaire par

Ce n'étoit pas qu'ils cherchaſſent de lui plaire.) Il faut rétablir ici la leçon d'un Mſ. qui ajoute τὸ après διαμαχομένοις διαμαχομένοις τὸ τῶν ἐπὶ τῶν πραγμάτων ὄντων, &c. & où au lieu de ὁμιλοῦντες & ἡδόμενοι, on lit ὁμιλούντων ἡδομένων. De cette maniere le ſens eſt net & clair.

leur complaiſance, mais c'étoit qu'ils ne pouvoient s'empêcher de ſe reconnoître ſes inferieurs & en prudence & en ſageſſe.

L'amour de Cleopatre met le comble aux maux d'Antoine.

Antoine étant donc tel de ſa nature, ce qui mit le comble à ſes maux ce fut l'amour de Cleopatre qui vint reveiller en lui des paſſions encore cachées, ou endormies, & les allumer juſqu'à la fureur, & qui acheva d'éteindre & d'amortir quelques étincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui reſter, & être encore pour lui des reſſources de ſalut. Et voici de quelle maniere il fut pris :

Quand il partit pour la guerre contre les Parthes, il envoya ordre à Cleopatre de venir le joindre en Cilicie pour répondre aux charges & informations qu'il y avoit contre elle. On l'accuſoit d'avoir fourni beaucoup de choſes à Caſſius & à Brutus, & de les avoir ſecourus dans la guerre qu'ils avoient euë contre lui. Dellius, qui fut celui qu'il lui envoya, n'eut pas plûtôt vû la grande beauté de cette Princeſſe & reconnu la force, la grace, & l'adreſſe de ſes diſcours, qu'il ſentit bien que jamais Antoine ne ſe reſoudroit à faire le moindre mal à une perſonne ſi charmante, & qu'au contraire elle auroit bien-tôt auprès de lui le premier dégré d'autorité & de crédit. Il ſe mit donc à faire la cour à cette Egyptienne & à l'exhorter *d'aller en Cilicie*, comme dit Home-

Dellius envoyé à Cleopatre par Antoine.

D'aller en Cilicie, comme dit Homere, après s'être parée de tous les ornemens les plus capables de relever ſa beauté.] Dellius paro-

Heureuſe parodie d'un vers d'Homere faite par Dellius.

re, *après s'être parée de tous les ornemens les plus capables de relever ſa beauté*, & de ne pas craindre Antoine, le plus doux & le plus humain de tous les Généraux.

Cleopatre ajoûtant foi à ce que lui diſoit Dellius, & ſûre d'ailleurs de ſes charmes par toutes les épreuves qu'elle en avoit déja faites auprès de Jule Céſar, & du fils du grand Pompée, eſpera qu'elle pourroit auſſi captiver Antoine très-facilement, d'autant plus même que les autres ne l'avoient connuë que jeune fille encore, & lorſqu'elle n'avoit aucune expérience du monde; au lieu qu'elle alloit paroître devant Antoine à l'âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'eſprit & la vigueur de l'entendement pour manier & conduire les plus grandes affaires. Elle fit donc proviſion de préſens très-riches, de groſſes ſommes d'argent, & ſur-tout d'habits & d'ornemens très-magnifiques, qui répondoient à l'éclat de ſa fortune & à la grandeur & à la richeſſe de ſes états.

Cleopatre fait proviſion de quantité de riches préſens pour Antoine.

die ici le vers 162. du XIV. Liv. de l'Iliade, lorſque Junon délibere de tromper Jupiter en le portant à l'Amour. Elle prend le parti d'aller ſur le Mont Ida après s'être parée,

Ἐλθεῖν εἰς Ἴδην ἣν ἐντύνασαν ἑαυτὴν
Εἴπως ἱμείραιτο φιλοπτότητι.

Et Dellius dit ſeulement Ἐλθεῖν εἰς Κιλικίαν ἣν ἐντύνασαν, ce n'eſt qu'un ſeul mot. Ce qui fait voir l'uſage que ces Anciens faiſoient d'Homere, & combien ce Poëte étoit connu, puiſqu'un ſeul mot de ſes poëmes reveilloit leurs idées, & tenoit lieu d'un long détail. Ici ce ſeul mot ἣν ἐντύνασαν, dit tout ce que Junon a penſé, & ce que Dellius veut que Cleopatre penſe.

Et avec tout cela encore mettant ſes plus grandes eſperances en elle-même, dans ſes charmes, dans ſes attraits, & dans ſa bonne grace, plus redoutable que tous les enchantemens, elle ſe mit en chemin.

Sur ſa route elle reçut pluſieurs lettres d'Antoine & de ſes amis, qui la preſſoient de hâter ſon voyage, mais elle ne fit que rire & ſe mocquer de tous ces empreſſemens, & s'embarqua tout à ſon aiſe ſur le Cydnus dans un bateau dont la poupe étoit d'or, les voiles de pourpre, & les rames d'argent. Ces rames étoient maniées au ſon des flûtes, qui, joint à celui des chalumeaux & des lyres, faiſoit un concert délicieux; & elle, magnifiquement & galamment parée comme on peint la Déeſſe Venus, étoit couchée ſous un pavillon broché d'or. De jeunes enfans habillez comme les Peintres repréſentent les Amours, étoient à ſes deux côtez avec des éventails dont ils l'éventoient pour la rafraîchir, & ſes femmes, toutes d'une excellente beauté, & vêtuës comme les Nereides & comme les Graces, étoient les unes au gouvernail, & les autres aux cordages. Les deux rives du Fleuve étoient embaumées de l'odeur merveil-

Fleuve qui traverſe la Cilicie.

Magnificence & galanterie de Cleopatre qui va ſur le Cydnus trouver Antoine.

Au ſon des flûtes, qui, joint à celui des chalumeaux & des lyres, faiſoit un concert délicieux.) J'ai ſuivi la leçon d'un Mſ. où au lieu de συνῆρμοσμένης, on lit συνῆρμοσμένον, en le rapportant à ἀυλὸν, car ce n'étoit pas le bruit des rames qui s'accordoit avec le ſon des flûtes, mais c'étoit le ſon des flûtes qui s'accordoit avec celui des lyres & des chalumeaux, & faiſoit un délicieux concert par cette harmonie.

leuſe de l'encens & des caſſolettes admirables que l'on brûloit dans ſon vaiſſeau, & couvertes d'une foule innombrable d'hommes qui la ſuivoient, & qui accouroient de toutes parts ſur ſon paſſage ; d'un autre côté la foule de ceux qui venoient de la ville pour voir ce ſpectacle ſi ſurprenant, n'étoit pas moins grande.

Tout le peuple ſort au devant de Cleopatre, & Antoine demeure ſeul ſur ſon tribunal.

Dès qu'on ſçut qu'elle arrivoit, tout le peuple qui étoit reſté ſur la place, ſortit au-devant d'elle, juſques-là qu'Antoine qui étoit aſſis ſur ſon tribunal à rendre la Juſtice, demeura tout ſeul, & il ſe répandit par tout un bruit que c'étoit Venus qui venoit en maſque chez Bacchus pour le bien de l'Aſie. Elle ne fut pas plûtôt deſcenduë à terre, qu'Antoine l'envoya prier de venir ſouper chez lui ; mais elle lui manda de venir plûtôt ſouper chez elle. Et Antoine, pour lui montrer ſa complaiſance & ſa politeſſe, obéït à ſes ordres, & y alla. Il trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Mais ce qui le ſurprit plus que tout, ce fut la quantité des flambeaux dont ſes appartemens étoient éclairez, & qui étoient ſuſpendus ou appliquez de tous côtez & rangez avec tant d'art,

Magnificence du ſouper que Cleopatre donne à Antoine.

Antoine eſt ſurpris de la quantité de flambeaux dont ſes appartemens étoient éclairez.

Et il ſe répandit par tout un bruit que c'étoit Venus qui venoit en maſque chez Bacchus pour le bien de l'Aſie.] Ce paſſage avoit été mal expliqué, j'en ay fait autrefois une remarque ſur Horace Od. 1. Liv. IV. Horace veut que Venus aille en maſque chez Maxime, ſi elle cherche à enflammer un cœur digne d'elle. Et Plutarque nous dit que Cleopatre habillée en Venus va en maſque chez Bacchus, c'eſt-à dire, chez Antoine.

de varieté, & de ſymmetrie, ſoit en rond, ſoit en quarré, que de toutes les fêtes qui ſe trouvent décrites dans les Hiſtoires, c'étoit la plus admirable, & qui faiſoit le ſpectacle le plus raviſſant.

Le lendemain Antoine la traita à ſon tour, & il ſe piqua de la ſurpaſſer en magnificence, & en belle ordonnance; mais étant demeuré bien loin derriere, & ſe trouvant vaincu dans l'une & dans l'autre, il fut le premier à railler de ſa meſquinerie & de ſa groſſiereté, au prix de la ſomptuoſité, de l'élegance, & de la propreté de Cleopatre. Et cette Princeſſe voyant que toutes les railleries d'Antoine étoient très-groſſieres & qu'elles ſentoient le ſoldat, lui en donna ſans aucun ménagement, & avec beaucoup de hardieſſe & de confiance. Car on dit bien que ſa beauté, conſidérée à part en elle-même, n'étoit pas ſi incomparable ni ſi merveilleuſe qu'elle ravît d'abord en admiration ceux qui la voyoient; mais ſon commerce avoit un attrait dont on ne pouvoit ſe défendre; & ſa beauté & ſa bonne mine accompagnées des graces & des charmes de ſa converſation & de toute la douceur & de la gentilleſſe qui peuvent orner le plus heureux naturel, laiſſoient dans le cœur & dans l'eſprit un aiguillon qui piquoit juſqu'au vif. C'étoit d'ailleurs une volupté infinie de l'entendre ſeulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le ſon de ſa voix. Sa langue étoit comme un inſtrument à

Antoine eſt vaincu en magnificence par Cleopatre.

Les railleries d'Antoine étoient groſſieres & ſentoient le corps de garde.

Portrait de Cleopatre.

Douceur & harmonie du ſon de ſa voix.

Il n'y avoit preſque pas de nation dont elle ne parlât la langue.

Les Rois d'Egypte, qui étoient Macedoniens, n'avoient pû apprendre l'Egyptien qu'imparfaitement.

Cleopatre maîtreſſe abſoluë de l'eſprit d'Antoine.

Elle le mene à Alexandrie.

Le tems la plus précieuſe de toutes les dépenſes.

Cotterie appellée des Amimetobies, *c'eſt-à dire,* de ceux qui menent une vie inimitable.

pluſieurs cordes, qu'elle manioit facilement & dont elle tiroit, comme elle vouloit, toutes ſortes de ſons & de langage, il y avoit peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement, mais elle répondiot à la plûpart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Medes, aux Parthes. Elle ſçavoit encore pluſieurs autres langues, au lieu que les Rois qui avoient regné avant elle en Egypte, avoient à peine pû apprendre l'Egyptien, & quelques-uns d'entre eux avoient même oublié le Macédonien, qui étoit leur langue naturelle.

Elle prit donc ſi bien Antoine par tous ces charmes, & ſe rendit ſi abſolument maîtreſſe de ſon eſprit, que pendant que ſa femme Fulvie combattoit contre Céſar à Rome pour ſes interêts, que l'armée des Parthes, dont les Lieutenans du Roi avoient donné le commandement à Labienus qui avoit embraſſé leur parti, étoit déja dans la Meſopotamie, & toute prête à entrer en Syrie, comme ſi cela ne l'eût point regardé, il ſe laiſſa entraîner par cette Egyptienne à Alexandrie, où il paſſa, & perdit dans les jeux, dans les amuſemens, & dans les débauches d'un jeune homme fraîchement ſorti des écoles, ce qu'Antiphon appelloit la plus précieuſe dépenſe que l'homme puiſſe jamais faire, qui eſt le tems, car ils avoient entre eux une cotterie appellée des *Amimetobies*, ſe

Une cotterie appellée des Amimetobies.] Il y a dans le texte ἀμιμητοβίων traitant

traitant tous les jours les uns les autres avec une dépense excessive & incroyable. Le Medécin Philotas d'Amphisse disoit à mon ayeul Lamprias, qu'il étudioit alors en Medecine à Alexandrie, & qu'ayant fait connoissance avec un des Officiers de la bouche, cet Officier lui dit un jour *qu'il devroit bien aller voir la magnificence & le grand appareil d'un de ces soupers*; que, comme il étoit fort jeune, il se laissa tenter; qu'ayant été introduit dans la cuisine, entre plusieurs autres choses très-curieuses, il vit huit sangliers qu'on faisoit rôtir tout entiers; que sur cela il s'étonna du grand nombre des Convives qu'il devoit y avoir à ce souper; que l'Officier se prit à rire, & dit *qu'il n'y auroit pas tant de monde qu'il croyoit, & qu'ils ne seroient en tout que douze; mais qu'il falloit que chaque chose fût servie dans un point de perfection, qui se passoit & se gâtoit d'un moment à l'autre. Car il arrivera peut-être tout à l'heure qu'Antoine demandera à souper, & un moment après il défendra qu'on serve, parce qu'il demandera à boire, ou qu'il sera entré dans quelque conversation agréable qui l'amusera. C'est pourquoi on prépare, non un seul souper, mais plusieurs soupers, parce qu'il est difficile de deviner à quelle heure il voudra être servi.*

Ce que le Medecin Philotas avoit vû de plus surprenant dans la cuisine d'Antoine.

Voilà ce que Philotas disoit à mon ayeul. Il lui disoit encore que dans la suite du tems il fut de la Cour du fils aîné d'Antoine, qu'il avoit eu de Fulvie, & qu'il mangeoit à sa table avec tous ses amis,

Table particuliere du fils d'Antoine.

μιπος βίων. Mais Henry Etienne a eu raison de lire tout en un mot ἀμιμετοβίων.

toutes les fois qu'il ne mangeoit pas avec ſon pere, & il lui raeontoit qu'un ſoir à ſouper il y avoit à table un Medecin, qui faiſoit fort l'entendu, & qui les étourdiſſoit de ſon vain babil, & que lui Philotas, las de l'entendre, lui ferma enfin la bouche par ce ſophiſme, *il faut donner de l'eau froide à boire à celui qui a la fievre en quelque façon, or eſt-il que tout homme qui a la fievre, l'a en quelque façon, donc il faut donner de l'eau froide à boire à tout homme qui a la fievre.*

Sophiſme de Philotas pour faire taire un Medecin trop bableur.

Le Medecin fut ſi frappé de ce ſophiſme, qu'il demeura muet, & le jeune Antoine, ravi, ſe prit à rire de toute ſa force, & dit: *Philotas je te donne tout ce qui eſt là*, en lui montrant le buffet, qui étoit couvert de beaucoup de vaiſſelle d'argent. Philotas le remercia de ſa bonne volonté, car il étoit bien éloigné de croire qu'un enfant de cet âge pût donner de ſon autorité des choſes d'un ſi grand prix; mais le lendemain il vit arriver chez lui un Officier de la maiſon qui lui faiſoit apporter dans une grande manne toute cette vaiſſelle, & qui lui dit qu'il n'avoit qu'à la recevoir & qu'à la faire marquer. Comme il s'opiniâtroit à la refuſer, craignant d'être blâmé s'il la recevoit, l'Officier lui dit: *Comment, malheureux que vous êtes, vous balancez à recevoir ce preſent? Ne ſçavez-vous pas que celui qui vous le fait, c'eſt le fils*

Voilà un ſot Medecin de ſe laiſſer ſurprendre à ce ſophiſme.

Le jeune Antoine donne toute la vaiſſelle de ſon buffet à Philotas pour le ſophiſme.

Et qu'à la faire marquer.) Car on faiſoit mettre ſur ſa vaiſſelle ſes armes ou quelque autre marque pour la reconnoître. On voit des indices de cette coûtume dans les Anciens.

d'Antoine, qui pourroit vous donner autant de vaiſſelle d'or ! Il eſt vrai que ſi vous m'en croyez, vous en recevrez la valeur en argent, car peut-être que le pere de nôtre jeune homme redemandera quelqu'un de ces vaſes antiques qui ſont ſi recherchez & ſi eſtimez à cauſe de l'excellence de l'ouvrage & de la main de l'ouvrier. Voilà ce que mon ayeul me diſoit que Philotas leur racontoit très-ſouvent.

Amiot s'eſt fort trompé en attribuant ce diſcours au fils d'Antoine.

Pour revenir à Cleopatre, elle fit voir que Platon n'étoit qu'un ignorant dans la connoiſſance de l'art de la flatterie. Ce Philoſophe croyoit que cet art ne ſe pratiquoit qu'en quatre manieres differentes, mais elle trouva le ſecret de l'exercer en pluſieurs autres manieres qu'il ne connoiſſoit

L'art de la flatterie partagé en quatre eſpeces par Platon.

De ces vaſes antiques qui ſont ſi recherchez & ſi eſtimez.) Car les Romains étoient fort curieux de ces piéces antiques, & les recherchoient avec grand ſoin ; témoin ce que Damaſippe dit dans Horace, Sat. III. liv. II. Et qui ajoûte qu'il mettoit à une ſeule petite ſtatuë juſqu'à douze mille cinq cents livres.

Callidus huic ſigno ponebam millia centum.

Antoine, quoique groſſier & peu connoiſſeur, en avoit fait de grands amas. Il en jugeoit par la reputation, comme font encore aujourd'hui beaucoup de nos curieux.

Ce Philoſophe croyoit que cet art ne ſe pratiquoit qu'en quatre manieres.] Le paſſage de Platon eſt dans le Gorgias, où ce Philoſophe, après avoir défini les quatre arts qui ont pour but le ſoin de l'homme, ſçavoir deux pour l'ame, le *nomothetique* & le *dicaſtique*, & deux pour le corps, le *gymnaſtique*, qui répond au *nomothetique*, & l'*iatrique*, qui répond au *dicaſtique*, établit que l'article de la flatterie, Κολακευτικη ſe partage auſſi en quatre eſpeces, qu'il détaille dans la ſuite. Tom. I. p. 464. 465.

Mais elle trouva le ſecret de l'exercer en pluſieurs autres manieres qu'il ne connoiſſoit pas.] Mais ſi l'on y prend bien garde, toutes ces differentes manieres tombent dans quelqu'une des quatre eſpeces que Platon établit.

pas, car & dans les affaires ſerieuſes d'Antoine, & dans ſes jeux, & dans ſes plaiſirs, par tout elle imaginoit quelque nouvelle volupté, & quelque nouvelle gentilleſſe dont elle l'amuſoit, ne le perdant jamais de vûë, & ne le quittant ni nuit ni jour, toûjours occupée à le divertir, & à le retenir dans ſes chaînes. Elle jouoit aux dez avec lui, elle bûvoit avec lui, elle chaſſoit avec lui, & quand il faiſoit l'exercice des armes, elle étoit toûjours préſente. La nuit quand il couroit les ruës, & qu'il s'arrêtoit aux portes ou devant les fenêtres baſſes des particuliers pour brocarder ceux qui étoient dans leurs maiſons, elle battoit le pavé avec lui vêtuë en méchante petite ſervante, car de ſon côté il ſe déguiſoit auſſi en valet; c'eſt pourquoi il ſe retiroit toûjours accablé d'injures & de brocards, & ſouvent même chargé de coups.

Moyens dont Cleopatre ſe ſervoit pour retenir Antoine.

Antoine couroit les ruës la nuit déguiſé en valet.

Cleopatre l'accompagnoit déguiſée en ſervante.

Antoine ſouvent battu la nuit dans les ruës.

Cette conduite le rendoit ſuſpect à la plûpart des habitants. Cependant ils ne laiſſoient pas de prendre plaiſir à ſes plaiſanteries, auſquelles ils répondoient même aſſez heureuſement & aſſez ingenieuſement en diſant pour marquer leur ſatisfaction, *qu'il prenoit pour eux un maſque comique, & qu'il en prenoit un de tragedie pour les Romains.* Mais de rapporter beaucoup de ſes tours de plaiſanterie, cela ſeroit trop long & trop puerile, je n'en rapporterai qu'un ſeul. Un jour qu'il pêchoit à la ligne, & qu'il ne prenoit rien, il en étoit très-fâché, parce que Cleopatre étoit préſente.

Bon mot des Egyptiens ſur Antoine.

Il s'aviſa donc de commander à des pêcheurs d'aller ſous l'eau attacher ſecretement à l'hameçon de ſa ligne quelques gros poiſſons de ceux qu'ils avoient pris auparavant. Cela fut exécuté, & Antoine retira deux ou trois fois ſa ligne toûjours chargée d'un gros poiſſon. Ce manege n'échappa pas à l'Egyptienne; elle fit ſemblant d'être étonnée & d'admirer ce bonheur d'Antoine, mais en ſécret elle dit à ſes amis ce qui s'étoit paſſé, & les invita à venir le lendemain être ſpectateurs d'une pareille plaiſanterie. Ils n'y manquerent pas.

Plaiſant tour d'Antoine.

Quand ils furent tous montez dans des bateaux de pêcheurs, & qu'Antoine eut jetté ſa ligne, elle commanda à un de ſes gens de plonger promptement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, & d'aller accrocher à l'hameçon de ſa ligne quelque gros poiſſon ſalé, de ceux qu'on apporte du Royaume de Pont. Quand Antoine ſentit que ſa ligne avoit ſa charge, il la retira; à la vûë de ce poiſſon ſalé, voilà des éclats de rire tels qu'on peut ſe l'imaginer, & alors Cleopatre lui dit, *mon Général, laiſſez-nous la ligne à nous autres, Rois du Phare & du Canope; vôtre chaſſe, c'eſt de prendre des villes, des Royaumes & des Rois.*

Comment Cleopatre s'en mocqua.

Vôtre chaſſe, c'eſt de prendre des villes, des Royaumes & des Rois.] Voilà une louange bien fine, & qui ne permettoit pas à Antoine de ſe fâcher du tour que Cleopatre venoit de lui jouer. Il ſemble que ce ſoit cet éloge d'Antoine qui ait fourni à Virgile celui qu'il fait faire des Romains par Anchiſe:

Antoine reçoit deux fâcheuſes nouvelles en même tems.

Pendant qu'Antoine s'amuſoit à ces jeux, & à ce badinage d'enfant, il reçut deux méchantes nouvelles, l'une de Rome, que ſon frere Lucius & ſa femme Fulvie avoient été fort brouillez, qu'ils s'étoient réünis contre Ceſar à qui ils avoient fait une guerre ouverte, & qu'enfin ils avoient été obligez de tout abandonner, & de s'enfuir d'Italie. Et l'autre, plus mauvaiſe encore, que Labienus à la tête de l'armée des Parthes ſubjuguoit toute l'Aſie depuis la Syrie & l'Euphrate juſqu'à la Lydie & à l'Ionie.

Labienus à la tête des Parthes ſubjugue l'Aſie.

Alors donc commençant, & encore à grand peine, à ſe reveiller de ſon ſomme, & à revenir comme d'une longue & profonde yvreſſe, il ſe leva pour marcher contre les Parthes, & s'avança juſqu'à la Phenicie. Mais ayant reçu des lettres de Fulvie toutes pleines de lamentations, il reprit incontinent le chemin d'Italie avec une Flotte de deux cent Vaiſſeaux. Sur ſa route il recuëillit ceux de ſes amis qui s'étoient enfuis de Rome, & il apprit d'eux que Fulvie avoit été la ſeule cauſe de la guerre, qu'étant naturellement inquiete, ambitieuſe, & emportée, elle avoit encore eſperé qu'elle le

Antoine ſe met en marche contre les Parthes.

Sur des lettres de Fulvie il reprend le chemin d'Italie.

Caractere de Fulvie.

Excudent alii ſpirantia mollius æra, &c.

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Hæ tibi erunt artes, pacique imponere morem.

Car c'eſt préciſément la même choſe & le même tour. Il ſeroit plaiſant qu'une Egyptienne eût fourni une ſi belle choſe au plus grand des Poëtes Latins. Ce qui rend cette conjecture fort vraiſemblable, c'eſt que dans ce tems-là même Virgile travailloit à ſon poëme.

retireroit des bras de Cleopatre ſi elle pouvoit exciter quelques mouvements en Italie. Et ſur ces entrefaites il arriva par un coup de fortune, que Fulvie elle-même, qui s'étoit embarquée pour le venir joindre, mourut de maladie à Sicyone.

Fulvie meurt de maladie à Sicyone.

Cette mort fut une conjoncture très-favorable qui rendit l'accommodement d'Antoine & de Ceſar beaucoup plus aiſé. Car dès qu'il fut arrivé en Italie, & qu'on vit que Ceſar de ſon côté ne ſe plaignoit point de lui, & que lui du ſien ne ſe plaignoit pas non plus de Ceſar, & qu'il rejettoit ſur Fulvie tous ſes ſujets de plainte, leurs amis communs ne leur permirent pas d'approfondir davantage leurs ſujets de mécontentement, & partagerent entre eux deux l'Empire en laiſſant entre eux la mer d'Ionie pour bornes, car ils donnerent à Antoine toutes les Provinces de l'Orient, & à Ceſar toutes celles de l'Occident, & laiſſerent l'Afrique à Lepidus. Ce partage fait, ils convinrent enſemble qu'ils feroient leurs amis Conſuls chacun tour à tour quand ils ne voudroient pas l'être eux-mêmes.

L'Empire partagé entre Auguſte & Antoine, ce traité fut fait l'an de Rome 317. 38. ans avant la naiſſance de J. C.

Ils laiſſent l'Afrique à Lepidus.

Ce traité paroiſſoit aſſez bien imaginé. Cependant il parut qu'il avoit beſoin d'être cimenté par quelque choſe de plus fort qui le rendît plus ſûr & plus ſtable, & la Fortune leur fournit ce moyen qu'ils cherchoient. Ceſar avoit une ſœur nommée Octavie, qui étoit ſon aînée, mais qui n'étoit pas de la même mere, car elle étoit

Octavie ſœur de pere d'Auguſte, & veuve de Marcellus.

fille d'Ancharia, & lui il étoit né long-tems après de la seconde femme d'Octavius son pere, nommée Atia. Il avoit une tendresse extrême pour cette sœur, qui étoit, dit-on, une Dame d'un mérite extraordinaire. Elle étoit veuve alors de Caius Marcellus, qui ne venoit que de mourir. Et il paroissoit qu'Antoine étoit veuf aussi puisque sa femme Fulvie étoit morte; il ne nioit pas qu'il ne fût lié à Cleopatre, mais il n'avouoit pas que ce fût par mariage, & sur cet article sa raison le soûtenoit encore & combattoit pour lui contre l'amour qu'il avoit pour cette Reine d'Egypte. Tout le monde proposa ce mariage d'Antoine avec Octavie, dans l'esperance que cette femme, qui joignoit à une parfaite beauté beaucoup de vertu, d'honnêteté, de gravité & de prudence, étant unie à Antoine & en étant aimée, comme il étoit vraisemblable que le seroit une femme si parfaite, deviendroit le salut de l'un & de l'autre & les tiendroit unis.

Eloge d'Octavie.

Ce mariage ayant été goûté & de Cesar & d'Antoine, ils s'en retournerent promptement à Rome, & célébrerent les nôces, quoique la loi défendît aux veuves de se remarier avant que les dix mois de deuil fussent expirez. Mais le Se-

Mariage d'Antoine.

Il étoit défendu aux veuves de se remarier avant la fin des dix mois du deuil.

Ils s'en retournerent promptement à Rome.) Car ils étoient alors à Brunduse qu'Antoine assiégeoit, & qu'Auguste étoit allé secourir. Il me semble que c'est ce que Plutarque devoit expliquer.

nat

nat donna un décret pour diſpenſer Octavio d'obéïr à cette regle.

Le Senat donne une diſpenſe.

Dans ce tems-là le jeune Pompée occupoit la Sicile, ravageoit toute l'Italie, & avec pluſieurs vaiſſeaux corſaires commandez par le pirate Menas, & par Menecrate, il infeſtoit toutes ces mers de maniere qu'aucun vaiſſeau n'oſoit y paroître. Mais comme il en avoit uſé très-humainement avec Antoine, car il avoit parfaitement bien reçu en Sicile ſa mere, lorſqu'elle s'enfuyoit d'Italie avec Fulvie, ils jugerent à propos de s'accommoder avec lui, & de le comprendre dans leur traité. Ils s'aboucherent donc tous trois au cap de Miſene ſur la levée qui avance dans la mer, Pompée ayant ſa flotte près de lui à l'ancre, & Antoine & Céſar leurs armées de terre en bataille vis-à-vis. Après qu'ils furent convenus que Pompée garderoit la Sardaigne & la Sicile, qu'il purgeroit la mer de pirates & de voleurs, & qu'il envoyeroit à Rome une certaine quantité de bled, ils s'inviterent à ſouper chacun à leur tour, & tirerent au ſort à qui commenceroit. Le ſort tomba ſur Pompée. Antoine lui ayant demandé : *Où ſouperons-nous ?* Pompée lui répondit, *là*, en lui montrant ſa Galere Capitaineſſe, qui étoit à ſix rangs de rames, *car*, ajoûta-t'il, *c'eſt la ſeule maiſon paternelle qu'on a laiſſée à Pompée*, ce qu'il diſoit pour piquer Antoine qui poſſedoit à Rome la maiſon du grand Pompée ſon pere.

Menas commandant les vaiſſeaux des Corſaires avec Menecrate.

Antoine, Auguſte, & le jeune Pompée s'abouchent au Cap de Miſene.

Ils ſe donnent à ſouper tour à tour.

Bon mot du jeune Pompée à Antoine.

Ayant donc bien affermi ſa Galere ſur ſes ancres & fait un pont de bateaux pour paſſer du cap de Miſene à ſon bord, il les reçut, & leur fit la meilleure chere qu'il lui fut poſſible. Au milieu du feſtin, comme la débauche s'échauffoit, & que les brocards pleuvoient déja ſur Antoine & ſur Cleopatre, le corſaire Menas s'approcha de Pompée, & lui dit à l'oreille, pour n'être pas entendu des autres : *Voulez-vous que je coupe les cables de vos ancres, & que je vous rende tout d'un coup maître, non de la Sardaigne & de la Sicile, mais de tout l'Empire Romain* ? Pompée l'ayant entendu, penſa quelque tems en lui-même, & enfin, *Menas*, lui dit-il, *tu devois le faire ſans m'en avertir, mais puiſque tu me l'as demandé, contentons-nous de notre fortune préſente ; je ne ſçai point violer ma foi.* Et après avoir été traité à ſon tour par Ceſar & par Antoine, il s'en retourna en Sicile.

Propoſition de Menas au jeune Pompée.

Belle réponſe du jeune Pompée à Menas.

D'abord après le traité fait, Antoine envoya devant en Aſie Ventidius pour s'oppoſer aux Parthes, & pour les empêcher de s'avancer plus avant, & lui, pour faire plaiſir à Céſar, il voulut bien être nommé un des Prêtres de Jule Céſar ſon pere. Depuis ce moment toutes les plus grandes affaires qui concernoient le gouvernement, ou qui les regardoient eux-mêmes, ils les traitoient & en convenoient enſemble amiablement & avec beaucoup d'union. Mais les differens combats, où ils entroient dans leurs jeux, affligeoient toûjours Antoine, parce qu'il ſe trouvoit toûjours inferieur à Ceſar.

Antoine envoye Ventidius contre les Parthes.

Il ſe fait nommer un des Prêtres de Jule Ceſar.

Antoine toûjours inferieur à Auguſte dans tous leurs jeux.

Il avoit avec lui un Devin d'Egypte, un de ceux qui se mêlent de tirer l'horoscope & de prédire toutes les aventures d'un homme sur le seul moment de sa naissance. Ce Devin, soit qu'il voulût faire plaisir à Cleopatre, ou qu'il dît effectivement la vérité, parloit franchement à Antoine, & l'assûroit que sa fortune, quoique très-grande & très-brillante, étoit obscurcie par celle de César, c'est pourquoi il lui conseilloit de s'éloigner le plus qu'il pourroit de ce jeune homme, *car*, lui dit-il, *votre Genie redoute le sien; il est fier & haut quand il est seul, mais à l'approche de l'autre il perd toute sa fierté & sa hauteur, & devient bas & timide.* Et ce qui arrivoit tous les jours, confirmoit ce rapport de l'Egyptien. Car on dit que toutes les fois que pour se divertir ils tiroient au sort à qui auroit quelque chose, ou qu'ils jouoient aux dez, Antoine ne manquoit jamais de perdre. Souvent ils faisoient battre des coqs, ou des cailles que l'on dressoit au combat, & toûjours les coqs & les cailles de César avoient l'avantage. Antoine mortifié en secret de ces aventures, & ajoûtant encore plus de foi à l'Egyptien, quitta l'Italie, laissa toutes ses affaires entre les mains de César, & mena avec lui jusqu'en Grece sa femme Octavie, dont il avoit déja eu une fille.

Il avoit avec lui un Devin d'Egypte.

Le Genie d'Antoine redoutoit celui d'Auguste.

Combats de coqs & combats de cailles que l'on dressoit exprès.

Antoine quitte l'Italie & va en Grece avec Octavie.

Ce Devin, soit qu'il voulût faire plaisir à Cleopatre.) Car rien ne pouvoit être plus agréable à Cleopatre que le conseil que ce Devin donnoit à Antoine de s'éloigner le plus qu'il pourroit de César, puisque par là Cleopatre l'auroit toûjours en sa puissance.

Comme il passoit l'hiver à Athénes, il reçut les nouvelles des premiers succès de Ventidius, qui avoit défait les Parthes dans une grande bataille, & tué Labienus & Pharnapates, le plus habile de tous les Généraux du Roi Orodes, & celui qui avoit le plus de réputation. Sur ces grandes nouvelles il fit un festin à tous les Grecs, & présida aux exercices des Atheniens ; laissant chez lui toutes les marques de sa dignité, il sortit en public, & se rendit au parc vêtu d'une longue robe, avec des pantoufles à la Grecque, & avec la verge que portent ordinairement les Présidens de ces exercices. Là, après que les jeunes gens avoient assez combattu, il les séparoit lui-même en les retirant & en les obligeant à lâcher prise.

Exploits de Ventidius contre les Parthes.

Antoine sur ces nouvelles fait un festin à tous les Grecs, & préside aux exercices des Atheniens.

Il s'habille à la Grecque.

Quand il fut sur le point de partir pour la guerre, il prit une couronne de l'olivier sacré, & pour obéïr à quelque Oracle qu'il avoit reçu, il remplit un vase de l'eau de la fontaine de Clepsydre, & l'emporta avec lui. Pendant ce tems-là Ventidius battit encore dans la Province Cyrrhestique Pacorus, fils du Roi, qui avec une puissante armée de Parthes étoit rentré dans la Syrie, & lui tua beaucoup de gens, Pacorus même fut

Ce qu'il emporta d'Athenes pour obéïr à un Oracle.

Nouveaux exploits de Ventidius contre les Parthes.

Pacorus, fils du Roi Orodes, tué dans un combat.

Il remplit un vase de l'eau de la fontaine de Clepsydre.) C'étoit une fontaine de la citadelle d'Athénes, & elle avoit été appellée *Clepsydre*, parce que tantôt elle étoit pleine d'eau, & tantôt vuide. C'est une plaisante superstition d'Antoine d'emporter avec lui une cruche de cette eau, comme si elle pouvoit contribuer au bonheur de ses affaires.

tué. Ce grand exploit, qui fut des plus célébres & des plus glorieux, vengea ſuffiſamment les Romains des pertes qu'ils avoient ſouffertes ſous Craſſus, & de la mort de ce Général, & obligea les Parthes à ſe retirer & à ſe contenir dans la Medie & la Meſopotamie, après qu'ils eurent été défaits dans trois grands combats. Ventidius n'oſa pas les pourſuivre plus avant, de peur d'exciter l'envie & la jalouſie d'Antoine. Il ſe contenta de réduire & de châtier ceux qui s'étoient revoltez, & il aſſiegea dans Samoſate Antiochus, Roi de Commagene, qui lui offroit mille talens, & qui promettoit d'obéïr aux ordres d'Antoine. Mais il lui ordonna d'envoyer faire ſes propoſitions à Antoine lui-même, car il s'avançoit avec beaucoup de diligence pour empêcher Ventidius de traiter avec Antiochus, voulant que du moins cet exploit fût ſous ſon nom, & que tous les ſuccès ne fuſſent pas attribuez à Ventidius. Mais le ſiege traînant en longueur, & les aſſiegez qui n'eſpéroient plus de capitulation, ayant pris le parti de ſe défendre juſqu'à l'extrémité, il ne fit rien de conſidérable ; & plein de honte & de répentir, il ſe trouva trop heureux de traiter avec Antiochus pour trois cent talens, & de lever le ſiege. Il acheva de regler quelques petites affaires dans la Syrie, s'en retourna à Athenes, & après avoir fait à Ventidius tous les honneurs qu'il avoit méritez, il le renvoya à Rome pour le triomphe. C'eſt juſqu'ici le ſeul des Ro-

Antiochus Roi de Commagene aſſiegé dans Samoſate par Ventidius. Trois millions.

Antoine forcé d'accorder des conditions plus honnêtes à Antiochus.

Trois cent mille écus.

Ventidius, le seul des Romains, qui ait triomphé des Parthes.

Il étoit d'une naissance obscure, mais grand Capitaine.

mains qui ait triomphé des Parthes, homme d'une naissance obscure, mais à qui l'amitié d'Antoine procura les occasions de faire de grandes choses, & qui en profita si bien & si heureusement, qu'il confirma le bon mot qui fut dit d'Antoine & de César, *qu'ils étoient plus heureux quand ils faisoient la guerre par leurs Lieutenans, que quand ils la faisoient eux-mêmes en personne.* Car Sossius, Lieutenant d'Antoine, fit de grands exploits en Syrie; Canidius qu'il avoit laissé en Armenie, la subjuga toute entiere, & après avoir défait les Rois des Iberiens & des Albaniens, il pénetra jusqu'au Mont Caucase. Tous ces grands succès faisoient que le nom & la gloire d'Antoine croissoient de plus en plus parmi les Barbares, & rendoient ses armes plus rédoutables.

Bon mot sur Auguste & sur Antoine.

Exploits de Sossius & de Canidius Lieutenant d'Antoine, en Syrie & en Armenie.

Antoine part pour l'Italie avec trois cent vaisseaux.

Mais lui, irrité contre César sur quelques rapports qu'on lui fit, il partit pour l'Italie avec trois cent vaisseaux. La ville de Brunduse ayant refusé de le recevoir dans ses ports, il tira vers Tarente. Là sa femme Octavie qui s'étoit embarquée avec lui en Grece, & qui étoit encore grosse après avoir eu de lui une seconde fille, le pria très-instamment de l'envoyer trouver son frere; il y consentit. Elle rencontra César sur sa route, & s'étant abouchée avec lui en présence de ses

Octavie le prie de l'envoyer trouver son frere Auguste.

Amiot a gâté cet endroit, en faisant qu'Octavie ne fait ce discours qu'aux deux amis d'Auguste.

Homme d'une naissance obscure.) Il y a dans le texte ἀνὴρ ἡμόμους μὲν ἀφανὴς, & j'ai vû à la marge de l'exemplaire de M. de Thou que ce sçavant homme lisoit ἀνὴρ ἡμὶ μὲν ἀφανὴς. Ce qui est plus dans le genie de la langue Grecque.

deux amis Agrippa & Mecenas, qui le ſuivoient à ce voyage, & qu'elle voulut avoir pour témoins, elle commença à le conjurer & à le ſupplier avec larmes de ne pas la négliger dans l'état où elle étoit, & de ne pas permettre que de la plus heureuſe de toutes les femmes, elle devînt la plus infortunée, *Car préſentement*, dit-elle, *tous les hommes ont les yeux attachez ſur moi, à cauſe des deux Empereurs auſquels je ſuis unie, étant femme de l'un & ſœur de l'autre. Que ſi le mauvais parti l'emporte, & que la guerre s'allume, il eſt incertain lequel de vous deux la deſtinée déclarera le vainqueur ou le vaincu, mais il eſt certain que de quelque côté que la victoire tourne, mon ſort ſera toûjours très-malheureux.*

Beau diſcours d'Octavie pour tâcher de fléchir Auguſte.

Ces paroles attendrirent Céſar, il arriva à Tarente avec des ſentimens de paix. Ceux qui ſe trouverent préſens à ſon arrivée, virent un des beaux ſpectacles que l'on ait jamais vûs, d'un côté une nombreuſe armée de terre qui campoit les bras croiſez, & de l'autre une puiſſante flotte qui ſe tenoit à l'ancre ſur le rivage ſans faire aucun mouvement, & les amis des deux partis ſe viſiter, s'embraſſer & ſe combler de careſſes. Antoine traita le premier Céſar qui voulut bien donner cela à l'amitié qu'il avoit pour ſa ſœur. Après qu'ils furent convenus que Céſar donneroit à Antoine deux legions pour la guerre contre les Parthes, & qu'Antoine donneroit à Céſar cent galeres armées d'êperons d'airain, Octavie de-

Auguſte eſt attendri,

Son arrivée à Tarente, grand ſpectacle.

Traité d'Auguſte & d'Antoine à Tarente.

manda par grace & de ſurcroît à ſon mari vingt brigantins pour ſon frere, & elle demanda à ſon frere encore mille hommes pour ſon mari.

S'étant ſéparez de cette maniere, Céſar s'en alla d'abord faire la guerre au jeune Pompée pour recouvrer la Sicile, & Antoine lui laiſſant entre les mains ſa femme Octavie avec ſes deux enfans, & ceux qu'il avoit eus de Fulvie, repaſſa en Aſie. La plus grande de ſes calamitez, qui avoit dormi quelque tems, je veux dire l'amour de Cleopatre, paroiſſoit entiérement aſſoupie ou conjurée par des raiſonnemens plus ſages & plus forts. Mais elle ſe reveilla & reparut avec plus de fureur dès qu'il s'approcha de la Syrie. Et enfin, comme dit Platon, le cheval indocile & indompté de ſon ame ſecouant le joug, & rejettant tout ce qu'il y avoit de plus utile & de plus capable de le retenir & de le ſauver, l'entraîna & l'obligea à envoyer Fonteïus Capito pour lui amener Cleopatre en Syrie.

L'amour de Cleopatre, la plus grande des calamitez d'Antoine.

Cheval indocile de l'ame.

Antoine envoye Fonteïus Capito pour lui amener Cleopatre.

Dès qu'elle fut arrivée, il ne lui fit pas de médiocres préſens pour la remercier de ſa complai-

Et enfin, comme dit Platon, le cheval indocile & indompté de ſon ame ſecouant le joug.] Plutarque a égard ici à la belle image que Platon fait de l'ame dans ſon Phedre, où il la compare à un char aîlé qui a deux chevaux & un cocher. L'un des chevaux eſt fâcheux & indomptable, & l'autre docile & obéïſſant; le cocher, c'eſt la raiſon, qui doit commander & conduire; le cheval indomptable, c'eſt la partie concupiſcible, car les cupiditez ne connoiſſent ni frein, ni raiſon; & le cheval docile, c'eſt la partie iraſcible, parce qu'elle obéït à la raiſon, & lui ſert dans les occaſions preſſantes.

ſance,

sance, il lui donna la Phenicie, la basse Syrie, l'Isle de Cypre, & une grande portion de la Cilicie. Il y ajoûta ce côté de la Judée qui porte le baume, & toute cette partie de l'Arabie des Nabatéens qui confine à la mer exterieure. Ces grands presents affligerent fort les Romains. Il donna de plus à de simples particuliers des Tetrarchies & des Nations entieres, & ôta des Royaumes à leurs Rois légitimes, comme à Antigonus à qui il ôta la Judée, & à qui il fit trancher la tête en place publique, quoique jusques-là il n'y eût jamais eu de Roi puni de ce supplice.

Presents qu'Antoine fait à Cleopatre.

A l'Ocean.

Il donne des Royaumes à des particuliers, & en ôte aux Rois legitimes.

Il fait trancher la tête à Antigonus Roi de Judée.

Mais ce que les Romains trouvoient de plus honteux & de plus horrible, c'étoit les grands honneurs qu'il faisoit à Cleopatre. Et ce qui augmentoit encore cet opprobre & la haine qu'on avoit pour lui, c'est qu'ayant eu d'elle deux enfants jumeaux, un fils, nommé Alexandre, &

Il eut deux enfants de Cleopatre, les noms qu'il leur donne.

Comme à Antigonus.] Le mot ὡς du texte, pourroit être expliqué, cependant j'ai mieux aimé suivre la correction de Casaubon, qui lit ὧν.

Quoique jusques-là il n'y eût jamais eu de Roi puni de ce supplice.] Dion détaille ce supplice d'Antigonus plus exactement. *Antoine*, dit-il, *le fit fouetter de verges après l'avoir fait attacher à un poteau, ce que jamais aucun Roi n'avoit souffert des Romains. Et ensuite il le fit mourir*, où il se sert du mot ἀπέσφαξε, *égorgea*, au lieu de πελέκισε, *fit trancher la tête.* Car c'étoit là le supplice ordinaire. Tite Liv. *Deligati ad palum, virgisque cæsi & securi percussi.* Dion fait la même reflexion que Plutarque, mais il l'attache à être fouetté de verges; au lieu que Plutarque, si le passage est entier, l'applique à être décollé. Quoi qu'il en soit, cette reflexion est très-sage. Le caractere des Rois est si respectable, si inviolable, si sacré, que jamais on n'avoit attenté d'en faire mourir un seul de cette maniere. Antoine fut le premier qui donna ce spectacle horrible & impie.

une fille, nommée Cleopatre comme ſa mere, il ſurnomma l'un le Soleil, & l'autre la Lune. Et, comme il étoit l'homme du monde le plus propre à tirer vanité des choſes les plus honteuſes, & à leur donner les plus belles couleurs, il diſoit que la grandeur de l'Empire Romain ne paroiſſoit pas tant dans les conquêtes qu'il faiſoit, que dans les Provinces & dans les Royaumes qu'il donnoit, & que la nobleſſe ſe multiplioit & s'étendoit par les ſucceſſions & par les filiations de pluſieurs Rois, & que c'étoit ainſi que le premier auteur de ſa race étoit deſcendu d'Hercule, qui ne voulut pas ſe fier de ſa poſterité à la fecondité d'une ſeule femme, comme s'il eût craint de violer les Loix d'un Solon, & d'être cité devant des Juges pour avoir enfraint les Ordonnances établies pour la procréation des enfants, mais qui voulut laiſſer dans la nature pluſieurs tiges de races en ſemant des enfants en pluſieurs lieux.

Il fait vanité de ſes prodigalitez & de ſes débauches.

Anteon, fils d'Hercule, dont il ſe piquoit de deſcendre.

Après que Phraate eut tué ſon pere Orodes, & qu'il ſe fut emparé de ſon Royaume, pluſieurs des Parthes le quitterent & s'enfuirent; entre au-

Phraate tuë ſon pere Orodes.

Comme s'il eût craint de violer les Loix d'un Solon, & d'être cité devant des Juges.] Plutarque parle ainſi ſelon l'eſprit corrompu d'Antoine, qui regardoit comme une baſſeſſe d'obéïr aux Loix faites pour conſerver la ſainteté des mariages, & pour regler la naiſſance des enfants.

Après que Phraate eut tué ſon pere Orodes.] On diſpute ici s'il faut lire *Phraate*, ou *Phraortes*, mais ſans raiſon, Phraortes étoit Roi des Medes, fils de Dejoces, de la famille d'Arbace. Au lieu que Phraate eſt Roi des Parthes, & c'eſt de Phraate III. dont il s'agit dans cette vie d'Antoine. C'eſt le même dont Horace parle Od. 2. liv. III. *Redditum Cyri ſolio Phraaten*, & c'eſt fort mal à propos qu'on a voulu corriger *Phraorten*.

tres Moneſes, homme des plus conſidérables & des plus puiſſans de la Cour, qui alla ſe jetter entre les bras d'Antoine qui le reçut avec grand plaiſir, & qui comparant la fortune de ce Parthe à celle de Themiſtocle, & voulant faire aller du pair ſon opulence & ſa magnificence avec celles des Rois des Perſes, lui donna trois villes pour ſon entretien, Lariſſe, Arethuſe, & Hierapolis, qu'on appelloit auparavant Borbucé. Mais le Roi des Parthes ayant envoyé donner ſa foi à Moneſes pour le rappeller, Antoine le laiſſa partir très-volontiers, dans l'eſperance que ce ſeroit un moyen de ſurprendre Phraate, en lui faiſant entendre qu'il feroit la paix avec lui, pourvû qu'il lui renvoyât les Enſeignes Romaines que les Parthes avoient priſes à Craſſus, & tous les priſonniers qui reſtoient encore de ſa défaite. Et après avoir renvoyé Cleopatre en Egypte, il prit ſa marche par l'Arabie & par l'Armenie, où toutes ſes troupes & tous les Rois ſes alliez l'ayant joint, car il y en avoit pluſieurs, & le plus puiſſant de tous, c'étoit Artavaſde, Roi d'Armenie, qui fourniſſoit lui ſeul ſix mille chevaux, & ſept mille hommes de pied, il fit la revûë de ſon armée. Il s'y trouva de véritables Romains ſoixante mille hommes d'infanterie, & dix mille chevaux, tant Eſpagnols, que Gaulois, qui étoient regardez comme Romains. Il y avoit de pluſieurs autres nations juſqu'à trente mille hommes, en y comprenant la cavalerie & l'armure legere.

Moneſes quitte Phraate, & ſe jette entre les mains d'Antoine.

Folie d'Antoine qui ſe pique d'imiter le Roi de Perſe.

Moneſes quitte Antoine.

Antoine renvoye Cleopatre en Egypte, & prend ſa marche par l'Arabie & par l'Armenie.

Artavaſde Roi d'Armenie, dans l'armée d'Antoine.

Antoine fait la revûë de ſon armée, les troupes qui la compoſoient.

On dit que ce grand appareil, & cette grande puiſſance qui effraya les Indiens qui habitent au-delà des Bactres, & qui alarma toute l'Aſie, lui devint entierement inutile, à cauſe de Cleopatre, car dans l'impatience de la revoir, & d'aller paſſer l'hyver avec elle, il commença la guerre avant que la ſaiſon le permît, & ne ſe ſervit des moyens qu'il avoit en main qu'avec beaucoup de précipitation & de déſordre, étant tout tranſporté & hors de lui-même, & comme enſorcelé par des breuvages, ou charmé par des enchantemens, tournant toûjours les yeux vers l'objet aimé, & plus empreſſé à l'aller bien-tôt rejoindre, qu'appliqué à chercher les moyens de triompher de ſes ennemis. Car premierement, au lieu d'hyverner dans l'Armenie, comme il le devoit, & d'y rafraîchir ſon armée fatiguée d'une marche de huit mille ſtades, & dès que le Printemps auroit paru, de s'emparer de la Medie avant que les Parthes euſſent ſongé à ſortir de leur quartier d'hyver, il les mena tout droit, & laiſſant à ſa gauche l'Armenie, il ſe jetta dans l'Atropathene & la ravagea. Enſuite comme il faiſoit ſuivre ſur trois cent chariots ſes machines néceſſaires pour les ſiéges, parmi leſquelles il y avoit un belier de quatre-vingts pieds de long, & dont aucune, ſi elle fût venuë à ſe ruiner, ou à ſe rompre, n'auroit pû être refaite à temps, parce que ces hautes Provinces de l'Aſie ne portent que du bois qui n'eſt ni aſſez haut, ni aſſez dur pour être employé

Cleopatre rend inutile cette grande armée, & comment.

Grande faute d'Antoine.

Trois cent vingt lieuës à vingt-cinq ſtades par lieuë.

Belier de 80 pieds de long, parmi les machines d'Antoine.

Les Provinces d'Aſie ne portent point de bois propre pour les batteries.

à des batteries, il eut tant de hâte qu'il les abandonna comme des embarras qui ne ſervoient qu'à le retarder, laiſſa pour les garder un Officier, nommé Tatianus, avec quelques troupes, & alla mettre le ſiége devant la grande ville de Phraate, où étoient les femmes & les enfans des Rois des Medes. Le beſoin lui eut bien-tôt fait ſentir la grande faute qu'il avoit faite de laiſſer ſes machines. Pour la reparer il pouſſa vers la ville une grande levée de terre, qui coûta à ſes troupes beaucoup de peine & de tems.

Phraate, ou Phraaſpa dans l'Atropathene, on ignore ſa ſituation.

Cependant Phraate arrive avec une groſſe armée, & ayant appris qu'Antoine avoit laiſſé en chemin ſes chariots qui portoient ſes machines, il envoya un gros corps de cavalerie pour s'en ſaiſir. Cette cavalerie enveloppa Tatianus qui mourut en combattant, & perdit environ dix mille hommes de ſes troupes. Les barbares ſe rendirent maîtres des machines, & les mirent en piéces. Ils firent auſſi beaucoup de priſonniers, parmi leſquels ſe trouva le Roi Polemon. Les ſoldats d'Antoine, comme on peut penſer, furent fort affligez de cet échec reçu contre leur attente au commencement de leur entrepriſe, & le Roi d'Armenie Artavaſde, deſeſperant des affaires des Romains, ſe retira avec ſes troupes, quoiqu'il fût la principale cauſe de cette guerre.

Machines d'Antoine priſes & miſes en piéces par les Parthes, qui lui tuent dix mille hommes, & font beaucoup de priſonniers.

Artavaſde quitte Antoine.

Les Parthes victorieux s'étant donc préſentez avec beaucoup de fierté devant les aſſiégeans & uſant de grandes menaces pour les inſulter, An-

toine qui craignit que s'il laiſſoit ſes troupes ſans rien entreprendre, l'étonnement & la frayeur s'empareroient de leurs courages & s'augmenteroient de jour en jour, prit dix legions, & trois cohortes Pretoriennes peſamment armées avec toute ſa cavalerie, & les mena au fourrage, dans la penſée que c'étoit le moyen le plus ſûr d'attirer les ennemis, & de les mettre hors d'état de refuſer la bataille.

Il n'eut pas fait une journée qu'il vit les Parthes ſe répandre tout autour de lui & chercher à tomber ſur ſes troupes. Il éleva d'abord le ſignal de la bataille au milieu de ſon Camp, mais en même tems il plia ſes tentes, comme ne voulant point combattre, mais ramener ſes gens. Il paſſa ainſi devant l'armée des Barbares qui étoit diſpoſée en croiſſant. Il avoit auparavant donné ordre à ſa cavalerie, que dès qu'elle verroit les premiers corps des ennemis, à portée d'être chargez par ſon Infanterie, elle pouſſât à toute bride contre eux. Les Parthes rangez en bataille vis-à-vis, voyoient avancer l'armée des Romains, & admiroient leur belle ordonnance, car ils marchoient en gardant toûjours leurs intervalles, ſans jamais confondre leurs rangs, & ſans aucun déſordre, & branſlant leurs javelots dans un profond ſilence.

v. Gr. tom. 14. pag. 1709.

Les Parthes admirent la belle ordonnance des Romains dans leur marche.

Car ils marchoient en gardant toûjours leurs intervalles.) Il y a dans le texte deux fautes legeres, qui ſont corrigées dans un Mſ. où on lit παρεξιόντες ἐν διαστήμασιν ἴσοις.

Dès que le ſignal de la charge fut donné, la Cavalerie tournant bride, fondit impetueuſement ſur les Parthes avec de grands cris. Les Parthes la reçurent avec beaucoup de courage, quoique d'abord elle eût gagné le terrein qui leur étoit néceſſaire pour ſe ſervir de leurs fléches. Mais l'Infanterie les ayant chargez en même-tems avec de grands cris & en faiſant bruire leurs armes, les chevaux des Parthes effrayez ſe cabrerent & ſe mirent en déſordre, & eux-mêmes ſaiſis d'épouvante prirent la fuite avant que d'en être venus aux mains. Antoine ſe mit à les pourſuivre, bien flatté de l'eſperance que toute cette guerre, ou du moins la plus grande partie, étoit terminée par ce ſeul combat. Mais après que l'Infanterie eut pourſuivi les ennemis environ cinquante ſtades, & la Cavalerie trois fois autant, le vainqueur voulant voir ceux qui avoient été tuez ſur le champ de bataille, & ceux qui avoient été pris, il ne trouva que trente priſonniers & quatre-vingts morts. D'abord le découragement & le deſeſpoir s'emparent de ces troupes qui viennent à ſe repréſenter que lorſqu'elles ſont victorieuſes, elles ne tuent que ce peu d'ennemis, & lorſqu'elles ſont vaincuës, elles perdent un ſi grand nombre de leurs gens, comme elles en avoient perdu à l'attaque des chariots, qui portoient leurs machines.

Les Parthes mis en déroute par Antoine.

Deux lieuës & ſix lieuës

Le peu de gens que les Parthes perdoient quand ils étoient battus.

Le lendemain à la pointe du jour les Romains plient bagage & reprennent le chemin de la ville

de Phraate & de leur camp. Dans leur marche ils rencontrerent d'abord un petit nombre de ces mêmes ennemis, qu'ils avoient mis en fuite; en avançant ils en trouverent davantage, & enfin ils les trouverent tous enſemble qui s'étoient ralliez, & qui, comme ſi c'étoient des troupes fraîches & qui n'euſſent point été rompuës, venoient les harceler de tous côtez & les défier au combat, de ſorte que ce ne fut qu'avec beaucoup de travail & de peine qu'ils gagnerent leur camp.

Les Medes qui étoient aſſiégez, firent de leur côté une grande ſortie ſur ceux qui gardoient la levée qu'on avoit dreſſée contre leur ville, & les obligerent à l'abandonner. Antoine fut ſi irrité de la lâcheté de ſes troupes, que pour les punir il uſa de l'ancien châtiment que les Romains appellent *decimation*, car partageant par dixaines tous ces lâches, il en fit mourir un de chaque dixaine en les faiſant tous tirer au ſort, & il fit donner à tous les autres de l'orge au lieu de froment pour leur nourriture. Cette guerre étoit très-fâcheuſe pour les deux partis, & l'attente du ſuccès leur paroiſſoit encore plus terrible. D'un côté Antoine ſe voyoit tous les jours à la veille d'être affamé, car il ne pouvoit plus aller au fourrage ſans avoir beaucoup de gens bleſſez & tuez; & de l'autre côté Phraate qui ſçavoit par expérience qu'il n'y avoit rien que ſes Parthes ne fiſſent plûtôt que de tenir la campagne & de camper l'hyver, craignoit

Antoine fait decimer les troupes qui avoient abandonné la levée.

Il fait donner aux autres de l'orge au lieu de froment.

Les Parthes n'aimoient pas à être en campagne l'hyver.

craignoit que ſi les Romains s'opiniâtroient à demeurer & à continuer la guerre, ils ne le quittaſſent, la ſaiſon commençant à devenir froide & aſſez incommode après l'équinoxe d'Automne. Voici donc le ſtratagême dont il s'aviſa : Il donna ordre à ſes Officiers & aux plus conſidérables des Parthes de ne s'oppoſer que foiblement aux Romains dans les fourrages & dans toutes les autres rencontres qui ſe préſenteroient, & de leur laiſſer prendre certaines choſes en louant leur valeur comme des gens très-aguerris & que leur Roi admiroit avec beaucoup de juſtice. Enſuite il ordonna qu'à la faveur de cette complaiſance ils s'approchaſſent d'eux peu à peu, & que ſe tenant paiſiblement à cheval à très-peu de diſtance, ils cherchaſſent à lier converſation, & que là ils accablaſſent d'injures Antoine de ce que lorſque Phraate étoit très-diſpoſé à faire la paix pour épargner un ſi grand nombre de braves gens, il refuſoit de lui en faciliter les moyens, & s'opiniâtroit à attendre les deux plus grands ennemis qu'il pouvoit jamais avoir, l'hyver & la famine, au travers deſquels il lui ſeroit très-difficile d'échapper, quand même les Parthes voudroient les conduire & leur donner toute ſorte de ſécours.

Stratagéme de Phraate pour ſurprendre Antoine.

Ces choſes étant rapportées à Antoine de pluſieurs côtez, quelque adouci qu'il fût par l'eſperance du retour, il ne voulut pourtant point envoyer vers le Parthe, qu'il n'eût ſçû aupara-

vant de ces Barbares ſi gracieux, ſi ce qu'ils diſoient, ils le diſoient de l'aveu de leur Maître. Ces Barbares l'aſſûrerent que c'étoit de ſon aveu, & l'exhorterent à n'avoir aucune crainte ni aucune défiance. Sur cela il envoya quelques-uns de ſes amis redemander encore les enſeignes Romaines & les priſonniers qui leur reſtoient de la défaite de Craſſus, afin qu'il ne parût pas abſolument qu'il ſe trouvoit trop heureux de ſe retirer & de ſe dérober aux dangers dont il étoit environné. Le Parthe lui fit réponſe *que quant aux Enſeignes Romaines & aux priſonniers, il n'y falloit pas penſer, mais que s'il vouloit ſe retirer ſans délai, il lui accorderoit la paix & lui faciliteroit ſa retraite.* C'eſt pourquoi peu de jours après Antoine fit charger ſes bagages & ſe mit en chemin. Et quoiqu'il eût toute l'éloquence néceſſaire pour parler à tout un peuple, & qu'il fût plus propre qu'aucun autre Capitaine de ſon tems à mener une armée par ſes paroles, cependant la honte & l'abbattement où il ſe trouvoit, l'empêcherent de parler à ſes troupes pour les encourager, & il ordonna à Domitius Enobarbus de le faire pour lui. Il y en eut pluſieurs qui s'en fâcherent & qui imputerent ce ſilence à mépris, mais la plûpart en furent touchez de compaſſion, parce qu'ils pénetrerent la raiſon de cette conduite. Et c'eſt pourquoi ils penſerent qu'ils devoient payer ces égards de leur Général par un reſpect encore plus grand, & par une plus prompte obéïſſance.

Antoine trompé par les Parthes.

Phraate refuſe à Antoine les Enſeignes & les priſonniers qui lui reſtoient de la défaite de Craſſus.

La honte empêche Antoine de parler à ſes troupes.

Grand reſpect des Romains pour leur Général.

Comme il étoit ſur le point de prendre le même chemin qu'il avoit fait, & qui n'étoit qu'une vaſte plaine ſans aucun arbre, un homme du pays des Mardes, qui avoit vêcu aſſez long-tems parmi les Parthes pour bien connoître leurs mœurs & leurs Coûtumes, & qui avoit donné des preuves de ſa fidélité pour les Romains dans le combat des chariots, alla le trouver, & le preſſa de prendre ſur la droite pour gagner les montagnes, & de ne pas engager une armée peſamment armée & chargée d'équipages dans un pays nud & découvert, en l'expoſant à la Cavalerie & aux fléches des Parthes; *Que c'étoit uniquement dans cette vûë que Phraate lui avoit accordé des conditions ſi humaines pour lui faire lever le ſiége, & pour tomber enſuite ſur lui dans ces vaſtes campagnes. Mais que s'il vouloit, il ſeroit ſon guide & le meneroit par un chemin plus court & qui lui fourniroit plus abondamment toutes les choſes néceſſaires.*

Un Mardien donne à Antoine un avis qui ſauva ſon armée.

Antoine l'ayant entendu tint Conſeil ſur ce qu'il devoit faire. D'un côté il ne vouloit pas paroître ſe défier des Parthes après un traité ſolemnel, & de l'autre côté il approuvoit fort l'avis d'abreger le chemin, & de marcher par un pays ſemé de bourgs & de villages qui lui fourniroient tout ce dont il auroit beſoin. Il demanda donc au Mardien quel gage il donneroit de ſa bonne foi? Le Mardien répondit *qu'on n'avoit qu'à le lier juſqu'à ce qu'il eût rendu l'armée en Armenie.* Et ainſi lié & garrotté il les conduiſit deux journées ſans au-

cune mauvaiſe rencontre. Le troiſiéme jour Antoine ayant déja oublié les Parthes, & marchant avec peu d'ordre & de diſcipline par la grande confiance où il étoit, le Mardien apperçut tout d'un coup la levée, qui retenoit les eaux d'un fleuve, nouvellement ruinée, & tout le chemin par où il falloit paſſer, inondé par ſes eaux qui s'étoient débordées. Il comprit d'abord que c'étoit là l'ouvrage des Parthes, qui, pour retarder leur marche, leur oppoſoient cette inondation. Il le fit remarquer à Antoine, & l'exhorta à ſe tenir ſur ſes gardes parce que les ennemis n'étoient pas loin. En effet à peine eut-il mis ſes troupes en bataille, & diſpoſé ſur les aîles ſes frondeurs & ſes gens de trait pour éloigner l'ennemi, qu'il vit arriver les Parthes, qui ſe répandant de tous côtez, cherchoient à envelopper l'armée, & à la mettre en deſordre de toutes parts. Mais les gens de trait ayant fondu ſur eux, les Parthes, après en avoir bleſſé pluſieurs à coups de fléches, & avoir eu auſſi de leur côté autant de bleſſez de leurs plombées & de leurs traits, ils ſe retirerent en arriere. Ils firent bien-tôt après une ſeconde charge juſqu'à ce que les Gaulois pouſſant contre eux leurs chevaux avec furie, les écarterent & les diſperſerent entierement, de ſorte que de tout ce jour-là ils n'oſerent plus paroître.

Les Parthes avoient ruiné une levée pour inonder le pays par où les Romains devoient paſſer.

Les Parthes pourſuivent Antoine dans ſa retraite, & tâchent de l'envelopper.

Ces plombées étoient des maſſes de plomb qu'ils jettoient avec des frondes.

Cet eſſai ayant appris à Antoine ce qu'il devoit faire, il ne ſe contenta pas de munir ſon ar-

riere-garde de frondeurs & de gens de trait, il en disposa encore le long de ses deux flancs, & marcha ainsi avec son armée dont il fit un bataillon quarré, & donna ordre à sa Cavalerie que quand l'ennemi viendroit la charger, elle se contentât de le repousser, & qu'elle ne se hazardât pas à le poursuivre fort loin après l'avoir rompu. De cette maniere les quatre jours suivans les Parthes reçurent autant de dommage des Romains, qu'ils leur en firent, ce qui ralentit extrêmement leur ardeur, & les disposa à prendre le parti de se retirer en donnant l'hyver pour prétexte de leur retraite.

Antoine munit son arriere-garde & ses flancs, de frondeurs & de gens de trait.

Le cinquiéme jour Flavius Gallus, homme très-brave & très-entreprenant, qui avoit quelque commandement dans l'armée, demanda à Antoine la plus grande partie de l'Infanterie legere de la queuë, & une partie de la Cavalerie de la tête, promettant de faire quelque grand exploit. Antoine lui ayant donné ces troupes il repoussa les ennemis, non comme auparavant en se retirant après ses charges, & en regagnant le gros de l'Infanterie, mais en faisant ferme & en opiniâtrant le combat avec trop de temerité. Ceux qui commandoient l'arriere-garde le voyant trop éloigné, lui envoyerent dire de se rapprocher, mais il n'en voulut rien faire. On dit qu'alors Titius, qui étoit Questeur, prit une des Enseignes, fit tous ses efforts pour faire retourner en arriere celui qui la portoit, & dit beaucoup

Temerité de Flavius Gallus.

Faute d'Antoine.

Titius Questeur fait le devoir d'un homme sage.

d'injures à Gallus, lui reprochant qu'il faiſoit tuer ſans néceſſité beaucoup de monde & les plus braves de l'armée. Gallus répondit par d'autres injures & commanda à ſes gens de demeurer. Titius ſe retira, & Gallus pouſſant toûjours ceux qu'il avoit en tête, s'engagea ſi avant que ſans qu'il y prît garde il ſe trouva enveloppé. Alors ſe voyant chargé de tous côtez, il envoya demander du ſecours.

Gallus enveloppé envoye demander du ſecours.

Ceux qui commandoient les legions, du nombre deſquels étoit Canidius, qui avoit beaucoup de crédit auprès d'Antoine, firent une très-grande faute en cette occaſion, car au lieu de mener toute leur armée enſemble pour dégager Gallus, ils n'envoyerent à ſon ſecours qu'un petit nombre de troupes, & celles-ci étant défaites, ils en envoyerent d'autres. Cela repeté pluſieurs fois, il s'en fallut fort peu qu'ils ne rempliſſent d'épouvante tout le Camp, & ne miſſent l'armée en déroute comme une armée entierement défaite; & ils l'auroient fait, ſi Antoine lui-même ne fût accouru du front avec ſon Infanterie peſamment armée, n'eût pouſſé au travers des fuyards ſa troiſiéme legion contre les ennemis,

Grande faute des Chefs des legions.

Antoine va enfin lui-même au ſecours avec toute ſon Infanterie.

Ils n'envoyerent à ſon ſecours qu'un petit nombre de troupes, & celles-ci étant défaites, ils en envoyerent d'autres.) Dans ces occaſions on ne peut faire une plus grande faute que d'envoyer des pelotons l'un après l'autre au ſecours de gens preſſez, car ces pelotons ſeuls ne peuvent rien & ne coûtent rien à défaire. Il faut envoyer tout d'un coup un gros corps, & marcher même avec toutes ſes troupes ſi la choſe eſt importante, car où il s'agit du tout, il faut combattre avec le tout.

& n'eût arrêté par là leur poursuite. Il n'y eut pas moins de trois mille hommes tuez dans cette rencontre, & on porta cinq mille blessez dans le Camp. Parmi ces derniers se trouva Gallus, le corps percé de fléches d'outre en outre en quatre endroits, & il mourut bien-tôt après de ses blessures. Antoine alloit dans toutes les tentes visiter les autres, & les consoloit fondant en larmes, & leur témoignant la compassion qu'il avoit de leur état; mais eux avec un visage gay, ils lui prenoient la main & le conjuroient de se retirer, d'avoir soin de lui, & de ne se donner point pour eux tant de peines & de fatigues, & l'appellant leur Empereur, ils l'assûroient que leur vie dépendoit de sa santé. Aussi doit-on dire que jamais dans ce tems-là ni Empereur, ni Capitaine n'assembla une armée si forte, composée d'une si florissante jeunesse, & si patiente dans tous les travaux; & quant au respect pour le Général, à l'obéïssance la plus entiere jointe à l'affection la plus cordiale, & à ce sentiment généreux qui rempliſſoit tous les cœurs tant des Officiers que des soldats, des plus nobles, que des plus obscurs, de préferer l'estime & les bonnes graces de leur Capitaine à leur sûreté & à leur vie, en tout cela elle ne le cedoit pas même aux anciens Romains. Et on en peut trouver plusieurs causes, comme nous l'avons déja dit, la grande naissance d'Antoine, la force de son éloquence, sa simplicité, sa liberalité, sa magnificence, & ses plaisanteries dans ses

Gallus percé de fléches en quatre endroits, meurt de ses blessures.

Antoine va visiter les blessez & les console.

Grande affection que ces soldats blessez témoignent à Antoine.

Bel éloge de l'armée d'Antoine.

Discipline des anciens Romains.

Qualitez qui concilioient à Antoine l'affection des troupes.

jeux & dans ſon commerce ; & en cette occaſion la maniere tendre & affectueuſe dont il compatiſſoit à leurs maux, & dont il donnoit tout ce dont ils avoient beſoin, rendit les malades & les bleſſez plus affectionnez & plus diſpoſez à lui obéïr que les ſains mêmes.

Cette victoire releva tellement le courage des ennemis, qui la veille étoient fort las & tout prêts à renoncer à leur pourſuite, & elle leur inſpira un tel mépris pour les Romains, qu'ils paſſerent la nuit autour du camp d'Antoine, ne doutant point qu'ils ne priſſent la fuite, & que le lendemain les Parthes ne trouvaſſent les tentes deſertes, & qu'ils ne pillaſſent toutes les richeſſes dont elles étoient pleines. Le lendemain à la pointe du jour les Barbares ſe trouverent en bien plus grand nombre, car on dit qu'il n'y eut pas moins de quarante mille chevaux, le Roi ayant envoyé juſqu'à ſes gardes même comme à une victoire ſûre & à un butin qui ne pouvoit leur échapper, car pour lui il ne ſe trouva jamais à aucune affaire.

Grande confiance des Parthes enorgueillis de leur victoire.

Phraate ne ſe trouvoit jamais à aucune action.

Antoine voulant haranguer ſes ſoldats, demanda une robe noire, pour attirer davantage leur compaſſion ; mais ſes amis s'y étant oppoſez, il prit ſa cotte d'armes de pourpre, & les harangua, louant extrêmement ceux qui avoient fait ferme, & repouſſé l'ennemi, & blâmant ceux qui avoient pris lâchement la fuite. Les premiers l'exhorterent à avoir bon courage, &

Antoine vouloit haranguer ſes troupes en robe noire, il en eſt empêché par ſes amis.

& à attendre tout de leur valeur, & les autres qui ſentoient combien ils méritoient ſes reproches, s'offrirent à être décimez s'il vouloit, ou à être punis de telle autre maniere qu'il lui plairoit d'ordonner; la ſeule grace qu'ils lui demandoient, c'étoit de mettre fin à ſon déplaiſir & à ſa triſteſſe. Sur cela Antoine levant les mains au Ciel, demanda aux Dieux *que s'ils avoient réſolu de lui envoyer quelque grand malheur pour contrebalancer ſes proſpéritez paſſées, ils vouluſſent le faire tomber ſur lui ſeul, & ſauver ſon armée, & la rendre victorieuſe de ſes ennemis.*

Belle priere d'Antoine & digne d'un homme plus vertueux.

Le lendemain, après avoir mieux muni leurs flancs, ils ſe mirent en marche. Quand les Parthes voulurent les attaquer, ils ſe trouverent bien éloignez de leur compte, car au lieu qu'ils croyoient marcher, non à un combat, mais à un pillage & à un butin ſûr, ils ſe virent tout d'un coup accablez de traits, & trouverent les Romains auſſi fermes & auſſi âpres au combat que ſi leurs troupes avoient été toutes fraîches, ce qui penſa les rebuter & leur faire perdre courage pour la ſeconde fois. Cependant les Romains s'étant mis à deſcendre quelques côteaux, dont la pente étoit roide, & où ils ne pouvoient marcher que fort lentement, ils les attaquerent encore à grands coups de fleches. L'Infanterie qui étoit armée de grands boucliers, tourne tête, & enfermant au milieu d'elle ceux qui étoient legerement armez, le premier rang met un genou à terre, & ſe couvre

Confiance des Parthes trompée.

Belle manœuvre de l'Infanterie Romaine.

de ſes grands pavois; le ſecond rang en fait de même, & éleve ſes pavois au-deſſus du premier, le troiſiéme de même, de ſorte que cette continuation de pavois fait comme un toit d'airain, préſente à la vûë comme les dégrez d'un théatre, & forme la plus ſûre des défenſes contre les traits & les fleches, qui ne font que couler deſſus. Les Parthes prenant ce mouvement des Romains qui avoient mis un genou à terre, pour une marque qu'ils étoient recrus, jettent leurs arcs & leurs fleches, & les piques baiſſées ils s'approchent pour combattre à coups de main. Dans ce moment les Romains ſe levent avec de grands cris, & ſe ſervant de leurs eſpieux ils renverſent morts les plus avancez, & mettent en fuite les autres. La même choſe arriva les jours ſuivans, car ils ne faiſoient que peu de chemin.

Pila. *C'étoient de gros bâtons de trois coudées armez d'un fer pointu aux deux bous.*

La famine ſe met dans l'armée d'Antoine.

Alors la famine commença à ſe mettre dans l'armée, car elle ne pouvoit recouvrer des bleds qu'à la pointe de l'épée, & quand elle en avoit, elle manquoit de moulins pour les moudre, ayant été obligée de les abandonner, parce que la plûpart des bêtes de ſomme étoient mortes, & que celles qui reſtoient, étoient employées à porter les ma-

De ſorte que cette continuation de pavois fait comme un toict d'airain.) Comme Plutarque imite ſouvent Homere, ſur tout dans ſes deſcriptions & dans ſes images, j'ai ajoûté au texte un mot qui m'a paru y manquer. Après ἐρέψῃ, qui eſt tout ſeul, j'ai ajoûté χαλκείῃ. Ce n'eſt pas aſſez de dire que cette continuation de boucliers élevez les uns au-deſſus des autres *reſſembloit à un toict*, l'image eſt bien plus belle de dire *qu'elle reſſembloit à un toict d'airain.*

lades & les bleſſez. On dit que le boiſſeau Attique de froment ſe vendoit dans le Camp cinquante drachmes, & que les pains d'orge ſe vendoient autant d'argent qu'ils peſoient. Ils furent donc réduits à ſe nourrir d'herbes & de racines, & comme ils en trouverent fort peu de celles qu'ils avoient accoûtumé de manger, ils furent forcez de recourir à celles qui leur étoient entierement inconnuës, & ils en trouverent une qui les faiſoit mourir hors du ſens; celui qui en avoit mangé, ne ſe ſouvenoit de rien, ne reconnoiſſoit rien, & ne faiſoit autre choſe tout le jour que remuer & bouleverſer toutes les pierres qu'il trouvoit en ſon chemin, comme s'il eût fait quelque choſe de très-important, & de très-digne de ſes ſoins; de ſorte que par toute la campagne on ne voyoit que gens qui courbez vers la terre, en arrachoient les pierres & les changeoient de place; enfin après avoir vomi beaucoup de bile ils mouroient tout d'un coup, ſur tout depuis que le vin, qui étoit le ſeul antidote contre ce venin, leur eut manqué. Pluſieurs en ayant été emportez, & les Parthes ne ſe retirant point, on écrit qu'Antoine s'écria pluſieurs fois: *O retraite des dix mille!* faiſant entendre par là combien il admiroit ces dix mille Grecs de Xenophon, qui avoient fait bien plus de chemin qu'eux, étant revenus de Babylone, &

Vingt-cinq livres.

Grande extrémité où les troupes d'Antoine ſe trouvent réduites.

Etrange effet de quelques racines.

Retraite des dix mille de Xenophon, combien eſtimée.

Faiſant entendre par là combien il admiroit ces dix mille Grecs de Xenophon, qui avoient fait bien plus de chemin qu'eux, étant reve-

qui ayant toûjours eu ſur les bras un plus grand nombre de Barbares, s'étoient pourtant retirez en ſûreté.

Les Parthes ont encore recours à leurs ruſes ordinaires.

Les Parthes de leur côté voyant qu'ils ne pouvoient ni enfoncer les Romains, ni rompre leur ordonnance, & qu'ils avoient été pluſieurs fois battus & mis en fuite, eurent encore recours à leurs ruſes ordinaires, & ſe mêlant, comme en pleine paix & comme amis, avec ceux qui alloient au fourrage, ou qui s'éloignoient pour aller chercher des bleds, & leur montrant leurs arcs détendus, ils leur diſoient que pour eux ils s'en retournoient dans leurs maiſons, qu'ils mettoient fin à leur pourſuite, & qu'il n'y auroit plus que quelques Medes qui les ſuivroient encore un ou deux jours ſans leur cauſer la moindre incommodité, & ſeulement pour garantir de leurs courſes les villages les plus écartez du grand chemin. Ils accompagnoient ces paroles de grandes careſſes & de grandes embraſſades, comme prenant congé d'eux & leur diſant adieu. De maniere que les Romains renoncerent à leur défiance, & qu'Antoine lui-même, ſur les rapports qu'on lui fit, eut plus grande envie de prendre le chemin de la plai-

Les Romains ſe laiſſent encore tromper par les Parthes.

nus de Babylone.) J'avouë que voici un endroit que je n'entends point, & où je me perds. Antoine aſſiegeoit la grande ville de Phraate, appellée *Phraata.* Cette ville étoit dans l'Atropatene, l'Atropatene eſt une Province de la Medie, & par conſéquent au-delà de l'Euphrate & du Tigre. Xenophon n'avoit donc pas fait plus de chemin que lui pour retourner en Grece. Il parle ainſi parce qu'Antoine n'avoit pas eu tant de chemin à faire pour ſe trouver en pays ami. Et cela eſt vrai.

ne, & de quitter celui des montagnes, où l'on disoit qu'il ne trouveroit point d'eau.

Comme il se mettoit en état de l'exécuter, il arriva dans son camp un Officier des ennemis, nommé Mithridate, cousin germain de ce même Monesès qui s'étoit retiré auprès d'Antoine, & qui avoit reçu de lui trois villes en don, & il demanda qu'on le fît parler à quelqu'un qui sçût la Langue des Parthes, ou celle des Syriens. On lui amena un certain Alexandre d'Antioche, qui étoit particulierement attaché à Antoine. Dès qu'ils furent en présence, le Parthe déclara qui il étoit, dit que Monesès l'envoyoit pour leur rendre un grand service en revanche des plaisirs qu'il avoit reçus d'Antoine, & après ce préambule il demanda à Alexandre, *s'il ne voyoit pas cette chaine de hautes montagnes qui paroissoient dans le lointain.* Alexandre lui ayant répondu *qu'il les voyoit, c'est sous ces montagnes*, continua Mithridate, *que les Parthes vous dressent des embûches avec toutes leurs troupes, car au-dessous il y a de grandes plaines où ils vous attendent après vous avoir trompez en vous persuadant de prendre ce chemin, & de quitter celui des montagnes. Il est vrai que par celui des montagnes vous essuyerez la même soif & les mêmes fatigues auxquelles vous êtes déja tout accoûtumez. Mais si Antoine prend celui de la plaine, il doit être assûré que là l'attendent les malheurs de Crassus.* En finissant ces mots il se retira.

Mithridate cousin germain de Monesès, vient avertir Antoine du mauvais dessein des Parthes.

Ces paroles entenduës, Antoine, fort éton-

Le Mardien confirme l'avis du Parthe.

né & fort troublé, appella ſes amis, & le Mardien qui lui ſervoit de guide : Celui-ci dit *qu'il n'avoit jamais penſé autrement que le Parthe, qu'il ſçavoit par experience que le chemin de la plaine étoit impraticable & très-difficile à tenir, n'y ayant point de trace marquée ; que quand même il n'y auroit ni ennemis ni embûches à craindre, il ſeroit toûjours très-dangereux, au lieu que par le chemin de la montagne ils n'auroient d'autre fatigue à eſſuyer que de marcher une journée entiere ſans trouver nulle ſorte d'eau.*

Antoine prend le chemin de la montagne, & part la nuit.

Sur cela Antoine changeant d'avis, prit le chemin de la montagne, & partit la nuit même après avoir ordonné à ſes troupes de faire proviſion d'eau. Mais la plûpart manquoient de vaiſſeaux pour la porter, c'eſt pourquoi les uns s'aviſerent d'en remplir leurs caſques, & les autres d'en porter dans des peaux de chevre.

Ses troupes portent de l'eau comme elles peuvent.

Ils ne furent pas plûtôt en marche que les Parthes en furent avertis, & que la nuit même ils ſe mirent à leurs trouſſes contre leur coûtume, car ils ne marchoient jamais la nuit. Le lendemain au lever du ſoleil ils atteignirent la queuë de l'armée. Les Romains étoient conſumez de ſoif, & accablez de fatigue, car ils avoient fait cette nuit-là deux cent quarante ſtades, & ſe voyant ſi promptement joints par les ennemis contre leur attente, ils tomboient dans le découragement. La néceſſité de combattre ſans relâche augmentoit encore leur ſoif, car ils n'avançoient pas un pas ſans combat.

Les Parthes ne marchoient jamais la nuit.

Trente milles, près de dix lieuës.

Ceux qui marchoient à la tête de l'armée, rencontrerent ſur leur chemin une riviere dont l'eau étoit très-froide & très claire, mais ſalée & venimeuſe, car dès qu'on en avoit bû, elle cauſoit des douleurs inſupportables, en déchirant le ventre par des tranchées horribles, & enflammoit davantage la ſoif. Le Mardien les en avertit, mais quoi qu'il pût dire, & quelques efforts qu'on fît pour les retenir, ils voulurent en boire à toute force. Antoine alloit dans tous les rangs, les conjurant de s'abſtenir & de ſe moderer encore un peu de tems, que bien-tôt ils alloient trouver une autre riviere dont l'eau étoit excellente, & qu'enſuite le reſte du chemin étoit ſi rude & ſi impraticable à la Cavalerie, que les ennemis ſeroient obligez de les abandonner. En même tems il fit ſonner la retraite pour ceux qui combattoient, & donner le ſignal de dreſſer les tentes, afin que les ſoldats puſſent avoir de l'ombre pour ſe rafraîchir.

Les Romains trouvent ſur leur chemin une riviere, dont l'eau étoit froide & venimeuſe.

Les tentes étant dreſſées, & les Parthes s'étant retirez ſelon leur coûtume, le même Mithridate revint & parlant au même Alexandre, il leur conſeilla qu'après que l'armée ſe ſeroit un peu repoſée, elle ſe remît promptement en marche & qu'elle ſe hâtât de gagner la riviere, parce que les Parthes ne les pourſuivroient que juſques-là, & ne paſſeroient pas plus avant. Alexandre alla rapporter cet avis à Antoine, & Antoine le chargea de quantité de coupes & de flacons d'or pour

Mithridate revient & leur donne un autre bon avis.

Antoine fait préſent à Mithridate de coupes & de flacons d'or.

en faire préſent à Mithridate, qui après en avoir pris autant qu'il en put cacher ſous ſa robe, ſe retira.

Les Romains levant leur camp qu'il étoit encore jour, ſe mirent en marche ſans être inquietez par les ennemis, mais eux-mêmes ils ſe donnerent la nuit la plus terrible qu'ils euſſent encore paſſée, car coupant la gorge à ceux qui avoient la garde de l'or & de l'argent, ils les volerent, & pillerent tout celui que portoient les bêtes de ſomme, & enfin ſe jettant ſur les bagages d'Antoine lui-même, ils mirent en pieces toute ſa vaiſſelle & ſes tables de grand prix & les partagerent entre eux. Tout le camp étoit donc rempli de tumulte & d'effroi, car ils penſoient que les Parthes étoient venus l'attaquer & avoient tout mis en déroute. Antoine appelle un de ſes gardes, qui étoit ſon affranchi, & qui avoit nom Rhamnus, & l'oblige à jurer que dès qu'il l'ordonnera, il lui paſſera ſon épée au travers du corps, & lui coupera la tête, afin qu'il ne puiſſe ni être pris en vie par les ennemis, ni être reconnu après ſa mort. Tous ſes amis fondant en larmes autour de lui, le Mardien tâchoit de le raſſûrer en lui diſant *que la riviere étoit fort proche*, car déja un petit vent frais & humide, & un air plus froid ſe faiſant ſentir, rendoit la reſpiration plus douce & plus aiſée, & *que le tems qu'ils avoient marché, marquoit qu'ils n'avoient encore que très-peu de chemin à faire*, car il ne reſtoit qu'une petite partie de la nuit. En même tems

Les ſoldats d'Antoine coupent la gorge à ceux qui gardoient le tréſor, & le pillent.

Ils mettent en piéces la vaiſſelle & les tables d'Antoine même.

Rhamnus affranchi d'Antoine, & un de ſes gardes.

Serment qu'Antoine exige de lui.

tems on vint d'un autre côté lui apprendre que le tumulte n'avoit point été cauſé par les ennemis, mais qu'il avoit été l'effet de l'injuſtice & de l'avarice de quelques-uns de ſes ſoldats. C'eſt pourquoi voulant remettre ſes troupes en ordre & les faire revenir de leur déroute & de leur effroy, il fit donner par les trompettes l'ordre de camper.

Déja le jour commençoit à poindre, & l'armée à reprendre ſa forme ordinaire, & déja tout le déſordre étoit calmé, lorſque les fléches des Parthes atteignirent ceux qui étoient à l'arriere-garde. En même-tems Antoine fit donner le ſignal du combat à ceux qui étoient armez à la legere, & les ſoldats des legions ſe couvrant de leurs boucliers comme auparavant, un genou à terre, ſoûtenoient les décharges des Parthes qui n'oſoient plus les approcher. Ainſi ceux qui étoient à la tête avançant peu à peu à la faveur des autres, découvrirent bien-tôt la riviere. Et Antoine plaçant ſa Cavalerie ſur le bord pour ſoûtenir l'ennemi, fit d'abord paſſer les malades & les bleſſez; & bien-tôt ceux qui combattoient eurent la liberté & la facilité de boire, car dès que les Parthes eurent apperçu la riviere, ils détendirent leurs arcs & exhorterent les Romains à paſſer ſans aucune crainte en donnant de grands éloges à leur valeur. Etant donc paſſez, ils ſe rafraîchirent un peu, reprirent haleine & continuerent leur marche ſans ſe trop fier aux Parthes.

Les Parthes reparoiſſent aux trouſſes des Romains.

Antoine arrive ſur les bords du fleuve de l'Araxe.

La ſixiéme journée après ce dernier combat ils arriverent ſur le bord de l'Araxe, qui ſepare la Medie de l'Armenie. Ce fleuve leur parut très-difficile, & par ſa profondeur & par ſa rapidité, & il ſe répandit un bruit dans toute l'armée que les ennemis étoient embuſquez là autour pour les attaquer quand ils paſſeroient le fleuve. Mais quand ils furent paſſez en toute ſûreté, & qu'ils toucherent la terre d'Armenie, comme s'ils avoient vû cette terre après une longue & périlleuſe navigation, ils l'adorerent & ſe mirent enſuite à fondre en larmes & à s'embraſſer dans les tranſports de leur joye. Comme ils marchoient dans un pays très-abondant & très-fertile, & qu'ils avoient ſouffert une grande diſette, ils ſe gorgerent ſans aucun ménagement de toutes ſortes de viandes & de fruits, qu'ils avoient à foiſon, ce qui leur cauſa des hydropiſies & des coliques furieuſes.

Coûtume d'adorer, c'eſt-à-dire de baiſer la terre où l'on arrive après l'avoir beaucoup deſirée.

Pertes qu'Antoine avoit faites dans ſa marche.

Là Antoine voulut faire la revûë de ſon armée ; il trouva qu'il avoit perdu vingt mille hommes de pied, & quatre mille chevaux, dont il n'y en avoit pas la moitié qui euſſent été tuez par les ennemis, tous les autres étoient morts de maladie. Ils employerent donc vingt-ſept jours de marche à venir de la ville de Phraate juſqu'en Armenie, & dans ces vingt-ſept jours ils battirent les Parthes en dix-huit combats. Mais ces victoires ne furent ni bien entieres ni bien completes, parce qu'ils ne pouvoient pas s'écarter pour

Vingt-ſept jours de marche depuis la ville de Phraate juſqu'à l'Araxe.

Parthes battus en dix-huit combats par Antoine.

ſuivre l'ennemi fort loin. Et c'eſt cela même qui fit voir clairement que le Roi d'Armenie Artavaſde avoit ſeul privé Antoine de l'honneur de terminer glorieuſement cette guerre; car ſi les ſeize mille hommes de cheval qu'il avoit emmenez de la Medie, euſſent ſuivi Antoine, armez comme ils étoient à la maniere des Parthes, & accoûtumez à combattre contre eux, quand les Romains auroient eu mis en fuite ceux qui ſeroient venus les attaquer, & que ces Armeniens auroient fait main baſſe ſur ces fuyards, ils n'auroient pû après leur défaite ſe remettre & ſe rallier ſi ſouvent, & revenir ſi ſouvent à la charge. C'eſt pourquoi tous les Romains irritez preſſoient Antoine de ſe venger de ce Roi d'Armenie; mais Antoine raiſonnant en homme ſage, ne lui reprocha point ſa trahiſon, & ne retrancha rien des marques d'affection qu'il lui donnoit & des honneurs qu'il lui faiſoit à ſon ordinaire, car il ſentoit qu'il n'avoit qu'une armée très-foible & qu'il manquoit de tout. Mais long-tems après étant rentré en armes dans l'Armenie, il fit tant par ſes invitations & par ſes belles promeſſes qu'il l'engagea à venir ſe remettre entre ſes mains, & alors il le retint priſonnier, & l'ayant mené lié & garrotté à Alexandrie, il y entra en triomphe. Les Romains furent fort offenſez de voir que l'amour qu'il avoit pour Cleopatre le portoit à proſtituer aux Egyptiens ce qui faiſoit l'ornement & la gloire de leur patrie; mais, comme je l'ai déja dit,

Retraite d'Artavaſde, ſeule cauſe de ce qu'Antoine n'avoit pas terminé cette guerre.

Sageſſe d'Antoine, de ne pas ſe reſſentir alors de tout ce que lui avoit fait Artavaſde.

Le tems & les moyens qu'il prend pour s'en venger.

Il le mene priſonnier à Alexandrie, où il entre en triomphe.

Les Romains offenſez de ce triomphe.

Car Artavaſde mené en triomphe à Rome, auroit fait honneur à cette vil-

le, & c'étoit à elle que ce triomphe étoit dû.

ceci ne ſe paſſa que long-tems après.

Pour reprendre le fil de nôtre hiſtoire, Antoine dans l'impatience de rejoindre Cleopatre, preſſoit ſi fort ſa marche malgré la rigueur de la ſaiſon & les neiges continuelles, qu'il perdit encore huit mille hommes dans le chemin, & qu'il arriva fort peu accompagné ſur le rivage de la mer à un certain Bourg appellé Leucocome, entre Beryte & Sidon. Il y ſejourna pour attendre Cleopatre, & comme elle tardoit trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, dans des triſteſſes, & dans des langueurs qui le conſumoient. Enſuite, pour faire quelque diverſion à ſes chagrins, il ſe mit à boire & à yvrogner, mais à table même il ne pouvoit ſe tenir en repos, ni calmer ſon impatience; à tout moment il ſe levoit, & pendant que les autres continuoient à boire, il ſortoit & alloit ſur le rivage pour voir ſi elle n'arrivoit point. Enfin elle arriva avec des habits & beaucoup d'argent pour les ſoldats. Mais il y a des Auteurs qui diſent qu'elle n'apporta que les habits, & qu'Antoine prit dans ſon threſor l'argent qu'il diſtribua comme ſi c'étoit elle qui le donnoit.

C'eſt-à-dire, le bourg blanc.

Triſteſſes & langueurs d'Antoine dans l'impatience de voir Cleopatre.

Il cherche inutilement à faire diverſion par le vin.

Cleopatre arrive près de lui avec beaucoup d'argent & des habits pour ſes ſoldats.

Guerre entre le Roi des Medes & le Roi des Parthes.

Dans ce même tems-là le Roi des Medes entra en grand differend avec Phraate, Roi des Parthes, & l'on dit que le ſujet de la querelle vint ſur le partage des dépouilles Romaines. Le Roi des Parthes avoit déja fait de ſi grands progrès que le Roi des Medes fut fort allarmé & ſe vit en grand danger de perdre ſon Royaume.

Pour derniere reſſource il envoya des Ambaſſadeurs à Antoine le preſſer de revenir contre les Parthes, lui promettant qu'il l'aideroit de tout ſon pouvoir. A cette propoſition Antoine ſent rallumer ſes eſperances, voyant que la ſeule choſe qui lui avoit manqué pour défaire entierement les Parthes, je veux dire de la Cavalerie & des gens de trait, c'étoit cela même qui lui arrivoit contre ſon attente, & qui lui étoit offert, non ſeulement ſans qu'il le demandât, mais de maniere qu'en l'acceptant il faiſoit un grand plaiſir, & rendoit un très-grand ſervice. Le voilà donc qui ſe prépare à repaſſer en Armenie, & après qu'il ſe ſeroit abouché avec le Roi des Medes ſur les bords de l'Araxe, à aller faire la guerre aux Parthes.

Le Roi des Medes envoye des Ambaſſadeurs à Antoine pour le faire retourner contre les Parthes.

D'un autre côté à Rome ſa femme Octavie veut s'embarquer pour l'aller trouver, & elle en obtint la permiſſion de ſon frere Ceſar, qui, comme la plûpart l'écrivent, la lui donna, non pour lui faire plaiſir, mais afin que maltraitée & mépriſée par Antoine, comme il s'y attendoit, elle lui fournît un prétexte honnête de lui faire la guerre. Quand elle fut arrivée à Athenes, elle reçut des lettres de ſon mari qui lui ordonnoit de l'attendre là, & qui lui apprenoit la nouvelle expedition qu'il alloit entreprendre. Octavie, quoique fort bleſſée de cet ordre, & piquée juſqu'au fond du cœur du prétexte qui le lui attiroit, ne laiſſa pas de lui écrire pour lui

Octavie s'embarque pour aller trouver Antoine.

Vûë d'Auguſte en permettant à ſa ſœur Octavie d'aller trouver Antoine.

Elle reçoit à Athenes des lettres d'Antoine qui lui ordonne de l'attendre là.

Grands ſecours qu'Octavie lui apporte.

demander où il vouloit qu'elle lui envoyât tout ce qu'elle avoit apporté pour lui, car elle avoit apporté des habits pour les troupes, beaucoup d'argent & quantité de préſents pour ſes Officiers & pour ſes amis. Par deſſus tout cela encore, elle lui avoit amené grand nombre de chevaux, & deux mille ſoldats d'élite tout équipez & couverts d'armes magnifiques comme les troupes Pretoriennes. Niger, un des amis d'Antoine, fut celui qu'elle lui envoya.

Elle lui amene des troupes & des chevaux.

Elle lui envoye Niger.

Maniere dont Niger exécute ſa commiſſion pour ſervir Octavie.

Il s'acquitta fort bien de ſa commiſſion; il expoſa à Antoine tout ce dont il étoit chargé, & ajoûta de grands éloges qu'il donna à Octavie, & qui lui étoient dûs. Cleopatre, qui ſentit bien qu'Octavie ne venoit que pour lui diſputer le cœur d'Antoine, & qui craignit que ſi avec ſa vertu & ſa ſageſſe, avec la gravité de ſes mœurs, & l'appui de toute la puiſſance de Ceſar, elle avoit le tems de ſe ſervir de ſes attraits, & d'employer ſes careſſes pour gagner ſon mari, elle ne devînt invincible & ne le poſſedât entierement, elle fit ſemblant de mourir d'amour pour lui, & attenuoit ſon corps en ne prenant que très peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entroit chez elle, il lui voyoit le regard ſurpris & étonné, & quand

Artifices de Cleopatre pour retenir Antoine.

Amiot s'eſt fort trompé ici.

Et qui craignit que ſi avec ſa vertu & ſa ſageſſe, avec la gravité de ſes mœurs.) Car rien n'eſt ſi redoutable à une maîtreſſe qu'une femme ornée de vertu, de ſageſſe & de gravité, ſur tout quand ces qualitez ſont accompagnées des attraits & des graces de la perſonne. Il faut que le vice ſoit bien enraciné dans le cœur d'un homme pour tenir contre des ennemis ſi puiſſants.

il en ſortoit, il le voyoit abattu & languiſſant. Souvent elle trouvoit le moyen de paroître toute en larmes, & en même-tems elle ſe hâtoit de les eſſuyer & de les cacher comme pour lui dérober ſa foibleſſe & ſon déſordre. Et elle faiſoit toutes ces coquetteries dans le temps qu'il étoit prêt à partir de la Syrie pour aller au ſecours des Medes.

Flatteurs toûjours prêts à nourrir le vice.

Ses flatteurs s'empreſſant pour elle & voulant la ſervir, accabloient Antoine d'injures. Ils l'appelloient homme dur & inſenſible, & ils lui reprochoient qu'il faiſoit mourir cette pauvre femme qui n'aimoit que lui & qui ne vivoit que pour lui; que véritablement Octavie lui étoit unie, mais que ce n'étoit qu'à cauſe de ſon frere & pour des raiſons d'interêt, & qu'elle avoit l'honneur de porter le nom de ſa femme, au lieu que Cleopatre, Reine de tant de peuples, étoit appellée ſa maîtreſſe, qu'elle ne fuyoit point & ne dédaignoit point ce titre, & qu'elle s'en tenoit honorée, pourvû qu'elle pût le voir & jouir de ſon commerce; mais que ſi elle ſe voyoit aban-

Plaiſantes raiſons dont ſe ſervent ces flatteurs pour retenir Antoine auprès de Cleopatre.

Au lieu que Cleopatre, Reine de tant de peuples, étoit appellée ſa maîtreſſe, qu'elle ne fuyoit point & ne dédaignoit point ce titre.) Mais c'eſt la même qui devoit faire horreur à Antoine & le guérir entierement, s'il avoit conſervé un reſte de bon ſens dans ſa débauche. Quelle comparaiſon d'une femme vertueuſe, ſage, pleine d'amour pour ſon mari, à une Reine qui s'oublie & ſe ravalle juſqu'à n'être que maîtreſſe, & qui ne s'attache à un homme que par un eſprit de débauche? Homere a fort bien fait entendre qu'une Déeſſe même en cet état eſt inferieure à une femme chaſte.

donnée, elle ne resisteroit point à sa douleur, & qu'elle en perdroit la vie.

Antoine attendri par ces discours abandonne les Medes, & retourne à Alexandrie.

Par tous ces discours ils amollirent & fondirent si bien le cœur d'Antoine que de peur que Cleopatre ne se fît mourir, il retourna promptement à Alexandrie & remit les Medes au printemps, quoiqu'il eût nouvelles que les affaires des Parthes étoient fort troublées par des seditions & par des revoltes. Il rentra bien-tôt après dans leur pays, mais ce fut pour faire amitié & alliance avec le Roi en mariant un de ses fils qu'il avoit eus de Cleopatre à une des filles de ce Prince, laquelle étoit encore fort jeune; & après ce mariage il reprit le chemin de Rome uniquement occupé de la guerre civile qu'il méditoit.

Antoine marie un de ses fils qu'il avoit eus de Cleopatre avec la fille du Roi des Medes.

Dès qu'Octavie fut de retour d'Athenes, Cesar, qui croyoit qu'elle avoit reçu un très-grand affront, lui ordonna de sortir de la maison d'Antoine, & de loger en son particulier; mais elle répondit *qu'elle ne quitteroit point la maison de son mari, & que s'il n'avoit point d'autre raison de faire la guerre à Antoine que ce qui la regardoit, elle le conjuroit d'abandonner ses interêts, car*, ajoûta-t-elle, *ce seroit une horrible chose à entendre que de deux grands Empereurs, celui-là pour l'amour d'une femme, & celui-ci pour la*

Générosité d'Octavie, & son grand amour pour son mari.

Ce fut pour faire amitié & alliance avec le Roi en mariant un de ses fils.) Il donna au Roi des Medes la partie de l'Armenie qu'il avoit conquise, & accorda Alexandre son fils aîné qu'il avoit eu de Cleopatre avec la fille de ce Roi des Medes, nommée Jotape, & retira les Enseignes qui avoient été prises dans le combat de Tatianus. Dion, liv. XLIX.

jalousie

jalouſie d'une autre plongeaſſent dans une guerre civile tous les Romains.

Si elle diſoit cela de bouche, elle le confirma encore davantage par les effets, car elle continua de demeurer dans la maiſon de ſon mari, comme s'il eût été préſent, & elle éleva avec beaucoup de ſoin & de magnificence, non ſeulement les enfans qu'il avoit eus d'elle, mais encore ceux qu'il avoit eus de Fulvie. Et quand Antoine envoyoit quelques-uns de ſes amis à Rome pour y briguer les charges & les emplois, ou pour y pourſuivre des affaires particulieres, elle les recevoit, & ſollicitoit pour eux auprès de ſon frere pour leur faire obtenir ce qu'ils demandoient. Et par cette conduite elle fit, ſans le vouloir, un très-grand tort à Antoine, car les injuſtices qu'il faiſoit à une femme d'un ſi grand mérite & d'une ſi grande vertu, lui attiroient la haine de tout le monde.

Merveilleuſe conduite d'Octavie.

Elle fait par là un très grand tort à Antoine.

Une choſe encore qui augmenta beaucoup cette haine, c'eſt le partage qu'il fit à ſes enfans à Alexandrie, partage qui parut inſolent, digne de la tragédie, & fait dans un eſprit de haine pour les Romains. Car ayant fait aſſembler le peuple dans le Gymnaſe, & dreſſer ſur un tribunal deux thrônes d'or, l'un pour lui, & l'autre pour Cleopatre, & d'autres thrônes plus bas pour ſes enfans, il déclara premierement Cleopatre Reine d'Egypte, de Cypre, d'Afrique & de la baſſe Syrie, & lui donna pour Collegue & pour ſuc-

Partage inſolent qu'Antoine fait aux enfans qu'il avoit eus de Cleopatre.

Il déclare Cleopatre Reine de pluſieurs Royaumes, qu'il ſubſtituë à Ceſarion.

ceſſeur à ces Royaumes le jeune Ceſarion, qu'on croyoit fils de Jule Ceſar, qui en mourant avoit laiſſé Cleopatre enceinte. Enſuite les fils qu'il avoit eus d'elle, il les nomma Rois des Rois, & donna à Alexandre l'Armenie, la Medie & tous les Etats des Parthes, quand il les auroit conquis. Il donna à Ptolemée la Phenicie, la Syrie & la Cilicie, & en même-tems il les préſenta tous deux au peuple, Alexandre vêtu d'une robe à la Medoiſe, & ayant ſur la tête la Tiare & le chapeau droit & pointu, que les Perſes appellent *Cydaris*, & Ptolemée couvert d'un long manteau, avec des pantoufles, & un bonnet environné d'un diadême, car ce ſont les ornemens des Rois ſucceſſeurs d'Alexandre, comme les autres ſont les ornemens des Rois des Medes & des Armeniens. Après que ces deux Princes eurent ſalué & baiſé leur pere & leur mere, ils furent d'abord environnez, l'un d'une garde d'Armeniens, & l'autre d'une garde de Macédoniens, qu'on avoit préparées. Et Cleopatre dès ce moment & dans toute la ſuite du tems ne parut en public que

Il nomme ſes enfans Rois des Rois.

Partage d'Alexandre qui étoit l'aîné.

Celui de Ptolemée qui étoit le cadet.

Cydaris quelle eſpece de chapeau.

Cleopatre vêtuë d'une robe conſacrée à Iſis, & ſe fait appeller la jeune Iſis.

Et Cleopatre dès ce moment & dans toute la ſuite du tems ne parut en public que vêtuë de la robe conſacrée à la Déeſſe Iſis.) Le dernier excès de la folie, c'eſt l'impieté. Cleopatre prend le nom & la robe de la Déeſſe d'Egypte. Cette robe d'Iſis étoit une robe de toutes ſortes de couleurs, pour marquer qu'étant Reine du monde, elle déploye toute ſa puiſſance ſur la matiere, qui eſt ſuſceptible de toutes ſortes de formes & de couleurs. Au lieu que les habits d'Oſiris étoient d'une ſeule couleur, de la couleur de la lumiere, parce que le premier principe eſt ſimple & ſans aucun mêlange. Ces habits d'Oſiris étoient reſſerrez & gardez ſi étroitement

vêtuë de la robe conſacrée à la Déeſſe Iſis, & ſe fit appeller la jeune Iſis.

Céſar ne manqua pas d'en faire le rapport au Senat ; par ce moyen & en accuſant ſouvent Antoine dans les aſſemblées du peuple il irrita & excita tout le monde contre lui. Antoine de ſon côté envoya à Rome pour ſe plaindre de Céſar & pour l'accuſer à ſon tour. Ses plus grands ſujets de plainte étoient premierement qu'ayant dépouillé le jeune Pompée de la Sicile, il ne lui avoit pas donné la moitié de cette Iſle comme ils en étoient convenus ; en ſecond lieu qu'ayant emprunté de lui des vaiſſeaux pour cette guerre, il les avoit gardez après la guerre finie ; en troiſiéme lieu qu'ayant chaſſé Lepidus de ſes Gouvernemens, & l'ayant privé de tous ſes honneurs juſqu'à le reduire en l'état d'un ſimple particulier, il avoit débauché ſon armée, s'étoit mis en poſſeſſion de ſes Provinces, & en avoit retenu les revenus, qui lui avoient été aſſignez, & par deſſus tout cela qu'ayant partagé à ſes ſoldats preſque toute l'Italie, il n'en avoit pas laiſſé la moindre partie pour les ſiens.

Auguſte rapporte au Senat toute cette conduite d'Antoine pour le rendre odieux.

Antoine de ſon côté envoye à Rome pour ſe plaindre, & pour l'accuſer à ſon tour.

Ses principaux ſujets de plainte.

Amiot s'eſt fort trompé.

A cela Céſar répondoit qu'il avoit ôté à Lepidus ſes Gouvernemens parce qu'il en abuſoit avec inſolence ; & que quant aux Provinces qu'il

Réponſe d'Auguſte aux plaintes d'Antoine.

qu'on ne les laiſſoit voir qu'une ſeule fois tous les ans en certain jour, & ceux d'Iſis au contraire étoient expoſez à tout le monde. Au reſte, c'étoit une coûtume parmi les Payens de prendre & de porter des habits conſacrez à certains Dieux, ou Déeſſes.

avoit conquiſes, il en feroit part à Antoine quand Antoine lui feroit part de l'Armenie; & que du reſte les ſoldats d'Antoine ne devoient point partager avec les ſiens les terres de l'Italie, puiſqu'ils avoient la Medie & tout le pays des Parthes, qu'ils avoient conquis pour les Romains en combattant vaillamment ſous les ordres de leur Général. Antoine apprit ces nouvelles pendant le ſéjour qu'il fit en Armenie. En même-tems il ordonna à Canidius de prendre ſeize legions, & de deſcendre vers la côte de la mer; & lui avec Cleopatre il prit la route d'Epheſe. Là fut le rendez-vous de ſon armée de mer, qui s'y aſſembla de tous côtez, au nombre de huit cent voiles en comptant les vaiſſeaux de charge. Cleopatre en avoit fourni deux cent avec vingt mille talens, & des vivres pour toute l'armée pendant la guerre.

Antoine envoye Canidius vers les côtes de la mer avec XVI. *legions, & prend la route d'Epheſe avec Cleopatre.*

Son armée navale s'aſſemble à Epheſe.

Soixante millions.

Antoine, à la perſuaſion de Domitius & de quelques autres, preſſa Cleopatre de ſe retirer en Egypte, & d'y attendre l'iſſuë de cette guerre, mais cette Reine, craignant que par l'entremiſe d'Octavie il ne ſe raccommodât avec Céſar, gagna Canidius à force d'argent, & le porta à parler en ſa faveur à Antoine, & à lui repréſenter qu'il n'étoit ni juſte d'éloigner de cette guerre une Princeſſe qui y contribuoit ſi fort de ſon côté, ni utile pour ſon parti, en ce que ſon départ décourageroit les Egyptiens qui faiſoient la plus grande partie de ſes forces maritimes; que d'ailleurs

Antoine preſſe Cleopatre de ſe retirer en Egypte.

Elle le refuſe & gagne Canidius qui parle en ſa faveur.

Raiſons dont Canidius ſe ſert.

Que d'ailleurs il ne voyoit pas que Cleopatre fût inferieure, ni

il ne voyoit pas que Cleopatre fût inferieure, ni en prudence, ni en bon ſens, à aucun des Princes & Rois qui étoient dans ſon armée, elle qui avoit gouverné ſi long-tems un ſi grand Royaume, elle qui avoit vêcu ſi long-tems avec lui, & qui avoit pû apprendre dans ſon commerce à manier & à traiter avec ſageſſe & dexterité les affaires les plus grandes & les plus difficiles. Ces raiſons l'emporterent ſur l'eſprit d'Antoine, car il falloit que tout vînt ſous la puiſſance de Céſar.

Mais elle ne l'avoit gouverné qu'en faiſant folies ſur folies.

Canidius perſuade à Antoine que Cleopatre étoit devenuë fort habile dans ſon commerce.

Quand toutes ſes forces furent aſſemblées, ils firent voile à Samos, où ils paſſerent le tems dans la bonne chere & dans les plaiſirs. Car comme il étoit ordonné aux Rois, aux Gouverneurs, aux Tetrarques, aux Nations, & à toutes les villes depuis la Syrie juſqu'aux Palus Meotides, à l'Armenie & à l'Illyrie, d'envoyer, ou d'apporter tout ce qui étoit néceſſaire pour la guerre, on

D'Epheſe Antoine & Cleopatre vont à Samos avec leur flotte.

La vie qu'ils y menent.

en prudence, ni en bon ſens, à aucun des Princes & Rois qui étoient dans ſon armée.] Mais quelles marques de prudence & de bon ſens avoit-on veu d'elle ? Ou plûtôt quelles marques de folie n'en avoit-on pas vûës ? Cela donne bien mauvaiſe opinion des Princes & des Rois qui ſuivoient le parti d'Antoine. Auſſi n'y en eût-il pas un ſeul qui fît paroître la moindre prudence, ni le moindre ſens dans la bataille qui ſe donna enſuite, & où Antoine fut vaincu.

Elle qui avoit pû apprendre dans ſon commerce à manier & à traiter.) Voici la raiſon la plus forte ſur l'eſprit d'Antoine, & qui l'emporta. Antoine crut avoir formé Cleopatre, & l'avoir rendu très-habile. Quelle peſte pour les Princes que les flatteurs !

A l'Armenie & à l'Illyrie, d'envoyer, ou d'apporter tout ce qui étoit néceſſaire pour la guerre.] Au lieu de l'*Illyrie* il y a dans le texte *Laurium*, qui étoit une montagne de l'Attique, célébre par ſes mines d'argent ; mais il

Divertiſſemens qu'ils prennent à Samos.

avoit eu ſoin d'ordonner auſſi à tous les Comediens, Baſteleurs, Farceurs, & autres tels artiſans du Dieu Bacchus, de ſe rendre à Samos. De ſorte que pendant que preſque toute la terre entiere pouſſoit des ſoupirs & des gemiſſemens, une Iſle ſeule retentiſſoit du ſon des flûtes & de toute ſorte d'inſtrumens de muſique; ſes théatres étoient toûjours remplis, & l'on ne voyoit que des chœurs qui diſputoient le prix de la Tragedie & de la Comédie. Toutes les villes contribuoient aux Sacrifices, & envoyoient chacune un bœuf, & les Rois diſputoient à l'envi entre eux à qui donneroit les feſtins les plus ſuperbes & feroit les préſens les plus ſomptueux. Tellement que l'on entendoit dire par tout: *Que ne feront point tous ces Rois après leur triomphe pour célébrer leur victoire, puiſque pour les ſeuls préparatifs de cette guerre ils font des fêtes ſi magnifiques?*

Sage reflexion de Plutarque.

Emulation des Rois pour ces divertiſſemens.

Diſcours publics très-ſages.

Après ces fêtes finies, qui durerent pluſieurs jours, Antoine donna à tous ces Comédiens & à ces Muſiciens la ville de Priene pour leur habitation, & s'en retourna à Athénes, où il s'abandonna encore aux plaiſirs, aux jeux & aux ſpectacles du

Ville de l'Ionie dans l'Aſie Mineure.

Antoine s'en retourne à Athenes, où il s'abandonne aux mêmes plaiſirs.

n'y a pas d'apparence que Plutarque ait joint *Laurium* avec l'Armenie, la Syrie, les Palus Méotides. Il a voulu ſans doute parler de l'*Illyrie*. Ces deux mots ſe reſſemblent aſſez pour avoir donné lieu à la faute.

Et autres tels artiſans du Dieu Bacchus.] Car Bacchus préſidoit à tous ces jeux, & les Poëtes le regardoient comme leur Docteur & leur maître, auſſi étoit-il appellé proprement *Docteur*. C'eſt pourquoi Horace dit, *Bacchum in remotis carmina rupibus vidi docentem.*

theatre. Cleopatre, jalouſe des honneurs que la ville avoit rendus à Octavie, car les Athéniens l'avoient honorée particulierement, & lui avoient marqué l'affection la plus ſincere, & toutes ſortes de diſtinctions, gagna la bienveillance du peuple par ſes largeſſes. Ils lui décernerent donc de grands honneurs, & lui envoyerent dans ſa maiſon des Députez pour lui en porter le décret. A la tête de ces Députez étoit Antoine lui-même comme Citoyen d'Athénes, & ce fut lui qui porta la parole pour la ville & qui la complimenta.

Honneurs que les Atheniens décernent à Cleopatre.

Antoine la complimente à la tête des députez.

En même-tems il envoya de ſes gens à Rome pour chaſſer Octavie de ſa maiſon. On dit qu'elle en ſortit emmenant avec elle tous les enfans d'Antoine, hors l'aîné de ceux qu'il avoit eus de Fulvie, lequel étoit avec ſon pere, & qu'elle fondoit en larmes, & ſe déſeſperoit de ce qu'on pouvoit la regarder comme une des cauſes de la guerre civile. Les Romains avoient pitié de ſon malheur & encore plus de l'aveuglement d'Antoine, ſur-tout, ceux qui avoient vû Cleopatre, qui n'avoit aucun avantage ſur Octavie ni en beauté, ni en fleur de jeuneſſe.

Il repudie Octavie.

Les Romains ont pitié du malheur d'Octavie, & encore plus de l'aveuglement d'Antoine.

Cleopatre n'avoit aucun avantage ſur Octavie du côté de la beauté.

Céſar informé de la grandeur & de la promptitude des préparatifs d'Antoine, en fut fort troublé, & craignit d'être forcé à en venir à une bataille cet été-là même, car il manquoit de beaucoup de choſes; & les impoſitions extraordinaires qu'on faiſoit pour avoir de l'argent, fou-

Impoſitions exorbitantes qu'Auguſte mit ſur le peuple pour cette guerre.

loient & affligeoient extrémement le peuple, car tout le monde contribuoit la quatriéme partie de ſes fruits, & les enfans des affranchis étoient obligez de donner la huitiéme partie de leur fonds une fois payée. Cela faiſoit fort crier contre lui, & rempliſſoit toute l'Italie de confuſion & de trouble, de ſorte que l'on compte parmi les plus grandes fautes d'Antoine d'avoir differé le combat. Par ce délai il donna le tems à Céſar de faire ſes préparatifs, & d'appaiſer tout le deſordre, car le peuple, pendant qu'on lui demandoit de l'argent, s'emportoit & ſe mutinoit, mais après l'avoir payé, il ne s'en ſouvenoit plus, & demeuroit tranquille.

Grande faute d'Antoine.

Diſpoſition du peuple ſur l'argent qu'on exigeoit de lui.

Titius & Plancus, deux des principaux amis d'Antoine, hommes Conſulaires, ſe voyant mépriſez & maltraitez par Cleopatre, parce qu'ils s'étoient fortement oppoſez à ce qu'elle demeurât à l'armée, le quitterent & ſe retirerent vers Céſar, à qui ils découvrirent le teſtament d'Antoine, dont ils ſçavoient tout le contenu. Ce teſtament étoit entre les mains des Veſtales. Mais quand il le demanda, elles refuſerent de le lui remettre, & dirent que s'il vouloit l'avoir, il n'avoit qu'à venir le prendre lui-même. Il y alla & le prit. D'abord il le lut ſeul en ſon particulier, & y nota quelques endroits qui paroiſſoient les plus

Titus & Plancus quittent Antoine, & paſſent dans le parti d'Auguſte.

Ils lui découvrent le teſtament d'Antoine qui étoit entre les mains des Veſtales, & auquel ils avoient ſigné.

Refus des Veſtales de le rendre.

Auguſte va le prendre lui-même.

D'avoir differé le combat.) Au texte, il faut lire comme dans un lieu de μεταβολὴν, qui eſt dans le Mſ. ἀναβολὴν.

dignes

dignes de blâme. Enſuite il aſſembla le Sénat & lui en fit la lecture, de quoi la plûpart furent indignez, car il leur parut étrange & inoüi qu'un homme vivant fût puni de ce qu'il avoit ordonné qu'on exécutât après ſa mort. Il s'attacha particulierement à ce qu'il ordonnoit pour ſa ſépulture, car il vouloit que quand bien même il mourroit à Rome, ſon corps fût porté en pompe au travers de la place, & envoyé à Alexandrie à Cleopatre. Calviſius, l'un des amis de Céſar, lui reprocha entr'autres malverſations, qu'il avoit donné à Cleopatre la bibliothéque de Pergame qui étoit compoſée de deux cens mille volumes ; & que dans un feſtin en preſence d'une infinité de gens, il s'étoit levé de table, & lui avoit marché

Il y fait des remarques, & le lit au Sénat.

Le Sénat indigné de cette conduite d'Auguſte.

Antoine ordonnoit qu'après ſa mort ſon corps fût porté à Alexandrie.

On lui fait un crime d'avoir donné à Cleopatre la bibliothéque de Pergame. Richeſſe de cette bibliotheque.

Enſuite il aſſembla le Sénat & lui en fit la lecture, de quoi la plûpart furent indignez.] Cette action de Céſar fut regardée comme très-violente & très-injuſte, car un teſtament ne doit être publié qu'après la mort du Teſtateur ; & ce teſtament n'ayant juſques-là aucune force, il eſt inoüi que l'on puniſſe le Teſtateur vivant de ce qu'il a ordonné qu'on executât après ſa mort, & qu'il peut changer & révoquer pendant qu'il eſt en vie.

Et que dans un feſtin en preſence d'une infinité de gens, il s'étoit levé de table, & lui avoit marché ſur le pied.) C'eſt, à mon avis, le ſens naturel de ce paſſage. Calviſius reproche à Antoine une très-grande impudence, de s'être levé de table, & d'avoir marché ſur le pied à Cleopatre, ce qui étoit entre eux un ſignal pour aller au rendez-vous qu'ils avoient pris enſemble toutes les fois que cela arriveroit. πείβειν τὸς πόδας, ſignifie *marcher ſur les pieds.* Car τείβειν comme le Latin *terere*, ſignifie *calcare.* De cette convention d'Antoine & de Cleopatre eſt venuë la ſignification obſcene que nous donnons aujourd'hui à ce mot, *marcher ſur le pied.* Action dont toute femme vertueuſe ſeroit offenſée.

Marcher sur le pied.

sur le pied, ce qui étoit entre eux une sorte de convention, & le signal d'un rendez-vous ; qu'il avoit souffert que lui presens les Ephesiens appellassent Cleopatre *leur Maîtresse & leur Souveraine* ; que souvent dans le tems qu'il étoit assis sur son tribunal à rendre la justice aux Rois & aux Tetrarques, il avoit reçu d'elle des billets d'amour dans des tablettes de crystal & de cornaline, & qu'il les avoit lus sans aucune pudeur, & qu'un jour Furnius, homme de grande dignité & le plus éloquent des Romains, plaidant devant lui, Cleopatre portée dans une litiere, vint à passer, & qu'il ne l'eut pas plûtôt apperçuë qu'il quitta l'audience & l'accompagna collé à sa litiere. Mais on crut que Calvisius avoit inventé la plûpart de ces accusations. Et les amis d'Antoine firent leurs sollicitations en sa faveur auprès du peuple. Ils lui envoyerent même un d'entre eux, appellé Geminius, pour l'exhorter à prendre garde à lui, à ne pas se négliger, & à empêcher par toutes sortes de voyes qu'on ne lui ôtât le Consulat & toute sa puissance, & qu'on ne le déclarât ennemi du peuple Romain.

Cleopatre écrivoit à Antoine des lettres d'amour dans des tablettes de cristal & de cornaline.

Calvisius soupçonné d'avoir inventé ces accusations.

Geminius envoyé à Antoine pour l'exhorter à prendre garde à lui.

Dès que Geminius fut arrivé en Grece, il fut très-suspect à Cleopatre, qui le regarda comme un homme qui venoit ménager quelque chose

Qu'on ne lui ôtât le Consulat & toute sa puissance.) Comme on le fit en effet, car il étoit désigné Consul pour l'année suivante, & on lui ôta le Consulat & toute la puissance dont il étoit revêtu, & on le déclara ennemi du peuple Romain.

pour Octavie. Dans cet esprit elle le railloit & le brocardoit toûjours à table, & lui faisoit donner les places les moins honorables. Geminius supportoit patiemment tous ces outrages, en attendant qu'il pût avoir une audience d'Antoine. Enfin Antoine, au lieu de l'entendre en particulier, lui ordonna de dire en pleine table le sujet qui l'avoit amené. Geminius répondit *que ce dont il avoit à l'entretenir, n'étoit point propos de table, & qu'il le lui expliqueroit le lendemain à jeun; mais que la seule chose qu'il sçavoit & qu'il pouvoit dire & sobre & après avoir bû, c'est que tout iroit bien si Cleopatre se retiroit en Egypte.* Antoine s'emportant à ce propos, Cleopatre prit la parole & dit, *tu as fort bien fait, Geminius, de déclarer la vérité avant que la torture te l'ait arrachée.*

Geminius très-maltraité par Cleopatre.

Il ne peut avoir audience d'Antoine.

Ce qu'il lui dit en pleine table.

Ce que Cleopatre lui dit.

Peu de jours après Geminius se déroba & s'en retourna à Rome. Les flatteurs de Cleopatre chasserent encore plusieurs autres des meilleurs amis & des plus fideles serviteurs d'Antoine, qui ne pouvoient souffrir les outrages, les insolences, & les mauvaises plaisanteries qu'on leur faisoit tous les jours. De ce nombre furent Marcus Silanus & Dellius l'Historien. Celui-ci dit même *qu'il s'étoit retiré pour se mettre à couvert des embûches que Cleopatre lui dressoit pour le tuer, & qui lui avoient été découvertes par le Medecin Glauccus.* Il avoit attiré sa haine, parce qu'un soir à table il avoit dit *qu'on leur donnoit à boire du vinaigre pendant que Sarmentus beuvoit à Rome le plus excellent Falerne.* Ce Sarmen-

Geminius épouvanté se dérobe, & s'en retourne à Rome.

Les flatteurs de Cleopatre chassent les meilleurs amis d'Antoine.

Dellius l'Historien, il avoit écrit l'histoire de l'expedition d'Antoine contre les Parthes.

Glauccus Medecin de Cleopatre.

Sarmentus bouffon, & un des mignons de Cesar.

tus étoit un de ces jeunes garçons que Céſar entretenoit pour ſes infames plaiſirs, & que les Romains appellent *leurs delices.*

Non pas à Antoine, mais à Cleopatre. Ce tour eſt fort adroit.

Mot d'Auguſte ſur Antoine.

Dès que Céſar eut fait tous ſes apprêts, il fit ordonner qu'on feroit la guerre à Cleopatre, & que l'on ôteroit à Antoine l'Empire qu'il avoit déja cedé à une femme, & il dit publiquement *que Cleopatre par des breuvages & par des charmes amoureux avoit tellement enſorcelé Antoine, qu'il n'étoit plus en ſon bon ſens, & que ce ne ſeroit pas Antoine qui feroit la guerre aux Romains, mais un Mardion l'Eunuque, un Pothin, une Iras, coiffeuſe de Cleopatre, & une Charmion, par les mains deſquels paſſoient toutes les plus grandes affaires de l'Empire.*

Signes & prodiges qui précederent la guerre contre Antoine.

On dit qu'avant la guerre il arriva pluſieurs ſignes & prodiges. La ville de Piſaure, qui étoit une colonie d'Antoine, bâtie ſur la mer Adriatique, fut engloutie dans un abîme qui s'entrouvrit ſous elle par un furieux tremblement de terre; une des ſtatuës de marbre, qu'on avoit dreſſées à Antoine dans la ville d'Albe, fut pendant pluſieurs jours toute découlante de ſueur, & on avoit beau l'eſſuyer, la ſueur couloit ſans ceſſe; pendant un ſéjour qu'il fit dans la ville de Patres, la foudre y brûla le temple d'Hercule; à Athenes, dans l'endroit appellé la Gigantomachie, la

Parce qu'on y avoit peint le combat des Dieux contre les Géants.

Ce Sarmentus étoit un de ces jeunes garçons que Céſar entretenoit pour ſes infâmes plaiſirs.) C'eſt le même dont Horace parle dans la Sat. v. du Livre 1. où il décrit le combat qu'il eut avec un autre bouffon nommé Cicerrus. On peut voir ſon hiſtoire dans mes Remarques.

ſtatuë de Bacchus fut enlevée par un tourbillon de vent & portée dans le théatre. Or Antoine ſe diſoit deſcendu d'Hercule, & faiſoit profeſſion d'imiter Bacchus dans toute la conduite de ſa vie, ſe faiſant appeller par cette raiſon, comme nous l'avons déja dit, *le jeune Bacchus*. La même tempête fondant à Athenes ſur les Coloſſes d'Eumenes & d'Attalus, qui étoient ſurnommez *les Antoines*, les renverſa ſeuls parmi pluſieurs autres. La Galere Capitaineſſe de Cleopatre, étoit appellée *Antoniade*; il y arriva un ſigne d'un préſage terrible, des hyrondeles avoient fait leur nid ſous la pouppe; il en ſurvint d'autres qui chaſſerent les premieres & qui tuerent leurs petits.

Antoine ſe piquoit de deſcendre d'Hercule, & d'imiter Bacchus.

Appellé le jeune Bacchus.

Coloſſes d'Eumenes & d'Attalus, appellez les Antoines.

La Galere Capitaineſſe de Cleopatre, appellée Antoniade.

Prodige qui y arriva.

Quand ils furent prêts à commencer la guerre, il ſe trouva qu'Antoine avoit pour le moins cinq cent vaiſſeaux de guerre, parmi leſquels il y en avoit à huit rangs & juſqu'à dix rangs de rames, tous ſuperbement parez, comme pour une pompe & pour une revûë. Son armée étoit de deux cens mille hommes de pied & de douze mille chevaux. Il avoit ſous ſes ordres pluſieurs Rois ſes alliez, Bocchus, Roi des Libyens, Tarcondemus, Roi de la Cilicie Superieure, Archelaüs, Roi de Cappadoce, Philadelphe, Roi de Paphlagonie, Mithridate, Roi de Comagene, Adallas, Roi de Thrace. Tous ces Rois étoient en perſonne dans ſon armée. Pluſieurs autres qui n'avoient pû s'y trouver, lui avoient envoyé

Grandes forces d'Antoine.

Rois qui étoient en perſonne dans l'armée d'Antoine.

Ceux qui lui avoient envoyé leurs troupes.

leurs troupes, Polemon, Roi de Pont, Manchus, Roi des Arabes, Herode, Roi des Juifs, Amyntas encore Roi des Lycaoniens & des Galates; même le Roi des Medes lui avoit envoyé un renfort considérable.

Forces d'Auguste.

César n'avoit que deux cent cinquante vaisseaux bien armez, quatre-vingt mille hommes de pied, & à peu près autant de cavalerie qu'Antoine. Ce dernier commandoit à tous les Estats, depuis l'Euphrate & l'Armenie, jusqu'à la mer Ioniene & à l'Illyrie, & César à toutes les terres, depuis l'Illyrie, jusqu'à l'Ocean Occidental, & depuis ce même Ocean, jusqu'à la mer de Toscane & de Sicile; il avoit encore l'Afrique, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, jusqu'aux Colomnes d'Hercule, & Antoine avoit sous sa domination tout ce qui est depuis Cyrene, jusqu'à l'Ethiopie.

Estats ausquels ils commandoient.

Grande faute d'Antoine.

Mais il étoit si livré & si asservi à une femme; que quoiqu'il fût beaucoup plus fort par terre, il voulut pourtant que cette grande affaire se décidât par un combat naval pour faire plaisir à Cleopatre, & cela encore lorsqu'il voyoit de ses propres yeux, que faute d'équipages ses capitaines de Galeres enlevoient tous les jours dans la pauvre Grece qui avoit déja tant souffert, les

Les Capitaines de la flotte d'Antoine enlevoient par force toute sorte de gens en Grece, pour remplir leur chiourme.

Manchus, Roi des Arabes.] Ce nom est écrit diversement, *Manchus & Malichus.* Hirtius dans la guerre d'Alexandrie, appelle ce Roi *Malchus. Ab rege Nabataorum Malcho. Malchus* ou *Malichus*, est le nom que les Arabes donnoient à leurs Rois, car, comme Bochart l'a remarqué, *Malich*, en Arabe, signifie *Roi.*

voyageurs, les muletiers, les moiſſonneurs, & juſqu'aux jeunes garçons, & qu'avec cela même ſes Galeres n'étoient pas encore fournies d'un nombre ſuffiſans de rameurs, & que la plûpart en manquoient, & ne pouvoient voguer qu'avec beaucoup de peine. Au contraire les vaiſſeaux de Céſar n'étoient, ni d'une hauteur, ni d'une magnificence pour l'oſtentation & la pompe, mais legers, propres à faire tous les mouvemens, & très-bien fournis de rameurs & de tout ce qui étoit néceſſaire. Il les tenoit tout prêts dans les ports de Tarente & de Brunduſe, d'où il envoya à Antoine lui dire, qu'il ne perdît plus le tems en vains délais, & qu'il vînt avec toutes ſes forces, & lui promettre qu'il lui donneroit des rades & des ports, afin qu'il pût aborder ſans empêchement, & qu'avec ſes troupes de terre il ſe retireroit de la côte; & s'éloigneroit de la mer autant de chemin qu'en peut faire un cheval dans

Vaiſſeaux d'Auguſte plus legers, plus agiles, & mieux fournis que ceux d'Antoine.

Auguſte brave & défit Antoine.

Il ſe retireroit de la côte.) Une faute conſidérable, qui eſt dans le texte, a trompé les interpretes, & leur a fait fort mal traduire ce paſſage. On y lit ὑποχωρουσειν ὁ τῶ πεζῶ τῆς Ἰταλίας. *Qu'il ſe retireroit de l'Italie avec ſon armée de terre. De continente Italiæ conceſſurum*; ou, comme Amiot a traduit, *qu'il ſe reculeroit avec ſon armée de terre, au dedans de l'Italie.* Par où il paroît qu'il a lu ἔσω τῆς Ἰταλίας. Mais comment Céſar, qui avoit ſes troupes à Tarente, & à Brunduſe, qui ſont en Italie; comment, dis-je, pouvoit-il offrir qu'il ſe retireroit de l'Italie, ou qu'il ſe reculeroit au dedans de l'Italie, pour donner à Antoine le tems de faire ſon débarquement? On voit l'abſurdité de cette propoſition. Au lieu de τῆς Ἰταλίας, il faut lire comme dans un Mſ. τῆς παραλίας. *Qu'avec ſon armée de terre, il ſe retireroit de la côte.* De cette maniere il n'y a plus de difficulté, & le ſens eſt clair.

une courſe, afin qu'il pût mettre ſes troupes à terre en toute ſûreté, & dreſſer ſon Camp. Antoine, pour le braver à ſon tour, le défia en combat ſingulier, quoiqu'il fût le plus vieux, & lui fit dire, que s'il fuyoit ce combat ſeul à ſeul, il le combattroit en bataille rangée dans les plaines de Pharſale, où Céſar & Pompée avoient combattu.

Antoine brave Auguſte à ſon tour, & le défit en combat ſingulier.

Pendant qu'Antoine ſe tenoit à l'ancre près du Cap d'Actium, à la droite, où eſt preſentement la ville de Nicopolis, Céſar ſe hâta de traverſer la mer d'Ionie, & s'empara le premier du poſte appellé *Toryne*. Antoine fut fort conſterné d'apprendre cette nouvelle ; car ſon armée de terre n'étoit pas encore arrivée. Mais Cleopatre ſe mocquant & raillant ſur ce mot, *Eh bien*, dit-elle, *qu'y a-t'il là de ſi terrible que Céſar ſoit aſſis à Toryne* ?

Petite ville maritime de l'Epire.

Raillerie de Cleopatre ſur ce mot Toryne.

Le lendemain dès la pointe du jour Antoine voyant que les ennemis venoient ſur lui, & craignant qu'ils ne ſe rendiſſent maîtres de ſes vaiſſeaux qu'ils trouveroient dégarnis d'hommes de défenſe, arma promptement les rameurs, les plaça ſur les ponts ſeulement pour l'apparence,

Stratagême d'Antoine, pour faire paroître ſes vaiſſeaux armez.

Et bien, dit-elle, *qu'y a-t'il là de ſi terrible que Céſar ſoit aſſis à Toryne* ?] Il eſt impoſſible de conſerver dans nôtre Langue la grace de cette alluſion, comme Amiot l'a fort bien vu. Toryne, qui eſt ici un nom de ville, ſignifie auſſi une culiere à pot. Et c'eſt ſur cette derniere ſignification que porte toute la plaiſanterie de ce mot, comme ſi Cleopatre diſoit, *Et bien qu'y a-t'il là de ſi terrible que Céſar ſe tienne près du feu à écumer le pot.*

&

& faiſant paroître des deux côtez de ſes vaiſſeaux les rames étenduës, il tint ainſi toute ſa flotte à l'entrée du port d'Actium, la proüe tournée vers l'ennemi, comme ſi véritablement ſes bancs euſſent été bien garnis de rameurs, & qu'elle eût été toute diſpoſée à combattre. Ceſar abuſé par ce ſtratagême, ſe retira; il paroît auſſi qu'Antoine lui coupa l'eau très-habilement, car ſçachant qu'il n'y en avoit que très-peu & de très-mauvaiſe dans tous les lieux voiſins de ſon Camp, il l'environna de forts & de tranchées pour l'empêcher d'en aller chercher au loin. Il donna à Domitius une grande marque d'humanité & de géneroſité même contre le ſentiment de Cleopatre. Ce Domitius ayant la fiévre, ſe mit dans une chaloupe, comme pour prendre l'air, & paſſa dans le Camp de Ceſar. Antoine, quoique très-piqué de cette deſertion, ne laiſſa pas de lui renvoyer tous ſes équipages, ſes amis & ſes domeſtiques, & Domitius, plein de repentir de ſon infidélité & de ſa trahiſon, qui étoit publique, en mourut bien-tôt de déplaiſir. Il y eut auſſi deux Rois qui l'abandonnerent, & qui ſe jetterent dans le parti de Ceſar, Amyntas & Dejotarus. Et comme ſa flotte étoit malheureuſe en tout, & qu'elle ne venoit pas aſſez promptement pour lui être du moindre ſecours, il fut forcé de mettre toute ſon eſperance dans ſon armée de terre, & Canidius, qui la commandoit, changea de ſentiment à la vûë du danger; il

Auguſte abuſé par ce ſtratagême ſe retire.

Antoine lui coupe l'eau.

Il donne une grande marque d'humanité à Domitius Enobarbus, qui l'avoit quitté.

Domitius meurt de déplaiſir de ſon infidélité.

Canidius Général de l'armée de terre d'Antoine.

Conſeil qu'il lui donnoit.

conſeilla à Antoine de renvoyer Cleopatre, & de gagner promptement la Thrace, ou la Macedoine pour y combattre par terre, d'autant plus que Dicomes, Roi des Getes, promettoit de le ſecourir avec une armée conſidérable. Il lui repréſenta qu'il n'étoit point honteux d'abandonner la mer à Ceſar qui s'étoit ſi bien exercé aux combats de mer dans la guerre de Sicile; mais que ce ſeroit une choſe horrible, qu'étant le plus experimenté de tous les Capitaines dans les combats de terre, il ne ſe ſervît pas de la valeur & de la bonne volonté de tant de braves ſoldats, & qu'en diviſant & partageant ſon armée ſur pluſieurs bâtiments, il l'affoiblît & la rendît entierement inutile. Cependant, malgré ces remontrances, Cleopatre l'emporta, & voulut qu'une bataille navale décidât de cette guerre. Car elle penſoit déja à la fuite, & elle avoit déja déliberé en elle-même, non comment elle pourroit aider à remporter la victoire, mais par où elle pourroit échapper plus facilement quand tout ſeroit perdu.

Auguſte très-exercé aux combats de mer.

Antoine le plus exprimenté de tous les Généraux de troupes de terre.

Cleopatre l'emporte, & obtient que l'on combatte par mer.

Elle penſe à la fuite même avant le combat.

Il y avoit une longue chauſſée qui alloit du Camp d'Antoine, juſqu'à l'endroit où ſes vaiſſeaux étoient à l'ancre. Antoine paſſoit ſouvent par là, ſans rien craindre, pour aller viſiter ſa flotte. Un des gens de Ceſar s'en étant apperçu, dit à

Qui alloit du Camp d'Antoine.] Il manque ici au texte un mot qui y eſt très-néceſſaire, πρὸς τὸ ναυσταθμον τῆς στρατοπεδείας, il faut ajoûter la prépoſition, & lire, πρὸς τὸ ναυσταθμον ἀπὸ τῆς στρατοπεδείας.

ſon maître qu'il ne ſeroit pas impoſſible d'enlever Antoine, quand il paſſeroit ſur cette chauſſée, s'il envoyoit des gens ſe mettre en embuſcade en cet endroit. Ceſar ne manqua pas d'y envoyer des ſoldats choiſis avec leur Officier. Il s'en fallut ſi peu qu'ils ne le priſſent, qu'ils ſaiſirent celui qui marchoit devant lui, s'étant levez de leur embuſcade avec trop de précipitation, & qu'Antoine ne ſe ſauva qu'avec beaucoup de peine en courant de toute ſa force.

Antoine penſa être enlevé.

Dès qu'il eut pris la reſolution de combattre par mer, il fit brûler tous ſes vaiſſeaux Egyptiens, excepté ſoixante, & ſur ſes meilleures & plus grandes Galeres, depuis trois rangs de rames, juſqu'à dix, il mit vingt mille bons ſoldats, & deux mille hommes de trait. Là un vieux Officier d'Infanterie, Chef de bandes, qui s'étoit trouvé à pluſieurs batailles ſous lui, & qui avoit le corps tout couſu de coups, ſe mit à crier comme il paſſoit, & à lui dire, *Mon Général pourquoi vous défiant de ces bleſſures & de cette épée, allez-vous mettre vôtre confiance & vos eſperances ſur un bois pourri? Que les Egyptiens & les Pheniciens combattent par mer, mais donnez-nous la terre; à nous qui ſommes accoûtumez à y combattre de pied ferme, & à vaincre, ou mourir.*

Antoine fait brûler tous ſes vaiſſeaux Egyptiens, excepté LX.

Diſcours d'un vieux Officier à Antoine.

Antoine ne répondit rien, il lui fit ſigne ſeulement de la main & de la tête, comme lui or-

Il fit brûler tous ſes vaiſſeaux Egyptiens, excepté ſoixante.] Car la lâcheté des Egyptiens lui étoit connuë, & il craignoit qu'ils ne priſſent la fuite dès que le combat ſeroit engagé. Il ne laiſſa que les vaiſſeaux qui étoient pour la garde de Cleopatre.

donnant d'avoir bon courage, & paſſa, n'ayant pas lui-même trop bonne eſperance, juſques-là que ſes pilotes voulant laiſſer leurs voiles, il les força de les prendre & de s'en charger, diſant *qu'il ne falloit pas qu'aucun des ennemis pût échapper à leur pourſuite.* Ce jour-là, & les trois jours ſuivans la mer fut ſi agitée, qu'elle fit differer le combat; mais le cinquiéme jour le vent étant tombé, & une bonace, ſans la moindre agitation, étant ſurvenuë, ils en vinrent aux mains. Antoine conduiſoit ſon aîle droite avec Publicola; il avoit donné l'aîle gauche à Cœlius, & Marcus Octavius, & Marcus Juſteïus commandoient le corps de bataille. Ceſar avoit donné le commandement de ſon aîle gauche à Agrippa, & avoit retenu la droite pour lui; & des armées de terre, Canidius commandoit celle d'Antoine, & Taurus celle de Ceſar, & elles étoient toutes deux en bataille ſur la côte ſans faire aucun mouvement.

Signe de la crainte, & de la défiance d'Antoine.

Bataille d'Actium.

Ordonnance des deux armées.

Les deux Généraux ne s'oublioient point; Antoine ſur une chaloupe alloit le long de ſes lignes, & exhortoit ſes ſoldats à combattre de pied ferme, comme ſur la terre, attendu que leurs vaiſſeaux, par leur peſanteur, leur en donnoient le moyen, & il ordonnoit à ſes pilotes qu'ils ſoû-

Juſques-là que ſes pilotes voulant laiſſer leurs voiles, il les força de les prendre.] Ces pilotes vouloient laiſſer leurs voiles, parce qu'elles leur ſeroient inutiles dans le combat. Mais Antoine les força de les prendre, ſe doutant bien que ſi elles étoient inutiles pour combattre, elles ſeroient fort utiles pour fuïr. Mais il cacha ſa crainte ſous un bon mot. Les vaiſſeaux de Ceſar avoient laiſſé leurs voiles, & ne s'étoient préparez qu'au combat.

tinſſent le choc des ennemis ſans bouger non plus que s'ils étoient à l'ancre, & qu'ils ſe gardaſſent de ſortir du détroit de l'entrée du Golfe ; & Ceſar, en ſortant de ſa tente à la pointe du jour pour aller viſiter ſa flotte, rencontra, dit-on, ſur ſon chemin un homme qui conduiſoit un âne. Il lui demanda ſon nom. Cet homme l'ayant reconnu, lui dit qu'il s'appelloit *Eutychus*, & que ſon âne avoit nom, *Nicon*. C'eſt pourquoi, lorſque dans la ſuite il fit orner cet endroit des becs des Galeres priſes, il y fit élever deux ſtatuës de bronze, l'une du bon homme, & l'autre de ſon âne.

Auguſte ſortant de ſa tente rencontre un homme qui conduiſoit un âne augure qu'il tire de leurs noms.

C'eſt-à-dire, heureux.

C'eſt-à-dire, vainqueur.

Il fait élever deux ſtatuës de bronze, l'une de l'homme, & l'autre de l'âne.

Après avoir bien vû l'ordonnance & la diſpoſition de la flotte, il ſe fit mener dans ſa chaloupe à l'aîle droite ; il s'étonna de voir que les ennemis ſe tenoient dans le détroit ſans faire aucun mouvement, car à voir leurs vaiſſeaux de loin on auroit dit qu'ils étoient à l'ancre ; Ceſar le crut même aſſez long-tems, c'eſt pourquoi il tint ſes vaiſſeaux éloignez de la flotte ennemie environ huit ſtades. Il étoit alors la ſixiéme heure du jour, & un petit vent de mer s'étant levé, les ſoldats d'Antoine ne pouvant ſouffrir ces longues remiſes, & ſe confiant en la hauteur & grandeur de leurs vaiſſeaux, qu'ils regardoient comme invincibles, remuerent leur aîle gauche. Ceſar voyant ce mouvement, en fut ravi, & fit reculer ſon aîle droite pour attirer encore davantage les ennemis hors du détroit, & pour pouvoir avec ſes galeres,

Mille pas.

qui étoient legeres & bien fournies de rameurs, envelopper les gros navires d'Antoine, que leur grandeur & le défaut d'équipage rendoient pesants & sans action.

Il n'y eut dans cette bataille ni choc de vaisseaux. ni vaisseaux brisez.

Le combat étant engagé, il n'y eut ni choc de vaisseaux, ni vaisseaux brisez, car d'un côté ceux d'Antoine à cause de leur pesanteur étoient incapables d'un mouvement violent qui fait seul des breches sensibles aux vaisseaux qu'ils heurtent, & de l'autre côté ceux de Cesar non seulement évitoient de donner de leur proüe contre la proüe de ceux d'Antoine, qui étoit armée d'un esperon d'airain très-solide & très-fort, mais ils n'osoient pas même leur donner en flanc, car leur pointe se brisoit facilement en quelque endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux qui étoient bâtis de grosses poutres quarrées & attachées les unes aux autres avec de gros liens de fer.

Cette bataille ressembloit à une attaque de murailles.

Cette bataille navale ressembloit donc parfaitement à un combat de terre, ou, pour parler plus véritablement, à une attaque de murailles, car il y avoit toûjours trois ou quatre galeres de Cesar qui attaquoient un seul vaisseau d'Antoine à grands coups de pieux, de piques, de halebardes, de spontons, & avec des pots à feu qu'ils jettoient comme à un véritable assaut. Et les vaisseaux d'Antoine des batteries de leurs tours décochoient sur eux des traits d'une grosseur énorme. Agrippa étendoit son aîle gauche pour envelopper les vaisseaux d'Antoine, ce que voyant Publicola il

ſe trouva forcé de s'élargir pour s'y oppoſer, & par ce mouvement il s'éloigna de ſon corps de bataille, ce qui effraya les vaiſſeaux de ce corps de bataille qui étoient déja vivement preſſez par ceux que commandoit Arruntius.

Cependant le combat étoit encore indécis & la victoire douteuſe. Mais tout à coup on vit les ſoixante vaiſſeaux de Cleopatre qui déployoient leurs voiles pour ſe retirer, & qui ſe mirent à fuir au travers de ceux qui combattoient, car ils étoient poſtez derriere ces gros bâtiments, & en les écartant pour paſſer, ils les mirent en deſordre. Les ennemis les regardoient avec étonnement, & les voyoient pouſſez par un bon vent, prendre le chemin du Peloponeſe.

Cleopatre prend la fuite avec ſes 60. vaiſſeaux.

Alors Antoine fit voir manifeſtement qu'il n'avoit ni la prudence d'un Général, ni le courage d'un homme, en un mot qu'il n'avoit pas ſon bon ſens; mais que comme quelqu'un a dit en badinant que l'ame d'un amant vit dans un corps étranger, il étoit entraîné par une femme, comme s'il eût été collé avec elle & obligé de ſuivre

Antoine fait voir qu'il n'a ni prudence, ni courage, ni bon ſens.

L'ame d'un amant vit dans un corps étranger.

Par ceux que commandoit Arruntius.) C'étoit donc L. Arruntius qui commandoit le corps de bataille de Ceſar. C'eſt ce que Plutarque n'a pas expliqué, mais peut-être que cela manque au texte, & qu'il faut l'ajoûter.

Et les voyoient pouſſez par un bon vent, prendre le chemin du Peloponeſe.) Car elles tinrent d'abord cette route & arriverent au Cap de Tenare, d'où elles tournerent enſuite à gauche pour prendre le chemin de l'Egypte. Comme elles vouloient gagner le Peloponeſe, elles voguoient comme ſi elles fuſſent parties d'Italie, c'eſt pourquoi Horace a dit, XXXVII. du Liv. I.

Cæſar, ab Italia volantem
Remis adurgens.

Comme s'il eût été collé avec el-

tous ſes mouvements. Car il n'eut pas plûtôt vû la galere de cette Egyptienne faire voile, qu'oubliant tout, & s'oubliant lui-même, & trahiſſant & abandonnant ceux qui combattoient & qui ſe faiſoient tuer pour lui, il monta ſur une galere à cinq rangs de rames accompagné ſeulement d'Alexandre le Syrien & de Scellius, & ſuivit celle qui l'avoit déja ruiné & qui alloit achever de le perdre.

Antoine abandonne tout, & s'abandonne lui-même pour ſuivre Cleopatre.

Cleopatre reconnoiſſant ſon vaiſſeau de loin éleva un ſignal ſur le ſien. Antoine s'étant approché, fut reçu dans ce vaiſſeau, & ſans voir cette Princeſſe & ſans en être vû, il paſſa à la proüe où il s'aſſit ſeul dans un profond ſilence, ſe tenant la tête avec ſes deux mains. En même-tems on apperçut les fregates legeres de Ceſar qui les pourſuivoient. Antoine ordonne à ſon pilote de tourner la proüe de ſa galere contre ces fregates, & les écarte toutes. Il n'y eut qu'un certain Eurycles de Lacedémone qui le preſſa plus vivement, & qui branlant une longue javeline de deſſus ſa proüe, cherchoit à la lancer contre lui. Antoine le voyant s'avança auſſi ſur ſa proüe, & lui cria *qui eſt celui qui pourſuit ſi opiniâtrement Antoine?* *C'eſt moi*, répondit-il, *c'eſt Eurycles, fils de Lachares, qui*

Il paſſe dans la galere de Cleopatre.

Le pitoyable état où il eſt.

Il eſt pourſuivi par les Fregates legeres d'Auguſte.

Eurycles de Lacedémone le preſſe vivement.

le.] Par ce mot ὥσπερ συμπεφυκώς Plutarque fait alluſion à la fable de Platon, qui dit que d'abord il y eut des hommes, des femmes & des androgynes; qu'ils étoient tous ronds & doubles, & que Jupiter les ayant enſuite diviſez chacun en deux, ils cherchent depuis ce temps-là à ſe rejoindre; il ſembloit donc qu'Antoine avoit retrouvé ſa moitié, & qu'il s'y étoit réüni.

me

me ſers de la bonne fortune de Ceſar pour venger la mort de mon pere. Car ce Lachares accuſé de quelque vol, avoit été décapité par les ordres d'Antoine. Cependant Eurycles ne heurta point la galere où étoit Antoine, mais il alla choquer une autre galere Capitaineſſe, car il y en avoit deux, & la heurta de ſon eſperon avec tant de roideur qu'il la fit tournoyer, & que l'ayant renverſée ſur le côté il s'en rendit maître, & en prit avec elle une autre où il y avoit quantité de vaiſſelle de prix pour le buffet & pour la table. Antoine échappé à ce danger, retourna s'aſſeoir dans la même poſture où il étoit auparavant, & garda le même ſilence, & ayant vêcu ainſi ſeul ſur ſa prouë trois jours ſoit de colere ou de honte, il arriva au cap de Tenare. Là les femmes de Cleopatre les firent premierement aboucher, enſuite ſouper, & coucher enſemble.

Antoine eſt trois jours aſſis ſur la prouë de ſa galere ſans voir Cleopatre.

Il arrive au cap de Tenare.

Déja quantité de vaiſſeaux ronds, & grand nombre de leurs amis qui s'étoient ſauvez de la défaite, s'aſſembloient autour d'eux, leur annonçant que toute leur flotte étoit perduë, mais qu'ils croyoient que leur armée de terre étoit encore en ſon entier. Sur cette nouvelle Antoine envoya des courriers à Canidius pour lui ordonner de ſe retirer promptement par la Macedoine en Aſie avec toute ſon armée, & lui, ſur le point de partir du Tenare pour paſſer en Afrique, choiſiſſant un de ſes vaiſſeaux de charge où il y avoit de groſſes ſommes, beaucoup de vaiſſelle d'or & d'argent, &

Il envoye ordre à Canidius de ſe retirer en Aſie avec ſon armée de terre.

Il donne à ſes amis un vaiſſeau chargé de grandes richeſſes, & les prie de ſe retirer.

d'autres meubles qui avoient ſervi aux Rois, il le donna à ſes amis avec ordre de le partager entre eux & de pourvoir à leur ſûreté. Comme ils réfuſoient de lui obéïr & qu'ils fondoient en larmes, il les conſola avec beaucoup de douceur & d'humanité, & fit tant par ſes prieres qu'enfin il les renvoya après leur avoir donné des lettres pour Théophile, Gouverneur de Corinthe, par leſquelles il le prioit de leur procurer toute la ſûreté poſſible, & de les cacher juſqu'à ce qu'ils puſſent faire leur paix avec Céſar.

Il leur donne des lettres pour Theophile Gouverneur de Corinthe.

La naiſſance & la fortune de ce Theophile.

Ce Théophile étoit pere d'Hipparque qui avoit eu beaucoup de crédit auprès d'Antoine, qui avoit été le premier de ſes affranchis, qui l'avoit quitté pour paſſer dans le parti de Céſar, & qui enſuite s'étoit établi à Corinthe. Voilà pour ce qui regarde la fuite d'Antoine.

Quant à ſa flotte qui combattoit devant le cap d'Actium, elle réſiſta long-tems à tous les efforts de Céſar. Mais enfin très-incommodée par un vent impetueux qui lui donnoit en proüe, elle fut obligée de céder vers la dixiéme heure. Il n'y eut pas plus de cinq mille hommes tuez, mais il y eut trois cent vaiſſeaux pris, comme Céſar l'écrit lui-même. Peu de gens s'apperçurent de la fuite d'Antoine, & elle paroiſſoit incroyable à ceux à qui ils la diſoient, car ils ne pouvoient s'imaginer qu'un homme qui avoit encore dix-neuf legions entieres qui n'avoient pas combattu, & douze mille chevaux, les abandonnât & prît ſi lâche-

Morts du côté d'Antoine, & les vaiſſeaux pris.

La fuite d'Antoine paroiſſoit incroyable, & pourquoi.

ment la fuite, comme s'il n'avoit pas ſouvent éprouvé l'une & l'autre fortune, & ſi dans mille & mille combats il n'avoit pas été exercé à tous les changemens imprévûs qui arrivent dans les batailles. Tous ſes ſoldats le déſiroient avec empreſſement, & s'attendoient qu'ils le verroient bien-tôt reparoître. Ils lui témoignerent en cette occaſion une ſi grande fidélité, & firent paroître tant de courage, qu'après ſa fuite bien averée ils demeurerent enſemble & ſe maintinrent encore ſept jours entiers, ne faiſant aucun compte des Ambaſſadeurs que Céſar leur envoyoit tous les jours. Mais enfin leur Général Canidius s'étant dérobé la nuit & ayant abandonné ſon camp, ces troupes abandonnées & trahies par leurs Officiers, ſe rendirent au vainqueur.

Il arrive ſouvent dans les batailles des changemens imprévûs.

Courage & fidélité de l'armée d'Antoine après ſa fuite.

Canidius s'étant dérobé la nuit, l'armée ſe rend à Auguſte.

Après ce grand ſuccès, Céſar fit voile vers Athénes, & ayant pardonné aux Grecs, il fit diſtribuer tout le bled qui reſtoit de la guerre, à toutes les villes Grecques qui étoient dans une extréme néceſſité, & épuiſées d'argent, d'eſclaves, & de bêtes de ſomme. Je me ſouviens d'avoir oüi dire à mon biſayeul Nicarchus, que tous les habitans de nôtre ville furent forcez de porter ſur leurs épaules chacun une meſure de bled juſqu'à la mer d'Anticyre, ſuivis de gens qui

Violences que les Commiſſaires d'Antoine exer-

Juſqu'à la mer d'Anticyre.) Il y avoit deux villes de ce nom, l'une ſur le Golfe de Corinthe, & l'autre dans la Phthiotide ſur le Golfe Maliacus; on prétend que Plutarque parle ici de la derniere. Mais je croirois plûtôt que c'eſt de l'autre, car pour porter des vivres à Actium, où étoit Antoine, ce chemin étoit bien

ſoient ſur les habitants des villes.

les preſſoient à grands coups de fouet, & qu'après avoir fait un premier voyage, comme ils ſe préparoient à en faire un ſecond, & que leur charge étoit déja toute prête, on reçut les nouvelles qu'Antoine avoit été défait, & ce fut ce qui ſauva notre ville, car dans le moment les ſoldats & les Commiſſaires d'Antoine prirent la fuite, & ces pauvres habitans partagerent le bled.

Antoine aborde en Afrique.

Antoine étant abordé en Afrique, envoya Cleopatre devant en Egypte de la ville de Paretonium, & s'enfonça dans un profond déſert où il fut errant & vagabond, ſuivi de deux amis ſeulement, l'un Grec, & l'autre Romain. Le premier étoit le Rheteur Ariſtocrate, & l'autre le même Lucilius, dont nous avons parlé ailleurs, qui à la bataille de Philippes, pour donner à Brutus le tems de ſe ſauver, ſe fit prendre volontairement par ceux qui le pourſuivoient, & dit qu'il étoit Brutus, & qui enſuite ſauvé par Antoine, lui eut tant d'obligation, qu'il lui demeura toûjours fidéle, & le ſuivit conſtamment juſques dans ſes derniers tems.

Ville maritime d'Afrique.

Il s'enfonce dans un déſert ſuivi de deux amis ſeulement.

Ariſtocrate le Rheteur.

Hiſtoire de Lucilius.

Antoine veut ſe tuer de deſeſpoir.

Quand Antoine eut appris que celui auquel il avoit confié les troupes en Libye, s'étoit rendu à Céſar, il voulut ſe tuer de deſepoir, mais en ayant été empêché par ſes deux amis, il prit le chemin d'Alexandrie, où il trouva Cleopatre empreſſée à exécuter une entrepriſe très-

Il va à Alexandrie.

plus court, à moins que la diſpoſition de la flotte de Céſar n'en empêchât, & ne forçât à faire un très-grand tour.

grande & très-hardie. Entre la mer Rouge & la mer d'Egypte il y a un Iſthme qui ſépare l'Aſie de l'Afrique, & qui dans l'endroit le plus reſſerré par les deux mers, & le moins large, eſt environ de trois cent ſtades; elle avoit entrepris de faire traîner tous les vaiſſeaux de ſa flotte ſur cet Iſthme d'une mer à l'autre, & après les avoir tous aſſemblez dans le Golfe Arabique, avec une groſſe puiſſance & de grandes richeſſes, d'aller habiter dans quelque Region éloignée pour ſe mettre à couvert & de la guerre & de la ſervitude. Mais après que les Arabes qui habitoient autour de la ville de Petra, eurent brûlé les premiers vaiſſeaux qu'elle avoit fait ainſi comme remorquer par terre, & voyant qu'Antoine eſperoit que ſon armée qui étoit près d'Actium, exiſtoit encore, elle renonça à ſon deſſein, & ſe contenta de faire garder les ports & tous les paſſages par où on pouvoit entrer dans ſon Royaume. Et Antoine quittant la ville d'Alexandrie, & renonçant au commerce de ſes amis, ſe fit une retraite maritime auprès du Phare, ſur une jettée qu'il fit dans la mer, & ſe tint là fuyant la compagnie des hommes, & diſant qu'il aimoit & vouloit imiter la vie de Timon, parce qu'il avoit éprouvé la même infi-

Entrepriſe très-grande & très-hardie que médite Cleopatre.

Trente-ſept mille cinq cent pas. Environ douze lieuës.

Les Arabes brûlent ſes vaiſſeaux qui étoient dans le Golfe Arabique.

Cleopatre fait fermer ſes ports & tous les paſſages.

Antoine renonce au commerce des hommes, & ſe fait une retraite auprès du Phare.

Il devient un autre Timon le Miſanthrope.

Mais après que les Arabes, qui habitent autour de la ville de Petra, eurent brûlé les premiers vaiſſeaux qu'elle avoit fait ainſi comme remorquer par terre.] Il ſemble pourtant que Dion fait entendre que les vaiſſeaux que ces Arabes brûlerent, n'étoient pas des vaiſſeaux qu'elle eût fait remorquer par l'Iſthme: mais des vaiſſeaux qui avoient été bâtis dans le Golfe même. Liv. LI.

délité & la même perfidie, car comme lui il n'avoit reçu de ſes amis qu'injuſtice & qu'ingratitude, c'eſt pourquoi il ſe défioit de tous les autres & les haïſſoit tous également.

Hiſtoire de ce Timon.

Ce Timon étoit un Athénien, qui vivoit vers le tems de la guerre du Peloponeſe, comme on le recueille des Comedies d'Ariſtophane & de Platon, car dans ces pieces il eſt raillé comme un homme chagrin & bourru, & comme un miſanthrope. Il fuyoit & rejettoit toute ſorte de commerce avec tous les hommes, mais il recherchoit celui d'Alcibiade, qui étoit alors fort jeune & d'une audace très-inſolente, & le careſſoit en toute occaſion. Apemantus étonné de cette préference, & lui en demandant la raiſon, Timon lui répondit *qu'il aimoit ce jeune homme parce qu'il cauſeroit un jour beaucoup de maux aux Athéniens.* Et cet Apemantus étoit le ſeul qu'il frequentoit quelquefois, parce qu'il étoit d'une humeur ſemblable à la ſienne, & qu'il imitoit ſa façon de vivre. Un jour à la fête appellée *Choes*, ils étoient à table tous deux ſeuls; Apemantus com-

Platon le Poëte comique.

Timon ne careſſoit qu'Alcibiade. Sa raiſon.

Apemantus, d'une humeur ſemblable à celle de Timon.

Un jour à la fête appellée Choes.] M. de Meziriac a relevé ici une faute que le Traducteur Latin & Amiot ont faite. Le premier a traduit, *quum aliquando inferiarum ſolemne eſſet.* Et l'autre : *Un jour doncques que l'on célébroit à Athenes la ſolemnité que l'on appelle Choæ, c'eſt-à-dire la fête des morts, où on fait des effuſions & ſacrifices pour les trépaſſez.* L'un & l'autre ont été trompez par le mot χοαὶ, qui en effet ſignifie *les libations que l'on fait aux morts.* Mais ici χόες eſt autre choſe. Il faut ſçavoir que dans le mois de Mars *Antheſterion*, les Athéniens célébroient à l'honneur de Bacchus une feſte appellée *Anteſteria*, qui duroit

mença à dire, *Ah le bon feſtin que nous faiſons, Timon!* *Oüi*, lui répondit Timon, *ſi tu n'en étois pas.*

Mot d'Apemantus à Timon. Réponſe de Timon.

On rapporte qu'un autre jour à une aſſemblée des Athéniens, il monta ſur la Tribune; on fit d'abord un grand ſilence, & tout le monde étoit dans une attente merveilleuſe à cauſe de la nouveauté du fait; tout d'un coup il dit: *Athéniens, j'ai dans ma maiſon une petite place, où il y a un grand figuier, auquel pluſieurs honnêtes Citoyens ſe ſont déja pendus.*

Plaiſant diſcours de Timon aux Athéniens.

trois jours. Le premier jour, qui étoit le onze du mois, étoit appellé *Pithoigia*, parce que ce jour-là on perçoit les tonneaux de vin. Le lendemain, le douze étoit appellé *Choes*, & le troiſiéme qui étoit le treize, on le nommoit *Chutroi*. Le ſecond jour de la fête étoit appellé *Choes*, parce que ce jour-là les Athéniens faiſoient des feſtins où ils beuvoient largement au ſon des trompettes, & celui qui avoit bu la meſure appellée χοεὺς, *congius*, avoit pour prix une outre pleine de vin & une couronne de fleurs. Et le troiſiéme jour étoit appellé *Chutroi*, parce qu'on faiſoit cuire dans une grande marmite toutes ſortes de legumes auſquelles on ne touchoit point. Meurſius dans ſon traité des fêtes des Grecs, a fort bien détaillé tout ce qui ſe pratiquoit ces trois jours-là. Mais M. de Meziriac n'eſt pas entré dans la fineſſe de ce paſſage, qui dépend de ce que le ſecond jour de la fête appellée *Choes*, on faiſoit des ſacrifices à Mercure terreſtre; & il y a bien de l'apparence qu'on y faiſoit quelque mention des morts que ce Dieu conduiſoit aux Enfers. C'eſt ce qui fonde le mot d'Apemantus, qui étant auſſi miſanthrope que Timon, lui dit: *Ah le bon feſtin que nous faiſons, Timon!* Il n'y avoit pas de meilleur feſtin pour Timon & pour lui, que le feſtin qu'ils célébroient en l'honneur de Mercure terreſtre, conducteur des morts. C'eſt en cela que conſiſte tout le ſel de ce paſſage, qui n'en auroit point autrement.

Oüi, lui répondit Timon, *ſi tu n'en étois pas.*) Timon n'a garde de n'être pas de ſon avis. Mais il y ajoûte un trait bien digne d'un homme qui haïſſoit tout le genre humain, *Oüi*, dit-il, *ſi tu n'y étois pas.* C'eſt-à-dire, oüi, ſi tu étois mort, & que tu fuſſes avec les autres, que Mercure conduit aux Enfers.

Comme je m'en vais bâtir ſur cette place, j'ai voulu vous en avertir publiquement, afin que ſi quelqu'un de vous autres a envie auſſi de s'y pendre, il ſe dépêche avant que le figuier ſoit abbattu. Après ſa mort il fut enterré au voiſinage de la ville d'Hales ſur la côte de la mer. Il arriva que le terrein s'étant éboulé tout au tour de ſon tombeau, le flot l'environna & le rendit inacceſſible aux hommes. Sur ce tombeau étoit cette Epitaphe : *Je ſuis giſant ſous cette tombe après avoir fini mon malheureux ſort. Paſſans, ne demandez point mon nom, mais périſſez tous malheureuſement, méchans que vous êtes.* On dit que c'étoit lui-même qui avoit fait cette Epitaphe long-tems avant ſa mort. Celle qui court eſt du Poëte Callimaque, *Moi Timon le Miſanthrope, j'habite cette maiſon. Paſſant, pourſuis ton chemin, & charge moi de malédictions tant qu'il te plaira, pourvû que tu te retires.*

Dans l'Attique.

Son Epitaphe faite par lui-même.

Autre Epitaphe de Timon faite par Callimaque.

Ce peu d'exemples choiſis parmi une infinité d'autres, ſuffiſent pour faire connoître Timon.

Canidius porta lui-même à Antoine la nouvelle de la perte de ſon armée d'Actium. En même-tems il apprit d'ailleurs qu'Herode, Roi des Juifs, qui avoit ſous ſes ordres quelques legions & quelques cohortes, s'étoit jetté dans le parti de Céſar ; que tous les autres Princes & Rois avoient fait de meme, en un mot, qu'excepté ce qu'il avoit autour de lui, tout le reſte l'avoit abandonné. Toutes ces nouvelles ſi terribles ne

Antoine apprend que tout l'avoit abandonné, & il n'eſt point troublé de ces nouvelles.

le

le troublerent point ; mais comme s'il étoit ravi de renoncer à ſes eſperances, pour renoncer auſſi à ſes ſoins & à ſes travaux, il quitta cette petite retraite maritime qu'il appelloit *la maiſon de Timon.*

Il quitte ſa retraite & ſe replonge dans toute ſorte de débauches & de diſſolutions.

Cleopatre le recut dans ſon palais. Il n'y fut pas plûtôt, qu'il plongea toute la ville en feſtins, en débauches, & en toutes ſortes de dépenſes & de ſomptuoſitez, ſous prétexte qu'il enrôloit le fils de Cleopatre & de Ceſar parmi les jeunes hommes, comme c'étoit la coûtume des Romains, & qu'il donnoit à Antyllus, ſon fils aîné, qu'il avoit eu de Fulvie, la robe virile qui étoit une robe tout du long ſans aucune brodure de pourpre. Pour ces cérémonies toute la ville d'Alexandrie fut pleine de jeux, de danſes, de fêtes, de banquets, de maſques, & de toutes ſortes de réjoüiſſances. Et pour eux, ils caſſerent la bande qu'ils appelloient *des Amimetobies*, & en créerent une autre qui ne cedoit à la premiere ni en délicateſſe, ni en luxe, ni en aucune ſorte de délices & de magnificences, & l'appellerent la

La robe virile, quelle.

Ils caſſent la confrerie des Amimetobies, c'eſt-à-dire, de ceux qui menent une vie inimitable.

Sous prétexte d'enrôler le fils de Cleopatre & de Ceſar parmi les jeunes hommes, & de donner à Antyllus, ſon fils aîné, qu'il avoit eu de Fulvie, la robe virile.) Il faiſoit cela pour deux raiſons, la premiere afin que les Egyptiens obéïſſent plus volontiers, étant commandez par un Roi, & la ſeconde, afin que ſi Cleopatre & lui, venoient à mourir, les troupes fuſſent plus raſſurées ayant ces deux Princes pour Generaux. Et Dion remarque fort bien que cela fut funeſte à ces deux Princes, car Ceſar les traita en hommes, & en hommes qui avoient du commandement, & ne leur pardonna point.

C'eſt-à-dire, des mourants enſemble.

bande des *Synapothanumenes*. Tous leurs amis s'enrôloient dans cette bande, & en s'enrôlant ils s'engageoient à mourir avec eux. Ainſi ils paſſoient les jours à faire bonne chere en ſe traitant tour à tour. Cleopatre cependant ramaſſoit toutes ſortes de poiſons, & pour éprouver ceux qui faiſoient mourir avec le moins de douleur, elle faiſoit l'eſſay de leur vertu & de leur force ſur les criminels condamnez à mort, qui étoient gardez dans les priſons. Mais ayant vu par ſes experiences que ceux qui étoient forts, faiſoient mourir promptement, mais dans des douleurs inſupportables, & que ceux qui étoient doux, faiſoient mourir ſans de grandes douleurs, mais après un long tems, elle eſſaya des morſures des bêtes venimeuſes, & fit appliquer en ſa preſence ſur diverſes perſonnes differentes ſortes de ſerpents. Tous les jours elle faiſoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aſpic étoit le ſeul qui ne cauſoit ni convulſions, ni tranchées, & qui précipitant ſeulement dans une peſanteur & dans un aſſoupiſſement accompagné d'une petite moiteur au viſage, & d'un amortiſſement de tous les ſens, éteignoit doucement la vie, de ſorte que ceux qui étoient en cet état, ſe fâchoient quand on les reveilloit, ou qu'on vouloit les lever, de même que ceux qui ſont profondément endormis.

Cleopatre ramaſſe toute ſorte de poiſons & enfait l'eſſai ſur des criminels.

Elle eſſaye ſur diverſes perſonnes les morſures des bêtes venimeuſes.

L'aſpic le ſeul qui cauſe une mort très-douce.

Ils ne laiſſerent pas d'envoyer en Aſie des Ambaſſadeurs à Ceſar, Cleopatre pour lui demander le Royaume d'Egypte pour ſes enfants, &

Antoine & Cleopatre veulent envoyer des Ambaſſadeurs à Auguſte en Aſie.

Antoine pour le prier que s'il ne vouloit pas le laiſſer vivre en Egypte, il lui permît d'aller paſſer le reſte de ſes jours à Athenes dans l'état d'un ſimple particulier. Mais parce qu'abandonnez de tous leurs amis ils avoient peu de gens à qui ils puſſent ſe fier, ils furent obligez d'envoyer Euphronius, le Précepteur de leurs enfants. Car Alexas de Laodicée, qui par le moyen de Timagene avoit été fort connu d'Antoine à Rome, qui avoit acquis plus de crédit auprès de lui qu'aucun de tous les Grecs, & qui étoit devenu le plus fort de tous les inſtruments dont Cleopatre ſe ſervoit contre Antoine pour le tenir dans ſa dépendance, & pour renverſer les bonnes réſolutions qu'il faiſoit quelquefois de rappeller Octavie, cet Alexas, dis-je, avoit été envoyé à Herode pour l'empêcher de changer de parti. Mais au lieu de s'acquitter fidélement de ſa commiſſion, il demeura-là, trahit Antoine, & eut l'audace de ſe préſenter devant Ceſar, ſe confiant en la protection d'Herode. Cette protection lui fut inutile, car Ceſar le fit mettre en priſon, & l'envoya peu de jours après lié & garrotté dans ſa patrie, où il ordonna qu'on le fit mourir, de ſorte qu'Antoine, encore vivant, eut la ſatisfaction de voir Alexas puni de l'infidelité qu'il lui avoit faite.

Ne trouvant perſonne à qui ſe fier, ils envoyerent Euphronius, Précepteur de leurs enfants.

Alexas de Laodicée, les ſervices qu'il rendoit à Cleopatre.

Envoyé à Herode par Antoine. Son infidelité.

Puni de ſa trahiſon par Auguſte.

Ceſar ne reçut point la priere d'Antoine, & fit réponſe à Cleopatre qu'elle obtiendroit de lui toutes les conditions les plus raiſonnables & les

Auguſte preſſe Cleopatre de faire mourir Antoine, ou de le chaſſer de ſes Etats.

Il lui envoye Thyreus un de ſes affranchis.

plus avantageuſes, pourvû qu'elle fit mourir Antoine, ou qu'elle le chaſſât de ſes Etats, & lui envoya en même tems un de ſes affranchis, nommé Thyreus, homme qui ne manquoit point d'entendement, & qui envoyé par un jeune Empereur auprès d'une Reine fiere & ambitieuſe, & qui préſumoit infiniment de ſa beauté, étoit bien capable de la gagner par ſes perſuaſions & de la porter à faire tout ce qu'il deſiroit. Ce Thyreus ayant eu avec elle des conferences plus fréquentes & plus longues que les autres, & recevant d'elle des marques d'une grande diſtinction, donna quelques ſoupçons à Antoine, qui l'ayant fait prendre, le fit battre de verges & le renvoya à Ceſar avec des lettres où il lui mandoit *que Thy-*

Thyreus donne du ſoupçon à Antoine, qui le renvoye après l'avoir fait fouetter de verges.

Et lui envoya en même tems un de ſes affranchis, nommé Thyreus.) Dion nomme cet affranchi *Thyrſus.* Au reſte, Plutarque oublie ici de parler d'autres Ambaſſadeurs qu'Antoine & Cleopatre avoient envoyez à Auguſte, & par leſquels ils lui promettoient des ſommes immenſes. En dernier lieu, Antoine lui avoit envoyé ſon propre fils Antyllus avec beaucoup d'or. Auguſte prit l'or & renvoya Antyllus ſans lui rien accorder, & ce fut après cela qu'Auguſte craignant que le deſeſpoir ne les portât à paſſer dans les Gaules, ou en Eſpagne pour y continuer la guerre, ou à brûler toutes les richeſſes que Cleopatre avoit amaſſées, lui envoya cet affranchi Thyreus, ou Thyrſus.

Et qui envoyé par un jeune Empereur auprès d'une Reine fiere & ambitieuſe, & qui préſumoit infiniment de ſa beauté.) Cet endroit de Plutarque doit être expliqué par un paſſage de Dion qui dit que cet affranchi étoit chargé de parler amiablement à Cleopatre, & de lui faire entendre que ſa beauté avoit captivé le cœur d'Auguſte. Car ce Prince ſe flattoit que cette femme, dont l'ambition étoit d'être aimée de tous les hommes, ſe laiſſeroit prendre à cet appât, & qu'elle ſe porteroit à tuer Antoine, & à ſe conſerver pour lui. Et ſa conjecture n'étoit pas mal-fondée, Cleopatre commençoit à écouter.

reus lui avoit manqué de reſpect, & l'avoit inſulté avec trop d'inſolence, dans un tems où il n'étoit que trop aiſé à irriter & à aigrir à cauſe des malheurs où il ſe trouvoit. Et vous-même, ajoûtoit-il, *ſi vous êtes fâché que j'aye maltraité votre affranchi, vous avez auprès de vous Hipparque, qui eſt le mien, vous n'avez qu'à uſer ſur lui vos verges, afin que nous ſoyons à deux de jeu.*

Lettre d'Antoine à Auguſte.

Depuis ce moment Cleopatre, pour diſſiper les ſoupçons & les ſujets de plainte d'Antoine, ſe mit à le careſſer encore plus que de coûtume, de ſorte que n'ayant celébré le jour de ſa propre naiſſance qu'avec peu de ſolemnité & convenablement à l'état préſent de ſa fortune, elle célébra celui de la naiſſance d'Antoine avec un éclat & une magnificence au deſſus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant, juſques-là que pluſieurs des conviez, qui étoient venus pauvres à ce feſtin, s'en retournerent riches.

Cleopatre redouble ſes careſſes & ſes empreſſements pour diſſiper les ſoupçons d'Antoine.

Elle célebre le jour de la naiſſance d'Antoine avec beaucoup d'éclat.

Agrippa écrivit pluſieurs fois de Rome à Ceſar pour le rappeller, lui mandant que les affaires demandoient néceſſairement ſa preſence. Cela fit remettre la guerre à un autre tems. Mais dès que l'hyver fut fini, Ceſar marcha contre Antoine par la Syrie, & ſes Lieutenants par l'Afrique. Et

Vous n'avez qu'à uſer ſur lui vos verges.) Il y a dans le Grec, *& après l'avoir pendu, fouettez-le de verges*, τὸν κρεμάσας μαστίγωσον. C'étoit la maniere, on pendoit les eſclaves par les aiſſelles, & on les fouettoit en cet état. Terence, Phorm. I. IV.

PH. Geta, quid nunc fiet?
GE. Tu jam lites audies;
Ego plectar pendens.

Amyot s'y eſt trompé.

Auguſte s'empare de la ville de Peluſe, où Seleucus commandoit.

s'étant emparé de la ville de Peluſe, il courut un bruit que Seleucus l'avoit renduë du conſentement même de Cleopatre. Mais pour ſe purger de cette accuſation, elle remit entre les mains

Cleopatre remet entre les mains d'Auguſte, la femme & les enfans de Seleucus.

d'Antoine la femme & les enfans de Seleucus, afin qu'il les fît mourir pour ſe venger de ſa perfidie.

Tombeaux & ſalles magnifiques que Cleopatre avoit fait bâtir, & où elle avoit fait porter toutes ſes richeſſes.

Elle avoit fait bâtir tout joignant le temple d'Iſis des tombeaux & des ſalles ſuperbes tant par leur beauté, & par leur magnificence, que par leur élevation. Elle fit porter là tous ſes meubles les plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébene, l'yvoire, le cinnamome, & les remplit de torches & d'étouppes. De ſorte que Ceſar allarmé pour toutes ces richeſſes, & craignant que réduite au deſeſpoir elle ne les fit brûler & conſumer, lui dépêchoit tous les jours des gens qui

Auguſte craignant pour ces richeſſes lui envoye tous les jours des gens pour la raſſurer.

lui donnoient de grandes eſperances d'un traitement plein de douceur & d'humanité, & cependant il s'approchoit de la ville à grandes journées.

Auguſte campe devant Alexandrie. Antoine fait une ſortie avec ſuccès.

En arrivant il campa près de l'Hippodrome, & Antoine fit une ſortie où il combattit avec beaucoup de valeur, renverſa & mit en fuite ſa Cavalerie, & la pourſuivit juſqu'à ſon Camp. Fier

Elle avoit fait bâtir tout joignant le temple d'Iſis des tombeaux & des ſalles ſuperbes.) Ces Princes ne bâtiſſoient pas des tombeaux ſeulement pour placer le corps mort, ils faiſoient des tombeaux ſpacieux où il y avoit de grands & magnifiques appartements; on n'a qu'à ſe ſouvenir de ce qu'Herodote raconte des pyramides que les Rois d'Egypte avoient bâties.

de ce ſuccès il rentra dans le palais, ſalua d'un baiſer Cleopatre tout armé, & lui préſenta un de ſes ſoldats, qui avoit donné de grandes preuves de ſon courage. Cleopatre, ravie, donna à ce ſoldat une cuiraſſe & un caſque d'or. Et ce ſoldat ayant reçu un preſent d'un ſi grand prix, déſerta la nuit ſuivante & alla ſe rendre à Ceſar.

Riche préſent que Cleopatre fait à un ſoldat qui avoit bien fait.

Ce ſoldat deſerte & va ſe rendre à Auguſte.

Le lendemain Antoine envoya défier Ceſar. Ceſar répondit qu'*Antoine avoit pluſieurs chemins pour aller à la mort.* Sur cela Antoine penſa qu'il n'y avoit pas pour lui de mort plus honorable que de mourir en combattant, & il réſolut d'attaquer Ceſar par mer & par terre, & l'on dit que le ſoir à ſon ſouper il commanda à ſes Officiers de la bouche *de lui faire la meilleure chere qu'ils pourroient, & de lui verſer largement à boire, parce que c'étoit une choſe fort incertaine s'ils le pourroient faire le lendemain, ou s'ils ne ſerviroient pas à d'autres maîtres, & ſi lui-même devenu un ſquelette, ne ſeroit pas rentré dans le néant.* Et voyant ſur cela ſes amis fondre en larmes, il leur dit qu'il ne les meneroit point avec lui à un combat, où il alloit plûtôt chercher à mourir avec gloire, qu'à vaincre & à ſe ſauver.

Antoine envoye défier Ceſar.

Réponſe d'Auguſte à ce défi.

Antoine réſolu d'attaquer Auguſte par terre & par mer, ſe met à faire bonne chere.

Antoine étoit Epicurien.

Amyot s'eſt fort trompé icy.

On aſſûre que cette nuit-là même ſur le minuit, comme toute la ville ſe trouvoit plongée dans l'horreur du ſilence, dans la triſteſſe, & dans la conſternation, à cauſe de la frayeur où la jettoit l'attente de ce qui devoit arriver, tout d'un coup on entendit une harmonie de pluſieurs in-

Bruit comme d'une Bacchanale entendu à minuit dans Alexandrie.

ſtruments, & les cris d'une foule de peuple avec des danſes ſatyriques, & toutes les exclamations qu'on entend dans les fêtes de Bacchus, comme ſi c'étoit une troupe Bacchique qui ſe promenât avec grand bruit, & qui traverſant la ville, allât gagner la porte qui regardoit le Camp ennemi. Et il ſembla que ce chœur, dont le bruit devenoit toûjours plus grand à meſure qu'il marchoit, ſortit par cette porte. Ceux qui raiſonnerent ſur ce prodige crurent que c'étoit le Dieu, auquel Antoine s'étoit piqué toute ſa vie de reſſembler, & qu'il avoit imité dans toute ſa conduite, qui l'abandonnoit.

Plaiſante imagination des Egyptiens ſur ce bruit.

Antoine range ſon armée en bataille.

Le lendemain matin à la pointe du jour il rengea en bataille ſon armée de terre ſur quelques hauteurs qui étoient devant la ville; & de là il regarda ſes Galeres qui ſortoient du port, & qui alloient charger celles de Ceſar. Il attendit donc ſans faire aucun mouvement pour voir le ſuccès de cette charge. Mais dès que ſes Galeres à force de rames ſe furent approchées de celles de Ceſar, elles les ſaluerent. Celles de Ceſar leur ayant rendu leur ſalut, elles ſe rangerent de leur côté. Ainſi par cette jonction les deux flottes n'en faiſant plus qu'une, elles voguerent la proüe droite contre la ville. Antoine n'eut pas plûtôt vu cette deſertion, que ſa Cavalerie l'abandonna de même, & alla ſe rendre à Ceſar, & ſon Infanterie ayant été défaite & miſe en déroute, il rentra dans la ville, criant *qu'il étoit trahi par Cleopatre*,

Ses Galeres l'abandonnent & ſe joignent à celles d'Auguſte.

Sa Cavalerie l'abandonne de même, & ſon Infanterie eſt défaite.

Il crie qu'il eſt trahi par Cleopatre.

tre, & livré à ceux contre leſquels il ne combattoit que pour l'amour d'elle.

Alors cette Princeſſe qui craignoit ſa colere & ſon deſeſpoir, s'enfuit dans le tombeau qu'elle avoit bâti, & ayant abbattu ſur l'ouverture la herſe qui étoit munie & fortifiée de bons leviers & de groſſes piéces de bois en travers, elle envoya à Antoine lui annoncer qu'elle étoit morte. Antoine le crut, & d'abord il dit en lui-même: *Qu'attends-tu donc, Antoine, & pourquoi differes-tu? La Fortune vient de te ravir l'unique bien qui te reſtoit & qui te faiſoit aimer la vie.* En finiſſant ces mots il entra dans ſa chambre, & détachant & entrouvrant ſa cuiraſſe, *Cleopatre*, s'écria-t'il, *je ne me plains point de ce que je ſuis privé de toi, car tout à l'heure je vais te rejoindre; mais ce qui cauſe ma douleur, c'eſt que moi, qui ſuis un ſi grand Empereur, je me trouve viſiblement vaincu par une femme en courage & en magnanimité.*

Cleopatre s'enfuit dans le tombeau qu'elle avoit bâti.

Elle envoye dire à Antoine qu'elle eſt morte.

Deſeſpoir d'Antoine.

Il avoit un eſclave nommé Eros, de la fidélité duquel il étoit aſſûré. Il lui avoit fait promettre depuis long-tems qu'il le tueroit dès qu'il lui en donneroit l'ordre. Il l'appella & lui demanda l'accompliſſement de ſa promeſſe;

Eros, un des eſclaves d'Antoine.

Elle envoya à Antoine lui annoncer qu'elle étoit morte.] Elle lui fit annoncer cette nouvelle dans l'eſperance qu'il ſe tueroit ſur l'heure, & qu'après cela libre, & maîtreſſe d'elle-même, elle pourroit ſe donner à Auguſte qu'elle croyoit fort amoureux. Cependant tout cela paroît démenti par la mort de cette Princeſſe, & par toutes les marques d'amour qu'elle donna à Antoine en lui voyant rendre les derniers ſoupirs.

Grand courage à cet eſclave.

Eros tira ſon épée, & la leva comme pour le frapper, mais tout d'un coup, détournant la vûë, il ſe la paſſa au travers du corps, & tomba mort aux pieds de ſon maître. Antoine admirant ce grand courage, s'écria : *Généreux Eros, quelle louange ne mérites-tu point ? Ce que tu n'as pas eu la force de faire ſur moi, tu l'as fait ſur toi-même pour me montrer mon devoir & pour me donner l'exemple.* En même-tems il ſe plongea l'épée dans le ventre, & ſe laiſſa tomber à la renverſe ſur un petit lit qui étoit tout auprès ; mais la playe ne fut pas aſſez grande pour lui cauſer une prompte mort, & le ſang s'étant un peu arrêté quand il fut couché, il revint un peu à lui, & pria ceux qui étoient préſens de l'achever ; mais ils ſortirent tous de la chambre, & le laiſſerent crier & ſe débattre juſqu'à ce que Cleopatre lui envoya ſon Secretaire Diomede, avec ordre de le faire porter dans le tombeau où elle étoit.

Antoine lui adreſſe la parole, & ſe perce de ſon épée.

Cleopatre lui envoye ſon Secretaire Diomede pour le faire porter dans le tombeau où elle étoit.

Il ſe fait porter à la porte de ce tombeau.

Dès qu'Antoine ſçut qu'elle vivoit encore, il commanda avec beaucoup d'ardeur à ſes gens de le porter, & ils le porterent ſur leurs bras à la porte du tombeau. Cleopatre n'ouvrit point & ne releva pas la herſe, mais elle parut à une fenêtre haute, & jetta en bas des chaines & des cordes. On y attacha Antoine, & Cleopatre, aidée de deux femmes, qui étoient les ſeules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Ceux qui étoient préſens dirent que jamais ſpectacle ne fut plus touchant. Antoine tout

Cleopatre le tira à elle avec des chaines & des cordes.

Spectacle très-touchant.

ſouillé de ſang & tirant à la mort, étoit guindé en haut & tendoit ſes mains mourantes vers Cleopatre, en ſe ſoulevant autant que la foibleſſe le permettoit, car ce n'étoit pas un ouvrage aiſé pour des femmes; & l'on voyoit Cleopatre, qui, le viſage tendu & les bras roidis, tiroit les cordes avec grand effort. Ceux d'embas ſouffrant de la voir ſouffrir, lui aidoient autant qu'il leur étoit poſſible, & l'encourageoient par leurs cris.

Les grandes marques de douleur que donne Cleopatre.

Quand elle l'eut tiré à elle & qu'elle l'eut couché, elle déchira ſes habits ſur lui, & ſe frappant le ſein, ſe meurtriſſant & s'égratignant, & lui eſſuyant le ſang avec ſon viſage collé ſur le ſien, elle l'appelloit *ſon maître*, *ſon cher ami*, *ſon Empereur*; peu s'en fallut qu'elle n'oubliât ſes propres maux par la compaſſion qu'elle avoit des ſiens.

Antoine demande du vin.

Antoine, après avoir appaiſé ſes plaintes & ſes cris, demanda du vin, ſoit qu'il eût ſoif, ou qu'il eſperât que ce vin pur hâteroit ſa fin, en achevant de conſumer le peu qui lui reſtoit de forces. Dès qu'il eut bû il la preſſa de prendre ſes meſures pour ſon ſalut autant qu'elle le pourroit faire ſans honte, en ſe confiant à Proculeïus préferablement à tous les autres amis de Céſar, & l'ex-

Il preſſe Cleopatre de penſer à ſon ſalut.

Ou qu'il eſperât que ce vin pur hâteroit ſa fin, en achevant de conſumer le peu qui lui reſtoit de forces.] Car c'eſt l'effet du vin, dans les gens déja épuiſez, en reveillant les eſprits, il les diſſipe. Et c'eſt ce qu'Homere a fort bien connu, car dans le VI. liv. lorſqu'Hector eſt rentré dans Troye après avoir longtems combattu, & qu'Hecube lui préſente du vin pour rétablir ſes forces, ce Poëte fait qu'Hector répond, *Ne me préſentes point de vin, au lieu de me fortifier, il m'affoibliroit encore en l'état où je ſuis.*

horta *à ne pas pleurer ſur lui, à cauſe de ces revers qu'il eſſuyoit à la fin de ſa vie, mais au contraire à louer ſon bonheur pour tous les grands biens qui lui étoient arrivez, d'avoir été le plus grand, le plus glorieux, & le plus puiſſant homme de la terre, & à la fin de ſes jours de n'avoir été vaincu lui Romain, que par un Romain.*

Il ſe loüe de ſon bonheur, & en quoi.

Il avoit à peine fini ces mots que Proculeïus arriva de la part de Céſar. Car dès le moment qu'Antoine, après s'être frappé de ſon épée, ſe fit porter chez Cleopatre, un de ſes Gardes, appellé Derceteus, releva l'épée, & la cachant ſous ſes habits, il ſe déroba, courut promptement chez Céſar, lui apprit la mort d'Antoine, & lui montra l'épée toute teinte de ſon ſang. Céſar apprenant cette nouvelle, ſe retira au fond de ſa tente, & pleura ſur le malheur d'un ſi grand homme, qui étoit ſon beau-frere & ſon compagnon à l'Empire, & qui s'étoit trouvé avec lui à pluſieurs combats, & avec lequel il avoit manié les plus grandes affaires de la République. Enſuite prenant les lettres qu'il lui avoit écrites & les réponſes qu'il en avoit reçuës, il appella ſes amis & leur lut les unes & les autres pour leur faire voir qu'il n'avoit jamais demandé à Antoine que des choſes très-juſtes & très-raiſonnables, & qu'Antoine lui avoit toûjours répondu avec beaucoup d'emportement & d'orgueil. Après quoi il envoya Proculeïus avec ordre de ſe rendre maître ſur tout de Cleopatre, & de la prendre en vie, s'il étoit poſſible, car il craignoit que ſes

Proculeïus arrive auprès de lui de la part d'Auguſte.

Auguſte pleure ſur le malheur d'Antoine.

Il lit à ſes amis les lettres qu'il avoit écrites à Antoine, & les réponſes qu'il en avoit reçuës.

trésors ne fussent perdus, & d'ailleurs il trouvoit que rien ne contribueroit davantage à la gloire de son triomphe, que de la mener captive à Rome; mais cette Princesse refusa de se remettre entre les mains de Proculeïus. Elle eut pourtant avec lui une longue conversation sans qu'il entrât dans le tombeau, il s'approcha seulement par dehors de la porte de l'entrée qui étoit très-forte & très-exactement fermée, & qui par des fentes donnoit passage à la voix. Ils parlerent donc ensemble, elle demandant toûjours le Royaume pour ses enfans, & lui l'exhortant à bien esperer, & la pressant de remettre entre les mains de César tous ses interêts.

Auguste ambitionne de mener Cleopatre en triomphe.

Conversation de Cleopatre avec Proculeïus au travers des barres de la herse.

Après qu'il eut bien observé le lieu, il alla faire son rapport à César qui sur l'heure envoya Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte, comme avoit fait Proculeïus, & parla comme lui au travers des fentes faisant durer exprès la conversation. Dans ce tems-là Proculeïus approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré Antoine, & suivi de deux Officiers qui étoient montez avec lui, il descendit à la porte où Cleopatre étoit à parler avec Gallus. Une des deux femmes qui étoient enfermées avec elle, le voyant, s'écria tout éperduë, *pauvre Cleopatre vous voilà prise!* A ce bruit Cleopatre tourne la tête, voit Proculeïus, & veut se percer d'un poignard qu'elle portoit toûjours à sa ceinture. Mais

Autre conversation de Cleopatre avec Cornelius Gallus, dans le même endroit.

Pendant cette conversation Proculeïus monte par la fenêtre.

Cleopatre se voyant prise, veut se percer d'un poignard.

Elle en eſt empêchée par Proculeïus.

Proculeïus courant à elle très-promptement, & la prenant entre ſes bras; *Vous vous faites tort, Cleopatre*, lui dit-il, *& vous faites auſſi un très-grand tort à Céſar, en lui ôtant une ſi belle occaſion de montrer ſa bonté & ſa clemence, & en donnant lieu de calomnier le plus doux & le plus humain des Empereurs, comme ſi c'étoit un homme implacable & auquel on ne dût pas ſe fier.* En même-tems il lui arracha ſon poignard, & ſecoua ſes robes de peur qu'il n'y eût du poiſon caché.

Diſcours de Proculeïus à Cleopatre.

Auguſte envoye Epaphrodite un de ſes affranchis pour la garder à vûë.

Céſar envoya un de ſes affranchis, nommé Epaphrodite, auquel il commanda de la garder très-ſoigneuſement pour empêcher qu'elle n'attentât ſur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards, & toutes les complaiſances qu'elle pourroit déſirer.

Auguſte entre dans Alexandrie, appuyé ſur le Philoſophe Areus.

Ces ordres donnez, il entra dans la ville d'Alexandrie, en s'entretenant avec le Philoſophe Areus, & s'appuyant ſur lui, afin qu'il fût plus honoré & plus reſpecté de ſes Citoyens qui verroient la conſidération qu'il avoit pour lui, & l'honneur qu'il lui faiſoit. Etant entré dans le parc des exercices, il monta ſur un tribunal qu'on lui avoit préparé. Là tout le peuple d'Alexandrie conſterné de frayeur, ſe jette à ſes pieds. Il leur commande de ſe relever, & leur dit, *qu'il pardonne à tout le peuple, premierement à cauſe d'Alexandre leur fondateur, en ſecond lieu à cauſe de la beauté & de la grandeur de leur ville, qui lui donnoit de l'admiration, & enfin pour faire plaiſir à ſon ami Areus.* Voilà le

Il monte ſur un tribunal & parle au peuple.

grand honneur que ce Philoſophe reçut de Céſar. Non content de cela, il lui demanda encore grace pour pluſieurs particuliers, entre autres pour Philoſtrate le plus diſert & le plus éloquent des Philoſophes de ſon tems pour parler ſur le champ & ſans aucune préparation, mais qui ſe diſoit fauſſement de la Secte Académique, c'eſt pourquoi Céſar qui haïſſoit ſes mœurs, rejettoit les prieres qu'Areus faiſoit en ſa faveur. Mais Philoſtrate, ſans ſe rebuter, laiſſant croître ſa barbe blanche, & couvert d'un manteau noir, ſuivoit toûjours Areus, lui repetant inceſſamment un vers Grec qui dit; *Les ſages ſauvent les ſages, s'ils ſont véritablement ſages.* Ceſar l'ayant entendu, & voulant bien plus mettre Areus à couvert de la haine, que délivrer Philoſtrate de ſa peur, lui accorda ſon pardon.

Grand honneur qu'Auguſte fait au Philoſophe Areus.

Philoſtrate le plus éloquent des ſophiſtes de ſon tems.

Auguſte haïſſoit ſes mœurs.

Ce qui porta Auguſte à pardonner à Philoſtrate.

De tous les enfans d'Antoine, ſon aîné Antillus

Antillus fils aîné d'Antoine livré à

Mais qui ſe diſoit fauſſement de la Secte Académique, c'eſt pourquoi Céſar, qui haïſſoit ces mœurs, &c.] Auguſte étoit choqué de voir un Sophiſte qui faiſoit ſemblant d'être d'une Secte, lorſqu'il avoit des ſentimens tout oppoſez. Ce Philoſtrate vouloit paſſer pour être de la Secte Académique, lorſqu'effectivement il vivoit comme un Epicurien. Qu'on paroiſſe ce qu'on eſt, on ne peut blâmer que le choix s'il eſt mauvais, mais de ſe contrefaire en fait de Philoſophie, & de faire paroître des ſentimens qu'on n'a pas, c'eſt la derniere corruption. Cependant c'eſt ce même Philoſtrate à qui Caton d'Utique fait beaucoup d'honneur à cauſe de la Philoſophie, comme Plutarque même nous l'apprend dans la vie de Caton.

Les ſages ſauvent les ſages, s'ils ſont véritablement ſages.) Le ſens de ce vers eſt très-beau. Il n'y a que les véritables ſages qui puiſſent ſauver, & il faut être ſage pour profiter de leurs préceptes. Ce ſens-là eſt toûjours vrai, au lieu que celui que Philoſtrate lui donne ſe trouve ſouvent faux.

Auguſte par Theodore ſon pedagogue, & mis à mort.

qu'il avoit eu de Fulvie, fut livré par Theodore ſon pedagogue, & mis à mort; & les ſoldats lui ayant coupé la tête, ce Theodore prit une pierre de grand prix qu'il portoit au cou & la couſut à ſa ceinture. Comme il nioit le fait & qu'on la trouva ſur lui, il fut mis en croix. Mais Céſar ſe contenta de faire mettre ſous une ſûre garde les enfans de Cleopatre avec leurs Gouverneurs, & les Officiers néceſſaires pour leurs perſonnes, & leur fournit un honorable entretien. L'aîné Ceſarion, qu'on diſoit fils de Ceſar, avoit déja été envoyé par ſa mere avec de grandes richeſſes dans les Indes par l'Ethiopie. Mais un autre pédagogue, nommé Rhodon, & ſemblable à Theodore, lui conſeilla de s'en retourner, lui faiſant entendre que Ceſar le rappelloit pour le faire Roi. Comme Céſar déliberoit ſur ce qu'il en devoit faire, on rapporte qu'Areus lui dit *pluralité de Ceſars n'eſt point bonne*. Et Céſar le fit mourir quelque tems après la mort de Cleopatre.

Theodore mis en croix, & pourquoi.

Auguſte fait mettre ſous une bonne garde les enfans de Cleopatre.

Rhodon pedagogue de Ceſarion.

Vers d'Homere parodié.

Auguſte fait mourir Ceſarion.

Pluſieurs grands Rois & grands Capitaines demanderent à Céſar le corps d'Antoine pour l'enterrer magnifiquement; mais Céſar ne voulut pas l'ôter à Cleopatre. Et cette Reine l'enterra de ſes propres mains avec une magnificence Royale, Ceſar lui ayant permis de prendre pour ces funé-

Cleopatre enterre Antoine de ſes propres mains.

Pluralité de Ceſars n'eſt point bonne.) C'eſt une parodie de ce vers ſi célebre d'Homere du 11. Liv. de l'Iliade, *pluralité de Rois n'eſt point bonne*, πολυκοιρανίη pour πολυκοιρανίη eſt très-heureux. Ce mot fut funeſte à Céſarion, car il lui coûta la vie.

railles

railles tout ce qu'elle voudroit.

L'excès de ſon affliction & les grandes douleurs qu'elle ſentoit, car ſa poitrine étoit toute meurtrie & toute en feu des coups qu'elle s'étoit donnez, lui cauſerent une fiévre très-violente. Et elle fut ravie d'avoir ce prétexte dans l'eſperance qu'il lui ſeroit permis de ne point manger, & que par là, ſans que perſonne s'y oppoſât, elle pourroit ſe faire mourir par une abſtinence entiere de toute nourriture. Elle avoit un Medecin ordinaire, nommé Olympus, elle s'ouvrit à lui de ſon deſſein, & ſe ſervit de ſes conſeils & de ſon ſecours pour ſe délivrer plus promptement de la vie, comme Olympus lui-même l'a écrit dans une petite hiſtoire qu'il a compoſée de tout ce qui ſe paſſa dans cette occaſion. Mais Ceſar s'en étant douté, employa auprès d'elle les menaces, & lui fit de grandes frayeurs ſur ſes enfans. Cleopatre ébranlée par ces menaces & par ces frayeurs, comme par de fortes batteries, ſe rendit & donna ſon corps à traiter & à nourrir comme on voulut.

État où Cleopatre eſt reduite par l'excès de ſon affliction.

Elle veut ſe faire mourir en s'abſtenant de manger.

Son Medecin Olympus la ſert dans ce deſſein.

Hiſtoire compoſée par Olympus.

Auguſte par ſes menaces oblige Cleopatre à renoncer à ſon deſſein.

Peu de jours après Ceſar alla lui rendre viſite pour parler à elle & la conſoler. Elle étoit couchée ſur un petit lit dans un état fort pauvre & fort négligé. Quand il entra dans ſa chambre,

Auguſte va lui rendre viſite.

L'état où il la trouve.

Elle étoit couchée ſur un petit lit dans un état fort pauvre & fort negligé.] Dion écrit qu'elle l'attendit dans une chambre magnifiquement parée & ſur un lit très-riche, mais fort negligée ſur toute ſa perſonne; car les habits negligez & les habits de deuil lui ſeioient parfaitement. Elle avoit autour d'elle pluſieurs portraits de Jules Ceſar, & dans ſon ſein les lettres qu'elle en

quoiqu'elle n'eût ſur elle qu'une ſimple tunique, elle ſe leva promptement, & alla ſe jetter à ſes genoux horriblement défigurée, les cheveux en deſordre, le viſage effaré & ſanglant, la voix tremblante, les yeux preſque fondus à force de pleurer, & le ſein couvert de meurtriſſures & de playes. En un mot il étoit aiſé de voir que le corps n'étoit pas en meilleurs termes que l'eſprit. Cependant cette grace naturelle, & cette fierté que ſa beauté lui inſpiroit, n'étoient pas entierement éteintes, & malgré le pitoyable état où elle étoit reduite, du fond de cette humiliation même il en ſortoit des traits comme des rayons qui éclatoient dans ſes regards & dans tous les mouvements de ſon viſage.

Elle ſe jette à ſes pieds.

Sa grace & ſa fierté paroiſſent au travers de cette humiliation.

Après que Ceſar l'eut obligée de ſe remettre ſur ſon lit, & qu'il ſe fût aſſis auprès, elle commença à vouloir ſe juſtifier en s'excuſant ſur la néceſſité où elle s'étoit trouvée, & ſur la peur qu'elle avoit euë d'Antoine. Mais Ceſar l'ayant arrêtée ſur chaque article, & convaincuë par des faits qu'elle ne pouvoit deſavouer, elle changea de ton & eut recours aux prieres les plus touchantes pour exciter la compaſſion, comme ſi elle ne penſoit plus qu'à vivre. Enfin elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ſes meubles, de ſes pierreries, & de ſes finances. Et comme Seleu-

Elle veut d'abord ſe juſtifier.

Auguſte l'arrête & la confond ſur chaque article.

Elle a recours aux prieres.

Elle lui remet un bordereau de toutes ſes richeſſes.

avoit reçûës. Et il lui met dans la bouche un diſcours qui roule là-deſſus. On peut le voir liv. 11. Car il merite d'être lû. La maniere dont Plutarque raconte cette entrevûë eſt bien d'un autre goût.

cus, un de ſes threſoriers qui étoit préſent, lui reprocha qu'elle n'avoit pas tout déclaré, & qu'elle cachoit & retenoit une partie de ce qu'elle avoit de plus précieux, elle ſe leva, & le prenant par les cheveux elle lui donna pluſieurs coups ſur le viſage. Ceſar ſe prit à rire de cet emportement, & ayant voulu la calmer, *N'eſt-ce pas une choſe horrible, Ceſar*, lui dit-elle, *que lorſque vous n'avez pas dédaigné de venir me voir, & que vous m'avez fait l'honneur de me parler dans le miſerable état où je me trouve, mes propres domeſtiques viennent m'accuſer devant vous ſous prétexte que j'aurai reſervé quelque bijou de femme, non pour en orner une miſerable comme moi, mais pour en faire un petit preſent à Octavie vôtre ſœur, & à Livie vôtre épouſe, afin que leur protection vous rende plus doux & plus favorable à cette pauvre malheureuſe.*

Reproche que lui fait Seleucus un de ſes threſoriers.

Emportement de Cleopatre contre lui.

Diſcours fort adroit de Cleopatre pour juſtifier ſon emportement.

Ceſar fut ravi de l'entendre parler ainſi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inſpiroit ce langage; il lui dit qu'il lui donnoit tout ce qu'elle avoit retenu, & après l'avoir aſſurée qu'il la traiteroit avec plus de généroſité & de magnificence qu'elle n'oſoit l'eſperer, il ſe retira penſant l'avoir trompée, mais étant lui-même le ſeul trompé.

Auguſte trompé par ce diſcours.

Parmi les amis de Ceſar il y avoit un jeune homme d'une des plus nobles familles, nommé Cornelius Dolabella. Ce jeune homme étoit frappé des charmes de Cleopatre, & comme elle l'avoit prié de l'avertir de tout ce qui ſe paſſeroit,

Cornelius Dolabella amoureux de Cleopatre, l'avertit de tous les deſſeins d'Auguſte.

pour l'obliger il lui manda ſecretement que Ceſar ſe préparoit à s'en retourner par la Syrie, & qu'il avoit reſolu de l'envoyer devant avec ſes enfants, & de la faire partir dans trois jours. Sur cette nouvelle, la premiere choſe qu'elle fit, ce fut de prier Ceſar qu'il lui permît d'aller faire les effuſions funebres ſur le tombeau d'Antoine, ce qu'ayant obtenu, elle ſe fit porter dans ce tombeau, & là ſe jettant ſur ſa biere devant ſes femmes, elle prononça ces paroles, *mon cher Antoine, il n'y a que peu de jours que je t'enterrai avec ces mains encore libres. Aujourd'hui je verſe ſur ton ſepulcre ces libations, non plus libre, mais captive & gardée à vûë, afin que je ne puiſſe défigurer ni par mes coups, ni par mes plaintes ce corps eſclave, & reſervé pour cette affreuſe pompe, où l'on va triompher de toi. N'attends plus de ta chere Cleopatre d'autres honneurs que ces effuſions funebres; ce ſont les dernieres qu'elle pourra t'offrir. Pendant que nous avons vêcu, rien n'a été capable de nous ſeparer. Preſentement la mort va nous éloigner tous deux également des lieux de nôtre naiſſance; toi Romain, tu demeureras enterré ici en Egypte, & moi Egyptienne, moi malheureuſe, je vais être enterrée en Italie, encore eſt-ce un grand bien pour moi d'être enterrée dans une terre qui t'a porté. Que ſi les Dieux de ton pays ont quelque force & quelque pouvoir, car pour les nôtres, ils nous ont abandonnez, ne*

Paroles tendres & touchantes que Cleopatre prononce ſur la biere d'Antoine.

Car pour les nôtres, ils nous ont abandonnez.) C'étoit le ſentiment des Payens que les Dieux quittoient ceux qui étoient vaincus, & qu'ils n'avoient pas voulu, ou qu'ils n'avoient pû défendre.

m'abandonne point, ne ſouffre pas qu'on emmene ta femme vivante; empêche qu'on ne triomphe de toi en triomphant d'elle; cache moi ici avec toi; donne moi la moitié de ta tombe. De tous les maux infinis, dont je ſuis accablée, il n'y en a pas un qui m'ait été ſi ſenſible & ſi inſupportable que ce peu de temps que j'ai vêcu ſans toi.

C'eſt-à-dire, obtiens des Dieux de ton pays qu'ils empêchent Auguſte de m'emmener.

Après avoir fait ces lamentations, couronné le tombeau de bouquets de fleurs, & embraſſé & baiſé pour la derniere fois cette biere, elle commanda qu'on préparât ſon bain. Après le bain elle ſe mit à table, & elle fut ſervie magnifiquement. Sur la fin du repas il arriva de la campagne un payſan, qui portoit un panier. Les gardes lui demanderent ce qu'il portoit, le payſan ouvrit le panier, retira les feüilles & fit voir que c'étoient des figues. Les gardes admirerent leur beauté & leur groſſeur. Le payſan ſouriant les preſſa d'en prendre; cette franchiſe qui paroiſſoit ſi pleine de ſimplicité, acheva de les gagner & de diſſiper toutes leurs défiances, ils lui ordonnerent d'entrer. Après le dîner, Cleopatre prit ſes tablettes où elle avoit écrit, & après les avoir cachetées, elle les envoya à Ceſar; & ayant fait ſortir tous ceux qui étoient dans ſa chambre, excepté ſes

Cleopatre ſe met au bain, & après le bain elle ſe met à table.

Un payſan lui porte un aſpic dans un panier de figues.

Les gardes trompez par la naïve ſimplicité du payſan.

Cleopatre écrit à Auguſte avant que de ſe faire mourir.

C'eſt ſur ce ſentiment que Virgile dit dans le 11. Liv. de l'Eneid. comme M de Thou l'a marqué à la marge de ſon exemplaire:

Exceſſere omnes adytis, ariſque relictis.

Dii, quibus imperium hoc ſteterat.

Et c'eſt ce qui fonde ce mot de Tacite, *alieni jam Imperii Deos.*

deux femmes, elle ferma la porte ſur elle. Dès que Ceſar eut décacheté la lettre, & qu'il eut vû avec quelles inſtances, & avec quelles lamentations elle le conjuroit de l'enterrer avec Antoine, il comprit ce qu'elle avoit exécuté, & d'abord il voulut courir lui-même à ſon ſecours; mais il ſe contenta d'y envoyer des gens en toute diligence pour voir ce qui s'étoit paſſé. La mort fut très-prompte, car les gens de Ceſar y étant accourus très-promptement, trouverent les gardes en faction comme à l'ordinaire, mais qui ne ſçavoient rien. Ils ouvrirent les portes & la trouverent ſans vie, couchée ſur un lit d'or, & parée de ſes habits Royaux. De ſes deux femmes, celle qui avoit nom Iras, étoit morte à ſes pieds, & l'autre, appellée Charmion, déja demi-morte, & pouvant à peine ſe ſoûtenir, lui ajuſtoit encore le diadême autour de la tête. Sur cela un des gens de Ceſar lui dit tout en colere, *Voilà qui eſt beau, Charmion. Oui*, répondit Charmion, *très-beau & très-digne d'une Reine qui deſcend de tant de Rois.* Elle ne profera pas une ſeule parole davantage, & tomba morte au pied du lit.

Auguſte envoyé des gens pour l'empêcher de ſe tuer. Ils la trouvent morte.

De ſes deux femmes, l'une étoit déja morte à ſes pieds, & l'autre mourante lui raccommodoit ſon diadême.

Beau mot de Charmion.

On dit qu'on lui apporta un aſpic dans ce panier de figues qui étoient couvertes de feüilles, & que Cleopatre l'avoit ainſi ordonné, afin que quand elle prendroit de ces figues, cet aſpic la piquât lorſqu'elle y penſeroit le moins. Mais elle n'eut pas plûtôt ôté les feüilles de deſſus les figues, qu'elle apperçut le ſerpent; elle jetta un grand

cri en disant *ah le voilà donc* ! & presenta son bras nud à sa piqueure. D'autres disent qu'elle avoit gardé elle-même cet aspic enfermé dans une buire, & qu'elle le provoqua & l'irrita avec un fuseau d'or, de sorte que l'aspic sortant de furie, s'attacha à son bras & le piqua; mais ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne sçait sûrement la verité, car il courut même un bruit alors qu'elle avoit toûjours du poison dans une aiguille de cheveux qui étoit creuse, & qu'elle portoit cette aiguille dans sa coëffure. Cependant il ne parut sur tout son corps ni aucune marque de piqueure, ni aucun indice de poison. On ne vit pas même dans la chambre aucun serpent; on disoit seulement qu'on en apperçut quelques traces vers la côte de la mer sur laquelle donnoient les fenêtres de sa chambre. D'autres assurent qu'on remarqua sur les bras de Cleopatre deux petites marques de piqueure comme deux points presque imperceptibles, à quoi il semble que Cesar ajoûta plus de foi qu'à tout le reste, car dans son triomphe on porta une statuë de Cleopatre qui avoit un aspic attaché à son bras. Voilà comme toutes ces affaires se passerent. Cesar, quoique très-fâché de la

On ne sçait pas bien certainement la verité sur la mort de Cleopatre.

On prétend qu'on remarqua deux petites marques de piqueure sur son bras.

Statuë de Cleopatre avec un aspic au bras, portée dans le triomphe d'Auguste.

Car dans son triomphe on porta une statuë de Cleopatre qui avoit un aspic attaché à son bras.) Il n'en falloit pas davantage pour établir l'opinion que c'étoit le genre de mort qu'elle avoit choisi. Et cela suffit pour fonder ce qu'en ont dit Horace, Od. xxxvii. liv. i. & Properce, Eleg. ix. liv. iii. Dion, après avoir rapporté tout ce que plutarque dit ici, ajoûte, que *Cesar la fit succer par des Psyllus*, pour voir s'ils ne pourroient pas attirer tout le venin & lui rendre la vie. Mais il n'étoit plus tems.

mort de cette femme, ne laiſſa pas d'admirer ſa magnanimité, & commanda qu'on l'enterrât auprès d'Antoine avec une magnificence Royale; ſes deux femmes furent auſſi enterrées par ſes ordres très-honorablement.

Auguſte la fait enterrer auprès d'Antoine.

Age de Cleopatre quand elle mourut.

Cleopatre mourut à l'âge de trente-neuf ans après en avoir regné vingt-deux, dont elle en regna quatorze avec Antoine, & Antoine en avoit cinquante trois, & ſelon d'autres cinquante-ſix. Les ſtatuës d'Antoine furent abattuës, & celles de Cleopatre demeurerent ſur pied, un certain Archibius qui avoit été de ſes amis, ayant donné mille talents à Ceſar, afin qu'elles ne fuſſent pas traitées comme celles d'Antoine.

Celui d'Antoine.

Généroſité d'un des amis de Cleopatre nommé Archibius.

Trois millions.

Des ſept enfants qu'Antoine laiſſa de ſes trois femmes, Antyllus, qui étoit l'aîné, qu'il avoit eu de Fulvie, fut ſeul mis à mort par l'ordre de Ceſar. Octavie, ſa ſeconde femme, prit les autres & les nourrit avec les ſiens, & elle maria la jeune Cleopatre, fille de Cleopatre & d'Antoine, au Roi Juba, qui étoit le plus poli, & le mieux fait de tous les Princes. Elle rendit le jeune Antoine, ſecond fils de Fulvie, ſi grand & ſi puiſſant qu'il ne cedoit qu'à Agrippa, qui avoit le premier dégré de crédit & d'honneur auprès de Ceſar, & aux fils de Livie, qui avoient le ſecond, de ſorte que ce jeune Antoine occupoit le troiſiéme rang auprès du Prince. La même Octavie avoit eu de ſon premier mari Marcellus, deux filles & un fils, le jeune Marcellus. Ceſar adopta ce jeune Marcellus,

Généroſité d'Octavie.

Cleopatre fille d'Antoine mariée au Roi Juba.

Grandeur & puiſſance du jeune Antoine.

cellus, & le fit ſon gendre, & donna en mariage à Agrippa l'une des filles d'Octavie. Le jeune Marcellus étant mort peu de tems après ſon mariage, & Ceſar ne trouvant pas facilement parmi ſes amis un autre gendre à qui il pût ſe fier, Octavie lui propoſa de faire ſon gendre d'Agrippa qui repudieroit ſa fille. Ceſar ayant d'abord agréé la propoſition, & Agrippa y ayant enſuite donné les mains, Octavie reprit ſa fille & la maria au jeune Antoine, & Agrippa épouſa la fille de Céſar. Il reſtoit encore deux filles d'Antoine & d'Octavie. L'aînée, nommée Agrippine, fut mariée à Domitius Enobarbus, & l'autre, nommée Antonia, auſſi célébre par ſa vertu, que par ſa beauté, épouſa Druſus fils de Livie, & beau-fils de Céſar. De ce mariage ſortirent Germanicus, & Claude, qui fut enſuite empereur. Des fils de Germanicus, Caïus l'aîné, après avoir regné peu de tems avec la derniere inſolence & une extrême infamie, fut tué avec ſa femme Cœſonia & ſa fille. Agrippine, qui de ſon mari Lucius Enobarbus avoit un fils nommé Lucius Domitius, épouſa en ſecondes nôces Claude Céſar, & Claude ayant adopté ce fils, le nomma Neron Germanicus. C'eſt ce même Neron qui a regné de nos jours, qui a tué ſa mere, & qui par l'excès de ſes méchancetez, de ſes débauches & de ſa folie, a penſé ruiner de fond en comble l'Empire Romain. Il étoit le cinquiéme deſcendant d'Antoine.

Octavie fait épouſer au jeune Antoine ſa fille après l'avoir fait repudier par Agrippa.

Caïus Ceſar Caligula.

Neron, cinquiéme deſcendant d'Antoine.

LA COMPARAISON de Demetrius & d'Antoine.

COMME ces deux perſonnages ont éprouvé de grandes viciſſitudes de la Fortune & en bien & en mal, conſiderons d'abord ce qui les a élevez à cette grande puiſſance & à ce comble de gloire où ils ſe ſont vûs. Il eſt certain que la puiſſance de Demetrius lui étoit déja acquiſe par ſon pere Antigonus, qui fut le plus puiſſant des ſucceſſeurs d'Alexandre, & qui, avant que Demetrius fût ſorti de l'enfance, avoit déja couru & conquis la plus grande partie de l'Aſie. Au lieu qu'Antoine, né d'un pere honnête homme & homme de bien d'ailleurs, mais qui n'avoit jamais fait la guerre, & qui ne lui avoit laiſſé aucun moyen de s'avancer & d'acquerir de la gloire, eut pourtant le courage d'aſpirer, & l'honneur de parvenir à l'Empire de Céſar, auquel il n'avoit aucun droit par ſa naiſſance. Et profitant des travaux & des conquêtes de celui-ci, il ſe fit lui-même ſon ſucceſſeur par ſon induſtrie & ſans autre ſecours que de lui-même, il ſe rendit ſi

Premier avantage d'Antoine ſur Demetrius, il étoit ſeul l'auteur de ſon élevation.

Il eſt certain que la puiſſance de Demetrius lui étoit déja acquiſe.) Voici le premier avantage qu'Antoine a ſur Demetrius, celui-ci entre en poſſeſſion d'un Royaume que ſon pere lui avoit acquis, au lieu qu'Antoine s'en fait un auquel il n'avoit aucun droit & pour lequel il n'étoit pas né. L'injuſtice à part, ce dernier marque & plus de courage & plus d'induſtrie.

grand & ſi puiſſant que tout l'Empire ayant été partagé en deux parties, il prit pour lui la plus conſidérable, qu'abſent il défit ſouvent les Parthes par ſes Lieutenans, & qu'il pouſſa juſqu'à la mer Caſpienne les nations barbares qui habitent autour du Caucaſe.

Grandeur d'Antoine marquée par les reproches même qu'on lui fait.

Les choſes même qu'on lui reproche, ſont autant de témoignages authentiques de ſa grandeur. Car Antigonus regarda comme un grand avantage pour ſon fils Demetrius, de lui faire épouſer Philla, fille d'Antipater, quoique d'un âge peu ſortable au ſien. Et au contraire, on regarda comme honteux pour Antoine ſon mariage avec Cleopatre, avec une Reine qui en magnificence, en richeſſes, en nobleſſe & en gloire ſurpaſſoit tous les Rois de ſon tems, ſi on excepte le grand Arſace. En un mot il ſe rendit lui-même ſi grand, que tout le monde le jugeoit digne d'une fortune plus grande encore que celle où il aſpiroit.

Mariage d'Antoine avec Cleopatre, regardé comme honteux pour lui.

Premier avantage de Demetrius ſur Antoine, la juſtice.

Que s'il faut juger de l'intention & des moyens qui les éleverent tous deux à l'Empire, il n'y a ſur cela aucun reproche à faire à Demetrius, qui

Et au contraire, on regarda comme honteux pour Antoine ſon mariage avec Cleopatre.) En effet quelle grande idée ne falloit-il pas avoir de la grandeur d'Antoine pour trouver indigne de lui ſon mariage avec une ſi grande Reine? Mais ſur cela ne pourroit-on pas répondre à Plutarque que ce reproche ne tombe pas ſur la grandeur d'Antoine en particulier, mais ſur la grandeur des Romains en général? On auroit fait le même reproche à tout autre Capitaine Romain qui l'auroit épouſée. D'ailleurs une union cimentée par la débauche ne peut jamais honorer.

regna ſur des peuples accoûtumez à obéïr, & qui demandoient eux-mêmes des Rois. Au lieu qu'Antoine ne put éviter d'être accuſé d'injuſtice & de tyrannie, d'avoir aſſujetti les Romains qui venoient tout fraîchement de ſe délivrer de la monarchie par le meurtre de Céſar.

Second avantage de Demetrius, il affranchit la Grece, & Antoine aſſervit l'Italie.

Le plus grand & le plus éclatant des exploits d'Antoine, ce fut la guerre qu'il entreprit contre Brutus & Caſſius pour ravir la liberté à ſes Citoyens & à ſa Patrie, & Demetrius, avant que de tomber dans les derniers malheurs, ne ceſſa d'affranchir la Grece & de chaſſer de ſes villes toutes les garniſons qui les aſſujettiſſoient, en cela bien different d'Antoine qui faiſoit vanité d'avoir tué dans la Macedoine ceux qui avoient mis Rome en liberté.

Troiſiéme avantage de Demetrius, du côté de la liberalité, de la généroſité, & de la magnificence.

Il reſte une choſe à Antoine qui a été fort louée, c'eſt ſa liberalité & ſa magnificence dans ſes dons, mais en cela même Demetrius l'emporte ſi fort ſur lui, qu'il donna beaucoup plus à ſes ennemis, qu'Antoine ne donna jamais à ſes amis. Antoine fut fort loué & eſtimé d'avoir fait enſevelir & enterrer Brutus honorablement, mais Demetrius fit

Ne ceſſa d'affranchir la Grece.] De tous les avantages, qu'un homme peut avoir ſur un autre, le plus grand c'eſt celui que Plutarque donne ici à Demetrius ſur Antoine. Un Prince qui ne travaille qu'à affranchir les hommes, & à les remettre en liberté, eſt un Dieu, au prix de celui qui ne travaille qu'à les aſſujettir. Ce dernier eſt un monſtre.

Il donna beaucoup plus à ſes ennemis, qu'Antoine ne donna jamais à ſes amis.) Cela met dans la liberalité une difference infinie. Que ne feroit-on point pour ſes amis, quand on fait tant pour ſes ennemis?

enterrer tous ſes ennemis qui avoient été tuez à la bataille, & renvoya à Ptolemée tous ſes priſonniers chargez de préſens.

Quatriéme avantage de Demetrius, dans la maniere dont il ſe plongea dans les voluptez.

Ils ont uſé l'un & l'autre de leur fortune avec inſolence, & ſe ſont plongez dans le luxe & dans les voluptez. Mais perſonne ne ſçauroit dire que Demetrius dans ſes plaiſirs & dans ſes débauches ait laiſſé échaper aucune occaſion de faire de grands exploits ; il n'avoit recours aux voluptez que pour remplir le vuide de ſon loiſir, & s'il prenoit quelquefois plaiſir à la converſation de la courtiſane Lamia, c'étoit comme avec la vieille Fée des fables, lorſqu'il vouloit s'amuſer, ou qu'il avoit envie de dormir. Mais lorſqu'il falloit ſe préparer à la guerre, ſa lance n'étoit point entourée de lierre, ſon caſque ne ſentoit point les eſſences ni les parfums, & il ne ſortoit point des ruelles des Dames poupin & mignon pour aller aux batailles, mais *laiſſant là les danſes & finiſſant toutes les débauches & autres divertiſſemens Bacchiques, il devenoit tout d'un coup le diſciple de l'homicide Mars*, pour me ſervir des paroles d'Euripide, & jamais ni les plaiſirs, ni la pareſſe ne lui ont attiré le moindre échec. Il n'en étoit pas de même d'Antoine, car comme nous voyons dans des tableaux Omphale qui ôte à Hercule ſa maſſuë, & qui le dépoüille de ſa peau de lion, il eſt arrivé ſouvent de même que Cleopatre dépouillant Antoine de ſes armes, & l'attirant par ſes careſſes, l'obligeoit à laiſſer là les grandes occaſions

La courtiſane Lamia comparée à la vieille Fée des fables.

Paſſage d'Euripide appliqué à Demetrius.

Cleopatre comparée à Omphale, & Antoine comparée à Hercule.

qu'il avoit entre les mains, & à renoncer à des expéditions importantes & néceſſaires, pour venir jouer & ſe divertir avec elle ſur le rivage autour de Canobe & de Taphoſiris. Enfin comme un autre Paris il ſe retiroit de la bataille pour aller ſe jetter entre ſes bras, ou plûtôt bien different de Paris, qui ne ſe retira dans ſa chambre qu'après avoir tenté la fortune du combat, & avoir été vaincu, au lieu qu'Antoine pour ſuivre Cleopatre, s'enfuit & abandonna la victoire.

Comme Paris, après avoir combattu contre Menelas, ſe retira pour aller chercher Helene. Iliad. liv. III.

En quoi Antoine regardé comme inferieur à Paris.

On peut dire encore que Demetrius épouſa pluſieurs femmes en même-tems comme deſ-

Cinquiéme avantage de Demetrius, du côté de la polygamie.

Pour venir jouer & ſe divertir avec elle ſur le rivage autour de Canobe & de Taphoſiris.) Dans le XVII. liv. de Strabon, il y a un paſſage qui éclaircit parfaitement celui de Plutarque. Il dit: *Après Cynoſſema on trouve Tapoſiris*, car c'eſt ainſi qu'il écrit, *non pas celle qui eſt près de la mer, où ſe fait une aſſemblée générale toutes les années; mais il y a une autre Tapoſiris peu éloignée de la ville d'Alexandrie, & près de cette derniere, ſur le bord de la mer, il y a un lieu plein de rochers, où les jeunes gens vont paſſer le Printems pour ſe divertir.* C'eſt cette derniere dont parle Plutarque. La ſeule difficulté qu'il y a, c'eſt que Strabon place cette Tapoſiris au couchant d'Alexandrie, en quoi il a été ſuivi par nos Géographes dans leurs cartes, car ils la mettent dans une petite langue de terre qui eſt au couchant, au lieu que Plutarque la place autour de Canobe, & par conſequent au levant d'Alexandrie. Je laiſſe cela à diſcuter aux Géographes.

Ou plûtôt bien different de Paris, qui ne ſe retira dans ſa chambre qu'après avoir tenté la fortune du combat.] Plutarque préfere encore Paris à Antoine. Il y a bien de la force dans cette préference, & Plularque ſçait admirablement noircir le vice par les traits les plus naturels.

On peut dire encore que Demetrius épouſa pluſieurs femmes en même-tems, parce que cela n'étoit pas défendu par les Loix, &c.] Demetrius en épouſant pluſieurs femmes en même-tems, ſuit les Loix & les uſages de ſon pays, au lieu qu'Antoine viole celles du ſien. Or rien ne marque une intemperance plus outrée que de fouler ainſi aux pieds les Loix de ſa patrie, & de faire ce que perſonne n'avoit oſé.

cendu de Philippe & d'Alexandre, parce que cela n'étoit pas défendu par les Loix, & que c'étoit au contraire un uſage reçu parmi les Rois de Macedoine, Lyſimachus & Ptolemée l'ayant ainſi pratiqué, & il porta toûjours beaucoup d'honneur & de reſpect aux femmes qu'il avoit épouſées, au lieu qu'Antoine premierement épouſa deux femmes en même tems, ce que jamais Romain n'avoit oſé entreprendre, & enſuite il chaſſa la Romaine, celle qu'il avoit épouſée legitimement, & ſe livra entierement à l'étrangere, à celle qui lui étoit unie contre toutes les loix, & dont l'amour ſeul lui avoit fait rechercher le commerce. De là vint auſſi que de ces nôces il n'en arriva aucun mal à l'un, & qu'il en ſourdit pour l'autre des maux infinis.

Avant Antoine, jamais Romain n'avoit épouſé deux femmes en même tems.

Le mariage de Cleopatre cauſa à Antoine des maux infinis.

Il eſt vrai que parmi toutes les actions d'Antoine on ne trouve point d'impieté pareille à celle où les infames débauches précipiterent Deme-

Second avantage d'Antoine ſur Demetrius, il n'étoit pas ſi impie que lui.

Et il porta toûjours beaucoup d'honneur & de reſpect aux femmes qu'il avoit épouſées.] Demetrius traita ſes femmes en mari, & Antoine les traita en débauché, il chaſſa Octavie comme une Courtiſane, & s'attacha à une Reine débauchée comme à une femme legitime.

De là vint auſſi que de ces nôces il n'en arriva aucun mal à l'un, & qu'il en ſourdit pour l'autre des maux infinis.] Ce paſſage eſt remarquable dans un Payen. Plutarque marque ici bien formellement que les mariages legitimes & contractez ſelon les Loix, ſont des ſources de bonheur, au lieu que ces attachemens illegitimes, que la débauche a formez, ont preſque toûjours des ſuites funeſtes. Il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher dans les anciens tems des exemples pour prouver cette vérité.

Il eſt vrai que parmi toutes les actions d'Antoine on ne trouve point d'impieté pareille à celle où les infa-

trius. Les Hiſtoriens rapportent qu'on ne laiſſoit point entrer de chien dans la citadelle d'Athénes, parce que c'eſt l'animal qui ſe mêle le plus publiquement avec ſa femelle, & c'eſt dans le lieu de la citadelle le plus ſacré, dans le temple même de Minerve, que Demetrius ſe mêloit avec ſes proſtituées, & qu'il corrompoit pluſieurs femmes des Citoyens. Et le vice, que tout le monde croiroit le plus incompatible avec la volupté & le luxe, je veux dire la cruauté, c'eſt juſtement celui qui ſe trouvoit dans les plaiſirs de Demetrius, car non ſeulement il ne ſe ſoucia point d'empêcher, mais il cauſa même la mort pitoyable du plus beau & du plus ſage de tous les jeunes hommes d'Athenes, qui aima mieux mourir que de ſe voir deshonoré. Pour tout dire en un mot, Antoine ſe fit tort à lui-même par ſon

La cruauté jointe aux plaiſirs de Demetrius.

mes débauches précipiterent Demetrius.] Il eſt vrai qu'Antoine ne ſouilla pas les temples de ſes infames débauches comme Demetrius. Mais cette retenuë n'étoit point en lui l'effet de ſon reſpect pour les Dieux, il n'avoit pas eu occaſion de commettre ce ſacrilege; car d'ailleurs il n'étoit pas moins impie que Demetrius.

Les Hiſtoriens rapportent qu'on ne laiſſoit point entrer de chien dans la citadelle d'Athenes.) On ne ſçauroit peindre avec de plus noires couleurs la débauche impie & ſacrilege de Demetrius que Plutarque le fait ici, en faiſant entendre qu'il avoit imité l'impudence des chiens mêmes, & qu'on auroit dû le chaſſer du temple de Minerve comme on en chaſſoit les chiens.

Pour tout dire en un mot, Antoine ſe fit tort à lui-même par ſon intemperance, & Demetrius fit tort auſſi aux autres.] Il me ſemble que c'eſt ainſi que ce paſſage doit être traduit, car Plutarque ne pouvoit pas dire *que Demetrius par ſon intemperance ne faiſoit tort qu'aux autres.* Ce ſeroit une choſe très-fauſſe & de très-mauvais ſens, puiſqu'il ne s'en faiſoit pas moins qu'Antoine.

intemperance,

intemperance, & Demetrius fit tort auſſi aux autres par la ſienne.

Ajoûtons que Demetrius ſe conſerva toûjours ſans reproche en toutes choſes envers ſes parents, & qu'Antoine livra le propre frere de ſa mere pour obtenir à ce prix la mort de Ciceron, action ſi cruelle & ſi déteſtable qu'Antoine ne pourroit qu'à peine en obtenir le pardon, quand même la mort de Ciceron auroit été le prix & la rançon de la vie de ſon oncle.

Sixiéme avantage de Demetrius ſur Antoine, ſon attachement pour ſes parens.

Beau jugement de Plutarque ſur cette action d'Antoine.

Quant à ce que l'un & l'autre violerent leurs ſerments & la foi donnée, l'un en arrêtant Artabaze priſonnier, & l'autre en tuant Alexandre, on peut dire qu'Antoine avoit un prétexte legitime, car il avoit été abandonné par Artabaze dans le pays des Medes & livré à ſes ennemis, au lieu que la plûpart prétendent que Demetrius inventa de fauſſes charges pour juſtifier le meurtre qu'il avoit commis, qu'il calomnia l'innocent & qu'il ſe vengea, non de celui qui lui avoit fait injuſtice, mais de celui qui l'avoit reçuë de lui.

Troiſiéme avantage d'Antoine ſur Demetrius, du côté des ſermens violez.

Arrabaze, *c'eſt le même qu'*Artavaſde.

Mais il a voulu faire entendre qu'en ſe faiſant tort à lui-même il en faiſoit aux autres en même tems. Ce qui aggrave l'injuſtice & & le crime.

Action ſi cruelle & ſi déteſtable qu'Antoine ne pourroit qu'à peine en obtenir le pardon, quand même.] On ne peut pas mieux peindre la cruauté & l'atrocité de l'action d'Antoine, qui conſentit à la mort de ſon oncle pour obtenir celle de Ciceron, qu'en diſant qu'elle n'auroit été qu'à peine pardonnable quand il n'auroit ſacrifié Ciceron que pour ſauver ſon oncle. Et ce jugement eſt remarquable dans un Payen, qui décide qu'on ne peut qu'à peine eſperer de pardon, quand on conſent à la mort d'un étranger pour ſauver la vie même à un oncle.

Septiéme avantage de Demetrius sur Antoine, il fut l'auteur de ses exploits.

D'un autre côté Demetrius fut lui-même l'ouvrier de ses plus grands exploits, & Antoine tout au contraire, car ce fut dans les endroits où il n'étoit point, qu'il gagna ses plus grandes & ses plus signalées victoires par ses Lieutenants. Mais ils perdirent leur fortune tous deux par leur faute, d'une maniere differente pourtant, l'un abandonné, car les Macedoniens le quitterent, & l'autre abandonnant le premier, car il prit la fuite, & laissa ceux qui combattoient & qui s'exposoient pour lui. De sorte que la faute qu'on peut reprocher à Demetrius, c'est d'avoir aliené l'esprit de ses troupes, & d'en avoir fait ses ennemis, au lieu que celle d'Antoine c'est d'avoir manqué à la bonne volonté & à la fidelité sans exemple que les siennes lui témoignoient.

Huitiéme avantage de Demetrius dans la maniere dont il perdit sa fortune.

Quatriéme avantage d'Antoine, la maniere dont il mourut.

Beau jugement de Plutarque sur la mort de Demetrius, & sur celle d'Antoine.

Pour ce qui est de leur mort, ni l'un ni l'autre ne sont dignes de louange. Mais Demetrius merite encore plus d'être blâmé, car il souffrit d'être fait prisonnier & confiné & reclus dans le fond d'une Province, il eut la bassesse de vouloir ga-

De sorte que la faute qu'on peut reprocher à Demetrius, c'est d'avoir aliené l'esprit de ses troupes, au lieu que celle d'Antoine.) Voici une affaire assez difficile à juger. Quelle est la faute la plus grande, ou celle d'un Général qui se perd pour avoir aliené l'affection de ses troupes, ou celle d'un Général qui se perd pour avoir manqué à l'affection & à la fidelité des siennes ? Ils sont tous deux également malheureux. Mais il me paroît que le dernier est plus mépriſable.

Il eut la bassesse de vouloir gagner.) Le mot ὑπέμεινεν, est repeté ici de la phrase précedente, ce qui paroît une faute de Copiste. Dans le Mſ. de la bibliothéque de S. Germain, on lit ἠγάπησεν ἐπιχειρῆσαι. *Il eut la bassesse*

gner encore trois ans pour les paſſer dans la débauche, & ne ſervir qu'à ſa bouche & à ſon ventre comme les bêtes brutes ; au lieu qu'Antoine mourut à la vérité lâchement, miſerablement, & avec honte, mais cependant il s'affranchit de la vie avant que ſon ennemi pût devenir le maître de ſon corps.

de ſe trouver heureux de gagner, &c. Je ſuis perſuadé que c'eſt la véritable leçon.

Mais cependant il s'affranchit de la vie.) Mais il s'en affranchit par un crime dont les plus ſcelerats ſont les plus capables, comme les payens les plus ſages l'ont reconnu.

DION.

COMME Simonide dit, mon cher Soſſius Senecion, que la ville de Troye ne ſçut point mauvais gré aux Corinthiens de ce qu'ils s'étoient joints aux Grecs pour lui faire la guerre, attendu que d'un autre côté le Roi de Lycie, Glaucus originaire de Corinthe, étoit venu à ſon ſecours, il eſt juſte de même que ni les Grecs,

Paſſage de Simonide.

Glaucus Roi de Lycie, originaire de Corinthe.

Comme Simonide dit, mon cher Soſſius Senecion, que la ville de Troye ne ſçut point mauvais gré aux Corinthiens.) Ariſtote dans le VI. cap. du I. liv. de ſa Rhetorique nous a conſervé un vers de ce paſſage de Simonide,

Κορινθίοις δ' ὁμοίως μὴ μεμφεσθαι τὸν Ἴλιον.

Il eſt juſte de même que ni les Grecs, ni les Romains ne ſe plai-

ni les Romains ne ſe plaignent de l'Academie, puiſqu'ils en ſont également favoriſez, comme on le verra dans ce petit livre, qui renferme la vie de Brutus & celle de Dion, car l'un ayant été diſciple de Platon, & l'autre ayant été nourri dans ſes préceptes & dans ſa doctrine, ils ſont ſortis tous deux comme d'une même ſalle d'armes pour exécuter le plus grands exploits. Or que tous deux par pluſieurs actions toutes ſemblables, & pour ainſi dire, germaines, ils ayent rendu ce témoignage à leur guide dans la vertu, qu'il faut que la puiſſance & la fortune ſe rencontrent avec la prudence & la juſtice, afin que tout ce que fait un homme d'Etat, puiſſe recevoir toute la beauté & toute la grandeur néceſſaire pour le bien des peuples, c'eſt de quoi il ne faut pas s'étonner. Car comme Hippomachus le maître de Paleſtre,

Dion diſciple de Platon & Brutus, nourri dans ſes préceptes.

Il faut que dans un homme d'Etat la puiſſance & la fortune ſe rencontrent avec la juſtice & la prudence.

Un maître d'exer-

gnent de l'Academie.) Car elle a fait autant pour les uns que pour les autres, puiſque ſi elle a porté Dion à délivrer la Sicile, elle a auſſi excité Brutus à délivrer Rome.

Qu'il faut que la puiſſance & la fortune ſe rencontrent avec la prudence & la juſtice, afin que tout ce qui fait un homme d'Etat.] C'eſt un ſentiment de Platon qui eſt très-beau & très-juſte. C'eſt cet aſſemblage qui fait le parfait homme d'Etat. En vain un homme d'Etat eſt juſte & prudent, s'il n'a la puiſſance, & il a inutilement la puiſſance, ſi la fortune ne répond à ſes deſſeins. Mais d'ordinaire la ſource des bons ſuccès, c'eſt la juſtice & la prudence.

Pour le bien des peuples.) Car le véritable homme d'Etat ne doit avoir en vûë dans tout ſon miniſtere que le bien des peuples. Sans cela il n'eſt pas homme d'Etat, & ſes actions ne ſçauroient avoir ni beauté ni grandeur.

Car comme Hippomachus, le maître de Paleſtre, diſoit qu'il connoiſſoit de loin ceux qui avoient fait leurs exercices dans ſa ſalle.) Cela eſt encore très ordinaire, un maître d'exercice, à voir mar-

diſoit qu'il connoiſſoit de loin ceux qui avoient fait leurs exercices dans la ſalle, à les voir ſeulement revenir du marché portant de la chair dans leurs mains, il eſt de même très-vrai-ſemblable que la raiſon accompagne toûjours les actions de ceux qui ont été bien inſtruits & bien élevez, & qu'avec la décence & l'honnêteté, elle leur communique une certaine harmonie & une certaine conſonance qui les rend conformes & reconnoiſſables.

cices, à voir marcher un homme, connoît s'il a été élevé dans ſon école.

Ce que la raiſon fait dans ceux qui ont été bien élevez.

D'un autre côté les accidens de la Fortune, que ces deux perſonnages ont éprouvez, & qui ont été les mêmes plus par avanture que par leur choix, mettent dans leurs vies une parfaite reſſemblance. Car ils ont été tuez l'un & l'autre avant que d'avoir frappé au but auquel ils

Reſſemblance que la Fortune a miſe dans les vies de Dion & de Brutus.

cher un homme, connoîtra s'il a fait ſes exercices, s'il les a faits chez lui. Car chacun donne à ſes diſciples une tournure differente. La comparaiſon que Plutarque en tire eſt très-belle & très-juſte. La raiſon, c'eſt le maître de Paleſtre, qui donne à toutes les actions de ſes éleves une décence, une harmonie, & des manieres qui tiennent du maître qui les a formez.

A les voir ſeulement revenir du marché portant de la chair dans leurs mains.) Car telles étoient les mœurs des Grecs, les Citoyens alloient eux-mêmes au marché, à la boucherie. Ceux qui ont lû les caracteres de Theophraſte n'en ſont pas ſurpris, ils en ont vû les preuves.

Qui les rend conformes & reconnoiſſables.) J'ay ajoûté cette ligne qui m'a paru néceſſaire pour rendre plus ſenſible la comparaiſon de la raiſon avec le maître de Paleſtre. L'un & l'autre reconnoiſſent ceux qu'ils ont formez. Car comme le maître de Paleſtre donne à ſes écoliers un air qui ſe répand dans toutes leurs actions, & qui les rend reconnoiſſables; de même la raiſon donne à ſes diſciples des manieres qui ſe répandent dans toutes leurs actions, & leur communiquent une décence & une harmonie qui font connoître l'école où ils ont été élevez.

avoient dirigé toutes leurs actions, & ſans avoir pû tirer aucun fruit de leurs grands & glorieux travaux. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus ſurprenant, c'eſt que les Dieux les firent avertir tous deux de leur fin, envoyant à l'un & à l'autre un fantôme horrible qui ſe préſenta devant eux. Cependant il y a beaucoup de gens qui nient ces fantômes & ces apparitions d'eſprits, & qui ſoûtiennent que jamais fantôme, ni ſpectre, ni eſprit ne ſe ſont apparus à aucun homme qui ait été dans ſon bon ſens, & qu'il n'y a que les enfans, les petites femmes foibles, & les hommes à qui la maladie a affoibli le cerveau, qui ſe trouvant dans quelque alienation d'eſprit, ou dans quelque diſpoſition du corps très-alterée & très-vicieuſe, s'impriment dans la fantaiſie des imaginations vaines & étranges, & tombent dans cette ſuperſtition qu'ils ont en eux quelque mauvais genie. Mais ſi Dion & Brutus, hommes graves,

Tous deux avertis de leur fin par un fantôme.

Apparitions d'eſprits niées, par beaucoup de gens.

Et ſans avoir pû tirer aucun fruis de leurs grands & glorieux travaux.] ἐκ πολλῶν καὶ μεγάλων ἀγώνων καταθέσθαι μὴ δυνηθέντες. Ce mot, καταθέσθαι, m'eſt ſuſpect, car je ne l'ay jamais vû ailleurs dans le ſens que plutarque lui donne icy, *tirer du fruit de ſes travaux*, ou *ſe repoſer de ſes travaux*.

Mais ſi Dion & Brutus, hommes graves, fort verſez dans la Philoſophie.) Il eſt certain que le temoignage de deux hommes graves eſt d'un grand poids ſur les choſes qui paroiſſoient les plus incroyables. Cependant ce n'eſt pas parce que Dion & Brutus ont dit avoir vû un fantôme qu'il faut croire ces ſortes d'apparitions d'eſprits, car on pourroit fort bien douter du prétendu fantôme vu par ces deux hommes, & ne laiſſer pas de croire qu'il y en a, mais il faut les croire ſur des témoignages plus ſûrs & plus infaillibles.

fort

fort verſez dans la Philoſophie, tous deux incapables de ſe laiſſer abuſer & ſurprendre par aucune paſſion, ont été ſi émus du fantôme qui leur apparut, qu'ils ont raconté cette viſion à leurs amis, je ne vois pas que nous puiſſions nous empêcher de recevoir cette opinion, quelque abſurde qu'elle paroiſſe, qu'il y a des Démons envieux & malins, qui par envie s'attachent aux plus gens de bien, & qui pour s'oppoſer à leurs bonnes actions, leur jettent dans l'eſprit des frayeurs & des troubles, de peur que s'ils demeurent fermes & inébranlables dans la vertu, ils n'obtiennent après leur mort une meilleure vie que la leur. Mais cette matiere doit être reſervée pour un autre traité, préſentement dans ce douziéme de nos paralleles déduiſons la vie du plus ancien.

Nous ne ſçaurions nous empêcher de croire l'apparition des eſprits.

Eſprits malins & envieux qui s'oppoſent aux bonnes actions des hommes.

Le vieux Denys après s'être emparé du Royaume de Sicile, épouſa la fille d'Hermocrate de Syracuſe. Comme ſa tyrannie n'étoit pas encore ben cimentée, les Syracuſains ſe ſouleverent

Le vieux Denys épouſa en premieres nôces la fille d'Hermocrate.

Je ne vois pas que nous puiſſions nous empêcher de recevoir cette opinion, quelque abſurde qu'elle paroiſſe.) Cette opinion n'eſt nullement abſurde, & il n'y a point d'homme ſage qui puiſſe s'empêcher de la recevoir. Mais Plutarque détourne ici la queſtion; car il ne s'agit pas de ſçavoir s'il y a des eſprits malins & envieux qui s'oppoſent aux hommes les plus vertueux pour les empêcher de faire le bien, c'eſt une verité inconteſtable, enſeignée par la Religion; mais il s'agit de ſçavoir ſi ces eſprits ſe préſentent aux hommes ſous ces figures horribles, & je ne crois pas qu'on puiſſe le revoquer en doute, après tous les témoignages irreprochables qu'en fournit l'antiquité. Il eſt vrai que ſur cela il y a ſouvent de grands abus, tous ceux qui diſent avoir vu, n'ont pas vu.

contre lui & commirent contre ſa femme de ſi grandes inſolences & des indignitez ſi affreuſes, qu'elle ſe fit mourir. Mais ce Prince ayant recouvré & mieux affermi ſa domination, épouſa en même-tems deux femmes, l'une du pays de Locres appellée Doris, & l'autre de Syracuſe même, nommée Ariſtomaque, fille d'Hipparinus, qui étoit le plus conſidérable & le plus puiſſant de la ville, & qui avoit commandé avec Denys lorſqu'il avoit été nommé pour la premiere fois Général des troupes. On dit qu'il les épouſa toutes deux le même jour, & que jamais perſonne ne ſçut laquelle des deux avoit été la premiere. Et dans la ſuite il leur partagea toûjours également ſon amour ſans marquer aucune préference, car elles mangeoient toutes deux avec lui, & la nuit elles couchoient avec lui l'une après l'autre, chacune à ſon tour. Le peuple de Syracuſe prétendoit pourtant que celle de ſon pays fût préferée à l'étrangere, mais celle-ci eut le bonheur de donner la premiere un fils à ſon mari, ce qui lui aida beaucoup à ſe ſoûtenir contre les cabales & les brigues que l'on faiſoit contre elle ſur ce qu'elle étoit étrangere. Ariſtomaque fut long-tems ſans devenir groſſe, quoique Denys ſouhaitât avec tant de paſſion d'en avoir des enfans, qu'il fit mourir la mere de ſa Locrienne, lui impoſant que par ſes poiſons & par ſes ſortileges elle empêchoit Ariſtomaque de concevoir.

Elle ſe fit mourir.

Il épouſa deux femmes le même jour.

Il fait mourir la mere de ſa femme Doris, & ſur quoi.

Dion étoit frere d'Ariſtomaque. D'abord il fut fort bien auprès du Prince par le crédit & par la protection de ſa ſœur; mais dans la ſuite ayant donné des preuves de ſon grand ſens, ſon propre mérite le fit fort aimer & conſidérer du Tyran. Outre toutes les autres marques que ce Tyran lui donna de ſa confiance, il ordonna à ſes thréſoriers de lui fournir ſans autre ordre tout l'argent qu'il demanderoit, pourvû qu'ils vinſſent lui dire le jour même ce qu'ils lui auroient donné.

Dion favori de Deny, qui étoit ſon beau frere.

Le Tyran ordonne à ſes thréſoriers de lui fournir ſans autre ordre tout l'argent qu'il demanderoit.

Dion étoit naturellement fier & plein de magnanimité & de courage, & il ſe fortifia encore dans ces grandes qualitez pendant un voyage que Platon fit en Sicile par une fortune véritablement divine, car on ne peut imputer ce voyage à aucune prudence humaine; ce fut viſiblement quelque Dieu, qui jettant de loin les fondemens de la liberté de Syracuſe & de la ruine entiere de la tyrannie, amena ce Philoſophe d'Italie à Syracuſe & le fit entendre à Dion, qui étoit véritablement encore fort jeune, mais plus docile pour apprendre, plus vif pour bien concevoir, & plus ardent à obéïr à tous les préceptes de la vertu qu'aucun des diſciples que Platon ait eus, & qui ſoient ſortis de ſon école. Platon lui rend lui-même ce témoignage, & ſes actions

Naturel de Dion, fortifié encore par les préceptes de la Philoſophie.

Platon conduit en Sicile par la Providence.

Caractére de Dion.

Platon lui rend lui-même ce témoignage.] C'eſt dans ſa VII. Lettre, où il dit en propres termes; *Pour moi en converſant avec Dion, qui étoit alors fort jeune, en lui expliquant les choſes que je croyois les plus belles & les plus dignes de l'homme, &*

Vie honteuſe & lâche que l'on mene ſous les Tyrans.

le prouvent encore mieux. Car quoiqu'élevé dans des mœurs baſſes & ſerviles ſous un Tyran, quoi qu'accoûtumé à une vie lâche & timide, &, ce qui eſt encore plus pernicieux, quoique nourri dans une magnificence ſans bornes, dans un luxe prodigieux & dans les délices où l'on fait conſiſter le ſouverain bien dans la volupté & dans les richeſſes, il n'eut pas plûtôt entendu les diſcours de ce Philoſophe, & goûté de cette Philoſophie qui mene à la vertu, qu'il ſentit ſon ame enflammée d'amour pour elle. Et voyant la facilité avec laquelle Platon avoit changé ſes inclinations & l'avoit porté à aimer les choſes honnêtes & vertueuſes, il crut bonnement & ſimplement que les mêmes raiſons feroient le même effet ſur l'ame de Denys, & dans cette vûë il n'eut aucun repos qu'il n'eût porté le Tyran à l'entendre & à avoir quelque converſation avec lui.

Dion enflammé d'amour pour la vertu, par les diſcours de Platon.

Il porte le Tyran à entendre ce Philoſophe.

Converſation de Denys avec Platon.

Denys y conſentit. A leur premiere entrevûë il fut parlé de la vertu, & l'on diſputa beaucoup ſur la véritable force. Platon montra qu'il n'y avoit point d'homme moins courageux & moins fort que le Tyran. La converſation étant tombée enſuite ſur la Juſtice, Platon prouva que la vie des hommes juſtes eſt ſeule heureuſe, & que celle des hommes injuſtes eſt malheureuſe néceſſai-

Le courage & la force ne ſont jamais le partage des Tyrans.

Il n'y a que les hommes juſtes qui ſoient heureux.

en l'exhortant à les pratiquer, je ne me donnai pas de garde que je préparois inſenſiblement la ruine totale de la tyrannie. Car Dion étant un eſprit très-docile, ſentit ſi vivement & reçut avec tant d'ardeur tout ce que je lui dis, que je n'ai jamais vu de jeune homme qui lui ſoit comparable.

rement. Le Tyran, qui ſe ſentit convaincu, ne put ſoûtenir ces diſcours, & il fut très-fâché de voir que tous ceux qui étoient préſens, admiroient ce Philoſophe & étoient merveilleuſement touchez de ſes raiſons. Enfin tranſporté de colere & plein de reſſentiment, il demanda à Platon ce qu'il étoit venu faire en Sicile ? Platon répondit *qu'il y étoit venu chercher un homme de bien. Comment de par tous les Dieux*, repartit le Tyran, *à t'entendre on diroit que tu ne l'aurois pas encore trouvé.*

Dion & tous ſes amis crurent que la colere de Denys n'en demeureroit pas là & qu'elle pourroit avoir des ſuites fâcheuſes, c'eſt pourquoi ils renvoyerent promptement Platon, qui étoit fort aiſe de partir, & le firent embarquer ſur une galere à trois rangs de rames, qui ramenoit en Grece le Spartiate Pollis. Mais Denys pria en ſecret Pollis avec de très-grandes inſtances de tuer Platon dans le voyage, ou, ſi cela lui faiſoit trop de peine, de le vendre au moins; *car*, lui dit-il, *il ne lui en arrivera aucun mal, parce que, ſelon ſes propres maximes, étant homme juſte, il ſera auſſi heureux eſclave, que libre.*

Denys prie Pollis de tuer Platon, ou de le vendre dans ſon voyage.

Dion & tous ſes amis crurent que la colere de Denys n'en demeureroit pas là.] J'ai ajoûté au texte la negative ne qui y eſt néceſſaire, & ſans laquelle le raiſonnement de Plutarque ne peut ſe ſoûtenir.

Mais Denys pria en ſecret Pollis avec de très-grandes inſtances de tuer Platon dans le voyage.] Platon ne parle pourtant nullepart de cette particularité, qu'il n'auroit pas oubliée apparemment ſi elle étoit vraye. Ce fut ſans doute un ſoupçon des amis de Platon, car il n'y a point de mal dont un Tyran ne ſoit capable.

Platon vendu à Egine.

On dit que Pollis arrivé à Egine, y vendit Platon, parce que les Eginetes étant en guerre avec les Atheniens, avoient fait un décret qui ordonnoit que tous les Atheniens qu'on prendroit dans leur Isle, seroient vendus. Cependant Denys ne laissa pas de continuer toûjours à donner à Dion les mêmes marques de son estime & de sa confiance, car il l'employa à plusieurs Ambassades très-importantes; & ce fut lui qu'il envoya aux Carthaginois.

Dion employé par Denys à plusieurs Ambassades importantes.

Ce voyage lui acquit une grande reputation & le mit encore plus avant dans les bonnes graces du Prince, jusques-là que le Tyran supportoit sans se fâcher la liberté avec laquelle il lui parloit; Dion lui disoit sans aucun ménagement & sans aucune crainte tout ce qui lui venoit dans l'esprit, témoin la reprimande qu'il lui fit au sujet de Gelon; Denys raillant un jour sur la maniere de gouverner de ce Prince, & disant par une allusion à son nom qu'"*il avoit été la risée de la Sicile*, tous les courtisans se mirent à admirer la finesse & la gentillesse de ce brocard; mais Dion véritablement fâché, lui dit, *avez-vous donc oublié que c'est à cause de Gelon qu'on s'est confié en vous, & que c'est par là que vous avez usurpé la tyrannie? & ne sçavez-vous pas que desormais on ne se fiera plus à personne à*

Gelon qui avoit regné en Sicile avant Denys.

Froide allusion de Denys sur le nom de Gelon, parce qu'en Grec γελαν *signifie* rire.

Mot hardi de Dion à Denys.

Avez-vous donc oublié que c'est à cause de Gelon qu'on s'est confié en vous.) Car la justice de Gelon charma les Syracusains & les disposa à se soûmettre à Denys, dans l'esperance qu'ils seroient gouvernez par un Roi juste, ce qui est le plus parfait de tous les gouvernemens.

cauſe de vous? En effet Gelon fit voir que le plus agréable de tous les ſpectacles, c'eſt de voir une ville gouvernée par un Monarque juſte, & Denys montra que le plus odieux & le plus horrible, c'eſt de la voir gouvernée par un Tyran.

Quel eſt le ſpectacle le plus agréable, & celui qui eſt le plus horrible & le plus odieux.

Ce vieux Denys eut trois enfans de ſa femme Doris, & quatre de ſa femme Ariſtomaque, dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophroſyné, & l'autre nommée Arete. Sophroſyné fut mariée à ſon fils aîné le jeune Denys, qu'il avoit eu de ſa femme Locrienne, & Arete épouſa ſon frere Theorides. Ce Theorides étant venu à mourir, Dion épouſa ſa veuve Arete, qui étoit ſa niéce.

Les enfans que Denys eut de ſes deux femmes.

Dion épouſa ſa niéce Arete, fille du vieux Denys.

Dans ce tems-là Denys tomba dans une grande maladie qui le menaçoit d'une prompte mort. Dion voulut lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Ariſtomaque, mais les Medecins voulant faire leur cour au fils de la Locrienne, au jeune Denys, qui devoit lui ſucceder au Royaume, ne lui en laiſſerent pas le tems; car, comme Timée l'écrit, le Prince ayant demandé qu'on lui donnât un remede pour le faire dormir, ils lui en donnerent un ſi fort qu'ils aſſoupirent

Les Medecins hâtent la mort du

Dion voulut lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Ariſtomaque.) Dion vouloit le porter à préferer les enfans d'Ariſtomaque, qui étoit Syracuſaine, à ceux de Doris, qui étoit de Locres. Les enfans de la Syracuſaine étoient préférables à ceux de l'étrangere. D'ailleurs les enfans d'Ariſtomaque étoient ſes beaux-freres & ſes neveux.

tous ſes ſens, & firent ſucceder la mort au ſommeil ſans aucun milieu.

vieux Denys, pour faire leur cour à ſon fils le jeune Denys.

Cependant à la premiere aſſemblée que tous les amis du Prince tinrent chez le jeune Denys, Dion parla avec tant de ſens de ce qui étoit utile & expedient dans la conjoncture où l'on ſe trouvoit, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étoient auprès de lui que des enfans, & en franchiſe & liberté de parler, qu'ils n'étoient que de vils eſclaves de la Tyrannie, qui lâchement & ſaiſis de crainte, pour plaire au jeune Denys, ne donnoient que les conſeils qui pouvoient lui être agréables. Mais ce qui les ſurprit & les étonna plus que tout, c'eſt que lorſqu'ils voyoient un orage de guerre déja formé du côté de Carthage & prêt à crever ſur la Sicile, il eut l'audace de ſe faire fort que ſi Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit ſur le moment, iroit en Afrique & conjureroit cette tempête à ſa ſatisfaction; & que s'il aimoit mieux faire la guerre, il lui fourniroit & entretiendroit à ſes dépens cinquante galeres à trois rangs toutes équipées.

Grand ſens & grande prudence de Dion, ſa franchiſe & ſa liberté dans ſes diſcours.

Offres magnifiques de Dion au jeune Denys.

Le jeune Denys admira & éleva juſqu'aux nuës cette magnanimité ſi génereuſe, & lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance de ſon affection & de ſa bonne volonté; mais les Courtiſans qui penſoient que cette magnificence de Dion leur reprochoit leur avarice, & que ſa grande puiſſance alloit être une diminution de

la

la leur, tirerent d'abord de là un prétexte de le calomnier, & n'épargnerent aucun des discours qui pouvoient le plus aigrir contre lui le jeune Prince ; ils lui faisoient entendre qu'en se rendant fort sur mer, il s'ouvroit un moyen d'usurper la tyrannie, & qu'avec ses vaisseaux il pensoit à transporter toute la puissance aux fils d'Aristomaque, qui étoient ses neveux.

Les Courtisans jaloux de Dion, le calomnient auprès du jeune Denys.

Prétexte dont ils se servent pour aigrir Denys contre lui.

Mais les causes les plus apparentes & les plus fortes de la haine & de l'envie qu'ils lui portoient, c'est la vie qu'il menoit très-differente de la leur, & le peu de commerce qu'il vouloit avoir avec eux. Car tous ces Courtisans s'étant d'abord emparez de l'esprit de ce jeune Tyran, qui avoit été très-mal élevé l'obsedoient éternellement par des voluptez toûjours nouvelles, & par les flatteries continuelles dont ils l'enyvroient. Ils ne pensoient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusemens, le tenant toûjours occupé à des festins, à des commerces de femmes, & à tous les autres plaisirs les plus honteux, par lesquels la tyrannie enfin amollie & fonduë, comme le fer par le feu, parut humaine & douce à ses Sujets. En effet elle perdit ce qu'elle avoit de trop dur émoussée, non par la douceur, mais par la paresse & par la nonchalance de celui qui gouvernoit.

Rien n'est si insupportable aux vicieux que la vie d'un homme sage.

Moyens dont les Courtisans de Denys se servent pour se rendre maîtres de son esprit.

Tyrannie amollie par les voluptez, mais non moins redoutable.

Dès ce moment cette lâche negligence, où l'on entretenoit ce jeune Prince, croissant de jour en jour & gâtant tout peu à peu, elle dé-

lia enfin, & fondit entierement ces chaînes de diamant, dont le vieux Denys s'étoit vanté qu'il laiſſeroit à ſon fils ſa Monarchie liée & garrottée. Dès le commencement de ſon Regne, il fit des débauches qui duroient des trois mois, & pendant tout ce tems-là ſon Palais fermé à tout ce qu'il y avoit de gens ſages, étoit plein d'yvrognes, & tout retentiſſoit du bruit de farces & de plaiſanteries obſcenes, de chanſons impudiques, de danſes, de maſcarades, & de toutes ſortes de diſſolutions. Il n'y avoit donc rien de ſi importun pour eux, comme on peut penſer, ni qui leur fût tant à charge que la préſence de Dion, qui ne donnoit dans aucun plaiſir, & qui ne ſe laiſſoit aller à aucune jeuneſſe. C'eſt pourquoi donnant à ſes vertus les couleurs les plus apparentes du vice, & celles qui y avoient le plus de rapport, ils trouverent moyen de le calomnier auprès du Prince, & de faire paſſer ſa gravité pour arrogance, & ſa liberté de parler, pour inſolence & pour opiniâtreté. S'il vouloit donner quelques ſages conſeils, on diſoit qu'il faiſoit des réprimandes & des reproches, & s'il

Débauches de Denys qui duroient des trois mois.

La préſence d'un homme ſage fort à charge aux débauchez.

Dion ne donnoit dans aucun plaiſir. Digne fruit des leçons de Platon.

Couleurs des vices données aux vertus.

C'eſt pourquoi donnant à ſes vertus les couleurs les plus apparentes du vice.) C'eſt la méthode de ceux qui veulent décrier les vertueux, ils donnerent à leurs vertus les noms des vices qui leur ſont oppoſez. C'eſt ce qu'Horace a fort bien expliqué dans la Sat. III. du Liv. I.

At nos virtutes ipſas invertimus. *Nous prenons les vertus mêmes pour des vices* : on peut voir la ſuite qui convient parfaitement à ce paſſage de Plutarque, & qui fait voir que ces médiſances ſont fort ordinaires dans les Cours.

refuſoit de faire la débauche avec les autres, on diſoit qu'il les mépriſoit.

Auſſi faut-il avouer qu'il avoit naturellement dans ſes mœurs & dans toutes ſes manieres, une certaine fierté & une auſterité ſévere qui ne le laiſſoient pas facilement approcher, & qui le rendoient entierement inſociable, de ſorte que ſa compagnie paroiſſoit déſagréable & dure, non ſeulement à un Prince jeune, & dont les oreilles délicates étoient comparuës par des flatteries & par des louanges continuelles, mais à ceux mêmes qui étoient les plus liez avec lui, & qui admiroient la ſimplicité & la nobleſſe de ſes mœurs, car ils ſe plaignoient de ſon commerce, & lui reprochoient que ſa maniere de parler aux gens, & de traiter avec eux, étoit plus ſauvage & plus rude que les affaires d'Etat ne le demandoient. Et c'eſt ſur cela même que longtems après, Platon, comme prophetiſant ce qui

Humeur trop fiere & trop ſévere de Dion.

Les manieres dures & ſauvages ne conviennent point aux hommes d'Etat.

Auſſi faut-il avouer qu'il avoit naturellement dans ſes mœurs & dans toutes ſes manieres, une certaine fierté & une auſterité ſévere.] C'eſt ce que Platon avoit taché inutilement de corriger. Il y a des humeurs indomptables, & la vertu même ne ſert ſouvent qu'à les fortifier.

Et c'eſt ſur cela même que longtems après, Platon, comme prophetiſant ce qui lui devoit arriver.] Le paſſage de Platon eſt à la fin de ſa quatriéme Lettre, & comme il renferme un grand précepte de politique, & que de Serres l'a fort mal traduit, je vais le rapporter icy, & en donner l'explication : ἐνθυμοῦ ἢ γὰρ ὅτι δοκεῖς τισὶν ἀηδὴς εἶναι προσκόντος θεραπευτικὸς ἂν μὴ ἐν λανθανέτω σε ὅτι διὰ τὸ ἀρέσκειν τοῖς ἀνθρώποις ἐστὶ τὸ πράττειν ἐξίν. ἢ δ' ἀνθάδεια, ἁρμόττει ξύνοικος. *Penſez auſſi que vous paroiſſez à quelques-uns beaucoup moins familier & moins careſſant que vous ne devriez. Il faut donc que vous n'oubliez jamais*

lui devoit arriver de lui écrire pour l'exhorter *à finir la fierté*, ce ſont ces termes, *toûjours compagne de la ſolitude.* Cependant on ne laiſſoit pas alors de lui faire lesplus grands honneurs, à cauſe de la néceſſité des affaires, parce qu'on le croyoit le ſeul, ou du moins celui qui pouvoit le mieux ſoûtenir & conſerver la tyrannie, qui étoit battuë de tous côtez par des vents très-orageux. Il ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir que ce n'étoit pas par la bonne volonté du Prince, mais malgré lui, & uniquement à cauſe du beſoin que le Tyran avoit de ſon ſecours, qu'il étoit le premier & le plus grand de ſon Royaume.

Fierté, toûjours compagne de la ſolitude.

La faveur d'un maître n'eſt pas toûjours l'effet de ſa bonne volonté.

Comme il croyoit que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de ſon ignorance, & de la mauvaiſe éducation qu'il avoit euë, il chercha à le jetter dans des converſations honnêtes, & à lui faire goûter les diſcours & les préceptes qui forment les mœurs, afin qu'il ceſſât de haïr la vertu, & qu'il s'accoûtumât à aimer tout ce qui eſt beau & digne de louange. Car de ſon naturel, ce Prince n'étoit pas des plus mauvais Tyrans; mais ſon pere craignant que s'il venoit à ſe connoître, à reveiller ſon courage, & à fréquenter des gens de bon entendement, il ne conjurât contre lui, & ne s'emparât de ſon Royau-

Vices, fruits de l'ignorance & de la mauvaiſe éducation.

Le vieux Denys avoit tenu ſon fils

que c'eſt en bien traitant les hommes, & en attirant leur bienveillance qu'on vient à bout des plus grandes affaires, & que la fierté eſt toûjours compagne de la ſolitude, Mot à mot *habite avec la ſolitude.*

me, le tenoit enfermé dans ſon Palais, où privé de la connoiſſance des affaires, & de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour, & éloigné de tout commerce, il s'amuſoit, faute d'autres occupations, à tourner & à faire de petits chariots, des chandeliers, des eſcabelles de bois & des tables. Car ce vieux Denys étoit ſi défiant & ſi ſoupçonneux que tout le monde lui étoit ſuſpect, & ſa timidité lui avoit tellement abattu l'eſprit & le courage, qu'il ne ſouffroit pas qu'on lui fit les cheveux avec des ciſeaux ; mais il faiſoit venir quelque garçon ſculpteur, qui avec un charbon ardent lui brûloit la chevelure tout à l'entour. Ni ſon frere, ni ſon fils même n'entroient dans ſa chambre vêtus comme ils étoient ; mais il falloit qu'avant que d'entrer chacun quittât ſes habits & qu'il en prît d'autres après avoir été viſité par des gardes tout nud.

enfermé, de peur qu'il ne conjurât contre lui.

Le jeune Denys pendant la vie de ſon pere s'amuſoit à tourner.

Juſqu'où le vieux Denys portoit la timidité & la défiance.

Un jour que ſon frere Leptines, en lui faiſant la deſcription d'une petite terre, prit la halebarde d'un de ſes Gardes pour lui en marquer le plan ſur le ſable, Denys entra contre lui dans une furieuſe colere & tua le Garde qui avoit donné ſa halebarde ſi facilement. Il diſoit qu'il craignoit

Cruauté que la défiance faiſoit commettre aux vieux Denys.

Le tenoit enfermé dans ſon Palais, où privé de la connoiſſance des affaires.] Voilà la politique des Tyrans : comme ils n'ont plus rien d'humain, ils ne reconnoiſſent plus aucun ſentiment de la nature, & leur timidité & leur ignorance les portent à vouloir abolir toute bonne éducation, non-ſeulement pour leurs ſujets, mais pour leurs enfans même, qu'ils craignent encore plus que leurs ſujets.

ſes amis, parce que les connoiſſant hommes de ſens, il ſçavoit bien qu'ils aimeroient mieux gouverner, qu'être gouvernez, & être Tyrans eux-mêmes, que d'obéir à un Tyran. Il tua de ſa propre main un Officier nommé Marſyas, qu'il avoit avancé & à qui il avoit donné quelque commandement dans ſes troupes, & il le tua ſur ce qu'il avoit ſongé la nuit que Marſyas le tuoit, comme ce ſonge ne lui étant venu que parce que cet Officier avoit formé ce complot dans la journée, & s'en étoit entretenu. Cependant cet homme ſi timide, & qui par ſes frayeurs continuelles avoit l'ame remplie de tant de miſeres, de baſſeſſes & de dignitez, s'emportoit contre Platon, de ce qu'il ne le déclaroit pas le plus vaillant & le plus courageux des hommes.

Hommes mutilez par l'ignorance.

Dion donc, comme je viens de le dire, voyant le jeune Denys ſi eſtropié, ſi j'oſe ainſi parler, & ſi mutilé par ſon ignorance, & de mœurs ſi dépravées, l'exhortoit continuellement à s'appliquer à l'étude, le preſſoit d'écrire au premier des Philoſophes & d'employer auprès de lui les

Dion preſſe le jeune Denys d'appeller Platon, & de ſe mettre entre ſes mains.

Et s'en étoit entretenu.] Cela n'eſt pas ajoûté inutilement, ſi l'Officier n'avoit fait que former le complot en lui-même, le vieux Denys n'en auroit pû être averti, car d'où le ſonge ſeroit-il venu? Mais il s'en étoit entretenu, & ſur cela le ſonge s'étoit mis auſſitôt en campagne. Voilà quelle étoit la ſuperſtition de ces tems-là.

Dion donc, comme je viens de le dire, voyant le jeune Denys ſi eſtropié, ſi j'oſe ainſi parler, & ſi mutilé par ſon ignorance.] J'ai voulu conſerver en nôtre langue la force du terme Grec, & je trouve l'expreſſion admirable. Un homme eſt auſſi eſtropié & mutilé par l'ignorance, que par les bleſſures & par les coups.

prieres les plus ardentes pour l'obliger à venir en Sicile, & quand il ſeroit venu, de ſe mettre promptement entre ſes mains, afin que ſes mœurs corrigées par ſes diſcours & formées à la vertu, & rendu ſemblable à l'exemplaire très-divin & d'une beauté parfaite, qui conduit ſi ſagement toutes choſes, & à la voix duquel tous les êtres ſont ſortis de leur ancien deſordre, & ont formé ce bel ordre & cet arrangement ſi merveilleux qu'on appelle le monde, il ſe procurât à lui-même une très-grande felicité, & qu'il la procurât par même moyen à ſes peuples. Il lui diſoit que ſes Sujets gouvernez déſormais avec douceur, comme une famille eſt gouvernée par un bon pere, rendroient volontairement à ſa temperance & à ſa juſtice les devoirs qu'ils ne rendoient que malgré eux à la violence & à la force, & que par là il deviendroit de Tyran un Roi juſte, à qui tout ſe ſoûmettroit par amour. *Penſez*, lui diſoit-il *que ces chaînes de diamant qui lient un Royaume, ne ſont comme votre pere l'a crû, ni la crainte, ni la force, ni le grand nombre de galeres, ni ces milliers de Barbares qui compoſent votre garde; mais l'affection, l'amour & la reconnoiſſance que ſont naître dans le cœur des Sujets, la vertu & la juſtice des Princes; & que ces chaînes, formées par ces ſentimens, quoique plus*

Pour être d'une vertu parfaite, il faut reſſembler à l'Exemplaire divin, c'eſt-à-dire, à Dieu.

Tous les eſtres ſont ſortis de leur ancien deſordre, en obeiſſant à la voix de Dieu.

Comment les Royaumes doivent être gouvernez.

Quelles ſont les véritables chaînes de diamant qui lient les Royaumes.

Et qu'étant rendu ſemblable à l'exemplaire très-divin, & d'une beauté parfaite.) Car il n'y a de vertu que par la reſſemblance avec Dieu. Tout ce que Dion dit icy à Denys eſt le précis de la Philoſophie de Platon, & rien n'eſt plus beau, ni plus conforme à ce que la vérité enſeigne.

douces & plus lâches que ces autres, ſi roides & ſi dures, ſont pourtant plus fortes pour la durée & pour le maintien des Etats. Que d'ailleurs un Prince n'eſt ni honoré, ni eſtimé quand il n'a ſoin que de s'habiller magnifiquement, d'avoir de grands équipages & des meubles ſomptueux, & d'entretenir ſa maiſon dans le luxe, dans la délicateſſe, dans les délices & dans tous les plaiſirs les plus recherchez, & que par ſa raiſon & par ſes diſcours, il n'a aucun avantage ſur le moindre du peuple, & qu'il dédaigne de tenir le Palais de ſon ame décemment & royalement orné.

Ce ne ſont pas le luxe & la magnificence qui font honorer & eſtimer les Rois.

Le Palais de l'ame d'un Prince doit être royalement paré.

Par ces remontrances, qu'il lui rebattoit inceſſamment & dans leſquelles il mêloit de tems en tems les propres préceptes de Platon, Denys fut enflammé d'un déſir violent & furieux d'entendre les diſcours de ce Philoſophe & de le voir lui-même. Voilà donc d'abord des courriers dépêchez à Athenes avec des lettres de Denys & les inſtantes prieres de Dion.

Courriers dépêchez à Platon par Denys, avec des lettres très-preſſantes.

Dans le même tems Platon reçut de toute l'Italie de preſſantes ſollicitations de tous les Philoſophes Pythagoriciens, qui le conjuroient de venir d'entreprendre l'ame d'un jeune Prince, qui emporté par la fougue des paſſions, & par une licence & par un pouvoir ſans bornes, ne connoiſſoit plus de frein, & de tâcher de la dompter & de la réduire par la force de ſes raiſons.

Les Philoſophes Pythagoriciens écrivent à Platon pour le preſſer d'aller en Sicile.

Platon donc, comme il nous l'apprend dans ſes écrits, vaincu par le ſeul reſpect qu'il avoit pour lui-même, afin de ne pas donner aux hom-

Dans ſa VII. Lettre.

Ce qui oblige Platon de retourner en Sicile.

mes

mes un prétexte de lui reprocher qu'il n'étoit Philoſophe qu'en paroles, & que jamais il n'avoit mis la main à l'œuvre pour paroître tel par ſes actions, & jugeant d'ailleurs qu'en purgeant un ſeul homme, comme la partie principale qui conduit tout le reſte, il guériroit toute la Sicile dangereuſement malade, il ſe laiſſa perſuader.

En purgeant un Roi de ſes vices, on purge tout le Royaume.

Ceux qui étoient oppoſez à Dion, craignant que Denys ne vînt à changer, obligerent ce Prince à rappeller d'exil Philiſtus, homme éloquent, fort verſé dans les lettres, & très-accoûtumé aux mœurs des Tyrans, pour avoir en lui un contre-poids capable de contrebalancer Platon & toute ſa Philoſophie. Car ce Philiſtus dès le commencement ſe montra très-porté pour l'établiſſement de la Tyrannie, & il garda longtems la citadelle, où il commandoit la garniſon. Il couroit même un bruit qu'il avoit eu quelque commerce avec la mere du vieux Denys, & que cela n'étoit pas ignoré du Tyran même. Mais après que Leptines, qui avoit eu deux filles d'une femme qu'il avoit enlevée à un autre, eut donné une de ſes filles à Philiſtus ſans demander l'agrément du vieux Denys pour ce mariage, le Tyran irrité, fit mettre en priſon cette femme de Leptines chargée de fers, & chaſſa de Sicile Philiſtus, qui ſe retira chez quelques-uns de ſes amis dans la ville d'Adria. Et il ſemble que ce fut là que ſe trouvant de grand loiſir, il compoſa la

Les Courtiſans obligent Denys à rappeller d'exil Philiſtus, pour l'oppoſer à Platon.

Caractere de Philiſtus.

Il compoſa la plus grande partie de ſon hiſtoire.] Ce Phi-

plus grande partie de ſon hiſtoire ; car il ne revint pas du vivant du vieux Denys. Ce ne fut qu'après ſa mort que l'envie, que les autres courtiſans conçurent contre Dion, le fit rappeller, comme un homme très-propre à leur deſſein & le plus affectionné à la Tyrannie.

Vûës de Dion, en faiſant appeller Platon.

En effet il ne fut pas plûtôt de retour qu'il embraſſa hautement le parti du Tyran. En même-tems tous les autres courtiſans adreſſent à Denys des plaintes contre Dion, l'accuſant qu'il avoit eu des conferences avec Theodore & Heraclide pour chercher avec eux les moyens de détruire la Tyrannie. Et il paroît véritablement que Dion eſperoit que dès que Platon ſeroit arrivé, il adouciroit & détremperoit par ſon moyen ce qu'il y avoit de trop dur & de trop deſpotique dans la domination de Denys, & qu'il feroit de ce Prince un Gouverneur reglé & moderé qui commanderoit ſelon les regles de l'harmonie la plus parfaite. Que ſi le Tyran reſiſtoit, & ne ſe laiſſoit pas adoucir & amollir par ſes préceptes, il étoit reſolu de le chaſſer & de remettre le gouverne-

liſtus n'étoit pas ſeulement homme de guerre, c'étoit un grand Hiſtorien. Il avoit fait l'hiſtoire d'Egypte en XII. livres, celle de Sicile en onze, & celle de Denys le Tyran en ſix. Ciceron lui donne de grands éloges, juſqu'à dire qu'il étoit preſque un petit Thucydide, *pene puſillus Thucydides*, pour faire entendre qu'il l'imitoit, & qu'il en approchoit. Il eſt vrai qu'il n'avoit pû attraper toute la grandeur du ſtyle de Thucydide, mais il réparoit ce déſavantage par une plus grande clarté. Son vice le plus marqué, c'étoit d'être zelé partiſan de la tyrannie, & ce vice eſt grand.

ment entre les mains des Syracuſains, non qu'il aimât ni qu'il approuvât la Democratie, mais il la trouvoit encore beaucoup meilleure que la Tyrannie pour ceux qui ne pouvoient parvenir à établir une bonne Ariſtocratie.

Democratie beaucoup meilleure que la Tyrannie, mais inferieure à l'Ariſtocratie.

Les affaires étoient en cet état quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des careſſes infinies & avec les plus grands honneurs, car à la deſcente de ſa galere il trouva un des chars du Prince attelé & paré magnifiquement, & le Tyran offrit un ſacrifice comme pour un très-grand bonheur qui étoit arrivé à ſes Etats. Ce n'étoit plus que ſageſſe & pudeur dans les feſtins, que modeſtie dans les ameublemens du Palais, & que patience & douceur du côté du Tyran dans toutes ſes audiences. Tout cela faiſoit concevoir aux peuples des eſperances merveilleuſes d'un prompt changement. Toute la Cour ſe portoit ardemment à l'étude des lettres & de la Philoſophie, & toutes les ſalles du Palais, comme autant d'écoles de Géometrie, étoient pleines de la pouſſiere dont les Géometres ſe ſervent pour tracer leurs figures, ſi grande étoit la foule de ceux qui s'entretenoient de ces ſciences, & qui en faiſoient des démonſtrations.

Reception que Denys fit à Platon.

Changemens admirables que l'arrivée de Platon fit d'abord à la Cour de Denys.

Peu de jours après échut le tems d'un ſacrifi-

Et le Tyran offrit un ſacrifice, comme pour un très-grand bonheur qui étoit arrivé à ſes Etats.) Il ne ſe trompoit pas, l'arrivée de Platon étoit pour lui & pour ſes Etats le plus grand de tous les bonheurs, s'il avoit ſçu en profiter. L'arrivée d'un homme très-ſage eſt une felicité publique pour tout un Royaume. Mais malheureuſement cette felicité eſt rare.

Sacrifice qui ſe faiſoit tous les ans dans le Palais pour la proſpérité du Prince.

ce ſolemnel que l'on faiſoit tous les ans dans le Palais pour la proſpérité du Prince. Là le heraut ayant prononcé à haute voix ſelon la coûtume cette priere, *qu'il plût aux Dieux de maintenir long-tems la Tyrannie & de conſerver le Tyran*, Denys qui étoit tout proche, lui dit tout haut, *ne ceſſeras-tu point de me maudire*? Ce mot affligea extrêmement Philiſtus & ſon parti, qui jugerent bien que le tems & une longue habitude rendroient invincible & inſurmontable le pouvoir de Platon ſur l'eſprit de Denys, puiſqu'un commerce de ſi peu de jours avoit déja entiérement changé l'eſprit de ce jeune Prince.

Ce que le commerce de Platon avoit fait ſur l'eſprit de Denis en très-peu de jours.

Ce ne fut donc plus ſeparément ni en ſecret, mais tous enſemble & à découvert, qu'ils ſe mirent à calomnier Dion, diſant que c'étoit une choſe toute viſible qu'il ſe ſervoit de l'éloquence de Platon pour enchanter & pour enſorceler Denys, afin que ce Prince venant à quitter & à abandonner volontairement le thrône, il s'en ſaisît & y établît les enfans d'Ariſtomaque, qui étoient ſes neveux. Il y en avoit qui publioient hautement qu'ils étoient très-fâchez de voir que les Atheniens étant venus autrefois en Sicile avec de grandes forces & par terre & par mer, y étoient tous péris avant que de pouvoir prendre Syracuſe, & qu'aujourd'hui avec un ſeul Sophiſte ils vinſſent à bout de détruire la tyrannie de Denys, en perſuadant à ce Prince de caſſer les dix mille étrangers qui com-

Les ennemis de la vertu traitent de Sophiſtes les véritables ſages.

En perſuadant à ce Prince de caſſer les dix mille étrangers qui

poſoient ſa garde, de ſe défaire des quatre cent galeres qu'il tenoit toûjours armées, de congedier les dix mille hommes de cheval, & de reformer la plus grande partie de ſon Infanterie, pour aller chercher dans l'Académie un prétendu ſouverain bien, qu'on n'expliquoit point, & de ſe rendre heureux en idée par l'étude de la Géometrie, en abandonnant à Dion & à ſes neveux une felicité réelle & ſolide, qui conſiſte dans la domination, dans les richeſſes, dans le luxe, & dans les plaiſirs.

Sages conſeils que Platon donnoit à Denys.

Langage ordinaire des ennemis de la ſageſſe.

Tous ces diſcours produiſirent d'abord dans l'eſprit de Denys de violens ſoupçons contre Dion; des ſoupçons il paſſa à la colere, & cette colere aboutit enfin à une rupture d'éclat.

Sur ces entrefaites on apporta ſecretement à Denys des lettres que Dion écrivoit aux Ambaſſadeurs de Carthage, dans leſquelles il leur mandoit que *quand ils voudroient traiter de paix avec Denys, ils ne fiſſent point leurs conferences qu'il n'y fût préſent, parce qu'il leur aideroit à faire leur traité plus ferme & plus ſolide.* Denys lut ces lettres à Philiſtus, & ayant conſulté avec lui ſur ce qu'il devoit faire, comme le rapporte Timée, il leurra

Lettre que Dion écrivoit aux Carthaginois.

compoſoient ſa garde.] Les conſeils que Platon donnoit à Denys, étoient très-bons pour un Roi qui auroit voulu être véritablement Roi, c'eſt-à-dire gouverner avec juſtice, mais ils étoient très-pernicieux pour un Tyran.

Pour aller chercher dans l'Académie un prétendu ſouverain bien, qu'on n'expliquoit point.] C'eſt ainſi que parlent encore aujourd'hui tous les vicieux & les ignorans qui ſe mocquent de la ſageſſe, & qui n'eſtiment que les faux biens.

Dion d'une feinte réconciliation, le mena ſeul au deſſous de la citadelle ſur le bord de la mer, lui montra ſes lettres, & l'accuſa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut ſe juſtifier, mais il refuſa de l'entendre, & ſur l'heure même il le fit monter ſur un brigantin dans l'état où il étoit, & ordonna aux matelots de le mener ſur les côtes d'Italie & de l'y laiſſer.

Denys fait embarquer Dion, ſans lui donner un moment pour ſe préparer.

Cette action de Denys ne fut pas plûtôt divulguée, que tout le monde la trouva pleine d'injuſtice & de cruauté. D'abord tout le Palais du Tyran fut en deuil à cauſe des femmes, & toute la ville de Syracuſe commença à lever la tête, dans l'eſperance de voir bien-tôt naître de grandes nouveautez & des changemens conſidérables du tumulte qu'exciteroit cette diſgrace de Dion, & de la défiance qu'elle jetteroit dans l'eſprit de tous les peuples.

Denys tâche de juſtifier ſon action.

Denys voyant les eſprits dans cette diſpoſition, & en craignant les ſuites, conſola & calma lui-même ſes amis & les femmes de ſon Palais, leur diſant qu'il n'avoit point exilé Dion, mais qu'il l'avoit ſeulement obligé à s'abſenter, de peur que s'il fût demeuré, ſon opiniâtreté outrée ne l'eût enfin forcé à ſe porter contre lui à des extrémitez plus grandes. En même tems il donna aux parens de Dion deux vaiſſeaux, afin qu'ils y chargeaſſent toutes ſes richeſſes & toute ſa maiſon, & qu'ils l'allaſſent trouver dans le Peloponeſe. Car Dion avoit des richeſſes immenſes,

Denys renvoye à Dion tous ſes effets, & toute ſa maiſon.

un train, des meubles, & un équipage preſque de Tyran; ſes amis ramaſſerent tout & le lui porterent en Grece. Les femmes du Palais & ſes amis particuliers y ajoûterent des préſens très-conſidérables, de ſorte que par ſes richeſſes & par ſa magnificence Dion brilla beaucoup parmi les Grecs, & que cet éclat & cette magnificence d'un banni firent juger quelles devoient être les richeſſes & la puiſſance du Tyran.

Denys fait changer de logement à Platon, & le loge dans la citadelle.

Dès que Dion fut parti, Denys fit changer de logement à Platon, & le logea dans la citadelle, en apparence pour lui faire honneur, & en effet pour s'aſſûrer de ſa perſonne, afin qu'il n'allât pas joindre Dion, & lui ſervir de témoin des injuſtices qu'il lui avoit faites.

Paſſion violente & tyrannique de Denys pour Platon.

Denys à force de voir & de hanter tous les jours Platon, comme une bête ſauvage qui s'accoûtume & s'apprivoiſe enfin avec les hommes, s'accoûtuma ſi bien à ſa converſation & à ſes diſcours, & en fut ſi charmé, qu'il conçut pour lui un amour tyrannique, voulant à toute force que Platon n'aimât que lui, & qu'il l'eſtimât plus que tous les autres hommes; il lui offroit de le faire maître de tous ſes tréſors & de ſon Royaume même, s'il vouloit l'aimer plus que Dion, & ne pas préferer l'amitié de Dion à la ſienne.

Cette paſſion étoit un nouveau malheur pour Platon.

Cette paſſion ſi violente & ſi furieuſe étoit un nouveau malheur pour Platon, comme celle des amans malheureux & jaloux l'eſt pour leurs maîtreſſes. Car tantôt c'étoient des emporte-

mens de colere, & un moment après des repentirs, des ſoumiſſions & des prieres pour obtenir ſon pardon. Il avoit un empreſſement merveilleux pour entendre les diſcours de Platon, & pour entrer dans les myſtéres de la Philoſophie, & en même-tems il craignoit ceux qui l'en détournoient comme d'une étude qui ne pouvoit que le corrompre.

La guerre oblige Denys à renvoyer Platon.

Dans ce tems-là il ſurvint une guerre qui obligea Denys à renvoyer Platon. Avant ſon départ il lui promit qu'il rappelleroit Dion le printems ſuivant, mais il ne tint pas ſa promeſſe & ſe contenta de lui envoyer ſes revenus, priant Platon de l'excuſer s'il avoit manqué au terme préfix, & d'en accuſer la guerre ſeule, & lui donnant ſa foi & ſa parole que ſi-tôt que la paix ſeroit concluë, il feroit revenir Dion, à condition pourtant qu'il ſe tiendroit en repos, qu'il ne remueroit en aucune maniere, & qu'il ne le calomnieroit & ne le décrieroit point dans l'eſprit des Grecs.

Platon n'oublie rien pour porter Dion à ſe tenir en repos.

Platon n'oublia rien pour porter Dion à obſerver ces conditions. Pour cet effet il tourna ſon eſprit à l'étude de la Philoſophie, & le tint avec lui dans ſon école. Dion logeoit à Athénes chez un certain Callippus, qui étoit une de ſes anciennes connoiſſances, mais il acheta une petite terre à la campagne pour aller s'y divertir. Et quand il partit enſuite pour la Sicile, il en fit préſent à Pſeuſippe, celui de tous ſes amis qu'il avoit le

Dion loge à Athenes chez Callippus.

plus

plus frequenté, & avec lequel il avoit le plus vécu, Platon ayant cherché à adoucir les mœurs trop auſteres de Dion par le commerce d'un homme agréable & qui ſçavoit badiner & mêler à propos les jeux & les plaiſirs honnêtes avec les occupations les plus ſerieuſes ; car tel étoit le caractére de Pſeuſippe. C'eſt pourquoi Timon dans ſes poëſies, qu'on nomme *Silles*, l'appelle *plaiſant railleur.*

Caractére de Pſeuſippe.

Pendant que Dion fut à Athénes, ce fut à Platon à donner des jeux & à défrayer le chœur des jeunes garçons. Dion fournit à toute la dépenſe des habits & à tous les autres frais, Platon ayant bien voulu lui ceder cette occaſion de montrer aux Athéniens ſa magnificence, jugeant bien que cette liberalité procureroit à Dion plus de bienveillance de la part du peuple, qu'elle ne lui feroit d'honneur à lui-même.

Dion fournit à toute la dépenſe des jeux que Platon donne au peuple.

Dion viſita auſſi les autres villes de Gréce, ſe trouvant à toutes les fêtes & aſſemblées, & s'entretenant avec les plus excellens eſprits & les plus profonds dans la politique, ſans donner dans ſa conduite la moindre marque d'affectation, d'arrogance, ni de diſſolution, mais au contraire faiſant paroître en tout beaucoup de modeſtie, de temperance, de vertu & de force, & une

Dion viſité toutes les villes de Gréce, & fréquente les plus excellens eſprits.

Ce fut à Platon à donner des jeux & à défrayer le chœur des jeunes garçons.) Ce fut le tour de Platon de donner les tragedies que l'on faiſoit joüer aux fêtes de Bacchus. Cela ſe faiſoit avec beaucoup de magnificence, & à grands frais, par l'émulation qui s'y étoit introduite.

grande connoiſſance des lettres & de la Philoſophie ; ce qui le fit aimer & eſtimer de tout le monde & lui attira de la plûpart des villes des honneurs très-conſidérables & des décrets très-glorieux, juſques-là que les Lacedémoniens le déclarerent Spartiate, ſans ſe mettre en peine de la colere de Denis, quoiqu'alors actuellement il leur donnât un ſecours très-utile dans la guerre qu'ils avoient contre les Thébains.

Il attire l'eſtime de tout le monde, & eſt comblé d'honneurs.

Il eſt fait Citoyen de Sparte par les Lacedémoniens.

On rapporte qu'un jour Ptojodorus de Megare pria Dion très-inſtamment de lui faire l'honneur de le venir voir dans ſa maiſon. Il paroît que ce Ptojodorus étoit un des plus riches & des plus puiſſans de la ville. Dion y alla. En arrivant il trouva beaucoup de peuple aſſemblé devant la porte, & une ſi grande quantité de gens qui y alloient pour affaires, que cette foule & ces divers embarras empêchoient qu'on ne pût entrer, ni l'aborder. Alors Dion s'adreſſant à ceux qui l'accompagnoient & qui ſe fâchoient & murmuroient de ce qu'on les faiſoit attendre, leur dit, *pourquoi nous plaindre de cet homme, pourquoi nous fâcher ? ne faiſions-nous pas la même choſe à Syracuſe ?* Denis devenant de jour en jour plus jaloux de Dion, & craignant la bienveillance & l'eſtime qu'il s'étoit acquiſes des Grecs, ceſſa de lui envoyer les revenus de ſes terres, & les fit regir par ſes propres receveurs. Et pour combattre & détruire la mauvaiſe réputation, que le traitement qu'il avoit fait à Platon, lui donnoit parmi les Phi-

Ptojodorus un des puiſſans Citoyens de Megare.

Dans tous les Etats, la foule aux portes des grands, & de ceux qui gouvernent.

Injuſtice de Denis envers Dion.

loſophes, il aſſembla grand nombre de ceux qui paſſoient pour les plus ſçavans, & il tenoit dans ſon Palais des aſſemblées, où par une folle ambition il s'efforçoit de les ſurpaſſer tous en ſçavoir & en éloquence, mais il lui arrivoit néceſſairement de ſe ſervir fort mal des diſcours de Platon qu'il avoit fort mal entendus. Cela ralluma en lui un violent déſir de le revoir, & il s'accuſa lui-même d'avoir mal profité de ſa préſence, & de n'avoir pas écouté juſqu'au bout ſes belles & admirables leçons. Et comme un Tyran toûjours exceſſif & furieux dans ſes déſirs, & changeant de goût & de paſſions avec autant de rapidité que de violence, tout d'un coup il ſe ſentit ſaiſi d'une impatience démeſurée de le ravoir. Pour y réüſſir il employa toutes ſortes de moyens, juſqu'à obliger Archytas & les autres Philoſophes Pythagoriciens à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute ſûreté & à être caution qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données, car c'étoit par l'entremiſe de Platon qu'ils avoient fait connoiſſance & contracté le droit d'hoſpitalité avec Denis.

Denis tient dans ſon Palais des aſſemblées de Philoſophes.

Tyrans toûjours exceſſifs & furieux dans leurs déſirs.

C'eſt ce que Platon dit en propres termes dans ſa VII. *Lettre.*

Ces Philoſophes envoyerent de leur part Archidemus à Platon, & Denis fit partir en même

Car c'étoit par l'entremiſe de Platon qu'ils avoient fait connoiſſance & contracté le droit d'hoſpitalité avec Denis.) C'eſt ce que Platon dit dans ſa VII. Lettre, *car avant que de partir, j'avois fait faire connoiſſance à Archytas & aux autres Philoſophes de Tarente avec ce Prince & contracter enſemble le droit d'hoſpitalité.* ξενίαν καὶ φιλίαν ποιήσας, &c.

Denis envoye à Platon deux galeres à trois rangs de rames.

tems de ſon côté deux galeres à trois rangs de rames avec pluſieurs de ſes amis, pour obtenir de lui par leurs prieres ce qu'il déſiroit ; il lui écrivit auſſi des lettres de ſa main, où il lui déclaroit clairement & nettement *que s'il ne ſe laiſſoit perſuader de venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre de lui, au lieu que s'il venoit, il n'y avoit rien qu'il ne fît en ſa faveur.*

Platon rapporte cette Lettre encore dans ſa VII. *Lettre.*

Dion reçut par la même voye pluſieurs lettres & pluſieurs ſollicitations de ſa femme & de ſa ſœur, qui le preſſoient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voyage, qu'il ſatisfît l'impatience de Denis, & qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en uſer mal à ſon égard. C'eſt ainſi que Platon lui-même raconte qu'il vint pour la troiſiéme fois dans les ports de Sicile.

Pour affronter encore la terrible Charybde.

Pour affronter encore la terrible Charibde.] C'eſt un vers du XII. liv. de l'Odiſſée.

ὀφρ' ἔτι τλῶ ἐλόλυξ ἀναμετρήσαιμι χάρυβδιν.

Mot à mot

Pour côtoyer encore la terrible Charibde.

Et c'eſt ainſi que Platon a cité ce vers dans ſa VII. Lettre. Plutarque y a changé un mot, & au lieu de ἀναμετρήσαιμι, il a mis ἐξολοτρεύσῃς, parce qu'il parle à la troiſiéme perſonne. On demande donc d'où vient ce mot ἐξολοτρεύσῃς, qui a fait de la peine aux interprêtes. Je ſuis perſuadé que Plutarque l'a mis pour faire entendre que ce troiſiéme voyage de Platon en Sicile fut la cauſe de la ruine du Tyran, ou plûtôt pour dire que Platon alla pour la troiſiéme fois combattre & tâcher d'exterminer dans Denis la Charybde, c'eſt-à-dire le monſtre, le tyran en le faiſant devenir un Roi plein de bonté & de juſtice. Et ce ſens-là ſemble déterminé par la ſuite, *pour faire en ſorte que la philoſophie triomphât de la Tyrannie.* Ce ſens me paroît fort beau; je dois pourtant avertir que dans un mſ. on lit ἀναμετρήσῃς. Ce qui eſt plus ſelon le texte d'Homere.

Son arrivée donna à Denis une joye qu'on ne peut exprimer, & remplit d'eſpérance la Sicile, qui par ſes vœux & par toutes ſes actions aidoit autant qu'elle pouvoit à faire en ſorte que Platon vainquît Philiſtus, & que la Philoſophie triomphât de la tyrannie.

Grande marque de confiance que Denis donnoit à Platon.

Toutes les femmes du Palais s'empreſſerent à bien recevoir Platon, & Denis lui donna une marque de confiance qu'il ne donnoit à aucun de ſes meilleurs amis ; il le laiſſoit approcher de lui ſans le faire foüiller. Ariſtippe de Cyrene ſe trouva pluſieurs fois préſent lorſque Denis offroit de grands préſens à Platon, & que Platon les refuſoit, ſur quoi il dit ce bon mot : *Denis eſt liberal en toute ſûreté, car à nous, qui demandons beaucoup, il donne peu, & il donne beaucoup à Platon, parce qu'il ne prend rien.*

Bon mot d'Ariſtippe ſur la liberalité de Denis.

Après les premieres careſſes, Platon voulut commencer à parler des affaires de Dion ; mais Denis uſa d'abord de remiſe. Enſuite ce ne furent que plaintes & que broüilleries, qui n'éclatoient point au dehors ; Denis avoit grand ſoin de les cacher, s'efforçant par toutes ſortes d'autres honneurs, & par toutes les attentions & les complaiſances poſſibles, de le détourner de l'amitié qu'il avoit pour Dion.

Dans les commencemens, Platon ne lui reprochoit point ſa perfidie & ſes menſonges, mais il les ſupportoit & faiſoit ſemblant de ne les pas appercevoir. Comme ils en étoient en ces termes & qu'ils penſoient que perſonne n'avoit pénétré leur

Helicon de Cyzique prédit une éclipse de soleil.

secret, Helicon de Cizique, un des amis particuliers de Platon prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipse de soleil. Cette éclipse étant arrivée comme il l'avoit dit & à l'heure marquée, Denis eut tant d'admiration pour lui, qu'il lui donna un talent. Aristippe badinant sur cela avec les autres Philosophes, dit qu'*il avoit aussi quelque chose à prédire de fort incroyable & de fort extraordinaire.* Les Philosophes l'ayant pressé de le dire, *Je vous prédis*, leur dit-il, *qu'avant qu'il soit peu, Denis & Platon, qui vous paroissent si bien ensemble, seront ennemis.*

Mille écus

Aristippe prédit que Denys & Platon seront bien-tôt ennemis.

Enfin Denis las de se contraindre, fit vendre toutes les terres & tous les effets de Dion & en retint l'argent. En même tems il fit quitter à Platon l'appartement des Jardins, & le logea hors du château au milieu de ses gardes, qui le haïssoient de longue main, & qui cherchoient à le tuer, parce qu'il conseilloit à Denis de renoncer à la Tyrannie, & de les casser pour vivre sans autre garde que l'amour de ses peuples.

Denys ôte à Platon son logement, & le fait loger hors du Palais, au milieu de ses Gardes.

Archytas envoye des Ambassadeurs à Denys, pour redemander Platon.

Archytas n'eut pas plûtôt appris le grand danger où étoit Platon, qu'il envoya promptement des Ambassadeurs & une galere à trente rames pour redemander Platon à Denis, & pour le faire souvenir qu'il n'étoit venu à Syracuse que sur sa caution & sur celle de tous les Philosophes Pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il pouvoit venir sans rien craindre.

Denis pour ſe laver du reproche de haïr Platon & d'être en colére contre lui, n'oublia rien pour le bien traiter ; il lui fit de grands feſtins & le combla de careſſes. Comme il fut ſur le point de s'embarquer, il lui dit : *N'eſt-il pas vrai, Platon, que tu vas bien dire du mal de nous, quand tu ſeras à l'Académie avec tes Philoſophes ? A Dieu ne plaiſe*, lui répondit Platon, *que nous manquions aſſez de bons propos à l'Académie pour y faire mention de vous.* Et voilà comme Platon fut renvoyé. Cependant ce que Platon écrit lui-même ne s'accorde pas entierement avec cette tradition.

Réponſe hardie de Platon à Denis.

Dion fut fort offenſé de ce procedé, & peu de tems après ayant appris les traitemens que le Tyran avoit faits à ſa femme, il ſe déclara hautement ſon ennemi. Platon en donna avis à Denis par ſes lettres, qui étoient conçuës en termes enveloppez & couverts. Et voici comment : Après que Dion eut été chaſſé, Denis en renvoyant Platon, le chargea de ſçavoir ſecretement de Dion s'il ſeroit fâché que ſa femme ſe mariât à un autre ; car il couroit un bruit, ſoit véritable ou inventé par ſes ennemis, qu'il n'étoit pas fort content de ſon mariage, & que ſa femme & lui ne vivoient pas trop bien enſemble & n'étoient pas fort unis.

Dion ſe déclare hautement ennemi de Denis.

Après ſon ſecond voyage en Sicile.

Platon étant arrivé à Athénes & ayant rendu compte à Dion de tout ce qui s'étoit paſſé, il écrivit au Tyran une lettre où tout étoit clair & intelligible à tout le monde, mais où l'article

ſeul qui regardoit le mariage ne pouvoit être entendu que de lui, car il lui mandoit *qu'il avoit parlé à Dion de cette affaire ſecrete, & qu'il lui avoit paru évidemment qu'il ſeroit très-irrité contre lui s'il l'entreprenoit.* Et comme il y avoit encore alors quelque eſpérance de réconciliation, Denis ne fit rien de nouveau contre ſa ſœur, & permit qu'elle demeurât avec ſon fils qu'elle avoit eu de Dion. Mais après que toute eſpérance de raccommodement fut perduë & que Platon eut été renvoyé cette troiſiéme fois avec tout le mécontentement poſſible, alors Denis ne gardant plus de meſures, maria ſa ſœur Arete femme de Dion à un de ſes amis, nommé Timocrate, n'imitant point en cela la douceur & la bonté de ſon pere; car le vieux Denis avoit un beaufrere nommé Polixenus, qui avoit épouſé ſa ſœur Theſta. Ce Polixenus devint l'ennemi déclaré de Denis, & pour ne pas tomber entre les mains du Tyran, il s'enfuit de Sicile. Denys fit venir ſa ſœur chés luy, & lui fit de grandes plaintes de ce qu'ayant ſçu la fuite que ſon mari meditoit, elle ne l'en avoit pas averti. Elle luy répondit ſans s'étonner, & ſans marquer la moindre crainte, *vous ay-je donc paru une femme ſi lâche & d'un cœur ſi bas, que ſi j'avois ſçu la fuite de mon mari, je n'euſſe pas fait tous mes efforts pour en être la compagne & pour partager ſa fortune; mais je ne l'ai pas ſçuë, car je me ſerois trouvé bien plus heureuſe d'être appellée par tout la femme de Polyxenus banni, que d'eſtre appellée ici la ſœur du Tyran.*

Lettre de Platon à Denys.

Denys marie ſa ſœur femme de Dion, à Timocrate.

Polyxenus avoit épouſé Theſta, ſœur du vieux Denys.

Genereuſe réponſe de Theſta, à ſon frere le vieux Denys.

Theſta

Theſta ayant fait cette réponſe avec une liberté pleine de courage, on dit que le Tyran même fut rempli d'admiration, & tous les Syracuſains furent ſi charmez de la vertu de cette femme qu'après que la Tyrannie fut détruite, ils lui conſerverent pendant ſa vie les mêmes honneurs, le même équipage, & le même train de Reine qu'elle avoit auparavant, & qu'après ſa mort tout le peuple accompagna ſon corps au tombeau & honora ſes funerailles. Voilà une digreſſion qui ne m'a pas paru inutile.

Généroſité des Syracuſains pour Theſta.

Pour revenir à nôtre ſujet, dès ce moment Dion ſe prépara à faire la guerre à Denys, Platon tâchant toûjours de l'en détourner par le reſpect qu'il avoit pour l'hoſpitalité avec laquelle Denys l'avoit reçu dans ſon Palais, & auſſi à cauſe de l'âge avancé de Dion. Mais Pſeuſippe & tous ſes autres amis ſe joignant à Dion, l'exhortoient continuellement à aller affranchir la Sicile qui lui tendoit les bras, & qui le recevroit avec une extrême joye, car pendant le ſejour que Platon fit à Syracuſe, Pſeuſippe ayant frequenté plus que lui les hommes de la ville, avoit penetré leurs véritables ſentimens. Au commencement les habitants craignoient de ſe découvrir à lui & de lui parler avec franchiſe, parce qu'ils ſoupçonnoient que c'étoit un artifice du Tyran pour les ſonder. Mais le tems les détrompa, & enfin ils eurent en lui une entiere confiance. Ce n'étoit qu'un cri de tout le monde qui preſſoit &

Platon tâche de détourner Dion de faire la guerre à Denys.

Soupçon que les Siracuſains avoient eu d'abord contre Pſeuſippe.

Tous les Syracuſains preſſent Dion de venir, même ſeul.

conjuroit Dion de venir, qu'il ne ſe mît point en peine de ce qu'il n'avoit ni vaiſſeaux, ni Infanterie, ni Cavalerie, qu'il montât ſeulement ſur le premier vaiſſeau marchand qu'il trouveroit, & qu'il vînt prêter ſa perſonne & ſon nom aux Syracuſains contre Denys.

Dion leve ſécrettement des troupes étrangeres.

Pſeuſippe ayant donc appris à Dion ces nouvelles, il fut fort encouragé, & commença à lever en ſécret des troupes étrangeres par perſonnes interpoſées pour mieux cacher ſon deſſein. Mais un grand nombre d'hommes conſidérables & qui étoient à la tête des affaires & pluſieurs Philoſophes ſe joignirent à lui; entre autres Eudemus de Cypre, ſur la mort duquel Ariſtote compoſa ſon Dialogue de l'ame, & Timonides de Leucade, & ils attirerent dans ſon parti Miltas de Theſſalie, qui étoit grand Devin & qui avoit étudié avec lui dans l'école de l'Académie. De tous ceux que le Tyran avoit bannis, & qui n'étoient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnerent à cette expédition, tous les autres l'abandonnerent ſaiſis de crainte.

Eudemus de Cypre.
Ce Dialogue eſt perdu.
Timonides de Leucade.
Miltas de Theſſalie, grand Devin.

Miltas de Theſſalie, qui étoit grand Devin.) Un Devin jouoit un grand rolle dans les grandes entrepriſes. Auſſi n'y avoit-il preſque point d'expédition où il n'y en eût quelqu'un. C'étoit un membre néceſſaire & dont on ſçavoit fort bien s'aider pour mener les eſprits; ce Miltas ne ſera pas inutile.

Il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnerent à cette expedition.) Choſe aſſez rare. Mais rien ne marque mieux combien la crainte du Tyran avoit rempli de frayeur tous les courages. Et cela va encore plus paroître par le découragement du reſte des troupes quand elles apprennent qu'on les mene contre Denys.

Le rendez-vous fut dans l'Iſle de Zacynthe, où les troupes s'aſſemblerent au nombre de près de huit cens hommes, mais tous éprouvez dans de grandes occaſions, tous merveilleuſement exercez & robuſtes, tous d'une audace & d'une expérience au-deſſus des plus braves & des plus aguerris, & enfin très-capables d'enflammer le courage des troupes que Dion eſperoit de trouver en Sicile, & de les porter à combattre avec la derniere valeur.

Zacynthe, le rendez-vous des troupes de Dion.

Le petit nombre de ces troupes.

Le rendez-vous fut dans l'Iſle de Zacynthe, où les troupes s'aſſemblerent au nombre de près de huit cens hommes.] Voici un évenement bien extraordinaire, & je ne ſçai ſi l'hiſtoire en fournit des exemples, qu'un homme avec huit cens hommes & deux vaiſſeaux de charge aille attaquer à main armée une puiſſance auſſi redoutable que celle de Denys. Je rapporterai ſur cela une reflexion de Diodore, qui me paroît très-inſtructive pour les Princes & pour tous ceux qui gouvernent des Etats: *Qui auroit jamais cru*, dit-il dans le XVI. liv. *qu'un homme avec deux vaiſſeaux de charge fût venu à bout d'un Prince qui avoit quatre cent navires de guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, une auſſi grande proviſion d'armes & de bled, & autant de richeſſes qu'il en falloit pour entretenir largement & pour ſoudoyer des troupes ſi nombreuſes? Qui outre cela habitoit la plus grande des villes de Grece, & avoit des ports, des arſenaux & des citadelles imprenables, qui de plus étoit fortifié par un grand nombre d'alliez très-puiſſants? La cauſe des grands ſuccès de Dion fut premierement ſa magnanimité & ſon courage, & l'affection de ceux à qui il devoit procurer la liberté. Mais la principale cauſe ce fut la lâcheté du tyran & la haine que ſes ſujets avoient pour lui, car toutes ces choſes concourant enſemble dans le même-tems, menerent contre toute apparence à une heureuſe fin ces grandes actions qu'on a de la peine à croire.* Quelqu'un croira-t-il après cela que la force & la puiſſance ſont des chaînes de diamant pour lier un Empire, comme le vieux Denys s'en étoit flatté? Les véritables chaînes de diamant pour les Empires ce ſont la bonté, l'humanité, la juſtice des Princes & l'amour des ſujets.

Quand il fut queſtion de partir, & que ces troupes entendirent que cet armement étoit pour aller contre la Sicile & contre Denys, ils furent tous très-conſternez, & ſe répentirent de s'être engagez dans une entrepriſe ſi temeraire. Ils regardoient Dion comme un homme qui par un emportement très-furieux, par une démence outrée, & faute de meilleure eſperance, ſe jettoit tête baiſſée dans des partis très-deſeſperez, & ils ſe mirent dans une véritable colere contre leurs Capitaines & contre ceux qui les avoient enrollez, de ce qu'ils ne leur avoient pas déclaré d'abord quelle étoit la guerre qu'ils vouloient faire. Mais après que Dion dans un long diſcours leur eut expliqué les endroits foibles de la Tyrannie, & qu'il leur eut fait entendre qu'il ne les menoit pas là comme ſoldats, mais comme Officiers pour les mettre à la tête de tous les Syracuſains & de tous les peuples de Sicile préparez à la revolte depuis long-tems, & qu'après Dion, Alcimene, qui étoit le premier des Grecs en nobleſſe & en reputation, & qui marchoit lui-même à cette guerre, leur eut parlé pour guérir ce découragement, ils ſe rendirent & ne demanderent qu'à partir.

Découragement de ces troupes, quand on leur dit qu'on les menoit contre Denys.

Dion les raſſure.

On étoit alors dans le cœur de l'été; les vents doux, appellez Eteſies, regnoient ſur la mer, &

Les vents doux, appellez Eteſies, regnoient.] Les Eteſies étoient des vents reglez qui venoient toutes les années en certaine ſaiſon. Selon Strabon c'étoit tantôt le vent de Nord, & tantôt le vent

la lune étoit dans ſon plein. Dion ayant préparé un ſacrifice magnifique pour l'offrir à Apollon, ſe mit à la tête de ſes troupes armées de pied en cap, & marcha ainſi en proceſſion vers le temple. Après le ſacrifice il leur fit un grand feſtin dans le parc des lices de Zacynthe. Là tous ſes ſoldats furent étonnez de voir la quantité de vaiſſelle d'or & d'argent, de tables & autres meubles qui ſurpaſſoient infiniment la ſomptuoſité & la magnificence d'un particulier, & ils penſoient en eux-mêmes qu'il n'étoit pas vrai-ſemblable qu'un homme, déja avancé en âge & maître de ces grandes richeſſes, allât ſe jetter dans des affaires ſi hazardeuſes ſans des eſperances bien fondées, & ſans être bien aſſuré que ſes amis de Sicile lui fourniroient tous les moyens néceſſaires pour réüſſir.

Dion fait un ſacrifice magnifique à Apollon.

La richeſſe & la magnificence de Dion ſervent à perſuader & à raſſurer ſes troupes.

Mais à la fin du repas après les libations & les prieres ſolemnelles, tout à coup la lune vint à s'éclipſer. Cela ne ſurprit nullement Dion, inſtruit de la route que le ſoleil & la lune font ſous la ligne appellée Ecliptique, & qui ſçavoit que l'ombre qui tombe ſur le corps de la lune, n'eſt que l'effet du corps de la terre qui ſe trouve alors entre elle & le ſoleil, & qui intercepte ſa lumiere. Mais ſes ſoldats troublez & effrayez par leur igno-

Eclipſe de Lune.

Dion étoit inſtruit des cauſes des éclipſes.

d'Eſt, car après l'avoir appellé *Eurus* dans le troiſiéme livre, il l'appelle Borée dans le XVII. Ici c'eſt certainement le vent d'Eſt, *Eurus ſubſolanus*, puiſqu'il porte Dion de l'Iſle de Zacynthe au promontoire de Pachyne.

rance, avoient beſoin de quelque conſolation. C'eſt pourquoi Miltas le Devin, ſe levant au milieu d'eux, leur ordonna d'avoir bon courage & de s'attendre au plus heureux ſuccès, car la Divinité leur promettoit une éclipſe de tout ce qu'il avoit alors de plus éclatant; *Or*, leur dit-il, *il n'y a rien de plus éclatant que la tyrannie de Denys, & vous en allez éteindre tout l'éclat dès que vous ſerez arrivez en Sicile.* Voilà l'explication que Miltas donna de l'éclipſe à haute voix au milieu de l'aſſemblée. Mais quant aux abeilles qui parurent ſur les vaiſſeaux, & dont un eſſaim alla ſe poſer ſur la pouppe de celui de Dion, il ne parla qu'en particulier à lui & à ſes amis, & leur dit qu'il crai-

Explication ingenieuſe que Miltas, le devin, donne de ce que préſageoit l'éclipſe.

Prudence de Miltas.

Mais quant aux abeilles qui parurent ſur les vaiſſeaux & dont un eſſaim alla ſe poſer ſur la pouppe de celui de Dion.) C'eſt une choſe aſſez ſinguliere & bien remarquable, un eſſaim d'abeilles qui venoit à paroître tout d'un coup, étoit regardé comme un très-mauvais augure. Cette ſuperſtition ne regnoit pas ſeulement parmi les Grecs, elle regnoit auſſi parmi les Romains, comme nous le voyons dans Ciceron, qui dans ſon Oraiſon *de Haruſpicum reſponſis*, écrit: *ſi examen apum ludis in ſcenam veniſſet, haruſpices acciendos ex Etruria putaremus, videmus univerſi repente examina tanta ſervorum immiſſa in populum Rom. ſæptum atque incluſum, & non commovemur? Atque in apum fortaſſe examine nos ex Etruſcorum ſcriptis haruſpices ut a ſervitio caveremus monerent, &c. Si un eſſaim d'abeilles étoit venu tout d'un coup dans la ſcene pendant que nous célébrons les jeux, nous croirions qu'il faudroit faire venir d'Etrurie les haruſpices. Aujourd'hui nous voyons tous de nos propres yeux tant d'eſſaims d'eſclaves fondre ſur le peuple Romain clos & couvert dans ſon théatre, & nous n'en ſommes point émûs? Peut-être que ſur cet eſſaim d'abeilles ces haruſpices, après avoir conſulté leurs livres Toſcans, nous avertiroient de nous garder de l'eſclavage, &c. Voyez la vie de Brutus.*

Et leur dit qu'il craignoit que ſes actions, qui certainement ſe-

gnoit que ſes actions, qui certainement ſeroient grandes & glorieuſes, ne fuſſent de peu de durée, & qu'après avoir jetté un grand éclat, elles ne vinſſent promptement à ſe faner & à ſe flêtrir.

Abeilles de mauvais augure.

On dit que les Dieux envoyerent auſſi à Denys des ſignes & des prodiges. Un aigle enleva à un de ſes Gardes ſa pique, & l'ayant portée fort haut en l'air, il la laiſſa tomber dans la mer. Les eaux de la mer qui baignent les murailles de la Citadelle, furent douces pendant un jour entier, & cela parut à tous ceux qui en burent. Il lui nâquit des cochons qui n'avoient point d'oreilles. Les Devins conſultez ſur cela répondirent que c'étoit une marque de revolte & de deſobéïſſance, car les ſujets n'auront plus d'oreille pour les ordres du Tyran. Quant à la douceur des eaux de la mer, ils dirent que c'étoit un ſigne que les tems triſtes & fâcheuz alloient ſe changer en tems heureux & agréables pour les Syracuſains. Et ſur l'aigle qui enleva la pique, ils dirent que l'aigle eſt le ſerviteur fidéle de Jupiter, & que la pique eſt la marque de la domination & de la puiſſance, & par conſéquent que le plus grand & le maître des Dieux méditoit la ruine & la deſtruction de la Tyrannie. Voilà ce que rapporte Theopompe.

Signes que les Dieux envoyent auſſi à Denys.

Pique enlevée en l'air par un aigle.

Les eaux de la mer devenuës douces pendant tout un jour.

Cochons nez ſans oreilles.

Explication ingenieuſe que les Devins donnent de ces ſignes.

roient grandes & glorieuſes, ne fuſſent de peu de durée.] Pourquoi les abeilles prédiſent-elles des actions d'un grand éclat, mais de peu de durée? Eſt-ce parce qu'elles ſe nourriſſent de fleurs, & que les fleurs ſont l'emblême de ce qu'il y a de plus agréable & de plus paſſager?

Embarquement de Dion au port de Zacynthe.

Les ſoldats de Dion s'embarquerent ſur deux vaiſſeaux de charge. Ils étoient ſuivis d'un troiſiéme vaiſſeau qui n'étoit pas fort grand, & de deux barques à trente rames. Outre les armes dont ils étoient couverts, Dion porta encore deux mille boucliers, grande quantité de piques, de javelines & de toutes ſortes de traits, & il avoit fait de grandes proviſions de vivres, afin qu'ils ne manquaſſent de rien pendant qu'ils ſeroient en mer, car il falloit que pendant toute leur navigation ils fuſſent à la merci de la mer & des vents, parce qu'ils craignoient d'approcher de la terre, & qu'ils étoient avertis que Philiſtus à l'ancre ſur les côtes de la Poüille les attendoit au paſſage.

Dion arrive de Zacynthe, au cap de Pachyne en treize jours.

Ils navigerent douze jours par un vent doux & frais, & le treiziéme jour ils arriverent à Pachyne, qui eſt un cap de Sicile. Dès qu'ils y eurent touché, le Pilote cria qu'on deſcendît promptement à terre, parce que s'ils s'éloignoient de la côte & qu'ils abandonnaſſent ce cap, ils courroient riſque d'être balottez pluſieurs jours & pluſieurs nuits ſur la haute mer, en attendant le vent de midi dans la ſaiſon de l'été où ils étoient. Mais Dion, qui craignoit de faire ſa deſcente ſi près

En attendant le vent de midi dans la ſaiſon de l'été où ils étoient.] Car il vient de dire que les Eteſies regnoient alors, & c'étoient ces vents là qui les avoient portez au cap de Pachyne, & s'ils avoient été une fois éloignez de ce cap, pour regagner la Sicile ils auroient eu beſoin du vent de midi, qu'ils ne pouvoient pas attendre ſi-tôt.

des

des ennemis, & qui aimoit mieux aborder plus loin, doubla le cap de Pachyne; il ne l'eut pas plûtôt passé que voilà un vent de nord qui excite une furieuse tourmente & éloigne ses vaisseaux de la Sicile. En même-tems les éclairs & les tonnerres crévant les nuës, car c'étoit alors le lever de l'Arcture, versent du ciel une tempête affreuse & une pluye si violente que les Matelots étonnez ne reconnoissent plus leur route. Comme ils ne sçavent où le vent les porte, ils s'apperçoivent tout à coup que leurs vaisseaux poussez par les flots, vont donner vis-à-vis de la côte Orientale d'Afrique contre l'isle de Cercine à l'endroit où elle est la plus dangereuse à cause des pointes & des rochers dont elle est bordée. Comme il s'en falloit encore fort peu qu'ils ne fussent jettez & brisez contre ces rochers, ils firent de si grands efforts avec leurs perches qu'enfin après des peines infinies ils éloignerent de là leurs vaisseaux, & voguerent ainsi sans tenir de route jusqu'à ce que la tempête fût appaisée. Alors ayant rencontré un petit bâtiment ils apprirent qu'ils étoient à un endroit appellé les Têtes de la grande Syrte. Comme ils perdoient entierement courage à cause de la bonace qui survint, & pendant laquelle ils étoient dans une agitation continuelle sans pouvoir avancer, tout d'un coup la côte leur envoya quelques souffles d'un vent de midi lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & ce changement leur parut si extraordinaire qu'ils osoient à

Dion battu d'une furieuse tempête.

Le lever de l'Arcture vers le commencement de Septembre.

Il est trois jours orageux.

Entre Cyrene & Tripoli.

C'étoit le seul vent qui pouvoit les porter en Sicile.

peine le croire en le ſentant. Ce vent augmentant peu à peu & prenant de la force, ils déployerent toutes leurs voiles ; & après avoir fait leurs prieres aux Dieux, ils éloignerent les côtes d'Afrique & cinglerent vers la haute mer pour gagner la Sicile. Ils coururent ainſi quatre jours fort legerement, & le cinquiéme ils entrerent dans le Port de Minoa, petite ville de Sicile & de la domination des Carthaginois.

Dion arrive de la grande Syrte à la côte de Sicile le cinquiéme jour.

Ville ſur la côte méridionale de Sicile.

Diodore l'appelle Pyralus.

Il arriva par hazard que le Commandant nommé Synalus, Carthaginois, ſe trouva alors dans ſa place. Il étoit ami particulier & hôte de Dion. Mais comme il ignoroit que ce fût lui & que ce fuſſent ſes vaiſſeaux, il ſe mit en devoir d'empêcher ſes ſoldats de deſcendre. Ils deſcendirent pourtant avec leurs armes, mais ſans tuer perſonne. Car Dion le leur avoit défendu à cauſe de l'amitié qu'il avoit contractée avec le Commandant Carthaginois, mais les troupes de la garniſon ayant pris la fuite, ils les ſuivirent de ſi près qu'ils entrerent avec eux pêle-mêle dans la place & s'en rendirent maîtres.

Dion ſe rend maître de Minoa, & la rend au Gouverneur Carthaginois.

Quand les deux Commandants ſe furent entrevus & ſaluez, Dion rendit la ville à Synalus ſans y avoir fait aucun dommage, & Synalus logea & nourrit les ſoldats de Dion, & lui aida à faire tous les préparatifs néceſſaires. Mais ce qui les encouragea plus que toutes choſes, ce fut que par un cas d'avanture très-ſingulier & très-heureux Denys ſe trouvoit alors abſent, car il n'y avoit que

Denys abſent de Sicile quand Dion y arriva.

peu de jours qu'il s'étoit embarqué, & qu'avec quatre-vingts vaiſſeaux il avoit pris la route d'Italie. Voilà pourquoi Dion exhortant ſes ſoldats à ſe rafraîchir & à ſe délaſſer dans cet endroit, après avoir ſouffert ſi long-tems dans la pénible navigation qu'ils avoient faite, ils refuſerent de lui obéïr ſe hâtant de ravir l'occaſion, & preſſerent Dion de les mener promptement à Syracuſe.

Dion donc laiſſant là toutes les armes qu'il avoit de reſte, & tous ſes bagages, & ayant prié Synalus de les lui envoyer quand il en ſeroit tems, marcha droit à Syracuſe. Dans ſa marche deux cent chevaux d'Agrigente, de ceux qui habitoient le quartier d'Ecnomus, ſe vinrent d'abord joindre à lui. Ceux de la ville de Gela ſuivirent leur exemple, & le bruit de ſa venuë s'étant promptement répandu dans Syracuſe, Timocrate, qui avoit épouſé la femme de Dion, ſœur de Denys, & à qui le Tyran avoit laiſſé le commandement de tous les amis qui lui reſtoient à Syracuſe, lui envoya en toute diligence un courrier en Italie avec des lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. En attendant ſon retour il veilloit à empêcher & à prévenir les troubles & les mouvemens qui pouvoient s'élever dans la ville, où tous les eſprits étoient portez à la revolte, mais ils n'oſoient encore éclater, & ſe tenoient en repos à cauſe de la crainte où ils étoient, & de leur défiance reciproque.

Dion forcé par ſes ſoldats, marche à Siracuſe.

Timocrate envoye un courrier à Denys en Italie pour lui apprendre l'arrivée de Dion.

Cependant il arriva un accident bien extraor-

Accident bien ex-

Extraordinaire arrivé au courrier de Timocrate.

dinaire au courrier que Timocrate avoit dépêché, car étant abordé en Italie & ayant traverſé la ville de Rhege, faiſant tout ſon poſſible pour arriver promptement à la ville de Caulonia où étoit Denys, il rencontra un homme de ſa connoiſſance, qui portoit une victime qu'on venoit d'immoler, & après avoir pris une portion des chairs de cette victime, il continua ſon chemin en toute diligence. Mais quand il eut couru une partie de la nuit, il ſe trouva ſi las & ſi fatigué qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelque moment. Il ſe coucha donc; comme il étoit dans un bois près du chemin, un loup vint attiré par l'odeur, & prenant les chairs de la victime qui étoient liées à ſa valiſe, il emporta auſſi la valiſe où étoient les lettres. Le courrier éveillé, ne trouvant plus ſon paquet, battit tous les environs pour le chercher, & ne l'ayant point trouvé, il prit le parti de ne pas ſe préſenter devant le Tyran ſans ſes lettres, & de s'enfuir ſi loin qu'on ne pût le déterrer. Denys donc ne put apprendre que tard & par d'autres la guerre qu'il avoit en Sicile.

Ville de la côte méridionale de Sicile.

Comme Dion s'avançoit vers Syracuſe, ceux de Camarine ſe joignirent à lui dans ſa marche,

Il rencontra un homme de ſa connoiſſance, qui portoit une victime qu'on venoit d'immoler.) C'étoit un acte de Religion de porter chez ſoi pour ſa famille une partie des victimes qui avoient eté immolées, & c'en étoit un de même quand on rencontroit quelqu'un qui remportoit cette partie du ſacrifice d'en prendre auſſi une portion.

& tous les jours il lui arrivoit grand nombre de Syracuſains, qui s'étant revoltez, s'étoient retirez à la campagne. Les Leontins & ceux de la Campanie, qui gardoient le château d'Epipoles avec Timocrate, ſur un faux avis que Dion leur fit donner qu'il alloit tourner ſes armes contre leurs villes, abandonnerent tout auſſi-tôt Timocrate pour aller au ſecours de leurs Citoyens. Cette bonne nouvelle ayant été portée à Dion qui campoit dans un lieu appellé *Macrai*, il fit prendre les armes à ſes gens la nuit même, & arriva ſur le bord du fleuve d'Anape qui n'eſt qu'à dix ſtades de la ville. Là il fit halte, offrit un ſacrifice ſur la rive du fleuve, & adreſſa ſes prieres au Soleil levant. En même tems les Devins lui prédirent de la part des Dieux la victoire. Tous ceux qui étoient préſens, voyant Dion couronné d'un chapeau de fleurs qu'il avoit pris à cauſe du ſacrifice, ſe couronnerent auſſi en même tems comme animez par un ſeul & même eſprit. Il n'avoit pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qui l'avoient joint dans ſa marche, tous mal armez véritablement, car ils n'avoient pour armes que ce qu'ils avoient pû rencontrer, mais par leur courage & par leur bonne volonté ils

La haute ville de Syracuſe.

Ou Acrai, *lieu près de Syracuſe.*

Douze cent cinquante pas.

Dion fait ſes prieres au Soleil levant.

Car le Tyran avoit ôté les armes à tous les habitans.

Les Leontins & ceux de la Campanie.) Y avoit-il dans la Sicile une contrée appellée la Campanie? Aucun Auteur n'en a parlé. Faut-il entendre la contrée d'Italie qui porte ce nom? Mais quelle apparence que Dion quittât la Sicile pour aller porter ſes armes dans la Campanie? Je crois ce mot corrompu, & qu'il faut en ſubſtituer un autre à ſa place.

ſuppleoient au défaut de leurs armes, de ſorte que dès que Dion eut donné l'ordre de marcher ils ſe mirent à courir de toute leur force avec une extréme joye, & avec de grands cris, s'exhortant les uns les autres à aller recouvrer leur liberté.

De tous les Syracuſains qui étoient reſtez dans la ville, les plus honnêtes gens & les plus connus, vêtus de belles robes blanches, allerent les recevoir aux portes, & le peuple alla ſe jetter ſur les amis du Tyran, & enlever ceux qu'on appelloit *Proſagogides*, *Rapporteurs*, gens maudits, ennemis des Dieux & des hommes qui couroient journellement la ville, & ſe mêlant avec les Citoyens, s'ingeroient dans toutes leurs affaires, & rapportoient au Tyran ce qu'ils avoient dit & ce qu'ils avoient penſé. Ceux là furent les premiers punis, on les aſſomma ſur l'heure à coups de bâton. Timocrate n'ayant pû ſe jetter dans la citadelle, prit un cheval, ſortit de la ville, & dans ſa fuite il ſema par tout le trouble & l'effroi, re-

Rapporteurs, gens maudits & ennemis des Dieux & des hommes.

Rapporteurs aſſommez à coups de bâtons.

Timocrate abandonne la ville & s'enfuit.

Et enlever ceux qu'on appelloit les Proſagogides, Rapporteurs, *gens maudits, ennemis des Dieux & des hommes.*) Je ſçai bon gré à Plutarque de la note infamante qu'il donne ici aux rapporteurs en les appellant *gens maudits & ennemis des Dieux & des hommes.* On ne ſçauroit rien dire de pis & c'eſt ce qu'ils méritent.

Ce qu'ils avoient dit & ce qu'ils avoient penſé.) Plutarque pouvoit ajoûter, *& ſouvent ce qu'ils n'avoient ni penſé ni dit.* Ce trait manque au caractere du rapporteur, qui ne rapporte pas ſeulement ce qu'il a entendu, mais le plus ſouvent ce qu'il n'a pas entendu, & qu'il a forgé lui-même.

levant les forces de Dion, & les faisant beaucoup plus grandes qu'elles n'étoient, afin qu'il ne parût pas avoir abandonné trop legerement la ville.

Dans ce moment Dion parut à la vûë des murailles. Il marchoit à la tete de ses troupes magnifiquement armé, ayant d'un côté son frere Megacles, & de l'autre l'Athenien Callippus, tous deux couronnez de chapeaux de fleurs. Après lui marchoient cent soldats étrangers très-bien faits, qu'il avoit choisis pour ses gardes, les autres suivoient en bel ordre de bataille conduits par leurs Capitaines & par les chefs des bandes. Les Syracusains les voyoient avec une satisfaction merveilleuse, & les recevoient comme une procession sacrée, que les Dieux mêmes voyoient avec plaisir, & qui leur ramenoit la Democratie & la liberté quarante-huit ans après qu'elles avoient été bannies de leur ville.

Il avoit alors cinquante mille hommes.

La marche de Dion à la tête de son armée, regardée comme une procession sainte.

Après que Dion fut entré par les portes Menitides, il fit sonner les trompettes pour appaiser le tumulte & le bruit, & dès qu'on eut fait silence, il fit publier par un heraut *que Dion & Megacles, venus pour abolir la Tyrannie, affranchissoient les Syracusains & tous les peuples de Sicile du joug du Tyran.* Et voulant haranguer lui-même le peuple, il monta au haut de la ville le long de la ruë appellée Achradine. Par tout où il passoit les Syracusains avoient dressé des deux côtez de la ruë des tables & des coupes, & préparé des victimes,

Publication que Dion fait faire par un heraut.

Dion dans ſa marche eſt adoré & invoqué comme un Dieu.

& à meſure qu'il paſſoit devant leurs maiſons, ils jettoient ſur lui toutes ſortes de fruits & de fleurs, & lui adreſſoient leurs vœux & leurs prieres comme à un Dieu.

Cadran au Soleil à Syracuſe.

Au pied de la Citadelle & au-deſſous du lieu appellé Pentapyle, il y avoit une horloge ſolaire fort élevée que Denys avoit fait bâtir. Dion y monta, harangua de là le peuple répandu tout autour, & l'exhorta à faire tous ſes efforts pour recouvrer & pour conſerver ſa liberté. Les Syracuſains ravis de l'entendre & voulant lui marquer leur reconnoiſſance & leur affection, l'élûrent lui & ſon frere Capitaines Généraux avec une autorité ſouveraine, & de leur conſentement & à leur priere même ils leur joignirent vingt des Citoyens les plus conſidérables, dont la moitié étoit de ceux qui ayant été chaſſez par le Tyran, étoient revenus avec Dion.

Dion & ſon frère élus Capitaines généraux par les Syracuſains.

D'abord ſur ce que Dion en haranguant le peuple avoit mis ſous ſes pieds le magnifique bâtiment que Denys avoit élevé & dont il avoit

Et lui adreſſoient leurs vœux & leurs prieres comme à un Dieu.) Que l'on compare l'état où ſe trouvoit Dion dans cette grande journée, je ne dis pas avec celui où ſe trouvoit alors Denys, dépoſſedé & vaincu, mais avec celui où il ſe trouvoit dans ſa plus grande puiſſance & lorſque tout plioit ſous lui, & l'on verra la difference infinie qu'il y a entre un Tyran & un Prince bienfaiſant & juſte.

Il y avoit une horloge ſolaire fort élevé que Denys avoit fait bâtir.) C'étoit une tour où il y avoit un cadran au ſoleil. Les Phœniciens furent les premiers qui firent un cadran dans l'Iſle de Syres, avant le tems d'Homere. Mais c'étoit un cadran pour les ſolſtices. Trois cens ans après Homere Pherecyde en fit un pour marquer les heures, & après cela ils furent communs.

orné

orné la ville, cela parut aux Devins un ſigne très-éclatant & d'un heureux préſage, mais auſſi comme cet édifice étoit une horloge ſolaire, & que c'étoit ſur cette horloge qu'il avoit été nommé Général des Syracuſains, ces mêmes Devins craignoient que ces grandes actions n'éprouvaſſent promptement quelque changement de fortune, parce que le ſoleil n'eſt jamais fixe & qu'il tourne toûjours.

Superſtition de ces Devins.

Enſuite Dion ayant pris le château d'Epipoles, il délivra tous les Citoyens qui y étoient priſonniers & l'environna de bonnes murailles. Sept jours après Denys arriva d'Italie, & entra par mer dans le château. Le même jour un grand nombre de chariots apporterent à Dion les armes qu'il avoit laiſſées à Synalus, & d'abord il les diſtribua aux Citoyens, qui n'en avoient point. Tous les autres s'armerent & s'équiperent le mieux qu'ils purent, ſe montrant tous pleins d'ardeur & de bonne volonté.

Denys commença par envoyer des Ambaſſadeurs à Dion en particulier pour le tenter. Mais Dion lui ayant déclaré qu'il n'avoit qu'à s'adreſſer aux Syracuſains, comme à un peuple libre, Denys leur fit faire par ces Ambaſſadeurs des propoſitions très-humaines & très-gracieuſes, leur promettant que les impôts qu'ils payoient, ſeroient extrêmement moderez & reduits, & que pour eux ils ſeroient exempts de tout ſervice, excepté aux guerres qui ſe feroient de leur conſen-

Denys envoye des Ambaſſadeurs à Dion, qui les renvoye au peuple.

Propoſitions de ces Ambaſſadeurs.

tement & par leur avis. Les Syracuſains ſe mocquerent de ces belles promeſſes, & Dion fit réponſe aux Ambaſſadeurs, *que Denys n'envoyât plus parler à eux qu'il n'eût auparavant dépoſé la Tyrannie, & que quand il l'auroit dépoſée, il lui aideroit à obtenir du peuple tout ce qui ſeroit juſte & raiſonnable, & qu'il tâcheroit encore de rendre ſa condition plus avantageuſe en tout ce qu'il pourroit, ſe ſouvenant toûjours de l'union qui étoit entre eux.*

Réponſe de Dion à ces Ambaſſadeurs.

Denys fut content de ces offres, & envoya de nouveaux Ambaſſadeurs pour demander qu'on lui députât à la citadelle quelques Syracuſains, avec leſquels il pût conferer ſur ce qui étoit expédient pour les uns & pour les autres, & regler à l'amiable tous les articles du traité. On y envoya ceux que Dion choiſit lui-même, & bientôt il ſe répandit un bruit de la cidatelle dans toute la ville, que Denys alloit ſe démettre de la Tyrannie, & qu'il y renonçoit plus pour l'amour de lui-même que pour l'amour de Dion. Mais ce n'étoit qu'une feinte, une tromperie & une ruſe pour ſurprendre les Syracuſains; car les députez, qu'on lui envoya de la ville, ne furent pas plûtôt entrez dans la citadelle qu'il les retint priſonniers, & le lendemain à la pointe du jour, il fit boire beaucoup de vin à ſes ſoldats étrangers, & les envoya attaquer la muraille dont Dion avoit environné la citadelle.

Denys accepte les conditions que Dion lui offre.

Perfidie de Denys.

Grand combat à la muraille de la citadelle.

Comme les Syracuſains ne s'attendoient pas à cette attaque, & que de ces barbares les uns avec

une audace étonnante & un bruit horrible abattoient cette muraille, & les autres l'épée à la main tomboient de furie ſur eux, il n'y en eut pas un qui oſât faire ferme, excepté les ſoldats étrangers de Dion. Car ceux-ci n'eurent pas plûtôt entendu le bruit qu'ils volerent au ſecours, quoiqu'ils ne ſçuſſent pas bien comment s'y prendre, & qu'ils ne puſſent ni donner, ni entendre les ordres, à cauſe des cris & du tumulte des Syracuſains qui fuyoient, & qui en fuyant ſe mêloient avec eux, & mettoient tous leurs rangs en deſordre. Dion voyant donc que la parole étoit inutile, & qu'on ne l'entendoit point, & voulant montrer par l'action ce qu'il falloit faire, ſe jetta le premier tête baiſſée ſur les ennemis. Il y eut autour de lui un combat des plus vifs & des plus terribles; car il n'étoit pas moins connu des ennemis que des amis. Ces ſoldats de Denys fondirent ſur lui tous enſemble avec fureur, & en jettant des cris effroyables. L'âge l'avoit déja rendu un peu peſant pour de ſi grands combats, mais par ſa force & par ſon courage il ſoûtint vigoureuſement ceux qui ſe jettoient ſur lui, & en tailla en piéces une grande partie. Enfin il fut bleſſé à la main d'un coup de pique. Sa cuiraſſe put à peine reſiſter à tous les autres traits, & à tous les coups de main qu'il reçut à travers ſon bouclier, tout percé de javelines & de piques qui ſe briſerent contre lui avec tant de roideur, qu'enfin il fut porté par terre. Ses ſoldats l'enleverent

Valeur heroïque de Dion.

Dion porté par terre, & enlevé par ſes ſoldats, laiſſe Timonide à ſa place.

ſur l'heure du milieu des ennemis; il leur laiſſa Timonide pour les commander, & montant à cheval il courut par toute la ville, arrêta la fuite des Syracuſains, & ayant pris les ſoldats étrangers, qu'il avoit laiſſez pour garder le quartier de l'Achradine, il les mena tous frais & diſpos & bien déliberez contre les Barbares déja fatiguez, & rebutez de leur entrepriſe; ils s'étoient flattez que du premier effort ils emporteroient la ville d'emblée, & voyant enſuite contre leur eſpérance, qu'ils trouvoient en tête des hommes très-vaillants & très-aguerris, ils commencerent à reculer vers la citadelle. Dès qu'ils eurent lâché le pied, les Grecs les pourſuivirent avec encore plus d'ardeur, & les preſſerent ſi vivement qu'ils furent enfin obligez de ſe renfermer dans leurs murailles, après n'avoir tué que ſoixante-quatorze hommes de Dion, & avoir perdu de leurs gens un très-grand nombre.

Il reparoit à la tête de ſes ſoldats étrangers.

Cette victoire fut éclatante & glorieuſe. Les Syracuſains pour couronner la valeur de ces ſoldats étrangers, leur donnerent à chacun cent mines, & ces ſoldats honorerent Dion d'une couronne d'or. En même-tems il vint de la part de Denys des Herauts, qui portoient à Dion des lettres des femmes de ſa maiſon, & de quelques autres. Il y en avoit une avec cette adreſſe, *à mon Pere*, qui paroiſſoit être d'Hipparinus. C'étoit le nom du fils de Dion, quoique Timée aſſûre qu'il s'appelloit Areteus, du nom de ſa mere Are-

Glorieuſe victoire de Dion.

Cinq mille livres. Dion honoré d'une couronne d'or par ſes ſoldats.

Denys envoye des Herauts à Dion avec des lettres des femmes de ſa maiſon.

Lettre de Denys ſous le nom d'Hipparinus.

te; mais ſur cela il eſt plus ſûr d'en croire Timonide, qui étoit ami & compagnon d'armes de Dion. Toutes les autres lettres furent luës en préſence des Syracuſains. Elles ne contenoient que des prieres & des ſupplications de ces femmes. Quand on vint à celle qu'on croyoit d'Hipparinus, les Syracuſains par reſpect pour Dion, ne vouloient pas qu'elle fût décachetée & luë publiquement, mais Dion s'y opiniâtra, l'ouvrit & la lut. Il ſe trouva qu'elle étoit de Denys lui-même. Les paroles s'adreſſoient à Dion & la ſubſtance étoit pour les Syracuſains; car elle étoit tournée en forme de priere & de juſtification, mais dans le fond c'étoit une calomnie adroite contre Dion pour le rendre ſuſpect; car il le faiſoit ſouvenir de tout ce qu'il avoit fait autrefois avec tant d'ardeur & de zele pour l'établiſſement de la Tyrannie. Cela étoit accompagné de menaces terribles contre les perſonnes qui lui devoient être les plus cheres, contre ſa ſœur, ſa femme & ſon fils. Et ces menaces dégenéroient à la fin en ſupplications très-baſſes, mêlées de grandes lamentations. Ce qui piqua davantage Dion, c'eſt qu'il le conjuroit de ne pas abolir la Tyrannie, de la garder pour lui & de ne pas remettre en liberté des hommes qui le haïſſoient, & qui ſe ſouvenoient des maux qu'il leur avoit faits, mais de les aſſujettir, & de donner par-là à ſes amis & à ſes parents une ſureté entiere.

Artifice de Denys pour rendre Dion ſuſpect.

Ces lettres ayant été luës tout haut devant toute l'aſſemblée, le Syracuſains, au lieu d'admirer & de reverer, comme cela étoit juſte, l'impaſſibilité & la grandeur d'ame de Dion, qui pour la juſtice, l'honnêteté & la vertu reſiſtoit aux plus grandes liaiſons de la Nature, & faiſoit taire le ſang, tirerent de-là des prétextes de ſoupçons & de craintes, s'imaginant que Dion ſe trouvoit dans une néceſſité preſque indiſpenſable d'épargner le Tyran, & commencerent à jetter les yeux ſur d'autres chefs pour les conduire.

Soupçons injuſtes des Syracuſains contre Dion.

Cette ardeur pour le changement augmenta encore quand ils ſçurent qu'Heraclide revenoit. Cet Heraclide étoit un des bannis, homme de guerre & fort connu dans les troupes par les commandements conſidérables qu'il avoit eus ſous les Tyrans, mais d'ailleurs homme peu ferme dans ſes réſolutions, inconſtant & leger en tout, & auquel on pouvoit encore moins ſe fier dans les affaires où il s'agiſſoit de prééminence & d'honneurs. Cet Heraclide ayant eu quelque differend avec Dion dans le Peloponeſe, réſolut de faire bande à part, & de marcher avec ſes ſeules forces contre le Tyran.

Heraclide, ſon caractére.

Etant arrivé à Syracuſe avec ſept galeres à trois rangs de rames & trois autres vaiſſeaux, il trouva Denys aſſiegé pour la ſeconde fois dans ſon Château, & les Syracuſains qui avoient la tête levée. D'abord il chercha à ſe gliſſer dans les bonnes graces du peuple, & naturellement il avoit

Il cherche à ſe gliſſer dans les bonnes graces du peuple.

quelque choſe d'attrayant qui gagnoit la confiance, & qui étoit très-propre à exciter une populace, qui ne demande qu'à être flattée. Il gagna donc & attira à lui très-facilement cette commune, qui haïſſoit déja la gravité de Dion comme une qualité inſupportable & très-mal-propre au gouvernement, & qui par la licence, la fierté & l'audace que ſa victoire venoit de lui inſpirer, prétendoit être traitée comme un Etat populaire avant même que d'être devenuë un peuple libre. En effet courant d'abord de leur chef à une aſſemblée, ils élûrent Heraclide pour leur Amiral. Dion étant ſurvenu, ſe plaignit hautement, & dit que la Charge dont ils venoient de revêtir Heraclide étoit un démembrement de celle qu'ils lui avoient donnée à lui auparavant, & qu'il ne ſeroit donc plus Généraliſſime ſi un autre commandoit ſur mer. Ces remontrances obligerent les Syracuſains malgré eux à ôter à Heraclide la Charge dont ils venoient de l'honorer.

Gravité regardée par le peuple, comme une qualité inſupportable, & très-mal propre au gouvernement.

Le peuple élit de ſon chef Heraclide Amiral.

Sur les plaintes de Dion, les Syracuſains lui ôtent cette Charge.

Au ſortir de l'aſſemblée Dion manda Heraclide, & après lui avoir fait quelques legeres reprimandes ſur ce que contre l'honnêteté, la juſtice, & le bien public il étoit entré en lice contre lui pour lui diſputer le premier rang dans un moment ſi dangereux & ſi délicat, qu'un rien étoit capable de tout perdre, il convoqua lui-même une aſſemblée, & en préſence du peuple il nomma Heraclide Amiral, & conſeilla au peuple de

Généroſité de Dion pour ce même Heraclide.

lui donner des gardes comme il en avoit lui-même. Heraclide en paroles & dans tout ce qui paroiſſoit au dehors, faiſoit la cour à Dion, confeſſoit les obligations qu'il lui avoit, promettoit une éternelle reconnoiſſance, le ſuivoit par tout en rampant, & exécutoit ſes ordres; mais ſous main il corrompoit & excitoit le peuple & tous ceux qui aimoient les nouveautez, & par ſes brigues & par ſes cabales ſécretes, il précipita Dion dans des troubles où il ne ſçavoit plus que faire ni que devenir. Car s'il conſentoit que Denys ſortît de la Citadelle par un traité, d'abord on l'accuſoit de l'épargner & de vouloir le ſauver; & ſi, pour ne vouloir pas les fâcher il continuoit le ſiége ſans faire aucune propoſition d'accommodement, ils ne manquoient pas de lui reprocher qu'il étoit bien-aiſe de faire durer la guerre, afin de commander plus long-tems, & de tenir toûjours ſes Citoyens en reſpect & en crainte.

Troubles où la malice d'Heraclide précipite Dion.

Il y avoit dans la ville un certain Soſis, homme fort célébre parmi les Syracuſains par ſa méchanceté, par ſa temerité, & par ſon audace, & qui faiſoit conſiſter le comble de la liberté à pouſſer l'inſolence & la licence juſqu'aux derniers excez.

Soſis, homme célébre par ſa méchanceté.

Cet homme dreſſant des piéges à Dion, un jour en pleine aſſemblée du peuple ſe leva & accabla d'injures les Syracuſains de ce qu'ils ne s'appercevoient pas qu'ils ne s'étoient délivrez d'une Tyrannie

Tyrannie pleine d'emportement, de temerité & d'yvreſſe, que pour ſe donner un maître très-ſobre & très-vigilant. Après ce début, où il ſe montra l'ennemi déclaré de Dion, il ſortit de l'aſſemblée.

Ce qu'il dit en pleine Aſſemblée, pour rendre Dion odieux.

Le lendemain on le vit courir tout nud par la ville, la tête & le viſage tout couverts de ſang comme fuyant des gens qui le pourſuivoient. En cet état il ſe jetta au milieu de la place où le peuple étoit aſſemblé, ſe mit à crier que c'étoient les ſoldats étrangers de Dion qui l'avoient ſi maltraité & montra ſa tête bleſſée. A ſes cris pluſieurs des habitans s'irriterent & s'éleverent contre Dion diſant qu'il faiſoit des choſes horribles & tyranniques, d'ôter ainſi aux Citoyens la liberté de parler en leur faiſant craindre les plus grands dangers & la mort même.

Artifice dont il ſe ſert pour perdre Dion.

Cependant, quoique cette aſſemblée fût fort turbulente & fort ſéditieuſe, Dion ne laiſſa pas d'y venir pour ſe juſtifier. Il fit voir que ce Soſis étoit frere d'un des gardes de Denys, & que c'étoit ce garde qui par ſes ſollicitations l'avoit porté à faire tous ſes efforts pour jetter le trouble & la diviſion dans la ville, parce que l'unique voye de ſalut pour Denys, c'étoit la diſſenſion des Citoyens & leur défiance reciproque. En même tems les Chirurgiens appellez pour viſiter la playe de Soſis, trouverent qu'elle n'étoit que ſuperficielle & que ce n'étoit point l'effet d'un coup violent, car les bleſſures faites avec le tranchant d'une

Dion vient à l'Aſſemblée pour ſe juſtifier, & fait voir tout l'artifice de Denys.

Rapport des Chirurgiens ſur la bleſſure de Soſis.

épée, ſont toûjours plus profondes au milieu, au lieu que celle de Soſis étoit legere d'un bout à l'autre & avoit pluſieurs têtes, ce qui marquoit qu'elle avoit été faite à pluſieurs repriſes par le bleſſé même que la douleur avoit obligé de s'arrêter pluſieurs fois, & qui avoit continué enſuite juſqu'à ce qu'il ſe fût mis tout en ſang. Ce qui confirma ce rapport des Chirurgiens, c'eſt que ſur l'heure même quelques gens connus apporterent dans l'Aſſemblée un raſoir, & dirent qu'en marchant par la ruë ils avoient rencontré ce Soſis tout enſanglanté, qui diſoit qu'il fuyoit les ſoldats de Dion qui venoient de le mettre en cet état; qu'ils s'étoient mis incontinent à pourſuivre ces ſoldats & qu'ils n'avoient vû perſonne, mais que ſous une roche creuſe d'où il paroiſſoit que ce Soſis venoit de ſortir, ils avoient trouvé ce raſoir.

Ce rapport des Chirurgiens comment confirmé.

Les affaires de Soſis alloient déja aſſez mal, mais après qu'à toutes ces preuves il en fut ſurvenu de plus fortes encore, celles de ſes propres domeſtiques, qui dépoſerent que ce matin-là même avant le jour il étoit ſorti de ſa maiſon ſeul tenant ce raſoir dans ſa main, alors tous ceux qui calomnioient Dion ſe déroberent, & le peuple ayant condamné Soſis à la mort, remit Dion dans ſes bonnes graces. Il ne laiſſa pas d'avoir toûjours ces ſoldats étrangers pour ſuſpects, ſur-tout

Dépoſition des domeſtiques de Soſis.

Soſis condamné à mort.

Sur-tout voyant que la plûpart des combats contre le Tyran ſe donnoient par mer.) Car par là ces Syracuſains s'imaginerent que les

voyant que la plûpart des combats contre le Tyran ſe donnoient par mer.

Mais après que Philiſtus fut arrivé de la Pouille au ſecours de Denys avec pluſieurs galeres, comme ces ſoldats étrangers n'étoient que des troupes peſamment armées pour les combats de terre, alors le peuple crut qu'ils ne ſeroient plus d'aucun ſervice pour cette guerre, & qu'ils ſeroient entiérement ſous ſa dépendance, parce qu'ils étoient eux des troupes de mer, & les plus forts comme maîtres de la flotte. Une choſe encore augmenta extrêmement leur fierté, ce fut une bataille navale qu'ils gagnerent contre Philiſtus. Après cette victoire ils s'emporterent contre cet ennemi avec beaucoup de cruauté & de barbarie. Il eſt vrai qu'Ephorus écrit que ce Philiſtus, quand il vit ſa galere priſe, ſe tua lui-même. Mais Timonide, qui depuis le commencement juſqu'à la fin ſe trouva à tous les combats avec Dion, écrivant au Philoſophe Pſeuſippe tout le détail de cette action, rapporte que Philiſtus fut pris en vie par les Syracuſains, ſa galere ayant échoüé contre la côte; que d'abord ils lui ôterent la cuiraſſe, le mirent tout nud, lui firent mille indignitez, quoiqu'il fût déja vieux, & qu'après lui avoir coupé la tête, ils livrerent ſon corps à leurs enfans avec ordre de le traîner le

Philiſtus arrivé de la Pouille au ſecours de Denys avec pluſieurs galeres.

Les Syracuſains gagnent une bataille navale contre Philiſtus.

Traitement indigne fait à Philiſtus par les Syracuſains.

troupes étrangeres, qui n'étoient plus d'aucun ſervice, épieroient l'occaſion de ſe rendre maîtres de la ville pendant qu'ils ſeroient engagez dans quelque combat ſur mer.

long de l'Achradine, & d'aller le jetter dans les carrieres. Timée pouſſant encore plus loin l'indignité, dit que ces enfans prenant ce cadavre par ſa jambe boiteuſe, le traînerent par toute la ville, expoſé aux inſultes & aux brocards des Syracuſains, qui voyoient avec plaiſir traîner par ſa jambe boiteuſe celui qui avoit dit qu'*il ne falloit pas que Denys fût ſi mal aviſé que de s'enfuir de la Tyrannie ſur un cheval fort leger, mais qu'il devoit ſe faire traîner par la jambe plûtôt que de la quitter.*

Mot que Philiſtus avoit dit à Denys.

Cependant Philiſtus rapporte ce mot dit à Denys comme le mot d'un autre, & non pas comme le ſien. Mais Timée prenant pour prétexte, non ſans quelque ombre de juſtice, le zele & l'empreſſement de Philiſtus pour le maintien de la Tyrannie & ſa fidélité pour le Tyran, a pris plaiſir à remplir ſon hiſtoire de calomnies contre lui. Peut-être ceux qui ſouffrirent alors de l'injuſtice du Tyran ſont-ils pardonnables de s'être emportez juſqu'à un excès de colere qui leur ôta tout ſentiment de leur affreuſe cruauté. Mais des Hiſ-

Prétexte des calomnies dont Timée a rempli ſon hiſtoire contre Philiſtus.

Belle reflexion de Plutarque ſur le devoir de l'Hiſtorien.

Peut-être ceux qui ſouffrirent alors de l'injuſtice du Tyran ſont-ils pardonnables.) Cette reflexion de Plutarque eſt très-ſage. Les cruautez exercées contre un ennemi peuvent être pardonnables à ceux qui ont ſouffert de ſon injuſtice. Mais que des écrivains qui viennent long-tems après & qui n'ont rien eu à démêler avec lui, exercent la même cruauté contre ſa mémoire en rempliſſant leurs écrits de reproches & de railleries ſouvent très-mal fondées, cela eſt indigne d'un Hiſtorien. Il n'en eſt pas moins indigne, d'en faire de grands éloges par un eſprit de parti. Il faut tenir le milieu, ſe ſervir de ſa raiſon & rendre juſtice à tout le monde.

toriens, qui long-tems après viennent à écrire tout ce qu'il a fait & dit, qu'il n'a jamais offenſez & qui doivent toûjours prendre la raiſon pour guide dans leus écrits, en verité le ſoin même de leur réputation devroit les empêcher de lui reprocher outrageuſement & avec d'indignes railleries des malheurs dans leſquels le plus honnête homme du monde peut être précipité par un revers de Fortune. D'un autre côte Ephorus n'eſt pas non plus fort ſage de faire ces grands éloges de Philiſtus. Car bien qu'il ſoit le plus habile & le plus adroit des écrivains pour donner des prétextes honnêtes & de bons motifs aux actions les plus injuſtes, & des explications favorables aux mœurs les plus dépravées, & pour trouver des diſcours ornez de beaux ſentimens & de figures très-pathetiques, cependant quelques efforts qu'il faſſe il ne pourra jamais effacer de ſes écrits l'idée qu'il donne de lui-même, qu'il a toûjours été le plus grand partiſan de la Tyrannie, & l'homme du monde qui a le plus admiré & recherché la pompe, le luxe, la puiſſance, les richeſſes, & l'alliance des Tyrans. Mais celui qui ne s'attache ni à louer les actions de Philiſtus, ni à lui reprocher ſes malheurs, tient le juſte milieu que l'Hiſtoire demande, & remplit le devoir de l'Hiſtorien.

Timée blâmé par Plutarque ſur ſes emportemens contre Philiſtus.

Ephorus blâmé de même ſur les grands éloges qu'il a faits de Philiſtus.

Caractere de l'Hiſtorien Ephorus.

Le juſte milieu que l'Hiſtoire demande.

Après la mort de Philiſtus Denys envoya offrir à Dion de lui remettre la Citadelle, les armes, & ſes troupes, avec tout l'argent néceſſaire pour

Offres que Denys envoye faire à Dion.

les ſoudoyer pendant cinq mois, ſi par un traité on vouloit lui permettre de ſe retirer en Italie pour y paſſer le reſte de ſes jours, & d'y jouir des revenus de la contrée appellée *Gyate*, dans le territoire de Syracuſe, qui étoit très-fertile, très-riche & d'une grande étenduë, car elle s'étendoit depuis la côte de la mer juſqu'au milieu des terres. Dion tejetta cette offre & fit réponſe qu'il devoit s'adreſſer aux Syracuſains ; mais les Syracuſains qui eſperoient de prendre Denys en vie, chaſſerent les Ambaſſadeurs.

Réponſe de Dion.

Denys remet la Citadelle à ſon fils Apollocrate, & prend la fuite.

Denys déchu de cette eſperance remit la Citadelle entre les mains de ſon fils aîné Apollocrate, & ayant obſervé le moment d'un vent favorable il embarqua ſur ſes vaiſſeaux tout ce qu'il avoit de plus cher & de plus précieux, tant pour les perſonnes que pour les richeſſes, fit voile & déroba ſon départ à Heraclide Amiral des Syracuſains. Celui-ci ſe voyant fort blâmé & fort tourmenté par ſes Citoyens à cauſe de cette négligence, s'aviſa pour les appaiſer, de leur détacher un des Orateurs appellé Hippon, qui étoit ſon coûteau pendant, qui appella le peuple à un partage des terres, lui diſant que le commencement de la liberté c'étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la ſervitude. Heraclide appuyant de ſon côté tout ce que diſoit Hippon, & excitant une revolte contre Dion qui s'y oppoſoit, fit tant qu'il porta les Syracuſains à ordonner ce partage, à retrancher

Heraclide blâmé, comment appaiſe le peuple.

Hippon Orateur des Syracuſains.

L'égalité, le commencement de la liberté.

La pauvreté, le commencement de la ſervitude.

la paye à ſes ſoldats étrangers, & à créer de nouveaux Capitaines, en ſe délivrant pour une bonne fois de la ſéverité trop dure & trop inſupportable de Dion. Les Syracuſains donc voulant ſe réveler tout d'un coup de la Tyrannie comme d'une maladie très-longue & très-périlleuſe, & ſe gouverner avant le tems comme un peuple libre, ſe tromperent infiniment dans les meſures qu'ils prirent, & éloignerent les bonnes intentions de Dion, qui comme un habile Medecin vouloit encore les contenir dans une diéte exacte & ſage.

Les Syracuſains qui commençoient à ſecouer le joug du Tyran, comparez à des convaleſcens.

L'Aſſemblée étant donc convoquée pour l'élection des nouveaux Officiers, on étoit alors au milieu de l'Eté, tout d'un coup il ſurvint des tonnerres extraordinaires, & des ſignes du ciel les plus ſiniſtres, qui durerent quinze jours ſans aucune diſcontinuation. Ces prodiges étonnerent le peuple, & le plongerent dans une frayeur religieuſe qui l'empêcha d'élire ces Officiers. Mais quelques jours après le tems s'étant raſſûré, les Orateurs voulurent profiter de ce calme & faire l'élection. Pendant qu'ils y procedoient, il y eut un bœuf qui traînoit une charrete, & qui, quoiqu'accoûtumé à la foule & au bruit, entra ce

Signes du ciel pendant quinze jours.

Prodige d'un bœuf qui ſecouë le joug, entre dans le théatre & fait de grands déſordres.

Qui comme une habile Medecin vouloit les contenir dans une diéte exacte & ſage.) Plutarque compare les Syracuſains, qui, avant que d'être libres, vouloient uſer d'une pleine & entiere liberté, à des convaleſcens qui, avant que d'être entierement rétablis, veulent vivre comme dans une ſanté parfaite, & rien n'eſt plus juſte que cette comparaiſon.

jour-là en fureur, on ne ſçait comment, contre celui qui le conduiſoit, & ſecouant le joug courut de toute ſa force, & entra dans le théatre où il écarta & diſſipa tout le peuple qui ſe mit à fuir en grand déſordre. Au ſortir du théatre il courut dans les ruës ſautant, bondiſſant & renverſant tout ce qu'il trouva ſur ſon paſſage dans tout le quartier de la ville que les ennemis occuperent depuis.

Malgré cette avanture les Syracuſains éliſent vingt cinq nouveaux Officiers.

Les Syracuſains ſe mocquant de cette avanture élurent vingt-cinq nouveaux Officiers, du nombre deſquels fut Heraclide. En même tems ils envoyerent ſecretement ſolliciter les ſoldats étrangers d'abandonner Dion & de ſe ranger de leur côté, promettant de leur donner part dans le Gouvernement de la ville comme aux Citoyens naturels. Ces ſoldats n'écouterent point ces offres, au contraire mettant Dion au milieu d'eux avec une fidelité & une affection dont il y a peu d'exemples, & lui faiſant un rempart de leurs corps, & de leurs armes, ils le menoient hors de la ville ſans faire le moindre mal à perſonne, mais accablant de grands reproches d'ingratitude & de perfidie tous ceux qu'ils rencontroient ſur leur chemin. Les Syracuſains qui mépriſoient leur petit nombre, qui prenoient pour une marque de leur crainte de ce qu'ils ne les attaquoient pas les premiers, & qui d'ailleurs ſe voyoient les plus forts, commencerent à les charger, ne doutant point qu'ils ne les défiſſent tous dans la ville, & qu'ils

Ils envoyent ſolliciter les ſoldats étrangers d'abandonner Dion.

Fidélité merveilleuſe de ces ſoldats étrangers pour Dion.

Les Syracuſains chargent les ſoldats de Dion dans la ville.

qu'ils ne les paſſaſſent tous au fil de l'épée juſqu'au dernier.

Horrible néceſſité où Dion ſe trouve réduit.

Dion ſe trouvant réduit à cette horrible néceſſité, & expoſé à cette rigueur de la Fortune, qu'il falloit ou combattre contre ſes Citoyens, ou mourir avec ſes troupes, tendoit les mains aux Syracuſains & les prioit le plus affectueuſement qu'il lui étoit poſſible, en leur montrant la citadelle pleine d'ennemis, qui paroiſſoient ſur les murailles & qui voyoient tout ce qui ſe paſſoit. Enfin voyant qu'il étoit impoſſible d'arrêter l'impetuoſité de ce peuple, & que la ville étoit battuë & agitée par les ſouffles orageux des Orateurs, comme un vaiſſeau eſt agité ſur le vaſte mer par un vent de tempête, il commanda à ſes ſoldats de marcher ſerrez ſans faire la moindre charge. Ces ſoldats obéïrent, ſe contentant de faire bruire leurs armes & de pouſſer de grands cris, comme s'ils alloient ſe jetter ſur les Syracuſains. Ceux-ci furent ſi effrayez de ce faux-ſemblant, qu'il n'en reſta pas un ſeul & qu'ils s'enfuirent tous par toutes les ruës ſans que perſonne les pourſuivît, car d'abord Dion obligea ſes ſoldats à preſſer leur marche & les mena dans les terres des Leontins.

Ménagement de Dion pour ce peuple ingrat.

Les Syracuſains prennent la fuite au ſeul bruit des armes de ſes ſoldats étrangers.

Les Officiers des Syracuſains, devenus l'objet des brocards & des riſées de toutes les femmes de la ville, & voulant réparer leur honneur, firent reprendre les armes à leurs troupes, ſe remirent à pourſuivre Dion, & l'ayant atteint au paſſage

Ils ſe remettent à pourſuivre Dion, & prennent encore la fuite.

d'une riviere, ils firent approcher leur cavalerie pour eſcarmoucher. Mais quand ils virent que Dion ne ſupportoit plus leurs inſultes avec ſa douceur ordinaire, & avec cette bonté de pere, qu'ils avoient éprouvée tant de fois, & qu'emporté par la colere il faiſoit tourner tête à ſes ſoldats & les mettoit en bataille, ils eurent peur, & s'abandonnant à une fuite plus honteuſe encore que la premiere, ils regagnerent la ville avec peu de perte.

Bon traitement que les Leontins font à Dion & à ſes ſoldats.

Les Leontins reçurent Dion avec de grands honneurs. Ils firent auſſi des largeſſes à ſes ſoldats & les déclarerent Citoyens. Peu de jours après ils envoyerent des Ambaſſadeurs aux Syracuſains, leur demander juſtice pour ces troupes qu'ils avoient ſi maltraitées, & les Syracuſains en envoyerent de leur côté aux Leontins pour accuſer Dion.

Les Syracuſains & Dion, jugez dans une aſſemblée des Leontins.

Tous les Alliez s'étant aſſemblez dans la ville des Leontins, la choſe miſe en déliberation, on donna le tort aux Syracuſains, mais ceux-ci ne voulurent pas s'en tenir à ce qui avoit été jugé

On donne le tort aux Syracuſains.

Ils firent auſſi des largeſſes à ſes ſoldats.] Il y a dans le Grec τὰς ξένας ἀπελαμβανον μισθοῖς. *Ils recueillirent ſes ſoldats en leur faiſant, &c.* mais Henry Etienne croyoit qu'il falloit lire ἀνελάμβανον, & j'ai ſuivi cette leçon, d'autant plus que cette façon de parler eſt familiere à Plutarque qui ſe ſert ſouvent du mot ἀναλαμβάνειν pour dire, comme Heſychius l'a expliqué, δειπνίζειν, φιλοφρονεῖσθαι, *Cœna excipere, comiter tractare.* C'eſt ainſi qu'il a dit dans la vie de Ceſar, δῆμον ἀναλαμβάνει ἑστιάσεσι καὶ δίαις; dans celle de Pericles πολλαῖς ἀνελαμβάνων εἰς τιμίαις τὸν δῆμον, & dans celle de Pericles διανομαῖς χρημάτων τὰς πόλεις ἀνελάμβανε. C'eſt icy la même choſe.

par les Alliez ; car ils étoient déja devenus insolents & superbes, parce qu'ils n'avoient plus personne qui les tînt en bride, & qu'ils ne se servoient que de Commandans, qui étoient eux-mêmes esclaves du peuple, & qui le craignoient.

Nypsius arrive à Syracuse avec un secours pour le Tyran.

Il arriva cependant à Syracuse des galeres de Denys, qui sous les ordres de Nypsius de Naples apportoient du bled & de l'argent aux assiegez. Il y eut là un grand combat naval, où les Syracusains remporterent la victoire, & prirent quatre galeres du Tyran. Enflez de cet avantage, ils en abuserent insolemment, & à cause de

Il est battu par les Syracusains.

Il arriva cependant à Syracuse des galeres de Denys, qui sous les ordres de Nypsius de Naples apportoient du bled & de l'argent aux assiegez.) Diodore raconte cecy d'une maniere plus agréable & plus merveilleuse, car il écrit que Denys envoya à Syracuse Nypsius de Naples, qui étoit un Général plein de prudence & de valeur, & qu'il envoya avec lui des vaisseaux de charge tout remplis de bled & d'autres provisions. La famine étoit alors si grande dans la citadelle que les soldats de Denys, après avoir beaucoup souffert, se résolurent enfin à rendre aux Syracusains la citadelle. Ils envoyerent la nuit faire cette proposition, & ils devoient se rendre le lendemain matin: mais au point du jour, comme ils alloient exécuter le traité, Nypsius parut avec ses galeres, & aborda près d'Arethuse. L'abondance succedant tout d'un coup à la disette, Nypsius mit à terre ses troupes, & convoqua une assemblée, & parlant aux soldats conformément au tems, il les disposa à s'exposer à toutes sortes de dangers, ainsi la citadelle sur le point d'être livrée, fut sauvée contre toute esperance. Pendant ce tems-là les Syracusains montent à la hâte sur leurs galeres, & vont attaquer ces soldats qui étoient empressez à faire leurs provisions. Il y eut là un grand combat, où les Syracusains furent vainqueurs. Ils coulerent à fond quelques galeres, en prirent quelques autres, & poursuivirent le reste jusqu'à terre, &c. Tous les mouvemens qui operent des surprises, sont précieux dans l'histoire, comme dans la poësie, & doivent être conservez avec grand soin, car ils font un très-grand plaisir.

Les Syracuſains s'abandonnent à la débauche, & perdent leur ville.

l'anarchie où ils vivoient, ils tournerent toute leur joye à faire des feſtins pleins de diſſolution, & des aſſemblées folles & licentieuſes, & négligerent ſi abſolument tout ce qui étoit néceſſaire pour leur ſûreté, que lorſqu'ils croyoient être déja maîtres de la citadelle, ils perdirent leur ville. Car Nypſius voyant qu'il n'y avoit rien de ſain dans aucun quartier de la ville, & que la folie & la débauche regnoient par tout, que le peuple depuis le matin juſques bien avant dans la nuit ne faiſoit que boire, yvrogner & danſer au ſon des flûtes, & que les Officiers ſe divertiſſoient eux-mêmes à ces aſſemblées déſordonnées, ou n'oſoient donner leurs ordres & faire violence à un peuple échauffé par le vin, il ſe ſervit habilement d'une occaſion ſi favorable. Il alla attaquer la muraille qui environnoit le château, & s'en étant rendu maître, & l'ayant abbattuë en pluſieurs endroits, il lâcha ſes ſoldats dans la ville qu'il leur abandonna au pillage, leur ordonnant de faire contre tous ceux qu'ils rencontreroient tout ce qu'ils voudroient, ou qu'ils pourroient.

Nypſius profite de ce déſordre.

Il ſe rend maître de la ville & l'abandonne au pillage.

Les Syracuſains s'apperçurent promptement de la faute qu'ils avoient faite, & du danger où ils étoient, mais ils ne purent y donner ordre & y remedier que fort lentement & avec beaucoup de peine, tant ils étoient étourdis & étonnez, car c'étoit un vrai ſac de ville : là les hommes étoient égorgez ; icy on abattoit les

murailles; d'un autre côté on emmenoit les femmes & les enfans & on les faiſoit entrer dans la citadelle, malgré leurs larmes & leurs cris, & par tout les Officiers deſeſperoient d'apporter aucun ordre à leurs affaires, & ne pouvoient ſe ſervir des Citoyens contre les ennemis qui étoient pêle-mêle avec eux dans tous les endroits de la ville.

Les choſes étant en cet état & le danger approchant déja du quartier de l'Achradine, le ſeul homme ſur lequel ils puſſent placer leur derniere eſperance & leur derniere reſſource, ils l'avoient tous également dans l'eſprit, mais perſonne n'oſoit le propoſer, ſi grande étoit la honte qu'ils avoient tous de l'ingratitude dont ils avoient payé ſes ſervices, & de la folie qu'ils avoient faite de le chaſſer. Enfin la derniere néceſſité les preſſant, on entendit tout d'un coup une voix qui vint du

Les Syracuſains ſe repentent de leur ingratitude & de leur folie.

Le ſeul homme ſur lequel ils puſſent placer leur derniere eſperance & leur derniere reſſource, ils l'avoient tous également dans l'eſprit.) Amiot a fait icy une faute très-conſidérable, en diſant du quartier de l'Achradine, ce que Plutarque dit de Dion. Car voici comme il a traduit. *Et approchant déja le péril du quartier de l'Achradine où l'on n'avoit encore point touché, & ſur lequel ſeul ſe pouvoit plus appuyer l'eſperance de leur reſſource, il n'y avoit celui qui ne ſentît bien en ſoi-même qu'il falloit rappeller Dion.* Cette traduction eſt également contraire, & aux paroles & au ſens. Aux paroles en ce que Plutarque a écrit εἰς ὃν, ſur lequel, & non pas εἰς ὦ, comme il auroit écrit s'il avoit parlé de l'Achradine, πρὸς τὰ Ἀχραδινὰ προσπίπτοντος, εἰς ὦ, &c. & au ſens en ce que ſi l'Achradine eût été capable de fonder leur derniere eſperance & leur derniere reſſource, les affaires des Syracuſains n'étoient donc pas encore déplorées, & ils n'avoient pas encore un ſi grand beſoin de Dion.

côté des Alliez, & de la cavalerie, *qu'il falloit rappeller Dion, & faire venir les troupes du Peloponeſe, qui étoient dans les terres des Leontins.*

Tous les Syracuſains crient qu'il faut rappeller Dion.

Dès que cette voix eut été entenduë, & que quelqu'un eut eu le courage de la lâcher, ce ne fut plus qu'un cri de tous les Syracuſains, qui avec des larmes de joye ſe mirent à prier les Dieux qu'ils vouluſſent le leur ramener, qui témoignoient l'impatience qu'ils avoient de le revoir, & qui rappelloient dans leur mémoire ſa force & ſon courage au milieu des plus grands dangers, où non-ſeulement il étoit toûjours intrépide, mais il leur inſpiroit encore ſon intrépidité, & les portoit à aller tête baiſſée à l'ennemi ſans aucune crainte. Ils lui envoyerent donc ſur l'heure même de la part des Alliez Archonides & Teleſides, & de la part de la cavalerie, cinq hommes de ſon corps avec Hellanicus à leur tête. Ces députez coururent tout le jour ſur leurs chevaux à bride abattuë, & firent tant de diligence qu'ils arriverent à la ville des Leontins à l'entrée de la nuit. Ils mettent pied à terre, & ſe jettant d'abord aux pieds de Dion tout baignez

Ils envoyerent des députez à Dion pour le prier de revenir.

Ils mettent pied à terre, & ſe jettant d'abord aux pieds de Dion tout baignez de larmes, ils lui expoſent l'extrémité où étoient les Syracuſains.] Quel moment pour Dion ! Cecy reſſemble parfaitement à l'ambaſſade qu'Agamemnon & les autres Princes envoyent à Achille, pour tâcher de fléchir ſa colere, & de le porter à venir ſecourir les Grecs réduits à l'extrémité. La verité juſtifie icy par l'Hiſtoire ce qu'Homere étale dans ſa fable de plus touchant. L'Hiſtoire même va plus loin, comme on va le voir dans la ſuite.

de larmes, ils lui expoſent l'extrémité où ſont les Syracuſains. Déja quelques Leontins & pluſieurs ſoldats du Peloponeſe qui les avoient vu arriver, s'étoient amaſſez autour de Dion, & à voir leur empreſſement & leur poſture humiliée, ils ſe doutoient bien qu'il étoit ſurvenu quelque choſe de très-extraordinaire & de très-nouveau.

Dès que Dion les eut entendus, il les conduiſit à l'aſſemblée qui ſe forma dans le moment, car tout le peuple y accourut avec beaucoup de zele. Les deux principaux députez Archonides & Hellanicus étant introduits, expliquerent en peu de paroles la grandeur de leurs maux, & conjurerent les troupes étrangeres *de venir promptement ſecourir les Syracuſains, & d'oublier les mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus, attendu que ces pauvres malheureux en portoient une peine bien plus grande que celle que les plus maltraitez d'entre eux auroient voulu leur impoſer.*

Les deux principaux députez expliquent dans l'aſſemblée la grandeur de leurs maux.

Ces députez ayant fini, un morne ſilence regna dans tout le théatre où ſe tenoit l'aſſemblée. Dion ſe leva, mais dès qu'il eut commencé à parler, un torrent de larmes lui coupa la parole. Les ſoldats étrangers lui crioient d'avoir bon courage, & compatiſſoient à ſa douleur. Enfin s'étant un peu remis, il leur parla en ces termes: *Hommes Peloponeſiens, & vous, nos Alliez, je vous ai aſſemblez icy afin que vous déliberiez ſur ce qui vous regarde, car pour moi, il ne m'eſt plus permis de*

Dion veut parler; & il en eſt empêché quelque tems par ſes larmes.

Beau diſcours de Dion.

Car pour moi, il ne m'eſt plus permis de déliberer ſur ce que je

déliberer ſur ce que je dois faire, puiſque Syracuſe périt. Si je ne puis la ſauver je vais me perdre avec elle au milieu de ſes feux, & m'enſevelir ſous ſes ruines. Mais pour vous, ſi vous êtes réſolus de nous ſecourir encore cette fois, nous qui ſommes les plus imprudens & les plus malheureux des hommes, venez relever & ſauver la ville de Syracuſe qui eſt votre ouvrage. Que ſi les juſtes ſujets de plainte que vous avez contre les Syracuſains, vous portent à les abandonner dans l'état où ils ſe trouvent, & à les laiſſer périr, puiſſiez-vous au moins recevoir des Dieux un digne loyer de la vertu, de la fidelité & de l'affection que vous m'avez ci-devant témoignées, & ſouvenez-vous toûjours de Dion, qui en premier lieu ne vous a point abandonnez quand vous avez été maltraitez par ſes Citoyens, & qui enſuite n'a pas abandonné ſes Citoyens quand ils ſont tombez dans l'infortune.

Les ſoldats étrangers preſſent Dion de les mener au ſecours de Syracuſe.

Il n'avoit pas encore ceſſé de parler que les ſoldats étrangers ſe leverent avec de grands cris, & le preſſerent de les mener & de marcher dans le moment au ſecours de Syracuſe. Les députez des Syracuſains ravis de joye, les ſaluent, les embraſſent, & leur ſouhaitent à Dion & à eux toutes ſortes de biens & de proſperitez de la part

dois faire, puiſque Syracuſe périt.) Voilà comme doit parler un homme de bien. Tout ſon reſſentiment doit ſe taire, quand ſa patrie eſt en péril, & il ne lui eſt pas même honnête de déliberer. Si cette avanture de Dion reſſemble à celle d'Achille, les caractéres ſont bien differens. Mais Homere a voulu peindre un homme colere, emporté, inexorable, & l'Hiſtoire a offert à Plutarque un homme vertueux que la Philoſophie avoit formé, & il le peint par les traits de la vertu la plus ſublime.

des

des Dieux. Quand le tumulte fut appaiſé, Dion ordonna à ſes troupes d'aller ſe préparer au départ, & dès qu'elles auroient ſoupé, de ſe rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il étoit réſolu de partir cette même nuit & d'aller ſecourir Syracuſe.

Dion ordonne à ſes troupes de ſe préparer au départ.

Cependant à Syracuſe les Capitaines de Denys firent pendant tout le jour le plus de maux qu'ils purent à la ville, & dès que la nuit fut venuë ils ſe retirerent dans la Citadelle avec perte de quelques-uns de leurs ſoldats. Ce petit répit redonna courage & fit revenir la confiance aux Orateurs ſéditieux des Syracuſains, qui ſe flattant que les ennemis ſe tiendroient en repos après ce qu'ils venoient de faire, exhortoient les habitans *à laiſſer là Dion, à ne pas le recevoir s'il venoit à leur ſecours avec ſes troupes étrangeres, & à ne pas leur ceder en vertu & en courage, comme s'ils les reconnoiſſoient plus braves & plus gens de bien, mais de ſauver eux-mêmes & par leurs ſeules forces, leur ville & leur liberté.*

Inſolence des Orateurs de Syracuſe, & aveuglement du peuple.

Voilà donc d'abord de nouveaux députez envoyez à Dion de la part des Officiers Généraux pour l'empêcher de venir. Mais en même-tems il en partit d'autres de la part de la Cavalerie, de la part des principaux habitants, & de la part de

Nouveaux députez envoyez à Dion pour l'empêcher de venir.

Autres députez pour le preſſer de hâter ſa marche.

Voilà donc d'abord de nouveaux députez envoyez à Dion de la part des Officiers Généraux pour l'empêcher de venir.] Quel changement de ſcene! La Poëſie invente-t-elle des ſurpriſes plus imprévûës? Ce n'eſt pas encore là tout.

ſes amis pour le preſſer de hâter ſa marche. Cela fut cauſe qu'il ne marcha que lentement & au petit pas. Quand la nuit fut fort avancée, ceux qui haïſſoient Dion, ſe ſaiſirent des portes de la ville pour l'empêcher d'y entrer. Dans ce moment Nypſius fit ſortir de la Citadelle ſes ſoldats & plus déterminez & en plus grand nombre, qui d'abord acheverent d'abattre la muraille qui les enfermoit, coururent par toute la ville & la ſaccagerent. C'étoit par tout un meurtre horrible, non ſeulement des hommes, mais des femmes & des enfants; peu s'amuſoient au pillage, on ne penſoit qu'à tout ruiner, car Denys deſeſperant de ſes affaires, & haïſſant mortellement les Syracuſains, vouloit comme enterrer la Tyrannie ſous les ruines de la ville. Pour prévenir le ſecours de Dion, ils eurent recours à la plus prompte des déſolations & des ruines, qui eſt le feu, brûlant de leurs propres mains avec des torches & des brandons tous les endroits où ils pouvoient atteindre, & lançant ſur les autres des dards enflammez. Les Syracuſains qui fuyoient pour éviter les flammes, étoient attrapez & égorgez dans les ruës, & ceux qui, pour éviter l'épée meurtriere, ſe

Ceux qui haïſſoient Dion, ſe ſaiſiſſent des portes de la ville, pour l'empêcher d'y entrer.

Nypſius ſe rend une ſeconde fois maître de la ville, & veut la brûler.

Le feu, la plus prompte des déſolations.

Horrible état des Syracuſains.

Dans ce momont Nypſius fit ſortir de la Citadelle ſes ſoldats & plus déterminez & en plus grand nombre.] Autre changement. Quelle préparation pour l'entrée de Dion dans Syracuſe, au moment le plus vif! Jamais l'art a-t-il imaginé des ſurpriſes plus variées, & des changements plus ſubits? Dans le moment qu'on ferme les portes à Dion, c'eſt alors qu'on a le plus beſoin de ſon ſecours, & il va être reçu comme un Dieu.

retiroient dans les maiſons, en étoient chaſſez par les flammes. Car il y avoit déja beaucoup de maiſons embraſées & qui tomboient ſur les paſſans. Et ce furent ces flammes même qui ouvrirent la ville à Dion en obligeant les Citoyens à s'accorder pour lui en ouvrir les portes. Dion ne ſe hâtoit pas beaucoup depuis qu'il avoit appris que les ennemis s'étoient renfermez dans la Citadelle. Mais le matin avant la pointe du jour, il lui vint au-devant des cavaliers qui lui apprirent que les ennemis avoient repris la ville pour la ſeconde fois ; un peu plus avant il reçut des courriers de ceux qui lui étoient oppoſez & qui le preſſoient de hâter ſa marche. Le mal étant devenu plus grand, Heraclide lui-même lui envoya ſon frere, & enſuite ſon oncle Theodote, pour le conjurer de venir promptement les ſecourir, n'y ayant plus perſonne qui pût faire tête à l'ennemi, lui-même étant bleſſé & la ville preſque entierement ruinée & reduite en cendres.

Dion reçoit pluſieurs courriers qui le preſſent de ſe hâter.

Ces nouvelles furent apportées à Dion comme il étoit encore à ſoixante ſtades des portes. D'abord il apprit à ſes ſoldats le preſſant danger où étoit la ville. & après leur avoir donné ſes or-

Sept mille cinq cent pas.

Heraclide lui-même lui envoya ſon frere, & enſuite ſon oncle Theodote.) Voilà ſes ennemis mêmes reduits à lui envoyer courriers ſur courriers. Il faut avouer que ſi la matiere eſt grande & belle, Plutarque y a bien répondu par ſon art, & qu'il a bien profité des moments que la Fortune avoit ménagez pour rendre cette Hiſtoire plus ſurprenante & plus merveilleuſe.

dres, il marcha non lentement, comme il avoit fait juſques-là, mais le plus diligemment qu'il lui fut poſſible, recevant courriers ſur courriers qui le conjuroient de ſe hâter. Ses ſoldats firent en cette occaſion une ſi grande diligence & marquerent tant de bonne volonté, qu'il arriva très-promptement aux portes de la ville & qu'il entra dans le quartier appellé *Hecatonpedon.* Là il détacha ceux qui étoient legerement armez & les envoya contre les ennemis, afin que les Syracuſains en les voyant repriſſent courage; & cependant il mit en bataille ſon Infanterie peſamment armée avec ceux des Citoyens qui accouroient de tous côtez, & venoient ſe joindre à ſa troupe. Il les ſepara par petits corps auſquels il donna plus de profondeur que de front, & les mit chacun ſous differens chefs; afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits, & paroître plus fort & plus redoutable.

Dion met ſes troupes en bataille dans la ville, & les ſepare par petits corps.

Après avoir tout diſpoſé de cette maniere, & fait ſes prieres aux Dieux, il marcha au travers de la ville contre l'ennemi. Par toutes les ruës où il paſſoit, c'étoit des acclamations, des cris de joye & des clameurs de victoire, mêlées de prieres & d'exhortations de tous les Syracuſains, qui appelloient Dion leur Sauveur & leur Dieu, & ſes ſoldats leurs concitoyens & leurs freres. Dans cette grande occaſion il n'y eut pas un ſeul homme de la ville qui s'aimât aſſez & qui fût aſſez amoureux de la vie, pour n'être pas beaucoup plus en

Marche de Dion au travers de la ville.

Il n'y avoit pas un ſeul Syracuſain qui ne fût plus en peine du ſalut de Dion que du ſien propre.

peine du ſalut de Dion, que du ſien propre, & pour ne pas plus craindre pour lui que pour tous les autres, le voyant marcher le premier à un ſi grand péril au travers du ſang, du feu & des morts dont les ruës & les places étoient toutes couvertes.

De l'autre côté la vûë des ennemis n'étoit pas moins terrible, car la rage & le deſeſpoir les animoient, & ils étoient en bataille le long de la muraille qu'ils avoient abattuë, & dont les débris rendoient l'accès très-difficile & très-périlleux. Mais ce qui troubloit & effrayoit encore davantage ces ſoldats de Dion, & qui rendoit leur marche plus pénible, c'étoit le danger des feux, car de quelque côté qu'ils tournaſſent ils marchoient à la lueur des flammes, qui devoroient les maiſons, & il falloit qu'ils paſſaſſent ſur des ruines au milieu des feux, qu'ils s'expoſaſſent à être écraſez par de grands pans de muraille, par des planchers & par des toits qui crouloient à demi conſumez par les flammes, & que s'ouvrant un chemin au travers d'une fumée affreuſe mêlée de pouſſiere, ils conſervaſſent leurs rangs.

Grand danger auquel Dion & ſes ſoldats étoient expoſez avant que de joindre l'ennemi.

Quand ils eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un très-petit nombre des deux côtez qui purent en venir aux mains à cauſe de la petiteſſe du lieu & de l'inégalité du terrein. Mais enfin les ſoldats de Dion encouragez & fortifiez par les cris, & par l'ardeur des Syracuſains, firent de ſi grands efforts, que les ſoldats de Nypſius furent forcez.

Les ſoldats de Dion forcent enfin les troupes de Nypſius.

La plûpart ſe ſauverent dans la Citadelle, qui étoit fort proche, & ceux qui demeurerent dehors s'étant diſſipez, furent taillez en piéces par les troupes étrangeres qui les pourſuivirent.

Le tems ne permit pas que l'on goûtât ſur l'heure le fruit & la joye de cette victoire, ni qu'on fît les réjouiſſances que méritoit un ſi grand exploit, tous les Syracuſains étant allez au ſecours de leurs maiſons, & étant occupez toute la nuit à éteindre le feu, qu'ils n'éteignirent qu'avec beaucoup de peine.

Les Orateurs ſeditieux ſe ſentant coupables prennent la fuite.

Dès que le jour fut venu, aucun de tous les autres Orateurs ſéditieux n'oſa reſter dans la ville, mais ſe condamnant eux-mêmes, ils prirent tous la fuite pour ſe dérober au châtiment qui leur étoit dû. Il n'y eut qu'Heraclide & Theodote, qui vinrent ſe remettre entre les mains de Dion, avouant *qu'ils en avoient très-mal uſé envers lui, & le conjurant d'être meilleur à leur égard, qu'ils ne l'avoient été au ſien; qu'il étoit ſéant & convenable à Dion, qui dans toutes les autres vertus étoit au-deſſus de tous les autres hommes, de ſe montrer encore ſuperieur en magnanimité & en force pour dompter ſa colere, à des ingrats qui venoient ſe confeſſer vaincus par lui en vertu & en courage dans la choſe même qu'ils avoient oſé lui diſputer.* Heraclide & Theodote ayant fait ces ſupplications, les amis de Dion lui conſeilloient de ne pas épargner des hommes ſi méchants & ſi envieux, mais d'abandonner Hera-

Heraclide & Theodote ſe remettent à la diſcretion de Dion.

Diſcours d'Heraclide à Dion.

clide aux ſoldats, & d'exterminer du Gouvernement cet eſprit de ſédition & de cabale, qui eſt une maladie véritablement furieuſe & pire que la Tyrannie. Mais Dion, pour les adoucir, leur diſoit que *les autres Capitaines paſſoient leur vie à s'exercer aux armes, & à apprendre le métier de la guerre; que pour lui il avoit paſſé un fort long-tems à l'Académie à apprendre à dompter la colere, l'envie & toute opiniâtreté, & que la marque de la victoire que l'on a remportée ſur ſes paſſions, ce n'eſt pas d'être doux & affable à ſes amis & aux gens de bien, mais de ſe montrer humain à ceux qui nous ont fait injuſtice, & toûjours prêt à leur pardonner. Qu'il ne cherchoit pas tant à paroître ſuperieur à Heraclide en puiſſance & en prudence, qu'en bonté, juſtice, & humanité, car c'eſt en cela que conſiſte la ſuperiorité véritable & ſolide. Dans les grands ſuccès de la guerre, ſi on n'a perſonne qui pré-*

Eſprit de ſédition & de cabale pire que la Tyrannie.

Ce que Dion dit ici, fait l'éloge de l'Académie.

Il faut être doux & humain à ſes ennemis.

La véritable ſuperiorité conſiſte dans la bonté & l'humanité.

Et d'exterminer du Gouvernement cet eſprit de ſédition & de cabale, qui eſt une maladie véritablement furieuſe, & pire que la Tyrannie.] Plutarque caractériſe parfaitement ici l'eſprit de ſédition & de cabale. Certainement il n'y a pas de peſte plus dangereuſe pour les Etats.

Mais de ſe montrer humain à ceux qui nous ont fait injuſtice.) Et voilà ce que la Philoſophie de Platon enſeigne parfaitement, en faiſant voir qu'il ne faut faire de mal à perſonne, pas même à ceux qui nous en font. On peut voir ſur cela des maximes admirables dans le Gorgias & dans le Criton.

Car c'eſt en cela que conſiſte la ſuperiorité véritable & ſolide.] Il ſeroit à ſouhaiter que ces hommes fiers qui ſe piquent de rendre avec uſure les injures qu'on leur a faites, écoutaſſent cette vérité & qu'ils appriſſent que c'eſt dans l'humanité, dans la bonté & dans la juſtice que conſiſte la véritable ſuperiorité. C'eſt ce qu'a reconnu un grand Empereur, [Marc Antonin] car il a dit que *c'eſt dans la bonté que conſiſte la véritable force.*

tende nous en disputer la gloire, ou la partager avec nous; on a sûrement la Fortune qui en revendique une partie. Que si Heraclide est un méchant; un perfide, un envieux, faut-il que Dion souille sa vertu par un emportement de colere? Il est vrai que les loix humaines déclarent la vengeance plus juste & plus permise que l'injustice que l'on commet le premier. Mais si on consulte la Nature, on trouvera qu'elles viennent toutes deux de la même foiblesse. Et la méchanceté de l'homme, quoique difficile à déraciner, n'est pourtant d'ordinaire ni si brutale, ni si indomptable qu'elle ne se corrige & ne s'adouciſſe enfin, vaincuë par les bienfaits, sur tout si on l'attaque souvent avec des plaisirs & des graces.

La vengeance vient de foiblesse comme l'injustice.

La méchanceté de l'homme n'est pas indomptable.

Le moyen de la dompter.

Dion en se servant de ces raisonnemens, pardonna à Heraclide & le laissa aller. Il se remit ensuite à enfermer la Citadelle d'une nouvelle clôture, & ordonna à tous les Syracusains d'aller

Dion environne la Citadelle d'une palissade.

Mais si on consulte la Nature, on trouvera qu'elles viennent toutes deux de la même foiblesse.) Cette décision est aussi vraye que profonde. Il y a autant de foiblesse à se venger d'une injure, qu'à la faire le premier. Et c'est la même injustice. Aussi Platon a fait voir que d'introduire dans la vie cette maxime qu'il est permis de se venger & de rendre le mal pour le mal, c'est bâtir la justice sur des injustices entassées, & ouvrir une source intarrissable de crimes & d'iniquitez. Ce ne sera plus qu'un débordement d'injures & de vengeances.

Qu'elle ne se corrige & ne s'adouciſſe enfin, vaincuë par les bienfaits, sur tout si on l'attaque souvent avec des plaisirs & des graces.] Ce sentiment est très-beau, mais malheureusement Dion appliqua mal sa maxime en faisant du bien à Heraclide, car il ne put corriger cette malice inveterée & cet esprit pervers, qui retomba bien-tôt dans ses anciennes pratiques. Mais Dion fit encore plus mal de le faire tuer dans la suite, vaincu par ses rechûtes dans la revolte & la sédition.

Et ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un

couper

couper chacun un pieu & de l'apporter. Et quand la nuit fut venuë il fit travailler ſes ſoldats pendant que les Syracuſains repoſoient. De cette maniere il eut environné le château d'une bonne paliſſade avant qu'on s'en fût apperçu, de ſorte que le lendemain matin quand on vit la grandeur de l'ouvrage & la promptitude de l'exécution, ce fut un ſujet d'admiration pour tout le monde, autant pour ſes ennemis, que pour les Citoyens.

Dion enterre les morts & délivre les priſonniers. Amiot a fait ici une grande faute en mettrant *rachetta.*

Sa paliſſade achevée, il enterra les morts, délivra les priſonniers qu'on avoit faits, qui n'étoient pas moins de deux mille, & convoqua une aſſemblée. Là Heraclide s'étant avancé, propoſa d'élire Dion Généraliſſime avec autorité ſouveraine ſur terre & ſur mer. Tous les plus gens de bien & les plus conſidérables reçurent favorablement cette propoſition & vouloient qu'elle paſſât, & qu'elle fût autoriſée par les voix du peuple, mais la tourbe des mariniers & des artiſans, fâchée de voir ſortir la Charge d'Amiral des mains d'Heraclide, & perſuadée qu'encore qu'il fût peu eſtimable en toute autre choſe, il ſeroit au moins plus populaire que Dion & plus ſoûmis

Heraclide propoſe d'élire Dion Généraliſſime ſur terre & ſur mer.

Cette propoſition eſt rejettée par les mariniers & par les gens de métier.

pieu.] Ἵνα κόψαντας τάφρον. Cet endroit a été ſuſpect à quelques Interpretes ſur ce que τάφρος ne ſignifie pas un *pieu*, mais un *foſſé*, & ils liſoient σαυσὸν, ce qui eſt rendu très-vraiſemblable par le mot qui ſuit, ἅλωσιν ἀποσαυρώσας. Autrefois j'avois cru qu'il falloit ſuppléer & corriger le texte, & que Plutarque avoit écrit ἵνα κόψαντας σκόλοπα τάφρᾳ ἐγγὺς καταβάλωσιν. *D'aller couper chacun un pieu & de l'apporter au pied du foſſé.*

Leur raiſon.

aux volontez du peuple, s'y oppoſa de tout ſon pouvoir, & Dion ſe relâcha en cela pour l'amour d'elle, & remit à Heraclide le commandement général ſur mer. Mais il les offenſa d'un autre côté très-griévement, car il empêcha le partage qu'ils vouloient faire des terres & des maiſons, & caſſa & annulla tout ce qui avoit été ordonné ſur cette matiere.

Dion remet à Heraclide le commandement ſur mer.

Il empêche le partage des terres.

Heraclide recommence ſes cabales contre Dion.

De là Heraclide tira un nouveau prétexte de recommencer ſes menées & ſes cabales; pendant le ſéjour qu'il fit à Meſſine il paſſoit les jours à pratiquer & à flatter les matelots & les ſoldats qu'il avoit menez avec lui & à les irriter contre Dion, qu'il accuſoit de vouloir uſurper la Tyrannie, & cependant il traitoit ſous main avec Denys par le moyen d'un Spartiate nommé Pharax. Les plus conſidérables des Syracuſains s'en étant doutez, il y eut dans le camp une ſédition qui cauſa dans Syracuſe une ſi grande diſette de vivres que Dion ne ſçavoit que devenir, & qu'il s'entendoit blâmer de tous ſes amis d'avoir ainſi fortifié & élevé contre lui-même un homme auſſi intraitable & auſſi méchant qu'Heraclide & entierement corrompu par l'envie & par l'ambition.

Pharax Spartiate, ami de Denys.

Sédition du camp qui cauſe la diſette dans Syracuſe.

Pharax étoit campé avec un corps de troupes ſous la ville de Neapolis dans les terres d'Agrigente. Dion ſe mit en campagne à la tête des Syracuſains, mais il differoit tous les jours de l'attaquer attendant une occaſion plus favorable. Sur cela Heraclide & ſes matelots ſe mirent à crier *que Dion*

ne vouloit point terminer cette guerre par une bataille, mais la faire durer pour commander plus long-tems. Cela alla ſi avant qu'il fut forcé de donner la bataille, & il la perdit. Il eſt vrai que la déroute ne fut pas grande & que le déſordre des troupes de Dion vint plus de leur meſintelligence, que de la valeur de leurs ennemis. Dion ſe préparoit à en venir à un ſecond combat, & il diſpoſoit & rangeoit déja ſes troupes, les animant & les encourageant par ſes diſcours. Mais à l'entrée de la nuit on vint l'avertir qu'Heraclide avoit mis à la voile avec toute ſa flotte & qu'il alloit à Syracuſe, réſolu de s'emparer de la ville, & de lui en défendre l'entrée.

Dion forcé de donner la bataille, & il eſt battu.

Sur le moment il choiſit dans ſa Cavalerie ce qu'il avoit de meilleur & de plus déterminé, & marcha toute la nuit avec tant de diligence que le lendemain ſur la troiſiéme heure du jour il arriva aux portes de Syracuſe, après avoir fait une marche de ſept cent ſtades. Heraclide voyant que tous les efforts qu'il avoit faits pour le dévancer avec ſa flotte, avoient été inutiles, & qu'il étoit demeuré derriere, retourna ſur ſes pas, & errant çà & là ſans tenir de route certaine & ſans avoir aucun but, il rencontra par hazard Geſyle le Spartiate qui lui dit qu'il étoit envoyé de Lace-

Vingt-huit lieuës.

Geſyle Spartiate ſe dit envoyé de Lacedemone, pour commander les Siciliens.

Après avoir fait une marche de ſept cent ſtades.] Sept cent ſtades font 87500. pas; cela feroit vingt huit lieuës, à vingt-cinq ſtades par lieuë, & quand on mettroit quatre mille pas pour une lieuë, ce ſeroit toûjours près de vingt-deux lieuës. Je laiſſe à juger aux gens de guerre, ſi depuis l'entrée de la nuit juſqu'à neuf heures du matin la Cavalerie peut faire une ſi longue traite.

Heraclide envoye ordre à Syracuſe de recevoir Geſyle pour Général.

démone pour commander en chef les Siciliens dans cette guerre, comme avoit fait autrefois Gylippe. Heraclide le reçut donc avec beaucoup de joye, & ſe l'attachant, pour ainſi dire, comme un préſervatif contre Dion, il le montra en pompe aux alliez, & envoya un heraut à Syracuſe porter l'ordre *de recevoir ce Spartiate pour Capitaine Général des Citoyens.* Dion répondit *que Syracuſe avoit aſſez de Généraux, & que ſi les affaires en demandoient néceſſairement un de Sparte, ce ſeroit lui-même que cela regarderoit, les Spartiates l'ayant honoré du droit de bourgeoiſie.*

Réponſe de Dion au heraut d'Heraclide.

Sur cette réponſe Geſyle renonça à la Charge de Général, & ayant fait voile vers Syracuſe il alla trouver Dion, & moyenna le raccommodement d'Heraclide avec lui, ſous les ſermens les plus forts & les aſſûrances les plus grandes qu'Heraclide donna de ſa ſoûmiſſion & de ſon obéïſſance, ſermens auſquels Geſyle intervint, & qu'il ſcella en jurant lui-même qu'il vengeroit Dion & qu'il puniroit Heraclide, ſi jamais il lui arrivoit d'attenter contre Dion & de violer la foi jurée.

Geſyle raccommode Heraclide avec Dion.

Les Syracuſains congédient leurs troupes de mer.

Dès ce moment les Syracuſains congedierent leurs troupes de mer, car outre qu'ils n'en avoient plus beſoin, c'étoit un grand ſujet de dépenſe & une occaſion continuelle aux Commandans d'exciter des ſéditions. Et ils continuerent le ſiege de la Citadelle en rebâtiſſant la muraille qui avoit été abattuë.

Comme perſonne ne venoit au ſecours des aſſiegez, que le pain commençoit à leur manquer, & que les ſoldats devenoient mutins & n'obſervoient plus de diſcipline, le fils de Denys deſeſpérant de ſes affaires, fit une capitulation avec Dion par laquelle il lui remit la Citadelle avec toutes les armes & toutes les autres proviſions de guerre, prit ſa mere & ſes ſœurs, remplit cinq galeres de ſes effets & de ſes gens & alla trouver ſon pere, car Dion lui donnoit tout moyen de ſe retirer en ſûreté. Il n'y eut perſonne dans toute la ville de Syracuſe qui ne voulût repaître ſes yeux de l'agréable ſpectacle de ce départ, & ſi quelques-uns y manquoient par hazard, les autres ne manquoient pas de les appeller & de les gronder même de ce qu'ils ne venoient pas ſolemniſer un ſi beau jour, & voir le ſoleil levant éclairer de ſes rayons la liberté de Syracuſe. Car ſi encore aujourd'hui la fuite de Denys paſſe pour un des plus grands & des plus ſignalez exemples de l'inſtabilité de la Fortune, quelle grande joye ne dûrent point avoir, & de quels ſentimens de fierté ne dûrent pas être animez ceux qui le chaſſerent, & qui avec ſi peu de moyens & de forces ruinerent la plus grande des Tyrannies qui aïent jamais été.

Apollocrate, fils de Denys, capitule & remet la Citadelle à Dion.

Il s'embarque avec ſa mere & ſes ſœurs, & va trouver ſon pere.

Apollocrate ayant fait voile, & Dion marchant pour entrer dans la Citadelle, les femmes qui y étoient n'eurent pas la patience de l'attendre, elles ſortirent au devant de lui juſqu'aux

Dion s'avance vers la Citadelle.

Il rencontre à l'entrée ſa Sœur, ſon fils & ſa femme Arete.

portes. Ariſtomaque menoit avec elle le fils de Dion; & Arete marchoit après elle fondant en larmes & ne ſçachant comment elle devoit ſaluer ſon mari & lui parler après avoir été mariée à un autre. Dion embraſſa d'abord ſa ſœur & enſuite ſon fils. Alors Ariſtomaque lui préſentant Arete; *Dion*, lui dit-elle, *nous avons été toûjours malheureuſes pendant que vous avez été en exil. Mais aujourd'hui que vous êtes revenu & que vous avez vaincu, vous avez ôté de-deſſus nous cet opprobre de ſervitude, & vous avez diſſipé nos miſeres & nos triſteſſes, tellement que nous oſons lever les yeux, excepté cette pauvre infortunée toute ſeule, que j'ai eu la douleur, miſerable que je ſuis, de voir marier à un autre pendant votre vie malgré ſes larmes & ſes ſoupirs. Puis donc que la Fortune vous fait le maître de nôtre deſtinée, comment prenez-vous cette dure néceſſité où elle a été aſſujettie? Vous ſaluera-t'elle comme ſon oncle? vous embraſſera-t'elle comme ſon mari?* Ariſtomaque ayant ainſi parlé, Dion le viſage baigné de pleurs, embraſſa tendrement ſa femme, lui remit entre les mains ſon fils, & lui ordonna d'aller dans la maiſon où il habitoit, parce qu'il avoit rendu aux Syracuſains leur Citadelle.

Beau diſcours d'Ariſtomaque à Dion.

Dion eut la modeſtie de ne pas prendre la Citadelle pour ſon habitation.

Amiot s'eſt fort trompé ici en traduiſant, *ayant mis le château en ſa puiſſance.*

Magnanimité & généroſité de Dion.

Après ce grand ſuccès il ne voulut point jouir de ſa fortune préſente avant que d'avoir rendu graces à ſes amis, comblé de préſens les Alliez de Syracuſe, & diſtribué ſur tout aux Citoyens qu'il connoiſſoit, & aux ſoldats étrangers une partie du profit & de l'honneur qu'ils méritoient,

portant en cela ſa généroſité & ſa magnanimité au-delà de ſes forces & de ſa puiſſance, ſe traitant d'ailleurs lui-même fort ſimplement & fort modeſtement, & ſe contentant des choſes les plus communes, & qui tomboient les premieres ſous ſa main. Cela le rendoit l'admiration de tout le monde, car on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer que lorſque non ſeulement la Sicile, mais Carthage & la Grece entiere avoient les yeux ſur lui, étoient les témoins de ſes proſperitez, & le regardoient comme celui de tous les Capitaines dont la valeur & la fortune étoient les plus généralement reconnuës & les plus éclatantes, il fût cependant auſſi modeſte dans ſes habits, dans ſon équipage, & dans ſa table, que s'il eût vêcu dans l'Académie avec Platon, & non pas avec des gens de guerre, avec des Officiers & des ſoldats, qui regardent les débauches, les plaiſirs & les voluptez comme des conſolations néceſſaires pour adoucir les fatigues & les travaux qu'ils eſſuyent, & les dangers auſquels ils ſont expoſez. Auſſi Platon lui écrivoit que *la terre entiere n'avoit les yeux attachez que ſur lui ſeul.* Pour lui il n'avoit les ſiens attachez que ſur un ſeul petit endroit d'une ſeule ville, ſur l'Académie, & il ne reconnoiſſoit d'au-

Sa ſimplicité & ſa modeſtie.

Les gens de guerre regardent les plaiſirs & les voluptez comme des conſolations néceſſaires à leur état.

Dion au milieu de ſa gloire n'avoit les yeux attachez que ſur l'Académie.

Pour lui il n'avoit les ſiens attachez que ſur un ſeul petit endroit d'une ſeule ville, ſur l'académie.] Avec quel art Plutarque releve la ſageſſe de Dion. Pendant que toute la terre a les yeux attachez ſur lui, il n'eſt point touché de cette admiration générale, & n'a les ſiens attachez que ſur l'Académie, ſur cette école de ſageſſe & de vertu.

tres ſpectateurs, ni d'autres Juges que ſes Philoſophes, qui n'admiroient ni ſes actions, ni ſon courage, ni ſa victoire, mais qui regardoient ſeulement s'il uſeroit avec ſageſſe & avec moderation de ſa fortune, & s'il ſe montreroit temperant & modeſte dans de ſi grands ſuccès.

Les ſeules choſes que les Philoſophes Académiciens eſtiment & admirent.

Quant à la gravité & à la fierté dont il étoit dans le commerce, & à l'inflexible ſeverité avec laquelle il traitoit le peuple, il ſe piqua de n'en rien relâcher, quoique ſes affaires demandaſſent ſouvent quelque ſorte de politeſſe, de douceur & de grace, & que Platon l'en grondât ſouvent, & qu'il lui écrivît, comme nous l'avons déja vû, que *la fierté habite avec la ſolitude.* Mais il paroît que ſon naturel étoit entiérement éloigné des attraits de l'inſinuation & de la perſuaſion & d'ailleurs il vouloit corriger & ramener les Syracuſains gâtez & corrompus par ces ſortes de flatteries, car Heraclide ſe remit encore à flatter & à careſſer le peuple. Premieremet Dion l'ayant envoyé appeller au Conſeil, il manda qu'il n'iroit point, & qu'étant ſimple particulier, il ſe trouveroit à l'Aſſemblée avec ſes Citoyens quand elle ſeroit convoquée. Enſuite il fit un crime à Dion

Dion ne rabat rien de ſa gravité & de ſa fierté.

Platon grondoit ſouvent Dion de ſa fierté.

Solitude compagne inſéparable de la fierté.

Heraclide recommence ſes pratiques.

Il refuſe d'aller au Conſeil.

Premierement, Dion l'ayant envoyé appeller au Conſeil, il manda qu'il n'iroit point, & qu'étant ſimple particulier, il ſe trouveroit à l'Aſſemblée.) Par cette réponſe Heraclide faiſoit ſa cour au peuple; il refuſe d'aller au Conſeil, parce que ce Conſeil étoit la marque de l'Ariſtocratie. Et il dit qu'il ira à l'Aſſemblée, parce que c'étoit la marque de la Democratie, qu'Heraclide vouloit rétablir.

de

de n'avoir pas rasé la Citadelle, & d'avoir empêche le peuple, qui vouloit aller ouvrir le tombeau de Denys, en tirer le cadavre, & le jetter dehors, & d'avoir fait venir de Corinthe des gens qui l'aidassent de leurs conseils & qui gouvernassent avec lui, dédaignant de se servir de ses Citoyens. *Accusations d'Heraclide contre Dion.*

En effet Dion avoit appellé des Corinthiens, dans l'esperance que par leur secours il viendroit plus facilement à bout d'introduire la forme de Gouvernement qu'il avoit imaginée. Car il se proposoit d'empêcher absolument cette Democratie pure, qu'il regardoit, non comme un Gouvernement, mais plûtôt, selon Platon, comme une foire & comme un encan de toutes sortes de Gouvernements, où l'on n'avoit qu'à choisir, & d'établir un Gouvernement composé de celui de Lacedémone & de celui de Crete, tous deux mêlez de la Royauté & de la Democratie, où l'Aristocratie domineroit toûjours, & décideroit *Democratie pure, une foire de Gouvernements de toute espece.* *Gouvernements de Lacedémone & de Crete mêlez de Royauté & de Democratie.*

Mais plûtôt, selon Platon, comme une foire & comme un encan de toutes sortes de Gouvernements, où l'on n'avoit qu'à choisir.) Le passage de Platon, que Plutarque a en vûë, est du VIII. Liv. de la Republ. tom. 2. pag. 557. où ce Philosophe fait voir que dans la pure Democratie chacun vit à sa guise avec une entiere licence. Et comme les femmes & les enfans aiment les habits variez de toutes sortes de couleurs, il y a aussi des gens qui trouvent cette sorte de Gouvernement le plus admirable. C'est là qu'il faut chercher une forme de Gouvernement, puisque celui-là les embrasse tous. En effet quand on arrive dans un état Democratique, on peut choisir le Gouvernement qui plaît davantage, comme étant arrivé à une foire & à un encan de Gouvernemens. ὥσπερ εἰς πανηγύριν ἀφικομένῳ πολιτειῶν.

ſur tout des plus grandes affaires. Et il voyoit que le gouvernement des Corinthiens penchoit plus vers l'Oligarchie, & que les affaires principales ne s'y décidoient point par les ſuffrages du peuple, & comme il prévoyoit qu'Heraclide s'oppoſeroit à ſon deſſein, & qu'il le connoiſſoit d'ailleurs homme turbulent, brouillon, leger & ſéditieux, il lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêché de le tuer, & leur permit de le faire. Ils allerent donc dans ſa maiſon où ils le tuerent. Les Syracuſains furent fort affligez de ſa mort; mais comme Dion lui fit des funerailles magnifiques, qu'il ſuivit ſon convoi avec toute ſon armée, & qu'enſuite il harangua le peuple, ils s'appaiſerent & lui pardonnerent ce meurtre, perſuadez qu'il n'étoit pas poſſible que la ville n'eût été continuellement agitée de troubles & de ſéditions tant qu'Heraclide & Dion auroient gouverné enſemble.

Dion conſent au meurtre d'Heraclide.

Il lui fait des funerailles magnifiques.

Il y avoit un compagnon de Dion nommé Callippus, qui étoit d'Athenes, & dont Platon

Callippus Athenien, comment Dion

Il lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêché de le tuer, & leur permit de le faire.) Je ſçai qu'il y a des Politiques, qui ſur le caractére de cet Heraclide, après tout ce que Dion avoit fait pour lui, & ſur la ſituation où les affaires étoient alors, décideront qu'il étoit permis à Dion de le faire tuer & de ſe délivrer enfin d'un obſtacle éternel au bien qu'il vouloit procurer à Syracuſe; mais je ſçai auſſi que c'eſt une politique très-mondaine & très-oppoſée à la vérité, & qu'il n'eſt jamais permis de tuer ſans aucune forme de juſtice. Il ne faut d'autre juge ſur cette matiere que la conſcience même de Dion, que Plutarque va bien-tôt nous repréſenter bourrelée pour ce meurtre.

assûre que la connoissance que Dion avoit faite avec lui, n'étoit point venuë de l'étude de la Philosophie, mais qu'elle étoit née du commerce du monde, comme cela est assez ordinaire, pour s'être rencontré souvent avec lui au théatre, aux sacrifices, pour avoir été initié sous sa conduite aux mysteres, & pour avoir été des mêmes plaisirs. Ce Callippus avoit fait la guerre avec lui & avoit acquis beaucoup de réputation par son courage, jusques-là que de tous ses amis il fut le premier qui entra l'épée à la main dans Syracuse couronné d'un chapeau de fleurs, & il s'étoit distingué dans tous les combats où il s'étoit trouvé. Mais la guerre ayant emporté les plus considérables & les plus braves des amis de Dion, & Heraclide ayant été tué, ce Callippus vit que le peuple de Syracuse manquoit de chef, & que les soldats mêmes de Dion jettoient les yeux sur lui pour le mettre à leur tête. Alors devenu le plus scelerat de tous les hommes, & se flattant que la Sicile seroit le prix du meurtre de son hôte & de son ami, & comme quelques-uns l'assûrent, ayant encore reçu des ennemis trente talents pour récompense de cette action abominable, il corrompit & aposta contre Dion quelques soldats étrangers; & voici comment il se prit à ourdir cette trame très-pernicieuse & très-maligne: Tous les jours il alloit rapporter à Dion des choses que les soldats avoient dites contre lui, soit qu'ils les eussent ditesvéritablement, ou qu'il

avoit fait connoissance avec lui.

Ce sont les propres termes de Platon dans sa VII. Lettre.

Callippus avoit acquis une grande reputation de courage.

Il entreprend de tuer Dion pour se mettre à sa place.

Trente mille écus.

Les moyens qu'il prit pour exécuter son dessein.

les eût inventées lui-même. Par ce moyen il gagna tellement la confiance de Dion, & se procura une si grande licence qu'il pouvoit aller parler secretement, à qui il vouloit, & dire en liberté tout ce qu'il lui plaisoit d'imaginer contre Dion, qui lui en donnoit l'ordre lui-même, afin qu'aucun de ceux qui étoient mal intentionnez & qui avoient pour lui quelque haine secrete, ne pût lui être caché. Il arriva de-là d'un côté que Callippus connut bien-tôt ceux qui avoient mauvaise volonté, & qui conservoient dans le cœur quelque venin, & qu'il lui fut facile de les ameuter; & de l'autre que si quelqu'un rejettoit ses avances & alloit découvrir à Dion que Callippus avoit voulu le tenter & l'avoit sollicité contre son service, Dion n'en étoit ni émû, ni fâché, dans la pensée que Callippus ne faisoit en cela qu'exécuter ses ordres.

Fantôme horrible qui se présente à Dion.

Quand cette trahison fut déja toute formée & toute prête à éclater, il se présenta à Dion un grand fantôme très-monstrueux. Il étoit assis sur le soir dans un portique de sa maison, enseveli dans ses profondes pensées. Tout d'un coup il entendit un bruit sourd à l'autre bout du portique, & ayant jetté ses regards de ce côté-là, car il y avoit encore assez de jour, il apperçut une grande femme qui par son visage & par ses habits ressembloit parfaitement à une des Furies, telles qu'on les représente sur les théatres, & qui avec un grand balai balayoit toute la maison. Etonné

& effrayé de ce ſpectre, il envoya querir ſes amis, leur raconta la viſion qu'il avoit euë, & les pria de demeurer & de paſſer la nuit avec lui, parce qu'il étoit entierement troublé & hors de lui-même, & qu'il craignoit que ce fantôme ne vînt encore ſe préſenter devant lui quand il ſeroit ſeul; mais cela n'arriva point.

Dion prie ſes amis de paſſer la nuit avec lui, à cauſe de la frayeur que lui avoit cauſé ce ſpectre.

Quelques jours après ſon fils, qui entroit déja dans l'âge de l'adoleſcence, pour quelque chagrin & quelque emportement, dont le ſujet étoit leger & puerile, ſe précipita du toit la tête la premiere & ſe tua. Cette calamité de Dion, bien loin d'adoucir & de retenir Callippus, l'obligea à ſe hâter d'exécuter ſa trahiſon. Il fit courir un bruit parmi les Syracuſains que Dion ſe voyant ſans enfans, avoit reſolu d'appeller le fils de Denys, Apollocrate, pour le faire ſon héritier, parce

Le fils de Dion ſe précipite du toit & ſe tuë.

Calomnie de Callippus contre Dion.

Et les pria de demeurer & de paſſer la nuit avec lui, parce qu'il étoit entierement troublé & hors de lui-même.) Je ne ſuis pas ſurpris que Dion ait vû un fantôme, car l'imagination d'un homme atrabilaire, comme Dion, pouvoit fort bien lui préſenter un de ces objets terribles. Mais comment un homme de courage comme lui en eſt-il ſi effrayé, qu'il prie ſes amis de demeurer & de paſſer la nuit avec lui? Ce n'eſt pas faute de courage que Dion retient ſes amis, mais c'eſt qu'il ne veut pas s'expoſer à voir encore cet objet funeſte. Car ces fantômes ne ſe préſentent point en ſi bonne compagnie, ils ne paroiſſent à un homme que lorſqu'il eſt ſeul.

Quelques jours après ſon fils, qui entroit déja dans l'âge de l'adoleſcence .... ſe précipita du toit la tête la premiere & ſe tua.] Plutarque rapporte cet accident comme l'explication du ſpectre. Cette Furie, qui balayoit ſa maiſon, commence à la balayer en précipitant ſon fils dans le tombeau.

Dont le ſujet étoit leger & puerile.) Les mots du texte καὶ παιδιὰν ἀπαρχὴν λαβόντος ſont corrompus. Il faut lire comme dans un mſ. ᾧ παιδικῶν ἀρχὴν λαβόντος.

qu'il étoit couſin germain de ſa femme & ſon petit neveu, fils de la fille de ſa ſœur.

Dion avoit des indices des pratiques de Callippus.

Déja Dion, ſa ſœur & ſa femme commençoient à avoir quelques ſoupçons des pratiques de Callippus, & de tous côtez il leur en venoit des indices. Mais Dion, comme cela eſt vraiſemblable, fâché de ce qu'il avoit fait contre Heraclide, ayant ſur le cœur ce meurtre, qu'il regardoit comme un tache horrible à ſa vie & à toutes ſes grandes actions, & en étant bourrelé, dit qu'il aimoit mieux mourir mille fois, & tendre le cou à quiconque voudroit le tuer, que de vivre obligé tous les jours de ſe précautionner, non ſeulement contre ſes ennemis, mais encore contre ſes amis. Et Callippus voyant que ces femmes faiſoient une recherche exacte du fait dont on les avoit adverties, & craignant qu'elles ne vinſſent à l'averer, alla les trouver fondant en larmes, leur proteſtant qu'il n'en étoit rien, & leur diſant qu'il étoit prêt de leur en donner toutes les aſſûrances qu'elles pourroient déſirer.

Dion bourrelé du meurtre d'Heraclide.

Callippus détruit les ſoupçons qu'on avoit contre lui.

Le grand ſerment, & quel il étoit.

Elles lui demanderent qu'il fît ce qu'on appelle le grand ſerment. Et voici quel il eſt : Celui qui doit aſſurer quelque choſe par ce ſerment deſcend dans le temple des Déeſſes Theſmophores. Là après certains ſacrifices, il met ſur lui la mante de pourpre de la Déeſſe Proſerpine, & tenant une torche allumée il prononce les paroles du ſerment. Callippus ayant fait toute cette cérémonie & prêté ce ſerment redoutable, ſe mocqua ſi

De Cerès & de Proſerpine.

visiblement de ces Déesses qu'il attendit la fête de celle par laquelle il avoit juré, & qu'il commit ce meurtre le propre jour de Proserpine, non que ce jour ajoûte peut-être rien à son crime, car la Déesse n'auroit pas été moins offensée de son impieté en quelque jour qu'il l'eût commise, & qu'il eût tué Dion, vû même qu'il lui avoit servi d'introducteur aux saints mysteres, & qu'il l'avoit initié.

Le jour de fête n'ajoûte rien au crime, par rapport à la Divinité.

Circonstance qui aggrave le crime de Callippus.

Il y avoit plusieurs complices de la conjuration, & ce jour-là comme Dion étoit assis dans une chambre basse où il y avoit plusieurs lits, ayant avec lui bon nombre de ses amis, les conjurez

Non que ce jour ajoûte peut-être rien à son crime, car la Déesse n'auroit pas été moins offensée.] Amiot a très-mal traduit cet endroit, *non que je pense qu'il eût expressément choisi ce jour-là, sçachant très-bien qu'il offensoit & péchoit toûjours contre elle en quelque jour qu'il eût tué son confrere.* Il y a là deux fautes considérables, l'une en ce qu'il contredit ce que Plutarque vient de dire que Callippus attendit la fête de Proserpine pour exécuter son crime, *il se mocqua si visiblement de ces Déesses qu'il attendit la fête de celle par laquelle il avoit juré.* Et l'autre, en ce qu'il attribuë à ce scelerat des réflexions qui ne lui entrerent nullement dans la pensée & qui sont contraires à ce qu'on vient de lire qu'il se mocquoit de ces Déesses visiblement. Ces paroles sont un jugement que Plutarque fait lui-même sur cette action impie. Le jour au fond n'ajoûte rien à un crime, & Dieu en est également offensé en quelque jour qu'on le commette. Cela est très-vrai. Cependant on peut dire que la malice & l'impieté sont plus marquées, & plus consommées dans celui qui pour commettre un crime, attend un des plus saints jours & qui profane la sainteté des mysteres.

Dion étoit assis dans une chambre basse où il y avoit plusieurs lits.) Je suis persuadé que cette chambre étoit la salle à manger, & que ces lits étoient les lits sur lesquels on mangeoit, car la coûtume de manger couché étoit fort ancienne en Grece. Et les Siciliens avoient pu la prendre des Romains.

environnerent ſa maiſon ; les uns occuperent les portes, les autres ſe mirent devant les fenêtres, & ceux qui devoient mettre les mains ſur lui & faire le coup, c'étoient des ſoldats Zacynthiens, entrerent dans la chambre en ſimple tunique & ſans épée. En même-tems ceux de déhors tirerent la porte ſur eux, afin que perſonne ne pût entrer ni ſortir. Ces ſoldats ſe jetterent ſur lui & firent tous leurs efforts pour l'étouffer; n'en pouvant venir à bout, ils demanderent une épée. Perſonne du dedans n'oſa ouvrir la porte, quoique Dion eût avec lui pluſieurs de ſes amis, mais chacun eſperant que s'il le laiſſoit tuer, il ſauveroit ſa vie, aucun n'oſa le ſecourir. Les meurtriers furent aſſez long-tems à attendre en cet état ſans rien faire ; enfin un certain Lycon de Syracuſe donna par la fenêtre à un de ces Zacynthiens un poignard avec lequel ils égorgerent comme une victime Dion, qu'ils tenoient depuis long-tems entre leurs mains, & qui étoit dans des tranſes mortelles.

Meurtre éxécuté d'une maniere bien ſinguliere.

Dion tué au milieu de ſes amis, ſans qu'aucun oſe le ſecourir.

Après cette ſanglante exécution ils mirent en priſon ſa ſœur & ſa femme, qui étoit groſſe. Cette pauvre femme fit miſerablement ſes couches dans cette priſon, & mit au monde un fils, qu'elles reſolurent même de nourrir après avoir gagné les gardes, qui ne furent pas bien difficiles, parce que Callippus ſe trouvoit déja embarraſſé dans beaucoup d'affaires.

La ſœur & la femme de Dion miſes en priſon, & la femme y accouche d'un fils.

Amiot a ajoûté fort mal *plûtôt que d'en faire autre choſe.* Il n'a pas entendu le texte.

D'abord après le meurtre de Dion, Callippus fut

fut quelque tems dans une fortune éclatante, & tint Syracuſe ſous ſa main. Il écrivit même à la ville d'Athenes, qui de toutes les villes étoit celle, qu'après les Dieux immortels il devoit le plus reſpecter & redouter, s'étant ſouillé d'un ſi grand crime. Mais ſur cette ville il me ſemble qu'on a parlé fort bien, & fort véritablement quand on a dit *que les gens de bien qu'elle portoit, l'étoient au ſuprême dégré, & que les méchants y étoient ſouverainement méchants*, comme ce même terroir porte le plus excellent miel & la ciguë la plus prompte & la plus preſente. Mais Callippus ne fut pas long-tems un reproche contre la Fortune & les Dieux, comme s'ils ſouffroient paiſiblement & ſans indignation qu'un homme ſe fût élevé à une ſi grande puiſſance par un crime ſi déteſtable & ſi impie, il en porta ſi bien la peine qu'il méritoit, car étant parti avec des troupes pour ſe rendre maître de Catane, il perdit Syracuſe. Et ſur cela on rapporte qu'il dit qu'*ayant perdu une groſſe ville, il avoit pris une râpe à râper du fromage.* Il alla enſuite attaquer Meſſine où il perdit beaucoup de monde, & particulierement tous les ſoldats Zacynthiens, qui avoient tué Dion. N'y ayant donc dans toute la Sicile aucune ville qui voulût le recevoir, mais toutes le haïſſant & le chaſſant comme un

Fortune éclatante de Callippus pendant quelque tems.

Grand éloge d'Athenes.

A Athenes les bons y ſont ſouverainement bons, & les méchants ſouverainement méchants.

Callippus ne fut pas long-tems un reproche contre les Dieux.

Cappillus prend Catane, & perd Syracuſe.

Mot qu'il dit ſur cela.

Tous les ſoldats Zacynthiens qui avoient tué Dion, periſſent au ſiege de Meſſine.

Qu'ayant perdu une groſſe ville, il avoit pris une râpe à râper du fromage.) Cette râpe s'appelloit τυρον, mais les petites gens au lieu de τυρον diſoient κατανη. Callippus faiſoit donc alluſion à ce mot κατανη, qui étoit dans la bouche du peuple. C'eſt ce qu'il eſt impoſſible de faire ſentir en notre Langue.

ſcelerat, il ſe rerira à Rhege, où il vécut fort pauvrement ayant beaucoup de peine à nourrir & à entretenir les ſoldats qu'il avoit menez. Enfin il fut aſſaſſiné par Leptines & par Polyperchon, & l'on prétend même que ce fut avec le même poignard dont on s'étoit ſervi pour aſſaſſiner Dion, car on le reconnut à ſa taille, il étoit court comme les dagues de Sparte, & à la beauté de l'ouvrage, car il étoit d'un travail recherché & exquis. Voilà quelle fut la punition que Callippus reçut de ſon horrible crime.

Callippus aſſaſſiné par Leptines & par Polyperchon.

Pour Ariſtomaque & Arete, dès qu'elles furent ſorties de priſon, Icetes de Syracuſe, qui étoit un des amis de Dion, les prit chez lui & en eut d'abord un très-grand ſoin avec une fidélité & une généroſité qui auroient été toûjours propoſées en exemple s'il avoit perſeveré, mais enfin gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaiſſeau, & les ayant fait embarquer comme s'il les envoyoit au Peloponeſe, il donna ordre à ceux qui les menoient, de les tuer ſur la route, & de les jetter dans la mer. Il y a des auteurs qui écrivent qu'elles y furent jettées toutes vivantes, & le petit enfant avec elles. Cet Icetes ne fut pas long-tems ſans recevoir auſſi le châtiment de ſa

Fin malheureuſe de la ſœur & de la femme de Dion par l'infidelité d'Icetes.

Icetes puni par Timoleon.

Cet Icetes ne fut pas long-tems ſans recevoir auſſi le châtiment de ſa noire infidelité.] Cette ſeule vie nous fournit pluſieurs grands exemples de la punition reſervée aux crimes. Dion conſent au meurtre d'Heraclide, & il eſt tué lui-même bien-tôt après. Callippus fait aſſaſſiner Dion par des ſoldats Zacynthiens, tous ces ſoldats périſſent à un ſiege, & Callippus eſt aſſaſſiné à ſon

noire infidelité, car ayant été pris par Timoleon, il fut mis à mort; & les Syracusains, pour achever la vengeance de Dion, firent encore mourir les deux filles de ce traître, comme nous l'avons écrit en détail dans la vie de Timoleon.

Timoleon fait mourir aussi les deux filles de ce traître.

tour par Leptines & Polyperchon. Icetes fait périr Aristomaque & Arete avec son petit enfant, & il est bien-tôt après mis à mort par l'ordre de Timoleon, & les Syracusains font mourir ses deux filles, de sorte que toute la vengeance divine paroît là avec tout son éclat. Grande instruction pour les hommes qui ont du penchant au crime.

BRUTUS.

MARCUS BRUTUS, dont nous écrivons la vie, deſcendoit de ce Junius Brutus auquel les anciens Romains éleverent dans le Capitole au milieu des ſtatuës des Rois, une ſtatuë de bronze qui tenoit une épée nuë à la main, pour marquer qu'il avoit chaſſé de Rome les Tarquins avec beaucoup de vertu & de

Origine de Brutus du côté paternel.

Auquel les anciens Romains éleverent dans le Capitole au milieu des ſtatuës des Rois.) Les anciens Romains avoient donc dans le Capitole les ſtatuës des Rois. C'eſt-à-dire ſans doute des premiers Rois de Rome, & peut-être d'Albe. Ce paſſage eſt remarquable & ſingulier.

Naturel trop dur de Junius Brutus.

courage. Mais ce même Junius n'ayant pas eu ſoin d'adoucir par la raiſon ſon naturel trop dur, & l'ayant laiſſé ainſi dans ſa dureté comme le fer des épées, qui après avoir été battu tout ardent eſt trempé dans l'eau froide, & qui par-là eſt devenu d'une trempe qui reſiſte à tout, il ſe laiſſa emporter à tuer ſes propres fils par la même impetuoſité de colere qui l'avoit excité contre les Tyrans Au lieu que ce dernier, ayant cultivé ſes mœurs par l'étude des lettres, & par la raiſon dans le ſein de la Philoſophie, & ayant aiguiſé ſon naturel, qui étoit grave & doux, pour le rendre capable d'exécuter les plus grandes choſes, paroît avoir été merveilleuſement diſpoſé & par la nature & par l'éducation à tout ce qu'il y a de beau & d'honnête. De ſorte que ceux même qui le haïſſent le plus à cauſe de ſa conjuration contre Ceſar, s'il y a quelque choſe de grand dans cet exploit, ils l'attribuent à Brutus, & ce qu'il y a de plus odieux & de plus blâmable, ils le donnent à Caſſius, allié & ami particulier de Brutus, mais qui n'avoit les mœurs ni ſi ſimples, ni ſi pures.

Marcus Brutus avoit cultivé ſon naturel par l'étude des Lettres & de la Philoſophie.

Brutus haï à cauſe du meurtre de Ceſar.

Au lieu que ce dernier ayant cultivé ſes mœurs par l'étude des lettres, & par la raiſon dans le ſein de la Philoſophie.) Mais s'il eut ſi bien cultivé ſon naturel par la raiſon dans le ſein de la Philoſophie, auroit-il tué Ceſar? action horrible que la Philoſophie ne ſçauroit ni enſeigner, ni approuver.

De ſorte que ceux qui le haïſſent le plus à cauſe de ſa conjuration contre Ceſar.) Plutarque avouë donc que de ſon tems encore il y avoit des gens qui haïſſoient Brutus à cauſe de ſa conjuration contre Ceſar. Je ſuis perſuadé que cette haine a continué depuis, & qu'elle continuera dans tous les ſiecles.

Servilie mere de Brutus descendoit de cet ancien Servilius Ahala, qui voyant que Spurius Melius tendoit à usurper la Tyrannie, & excitoit des troubles & des séditions parmi le peuple, prit un poignard sous son bras, alla à la place, s'approcha de lui comme pour l'entretenir & pour lui parler de quelque affaire, & comme Spurius penchoit la tête pour l'entendre, il lui plongea son poignard dans le sein, & le tua. Cette origine du côté maternel est certaine & reconnuë de tout le monde.

Son origine du côté maternel.

V. Tit. Liv. IV. 14.

Quant à son origine du côté paternel, ceux, qui à cause du meurtre de Cesar se sont déclaré ses ennemis & ne perdent aucune occasion de lui donner des marques de leur haine, nient qu'il soit descendu de cet ancien Brurus qui chassa les Tarquins. Car ils soûtiennent qu'après que ce Brutus eut fait mourir ses enfans, sa race fut entierement éteinte, & ils disent qu'il étoit Plebeïen, descendu d'un Intendant de la maison de ce Brutus, & que ce n'étoit que depuis peu qu'il étoit parvenu aux charges & aux dignitez de la

Son origine du côté paternel contestée.

Amiot a obmis cette ligne mal à propos.

S'approcha de lui comme pour l'entretenir.] Tite-Live raconte cette histoire d'une maniere plus vraisemblable liv. IV. sect. 14. Et il y a des historiens qui assûrent que Servilius qui étoit alors Genéral de la Cavalerie, tua Melius par l'ordre du Dictateur Quintus Cincinnatus. Cela arriva près de 400. ans avant le meurtre de Cesar.

Nient qu'il soit descendu de cet ancien Brutus, qui chassa les Tarquins.) De ce nombre est Denis d'Halicarnasse, & qui ne le fait nullement par aucune haine contre Brutus. Il se fonde même sur l'autorité des historiens les plus exacts. On peut le voir liv. V.

Soutenuë par le Philoſophe Poſidonius, ſes preuves.

République. Mais le Philoſophe Poſidonius écrit qu'il n'y eut que deux fils de Brutus, qui étant hommes faits, furent mis à mort, comme l'hiſtoire le rapporte; qu'il en reſta un troiſiéme en bas âge, & que de cette branche deſcendoit Brutus. Pour le confirmer il rapporte qu'il y avoit encore de ſon tems des hommes conſidérables de cette famille auſquels on trouvoit beaucoup de reſſemblance avec les traits du viſage de la ſtatuë de cet ancien Brutus. En voilà aſſez ſur cet article.

Reſſemblance de ceux de cette famille, avec les ſtatuës de l'ancien Brutus.

Caton, le Philoſophe, étoit frere de Servilie, mere de Brutus.

Brutus épouſa la fille de Caton ſon oncle.

Il étoit inſtruit des ſentiments de toutes les Sectes, mais il s'attacha à celle de Platon.

Il fait ſon ami particulier du Philoſophe Ariſton, frere d'Antiochus.

Caton le Philoſophe étoit frere de Servilie, mere de Brutus, & ce fut celui que Brutus tâcha le plus d'imiter comme ſon oncle, qui devint même bien tôt ſon beau-pere, car Brutus épouſa ſa fille. De tous les Philoſophes Grecs il n'y en avoit aucun, pour dire cela en général, dont il ne connût les ſentimens & la doctrine, mais il s'attacha particulierement à la Secte de Platon. Il n'eut un grand goût, ni pour la nouvelle, ni pour la moyenne Académie, & s'appliqua entierement à l'ancienne. C'eſt pourquoi il eut bien toujours en ſinguliere eſtime Antiochus l'Aſcalonite, mais il fit ſon ami particulier & ſon commenſal de ſon frere Ariſton, qui véritablement étoit fort inferieur à beaucoup d'au-

Qu'il en reſta un troiſiéme en bas âge, & que de cette branche deſcendoit Brutus.) Il falloit bien qu'il y eût quelque ſorte de tradition qui parloit de ce troiſiéme fils, car autrement Brutus auroit-il prié Pomponius Atticus de faire ſa genéalogie?

tres

tres Philoſophes en ſçavoir & en éloquence, mais qui en douceur de mœurs, en ſageſſe & en bonne conduite le diſputoit aux plus excellens. Et pour Empylus, dont il fait lui-même mention dans ſes lettres, & dont ſes amis ont ſouvent parlé comme d'un homme qui vivoit avec lui dans ſa maiſon, c'étoit un Orateur célébre qui a laiſſé ſur le meurtre de Céſar un petit livre intitulé *Brutus*, & qui n'eſt pas un ouvrage mépriſable.

Empylus Orateur célébre.

Son livre ſur le meurtre de Ceſar.

Brutus étoit ſuffiſamment exercé dans la Langue Latine pour haranguer des ſoldats & pour plaider devant le peuple, mais il s'étoit particulierement attaché à la Langue Grecque, & on remarque dans ſes lettres qu'il affectoit ſur tout la briéveté Laconique & ſententieuſe, comme lorſque la guerre étant déja commencée il écrivit aux habitans de Pergame, *j'entends dire que vous avez donné de l'argent à Dolabella; ſi vous l'avez donné de votre bon gré, avouez que vous m'avez fait une grande injuſtice; & ſi c'eſt malgré vous, faites le voir en m'en donnant volontairement.*

Bretus s'étoit particulierement attaché à la Langue Grecque.

Il imitoit la briéveté ſententieuſe des Lacedemoniens.

Quelques-unes de ſes Lettres.

Une autre fois il écrivit aux Samiens: *vos déliberations ſont longues, & les effets fort lents, quelle penſez-vous donc qu'en ſera la fin?*

Dans une autre lettre qu'il leur écrivit au ſujet de ceux de Patare, il leur dit: *Les Xanthiens pour avoir refuſé d'uſer de ma clemence, ont fait de leur patrie leur tombeau par un effet de leur déſeſpoir. Et les Patareiens, pour s'être remis à ma diſcretion, ont conſer-*

vé leur liberté, & tous leurs privileges. Choisissez donc ou la sage conduite de ceux de Patare, ou le sort de ceux de Xanthe, cela dépend de vous.

Il accompagna son oncle Caton à l'expédition de Cypre.

Ptolemée Roi de Cypre s'empoisonne.

Etant encore fort jeune il accompagna Caton son oncle à l'expédition de Cypre où on l'envoya contre Ptolemée. Mais ce Prince s'étant fait mourir lui-même, Caton obligé de faire quelque séjour à Rhodes pour des affaires importantes, avoit envoyé un de ses amis nommé Caninius, pour veiller à la conservation & à la garde des richesses de Cypre, & craignant que ces trésors ne le tentassent, & qu'il ne pût s'empêcher d'en détourner quelque partie, il écrivit à Brutus de se rendre incessamment à Cypre de la Bithynie où il étoit resté malade, & où il étoit convalescent. Brutus fit ce voyage à contre-cœur, tant à cause de la honte qu'il avoit pour Caninius, qu'il voyoit indignement traité par Caton, que parce qu'il lui paroissoit que cet emploi d'aller regir tous ces biens, n'étoit ni honnête en lui-même, ni convenable à un jeune homme comme lui, qui n'avoit encore rien fait, & qui ne s'étoit appliqué qu'à l'étude des Lettres & de la Philosophie. Cependant il s'évertua & s'acquitta de cette commission avec tant de soin & d'exactitude qu'il mérita les louanges de Caton. Tous les effets de Ptolemée furent vendus, & il porta à Rome tout l'argent qui en revint.

Brutus envoyé de la Bithynie à Cypre par son oncle pour veiller à la conservation des richesses de cette Isle.

Il regarde cette commission comme indigne de lui.

Il la prit, & la maniere dont il s'en acquitta.

Il porte à Rome tout l'argent des effets du Roi Ptolemée.

Les affaires commencerent à se brouiller dans ce tems-là, Pompée & Cesar ayant pris les armes

l'un contre l'autre, & tout l'Empire ſe trouva diviſé. Dans cette conjoncture on ne doutoit pas que Brutus n'embraſſât le parti de Ceſar, d'autant plus que ſon pere avoit été tué par l'ordre de Pompée, mais préferant les interêts du public aux ſiens, & perſuadé que les raiſons que Pompée avoit de faire la guerre, étoient meilleures que celles de Céſar, il ſe joignit à lui. Juſques-là quand il l'avoit rencontré il n'avoit pas daigné lui parler, eſtimant que c'étoit une abomination que de parler au meurtrier de ſon pere. Mais alors ſe ſoûmettant à lui comme au chef de la République, il navigea en Sicile en qualité de Lieutenant de Seſtius, à qui étoit échu par ſort le Gouvernement de cette iſle. Mais comme il n'y avoit là aucune occaſion de faire de grandes actions, & que Pompée & Ceſar étoient déja en préſence avec leurs armées tout prêts à décider de l'Empire par un combat, il alla volontaire en Macédoine pour partager ce danger. Et l'on dit que lorſqu'il arriva au camp, Pompée qui étoit aſſis dans ſa tente, fut ſi ravi & ſi agréablement ſurpris de le voir, qu'il ſe leva & qu'il courut l'embraſſer devant tout le monde comme le perſonnage le plus conſidérable qu'il eût dans ſes

Il embraſſe le parti de Pompée, qui lui parut plus juſte, quoiqu'il eût fait tuer ſon pere.

Lieutenant de Seſtius en Sicile.

Il va volontaire en Macédoine pour ſe trouver à la bataille de Pharſale.

Honneurs que Pompée lui fait à ſon arrivée.

Mais préferant les interêts du public aux ſiens.] Voilà l'action d'un grand perſonnage. Il embraſſa le parti du meurtrier même de ſon pere, parce qu'il lui parut plus juſte que celui de Ceſar, & que c'étoit le chef de la République, au lieu que Ceſar en étoit l'ennemi. Les véritables hommes d'Etat n'ont d'autre interêt que celui de la patrie.

troupes. A l'armée tous les momens qu'il n'étoit point avec Pompée, il les passoit avec ses livres & à l'étude des lettres, non seulement pendant tout le tems qu'on étoit là sans rien faire, mais le jour même qui précéda la grande bataille de Pharsale.

Comment il employoit son tems à l'armée.

On étoit alors au cœur de l'Eté, il faisoit une chaleur étouffante, & on étoit campé dans des lieux marécageux. Les valets qui portoient la tente de Brutus, n'arriverent que tard, & quoiqu'il se fût extrémement fatigué en les attendant, il ne se baigna & ne se fit frotter d'huile que vers le midi, encore avec peine, & après avoir mangé un morceau, pendant que les autres dormoient ou qu'ils étoient occupez de ce qui arriveroit le lendemain, il demeura jusqu'au soir exposé au soleil, à écrire un abregé qu'il faisoit de l'histoire de Polybe. On dit que César ne l'oublia point en cette rencontre, & qu'il recommanda à tous ses Officiers de ne pas tuer Brutus dans le combat, mais de l'épargner, & s'il se rendoit volontairement à eux, de le lui amener, & que s'il s'opiniâtroit à combattre pour s'empêcher d'être pris, de le laisser aller & de ne lui

La veille de la bataille il fut tout le jour au grand soleil à continuer un abregé qu'il faisoit de Polybe.

César recommanda à ses Officiers de ne pas le tuer dans le combat.

A l'armée tous les moments qu'il n'étoit point avec Pompée, il les passoit avec ses livres & à l'étude des lettres.] Il seroit à souhaiter que les jeunes Officiers voulussent suivre cet exemple, & qu'ils passassent à la lecture des bons livres le tems qu'ils perdent en débauches ou en inutilitez. Leur esprit étant enrichi de bonnes choses, les fourniroit à leur courage dans les occasions, & chaque campagné passée de cette maniere en vaudroit plusieurs.

faire aucune violence. On prétend qu'il en usa ainsi pour faire plaisir à Servilie, mere de Brutus. Car étant encore fort jeune, il avoit eu quelque commerce de galanterie avec cette Dame, qui étoit devenuë éperdument amoureuse de lui. Et Brutus étant venu au monde dans le tems que cette passion étoit dans sa force, Cesar se persuada qu'il étoit son fils. On rapporte à ce propos qu'un jour qu'on traitoit dans le Senat des grandes & importantes affaires de Catilina, qui avoient pensé renverser Rome de fond en comble, Caton & Césai qui étoient présens & assis l'un près de l'autre, se trouvoient de different avis. Dans ce moment quelqu'un entra & rendit un billet à Cesar. Cesar se mit à le lire tout bas, & alors Caton, qui se défioit de lui, se mit à crier *que Cesar faisoit des choses horribles de recevoir jusques dans le Senat des avis & des lettres des ennemis de la République.* Sur cela il s'éleva un grand bruit. En mê-

César avoit été amoureux de Servilie, mere de Brutus.

Il croyoit que Brutus étoit son fils.

Plaisante avanture de Cesar & de Caton dans le Senat.

Car étant encore fort jeune, il avoit eu quelque commerce de galanterie avec cette Dame.] Cet amour n'étoit pas caché, car un jour Cesar lui fit présent d'une perle qu'il avoit achetée plus de cinq cent mille livres, & pendant les guerres civiles, il lui fit donner pour un morceau de pain, de grandes & belles terres, qui avoient été confisquées, & qu'il faisoit vendre publiquement, & c'est sur cela que Ciceron dit ce bon mot, car comme on s'étonnoit du vil prix pour lequel ces terres avoient été abandonnées à Servilie. *Quo melius*, inquit, *emptum sciatis, Tertia deducta est, & afin que vous sçachiez que le marché a été meilleur que vous ne pensez, la troisiéme a été renduë.* Car on disoit que Servilie livroit à Cesar sa fille *Tertia*, c'est-à-dire, sa troisiéme. La grace de ce mot ne sçauroit passer dans une autre langue, car *deducta est*, est un terme équivoque qui sert aux marchez, & à ces commerces infames qu'on n'ose nommer.

me-tems Ceſar donna à Caton la lettre telle qu'elle étoit, Caton la prit, & ayant vû que c'étoit une lettre laſcive que Servilie lui écrivoit, il la jetta à Ceſar en lui diſant, *Tien yvrogne*, & continua d'expoſer ſon opinion comme il avoit commencé. C'eſt ainſi que la paſſion de Servilie pour Ceſar étoit publique & connuë de tout le monde.

Caton appelle Ceſar yvrogne en plein Senat.

Après la défaite de Pharſale & la fuite de Pompée, ſon camp ayant été forcé, Brutus ſe ſauva par une des portes ſans être apperçu, & ſe jetta dans un lieu marécageux, plein d'une eau dormante, & tout rempli de roſeaux, où il ſe cacha, & la nuit il ſe ſauva à Lariſſe d'où il écrivit à Ceſar, qui fut ravi d'apprendre qu'il étoit ſauvé, & qui lui manda de venir le trouver. Quand il fut arrivé, non ſeulement il lui pardonna, mais il le retint auprès de lui, & il n'y eut pas un de ſes Courtiſans à qui il fît plus d'honneur & qui fût plus avant dans ſes bonnes graces.

Brutus ſe ſauve de la défaite de Pharſale.

Il écrit à Ceſar qui lui mande de venir le trouver.

Ceſar lui pardonne & le fait ſon favor.

Comme perſonne ne pouvoit lui dire où Pompée pouvoit s'enfuir, & que tout le monde étoit en doute, Céſar marchant ſeul avec Brutus le long d'un chemin, voulut ſçavoir ſur cela ſa penſée, & comme il lui parut par ſes raiſonnemens qu'il avoit mieux jugé de la fuite de Pompée que tous les autres, il ſe rendit à ſon opinion, & prit la route d'Egypte. Mais Pompée, qui effectivement s'étoit retiré en Egypte comme Brutus l'avoit conjecturé, trouva la mort dans les lieux

Brutus juge mieux que les autres de la route que Pompée avoit priſe.

mêmes où il cherchoit un asyle.

Brutus obtint aussi grace de Cesar pour Cassius, & parla aussi pour le Roi d'Afrique. Il est vrai qu'il fut accablé par le grand nombre, & par le poids des charges qui étoient contre lui, mais malgré tout cela il ne laissa pas par son éloquence de lui sauver une grande partie de son Royaume. Et l'on dit que lorsque Brutus plaida cette cause devant Cesar, il n'eut pas plûtôt commencé, que Cesar dit tout haut, *je ne sçai pas ce que veut ce jeune homme, mais tout ce qu'il veut, il le veut très-fortement.* En effet sa gravité ferme & constante ne se laissant jamais aller à rien accorder aux prieres & à la faveur, mais toûjours déterminée par la raison, se portoit d'un choix libre à tout ce qu'il y avoit de plus honnête & de plus loüable, & quand il avoit une fois pris son parti, il employoit tout ce qu'il avoit de vehemence & de force pour y réüssir, & il ne se rebutoit jamais qu'il ne fût venu à bout de son entrepriſe. Il étoit si éloigné de se laisser flatter & amadouer par les prieres in-

Il obtient grace pour Cassius.

Mot de Cesar sur Brutus qui plaidoit devant lui.

Caractére de Brutus.

Et parla aussi pour le Roi d'Afrique.) On ne lit nulle part que Brutus eût été obligé de plaider pour le Roi d'Afrique. Mais il est certain qu'il plaida pour le Roi Dejotarus. Et c'est dans cette occasion-là même que Cesar dit ce bon mot de Brutus; c'est Ciceron même qui le rapporte dans la 1. Lettre du XIV. liv. à Atticus. *De quo quidem ille ad quem diverti, Cæsarem solitum dicere, magni refert hic quid velit; sed quidquid volt, valde volt. Idque eum animadvertisse cum pro Dejotaro Nicææ dixerit, valde vehementer eum visum & libere dicere.* Il faut donc, ou que le passage de Plutarque soit corrompu, ou que ce soit une faute de sa mémoire, comme Victorius & Cruserius l'ont remarqué.

Il trouvoit la honte de refuſer une excuſe très-indigne d'un grand homme.

Mot de Brutus ſur ceux qui avoient honte de refuſer.

juſtes, & vaincre par l'impudente importunité des demandeurs, ce qu'on honore du nom de honte de refuſer, qu'il trouvoit cette défaite très-honteuſe à un grand homme, & qu'il diſoit ordinairement *que ceux, qui n'avoient jamais la force de rien refuſer, lui paroiſſoient avoir mal employé la fleur de leur jeuneſſe.*

Ceſar confie la Gaule Ciſalpine à Brutus.

Quand Ceſar fut ſur le point de paſſer en Afrique contre Caton & Scipion, il confia à Brutus toute la Gaule en deçà des Alpes pour le bonheur de cette Province. Car au lieu que toutes les autres Provinces, comme ſi elles euſſent été pays de conquête, ſe virent en proye à l'inſolence & à l'avarice des Gouverneurs à qui on les avoit confiées, Brutus fut au contraire pour celle-là un ſoulagement & une conſolation de tous ſes malheurs paſſez, & tout le bien qu'il y faiſoit, il le rapportoit à Ceſar, afin qu'on lui en eût toute l'obligation. De ſorte que quand Ceſar revint & qu'il traverſa l'Italie, il n'y eut point de ſpectacle ſi agréable pour lui, que de voir le bon état de ces villes, & Brutus qui ne travailloit qu'à lui faire honneur & qu'à augmenter ſa réputation, & qui s'attachoit à lui, & l'accompagnoit avec beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance.

La maniere dont il s'y conduiſit.

Il y avoit à Rome pluſieurs ſortes de Prétures, & il paroiſſoit que celle qui étoit de la plus grande dignité, & qu'on appelle *la Préture Urbaine*, ſeroit donnée à Brutus préferablement à Caſſius. Quelques-uns diſent qu'étant déja brouillez pour quelque

quelque autre ſujet, mais ſans éclat, la concurrence pour cette charge les porta d'autant plus facilement à une rupture, quoiqu'ils fuſſent alliez, car Caſſius evoit épouſé Junie, ſœur de Brutus. Mais d'autres prétendent que ce débat entre eux fut l'ouvrage de Ceſar, qui en ſécret avoit promis ſon appuy & ſa faveur à l'un & à l'autre. Leur querelle alla ſi avant, & ils ſe piquerent tellement tous deux qu'ils en vinrent à plaider leur cauſe, & à appuyer chacun leur droit. La vertu & la grande réputation de Brutus combattoient contre beaucoup de grands & de beaux exploits que Caſſius avoit faits contre les Parthes. Ceſar, après avoir entendu leurs raiſons & conſulté avec ſes amis, dit, *la cauſe de Caſſius eſt plus juſte, mais il faut donner la premiere Préture à Brutus.* Ainſi Caſſius n'eut que la ſeconde, & il ſe loua bien moins de Ceſar pour celle qu'il avoit obtenuë, qu'il ne s'en plaignit pour celle qui avoit été refuſée.

Brouillerie entre Brutus & Caſſius aboutit à une rupture par leur concurrence à la Préture.

Caſſius avoit épouſé Junie, ſœur de Brutus.

Brutus & Caſſius plaident leur cauſe devant Ceſar.

Ceſar prononce en faveur de Brutus, & lui adjuge la Préture Urbaine.

Brutus en toute autre choſe, comme en celle-là, diſpoſoit à ſon gré de toute la puiſſance de Ceſar, & s'il eût voulu, il ne tenoit qu'à lui d'être le premier de tous ſes amis, & d'avoir le plus de crédit auprès de ce Prince. Mais la brigue de Caſſius l'en détournoit & l'attiroit inſenſiblement à elle, non qu'il ſe fût réconcilié avec Caſſius depuis le differend qu'ils avoient eu, mais c'eſt qu'il entendoit tous les jours ſes amis lui ſouffler aux oreilles, *qu'il ne devoit pas ſe laiſſer adoucir & apprivoiſer par Ceſar, & qu'il devoit au con-*

Brutus diſpoſoit de toute la puiſſance de Ceſar.

Diſcours que ſes amis lui tenoient pour l'éloigner de Ceſar.

traire fuir ſes careſſes tyranniques & les graces qu'il lui faiſoit, & par leſquelles il cherchoit bien moins à honorer ſa vertu, qu'à lier ſa force & à endormir ſon courage.

Brutus ſuſpect à Ceſar.

Ceſar ne laiſſoit pas d'être dans quelque défiance, & d'entendre tous les jours des rapports qui le lui rendoient ſuſpect, mais s'il craignoit ſon grand courage, l'autorité que lui donnoient ſa haute réputation & le grand nombre de ſes amis, il ſe confioit d'ailleurs en ſes mœurs toûjours droites & pures. Cependant une marque de ſes ſoupçons, c'eſt qu'un jour qu'on lui rapportoit qu'Antoine & Dolabella remuoient & machinoient quelques nouveautez, il répondit, *ce ne ſont pas ces gras & ces poupins-là que je crains, mais ces maigres & ces pâles*, voulant parler de Brutus & de Caſſius.

Mot de Ceſar ſur Antoine & Dolabella, & ſur Brutus & Caſſius.

Quelque tems après, comme quelques-uns de ſes amis accuſoient Brutus auprès de lui, & qu'ils l'exhortoient à s'en donner de garde, on rapporte que portant ſa main ſur ſon eſtomac, *Eh croyez-vous*, leur dit-il, *que Brutus n'ait pas la patience d'attendre que ce petit corps foible ait fait ſon tems?* témoignant par-là qu'après ſa mort il n'appartenoit qu'à Brutus ſeul de lui ſucceder. En effet il paroît qu'il auroit été bien ſûrement le premier dans Rome, s'il ſe fût contenté d'être encore un peu de tems le ſecond, & s'il eut laiſſé conſumer peu à peu la grande puiſſance de Ceſar & fanner la gloire de ſes grands exploits. Mais Caſſius, homme bouillant & emporté & qui haïſ-

Autre mot de Ceſar ſur Brutus.

Ceſar penſoit qu'après ſa mort Brutus devoit être ſeul heritier de ſa puiſſance.

ſoit beaucoup plus Ceſar en particulier, qu'il ne haïſſoit le Tyran en public, lui enflamma le courage & lui fit précipiter ſes deſſeins. Auſſi diſoit-on, *que Brutus haiſſoit la Tyrannie, & que Caſſius haiſſoit le Tyran.* Et il prétendoit avoir contre lui de grands ſujets de plainte; il ſe plaignoit ſur tout que Ceſar lui avoit enlevé ſes lions; car Caſſius devant être Edile, avoit fait ramaſſer & mener à Megare quantité de lions pour les jeux qu'il devoit donner au peuple, & Ceſar les ayant trouvez dans cette place, quand elle fut priſe par Calenus, les retint pour lui. On dit que ces lions firent beaucoup de mal aux Megariens, car dans le moment que la ville fut priſe, ils ouvrirent les loges de ces animaux & leur ôterent leurs chaînes, afin qu'ils arrêtaſſent l'impetuoſité des ennemis. Mais ces lions, au lieu d'aller contre les ennemis, ſe jetterent ſur ces pauvres habitans, & comme ils fuyoient ça & là ſans armes, ils les déchirerent, de ſorte que ce ſpectacle fut ſi horrible, qu'il fit pitié même à leurs ennemis.

Plaintes de Caſſius contre Ceſar.

Ceſar retint pour lui les lions que Caſſius avoit ramaſſez pour ſes jeux.

Grand deſordre que ces lions lâchez firent dans Megare.

On prétend que ce fut la principale cauſe de la conſpiration que Caſſius trama contre Ceſar. Mais on ſe trompe, car il eſt certain que Caſſius avoit naturellement une haine & une antipathie invincible pour toute la race des Tyrans, comme il le donna à connoître étant encore enfant. Un jour qu'il étoit allé à l'école, où étoit auſſi Fauſtus, fils de Sylla, celui-ci ſe mit à louer parmi ſes camarades, & à élever la monarchie de

Haine naturelle & antipathie mortelle de Caſſius pour toute la race des Tyrans.

Caſſius étant à l'école avec Fauſtus, fils de Sylla, lui donne deux ſoufflets.

ſon pere. Caſſius qui l'entendit, ſe leva de ſa place, & alla lui donner deux ſoufflets. Les tuteurs & les parens de Fauſtus vouloient pourſuivre Caſſius & demander réparation de cette injure, mais Pompée l'empêcha, & ayant fait venir les deux enfans devant lui, il leur demanda comment la choſe s'étoit paſſée. Alors Caſſius prenant la parole dit, *Allons, Fauſtus, dis devant cet homme ſi tu l'oſes, ce qui m'a mis en colere contre toi, afin que je te couvre encore la jouë.* Voilà quel étoit Caſſius.

Il le menace encore devant Pompée qui vouloit les accommoder.

Brutus excité contre Ceſar par ſes amis par des billets & par des écriteaux.

Brutus étoit excité & aiguillonné tous les jours par les exhortations de ſes amis, par des bruits de ville, par des lettres qu'il recevoit, & par des écriteaux que les Citoyens affichoient pour le preſſer d'exécuter ce qu'il avoit projetté, car au bas de la ſtatuë de l'ancien Brutus, celui de ſes ancêtres qui avoit chaſſé les Rois, on trouva écrit, *plût à Dieu que tu fuſſes en vie, Brutus.* Et une autre fois, *où es-tu, Brutus? Que n'es-tu encore vivant?* Et le Tribunal même ſur lequel Brutus rendoit la juſtice comme Préteur, ſe trouvoit tous les matins ſemé de billets où on avoit écrit, *Brutus, tu dors & tu n'es pas véritablement Brutus.* Et la cauſe de tous ces écrits ſéditieux, c'étoient les flatteurs de Ceſar, qui outre les honneurs exceſſifs qu'ils inventoient tous les jours pour lui, alloient la nuit mettre des diadêmes ſur ſes ſtatuës, dans l'eſperance que par là ils porteroient le peuple à lui donner le titre de Roi, au lieu de celui de Dictateur, dont on l'avoit honoré. Mais

Les flatteurs de Ceſar, la cauſe de ſon malheur.

il en arriva tout autrement, comme nous l'avons écrit en détail dans la vie de Ceſar.

Lorſque Caſſius ſonda ſes amis pour les porter à conjurer contre Ceſar, ils promirent tous, pourvû que Brutus fût le chef de la conjuration. Car cet exploit ne demandoit pas tant la force & le courage qu'il demandoit la réputation d'un homme tel que lui, qui commenceroit le ſacrifice, & qui par ſa ſeule préſence en aſſûreroit la juſtice & la ſainteté; que ſans cela ils en auroient moins de courage dans l'exécution, & après l'avoir exécuté, ils ſeroient plus expoſez aux ſoupçons & aux reproches, parce que tout le monde penſeroit que ſi l'action eût été belle & honnête, jamais Brutus n'auroit refuſé d'y avoir part.

Belle preuve de la grande opinion qu'on avoit de Brutus.

Caſſius, ayant trouvé ces raiſons bonnes & valables, alla chercher Brutus, & ce fut la premiere fois qu'il lui parla depuis leur differend. Après leur réconciliation & les premieres careſſes, Caſſius demada à Brutus, *s'il n'avoit pas réſolu de ſe trouver au Senat le jour des Calendes de Mars*, car il avoit entendu dire que ce jour-là les amis de Ceſar devoient ouvrir la propoſition de le déclarer Roi. Brutus ayant répondu *qu'il ne s'y trouveroit point. Et quoi*, repartit Caſſius, *vous ne vous y*

Caſſius va trouver Brutus.

Leur converſation.

Qui commenceroit le ſacrifice: & qui par ſa ſeule préſence en aſſureroit la juſtice & la ſainteté.] Rien n'eſt plus honorable pour Brutus, mais il faut déplorer icy l'illuſion de l'eſprit humain de croire que le meurtre de Ceſar paſſeroit pour un acte plein de juſtice & de ſainteté, parce que Brutus ſeroit complice.

trouverez point ? Mais ſi on nous appelle ? Alors répondit Brutus, *mon devoir ſera de ne pas me taire, mais de m'y oppoſer de toutes mes forces, & de mourir avant la perte de la liberté.* Caſſius encouragé par ces paroles, *où eſt donc le Romain*, repartit-il, *qui ſouffrira que vous mouriez ? Ne vous connoiſſez-vous plus vous-même, Brutus, & ignorez-vous qui vous êtes ? Penſez-vous que ces écriteaux, dont vôtre Tribunal eſt tapiſſé tous les matins, viennent des Artiſans & d'une vile populace, & qu'ils ne viennent pas plûtôt des premiers & des plus gens de bien de nos Citoyens ? Ne vous y trompez point, des autres Préteurs ils en attendent des largeſſes, des jeux & des combats de Gladiateurs ; mais de vous, ils en exigent le payement d'une dette contractée par vos peres, l'abolition de la Tyrannie. Ils ſont tous prêts à tous ſouffrir pour vous, pourvû que vous vous montriez tel que vous devez être, & qu'ils eſperent que vous ſerez.* En finiſſant ces mots, il l'embraſſa & le baiſa. Et s'étant ſeparez de cette maniere, ils allerent chacun de leur côté trouver leurs amis.

L'abolition de la Tyrannie, une dette de la maiſon de Brutus.

Il y avoit un certain Q. Ligarius qui avoit été des amis de Pompée, & qui ayant été accuſé de-

Mais de vous, ils en exigent le payement d'une dette contractée par vos peres, l'abolition de la Tyrannie.] C'eſt une idée pleine de force. Quelle éloquence il y a à conſidérer l'abolition de la Tyrannie faite par Junius Brutus, comme une dette qu'il avoit laiſſée à ſes deſcendans, qui étoient obligez de l'acquitter. Tant qu'il y auroit un Brutus de cette famille, il devoit exterminer les Tyrans. Ce que Caſſius dit ici, ſe doit étendre à tout ; les actions de vertu que font les grands hommes ſont autant de dettes qu'ils ont contractées pour leurs deſcendans qui doivent les acquitter en les imitant.

vant Ceſar d'avoir ſuivi ſon parti, avoit été abſous par Ceſar même. Mais étant beaucoup moins touché de reconnoiſſance pour ſon abſolution, que plein de reſſentiment pour le danger qu'il avoit couru, il étoit dans ſon cœur ennemi mortel de Ceſar & extrémement attaché à Brutus. Celui-ci l'étant allé voir un jour qu'il étoit malade dans ſon lit, *Ah, Ligarius*, lui dit-il en entrant, *en quel tems êtes-vous malade!* A ces mots Ligarius ſe ſouleve, s'appuye ſur le coude & lui prenant la main, *mais Brutus*, lui dit-il, *ſi vous formez quelque entrepriſe digne de votre courage, je me porte bien.*

Ligarius ennemi mortel de Ceſar, & attaché à Brutus

Brutus va chez lui pour le gagner.

Beau mot de Ligarius à Brutus.

Dès ce moment ils commencerent à ſonder tous ceux qu'ils connoiſſoient, & auſquels ils avoient le plus de confiance, ils leur communiquoient leur ſecret, & ils choiſiſſoient leurs complices, non-ſeulement parmi leurs amis, mais parmi ceux qu'ils connoiſſoient les plus hardis, les plus déterminez & les plus affermis dans le mépris de la mort. C'eſt pourquoi ils cacherent leur entrepriſe à Ciceron, quoique de tous leurs amis ce fût celui ſur l'affection & ſur la fidélité duquel il comptoient d'avantage. Mais ils craignoient que comme naturellement il man-

Les conjurez cachent leur entrepriſe à Ciceron, & pourquoi.

Mais Brutus, lui dit-il, *ſi vous formez quelque entrepriſe digne de votre courage, je me porte bien.*) C'eſt un beau mot, il ſeroit à ſouhaiter qu'il eut été dit pour une occaſion plus louable, plus juſte & plus digne du courage d'un homme de bien. Mais c'eſt ainſi que doit parler tout homme de guerre. J'en connois qui étant très-malades un jour d'action, ſe ſont pourtant bien portez ce jour-là même; leur courage leur a tenu lieu de ſanté.

quoit d'audace, que l'âge lui avoit donné de plus la timide précaution des vieillards, & qu'il étoit accoûtumé à vouloir porter par ſes raiſonnemens chaque choſe juſqu'au dernier dégré de ſûreté, il n'émouſſât la pointe de leur courage, & ne rallentît l'ardeur d'une entrepriſe, qui demandoit une prompte exécution. Brutus negligea auſſi de s'ouvrir à deux de ſes meilleurs amis à Statilius, Philoſophe Epicurien, & à Favonius, l'émule & l'imitateur de Caton. Et la cauſe de cela fût qu'un jour s'entretenant & philoſophant avec eux, il leur avoit jetté, pour les ſonder, un propos qu'il avoit fait venir de fort loin, & par un long circuit. Favonius avoit répondu qu'une Guerre civile étoit mille fois pire que la Monarchie la plus injuſte; & Statilius, que l'homme prudent & ſage n'alloit point s'expoſer à des dangers certains, & s'embroüiller d'affaires pour les ignorans & pour les foux. Labeon, qui étoit préſent, combattit ces deux ſentiments avec beaucoup de force. Mais Brutus n'en dit pas davantage, & ne voulut rien décider, comme trouvant encore cette matiere pleine de difficultez & de doutes.

Ciceron avoit alors ſoixante-trois ans.

Guerre civile mille fois pire que la Monarchie la plus injuſte.

L'homme ſage ne va point s'expoſer à des dangers certains pour les foux.

Le lendemain il découvrit à Labeon tout leur

Labeon, qui étoit preſent, combattit ces deux ſentiments avec beaucoup de force.) La Philoſophie fournit en effet de bonnes raiſons pour les combattre. Mais je voudrois bien que Plutarque nous eût rapporté celles que Labeon employa; car il eſt certain que les maximes de Statilius & de Favonius ne laiſſent pas d'être fortes.

deſſein:

deſſein. Labeon y entra avec beaucoup d'ardeur, & il jugea qu'il étoit à propos de s'aſſocier un autre Brutus ſurnommé Albinus, qui véritablement n'étoit pas un homme de main, ni un homme courageux & ferme, mais il étoit fortifié d'un grand nombre de Gladiateurs, qu'il nourriſſoit pour en donner des ſpectacles au peuple, & d'ailleurs il étoit fort bien auprès de Ceſar. Caſſius & Labeon lui en parlerent, & il ne leur répondit rien, mais il alla trouver Brutus en particulier, & ayant ſçu de lui-même qu'il étoit le chef des Conjurez, alors il s'engagea de bon cœur & promit de les aider de tout ſon pouvoir; & la plûpart des autres & tous les meilleurs & les plus conſidérables, ce fut la ſeule reputation de Brutus qui les entraîna. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que ſans s'être liez par aucun ſerment, ſans avoir ni donné ni reçu la foi ſur les autels par des ſacrifices, ils garderent tous ſi bien le ſecret, & celerent ſi religieuſement l'entrepriſe ſans en laiſſer échapper au dehors le moindre ſigne; que quoique les Dieux en avertiſſent par des prédictions, par des viſions, par des prodiges, & par les ſignes des victimes, perſonne n'y ajoûta foi.

Labeon entre dans la conjuration.

Les Conjurez s'aſſocient Brutus Albinus.

Secret extraordinairement gardé dans cette conjuration.

Les Dieux avertiſſent de la conjuration, par des ſignes & des prodiges.

Cependant Brutus qui voyoit que c'étoit uniquement à lui que les plus nobles, les plus vertueux & les plus magnanimes perſonnages de Rome avoient attaché leur fortune, & qui enviſageoit ſans ceſſe la grandeur du péril auquel

Attention de Brutus à composer son visage, & toutes ses actions.

il les exposoit, tâchoit en public de contenir ses pensées en lui-même sans en rien faire paroître au dehors, & de composer si bien son esprit & son visage, qu'on ne pût appercevoir en lui la moindre agitation. Mais quand il étoit rentré chez lui, & sur-tout la nuit, il n'étoit plus le même, car tantôt ses inquiétudes l'éveilloient en sursaut, tantôt se plongeant dans des raisonnemens profonds qui lui développoient les grandes difficultez de son entreprise, il s'agitoit sans cesse & se tourmentoit. Sa femme qui étoit couchée près de lui, s'apperçut bien-tôt qu'il étoit plein d'un trouble extraordinaire, & qu'il rouloit dans sa tête quelque dessein difficile, hazardeux, & dont il avoit de la peine à démêler l'issuë.

Ses inquiétudes & son agitation quand il étoit rentré chez lui.

Sa femme Porcie s'en apperçoit.

Cette Dame nommée Porcie, étoit, comme nous l'avons déja dit, fille de Caton. Brutus, qui étoit son néveu, l'avoit épousée toute jeune encore, quoiqu'elle fût déja veuve de Bibulus, & qu'elle eût de lui un petit enfant qui fut nommé Bibulus comme son pere, & dont on a encore aujourd'hui un petit livre qui est intitulé, *Mémoires de Brutus*, Porcie qui étoit sçavante dans la Philosophie, fort attachée à son mari, & d'une grandeur de courage accompagnée de prudence & de bon sens, ne voulut point demander à son mari son secret avant que d'avoir fait sur elle-même cette épreuve: elle prit un petit couteau, dont les Barbiers se servent pour faire

Porcie veuve de Bibulus.

Son fils Bibulus, Auteur d'un livre intitulé Mémoires de Brutus.

Caractére de Porcie.

Essai qu'elle fait de sa constance.

les ongles, & ayant fait ſortir de ſa chambre ſes femmes, elle ſe fit une profonde inciſion à la cuiſſe, de ſorte qu'elle perdit beaucoup de ſang, & que bien-tôt après elle tomba dans des douleurs très-vives & dans une fiévre très-violente avec de grands friſſons.

Comme Brutus étoit dans de grandes alarmes, & ſe tourmentoit beaucoup pour cet accident, Porcie dans le fort de ſa douleur, lui parla en ces termes: *Brutus, je ſuis fille de Caton, & je vous ai été donnée, non pour être ſeulement compagne de votre lit & de votre table, comme les concubines, mais pour partager avec vous vos biens & vos maux. De votre côté, vous ne m'avez jamais donné le moindre ſujet de me plaindre de mon mariage, mais moi quelle preuve & quelle marque puis-je vous donner de mon amour & de ma reconnoiſſance, ſi je ne ſuis capable ni de ſupporter avec vous un accident fâcheux & ſecret, ni d'être votre confidente dans un deſſein hazardeux qui demande de la fidélité & de la conſtance? Je ſçai bien qu'en général le naturel des femmes paroît trop foible pour porter comme il faut un ſecret. Mais, Brutus, la bonne éducation & le commerce des hommes ſages & vertueux ont quelque pouvoir & quel-*

Diſcours de Porcie à Brutus.

Les femmes ſont pour partager les biens & les maux avec leurs maris.

Le commerce des ſages influë beaucoup ſur les mœurs.

La bonne éducation & le commerce des hommes ſages & vertueux ont quelque pouvoir & quelque influence ſur les mœurs.) Cela eſt indubitable; comme on ſe colore & on ſe hâle quand on eſt long-tems au ſoleil, on prend de même quelque teinture de vertu dans le commerce des ſages. C'eſt pourquoi Epictete diſoit, *au lieu de faire la cour à un vieillard riche, fais-la à un homme ſage, ce commerce ne te fera point rougir, & tu ne te retireras jamais d'auprès de lui les mains vuides.* Nouv. Man. Liv. IV. Max. VII.

que influence ſur les mœurs. Et j'ai l'avantage d'être fille de Caton & femme de Brutus. Cependant je ne me ſuis pas ſi fort repoſée ſur cela que je ne me ſois encore défiée de moi-même. Mais préſentement j'en ſuis ſûre, & je ſçai que je ſuis invincible à la douleur. En finiſſant ces mots, elle lui montre ſa playe & lui raconte l'eſſai qu'elle a fait. Brutus étonné & ravi d'admiration, leve les mains au Ciel, & prie les Dieux, *qu'ils lui faſſent la grace de réüſſir ſi bien dans ſon entrepriſe, qu'on le juge digne d'être le mari d'une femme telle que Porcie.* En même tems il la fit panſer, & s'empreſſa à lui donner tous les ſoulagemens néceſſaires.

Admiration de Brutus pour la vertu de Porcie, & la priere qu'il fait aux Dieux.

Le jour ayant été indiqué pour la tenuë du Senat, comme on étoit perſuadé que Ceſar ne manqueroit pas de s'y trouver, on étoit déja convenu qu'ils exécuteroient ce jour-là leur entrepriſe. Car alors ils ſeroient tous enſemble, ſans donner le moindre ſoupçon, & ils auroient avec eux tous les premiers & les plus gens de bien de la ville, qui après l'action exécutée ſaiſiroient avidement la liberté, & ſe joindroient à eux pour la défendre. Il leur paroiſſoit même que le lieu leur étoit préſenté exprès par la Providence, &

La ſalle de Pom-

Il leur paroiſſoit même que le lieu leur étoit preſenté exprès par la Providence.) Que l'eſprit de l'homme eſt incompréhenſible! Ces Conjurez croyent que la Providence leur préſente exprès, pour le meurtre de Ceſar, la ſalle où eſt la ſtatuë de Pompée, afin qu'il paroiſſe qu'elle venge le meurtre de Pompée ſur Ceſar. Ils croyent donc que Céſar va être puni d'un meurtre qu'il n'a pas fait, & ils vont en commettre un eux-mêmes. La Providence ne le vengera-t'elle point?

qu'il n'y en avoit pas de plus propre à leur deſſein, car c'étoit un des portiques qui ſont autour du théatre, & dans lequel il y a une grande ſalle garnie de ſieges tout à l'entour, au milieu de laquelle étoit la ſtatuë de Pompée que la ville lui avoit élevée, lorſqu'il avoit orné & embelli ce quartier, en y faiſant bâtir ce théatre & ces portiques.

pée regardée par les Conjurez comme un lieu préſenté par la Providence pour le meurtre de Ceſar.

Ce fut donc dans ce lieu-là que le Senat fut convoqué préciſément pour le quinze de Mars, jour que les Romains appellent les *Ides*. De ſorte qu'il ſembloit que quelque Dieu amenoit-là Ceſar devant la ſtatuë de Pompée pour venger ſa mort.

Le jour aſſigné étant venu, Brutus prit un poignard ſous ſa robe ſans communiquer ſon deſſein à perſonne qu'à ſa femme ſeule, & ſe rendit au Senat. Tous les autres Conjurez s'aſſembloient chez Caſſius pour accompagner à la place ſon fils, qui devoit prendre la robe virile ce jour-là. De là ils entrerent tous enſemble dans le portique de Pompée, où ils attendirent Ceſar qui devoit arriver bien-tôt. C'eſt-là que quelqu'un qui auroit ſçu le ſecret de cette terrible journée, auroit admiré la force, la conſtance & la fermeté de ces hommes au milieu du plus grand de

La force, la conſtance & la fermeté d'eſprit des Conjurez dans ce terrible moment.

C'eſt-là que quelqu'un qui auroit ſçu le ſecret de cette terrible journée, auroit admiré la force, la conſtance & la fermeté de ces hommes.] Le tour eſt fort adroit. Il eſt aiſé d'y reconnoître les manieres d'Homere que Plutarque imite ſouvent ſans qu'on y faſſe attention.

tous les dangers ; car plusieurs d'entre eux en qualité de Préteurs étant obligez de donner audience, non seulement écoutoient avec douceur les parties, & entendoient leurs differends, comme s'ils n'avoient eu aucune autre affaire dans la tête, mais encore ils jugeoient très-exactement & rendoient des sentences très-préciſes & pleines de raiſon & de ſens, y apportant toute leur application, comme ils auroient pu faire dans le tems le plus libre & le plus tranquille. Il y eut une des parties, qui ayant été condamnée & ne voulant pas payer, en appella à Ceſar, & ſe mit à faire beaucoup de bruit & à proteſter contre la ſentence. Alors Brutus jettant les yeux ſur les aſſiſtans, dit tout haut, *Ceſar ne m'a jamais empêché & ne m'empêchera jamais de faire ce que les Loix demandent.*

Il parle ainſi pour les Conjurez.

Contre-tems capables de déranger les Conjurez.

Cependant il arriva fortuitement bien des choſes capables de les déranger & de les troubler. La premiere & la plus dangereuſe, c'eſt que Ceſar tarda long-tems à venir, & qu'il n'arriva que le jour étant déja bien avancé, car n'ayant pu avoir les ſacrifices favorables, il avoit été retenu dans ſa maiſon par ſa femme, & les Devins lui avoient défendu d'en ſortir. La ſeconde, c'eſt que quelqu'un s'approcha de Caſca, qui étoit un des Conjurez, & le prenant par la main, il lui dit à l'oreille, *tu m'as bien caché ton ſecret, Caſca, mais Brutus m'a tout découvert.* Comme Caſca parut étonné, l'autre ſe mit à rire, & continuant,

Caſca ſur le point de découvrir ſon ſecret ſur un mot ambigu qu'on lui dit.

eh par quels moyens, lui dit-il, *ſerois-tu devenu en ſi peu de tems aſſez riche pour briguer l'Edilité* ? Ces paroles remirent Caſca, qui d'abord trompé par l'ambiguité de ſes paroles, avoit été ſur le point de lui découvrir tout le ſecret. Il arriva encore qu'un des Senateurs nommé Popilius Lenas, ſalua plus affectueuſement que de coûtume Brutus & Caſſius, & s'étant approché d'eux, il leur dit tout bas : *Je prie les Dieux que vous acheviez heureuſement ce que vous avez dans la penſée ; mais hâtez-vous, car votre affaire n'eſt plus ſecrete*, & ces paroles finies il les quitta, leur laiſſant un grand ſoupçon que la conjuration étoit découverte.

Mot de Popilius Lenas à Brutus & à Caſſius.

Dans ce moment Brutus vit un homme de ſa maiſon qui accouroit & qui venoit lui apprendre que ſa femme étoit mourante, car Porcie éperduë, pleine d'inquiétude ſur ce qui pouvoit arriver, & ne pouvant ſupporter le poids de ſes chagrins & de ſes tranſes, avoit toutes les peines du monde à ſe tenir chez elle, & au moindre bruit, au moindre cri qu'elle entendoit, elle treſſailloit de frayeur, & forcenée comme les perſonnes qui ſont ſaiſies de la fureur des Bacchantes, elle ſortoit dehors, interrogeant tous ceux qui venoient de la place, leur demandant *que fait Brutus* ? & envoyant meſſages ſur meſſages. Enfin l'affaire traînant en longueur à cauſe du retardement de Céſar, les forces du corps ne purent réſiſter à une ſi longue détreſſe, elles s'affoiblirent & manquerent tout à coup, l'eſprit étant accablé

Inquiétude & allarme de Porcie.

par la violente agitation où la tenoit cette terrible incertitude. Elle n'eut pas le tems de regagner ſa chambre, car ſa foibleſſe l'obligea de s'aſſeoir près de la porte de ſa maiſon, & là elle fut ſurpriſe d'une grande défaillance & d'un ſaiſiſſement général qui la priva de tout ſentiment; ſon viſage changea entiérement, ſes yeux s'éteignirent & elle perdit abſolument la voix. Ses femmes la voyant en cet état, ſe mirent à faire des cris & des hurlemens horribles, & les voiſins étant accourus, dans un moment la Renommée eut répandu par tout le bruit qu'elle étoit morte. Mais ayant bien-tôt rouvert les yeux à la lumiere, & étant revenuë de ſa pâmoiſon, ſes femmes l'emporterent & la coucherent. Brutus à la nouvelle de ſa mort fut fort troublé, comme on peut le croire, cependant il n'abandonna point ce qu'il avoit entrepris pour le bien public, & ſon affliction ne le porta point à ſe dérober pour aller chez lui.

Elle tombe en défaillance.

Conſtance de Brutus ſur le bruit de la mort de ſa femme.

Déja on annonce que Céſar arrive en litiere. Comme il étoit alarmé des mauvais ſignes des victimes qu'il avoit immolées, il avoit réſolu de ne décider ce jour-là aucune affaire importante, mais de proroger le Senat ſous prétexte de quelque indiſpoſition. Quand il deſcendit de ſa litiere, Popilius Lenas, le même qui un peu auparavant avoit dit à Brutus & à Caſſius, *qu'il prioit les Dieux qu'ils réüſſiſſent dans leur entrepriſe*, s'empara de lui, & l'entretint fort long-tems.

Céſar arrive au Senat, reſolu de le proroger.

Longue converſation de Lenas avec Céſar, ſuſpecte aux Conjurez.

Céſar

Ceſar lui prêta l'oreille fort patiemment & avec beaucoup d'attention. Les Conjurez, car on peut leur donner ce nom, quoiqu'ils n'euſſent point fait de ſerment, n'entendoient pas ce qu'il diſoit, mais le ſoupçon dont ils étoient prévenus ſur ce que Lenas leur avoit dit, leur faiſoit conjecturer que ce long entretien n'étoit qu'une déclaration détaillée de tout leur complot. Ils en furent tous conſternez, & ſe regardant les uns les autres, ils ſe donnerent comme un ſignal par l'air de leur viſage, qu'il ne falloit pas attendre qu'on vînt les ſaiſir au corps, mais qu'ils devoient ſe tuer eux-mêmes.

Extrémité où leur deſeſpoir penſa les porter contre eux-mêmes.

Déja Caſſius & quelques autres portoient la main aux poignards qu'ils avoient ſous leurs robes, & étoient prêts à les tirer, lorſque Brutus s'apperçut à la contenance de Lenas, qu'il avoit plus l'air d'un homme qui prie avec beaucoup d'inſtance & de ſoumiſſion, que d'un homme qui accuſe. Il ne dit pourtant rien, parce qu'il y avoit parmi eux beaucoup de gens qui n'étoient pas de la conſpiration, mais par la gayeté de ſon viſage il raſſûra Caſſius, & un moment après Lenas ayant baiſé la main de Ceſar, ſe retira, faiſant bien voir par-là que dans cette longue converſation il n'avoit parlé que pour lui, & de quelques affaires qui le regardoient.

Tout d'un coup Brutus ſe raſſûre & raſſûre Caſſius.

Le Senat étant entré dans la ſalle où il étoit convoqué, tous les Conjurez entourerent la chaiſe de Ceſar, comme ayant à lui parler, & l'on dit que Caſſius tournant les yeux ſur la ſtatuë de Pom-

Les Conjurez entourent la chaiſe de Ceſar avant qu'il ſoit entré.

Caſſius, quoiqu'Epicurien, tourne les yeux ſur la ſtatuë de Pompée, & l'appelle à ſon ſecours.

pée, l'appella à ſon ſecours comme ſi elle avoit du ſentiment. Trebonius attira Antoine à la porte & l'entretint là long-tems pour l'amuſer & le retenir dehors.

Quand Ceſar entra, tout le Senat ſe leva pour lui faire honneur, & dès qu'il fut aſſis tous les Conjurez l'ayant environné, firent avancer Tullius Cimber comme pour lui demander le rappel de ſon frere qui étoit exilé, & ils faiſoient tous ſemblant d'appuyer ſa cauſe en lui touchant les mains & en lui baiſant l'eſtomach & la tête. D'abord il voulut rejetter ces careſſes & ces prieres trop importunes, mais voyant qu'ils ne ſe rebutoient pas, il s'éleva contre eux & voulut les repouſſer par la force. Alors Cimber lui prenant la robe avec ſes deux mains, la retira de deſſus ſes épaules, & Caſca qui étoit juſtement derriere lui, tirant ſon poignard, le frappa le premier près de l'épaule & lui fit une bleſſure qui n'étoit pas fort profonde; Ceſar s'étant tourné,

Caſca frappe le premier Ceſar.

Trebonius attira Antoine à la porte, & l'entretint là long-tems pour l'amuſer & le retenir dehors.] Dans la vie de Ceſar il nous a dit qu'Antoine fut retenu dehors par Brutus Albinus; & ici il nous dit que ce fut par Trebonius. Voilà une contradiction bien manifeſte, & qu'il eſt impoſſible de ſauver. Plutarque s'eſt trompé dans la vie de Ceſar, & ici il rentre dans la verité. Tous les Hiſtoriens, qui ont écrit ce fait, témoignent que ce fut Trebonius qui retint Antoine à la porte. Et Ciceron plus digne encore d'être cru que tous ces Hiſtoriens, le rapporte formellement dans ſa II. Philippique, lorſqu'adreſſant la parole à Antoine lui-même, il lui dit, *Quum interficeretur Ceſar, tum te à Trebonio vidimus ſevocari.* Et dans la Philipp. XIII. *Sceleratum Trebonium? Quo ſcelere niſi quod te idibus Martiis à debita tibi peſte ſeduxit.* Voulant dire qu'Antoine ne méritoit pas moins d'être tué que Ceſar.

saisit la poignée du poignard qui l'avoit frappé, & s'écria en langage Romain, *scelerat de Casca, que fais-tu?* Et Casca s'adressant à son frere, en langage Grec l'appella à son secours. Cesar frappé par plusieurs mains regardoit tout autour pour repousser cette foule d'ennemis & pour se sauver. Dans ce moment il apperçut Brutus qui levoit le poignard sur lui, alors quittant la main de Casca, qu'il tenoit encore & se couvrant la tête de sa robe, il abandonna son corps aux coups. Tous les Conjurez se jetterent en même-tems sur lui, & comme ils le frappoient tous à la fois sans aucune précaution, ils se blesserent les uns les autres, jusques-là que Brutus, qui voulut aussi avoir part au meurtre, reçut une grande blessure à la main, & que tous les autres furent couverts de sang.

Cesar saisit le poignard de Casca.

Cesar cesse de se défendre dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui.

Les Conjurez en frappant tous ensemble se blessent les uns les autres.

Cesar ayant été tué de cette maniere, Brutus s'avança au milieu de la salle, & voulut parler pour justifier l'action, & pour arrêter & encourager le Senat, mais tous les Senateurs effrayez prirent la fuite en grand desordre, se jettant en foule à la porte, & s'entrepoussant avec beaucoup de confusion & de tumulte, sans que personne les pressât, ni les poursuivît, car il avoit été resoulu qu'on ne tueroit que Cesar, & qu'on ne feroit qu'appeller tout le monde à la liberté.

Les Senateurs effrayez prennent la fuite.

Au commencement quand on délibera sur cette conjuration, tous les autres furent d'avis qu'avec Cesar il falloit aussi tuer Antoine, parce qu'il étoit homme insolent, hautain, ami de la Monarchie,

Les Conjurez étoient d'avis de tuer aussi Antoine, leurs raisons.

qu'en hantant le ſoldat & ſe familiariſant avec lui il avoit acquis beaucoup de crédit & d'autorité dans les troupes, & ſur tout parce qu'étant naturellement audacieux & plein d'ambition, il étoit encore fortifié par la dignité de Conſul, ſe trouvant alors Collegue de Ceſar. Mais Brutus s'oppoſa à cet avis, ſe fondant premierement ſur la juſtice qui ſeroit violée, & en ſecond lieu leur donnant quelque eſperance de changement du côté d'Antoine, car il ne deſeſperoit pas qu'ayant naturellement le cœur grand & étant ambitieux & avide de gloire, quand il ſe verroit défait de Ceſar, il ne voulût auſſi aider ſa patrie à recouvrer la liberté, enflammé par leur exemple d'une noble émulation pour tout ce qu'il y avoit de plus beau & de plus honnête. Par ces raiſons Brutus ſauva la vie à Antoine, qui le jour du meurtre, pendant que l'effroi regnoit par tout, ſe déguiſa ſous l'habit d'un homme du peuple & prit la fuite.

Brutus s'oppoſa ſeul à cet avis, & ſauva la vie à Antoine.

Antoine prend la fuite ſous l'habit d'un homme du peuple.

Brutus & ſes complices ſe retirerent d'abord au Capitole les mains ſanglantes, & montrant leurs poignards nuds, & ils appelloient les Citoyens à embraſſer la liberté. D'abord ce ne fut dans toutes les ruës que des cris & des allées & venuës de gens qui au premier bruit de ce meurtre couroient à l'avanture ſans aucun deſſein formé, ce qui augmenta encore l'effroy & le tumulte. Mais quand on vit qu'on ne tuoit perſonne, & qu'on ne touchoit pas même aux choſes les plus expoſées au pillage, alors les Senateurs & grand nombre d'autres Ci-

toyens reprenant courage, monterent au Capitole & allerent trouver les Conjurez.

Brutus fait un grand discours au peuple accouru au Capitole.

Tout le peuple s'étant assemblé, Brutus lui fit un grand discours pour gagner ses bonnes graces & pour lui rendre raison de ce qu'ils venoient d'exécuter. Le peuple l'ayant entendu se mit à les louer & à leur crier qu'ils descendissent du Capitole. Encouragez par ces cris, ils descendent avec assurance dans la place. Tout le peuple les suit en foule; Brutus marche à la tête au milieu des plus considérables & des plus illustres des Citoyens qui l'environnent, l'accompagnant honorablement, & qui le menent du Capitole jusqu'à la Tribune. A cette vûë la populace, quoique ce fût une tourbe de gens ramassez & tout prêts à exciter une revolte, craignit & respecta la présence de Brutus, & attendit modestement & dans le silence ce qui arriveroit.

Les Conjurez descendent du Capitole dans la place.

Brutus s'étant avancé, tout le monde lui donnoit une paisible audience, mais ils firent bientôt voir combien l'action leur avoit déplu, car Cinna ayant commencé à parler & à accuser Cesar, ils entrerent dans une furieuse colere & l'accablerent d'injures, de sorte que les Conjurez se retirerent encore au Capitole, & Brutus qui craignoit d'y être assiegé, renvoya les principaux de ceux qui étoient montez avec lui, trouvant qu'il n'étoit pas juste que ceux, qui n'avoient point eu part à l'action, partageassent le danger.

Le peuple fait connoître que le meurtre de Cesar lui avoit déplu.

Les Conjurez se retirent encore au Capitole.

Cependant le Senat s'étant assemblé le lende-

Le Senat se rassemble le lendemain

dans le Temple de la Terre.

main dans le Temple de la Terre, & Antoine, Plancus & Ciceron ayant proposé de dresser un Edit de pacification, & d'accorder une amnistie générale, le Senat ordonna, non seulement une sûreté & une impunité entiere pour les Conjurez, mais il ajoûta que les Consuls donneroient leur avis sur les honneurs qu'on devoit leur décerner. Cela étant arrêté & passé, le Senat se leva; Antoine envoya sur l'heure même son fils en ôtage au Capitole, & Brutus en descendit avec ses compagnons. Dès qu'ils furent ensemble ce ne furent que caresses & embrassades. Antoine donna à souper à Cassius, & Lepidus à Brutus. Tous les autres Conjurez furent menez souper de même chez leurs amis.

Antoine, Plancus & Ciceron proposent de dresser un Edit de pacification.

Le Senat donne un Edit très-honorable aux Conjurez.

Le lendemain à la pointe du jour le Senat s'étant encore assemblé, fit de grands honneurs à Antoine sur ce qu'il avoit si sagement éteint les premiers feux d'une guerre civile. Ensuite on donna de grandes louanges à Brutus, & enfin on fit la distribution des Provinces. On décerna l'Isle de Crete à Brutus, l'Afrique à Cassius, à Trebonius l'Asie, la Bithynie à Cimber, & on donna à l'autre Brutus la Gaule autour du Pô.

Le Senat se rassemble, & fait de grands honneurs à Antoine.

On fait la distribution des Provinces aux Conjurez.

Cela fait, il fut question du testament de Cesar & de la maniere dont on devoit faire ses funerailles. Antoine qui étoit présent, fut d'avis qu'on devoit lire son testament en public, & que ses funerailles devoient se faire à la vûë de tout le monde, & être très-honorables, de peur que si on

A Brutus Albinus.

les faiſoit à la dérobée, & ſans les honneurs qui lui étoient dûs, cela n'irritât le peuple. Mais Caſſius s'y oppoſa de tout ſon pouvoir. Brutus ceda à Antoine & ſe rangea de ſon parti, en quoi il paroît qu'il fit une ſeconde faute. La premiere fut qu'il épargna Antoine, & que par là, il conſerva & fortifia contre la ligue un ennemi très-puiſſant & très-dangereux, & la ſeconde fut ſur ces funerailles, en ſouffrant qu'on les fît comme Antoine l'avoit propoſé, ce qui penſa tout perdre. Car premierement Ceſar ayant donné par ſon teſtament ſoixante & quinze drachmes à chaque Citoyen, & ayant légué au peuple ſes jardins, qu'il avoit au-delà du Tibre, où eſt préſentement le Temple de la Fortune, à la lecture de ces diſpoſitions tous les Citoyens ſentirent pour lui une affection très-violente & un regret infini de ſa mort. Enſuite le corps ayant été porté au milieu de la Place, Antoine, qui fit l'éloge funébre, comme c'étoit la coûtume, voyant le peuple fort émû par ſon diſcours, il le précipita dans un excès de compaſſion, car il prit la robe de Ceſar toute ſanglante, & la déployant aux yeux de la populace, il lui montra tous les coups dont elle étoit percée, & par-là le grand nombre de bleſſures que Ceſar avoit reçûës ſur ſon corps. Alors il n'y eut plus ni ordre ni diſcipline. Les uns crioient qu'il falloit tuer ces meurtriers, les autres, comme on avoit déja fait au convoi de Clodius le

Differents avis ſur la maniere dont on devoit faire les funerailles de Ceſar.

Deux grandes fautes de Brutus.

Plutarque parle ainſi, par rapport aux vûës de Brutus.

Trente-ſept livres dix ſols.

Antoine fait l'Oraiſon funébre de Ceſar, terrible effet de ſon diſcours, & de ces funerailles faites en public.

Comme on avoit déja fait au convoi de Clodius.] Plutarque n'a-

séditieux harangueur du peuple, allerent prendre dans les boutiques qui étoient autour de la Place, les bancs, les siéges & les tables, & les entassant, ils en éleverent un grand bucher, y placerent le mort & le brûlerent au milieu de plusieurs temples & de plusieurs lieux d'asyle inviolables & sacrez. Quand le bucher fut bien allumé, chacun s'en approcha de son côté, & en tira des tisons ardents avec lesquels ils coururent tous à la maison des meurtriers pour y mettre le feu. Mais comme ils s'étoient déja munis & fortifiez contre cette attaque, ils repousserent ce danger.

Bucher fait à Cesar, des bancs, des siéges & des tables des boutiques.

Il y avoit un Poëte nommé Cinna, qui n'avoit eu aucune part à la Conjuration, & qui au contraire étoit ami de Cesar. Ce Cinna eut la veille ce songe : Il lui sembla que Cesar le prioit à souper, qu'il le refusoit, & que Cesar le pressa tant, & lui fit tant de violence, qu'enfin le prenant par la main il l'emmena & le conduisit dans un lieu vaste & tenébreux, où il le suivit malgré lui & dans un saisissement horrible. Cette vision l'inquiéta si fort qu'il en eut la fiévre toute la nuit. Malgré cela le matin, comme on emportoit le corps de Cesar, il eut honte de ne pas se trouver à son convoi, se leva pour y aller,

Songe du Poëte C. Helvius Cinna.

yant point parlé de la mort de Clodius, n'a pû nous apprendre ce qui se passa à ses funerailles. C'est ce seul endroit où il est fort parlé de cette particularité, au moins, je ne me souviens pas d'en avoir rien lû ailleurs. Si l'on ne connoissoit le peuple on s'étonneroit qu'il ait fait pour ce séditieux, ce qu'il fait ici pour ce grand homme.

&

& ſe mêla parmi la foule dans le moment que le peuple étoit le plus emporté & le plus aigri. Dès qu'on le vit, on le prit pour cet autre Cinna qui tout recemment avoit dit mille injures à Céſar en pleine aſſemblée, & le peuple ſe jettant ſur lui, le mit en piéces.

L'accompliſſement de ce ſonge, Cinna mis en piéces par le peuple.

Brutus & ſes complices craignant un pareil ſort, ſur tout après le changement d'Antoine, ſortirent de la ville & demeurerent quelque tems à Antium pour retourner à Rome dès que la premiere fougue de cet emportement ſeroit calmée, ce qu'ils eſpéroient bien-tôt d'une multitude, dont tous les mouvemens ſont toûjours fort prompts, & qui n'a jamais de tenuë. D'ailleurs ils avoient pour eux le Senat qui, quoiqu'il n'eût fait aucune recherche de ceux qui avoient déchiré Cinna, avoit pourſuivi & fait prendre ceux qui avec des tiſons ardens étoient allez pour brûler leurs maiſons. Déja même le peuple, fâché contre Antoine qui tranchoit du Monarque & faiſoit toutes choſes avec un pouvoir abſolu, déſiroit Brutus, & s'attendoit qu'il viendroit bien-tôt en perſonne leur donner les jeux qu'il leur devoit en qualité de Préteur. Mais Brutus ayant été averti que pluſieurs des ſoldats veterans, qui avoient ſervi ſous Céſar, & reçu de lui des terres & des maiſons, lui dreſſoient des embûches pour le tuer, & qu'ils

Brutus & ſes complices ſortent de Rome, & s'arrêtent pour quelque tems à Antium.

Le Senat ne fit aucune recherche de ceux qui avoient déchiré Cinna.

Les veterans dreſſent des embûches à Brutus pour venger Ceſar.

Dès que la premiere fougue de cet emportement ſeroit calmée.) Au lieu de ἀπὸ τῆς τῶν du texte, il faut lire comme dans un mſ. μετὰ τῶν, & dans la ligne ſuivante il faut lire φερομένης, au lieu de φερομένοις.

ſe gliſſoient dans la ville par petits pelotons, il n'oſa y retourner. Son abſence n'empêcha pas que le peuple n'eût les jeux qu'il lui devoit, rien n'y fut épargné, & ils furent d'une très-grande magnificence, car ayant fait acheter de tous côtez pluſieurs bêtes étranges, il voulut qu'on n'en donnât, ni qu'on en reſervât aucune, mais qu'elles fuſſent toutes employées à ſes jeux. Il alla même en perſonne juſqu'à Naples pour parler à des Comédiens, à des farceurs, & autres tels miniſtres du Dieu Bacchus, & pour les engager. Et voulant avoir à quelque prix que ce fût, un Comédien nommé Canutius, qui avoit beaucoup de réputation dans ſon art, il écrivit à ſes amis & les pria inſtamment de ne rien oublier pour lui perſuader de venir, car il ne trouvoit pas qu'il fût convenable de forcer aucun des Grecs. Il écrivit auſſi à Ciceron qu'il falloit abſolument qu'il aſſiſtât à ſes jeux, & il l'en preſſoit avec de grandes inſtances.

Brutus abſent donne de magnifiques jeux au peuple. Les ſoins qu'il ſe donne pour cela.

Canutius Comedien Grec de grande reputation.

Comme les affaires étoient en cet état, voici un nouveau changement par l'arrivée du jeune Octave. Il étoit fils de la niéce de Jule Céſar qui l'avoit adopté & déclaré ſon héritier par ſon teſtament. Il étudioit à Apollonie quand Céſar fut tué, & il l'attendoit là pour le ſuivre à la guerre qu'il avoit réſolu d'aller faire aux Parthes. Mais dès qu'il eut appris ce meurtre, il partit pour

Arrivée du jeune Octave, qui fut appellé Ceſar Auguſte.

Il voulut qu'on n'en donnât aucune.) Car ceux qui donnoient les jeux faiſoient quelquefois de ces liberalitez, ce qui diminuoit d'autant le plaiſir du peuple.

Rome. Et prenant d'abord le nom de Ceſar pour commencer à gagner par là le peuple, & diſtribuant à tous les Citoyens tout l'argent que le défunt lui avoit laiſſé, il excita des factions contre Antoine, & à force d'argent il attira & aſſembla un grand nombre de veterans qui avoient ſervi ſous Ceſar. Ciceron s'étant auſſi déclaré pour lui à cauſe de la haine qu'il avoit pour Antoine, Brutus l'en reprit très-aigrement, & lui écrivit pour lui reprocher *qu'il ne redoutoit nullement un maître, mais qu'il craignoit ſeulement un maître qui le haïſſoit, & qu'il ne cherchoit qu'à ſe ménager une ſervitude douce & humaine, en écrivant & diſant par tout que le jeune Ceſar étoit doux & humain, mais*, ajoûtoit-il, *nos ancêtres n'ont jamais pû ſupporter des maîtres, quelque doux qu'ils ayent été.* Et il l'aſſûroit *que pour lui juſqu'à ce moment il n'avoit déterminé ni de faire la paix, ni de faire la guerre, mais qu'il étoit fortement reſolu de ne ſe rendre jamais eſclave, quelque choſe qui pût arriver, & qu'il étoit fort étonné de voir Ciceron craindre une guerre civile, parce qu'elle eſt pleine de dangers, & ne pas craindre une paix honteuſe & indigne, & ne demander d'autre récompenſe pour avoir chaſſé Antoine de la Tyrannie, que d'établir Ceſar Tyran.* Tel étoit Brutus dans les premieres lettres qu'il écrivoit.

Il diſtribuë à tous les Citoyens l'argent que Ceſar lui avoit laiſſé.

Ciceron ſe déclaré pour le jeune Ceſar.

Lettre de Brutus à Ciceron.

Les anciens Romains ne pouvoient ſouffrir des maîtres quelque doux qu'ils fuſſent.

Déja tout le peuple Romain étoit partagé, les uns prenoient le parti de Céſar, & les autres embraſſoient celui d'Antoine, & les armées étoient à l'encan comme ſous un crieur public au plus offrant & dernier encheriſſeur. Brutus déſeſpé-

Le peuple Romain partagé entre Ceſar & Antoine.

rant donc de ſes affaires, réſolut de quitter l'Italie, & ayant traverſé par terre toute la Lucanie, il ſe rendit à Elée qui eſt ſur le bord de la mer. Porcie devant en partir pour s'en retourner à Rome, tâchoit de cacher la douleur qu'elle avoit de ſe ſéparer de ſon mari, mais un tableau la trahit, quoiqu'elle eût d'ailleurs beaucoup de courage. Le ſujet de ce tableau étoit tiré de l'hiſtoire des Grecs, c'étoit l'adieu d'Hector & d'Andromaque, qui recevoit de ſes mains ſon fils Aſtyanax & qui avoit les yeux attachez ſur ce cher mari. Porcie ayant vû ce tableau, l'image de ſon malheur la frappa, & la fit fondre en larmes. Et comme elle ne pouvoit s'en détacher, elle alla pluſieurs fois dans le même jour le regarder & ſe raſſaſier de pleurs. Acilius, un des amis de Brutus, la voyant en cet état, ſe mit à prononcer les paroles qu'Andromaque dit à Hector dans Homere, *mon cher Hector vous me tenez lieu de pere, de mere, de freres; toutes mes tendreſſes ſont réünies dans un ſi cher époux.* Et Brutus ſoûriant, *mais je ne ſçaurois*, dit-il, *adreſſer à Porcie les mêmes paroles qu'Hector adreſſe à Andromaque: Retournez chez vous, reprenez vos occupations ordinaires, vos toiles, vos fuſeaux, vos laines, & diſtribuez à vos femmes leur ouvrage, car la foibleſſe naturelle de ſon corps l'empêche bien d'égaler les exploits, dont nous ſommes capables, mais par ſa fermeté & par ſon courage elle ne combattra pas pour ſa patrie moins généreuſement que nous.* C'eſt une particularité que l'on ſçait de Bibulus, fils de Porcie qui la rap-

Ville de la Lucanie ſur la côte de la mer.

Dans Elée, il y avoit un tableau de l'adieu d'Hector & d'Andromaque.

Amiot a fort mal traité cet endroit, en traduiſant *comment Andromaque accompagnoit ſon mari Hector, ainſi qu'il ſortoit de la ville de Troye.* Il fait bien voir par là qu'Homere lui étoit inconnu.

Porcie eſt frappée de ce tableau qui lui repréſente l'image de ſon malheur.

Dans le VI. *liv. de l'Iliade.*

Brutus en continuant le paſſage d'Homere, donne un grand éloge à Porcie.

porte dans les mémoires qu'il a composez.

Brutus partit d'Elée, & fit voile vers Athénes; le peuple le reçut avec toutes les marques d'une véritable affection, & avec des acclamations très-grandes, & fit en son honneur les plus beaux décrets, & il alla loger chez un de ses anciens hôtes. Tous les jours il alloit entendre Theomneste, Philosophe Académicien & Cratippe qui suivoit la Secte Peripateticienne, & philosophant avec eux il paroissoit être dans un profond loisir & n'avoir aucune affaire, & cependant il faisoit tous ses préparatifs pour la guerre sans donner le moindre soupçon. Il envoya en Macedoine Herostrate pour pratiquer ceux qui commandoient les troupes dans ce pays-là, & prit avec lui tous les jeunes gens qui étoient venus de Rome pour étudier à Athenes, du nombre desquels étoit le fils de Ciceron, qu'il louë extraordinairement disant que *soit qu'il veillât ou qu'il dormît, c'étoit une chose admirable de voir combien il étoit fier, & ennemi des Tyrans.*

Brutus va à Athenes, où il est honorablement reçu.

Il alloit tous les jours entendre les Philosophes.

Il faisoit secretement tous ses preparatifs pour la guerre.

Il emmene avec lui tous les jeunes Romains qui étudioient à Athenes.

Eloge que Brutus fait au fils de Ciceron.

Dès qu'il eut commencé à s'entremettre des affaires à visage découvert, il reçut avis que quelques vaisseaux Romains chargez de richesses venoient d'Asie, & que le Capitaine qui les commandoit, très-honnête homme & son ami particulier, leur faisoit tenir la route d'Athenes; il alla au devant & le rencontra près de la ville de Caryste sur la côte de l'Eubée. Là s'étant abouché avec lui, il lui persuada de lui remettre

Brutus persuade à un Capitaine de lui remettre les

vaiſſeaux qu'il ramenoit d'Aſie chargez de richeſſes.

ſes vaiſſeaux, & les ayant reçus il le traita magnifiquement à ſouper, car même il ſe rencontra par hazard que c'étoit la fête de Brutus, le propre jour de ſa naiſſance.

Quand ils furent à table & qu'ils eurent commencé à boire, on fit d'abord des libations en l'honneur de la victoire de Brutus & de la liberté des Romains, & Brutus voulant engager & fortifier encore plus ſes convives, demanda une plus grande coupe, & l'ayant priſe pleine de vin, il prononça ſans aucun ſujet apparent ce vers que Patrocle dit à Hector en mourant, *mais le fils de Latone, ſecondé par mon cruel deſtin, m'a ôté la vie.* Les hiſtoriens ajoûtent à cette particularité qu'à la journée de Philippes, quand il ſortit de ſa tente pour le dernier combat, il donna à ſes ſoldats pour mot *Apollon.* C'eſt pourquoi ils prétendent que ce vers qu'il prononça, fut un préſage du malheur qui lui arriva à cette bataille.

Brutus prononce à table un vers d'Homere, qui fut le préſage de ſon malheur.

Dans le XVI. *liv. de l'Iliade.*

Deux cent cinquante mille livres.

Quelques jours après ce repas Antiſtius lui délivra cinq cent mille drachmes de l'argent

Prononça ſans aucun ſujet apparent ce vers que Patrocle dit à Hector en mourant.) Plutarque veut dire que Brutus avoit prononcé ce vers tout d'un coup ſans l'avoir amené par aucune choſe précédente qui le fondât. Mais il ne faut pas s'imaginer que Brutus prononçât ce vers ſans ſujet & ſans aucune vûë. On beuvoit à la liberté des Romains, cette liberté étoit le fruit de la mort de Ceſar, & comme Brutus avoit l'idée toute occupée de cette mort, il dit ce vers d'Homere pour faire entendre qu'en commettant ce meurtre il avoit prêté ſa main à Apollon & à la cruelle deſtinée de ce Prince, & que c'étoient les Dieux & le deſtin qui l'avoient tué. Mais ce vers qu'il appliquoit à la mort de Ceſar, devint par l'évenement le préſage de la ſienne.

qu'il conduiſoit en Italie. Tous les ſoldats qui reſtoient de l'armée de Pompée, & qui étoient encore errans dans la Theſſalie, ſe rendirent de très-bon cœur auprès de lui. Il enleva à Cinna cinq cent chevaux qu'il menoit à Dolabella en Aſie, & s'étant rendu par mer à la ville de Demetriade, d'où on enlevoit pour Antoine une grande quantité d'armes, que Jule Ceſar avoit fait faire pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortenſius Préteur de la Macedoine, lui ayant remis ſon Gouvernement, & tous les Rois, Princes & Potentats des environs s'étant liguez avec lui & lui ayant donné toutes leurs forces, il eut nouvelles que Caïus Antonius, ferere d'Antoine, étoit parti d'Italie, & venoit à Epidamne & à Apollonie, pour joindre les troupes que Gabinius y tenoit aſſemblées. Mais Brutus voulant le prévenir & lui enlever ces troupes avant ſon arrivée, fit d'abord prendre les armes à ceux qu'il avoit avec lui, & marcha par des lieux raboteux & difficiles pendant une neige affreuſe, & fit tant de diligence, qu'il laiſſa fort loin derriere lui ſes ſommiers, qui portoient ſes vivres. Etant arrivé devant les murailles d'Epidamne, le travail & le froid qu'il avoit endurez, lui cauſerentune maladie, qu'on appelle *Boulimie*, & qui arrive aſſez ordinairement aux hommes & aux bêtes qui ont beaucoup fatigué, ſur-tout dans un tems de neige, ſoit que la chaleur naturelle renfermée au dedans

Brutus enleve à Cinna cinq cent chevaux.

Il ſe rend maître des armes que Ceſar avoit fait faire à Demetriade pour la guerre des Parthes.

Hortenſius lui remet la Macedoine.

Pluſieurs Rois & Princes ſe liguent avec lui.

Il marche par un tems de neige pour enlever les troupes que Gabinius commandoit à Epidamne.

Il tombe dans la maladie appellée Boulimie.

La cauſe de cette maladie.

par le froid du dehors, & par la condenſité des pores, conſume très-promptement toute la nourriture, ou que la vapeur ſubtile & perçante de la neige fonduë pénétrant le corps en chaſſe la chaleur naturelle, qu'elle diſſipe au dehors. Car il ſemble que c'eſt cette chaleur éteinte par le froid qu'elle rencontre en ſortant ſur la ſuperficie du corps, qui fait les ſueurs qui arrivent dans cette maladie. Mais c'eſt de quoi nous avons écrit plus amplement dans un autre Traité.

Dans le VI. *liv. des propos de table, queſt.* VIII.

Brutus étant donc tombé dans une grande défaillance, & perſonne dans ſon camp n'ayant pas la moindre choſe à lui donner à manger, ſes gens furent obligez de recourir à leurs ennemis, & s'étant approchez des portes, ils demanderent aux gardes un peu de pain. Ces gardes ayant appris l'accident arrivé à Brutus, allerent eux-mêmes lui porter à manger & à boire. En reconnoiſſance de cette généroſité Brutus, devenu maître de la ville, traita avec beaucoup d'humanité, non ſeulement ces gardes, mais encore tous les autres pour l'amour d'eux.

Les gens de Brutus ont recours aux ennemis pour avoir dequoi lui donner à manger.

Reconnoiſſance & humanité de Brutus.

Caïus Antonius ſe jette dans Apollonie, & eſt obligé d'en ſortir.

Caïus Antonius s'étant jetté dans Apollonie, manda à toutes les troupes qui étoient aux environs, de l'y venir trouver. Mais quand il vit qu'au contraire elles alloient ſe rendre à Brutus, & que ceux d'Apollonie même étoient fort portez pour lui, il abandonna la ville, & ſe retira à Buthrote, après avoir perdu en chemin trois cohortes qui furent taillées en piéces par Brutus.

Il ſe retire à Buthrote, & perd en chemin trois cohortes que Brutus taille en piéces.

Brutus. Enſuite il voulut forcer quelques poſtes que les troupes de Brutus avoient occupez autour de Billis, & ayant engagé un grand combat avec le jeune Ciceron, il fut battu ; car Brutus ſe ſervoit du fils de Ciceron comme d'un grand Capitaine, & eut des ſuccès conſidérables par ſon moyen.

Il eſt encore battu par le fils de Ciceron.

A quelques jours de-là Brutus ayant ſurpris Caïus Antonius dans des lieux pleins de marais, & fort éloigné de ſa retraite, il ne voulut pas qu'on le chargeât, mais il l'enveloppa avec ſa Cavalerie, & ordonna à ſes gens d'épargner des troupes qui ſeroient bien-tôt pour eux, ce qui arriva, car elles ſe rendirent avec leur Général, de ſorte que Brutus avoit déja ſous ſes ordres un aſſez bon corps d'armée. Il retint donc long-tems auprès de lui Caïus Antonius, le laiſſant jouir de tous ſes honneurs, car il lui laiſſa même les enſeignes de ſa dignité de Commandant, quoique pluſieurs, & Ciceron même, lui-écriviſſent de Rome & le preſſaſſent de le faire mourir. Mais voyant enfin qu'il commençoit à pratiquer ſourdement les Capitaines, & qu'il ne cherchoit qu'à faire quelque remuëment, il le mit dans une de ſes galeres, où il le fit garder fort étroitement. Les ſoldats, qu'il avoit corrompus, s'étant retirez à Apollonie, écrivirent à Brutus qu'il n'avoit qu'à y venir, & qu'ils rentreroient dans leur devoir ; mais Brutus leur manda *que ce n'étoit pas la coûtume de leurs ancêtres que le Général*

Brutus force Caïus Antonius à ſe rendre à lui avec ſes troupes.

Honneur que Brutus lui fait.

On écrit de Rome à Brutus pour le preſſer de faire mourir Caïus Antonius.

Il ſe contente de le mettre en priſon dans une de ſes galeres.

Réponſe de Brutus à des ſoldats rebelles qui l'appel-

loient pour rentrer dans le devoir.

allât trouver les ſoldats rebelles ; qu'il falloit que ces ſoldats ſe rendiſſent auprès de leur Général, & que par leurs ſoûmiſſions ils deſarmaſſent ſa colere. Ils ſe rendirent donc auprès de lui, eurent recours aux prieres, & il leur pardonna.

Changement qui étoit arrivé à Rome depuis le départ de Brutus.

Comme il étoit ſur le point de paſſer en Aſie, il reçut les nouvelles du changement qui étoit arrivé à Rome. Le jeune Ceſar étoit ſoûtenu & fortifié contre Antoine par le Senat. Mais ayant chaſſé Antoine de l'Italie, il étoit devenu formidable, car il demandoit le Conſulat contre les loix, & entretenoit de grandes armées, dont la ville n'avoit aucun beſoin. Et comme il voyoit que le Senat ſupportoit avec peine ſon agrandiſſement, qu'il jettoit déja les yeux ſur Brutus, & qu'il lui decernoit de nouveaux Gouvernemens, & lui confirmoit ceux qu'il avoit déja, il avoit commencé à craindre lui-même, & avoit envoyé offrir à Antoine ſon amitié, & ayant comme inveſti Rome avec ſes troupes, il s'étoit fait donner le Conſulat, n'étant encore qu'à peine dans ſon adoleſcence, car il n'étoit que dans ſa vingtiéme année, comme il l'écrit lui-même dans ſes Commentaires. En même tems il avoit appellé en Juſtice Brutus & ſes complices pour avoir tué le premier & le plus grand perſonnage de Rome, & celui qui étoit dans les plus grandes dignitez, & cela ſans aucune forme de juſtice, & il avoit chargé Lucius Cornificius de l'accuſation de Brutus, & Agrippa de celle de Caſſius.

Le jeune Ceſar ſe fait donner le Conſulat à l'âge de XX. *ans.*

Ses Commentaires.

Il appelle en Juſtice Brutus, & ſes complices pour le meurtre de Ceſar.

Et comme les accuſez n'avoient pas comparu, ils avoient été condamnez par contumace, les Juges ayant été forcez de donner leurs ſuffrages ſans autre délay. On dit auſſi que lorſque le Heraut avoit appellé Brutus à haute voix de deſſus la Tribune, ſelon la coûtume, l'ajournant à comparoître devant ſes Juges, le peuple avoit gemi manifeſtement, que les gens de bien avoient baiſſé la tête ſans oſer dire un ſeul mot, & qu'on avoit vû Publius Silicius verſer des larmes, ce qui dans la ſuite le fit comprendre parmi les proſcrits. Après quoi Ceſar, Lepidus & Antoine s'étant raccommodez & ayant fait entre eux cette fameuſe ligue ſi connuë ſous le nom de Triumvirat, ils avoient partagé les Provinces, & fait cette horrible proſcription de deux cent Citoyens, dont ils mirent la tête à prix. Ciceron fut du nombre de ceux qui périrent en cette occaſion.

Les accuſez ſont condamnez par contumace.

Dion l'appelle Silicius Coronas.

Triumvirat de Ceſar, Lepidus & Antoine.

Ces nouvelles ayant donc été portées en Macedoine, Brutus, forcé d'imiter cette barbarie, écrivit à Hortenſius de faire mourir Caïus Antonius pour venger la mort de Ciceron, & celle de l'autre Brutus, dont l'un étoit ſon ami, & l'autre ſon proche parent. Cela fut cauſe que dans la ſuite Antoine, ayant fait priſonnier Hortenſius à la bataille de Philippes, l'égorgea ſur le tombeau de ſon frere. Et Brutus dit publiquement, *qu'il avoit plus de honte de ce qui avoit cauſé la mort de Ciceron, qu'il n'avoit de douleur de ſa*

Brutus écrit à Hortenſius de faire mourir C. Antonius par repreſailles.

Antoine égorge Hortenſius ſur le tombeau de ſon frere.

Beau mot de Brutus.

Et Brutus dit publiquement qu'il avoit plus de honte de ce qui avoit cauſé la mort de Ciceron, qu'il n'avoit de douleur de ſa

ron, qu'il n'avoit de douleur de ſa mort même, & qu'il ne pouvoit s'empêcher de blâmer ſes amis de Rome de ce qu'ils ſe rendoient eſclaves plus par leur faute que par celle des Tyrans, & qu'ils avoient la lâcheté de voir & de ſouffrir des choſes dont le ſeul recit auroit dû leur être inſupportable & leur faire horreur.

Brutus donne ordre qu'on aſſemble une flotte ſur la côte de Bithynie.

Quand il fut paſſé en Aſie avec ſon armée, qui étoit déja fort nombreuſe & en très-bon état, il donna ordre qu'on aſſemblât une grande flotte ſur la côte de Bithynie, & au Port de Cyzique, & cependant il alla par terre, calmant les villes & donnant audience aux Princes & aux Gouverneurs. Il écrivit en même tems à Caſſius pour le détourner du voyage d'Egypte, & pour le faire venir en Syrie, car il lui manda *que ce n'étoit point pour ſe donner l'Empire à eux-mêmes, mais pour mettre leur patrie en liberté, qu'ils avoient aſſemblé de ſi grandes forces; qu'ils ne devoient donc point aller errans & vagabonds par le monde, mais que ſe ſouvenant toûjours de leur but, & l'ayant toûjours en vûë, ils devoient ne ſe point trop éloigner de l'Italie, & s'en rapprocher au contraire, & ſe hâter d'y retourner pour ſecourir leurs Citoyens.*

Il écrit à Caſſius pour le détourner du voyage d'Egypte.

mort même.] Car la mort de Ciceron, ſur tout à l'âge de LXIV. ans, étoit un accident ordinaire dont on pouvoit & on devoit ſe conſoler, mais il n'y avoit rien de plus honteux ni de plus déplorable que cette ligue horrible qui l'avoit cauſée, & ſous laquelle tout l'Empire avoit eu la baſſeſſe de plier. Voilà ce qui devoit faire gémir un véritable Romain.

Et qu'ils avoient la lâcheté de voir & dû ſouffrir des choſes dont le ſeul recit auroit dû leur être inſupportable.] Il y a beaucoup de force dans ce trait. Quelle lâcheté n'eſt-ce point de voir & de ſouffrir ce qu'on ne devoit pas même pouvoir entendre.

Caſſius ſe rendit à ces remontrances, & partit pour l'aller trouver. Brutus alla au devant de lui & ils ſe rencontrerent près de Smyrne. C'étoit la premiere fois qu'ils s'étoient vûs depuis qu'ils s'étoient ſeparez au Pirée, l'un pour aller en Macedoine, & l'autre pour venir en Syrie. Ce fut une extême ſatisfaction pour eux & un grand ſujet de confiance, de voir les troupes qu'ils avoient l'un & l'autre; car au lieu qu'ils étoient partis d'Italie, comme les bannis les plus malheureux & les plus délaiſſez, ſans argent, ſans armes, ſans le moindre vaiſſeau équipé, ni un ſeul ſoldat, ni une ſeule ville à leur dévotion, peu de tems après ils ſe trouvoient enſemble très-bien fournis de vaiſſeaux, d'Infanterie, de Cavalerie, & d'argent, & en état de faire tête à leurs ennemis & de leur diſputer l'Empire.

Brutus & Caſſius ſe joignent près de Smyrne.

L'heureux changement qui étoit arrivé dans leurs affaires.

Caſſius vouloit bien faire autant d'honneur à Brutus, qu'il en recevoit de lui, mais Brutus le prévenoit preſque toûjours, allant le plus ſouvent le premier chez lui, d'autant plus même que Caſſius étoit le plus âgé, & que la foibleſſe de ſon temperament ne lui permettoit pas de ſupporter les fatigues. Caſſius étoit regardé comme un Capitaine très-habile dans le métier de la guerre, mais il avoit la réputation d'être violent & emporté, & d'aimer mieux gouverner par la crainte; du reſte il paſſoit pour grand railleur quand il étoit avec ſes amis, & pour homme qui s'abandonnoit un peu trop à la plaiſanterie.

Honneur que Brutus faiſoit à Caſſius

Caractere de Caſſius.

Mais on convient que Brutus étoit fort aimé du peuple pour ſa vertu, adoré de ſes amis, admiré de tous les gens de bien, & qu'il n'étoit haï de perſonne, non pas même de ſes ennemis, car il étoit ſingulierement doux & humain, d'une magnanimité extraordinaire, ne ſe laiſſant jamais vaincre ni par la colere, ni par la volupté, ni par l'avarice, & conſervant toûjours ſon jugement ferme, droit & inflexible ſur tout ce qui étoit honnête & juſte. Et ce qui contribua le plus à lui acquerir l'affection & l'eſtime de tout le monde, c'étoit la foi que l'on avoit à la pureté & à la droiture de ſes intentions; au lieu qu'il n'y avoit perſonne qui oſât ſe flatter que Pompée, ce grand Pompée, s'il eût vaincu Ceſar, eût voulu ſoûmettre aux loix ſa puiſſance, & l'on étoit au contraire très-perſuadé qu'il retiendroit l'autorité ſouveraine ſous le nom de Conſul, ou de Dictateur, ou de quelque autre Magiſtrature plus douce, dont il amuſeroit & conſoleroit le peuple. Et pour Caſſius, cet homme violent & colere, & qui ſouvent ſe laiſſoit emporter hors des voyes de la juſtice par ſon interêt, on étoit bien convaincu qu'il faiſoit la guerre, qu'il couroit le monde, & qu'il s'expoſoit à toutes ſortes de dangers bien plus pour s'élever à quelque grande puiſſance, que pour procurer la liberté à ſes Citoyens.

Brutus n'étoit pas haïde ſes ennemis mêmes.

Caractére de Brutus.

Ce qu'on étoit perſuadé que feroit Pompée, s'il eût vaincu Ceſar.

Veuës de Caſſius dans tous les mouvemens qu'il ſe donnoit.

Que ſi nous remontons plus haut, les Cinnas, les Marius, les Carbons, en ſe propoſant leur pa-

Celles de Cinna, de Marius & de Carbon.

trie même pour le prix & le fruit de leurs travaux & de leurs victoires, n'ont-ils pas en quelque façon combattu pour s'en rendre les maîtres & les Tyrans? Au lieu qu'à Brutus, jamais ſes ennemis mêmes ne lui ont reproché des vûës ſi intereſſées & ſi injuſtes. Au contraire Antoine lui donna cette grande louange devant une infinité de témoins, *qu'il étoit le ſeul des Conjurez qui eut conſpiré contre Ceſar par le ſeul attrait de la beauté & de la grandeur de cette action, & que tous les autres y avoient été excitez par la haine particuliere qu'ils avoient pour lui & par l'envie qu'ils lui portoient.* De-là vient que Brutus dans tout ce qu'il écrit, paroît manifeſtement avoir moins de confiance dans ſes nombreuſes troupes, que dans ſa vertu, car étant déja à la veille du danger auquel il alloit s'expoſer, il écrivit à Atticus, *que ſes affaires étoient au comble de la Fortune, car ou il affranchiroit les Romains par ſa victoire, ou il ſe délivreroit de la ſervitude par ſa mort; que toutes les autres choſes étoient en bon état pour eux, & dans une aſſiette ferme & aſſurée, mais qu'il y avoit encore une ſeule choſe très-incertaine, & dont ils ne pouvoient s'aſſurer, c'eſt s'ils vivroient ou s'ils mourroient libres.* Il dit qu'*Antoine portoit la*

Celles de Brutus bien plus nobles.

Grande louange qu'Antoine donne à Brutus.

Lettre que Brutus écrit à Atticus la veille de la bataille de Philippes.

Il dit qu'Antoine portoit la peine dûë à ſa folie.) Il n'eſt pas étonnant que Brutus, qui en tuant Ceſar croyoit avoir fait la plus grande, la plus juſte & la plus belle action du monde, blâmât Antoine d'avoir plûtôt ſuivi le parti du jeune Ceſar, que celui des meurtriers de Jule. Mais Antoine pourroit trouver des défenſeurs, qui ne manqueroient pas de raiſons pour ſoûtenir que le parti qu'il avoit pris étoit le plus honnête & le plus louable.

peine duë à ſa folie en ce que pouvant ſe mettre au nombre des Brutus, des Caſſius, & des Catons, & partager leur gloire, il avoit mieux aimé ſe joindre à Octave, & ne tenir que le ſecond rang, & que s'il n'étoit pas vaincu avec lui dans la bataille, qui s'alloit donner, il lui feroit bien-tôt la guerre. En quoi il paroît qu'il prophétiſa de loin ce que l'évenement juſtifia dans la ſuite.

Prophetie de Brutus qu'Antoine feroit bien-tôt la guerre à Ceſar.

Pendant le ſouper qu'ils firent à Smyrne, Brutus demanda à Caſſius une partie des grandes ſommes qu'il avoit ramaſſées, lui alleguant que toutes celles qu'il avoit euës de ſon côté, il les avoit dépenſées à bâtir & à équiper cette nombreuſe flotte, qui reduiroit toute la mer Mediterranée en leur pouvoir. Mais les amis de Caſſius l'empêchoient de donner cet argent : *Il n'eſt pas juſte* lui diſoient-ils, *que ce que vous avez conſervé de vos épargnes, & ce que vous avez levé ſur les peuples en vous expoſant à leur haine, vous le donniez à Brutus, afin qu'il s'en ſerve à gagner le peuple & à faire des largeſſes aux ſoldats.* Malgré tout cela Caſſius lui en donna la troiſiéme partie, après quoi s'étant ſeparez encore pour aller exécuter chacun les choſes dont ils étoient chargez, Caſſius ſe rendit maître de Rhodes, & uſa durement & fierement de ſa fortune, quoiqu'en en-

Brutus demande à Caſſius une partie des ſommes qu'il avoit ramaſſées.

Les amis de Caſſius veulent l'empêcher de donner cet argent, & lui rendre Brutus ſuſpect.

Caſſius lui en donne la troiſiéme partie.

Caſſius ſe rend maître de Rhodes, & la traite durement.

Et ne tenir que le ſecond rang.) Mais quel rang auroit-il tenu s'il ſe fût joint aux autres ? Caſſius auroit-il ſouffert qu'il eut été le premier ? On va voir dans un moment que Brutus & Caſſius ſeront ſur le point de ſe broüiller pour quelques ſommes que le premier demandoit à l'autre.

trant dans la ville, comme les habitans l'appelloient leur maître & leur Roi, il leur eut répondu avec modeſtie, *Je ne ſuis ni Roi, ni maître; je ſuis le meurtrier de celui qui vouloit ſe rendre nôtre maître & nôtre Roi.*

Réponſe de Caſſius aux Rhodiens qui l'appelloient leur maître & leur Roi.

Brutus demanda aux Lyciens de l'argent & des troupes. Mais l'Orateur Naucrate obligea les villes à ſe revolter, & les habitans du pays occuperent quelques montagnes pour fermer les paſſages. Brutus envoya contre eux un détachement de Cavalerie, qui les ayant ſurpris à table pendant leur dîner, en paſſerent ſix cens au fil de l'épée, après quoi s'étant rendu maître de pluſieurs châteaux & petites villes, il relâcha ſans rançon tous ceux qu'il fit priſonniers, dans l'eſperance que cette action de douceur lui attireroit l'affection des peuples. Mais ils étoient fort opiniâtres, le dommage qu'ils ſouffroient dans leurs terres les irritoit, & ils mépriſoient ces marques de douceur & d'humanité, qui n'empêchoient pas leurs pertes. Enfin il alla mettre le ſiége devant la ville de Xanthe, où tous les plus braves de la Lycie s'étoient enfermez.

Les Lyciens ſe revoltent contre Brutus, à cauſe des ſommes & des troupes qu'il leur demandoit.

Action de douceur de Brutus, très-inutile.

Il va mettre le ſiége devant la ville de Xanthe, capitale de la Lycie.

Pendant le ſiége quelques-uns de la Garniſon, profitant de la riviere, qui baignoit leurs murailles, tâchoient de ſe ſauver en nageant entre deux eaux. Mais on les prenoit avec des filets que les aſſiégeants tendirent tout au travers du courant & au haut deſquels étoient attachées de ſonnettes, qui avertiſſoient dès le moment qu'il y avoit

Filets avec des ſonnettes tendus au travers du fleuve Xanthus, pour empêcher les Lyciens de ſe ſauver.

quelqu'un de pris. Une nuit les Xanthiens firent une ſortie & mirent le feu à quelques machines dont on battoit leurs murailles ; ils furent repouſſez dès qu'ils eurent été apperçus. Mais un vent impetueux ayant porté les flammes juſques ſur les crenaux des murailles, les maiſons voiſines étoient en danger de s'embraſer. Alors Brutus, craignant pour la ville, commanda à ſes troupes de courir à ſon ſecours & d'éteindre le feu. En même-tems un ſubit deſeſpoir & une rage plus forte que tout le diſcours de la raiſon, & que l'on ne ſçauroit comparer qu'à un violent déſir de la mort, s'emparerent des Xanthiens. Tout à coup on vit libres & eſclaves avec leurs femmes & leurs enfans, tout âge & tout ſexe, border leurs murailles, & tirer de-là ſur ceux qui travailloient à éteindre le feu, & portant eux-mêmes des braſſées de roſeaux & de bois, & de tout ce qu'ils pouvoient trouver de plus combuſtible, ils les jettoient au milieu de l'embraſement pour l'étendre dans toute la ville en lui fourniſſant toûjours une nouvelle matiere pour le nourrir & pour l'irriter. Quand la flamme ſe fut répanduë par tout, & qu'ayant embraſé tous les quartiers de la ville, elle eut commencé à éclater très-vivement & à élever ſes tourbillons, Brutus ſaiſi de compaſſion, ſe montroit par tout à cheval ſous les murailles, très-diſpoſé à les ſecourir, & tendant les mains aux Xanthiens, il les conjuroit d'épargner & de ſauver leur ville. Mais perſonne

Brutus veut ſecourir la ville qui s'embraſoit.

Deſeſpoir & rage des Xanthiens.

Ils tirent ſur leurs ennemis qui travailloient à les ſauver & à éteindre le feu.

Brutus à cheval s'approche des murailles & conjure les Xanthiens d'avoir pitié de leur ville.

ne l'écoutoit, au contraire ils cherchoient tous à périr, non ſeulement les hommes & les femmes, mais encore les petits enfans, dont les uns criant & heurlant, ſe jettoient au milieu des flammes, les autres ſe précipitoient du haut des murailles; on en voyoit qui ſe préſentoient aux épées de leurs peres & qui montrant leur gorge nuë, les preſſoient de frapper.

Les enfans des Xanthiens imitent le deſeſpoir de leurs peres.

Qand la ville fut preſque toute conſumée, on apperçut une femme qui ayant ſon enfant mort à ſon cou ſe pendoit elle-même, & qui avec une torche allumée qu'elle tenoit à la main, mettoit le feu à ſa maiſon. Brutus n'eût pas la force de voir un ſpectacle ſi tragique & ſi horrible, il ſe mit à pleurer quand on lui en fit le rapport, & fit publier à ſon de trompe un prix pour tout ſoldat qui auroit pû ſauver un Lycien. On dit qu'il n'y en eut que cent cinquante qui ne purent éviter d'être ſauvez. Ainſi donc les Lyciens après pluſieurs années, rempliſſant comme une fatale revolution de ruine totale, renouvellerent par leur audace deſeſperée la fortune de leurs ancêtres, qui dans les tems des guerres contre les Perſes ayant embraſé de même leur ville, s'étoient fait tous périr.

Action horrible d'une femme de Xanthe.

Brutus propoſe un prix à tout ſoldat qui aura ſauvé un Lycien.

Fatale revolution de ruine.

Les Lyciens avoient déja brûlé leur ville pendant les guerres contre les Perſes.

Après ce grand exemple, Brutus voyant la ville de Patare ſe fortifier contre lui, & ſe préparer à une vigoureuſe défenſe, balançoit à l'attaquer, & ne ſçavoit s'il devoit l'entreprendre, car il craignoit le même deſeſpoir. Mais ayant

heureuſement fait quelques-unes de leurs femmes priſonnieres, & les ayant renvoyées ſans rançon, ces femmes dirent à leurs peres & à leurs maris, qui étoient des plus conſidérables, combien Brutus étoit honnête, temperant & juſte, & firent tant qu'elles leur perſuaderent de céder & de lui livrer leur ville. Dès ce moment toutes les autres villes ſe rendirent & ſe ſoûmirent à lui, & le trouverent doux, gracieux & humain, au delà de leurs eſpérances. Car au lieu que Caſſius, qui environ dans le même-tems s'étoit rendu maître de Rhodes, avoit ordonné à tous les habitans de lui apporter tout leur or & tout leur argent, dont il fit juſqu'à huit mille talens, & avoit condamné de plus la ville à une amende de cinq cent autres talens, Brutus n'exigea que cent cinquante talens des Lyciens, & ſans cauſer aucun autre dommage à leur pays, il en partit pour aller en Ionie.

Ce que font la douceur & l'humanité de Brutus.

Dureté de Caſſius pour les Rhodiens.

Vingt-quatre millions.

Cinq cent mille écus.

Moderation de Brutus qui n'exige des Lyciens que cent cinquante mille écus.

Là il fit beaucoup d'actions dignes de mémoire, ſoit pour récompenſer, ſoit pour punir ceux qui l'avoient mérité. Je n'en raconterai ici qu'une ſeule, celle dont il fut lui-même le plus touché, & qui plut davantage aux plus gens de bien de Rome. Le grand Pompée ayant été défait par Ceſar à la bataille de Pharſale, & ayant perdu ce grand Empire, qu'il lui diſputoit, s'en étoit fui en Egypte, & étoit abordé près de la ville de Peluſe. Les Tuteurs & les Miniſtres du Roi Ptolemée, encore enfant, avoient aſſemblé un

Il avoit alors quinze ou ſeize ans.

conſeil, pour déliberer avec leurs amis ſur le parti qu'on devoit prendre dans une conjoncture ſi délicate, & les avis étoient fort partagez. Les uns opinoient à recevoir Pompée, & les autres à le chaſſer d'Egypte. Mais un certain Theodote de Chio, qui étoit auprès du jeune Prince, pour lui enſeigner la Rhetorique, & qui alors avoit l'honneur d'être admis aux conſeils, faute de meilleurs conſeillers, fit voir que les uns & les autres commettoient une grande faute, tant ceux qui vouloient qu'on reçût Pompée, que ceux qui vouloient qu'on le chaſſât; que dans la ſituation où l'on ſe trouvoit il n'y avoit qu'une ſeule choſe d'utile, c'étoit de le recevoir & de le tuer, & finit ſon diſcours par ce mot, *un mort ne mord point.* Le conſeil ſe rendit à cet avis, de ſorte que Pompée, le grand Pompée devint un exemple ſingulier des avantures les plus incroyables & les moins attenduës; ſa mort fut l'ouvrage de la rhetorique & de l'éloquence de Theodote; & ce Sophiſte le diſoit lui-même, en ſe glorifiant comme d'un grand exploit.

Theodote de Chio, Rheteur, qui enſeignoit la Rhetorique au Roi Ptolemée.

Proverbe, un mort ne mord point, *ſon origine.*

Un malheureux Sophiſte décide du ſort du grand Pompée.

Quelque tems après Ceſar étant arrivé à Alexandrie, tous ſes méchans conſeillers furent punis comme ils le méritoient, & périrent malheureuſement. Theodote ſeul obtint encore

Theodote obtint encore de la Fortune quelque petit terme, pour aller mener une vie honteuſe, miſerable & vagabonde, ſans feu ni lieu.] Comme ſi la Fortune avoit voulu promener en divers lieux ce monſtre pour faire voir cet exemple de malediction, Theodote fut vagabond cinq ou ſix ans.

de la Fortune quelque petit terme, pour aller mener une vie honteuſe, miſérable & vagabonde, ſans feu ni lieu. Mais enfin il ne put échapper à Brutus, qui parcouroit l'Aſie ; on le mena devant lui, & puni du dernier ſupplice, il acquit un plus grand renom par ſa mort, qu'il n'avoit fait par par toute ſa vie.

Brutus fait mourir Theodote.

Brutus envoya prier Caſſius de le venir trouver à Sardis, & étant averti de ſon arrivée, il alla au-devant de lui avec ſes amis. Toute l'armée en bataille les ſalua l'un & l'autre du titre d'*Imperator*; mais comme cela arrive d'ordinaire dans les grandes affaires entre deux hommes, qui ont chacun grand nombre d'amis & de partiſans & tant de Capitaines & de gens de guerre ſous leurs ordres, ils eurent tous deux beaucoup de plaintes & de reproches à ſe faire réciproquement. C'eſt pourquoi dès qu'ils furent arrivez à Sardis, avant que de rien reſoudre, ils s'enfermerent tous deux ſeuls dans une chambre, fermerent les portes ſur eux, & là ſans autres témoins ils commencerent à étaler leurs ſujets de plainte. Enſuite ils en vinrent à des reproches ſanglans & à des accuſations violentes, & enfin la douleur & le dépit leur arrachant des larmes, ils ſe porterent à ſe dire des choſes très-outrageantes avec beaucoup d'emportement. Leurs amis qui les entendoient par dehors, étonnez de la violence de leur colere & de ce haut ton qu'ils avoient pris, craignirent qu'ils ne ſe portaſſent à des extrémitez en-

Plaintes reciproques de Brutus & de Caſſius.

Ils s'enferment tous deux dans une chambre à Sardis.

Ils s'emportent l'un contre l'autre.

core plus grandes, mais il leur étoit défendu d'entrer. Dans ce moment Marcus Favonius, qui avoit été grand zelateur de Caton pendant sa vie, & qui avoit embrassé la Philosophie, moins par le choix de sa raison, que par une impetuosité naturelle & par une passion de forcené, se mit en devoir d'entrer. Les domestiques voulurent l'en empêcher, mais c'étoit une affaire très-difficile que de retenir Favonius à quelque chose qu'il se portât, car il étoit violent en tout & haut à la main. Il ne tenoit aucun compte de sa dignité de Senateur, & il la ravaloit souvent par une liberté de parler, qui tenoit du Cynique, mais la plûpart des gens ne faisoient que rire & se divertir de ses injures & de ses mots à contre-tems. Poussant donc la porte malgré ceux qui la gardoient il entra, & contre-faisant sa voix, il prononça les vers que Nestor dit dans Homere à Agamemnon & à Achille pour appaiser leur dissension: *mais croyez-moi tous deux, car vous êtes plus jeunes, & j'ai frequenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous, & qui suivoient mes conseils.* Cassius ne fit que rire de cette extravagance, mais Brutus, plus serieux, le prit par les épaules & le chassa, l'appellant *franc chien* & *faux Cynique*. Cependant ils ne pousserent pas plus loin leur contestation & se separerent. Cassius donna ce jour-là même un grand souper où Brutus se trouva, & y amena ses amis qu'il avoit priez. Ils ne furent pas plûtôt à table que Favonius y vint après s'être baigné.

Philosophie souvent embrassée moins par raison que par humeur.

Caractére de Favonius.

Dans le 1. liv. de l'Iliade.

Injures que Brutus dit à Favonius.

Brutus le voyant entrer ſe mit à crier, qu'il ne l'avoit pas invité, & commanda qu'on lui donnât une place ſur le lit du haut bout. Mais lui ſe fourrant par force au lit du milieu, il s'y plaça. Le repas fut aſſaiſonné de plaiſanteries qui ne furent pas deſagréables, & les propos de Philoſophie n'en furent pas bannis.

Brutus juge un Préteur accuſé de concuſſion & le note d'infamie.

Le lendemain Brutus jugea le procès d'un homme qui avoit commandé les Armées en qualité de Préteur, & qu'il avoit lui-même employé. C'étoit Lucius Pella, accuſé par les Sardiens de vols, pilleries, & concuſſions, & il le nota d'infamie. Ce jugement affligea extrêmement Caſſius, qui quelques jours auparavant ayant à juger deux de ſes amis accuſez des mêmes crimes, s'étoit contenté de leur faire en particulier quelques reprimandes, les avoit renvoyez & avoit continué de s'en ſervir. C'eſt pourquoi il ſe plaignoit de Brutus, & l'accuſoit d'être trop ſeverement attaché à la Loi & à la Juſtice, dans un tems qui demandoit plus de politique & plus d'humanité. Brutus lui répondit, *qu'il devoit ſe ſouvenir des Ides de Mars, jour auquel ils avoient tué Ceſar, qui ne pilloit ni ne tourmentoit lui-même per-*

Ce jugement déplut à Caſſius, & pourquoi.

Caſſius accuſe Brutus d'être trop attaché à la Juſtice.

Belle remontrance de Brutus à Caſſius

Et commanda qu'on lui donnât une place ſur le lit du haut bout. Il y avoit trois lits autour de la table, le plus honorable étoit celui du milieu, celui du haut bout étoit après, & celui du bas bout étoit le moindre. Brutus veut qu'on place Favonius au lit du haut bout, comme un homme de dignité, car il étoit Senateur. Mais il ſe fourre au beau milieu comme à la place la plus honorable. Ces differents rangs de lits ont été expliquez dans les remarques ſur la ſat. VIII. du II. liv. d'Horace.

ſonne,

ſonne, mais qui prêtoit ſon appuy à ceux qui le faiſoient ſous ſon autorité, c'eſt pourquoi, ajoûtoit-il, *s'il y a un prétexte honnête de négliger la Juſtice, il valloit bien mieux ſouffrir les malverſations des amis de Ceſar, que de fermer les yeux ſur celles des nôtres, car en ſupportant les premiers, nous ne pouvions être taxez que de diſſimulation & de peu de courage, au lieu qu'en ſouffrant les autres, nous paſſons pour complices de leur iniquité, & nous avons encore notre part aux peines & aux dangers auſquels ils s'expoſent.* Voilà quelle étoit la vertu dont Brutus faiſoit profeſſion.

Pourquoi il vaut mieux ſupporter les malverſations des amis des autres, que celles de nos amis.

Quand ils furent ſur le point de quitter l'Aſie, on dit qu'il arriva à Brutus un grand & merveilleux prodige. C'étoit naturellement un homme très-vigilant, & qui ne donnoit au ſommeil qu'une très-petite partie de la nuit, tant à cauſe de ſa grande temperance & de la ſobrieté avec laquelle il vivoit, que des travaux auſquels il s'étoit accoûtumé. Jamais il ne dormoit le jour, & la nuit il ne repoſoit que lorſque tout le monde étoit couché, & qu'il ne trouvoit rien à faire, ni perſonne avec qui parler. Et alors ayant la guerre ſur les bras, & ſe trouvant chargé de toutes les affaires, il avoit toûjours l'eſprit occupé de ce

Brutus dormoit fort peu.

Car en ſupportant les premiers.) J'ai tâché de rendre clairement le ſens de ce paſſage, mais je dois avertir qu'il eſt corrompu dans le texte & qu'il faut rétablir la leçon d'un mſ. où on lit, ἐκείνως μὲν ἀναιδρείας, νῦν δ' ἀδικίας δόξα, &c. *Et qui ne donnoit au ſommeil qu'une très-petite partie de la nuit.*) Par ce préambule Plutarque nous diſpoſe fort à croire que c'eſt ce défaut de ſommeil qui enfanta le fantôme que Brutus crut voir. Car une tête échauffée par de longues veilles voit ce que les autres ne voyent point.

qui pouvoit arriver. C'eſt pourquoi, après avoir un peu ſommeillé d'abord après ſon ſouper, il paſſoit le reſte de la nuit à dépêcher les affaires les plus preſſées. Et s'il lui arrivoit quelquefois d'avoir achevé de meilleure heure, & d'avoir quelque peu de tems de reſte, il l'employoit à lire quelque livre juſqu'à la troiſiéme garde où les Centurions, les Tribuns, & tous les autres Officiers avoient accoûtumé de ſe rendre auprès de lui pour recevoir ſes ordres. Comme il étoit donc ſur le point de partir avec toute ſon armée, une nuit qui étoit très-obſcure, ſa tente n'étant éclairée que par une petite lampe qui ne rendoit qu'une lumiere très-foible, & toute ſon armée étant enſevelie dans le ſilence & dans le ſommeil, il étoit plongé dans une méditation profonde, roulant dans ſa tête mille differens penſers; tout d'un coup il lui ſembla qu'il entendoit quelqu'un entrer dans ſa tente. Il jetta les yeux ſur l'entrée, & vit une figure horrible, un corps étrange & monſtrueux qui s'approcha de lui, & qui ſe tint débout près de ſon lit ſans lui dire une ſeule parole. Il eut l'aſſûrance de lui demander, *Qui es-tu donc? Es-tu un homme? Es-tu quelque Dieu? Que viens-tu faire dans ma tente, & que veux-tu?* Le fantôme lui répondit, *Brutus, je ſuis ton mauvais Genie, & tu me verras bien-tôt dans les plaines de Philippes. Eh bien*, repartit Brutus ſans ſe troubler, *nous t'y verrons.* Après quoi le fantôme ayant diſparu, Brutus appella ſes domeſti-

Comment il paſſoit les nuits.

Vers les trois heures du matin.

Fantôme qui s'apparoît à Brutus.

Brutus lui demande qui il eſt.

Réponſe du fantôme.

Réponſe de Brutus.

ques qui lui dirent qu'ils n'avoient rien entendu ni rien vû. Il se remit à veiller & à penser à ses affaires, & dès que le jour fut venu, il alla trouver Cassius & lui raconta la vision qu'il avoit euë. Alors Cassius qui suivoit les sentimens d'Epicure, & qui avoit accoûtumé de disputer sur cela avec Brutus, se mit à lui dire, *Brutus, nous tenons nous autres, dans notre Philosophie, que nous ne sentons, ni ne voyons véritablement tout ce que nous croyons voir & sentir. Car nos sens, faciles à recevoir toutes sortes d'impressions, sont fort trompeurs, & notre imagination est très-prompte & très-propre à les affecter, & à leur imprimer successivement toutes sortes de sentimens & d'idées, sans aucun sujet apparent, ou pour mieux dire sur un néant qui n'a nulle existence; ils sont comme une cire molle toûjours prête à recevoir toutes les figures & les images qu'on veut y imprimer, & nôtre ame ayant en elle-même, & ce qui fait l'impression & ce qui la reçoit, peut facilement sans autre secours que d'elle-même, se charger & se diversifier en toutes sortes de figures & de formes. C'est ce que témoignent assez les differentes formes de nos songes pendant notre sommeil; car notre faculté imaginative les excite sur un commencement très-petit & très-leger, & leur fait prendre toutes sortes de passions, & les figures de fantômes les plus étranges & les plus hideuses. Car cette faculté imaginative a cela de sa nature qu'elle est toûjours en mouvement, & ce mouvement n'est autre chose que l'imagination même & la pensée. Et il y a encore cela de plus en vous, c'est que votre corps attenué &*

Cassius écrit Epicurien.

Discours qu'il fait à Brutus pour lui remettre l'esprit sur le fantôme qu'il avoit vû.

Nos sens sont comme une cire molle.

échauffé par le travail, échauffe auſſi votre imagination, la ſubtiliſe & la pervertit. Or il n'eſt nullement croyable qu'il y ait des Démons ou Genies, & quand il y en auroit, il ſeroit ridicule de croire qu'ils prendroient la figure & la voix des hommes, & que leur vertu & leur puiſſance s'étendroient juſqu'à nous. Je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'il y en eût, afin que nous ne miſſions pas ſeulement notre confiance dans cette grande quantité d'armes & de chevaux, & dans cette nombreuſe flotte, mais que nous nous appuyaſſions encore ſur le ſecours des Dieux, qui ne manqueroient pas d'aſſiſter les chefs de la plus belle & de la plus ſainte de toutes les entrepriſes. Par de tels diſcours Caſſius tâchoit de calmer & de remettre l'eſprit de Brutus.

Faux principe de Caſſius.

Caſſius appelle la conjuration contre Ceſar, la plus ſainte des entrepriſes.

Comme les ſoldats commençoient à ſe mettre en marche, des aigles, fondant enſemble du haut

Prodige de deux aigles qui accompagnent les enſeignes de Brutus.

Or il n'eſt nullement croyable qu'il y ait des Démons ou Genies.) Ce diſcours de Caſſius eſt mêlé de vrai & de faux. Il eſt vrai que notre imagination échauffée peut nous ſéduire & nous préſenter des objets faux, que nous voyons comme s'ils etoient véritables & réels; mais Caſſius pouſſe trop loin ſon principe en diſant qu'il n'eſt nullement croyable qu'il y ait des eſprits. Car il eſt indubitable qu'il y en a, qui peuvent ſe préſenter à nous, nous parler, nous exciter, nous prédire les choſes futures. Mais il en eſt des apparitions des eſprits comme des ſonges. Il y en a de faux, & il y en a de vrais. Il y en a que notre imagination forge, & d'autres que Dieu envoye.

Je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'il y en eût.) Cela eſt fort adroit pour achever de diſſiper les horreurs de Brutus. Il a voulu lui inſinuer qu'il eſt faux qu'il y ait des démons, des eſprits, & enſuite il lui fait voir qu'il ſeroit à ſoûhaiter qu'il y en eût, car s'il y en avoit, ils ne viendroient pas leur prédire des maux, mais des biens, & au lieu de leur être contraires, ils leur ſeroient favorables. Ainſi, qu'il y ait des démons, ou qu'il n'y en ait point, le fantôme de Brutus eſt faux, & ce n'eſt qu'une illuſion de la faculté imaginative de ſon ame.

des nuës, ſe rabbattirent ſur les premieres enſeignes & accompagnerent l'armée, toûjours nourries par les ſoldats juſqu'à la ville de Philippes, où elles s'envolerent & diſparurent la veille du combat.

Brutus & Caſſius ſubjuguent tout le pays, juſqu'à la mer.

Brutus avoit déja réduit ſous ſon obéïſſance la plûpart des peuples des environs, & s'il reſtoit quelque ville ou quelque Prince à ſubjuguer, Caſſius & lui acheverent alors de les reduire, & aſſujettirent tout le pays juſqu'à la mer vis-à-vis de Thaſos.

Iſle de la mer Egée.

Montagne près de Philippes.

Norbanus chaſſé d'un poſte avantageux.

Là ayant ſurpris Norbanus campé dans les détroits près d'un lieu appellé Symbolon, ils l'envelopperent & le forcerent d'abandonner ce poſte qui étoit fort avantageux; il s'en fallut même fort peu qu'ils ne lui enlevaſſent toute ſon armée, Ceſar n'ayant pu le ſuivre à cauſe d'une maladie qui l'obligea à demeurer derriere; mais Antoine vint fort à propos à ſon ſecours, ayant fait une diligence ſi étonnante que Brutus même ne pouvoit la croire. Ceſar n'arriva que dix jours après. Ils camperent donc là, Caſſius vis-à-vis d'Antoine, & Brutus vis-à-vis de Ceſar. Tout l'eſpace qui étoit entre les deux armées, les Romains l'appel-

Poſition des deux armées dans la plaine de Philippes.

Ils camperent donc là, Caſſius vis-à-vis d'Antoine, & Brutus vis-à-vis de Ceſar.) Il eſt aiſé de voir que le texte eſt corrompu en cet endroit par la faute des copiſtes, qui ont mis Caſſius pour Brutus, & Brutus pour Caſſius. Plutarque lui-même dans la vie d'Antoine met Antoine oppoſé à Caſſius, & Brutus oppoſé à Céſar. Il faut donc lire dans le texte ὁ καταστρατοπεδευων Ἀντώνιος Κάσσιος, Βροῦτος ὁ Καίσαρος.

lent *la plaine de Philippes*. Jamais on n'avoit vû deux ſi groſſes & ſi nombreuſes armées de Romains campées l'une contre l'autre & prêtes à ſe charger. Celle de Brutus étoit beaucoup inferieure en nombre à celle de Ceſar, mais elle brilloit bien davantage par la magnificence de tout ſon équipage & par l'éclat de ſon armure, car la plûpart des armes des ſoldats étoient d'or ou d'argent, qu'on leur avoit fourni ſans meſure, quoique dans tout le reſte Brutus eût accoûtumé les Capitaines à ſuivre la ſageſſe & la modeſtie, & à fuir toute ſuperfluité; mais il étoit perſuadé que la richeſſe des armes que les ſoldats ont toûjours entre leurs mains, & dont ils ſe

L'armée de Brutus moins nombreuſe que celle de Ceſar, mais plus magnifique.

Les armes de la plûpart des ſoldats de Brutus étoient d'or, ou d'argent.

Brutus croyoit que la magnificence des armes augmente le courage des ſoldats.

Perſuadé que la richeſſe des armes que les ſoldats ont toûjours entre leurs mains, releve encore le courage des hommes qui ont quelque ambition.) C'étoit auſſi le ſentiment de Céſar: *Habebatque tam cultos* (*milites*) *ut argento & auro politis armis ornaret; ſimul & ad ſpeciem, & quo tenaciores eorum in prælio eſſent metu damni.* Sueton. Jul. Cæſ. 67. c'étoit encore celui de Sertorius, dont Plutarque dit *que ce qui lui acquit les bonnes graces des Eſpagnols, c'eſt qu'il leur donnoit avec profuſion de l'or & de l'argent pour dorer leurs caſques & enrichir leurs boucliers.* Mais ce n'étoit pas le ſentiment de Mithridate, dont Plutarque dans la vie de Lucullus dit *qu'inſtruit par ſes malheurs de l'inutilité d'une armée magnifique, il bannit toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richeſſe du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent.* Ce n'étoit pas non plus le ſentiment de ces Romains dont Tite-Live dit qu'ils avoient appris de leurs Capitaines, *Horridum militem eſſe debere, non cælatum auro argentoque, ſed ferro & animis fretum. Quippe illa prædam verius quam arma eſſe. Nitentia ante rem, deformia inter ſanguinem & vulnera. Virtutem eſſe militis decus, & omnia illa victoriam ſequi, & ditem hoſtem quamvis pauperes victoris præmium eſſe. liv.* IX. 40. Si ces armes d'or rendent quelquefois les avares plus âpres au combat,

couvrent, releve encore le courage des hommes qui ont quelque ambition, & rend plus âpres au combat les avares, & les force à défendre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang des armes qu'ils gardent comme leur unique bien.

Ceſar purifie ſon armée dans ſon camp contre la coûtume des Romains.

Ceſar fit dans ſon camp un ſacrifice pour purifier ſon armée, & fit diſtribuer une petite meſure de bled, & cinq drachmes par tête à chaque ſoldat pour le ſacrifice. Mais Brutus, pour inſulter à cette diſette ou à cette meſquinerie, fit ce ſacrifice de purification hors de ſes retranchemens en pleine campagne, comme c'eſt la coûtume des Romains, & diſtribuant enſuite quantité de victimes par compagnies & cinquante drachmes à chaque ſoldat, il augmenta par là conſidérablement l'affection & la bonne volonté de toute l'armée.

Brutus purifie la ſienne hors de ſes retranchemens.

Vingt-cinq livres.

Signes funeſtes arrivez à Caſſius avant la bataille.

Pendant cette cérémonie, il arriva à Caſſius un ſigne qui lui parut funeſte. Car le

comme Brutus le penſoit, elles peuvent les diſpoſer auſſi à prendre plûtôt la fuite pour ſauver leur bien, & rendre même les ennemis plus âpres & plus opiniâtres pour les gagner. Et cela me fait ſouvenir du mot d'un grand Capitaine qui diſoit, *miles non timet niſi veſtitus.* C'eſt à nos Généraux à décider entre des autoritez ſi reſpectables. Pour moi, ſi j'oſe dire ici mon avis, je crois qu'il faut que des troupes ayent de bons habits & de bonnes armes, & que l'on doit laiſſer l'or & la parure aux femmes & aux troupes des barbares. Et c'étoit le ſentiment d'Homere qui dans le ſecond liv. de l'Iliade remarque qu'un Officier des alliez des Troyens alloit au combat chargé d'or comme une jeune fille.

ὅς ῥ' χρυσὸν ἔχων πόλεμον δ' ἴεν ἠΰτε κούρη.

Et cet or ne lui ſervit qu'à être la proye d'Ajax qui le tua. Dans le texte au lieu de ὥστερ κτήματα, il faut lire comme dans un mſ. ὥσπερ κτηματίαι.

Licteur qui portoit devant lui les faiſceaux, lui donnant la couronne qu'il devoit mettre ſur ſa tête, pour ſacrifier, la lui préſenta à l'envers, & l'on dit qu'un peu auparavant dans une proceſſion la victoire d'or de Caſſius, qui étoit portée en pompe, tomba à terre, celui qui la portoit ayant bronché. De plus quantité d'oiſeaux carnaciers paroiſſoient tous les jours dans le camp, & l'on vit pluſieurs eſſaims d'abeilles qui s'étoient aſſemblées au dedans du camp dans un certain lieu que les Devins firent enfermer, & qu'ils mirent hors de l'enceinte des retranchemens, pour expier ce préſage, & pour éloigner la crainte ſuperſtitieuſe, qui avoit déja ébranlé Caſſius mal-

Victoire d'or portée en pompe à la tête des troupes.

Abeilles, de mauvais augure.

Selon la coûtume pour avertir que c'étoit un lieu ſacré.

Caſſius ébranlé.

Et l'on dit qu'un peu auparavant dans une proceſſion la victoire d'or de Caſſius, qui étoit portée en pompe, tomba à terre.] Dion qui a rapporté tous ces prodiges dans le liv. XLVII. dit ſeulement *qu'un ſoldat qui portoit une victoire, comme les ſoldats en portent d'ordinaire, tomba en marchant.* Il ne dit point que cette victoire fût d'or, ni que ce fût la victoire de Caſſius. Plutarque paroît mieux inſtruit que Dion.

Et l'on vit pluſieurs eſſaims d'abeilles.] Nous avons vû déja dans la vie de Dion que les abeilles étoient regardées comme de mauvais augure, & je crois en avoir donné la raiſon. V. les pag. 486. & 487. de ce même tome.

Et pour éloigner la crainte ſuperſtitieuſe, qui avoit déja ébranlé Caſſius malgré la doctrine d'Epicure dont il étoit entêté.] Voici de ces faux Philoſophes qui ſe démentent dans les occaſions. Quand on eſt dans un faux ſiſtême, il eſt preſque impoſſible qu'on ne ſoit ébranlé par les accidens qui le combattent, car quand même ces accidens ſeroient faux & vains, il ſuffit qu'il y en ait de véritables de même nature, notre ame qui a en elle les ſemences du vray & qui eſt née pour la vérité, eſt émûë de ces accidens tout faux qu'ils ſont, & les prenant pour vrais, elle les rapporte à leur ſource, & ainſi elle ſort de ce faux ſiſtême qu'elle avoit ſuivi.

gré

gré la doctrine d'Epicure dont il étoit entêté, & entiérement soûmis & captivé l'esprit de toutes les troupes. C'est pourquoi Cassius n'étoit nullement d'avis de hazarder alors la bataille, mais il vouloit qu'on traînât la guerre en longueur, d'autant plus qu'ils avoient plus d'argent que l'ennemi, & qu'ils lui étoient inferieurs en armes & en troupes.

par ces prodiges; malgré la doctrine d'Epicure, dont il faisoit profession.

Cassius est d'avis de differer la bataille, ses raisons.

Brutus au contraire avoit toûjours cherché & cherchoit encore plus que jamais à en venir à une bataille décisive, afin de rendre plûtôt la liberté à sa patrie, ou de délivrer au moins de tant de maux tout le monde déja épuisé par les dépenses infinies qu'il falloit faire pour entretenir ces nombreuses armées, & accablé de toutes les autres miseres que la guerre entraîne nécessairement.

Brutus, au contraire, veut qu'on la donne, & pourquoi.

D'ailleurs comme il voyoit que dans toutes les escarmouches, & dans tous les partis ses gens étoient toûjours les plus forts, & battoient les ennemis, cela lui élevoit le courage. De plus il y avoit une grande désertion dans son armée; tous les jours quantité de déserteurs alloient se rendre à Cesar, & il y en avoit un plus grand nombre encore qu'on soupçonnoit de n'attendre que l'occasion pour suivre leur exemple. C'est ce qui fit changer plusieurs des amis de Cassius, &

Grande désertion dans l'armée de Brutus.

Et accablé de toutes les autres miseres que la guerre entraîne nécessairement.] J'ai dit en général ce que le texte explique en particulier καὶ φρέασι καὶ σεσάγμασιν. Mais ce dernier mot est corrompu, il faut lire comme dans un ms. καὶ σεσαγμασιν.

qui les obligea de se ranger dans le conseil à l'avis de Brutus. Il n'y eut qu'un seul des amis de ce dernier qui s'opposa à son sentiment, ce fut Atellius. Il opina qu'il falloit gagner l'hiver. Brutus lui demanda *quel avantage espéres-tu donc tirer d'attendre encore une année ? Quel avantage ?* répartit Atelius, *quand il n'y en auroit point d'autre, j'aurai toûjours celui d'avoir vêcu un an de plus.* Cette réponse fâcha Cassius & déplut extrémement à tous les Officiers qui assistoient à ce conseil, & il fut resolu que l'on donneroit la bataille le lendemain.

Atellius, le seul des amis de Brutus qui s'oppose à son avis.

Brutus soupa ce soir-là gayement, plein de grandes & belles esperances, s'entretint pendant tout le souper de discours de Philosophie ; & après le souper il repossa un peu de tems. Mais Cassius, selon le rapport de Messala, soupa en son particulier avec un petit nombre d'amis qu'il avoit amenez avec lui, & pendant tout le repas il fut sombre, pensif & taciturne, quoique ce ne fût pas son naturel. Après le souper il prit la main de Messala, & la serrant par maniere de caresse, comme il avoit accoûtumé, il lui dit en langage Grec, *Messala, je vous prends à témoin qu'il m'arrive la même chose qu'au grand Pompée ; je suis forcé malgré moi de mettre au hazard d'une bataille la liberté de ma patrie, & de la jouer comme à un seul coup de dé. Véritablement nous avons bon courage &*

Brutus soupe gayement en public la veille de la bataille.

Cassius soupe en particulier, & est sombre & pensif.

Ce que Cassius dit à Messala après souper.

Qu'il m'arrive la même chose de παθεῖν, il faut lire comme *qu'au grand Pompée.*) Au lieu dans un mſ. παθεν.

grand ſujet d'eſperer quand nous conſidérons les faveurs de la Fortune, de laquelle nous aurions grand tort de nous défier, quand même nous ſuivrions de mauvais conſeils. Meſſala ajoûte qu'en finiſſant ces derniers paroles, il l'embraſſa, & lui dit adieu, & que lui Meſſala le pria à ſouper pour le lendemain qui étoit le jour de ſa naiſſance.

Le lendemain à la pointe du jour on expoſa dans le camp de Brutus & dans celui de Caſſius le ſignal de la bataille, qui étoit une cotte d'armes de pourpre, & les deux Chefs parlerent enſemble au milieu des deux camps. Caſſius adreſſa le premier la parole à Brutus, & lui dit, *Brutus, puiſſions-nous remporter la victoire & paſſer enſemble le reſte de nos jours en repos & en proſperité, mais comme les plus grandes affaires des hommes ſont toûjours les plus incertaines, & que ſi la bataille vient à tourner autrement que nous eſperons, il nous ſera peut-être impoſſible de nous revoir, dites-moi, qu'avez-vous reſolu ſur la fuite, ou ſur la mort?*

Brutus & Caſſius parlent enſemble entre les deux camps le jour de la bataille.

Diſcours de Caſſius à Brutus.

Brutus lui répondit, *Caſſius, pendant que j'étois encore jeune, & ſans experience des choſes du monde,*

Réponſe de Brutus.

Qu'en finiſſant ces dernieres paroles.) Il faut lire comme dans un mſ. ταῦτα ἐπόντα. Car c'eſt Caſſius qui en finiſſant embraſſe Meſſala.

Et que lui Meſſala le pria à ſouper pour le lendemain qui étoit le jour de ſa naiſſance.] Le Grec eſt un peu obſcur. Car on ne voit pas bien ſi le lendemain eſt le jour de la naiſſance de Caſſius, ou celui de la naiſſance de Meſſala. J'ai ſuivi le dernier ſens. Caſſius ſombre & penſif, comme il étoit, ne penſoit guéres à prier à ſouper pour le lendemain. Ce fut Meſſala qui le pria & qui le pria pour le jour de ſa fête. Car c'étoit la coûtume de prier ſes amis le jour de ſa naiſſance.

Brutus croyoit qu'il n'étoit ni pieux, ni digne de l'homme de se tuer soi-même.

Il change de sentiment sans raison.

je m'avisai, je ne sçai comment, de composer un traité de Philosophie, où je blâmois fort Caton de s'être tué lui-même, comme n'étant ni pieux, ni digne d'un homme de se soustraire à l'ordre des Dieux, & de ne pas recevoir courageusement tout ce qu'ils envoyent, mais de reculer & de fuir. Présentement l'état de notre fortune me force de changer d'avis, & si Dieu ne donne pas à cette journée une issuë heureuse pour nous, je suis resolu de ne plus tenter d'autres esperances, & de ne plus mettre d'autre équipage de guerre sur pied, mais de me délivrer de tant de miseres & d'embarras, en me louant de la Fortune & très-content d'elle. Le jour des Ides de Mars je donnai ma vie à ma patrie, & c'est par ce don que j'en ai mené depuis une autre toute libre & très-glorieuse. A ces mots Cassius se prit à soûrire, & embrassant Brutus, *avec ces sentimens si nobles*, lui dit-il, *allons*

Je m'avisai, je ne sçai comment, de composer un traité de Philosophie, où je blâmois fort Caton de s'être tué lui-même.) C'est la bonne & saine doctrine, que Brutus avoit apprise dans l'école de l'Académie, & il l'avoit suivie parce qu'elle est conforme à toutes les lumieres de la raison & aux regles de la vérité même. On va voir les belles raisons qu'il donne de son changement.

Presentement l'état de notre fortune me force de changer d'avis.) Mais pourquoi ce changement le force-t'il de changer? La vérité dépend-elle des vicissitudes de la Fortune? Et ce qui est vrai aujourd'hui, deviendra-t'il faux de main, parce que mes affaires auront changé, & que la Fortune ne me sera plus favorable? Quel pitoyable raisonnement!

C'est par ce don que j'en ai fait que j'en ai mené une autre toute libre.] Car c'étoit en exposant sa vie qu'il s'étoit délivré ce jour-là du joug de celui qu'il appelloit Tyran. Le beau sens que cela présente ne permet pas de douter qu'il ne faille corriger le texte où il s'est glissé une faute considérable, ἀλλ' ἀνέζησα δι' ἐκεῖνον, & qu'il ne faille lire comme dans un mſ. ἄλλον ἔζησα δι' ἐκεῖνον, &c.

donc aux ennemis, car ou nous remporterons la victoire, ou nous ne craindrons plus les vainqueurs.

Après cet entretien ils se mirent à parler de l'ordonnance de la bataille en présence de leurs amis. Brutus demanda à Cassius le commandement de l'aîle droite, que tout le monde croyoit plûtôt dû à Cassius à cause de son âge & de sa grande experience. Cependant Cassius le lui accorda & ordonna de plus que Messala, qui étoit à la tête de la plus brave & la plus aguerrie de toutes leurs legions, combattît à cette aîle. Sur le moment Brutus fit sortir de ses retranchemens sa cavalerie magnifiquement parée, & mit en bataille son infanterie.

Brutus demande à Cassius le commandement de l'aîle droite, & l'obtient.

Les soldats d'Antoine travailloient à tirer de grandes tranchées depuis les marais, où ils étoient campez, au travers de la plaine pour couper à Cassius le chemin de la mer, pendant que Cesar ne faisoit de son côté aucun mouvement, ou pour mieux dire son armée; car pour lui, une maladie, dont il avoit été attaqué, l'avoit obligé de s'éloigner. Ses troupes ne s'attendoient pas que les ennemis en viendroient à une bataille, elles croyoient seulement qu'ils feroient quelques charges sur les travailleurs, & à coups de traits ils tâcheroient de les troubler & de les mettre en désordre, & sans prendre garde à ceux qui étoient campez devant elles, & qui s'ébranloient pour venir les attaquer, elles s'étonnoient du grand bruit qu'on faisoit autour des tranchées, & qui

Cesar Auguste obligé par une maladie de s'éloigner de son camp avant la bataille.

venoit jusques dans leur camp sans qu'elles pussent démêler ce que ce pouvoit être.

Brutus envoye par des billets le mot de la bataille, ce mot étoit Liberté.

Cependant Brutus avoit envoyé à tous les Capitaines de petits billets où étoit écrit le mot de la bataille, & lui à cheval parcourant tous les rangs, il exhortoit ses troupes. Il y en eut bien peu qui eussent la patience d'entendre le mot qu'il avoit donné, & la plûpart sans l'attendre, fondirent impetueusement sur l'ennemi avec de grands cris. Le désordre de cette marche précipitée causa une grande inégalité & un grand vuide entre les legions qui se trouverent par là séparées & éloignées les unes des autres. Celle de Messala la premiere, & ensuite les plus prochaines passerent au-delà de l'aîle gauche de Cesar, & sans faire autre chose qu'écorner les derniers rangs & renverser quelques soldats qu'elles trouverent sur leur chemin, elles tirerent outre & donnerent dans le camp de Cesar, qui, comme il l'écrit lui-même dans ses mémoires, ne venoit que de se faire transporter ailleurs sur une vision qu'un de ses amis nommé Marcus Artorius avoit euë la nuit en songe, & qui ordonnoit que Cesar se retirât & sortît promptement du camp. Cela le fit passer pour mort, car sa litiere, qui heureusement se trouva vuide, fut percée d'une infinité de traits & de piques. Il se fit un grand meurtre dans le camp; tous ceux qui furent pris, furent tuez, & l'on passa au fil de l'épe deux mille Macédoniens qui étoient venus depuis peu

Son aîle s'ébranle avec trop de précipitation.

Désordre que cause cette marche précipitée.

Mémoires de Cesar Auguste.

Vision qu'eut Marcus Artorius Medecin d'Auguste.

Grand meurtre que Brutus fait dans le camp d'Auguste.

au ſecours de Ceſar. Ceux qui ne coulerent pas le long de cette aîle gauche, mais qui l'attaquerent de front, la renverſerent facilement à cauſe du déſordre où la perte de ſon camp l'avoit jettée, taillerent en piéces trois legions, & entraînez par l'impetuoſité de la victoire, ils ſe jetterent dans le camp pêle-mêle avec les fuyards, & Brutus étoit avec eux.

Aile gauche d'Auguſte renverſée & défaite.

Mais ce que les vainqueurs, éblouis de ce grand ſuccès, ne remarquerent point, l'occaſion le fit remarquer aux vaincus, elle leur fit voir l'aîle gauche des ennemis, que commandoit Caſſius, toute nuë & ſéparée de ſon aîle droite, qui s'étoit trop écartée à la pourſuite des vaincus. Donnant donc tête baiſſée ſur ces troupes, dont le flanc étoit découvert, ils firent de très-grands efforts; ils ne purent pourtant jamais rompre le corps de bataille qui les recut avec beaucoup de valeur, mais ils renverſerent l'aîle gauche, tant à cauſe du déſordre qui s'y étoit mis, qu'à cauſe de l'ignorance où elle étoit de ce qui ſe paſſoit à ſon aîle droite, & la pourſuivant chaudement, ils entrerent dans le camp, qu'ils pillerent ſans qu'aucun des deux Généraux y fût préſent. Car Antoine, dit-on, ſe dérobant à la fureur de la premiere charge, s'étoit retiré dans le marais, & Céſar s'étoit fait

Les vaincus remarquent la faute qu'avoient faite les vainqueurs, & en profitent.

Le camp de Caſſius pillé par l'aîle droite d'Auguſte commandée par Antoine qui s'étoit retiré.

L'occaſion le fit remarquer aux vaincus.] Il s'eſt gliſſé dans le texte une faute très-ridicule: ἐδείκνυε τοῖς ἡττημένοις ὁ Καῖσαρ. *Ceſar le fit remarquer aux vaincus.* Ceſar ne peut être ici. Plutarque avoit écrit ὁ καιρὸς, *l'occaſion le fit remarquer*, &c. Et il eſt ainſi dans un mſ.

transporter ailleurs, & ne paroiſſoit nulle part. Il y eut même des ſoldats qui ſe préſenterent à Brutus, diſant qu'ils l'avoient tué, lui montrant leurs épées ſanglantes, & pour plus grande confirmation, ils lui ſpecifioient comment il étoit fait & l'âge qu'il pouvoit avoir.

Des ſoldats ſe préſentent à Brutus & ſe vantent d'avoir tué Auguſte.

Déja le corps de bataille de Brutus avoit paſſé ſur le ventre avec un grand meurtre à ceux qui lui étoient oppoſez, & il paroiſſoit abſolument que Brutus avoit vaincu de ſon côté pendant que Caſſius étoit vaincu du ſien. Et la ſeule choſe qui ruina toutes leurs affaires, ce fut que Brutus ne daigna pas aller au ſecours de Caſſius, qu'il croyoit vainqueur, & que Caſſius n'attendit pas Brutus, qu'il croyoit défait & tué. Car Meſſala donne pour une preuve de leur victoire qu'ils prirent trois aigles, & pluſieurs autres enſeignes aux ennemis, & que les ennemis ne leur en prirent pas une ſeule. Mais Brutus en s'en retournant après avoir pillé le camp de Ceſar fut tout étonné de ne plus voir le pavillon de Caſſius dreſſé comme de coûtume, car c'étoit un pavillon fort élevé & qui paroiſſoit de loin, & de ne plus voir les autres tentes debout, car la plûpart avoient été abbattuës & miſes en piéces dès que les ennemis furent entrez dans le camp. Mais ceux qui croyoient avoir meilleure vûë que les autres, l'aſſûroient qu'ils voyoient beaucoup d'armes

Brutus bat de ſon côté, & Caſſius eſt battu du ſien.

Grande faute de l'un & de l'autre.

Marques de la victoire de l'aile droite de Brutus.

Qu'ils voyoient beaucoup d'armes étincelantes.] Il manque au texte un mot qui eſt ſuppléé par les mſſ. πολλὰς ὁρᾶν κράνη λάμποντα.

étincelantes,

étincelantes, & beaucoup de boucliers d'argent qui alloient & venoient dans le camp de Caſſius, & qu'à en juger par le nombre de ces troupes & par leur armure, il ne paroiſſoit pas que ce fuſſent celles qu'on avoit laiſſées pour le garder; que cependant on ne voyoit point au-delà un auſſi grand nombre de corps morts qu'il y en devroit avoir vrai-ſemblablement, ſi tant de legions avoient été défaites.

Cela commença à donner à Brutus quelque ſoupçon du malheur qui étoit arrivé, & ayant laiſſé une garde ſuffiſante dans le camp des ennemis, il rappella tous ceux qui s'étoient débandez à la pourſuite des fuyards, & les rallia pour marcher au ſecours de Caſſius. Et voici comme les choſes s'étoient paſſées de ſon côté: Dès qu'il vit les troupes de Brutus ſe détacher pour fondre ſur l'ennemi, ſans attendre ni le mot, ni l'ordre de charger, cela lui déplut extrêmement, & ce qui le fâcha encore davantage, ce fut de voir qu'ils ne furent pas plûtôt maîtres du camp, qu'ils coururent au pillage & négligerent d'aſſûrer leur victoire & d'envelopper les ennemis. Cela lui fit perdre un tems conſidérable, car en s'amuſant & differant ainſi, ce retardement plus que la diligence, & l'habileté des Généraux à qui ils avoient affaire, fit qu'il ſe trouva lui-même enveloppé par l'aîle droite de Ceſar. En même-tems toute ſa Cavalerie ſe débanda & prit la fuite vers la mer. Voyant ſon Infanterie

Ce qui s'étoit paſſé du côté de Caſſius.

Fautes de l'aîle droite que commandoit Brutus.

L'aîle gauche que commandoit Caſſius, enveloppée par l'aîle droite d'Auguſte commandée par Antoine.

ſuivre cet exemple, il fit tous ſes efforts pour la retenir & pour la rallier, & prenant une enſeigne à l'Officier qui la portoit, il la planta à terre à ſes pieds; mais avec cela il ne put encore empêcher ſes gardes mêmes de l'abandonner. De ſorte que forcé de quitter la partie, il ſe retira avec peu de gens ſur une éminence d'où l'on découvroit tout ce qui ſe paſſoit dans la plaine; mais pour lui il ne vit rien, à peine voyoit-il le pillage de ſon camp, car il avoit la vûë foible. Mais ceux qui étoient avec lui, virent quelque cavalerie s'avancer; c'étoit celle que Brutus envoyoit à ſon ſecours, & Caſſius la prit pour la cavalerie des ennemis, qui le pourſuivoit. Il ne laiſſa pas d'envoyer un de ceux qui étoient avec lui, nommé Titinnius, pour la reconnoître. Dès que Titinnius ſe fut approché de cette cavalerie, elle le reconnut pour ami, & pour un fidéle ſerviteur de Caſſius, & ſes amis les plus familiers deſcendant en même-tems de cheval avec de grands cris de joye, ſe mirent à le careſſer & à l'embraſſer. Les autres l'entourerent tout à cheval avec des chants de victoire & un grand bruit de leurs armes dont ils faiſoient retentir toute la plaine pour marquer l'excès de leur joye. Par là ils firent un très-grand mal, car Caſſius qui ne démêloit pas bien tous ces mouvements, crut véritablement

Caſſius abandonné par ſa Cavalerie & par ſon Infanterie, eſt forcé de ſe retirer.

Il avoit la vûë foible.

Erreur de Caſſius qui fut cauſe de ſa mort.

Titinnius ami fidéle de Caſſius.

Virent quelque cavalerie s'avancer.) Le texte eſt corrompu, un mſ. le rétablit fort bien de cette maniere: οἱ δ' ἀπὸ αὐτὸν ἱππεῖς ἑώρων πεμπὶς στρατιώτας.

que c'étoient les ennemis qui enveloppoient Titinnius pour le prendre. Au deſeſpoir de cette vûë, il dit ces paroles, *le trop grand attachement que j'ai eu pour la vie, m'a fait attendre juſqu'à voir un de mes amis enlevé à mes yeux par les ennemis pour l'amour de moi*, & ſe retira dans une tente qui étoit déſerte, y traînant avec lui un de ſes affranchis nommé Pindare, qu'il avoit toûjours gardé auprès de lui pour une telle néceſſité depuis la défaite de Craſſus par les Parthes. Il étoit échappé à cette défaite, mais alors ſe couvrant la tête de ſa robe, il lui tendit ſa gorge toute nuë & lui commanda de frapper & de lui trancher la tête, car on la trouva ſeparée du corps. Et après ce coup on ne vit plus paroître Pindare, ce qui donna lieu à quelques-uns de ſoupçonner qu'il l'avoit tué ſans ſon commandement. Quelques momens après on reconnut & on vit arriver cette cavalerie, & Titinnius avec une couronne, qu'ils lui avoient miſe ſur la tête, prenoit le devant pour venir trouver Caſſius. Mais quand il approcha de ſa tente, & qu'aux cris, aux pleurs & aux lamentations de ſes amis, qui ſe deſeſperoient, il connut le malheur qui étoit arrivé à ſon Géneral, & ce qui l'avoit trompé, il tira ſon épée, & après s'être dit mille injures, & s'être reproché ſa lenteur & ſon retardement il ſe la paſſa au travers du corps, & ſe tua.

Caſſius ſe reproche d'avoir differé trop long-tems ſa mort.

Pindare un des affranchis de Caſſius.

Caſſius avoit été avec Craſſus à la guerre contre les Parthes.

Il ſe fait tuer par Pindare.

Titinnius trouvant Caſſius mort ſe tuë lui-même.

Brutus informé de la défaite de Caſſius, s'avançoit en diligence, & il n'apprit ſa mort que

Brutus pleure sur le corps de Cassius. Le grand éloge qu'il lui donne.

quand il fut près de son Camp. Il entra dans sa tente, pleura sur son corps, l'appella *le dernier des Romains*, comme n'étant pas possible que Rome portât desormais un homme d'un si grand courage, le fit ensevelir, & l'envoya dans l'Isle de Thasos, de peur que s'il faisoit ses funerailles dans le camp, cela n'y causât quelque desordre. Après quoi il assembla ses troupes, les consola, & voyant qu'on avoit pillé tous leurs bagages les plus nécessaires, il leur promit à chacun deux mille drachmes pour ce qu'ils avoient perdu. A cette promesse ils reprirent courage, admirerent l'excès de sa liberalité, & quand il se retira ils l'accompagnerent avec de grandes acclamations, l'exaltant comme le seul des quatre Généraux qui n'avoit pas été vaincu. Et dans la vérité l'effet fit voir clairement que ce n'étoit pas sans raison qu'il avoit esperé de vaincre. Car avec le peu de legions qui lui restoient, il renversa tout ce qui se trouva devant lui. Que s'il les avoit eu toutes sous sa main, qu'il eût pu s'en servir, & que la plus grande partie de son aîle n'eût pas passé au-delà des ennemis pour aller piller leur camp, il est très-vraisemblable qu'il les auroit tous battus, & qu'il n'y auroit pas eu un seul de leurs corps, qui se fût sauvé de la défaite générale.

Il l'envoye dans l'Isle de Thasos pour ses funerailles.

Mille livres.

Brutus le seul des quatre Généraux qui n'eût pas été vaincu dans cette journée.

Perte du côté de Brutus.

Il mourut de son côté dans ce combat huit mille hommes, en comptant les valets des soldats,

En comptant les valets des soldats, que Brutus appelloit Bryges.) Brutus appelloit *Bryges* les valets des soldats. Bryges pour

que Brutus appelloit *Bryges*. Et du côté des ennemis, Meſſala croit qu'il y en eut plus de deux fois autant de tuez ſur la place. Cette grande perte les avoit entierement découragez, mais un eſclave de Caſſius, nommé Demetrius, arriva le ſoir même dans la tente d'Antoine avec la robe & l'épée du mort dont il s'étoit ſaiſi. Cette vûë les raſſûra tellement, que dès le lendemain à la pointe du jour ils parurent en bataille. Mais Brutus voyoit ſes deux camps dans un branle fort dangereux, & comme dans une eſpéce d'orage, car le ſien, tout rempli de priſonniers, avoit beſoin d'une bonne & ſûre garde, & celui de Caſſius ſupportoit avec peine le changement de Général. D'ailleurs une ſecrete envie & une haine ſourde s'étoient emparées de ceux qui avoient été battus, & les aigriſſoient étrangement contre leurs camarades qui avoient battu. C'eſt pourquoi il ſe contenta de tenir ſes troupes ſous les armes & n'accepta point le combat. De tous les priſonniers il fit mettre à part les eſclaves, qui par leurs allées & venuës parmi ſes ſoldats lui étoient ſuſpects, & commanda qu'on les paſſât au fil de l'épée, & pour tous les hommes libres, il en renvoya une grande partie, diſant *qu'ils avoient été déja pris par les ennemis, & qu'avec eux ils ſeroient*

Brutus appelloit les valets Bryges.

Perte du côté d'Auguſte.

Demetrius, un des eſclaves de Caſſius, porte à Antoine la robe & l'épée de ſon maître.

Auguſte & Antoine reparoiſſent en bataille le lendemain.

Brutus refuſe le combat, ſes raiſons.

Jalouſie qui s'éleve dans l'armée de Brutus.

Brutus fait paſſer au fil de l'épée tous les eſclaves priſonniers.

Beau mot de Brutus ſur les priſon-

Phryges, Phrygiens, parce que c'étoit ordinairement de ces nations barbares que venoient ces valets, qui ſuivoient les troupes; Βρίγες, dit Heſychius, οἱ μὴ Φρύγες, οἱ ὑ βάρβαροι.

Qu'ils avoient été déja pris par les ennemis.] On n'étoit

niers qu'il renvoyoit.

prisonniers & esclaves, au lieu qu'avec lui ils seroient libres & Citoyens. Et comme il voyoit que plusieurs de ses amis & de ses Officiers en haïssoient mortellement quelques-uns, & ne pouvoient leur pardonner, il les cacha pour les dérober à leur furie, & les renvoya secretement.

Bonté & humanité de Brutus.

Volumnius mime, & Saculion bouffon, parmi les prisonniers.

Parmi les prisonniers il y avoit un Volumnius, mime de profession, & un Saculion, bouffon de son métier. Brutus n'en faisoit aucun compte, mais ses amis les amenerent devant lui, leur reprochant que tout prisonniers qu'ils étoient, ils ne s'empêchoient pas de railler & de brocarder avec insolence. Comme Brutus, qui avoit bien d'autre chose dans la tête, ne disoit pas un seul mot, Messala Corvinus fut d'avis qu'après les avoir fait fouetter en plein théatre, on les renvoyât tout nuds aux Généraux des Ennemis, pour leur faire honte de ce qu'à l'armée même ils avoient besoin de tels convives & de tels amis pour rire & se divertir à table.

Avis de Messala sur ce qu'on devoit faire de ces deux prisonniers.

Quelques-uns de ceux qui étoient présents, se mirent à rire de cet avis de Messala; mais Casca, celui qui avoit donné le premier coup à Cesar, dit, *En verité cela est fort mal de faire ainsi les*

Reprimande très-

pas entré dans la finesse de ce mot de Brutus. Il regarde les Romains, qui avoient suivi le parti d'Auguste & d'Antoine, comme des gens qui par cet engagement s'étoient rendu esclaves, & qui ne méritoient que d'être avec ces maîtres qu'ils avoient choisis, avec lesquels ils croupiroient dans une honteuse servitude, au lieu qu'avec lui ils seroient libres & Citoyens, car la liberté & l'état de véritable Citoyen ne se trouvoient que dans le parti de Brutus. C'est un trait de satire des plus piquants.

funerailles de Caſſius en riant & en plaiſantant. C'eſt à vous, Brutus, ajoûta-t-il, *de faire voir quel ſouvenir vous conſervez de vôtre Collegue, en puniſſant, ou en ſauvant ces plaiſants-ci, qui ne manqueront pas de ſe mocquer de lui, & de prendre ſa mort même pour le ſujet de leurs bouffonneries.* A cela Brutus, véritablement en colere, lui répondit, *Pourquoi me demandez vous donc mon avis, Caſca, & que ne faites-vous ce que bon vous ſemble?* Alors prenant cette réponſe pour un conſentement contre ces malheureux, ils les emmenerent & les firent mourir.

Serieuſe que Caſca leur fait.

Réponſe de Brutus.

Le mime & le bouffon mis à mort par l'ordre de Caſca.

Enſuite Brutus fit aux ſoldats la diſtribution de deniers qu'il leur avoit fait eſperer. Et après les avoir un peu grondez de ce que ſans attendre ni le mot, ni l'ordre de donner, ils s'étoient hâtez de charger l'ennemi avec beaucoup de deſordre, il leur promit que ſi à la ſeconde bataille ils faiſoient bien leur devoir, il leur abandonneroit au pillage deux grandes villes, Theſſalonique & Lacedémone. Et voilà dans toute la vie de Brutus le ſeul reproche qu'on puiſſe lui faire, & dont il eſt impoſſible de le juſtifier. Car ſi dans la ſuite

Brutus diſtribuë aux ſoldats l'argent qu'il leur avoit promis.

Il leur promet le pillage de Theſſalonique & de Lacedémone, s'ils font bien leur devoir.

Beau jugement

Ils les emmenerent & les firent mourir.) Ce fut l'effet de l'humeur tetrique de Caſca. Cela paroît indigne. Voilà deux victimes bien honorables pour le bucher de Caſſius, qu'un bouffon & un mime. Ils ne méritoient que le mépris.

Car ſi dans la ſuite Antoine & Ceſar ont payé à leurs ſoldats un plus horrible prix de leur victoire, en chaſſant.] Il n'y a rien de plus horrible que cette action de Ceſar & d'Antoine, qui chaſſerent des villes & des maiſons les anciens habitans pour les donner à leurs troupes. Virgile ne conſerva ſon bien que par la faveur des protecteurs qu'il eut auprès d'Auguſte.

de Plutarque sur cette promesse.

Horrible injustice d'Auguste & d'Antoine.

Antoine & Cesar ont payé à leurs soldats un plus horrible prix de leur victoire, en chassant de presque toute l'Italie ses anciens habitans pour s'en rendre eux-mêmes les maîtres, & pour se mettre en possession des villes qui ne leur appartenoient point, on sçait qu'ils ne se proposoient d'autre fin dans cette guerre que de vaincre & de dominer. Au lieu que la grande opinion qu'on avoit de la vertu de Brutus, faisoit que le peuple même ne lui permettoit ni de vaincre, ni de se sauver que par les voyes de l'honnêteté & de la justice, sur tout après la mort de Cassius qu'on accusoit d'être celui qui poussoit Brutus à toutes les violences qui lui échappoient. Mais comme sur la mer quand le gouvernail d'un vaisseau vient à être brisé par la tempête, les matelots tâchent d'ajuster & de clouer à la place quelque piéce de bois, le moins mal qu'il leur est possible & seulement pour obéïr à la nécessité, & pour s'en servir à leur grand besoin, de même Brutus, qui avoit à conduire une si grande armée, & à manier des affaires si grandes & si hazardeuses, & qui n'avoit point de Général pareil à lui & d'un aussi grand poids, étoit forcé de se servir de ceux qu'il avoit, & de faire & dire beaucoup de choses, selon qu'ils le trouvoient à propos. Ce

Ce que le peuple même exigeoit de Brutus, & cause de la grande vertu.

Cassius accusé de toutes les violences de Brutus.

Plutarque cherche à pallier la faute & l'injustice de Brutus.

Au lieu que la grande opinion qu'on avoit de la vertu de Brutus, faisoit que le peuple même ne lui permettoit.) Quel éloge pour Brutus, & combien cela le releve-t-il au-dessus de Cesar & d'Antoine! Mais quel malheur pour lui d'avoir terni l'éclat de cette vertu par une promesse si indigne!

qu'il

qu'il jugeoit alors de plus néceſſaire & de plus preſſé, c'étoit de faire tout ce qui pouvoit rendre les ſoldats de Caſſius plus ſouples & plus ſoûmis, car ils étoient devenus intraitables, fiers & hautains dans le camp, à cauſe de l'Anarchie où ils vivoient depuis la mort de leur Général, & lâches & timides contre l'ennemi à cauſe de leur défaite.

Les ſoldats de Caſſius devenus intraitables après ſa mort.

Mais Antoine & Céſar n'étoient pas en meilleurs termes, car ils ſe trouvoient dans une grande diſette de vivres, & parce qu'ils campoient dans un fond, ils s'attendoient à un hyver fort rude & fort mal-ſain. En effet ils étoient renfermez dans des marais, & après la bataille, les pluyes d'automne étant venuës avoient rempli les tentes de fange, & l'eau s'étoit enſuite gelée à l'arrivée du froid. Comme ils étoient en cet état, ils reçurent encore nouvelles d'un grand échec arrivé ſur mer à leurs troupes. Car les navires de Brutus étoient tombez ſur un grand renfort qu'on amenoit d'Italie à Ceſar, & l'avoient défait, de maniere qu'il ne s'en étoit ſauvé qu'une bien petite partie, & ceux qui s'étoient ſauvez, furent ſi preſſez de la famine qu'ils mangerent juſqu'aux cordages & aux voiles de leurs vaiſſeaux.

Mauvaiſe ſituation d'Auguſte & d'Antoine après la bataille.

Troupes qu'on amenoit à Auguſte par mer, battuës par la flotte de Brutus.

Voiles & cordages mangez dans une famine.

Sur ces nouvelles ils ſe hâterent d'en venir à une bataille déciſive avant que Brutus pût être informé du bonheur qui lui étoit arrivé. Car ce combat de mer s'étoit donné juſtement le même jour que la bataille de terre, mais le hazard, plutôt que la pareſſe ou la mauvaiſe volonté des

Malheur de Brutus d'avoir ignoré le grand ſuccès que ſa flotte avoit eu.

Officiers, fit que Brutus ignora ce grand ſuccès, on ne l'apprit que vingt jours après. S'il l'eût ſçu, il n'en ſeroit pas venu à une ſeconde bataille, ayant toutes les proviſions néceſſaires à ſon armée pour un long tems, & étant campé dans un lieu commode, de ſorte que ſon camp n'avoit rien à craindre ni de l'hyver, ni des ennemis. D'ailleurs comme il ſe voyoit entiérement maître de la mer, & que de ſon côté il avoit remporté la victoire par terre, cela relevoit ſes eſperances & lui enfloit extrémement le courage. Mais il ſemble que les affaires de l'Empire Romain n'étoient plus en état de pouvoir être regies par pluſieurs maîtres, & demandoient né-

Les affaires des Romains demandoient à être regies par un ſeul.

On ne l'apprit que vingt jours après.] Le texte eſt obſcur en cet endroit, & le paſſage a été mal traduit. Quand Brutus n'auroit été informé de ſon bonheur qu'un moment avant la ſeconde bataille, cela auroit ſuffi pour l'empêcher de la donner. Mais il l'ignora, comme cela paroît par la ſuite. Car Clodius qui venoit lui en donner l'avis, ne fut point cru; on le regarda comme un forgeur de nouvelles, & on ne daigna pas le faire parler à Brutus.

Mais il ſemble que les affaires de l'Empire Romain n'étoient plus en état de pouvoir être regies par pluſieurs maîtres.] Car l'Empire ne pouvoit plus ſe ſoûtenir; il falloit néceſſairement qu'il ne fût regi que par un ſeul. Pendant qu'il y auroit eu pluſieurs prétendans ou à l'Empire, ou à la royauté, c'étoit une ſource continuelle de guerres civiles, & il n'y avoit rien de plus incompatible qu'un Monarque & Brutus. Il falloit donc que Brutus mourût. Tout ce que nous voyons ici prouve merveilleuſement la vérité du ſentiment de Platon, que de tous les Gouvernemens le plus parfait c'eſt la Monarchie. Mais il faut que le Monarque ſoit ſoûmis à la loi & qu'il ſe regarde comme le lieutenant de Dieu, de qui il a reçu les loix & le ſceptre; s'il ſe ſouſtrait à cette autorité, il dégenére en Tyran & il gouverne ſes peuples avec un ſceptre de fer, qui n'eſt pas celui que Dieu lui avoit donné. Dans le texte au lieu de μοναρχῶν il faut lire μοναρχῇ, ou comme dans un mſ. μοναρχιας.

ceſſairement un ſouverain Monarque qui les gouvernât. C'eſt pourquoi Dieu voulant ôter du monde le ſeul homme qui pouvoit faire obſtacle à celui qui étoit appellé à cette Monarchie, empêcha que Brutus ne fût averti de cette grande victoire, & dans le moment preſque qu'il alloit en être informé. Car comme il ſe préparoit à donner cette ſeconde bataille, un déſerteur des ennemis nommé Clodius, vint la veille dans ſon camp pour lui apprendre que Ceſar & Antoine ayant eu le vent de la défaite de leur flotte, ſe hâtoient d'en venir à un ſecond combat avant qu'il pût en avoir l'avis. Mais il ne fut point cru ; on ne daigna pas même le mener à Brutus, & on le mépriſa comme un homme qui ne ſçavoit rien de certain, ou qui venoit donner des nouvelles agréables, qu'il avoit forgées pour plaire & pour être mieux reçu.

Soin de la Providence qui vouloit donner un ſeul maître aux Romains.

Un déſerteur de l'armée d'Auguſte vient pour avertir Brutus du gain du combat naval, & on l'en empêche.

On aſſûre que cette même nuit le fantôme que Brutus avoit déja vû, ſe préſenta à lui ſous la même forme, & qu'après avoir été quelque moment en ſa préſence ſans lui dire une ſeule parole, il diſparut. Mais Publius Volumnius, homme fort verſé dans la Philoſophie, & qui depuis le commencement de la guerre avoit toûjours accompagné Brutus, ne parle nullement de ce prodige ; il dit ſeulement que la premiere aigle ſe trouva toute couverte d'abeilles, qu'il y eut un des Chefs des bandes, dont le bras ſua une huile de roſes, & qu'on eut beau le frotter & tâcher de l'eſſuyer, jamais on n'en put venir à bout, & qu'a-

Seconde apparition du fantôme de Brutus.

Publius Volumnius avoit fait une relation de la bataille de Philippes.

Prodiges qu'il rapportoit dans ſa relation.

Aigle toute couverte d'abeilles.

Le bras d'un Officier ſuë de l'huile de roſes.

Combat de deux aigles au milieu des deux armées.

vant le combat, deux aigles fondant l'une sur l'autre avec furie, combattirent long-tems au milieu des deux armées; que toute la plaine étoit dans un grand silence, les troupes des deux partis étant très-attentives à ce combat, & qu'enfin l'aigle, qui étoit du côté de Brutus, céda & prit la fuite.

L'aigle du côté de Brutus battuë.

Ethiopien rencontré au point du jour par les troupes de Brutus, & tué sur le champ.

On parle aussi beaucoup d'un certain Ethiopien, qui le matin au point du jour, comme on ouvrit les portes du camp, rencontra l'enseigne qui portoit l'aigle, & fut mis en piéces par les soldats effraïez de l'augure qu'ils tirerent de cette rencontre.

Seconde bataille de Brutus contre Auguste & Antoine.

Quand Brutus eut fait sortir son armée de ses retranchemens, & qu'il l'eut rangée en bataille vis-à-vis de celle des ennemis, il fut assez long-tems sans donner le signal de la charge. Car comme il visitoit tous les rangs, il lui tomba dans l'esprit quelques soupçons, & on vint même lui faire des rapports fâcheux contre quelques-unes de ses Compagnies. D'ailleurs il voyoit que sa Cavalerie étoit peu disposée à commencer le combat, & qu'elle attendoit ce que feroit l'Infanterie.

Mauvaise volonté des troupes de Brutus.

Camulat Officier de l'armée de Brutus passe aux ennemis à sa vûë.

Ensuite un de ses Capitaines, reconnu pour un excellent Officier & fort estimé pour sa valeur, passant tout à coup à cheval près de lui, alla à sa vûë se rendre aux ennemis; on l'appelloit Camulat.

Que toute la plaine étoit dans un grand silence, les troupes des deux partis étant très-attentives à ce combat.) Cela est très-vraisemblable, la superstition pour les augures occupant généralement tous les esprits. Ce prodige ressemble bien à ceux que nous voyons dans Homere, & il pourroit bien être que ces historiens auroient voulu donner à l'histoire les ornemens de la Poësie.

Brutus en fut très-fâché, & partie par colere, partie de peur d'un changement plus grand & d'une défection générale, il marcha d'abord à l'ennemi, le ſoleil penchant vers la neuviéme heure du jour. Il enfonça de ſon côté tout ce qui ſe préſenta devant lui, & pourſuivit vivement l'aîle gauche des ennemis qui plia. Sa Cavalerie donna auſſi avec l'Infanterie dès que l'ennemi fut mis en déſordre, mais ſon aîle gauche, quand les Officiers voulurent la faire marcher, craignant d'être enveloppée, car elle étoit beaucoup plus foible que la droite des ennemis, étendit ſes rangs & laiſſa au milieu un aſſez grand intervalle, de ſorte qu'affoiblie par ce moyen, elle ne put réſiſter à l'effort des ennemis, & fut la premiere à prendre la fuite. Ceux qui l'avoient renverſée, allerent ſans perdre tems envelopper Brutus, qui faiſoit tout le devoir de grand Capitaine, & de brave ſoldat, & qui dans ce grand danger exécutoit & de la tête & de la main tout ce qui pouvoit lui aſſûrer la victoire. Mais ce qui lui avoit procuré le gain de la premiere bataille, fut ce qui lui fit

Brutus à la tête de ſon aîle droite, enfonce l'aîle gauche d'Auguſte.

Mauvaiſe manœuvre de ſon aîle gauche.

Elle prend la fuite.

Brutus enveloppé par l'aîle droite des ennemis qui avoit battu ſa gauche.

Valeur heroïque de Brutus.

Mais ce qui lui avoit procuré le gain de la premiere bataille, fut ce qui lui fit perdre la ſeconde.] Voici un évenement bien rare & bien ſingulier, que le même ſuccès qui a fait gagner une premiere bataille, en faſſe perdre une ſeconde. C'eſt ce qui arriva à Brutus. Il gagna le premier combat, parce qu'il enfonça les troupes d'Auguſte qui étoient devant lui, & qu'il tailla en piéces trois legions. Et il perdit le ſecond parce qu'il renverſa avec la même vigueur les troupes qui lui étoient oppoſées. D'où vint donc cette difference qui produiſit ce dernier échec ? Plutarque ne paroît pas s'être expliqué aſſez nettement,

Ce qui fit gagner à Brutus le premier combat lui fit perdre le second.

perdre la ſeconde. Car à cette premiere journée tout ce qu'il y eut d'ennemis rompus, furent tuez ſur la place, & à cette ſeconde, où Brutus enfonça tout ce qui étoit devant lui, de toutes les troupes de Caſſius qui furent renverſées à ſon aîle gauche, il n'y eut que très-peu de gens tuez, & ceux qui ſe ſauverent étant tout effrayez encore de leur premiere défaite, remplirent le reſte de l'armée de trouble, & y répandirent le découragement. Là fut tué le fils de Caton combattant vaillamment parmi les plus braves & les plus généreux de la jeuneſſe Romaine. Quoiqu'il fût

ſon idée n'eſt pas aſſez développée, & il eſt difficile de la ſuivre d'abord. Dans cette obſcurité j'ai conſulté un des plus grands genies de nôtre ſiecle & qui a fait une étude particuliere de Plutarque. Comme ce paſſage lui étoit déja connu, il m'a fait l'honneur de me répondre que Plutarque vouloit faire entendre que la perte de la ſeconde bataille vint de ce que Brutus ayant enfoncé encore les ennemis, & ſon ardeur l'ayant trop éloigné de ſon aîle gauche où étoient les troupes de Caſſius, qui avoient été battuës au premier combat, cette aîle fut renverſée avec peu de perte, & que ceux qui échaperent de ce peril, effrayez encore de leur premiere défaite, jetterent dans le reſte de l'armée le déſordre & la terreur. Si cette aîle gauche avoit été toute taillée en piéces, Brutus auroit encore pu gagner le combat, car ayant déja renverſé l'aîle gauche des ennemis, il ſeroit revenu contre l'aîle droite victorieuſe qui n'auroit pu le ſoûtenir. J'ai ajouté une ligne dans la traduction pour rendre la choſe plus intelligible.

Etant tout effrayez encore de leur premiere défaite.) C'eſt ainſi à mon avis qu'on doit expliquer le mot du texte τῇ πρεσ-βεύσει ἀθυμοῦντες ὄντες. Ces troupes ſe ſouvenoient de leur défaite à la premiere bataille, & des troupes qui ont été déja battuës depuis peu & qui viennent de prendre la fuite, ſont bien plus effrayées encore que les autres. Ce πρεσβεύσει ne me paroît pas pouvoir être expliqué de leur défaite à ce dernier combat.

vivement preſſé & tout recru, il ne prit point la fuite, & ne recula point, mais combattant toûjours, & faiſant de terribles coups de main en ſe nommant par ſon nom & par celui de ſon pere, il fut enfin porté par terre & tomba ſur un monceau de morts qu'il avoit abattus autour de lui. Tout ce qu'il y avoit de plus braves gens furent auſſi tuez en s'expoſont aux plus grands dangers pour Brutus.

Le fils de Caton tué en faiſant des prodiges de valeur.

Il y avoit dans l'armée un certain Lucilius qui étoit des amis particuliers de Brutus. Ce Lucilius voyant quelques Cavaliers Barbares des plus ardens à la pourſuite, ne faire aucun compte de tous ceux qu'ils rencontroient, & pouſſer toûjours contre Brutus, il réſolut de s'oppoſer à eux & de les arrêter au péril de ſa vie. Demeurant donc un peu derriere il cria lui-même qu'il étoit Brutus, & il fut cru ſur ce qu'il pria qu'on le ménât à Antoine par ce qu'il craignoit Ceſar, & qu'il ne ſe fioit qu'à Antoine. Ces Cavaliers ravis de cette bonne rencontre, & croyant avoir eu la plus heureuſe fortune du monde, emmenerent cet homme qu'il étoit déja nuit, après avoir envoyé devant quelques-uns d'entre eux pour annoncer cette bonne nouvelle à Antoine. Ils ne lui eurent pas plûtôt parlé, que tranſporté de joye il alla au devant de ceux qui le ménoient. Tous ceux qui avoient oüi dire qu'on amenoit Brutus en vie, accoururent de tous côtez & le ſuivirent, les uns plaignant ſon infortune, & les autres trouvant in-

Action généreuſe de Lucilius pour ſauver Brutus, en danger d'être pris.

Il eſt pris pour Brutus, & mené à Antoine.

On accourt de tous côtez pour voir Brutus priſonnier.

digne de ſa gloire & de ſa réputation d'avoir mieux aimé devenir la proye des Barbares que de mourir glorieuſement.

Quand ils furent aſſez près, Antoine s'arrêta pour penſer comment il devoit recevoir Brutus. Dans ce moment Lucilius s'avança, & adreſſant la parole à Antoine, il lui dit avec une généreuſe hardieſſe : *Antoine, perſonne n'a pris Brutus, & je puis vous aſſûrer que nul de ſes ennemis ne le prendra vivant, à Dieu ne plaiſe que la Fortune ait tant de pouvoir ſur la vertu. Mais quelque part qu'on le trouve, mort ou vif, on le trouvera toûjours dans un état digne de lui. Pour moi, j'ai abuſé vos Cavaliers en leur diſant que j'étois Brutus, & je viens ici tout prêt à ſouffrir les tourmens les plus horribles, je ne demande aucun quartier.*

Diſcours hardi de Lucilius à Antoine.

Lucilius ayant prononcé ces paroles d'un ton ferme, & tout le monde étant dans un grand étonnement, Antoine tourna les yeux ſur ceux qui l'avoient amené & leur dit, *mes compagnons, vous êtes ſans doute bien fâchez de cette mépriſe, & pleins de reſſentiment contre cet homme qui vous à trompez. Mais ſçachez que vous avez fait une meilleure capture que celle que vous pourſuiviez. Car vous cherchiez à prendre un ennemi, & vous nous avez amené un ami. Pour moi, je vous jure que ſi vous m'aviez amené Brutus en vie, je ne ſçai pas encore de quelle maniere j'en aurois uſé. Puiſſai-je toûjours rencontrer plûtôt des amis comme celui-ci, que des ennemis.* En finiſſant ces mots il embraſſa Lucilius, le remit entre les mains d'un de ſes amis, & dans

Ce qu'Antoine dit ſur cela en s'adreſſant à ſes compagnons.

Amiot a gâté cet endroit.

dans la ſuite il ſe ſervit toûjours de lui & le trouva très-attaché & très-fidéle à ſon ſervice.

Brutus ayant traverſé une riviere dont les bords étoient fort eſcarpez & couverts de grands arbres, ne fit pas beaucoup de chemin, car il étoit déja nuit; il s'arrêta dans un endroit creux, s'aſſit ſur une grande roche, n'ayant avec lui qu'un petit nombre de ſes amis & de ſes principaux Officiers, & la regardant d'abord le ciel, qui étoit fort étoilé, il prononça deux vers Grecs. Volumnius en a rapporté un qui dit : *Grand Jupiter, que l'auteur de tous ces maux ne ſe dérobe point à vôtre vûë*, & il dit que l'autre lui étoit échappé. Enſuite il nomma par leur nom tous ceux de ſes amis qui avoient été tuez à ſes yeux, & ſe mit à ſoûpirer, mais il ſoûpira ſur tout au ſouvenir de Flavius & de Labeon. Ce dernier étoit ſon Lieutenant, & Flavius étoit Capitaine des Ouvriers.

Brutus prononce un vers de la Medée d'Euripide.

Cet autre étoit Ὦ τλῆμον ἀρετὴ, &c.

Dans ce moment quelqu'un de ſa compagnie eut ſoif, & voyant que Brutus avoit ſoif auſſi, il prit un caſque & courut à la riviere pour y puiſer de l'eau. En même-tems on entendit du bruit de l'autre côté de la riviere, & Volumnius ſe détacha avec Dardanus, Ecuyer de Brutus, pour voir ce que c'étoit. Ils retournerent bien-tôt après & demanderent s'il y avoit encore de l'eau pour boire. Alors Brutus riant avec beaucoup de douceur, répondit à Volumnius, *Elle eſt toute buë, mais on vous en apportera bien-tôt d'autre*, & envoya le même qui y avoit déja été. Il fut en

Dardanus Ecuyer de Brutus.

grand danger d'être pris, & ne ſe ſauva qu'avec beaucoup de peine & encore bien bleſſé. Comme Brutus conjecturoit qu'il n'avoit pas perdu beaucoup de ſes gens à la bataille, Statylius ſe préſenta à lui & lui promit qu'il paſſeroit au travers des ennemis, car il n'étoit pas poſſible de s'éclaircir autrement de ce qui ſe paſſoit dans ſon camp, & que s'il trouvoit les choſes en bon état, il éleveroit en l'air un flambeau allumé & reviendroit à lui la nuit même. En effet Statylius arriva heureuſement dans le camp, & le flambeau fut élevé. Mais comme il tardoit trop à revenir, Brutus dit, *ſi Statylius étoit encore en vie, il ſeroit déja revenu*; mais il arriva par malheur qu'en revenant il tomba entre les mains des ennemis, qui le tuerent.

Statylius offre à Brutus de paſſer au travers de l'armée des ennemis pour aller voir ce qui ſe paſſoit dans ſon camp.

Il y va & éleve le ſignal dont on étoit convenu.

En revenant il tombe entre les mains des ennemis & eſt tué.

La nuit étant déja fort avancée, il ſe pencha, aſſis comme il étoit, vers ſon domeſtique Clitus & lui parla à l'oreille. Clitus ne lui répondit pas une parole & ſe mit à pleurer. Alors Brutus, tirant à lui ſon Eſcuyer Dardanus, lui dit auſſi quelque choſe en particulier. Enfin il s'adreſſa à Volumnius, & lui parlant en langage Grec, il le fit reſſouvenir des études & des exercices qu'ils avoient faits enſemble pour ſe former à la vertu, & le conjura de lui aider à prendre ſon épée & à ſe l'enfoncer dans le corps. Volumnius réjetta fort loin cette priere, & tous les autres en firent de même. Dans ce moment quelqu'un dit tout haut qu'on ne devoit pas demeurer là plus longtems & qu'il falloit s'enfuir : *Oui ſans doute il faut*

Brutus après avoir parlé à l'oreille à Clitus & à Dardanus, prie Volumnius de l'aider à ſe tuer.

Volumnius rejette ſa priere.

s'enfuir, répondit bruſquement Brutus en ſe levant, *mais c'eſt avec les mains, & non point avec les pieds*, & leur tendant à tous la main avec un viſage gay, il leur dit *qu'il ſentoit une ſatisfaction inexprimable de ce qu'aucun de ſes amis ne lui avoit manqué & ne s'étoit démenti à ſon égard, & qu'il n'avoit qu'à ſe plaindre de la Fortune pour ſa patrie; qu'il s'eſtimoit plus heureux que ceux qui avoient vaincu, non ſeulement par rapport au paſſé, mais encore pour le préſent, en ce qu'il laiſſoit après lui une réputation de vertu que les vainqueurs ne pourroient jamais laiſſer avec toutes leurs armes & toutes leurs richeſſes, car jamais*, ajoûta-t-il, *ils ne pourront empêcher qu'on ne diſe d'eux qu'ils ont été des méchants & des injuſtes, qui ont vaincu des gens de bien pour uſurper une domination qui ne leur étoit nullement dûë.*

S'enfuir avec les mains, & non avec les pieds.

Diſcours que Brutus tient à ſes amis un moment avant que de ſe tuer.

Après leur avoir parlé ainſi, il les conjura & les preſſa de ſe ſauver, & ſe retira un peu à l'écart avec deux ou trois de ſes amis particuliers dont étoit Straton, qui avoit lié avec lui un étroit commerce par le moyen de la Rhetorique qu'il enſeignoit. Brutus s'approcha de lui le plus près qu'il put, & prenant ſon épée nuë avec ſes deux mains, & l'appuyant à terre ſur la poignée, il ſe jetta deſſus & tomba mort. Il y en a qui diſent que ce ne fut pas Brutus lui-même qui tint l'épée, mais que Straton vaincu par ſes inſtantes prieres la lui tendit en détournant la vûë, & que Brutus ſe jettant deſſus de grande roideur, ſe la paſſa au travers du corps & expira ſur l'heure.

Straton, Rheteur, ami particulier de Brutus.

Brutus ſe tuë.

Meſſala préſente Straton à Auguſte qui le retint auprès de lui.

Quelque tems après Meſſala, l'ami & le compagnon de Brutus, ayant fait ſa paix avec Ceſar, lui préſenta ce Straton un jour qu'il n'avoit pas de grandes affaires, & la larme à lœil il lui dit, *Ceſar, voici l'homme qui a rendu à mon Brutus le dernier ſervice.* Ceſar lui fit un très-bon accueil, & l'eut toûjours avec lui dans toutes ſes campagnes, & à la bataille d'Actium, où il lui rendit autant de ſervice & avec autant de fidélité & de courage qu'aucun des Grecs qu'il eût auprès de lui. Sur ce même Meſſala on rapporte qu'un jour que Ceſar le louoit de ce qu'après avoir été ſon plus grand ennemi à la bataille de Philippes pour l'amour de Brutus, il s'étoit montré très-affectionné à ſon ſervice à celle d'Actium, où il ne s'étoit nullement épargné, il lui répondit, *Ceſar, toute ma vie j'ai cherché à être du parti le meilleur & le plus juſte.*

Straton le ſervit avec fidélité & courage à la bataille d'Actium.

Réponſe généreuſe de Meſſala à Auguſte.

Antoine ayant trouvé le corps de Brutus, commanda qu'on l'enveloppât dans une de ſes plus riches cottes d'armes, & quelque tems après ayant ſçû qu'on l'avoit volée, il fit mourir le voleur, & envoya les cendres de Brutus à ſa mere Servilie. Et quant à Porcie ſa femme, Nicolas le

Antoine fait envelopper le corps de Brutus de ſa plus riche cotte d'armes.

Il envoye ſes cendres à ſa mere Servilie.

Ceſar, toute ma vie j'ai cherché à être du parti le meilleur & le plus juſte.) Cette réponſe eſt pleine de hardieſſe. Car par là Meſſala dit à Ceſar que le parti de Brutus étoit le meilleur & le plus juſte, & que par conſéquent il ne l'auroit jamais quitté pendant que Brutus auroit vécu. Mais il lui dit auſſi en même tems que Brutus mort le parti de Céſar étoit meilleur & plus juſte que celui d'Antoine, & qu'il l'avoit embraſſé par cette raiſon, & lui avoit été fidéle.

Nicolas le Philoſophe.] C'eſt

Philoſophe & Valere Maxime écrivent qu'elle fit deſſein de mourir; & que comme ſes amis l'empêchoient d'exécuter ſa réſolution, & étoient toûjours à la garder, elle prit un jour dans le feu des charbons ardens qu'elle avala en fermant la bouche, & s'étouffa de cette maniere. Cependant il court une lettre de Brutus qui écrivoit à ſes amis pour ſe plaindre d'eux, & pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient ſouffert qu'elle prît la réſolution de mourir pour ſe délivrer d'une longue & fâcheuſe maladie. Il paroît donc par-là que le Philoſophe Nicolas a confondu les tems. Car cette lettre, ſi elle eſt véritablement de Brutus, fait aſſez connoître la maladie de Porcie, l'amour qu'elle avoit pour ſon mari, & la maniere dont elle mourut.

Porcie ſe fait mourir en avalant des charbons ardens.

Lettre de Brutus ſur la mort de ſa femme.

Nicolas Damaſcene Philoſophe Peripateticien, grand ami d'Auguſte. Il avoit fait une hiſtoire univerſelle en 140. livres.

Car cette lettre, ſi elle eſt véritablement de Brutus, fait aſſez connoître la maladie de Porcie.] Il veut dire qu'il paroiſſoit par cette lettre que Porcie étoit morte avant ſon mari, & que par conſéquent l'hiſtoire de ces charbons eſt une fable. Mais d'un autre côté ſi cette lettre étoit vraye, comment Nicolas Damaſcene auroit-il oſé écrire que Porcie étoit morte après Brutus & de cette étrange maniere, lorſqu'on avoit entre les mains cette lettre de Brutus qui ſe plaignoit de ſa mort? Il faut néceſſairement ou que la lettre de Brutus fût ſuppoſée, ou que Nicolas Damaſcene ne l'eût pas vûë. Il y a plus d'apparence à la ſuppoſition.

LA COMPARAISON
De Dion & de Brutus.

CEs grands personnages ayant eu tous deux de grandes & belles qualitez, dont la premiere & la principale fut de s'être rendu très-grands par des commencemens très-petits, Dion a de ce côté-là un grand avantage, car il n'eut ni concurrent ni compagnon pour l'exciter & l'aider, comme Brutus eut Cassius, qui véritablement du côté de la réputation & de la vertu ne lui étoit pas comparable, mais qui dans les affaires de la guerre par son audace, par sa grande habileté, & par sa valeur, ne contribua pas moins que lui à ses grands exploits. Quelques-uns même lui attribuent le commencement de la grande entreprise, & disent qu'il fut l'auteur & le chef de la conspiration contre Cesar dans le tems que Brutus n'y pensoit point & se tenoit en repos, au lieu que Dion non seulement fournit du sien les armes, les navires & les troupes, mais ce fut lui encore qui pratiqua & gagna par lui-même les amis & les aides qui contribuerent à l'exécution de tout ce qu'il entreprit. Et il ne fit pas non plus

Premier avantage de Dion sur Brutus. Il n'eut personne qui l'aidât.

Cassius n'étoit pas comparable à Brutus en vertu.

Cassius auteur de la grande entreprise.

Dion a de ce côté-là un grand avantage, car il n'eut ni concurrent ni compagnon pour l'exciter & l'aider, comme Brutus eut Cassius.) Il est hors de doute que celui qui tire tout de lui-même est préferable à celui qui a de l'aide & du secours.

Dans le tems que Brutus n'y pensoit point & se tenoit en repos.] Dans le texte au lieu de ἀτρεμοῦντα Βρούτῳ γένεσθαι il faut lire comme dans un ms. ἀτρεμοῦντι Βρούτῳ γένεσθαι.

Et il ne fit pas non plus comme Brutus.] Ce second avantage n'est pas peu considérable,

comme Brutus qui tira des affaires & de la guerre même toutes ſes richeſſes & ſa puiſſance, car au contraire il fournit à la guerre ſon propre bien & tout ſon argent pour la liberté de ſes Citoyens en dépenſant à cet uſage tout ce qu'il avoit pour s'entretenir dans ſon exil.

Second avantage de Dion ſur Brutus. Celui-ci tire tout ſon bien de la guerre, & Dion fournit à la guerre tout le ſien.

Il y a plus encore, Brutus & Caſſius voyant qu'il n'étoit pas ſûr pour eux de demeurer en repos après qu'ils furent ſortis de Rome, mais qu'ils étoient condamnez à mort & pourſuivis, ils furent forcez de recourir à la guerre comme à leur ſeul aſyle, de ſe faire un rempart de leurs armes, & de s'expoſer aux plus grands dangers, plus pour eux-mêmes que pour leurs Citoyens. Il n'en eſt pas de même de Dion, il vivoit dans ſon exil plus ſûrement & plus doucement que le Tyran qui l'avoit chaſſé, & ce fut dans ce tems-là même qu'il alla ſe jetter volontairement au milieu du plus grand péril pour ſauver la Sicile.

Troiſiéme avantage de Dion ſur Brutus. Celui-ci fut forcé de recourir à la guerre pour ſe ſauver, & Dion n'y eut recours que pour ſauver les autres.

car celui qui tire de la guerre toutes ſes richeſſes & toute ſa puiſſance, eſt cenſé ne la faire que pour ſon utilité, au lieu que celui qui y dépenſe ſon bien, paſſe pour avoir des vûës plus grandes & plus nobles, & eſt du moins plus généreux.

Il y a plus encore, Brutus & Caſſius voyant qu'il n'étoit pas ſûr pour eux.) Ce troiſiéme avantage de Dion ſur Brutus eſt plus conſidérable que les deux autres, car il vint d'une grandeur d'ame au-deſſus de tout. Brutus condamné à mort eſt forcé d'avoir recours à la guerre comme à ſon ſeul aſyle, il ne pouvoit ſe ſauver que par-là, au lieu que c'eſt par une magnanimité toute pure que Dion entreprend la guerre contre Denys, c'eſt uniquement pour ſauver la Sicile. Or tout ce qu'on fait pour l'amour des autres eſt toûjours plus grand que ce qu'on fait pour ſoi.

Quatriéme avantage de Dion, le fruit de sa victoire.

D'ailleurs ce n'étoit pas la même chose pour les Romains d'être délivrez de Cesar, que pour les Syracusains d'être défaits de Denys. Car Denys ne nioit pas qu'il ne fût Tyran, & il remplit de maux infinis toute la Sicile, au lieu que la domination de Cesar, pendant qu'il travailloit à l'établir, fit à la verité dans ses commencemens beaucoup de maux & de peines à ceux qui voulurent s'y opposer, mais après qu'il eut tout vaincu, & qu'on s'y fut soûmis, il parut véritablement que ce n'étoit qu'un nom & une apparence de domination, plûtôt qu'une souveraineté véritable, car on n'en vit jamais partir aucun acte cruel & tyrannique, au contraire il fit voir que les affaires demandant un Monarque pour les gouverner, Dieu l'avoit donné à l'Empire comme un Médecin très-doux, seul capable de le rétablir. C'est pourquoi aussi Jule Cesar n'eut

La domination d'Auguste cause d'abord beaucoup de maux, mais les suites en furent heureuses.

Auguste donné par la Providence à l'Empire, comme un Medecin doux, seul capable de le rétablir.

D'ailleurs ce n'étoit pas la même chose pour les Romains d'être délivrez de Cesar, que pour les Syracusains d'être défaits de Denys.) On juge des actions des hommes par les effets qu'elles produisent, & qui ont été le but où on a visé. De ce côté-là Dion l'emporte de beaucoup sur Brutus. Car que vouloient faire Brutus & Dion? Brutus vouloit délivrer les Romains d'un Roi, & Dion vouloit délivrer la Sicile d'un Tyran. Or ces deux biens sont fort inégaux, ou pour mieux dire Brutus auroit fait un grand mal aux Romains en empêchant le jeune Cesar d'être Roi. Et Dion fit le plus grand de tous les biens à la Sicile en la délivrant de Denys. Brutus est donc de ce côté-là fort inferieur à Dion.

C'est pourquoi aussi Jule Cesar n'eut pas été plûtôt tué que le peuple Romain le regretta.] Marque certaine que le peuple Romain étoit déja accoûtumé au pouvoir d'un seul. Au lieu que le reproche qu'on fit à Dion marque la haine que les Siciliens conservoient pour le Tyran.

pas

pas été plûtôt tué que le peuple Romain le regretta, & ne voulut jamais pardonner à ſes meurtriers, au lieu que Dion fut ſur-tout accuſé devant ſes Citoyens d'avoir laiſſé échapper Denis du Château de Syracuſe, & de n'avoir pas voulu ouvrir le tombeau de ſon pere le vieux Denis.

Cinquiéme avantage de Dion, les exploits de guerre.

Que ſi l'on examine leurs exploits de guerre, Dion paroît un Général très-parfait & auquel on ne trouve rien à reprendre. Car il conduiſoit toûjours très-ſagement & très-heureuſement toutes les affaires qu'il avoit projettées lui-même, & par ſa grande habileté il rétabliſſoit toutes celles que les autres avoient gâtées & ruinées par leur faute. Au lieu que Brutus ne paroît pas avoir fait ſagement, d'avoir donné la ſeconde bataille où il s'agiſſoit de tout, & quand il l'eut perduë, il ne trouva en lui aucune reſſource pour ſe relever, mais au contraire il perdit courage, abandonna toutes ſes eſpérances, & n'eut pas, comme Pompée, l'audace de combattre contre la Fortune, quoiqu'il dût encore beaucoup attendre des armes, & que par ſa flotte il fût abſolument maître de la mer.

Deux grandes fautes que commit Brutus.

Que ſi l'on examine leurs exploits de guerre, Dion paroît un general très-parfait.] Du côté de la valeur Dion ne pouvoit avoir aucun avantage ſur Brutus, mais il en avoit un fort grand du côté de la prudence & des reſſources, ce qui fait un Général parfait. Brutus eſt repris ici avec raiſon de deux grandes fautes. La premiere, d'avoir donné la ſeconde bataille où il s'agiſſoit de tout, lorſque ſes ennemis alloient être défaits par la diſette & par la mauvaiſe ſituation où ils étoient; & la ſeconde, après l'avoir perduë, de n'avoir trouvé en lui aucune reſſource contre ce malheur, lorſqu'il avoit encore une armée, & qu'il étoit maître de la mer.

Le plus grand & le plus juſte reproche que l'on fait à Brutus, qui donne un grand avantage à Dion.

Le plus grand & le plus juſte reproche que l'on fait à Brutus, c'eſt qu'ayant eu la vie ſauve par la bonté de Céſar, qu'ayant obtenu de lui la liberté de tous ceux qui avoient été faits priſonniers avec lui, & pour leſquels il demanda grace, qu'étant regardé comme ſon meilleur ami, & en étant honoré & diſtingué par-deſſus tous les autres, il l'ait aſſaſſiné de ſa propre main. Voilà un reproche qu'on ne ſçauroit faire à Dion. Au contraire étant ami & allié de Denis, il eut toûjours ſoin de ſes affaires, & lui aida à les rétablir. Mais après que Denis l'eut chaſſé de ſa patrie, qu'il lui eut fait une injuſtice atroce en donnant ſa femme à un autre, & qu'il lui eut pris tout ſon bien, alors ſeulement il entra ouvertement contre lui dans une guerre legitime & juſte.

Ce reproche tourne à l'avantage de Brutus, & comment.

Mais dans cela même, ſi l'on tourne la medaille, on trouve que l'avantage eſt du côté de

Le plus grand & le plus juſte reproche que l'on fait à Brutus.) Ce reproche eſt très-bien fondé, car il n'y a rien de plus horrible pour Brutus que d'avoir aſſaſſiné ſon bienfaicteur, celui de qui il tenoit la liberté & la vie, & toutes ſortes d'honneurs & de diſtinctions. Voilà de ce côté-la un grand avantage pour Dion, qui ne fit la guerre à Denis qu'après avoir été chaſſé & avoir reçu de lui toutes ſortes d'injuſtices, & de mauvais traitemens. Mais ce reproche-là même va tourner à l'avantage de Brutus, ſi Plutarque en eſt cru.

Mais dans cela même, ſi l'on tourne la medaille, on trouve que l'avantage eſt du côté de Brutus.) De ce reproche qu'on fait à Brutus Plutarque en tire des raiſons qui paroiſſent plauſibles pour lui donner un très-grand avantage ſur Dion. En effet il n'y a rien de plus heroïque que de ſacrifier au bien public les plus grandes de toutes les obligations, & de s'expoſer au plus grand de tous les dangers pour venger les injures publiques. Au lieu qu'il n'y a rien de grand dans celui qui n'écoute que ſon reſſentiment pour venger ſes injures particulieres.

Brutus. Car ce qui fait la principale loüange de ces deux perſonnages, c'eſt la haine contre les Tyrans, & l'exécration de leur méchanceté. Or cette haine ſe trouve pure dans Brutus & ſans aucun mêlange d'interêt, car n'ayant en ſon particulier aucun ſujet de ſe plaindre de Céſar, il s'expoſa à ce grand danger pour la ſeule liberté de ſa patrie. Au lieu que Dion, s'il n'eût été maltraité de Denis, jamais il ne lui auroit fait la guerre, comme cela paroît clairement par les lettres de Platon, où l'on voit que Dion ne ſe retira

Premier avantage de Brutus ſur Dion, la haine des Tyrans très-pure & ſans interêt.

Cette haine intereſſée dans Dion.

D'ailleurs Brutus & Caſſius regardoient le meurtre de Céſar comme la plus juſte & la plus ſainte de toutes les actions. Or il n'y a rien de plus grand que de rompre tous les liens & de faire taire tous les ſentimens les plus legitimes pour faire une action juſte & ſainte. Mais il faut bien prouver que le meurtre de Céſar l'étoit. Et c'eſt ce que l'on ne ſçauroit jamais faire, & jamais la bonne morale ne le ſouffrira. Toutes les raiſons que Plutarque donne ici en faveur de Brutus étoient fort bonnes dans les écoles pour exercer des Rheteurs, mais elles ne valent rien données pour des véritez conſtantes & indubitables & pour la regle de nos jugemens. Les juges équitables préfereront toûjours infiniment l'exploit de Dion à celui de Brutus.

C'eſt la haine contre les Tyrans, & l'exécration de leur méchanceté.] Voilà de grands mots, des mots horribles, mais où étoit cette exécrable méchanceté de Céſar?

Car n'ayant en ſon particulier aucun ſujet de ſe plaindre de Céſar.] Bien loin qu'il eut aucun ſujet particulier de s'en plaindre, il en avoit beaucoup & de très-grands de s'en loüer, & c'eſt ce qui aggrave horriblement ſon crime.

Il s'expoſa à ce grand danger pour la ſeule liberté de ſa patrie.] Il s'y expoſa pour ſuivre les mouvemens impetueux de ſa bile noire. Et il fit en deux ans plus de mal à l'Empire, que Céſar ne lui en auroit pu faire en cent.

Au lieu que Dion, s'il n'eût été maltraité de Denis, jamais il ne lui auroit fait la guerre.] C'eſt une conjecture de Plutarque qui n'eſt pas bien ſûre. Il eſt certain que Dion auroit fait tous ſes efforts pour ramener Denis par la ſeule force de ſes raiſons, mais il n'eſt pas certain qu'enfin, ſi la méchanceté du Tyran fût montée à ſon comble, Dion n'eût pas pris les armes contre lui.

pas volontairement pour revenir contre Denis & pour le détruire, mais qu'il le détruisit parce que le Tyran l'avoit chassé de sa Cour.

Second avantage de Brutus, la vûë du bien public.

Davantage la seule vûë du bien public fit que Brutus devint ami de Pompée, de son ennemi qu'il étoit, & qu'au contraire d'ami qu'il étoit de César, il devint son ennemi, comme n'aïant d'autre regle pour sa haine & pour son amitié, que

La justice, la seule regle de la haine & de l'amitié de Brutus.

la justice seule. Et Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denis, pendant que Denis eut de la confiance en lui; mais dès qu'il commença à s'en défier & à marquer pour lui quelque éloignement, il lui fit la guerre. C'est pourquoi tous ses amis ne furent pas persuadez qu'après avoir chas-

Et qu'au contraire, d'ami qu'il étoit de Cesar, il devint son ennemi.] Ce passage est fort beau & fort considérable, mais il est défectueux & mal ponctué dans toutes les éditions; il y manque deux mots qu'il faut nécessairement suppléer. Il y a dans les imprimez ἔτι βρᾶτον μὲν ἦ Πομπείῳ φίλον ποιῆσαι, ἐχθρὸν ὄντα καὶ πολεμιον Καίσαρι, τὸ καινῆ συμφέρον. Il n'y a personne qui en lisant cela ne sente qu'il y manque quelque chose. Il faut nécessairement suppléer ces deux mots φίλον ὄντα & lire & ponctuer tout le passage de cette maniere: ἔτι βρᾶτον μὲν καὶ Πομπείῳ φίλον ετοίησεν ἐχθρὸν ὄντα καὶ πολέμιον φίλον ὄντα Καίσαρι τὸ καινῆ συμφέρον.

Comme n'ayant d'autre regle pour sa haine & pour son amitié, que la justice seule.] Ouy, mais une justice prise à sa guise, & non pas la justice véritable & réelle, qui n'est que la soûmission & l'obéissance entiere à la loy, seule regle de la vérité.

Et Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denis, pendant que Denis eut de la confiance en lui.] Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denis, mais il ne fit rien que de juste, & il esperoit tirer de sa confiance ce grand fruit qu'il le rameneroit à la justice; qu'il dompteroit en lui cette Charybde, ce monstre de tyrannie, & qu'il le disposeroit à être un bon Roi. Mais après qu'il eut été chassé & qu'il eut reçu de ce Tyran tous les mauvais traitemens, alors voyant qu'il n'y avoit plus rien de bon à esperer, il ne l'assassina point, il prit contre lui les armes. La justice n'a jamais été violée en rien dans le procedé de Dion.

ſé Denis, il n'eut pas intention de ſe ſaiſir de la Tyrannie en leurrant ſes Citoyens par un nom plus doux & plus humain que celui de Tyran. Mais pour Brutus on entendoit ſes ennemis mêmes dire par-tout que de tous ceux qui avoient conſpiré contre Céſar, il étoit le ſeul qui ne ſe fût propoſé d'autre but depuis le commencement juſqu'à la fin, que de rendre aux Romains leur Gouvernement tel qu'ils l'avoient reçu de leurs peres.

Dion ſoupçonné d'avoir voulu s'emparer de la Tyrannie.

Troiſiéme avantage de Brutus, le but qu'il ſe propoſa.

Outre tout cela le combat que Dion eut à donner contre Denis, étoit bien différent de celui que Brutus eut à ſoûtenir contre Céſar. Car de tous ceux qui connoiſſoient Denis, il n'y en avoit pas un ſeul qui ne le mépriſât comme un homme qui paſſoit ſa vie dans la débauche du vin & des femmes, & à jouer aux dez. Au lieu que de forger ſeulement dans ſa tête le deſſein de ruiner Céſar, & de ne pas redouter la grande expérience, le grand ſens, la puiſſance & la fortune de cet homme, dont le ſeul nom faiſoit trembler les Rois des Parthes & des Indes & les empêchoit de dormir, c'eſt le chef-d'œuvre d'une ame très-

Quatriéme avantage de Brutus, la qualité de l'ennemi.

Il n'eut pas intention de ſe ſaiſir de la Tyrannie. Mais c'eſt un ſoupçon auquel la conduite de Dion n'a jamais donné la moindre ombre de fondement.

Au lieu que de forger ſeulement dans ſa tête le deſſein de ruiner Céſar. Je ne dis pas que ce deſſein ne fût grand & ne demandât un grand courage. Mais Plutarque ne compte-t'il pour rien le deſſein audacieux de Dion, qui avec huit cens hommes & ſur deux vaiſſeaux de charge, va attaquer à force ouverte la puiſſance formidable d'un Tiran qui avoit quatre cent galeres, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, des forteresſes, des alliez & des richeſſes immenſes?

élevée & incapable de rien rabattre de ſon courage & de ſa fierté par aucun motif de crainte. Auſſi dès que l'un parut en Sicile, il y eut pluſieurs milliers d'hommes qui ſe joignirent à lui contre Denis ; au lieu que la gloire de Céſar après ſa mort même ſoûtint & rétablit la fortune chancelante de ſes amis, & ſon nom ſeul éleva ſi haut celui qui le prit après lui, que de jeune enfant qu'il étoit, ſans aucuns moyens & ſans aucune reſſource par lui-même, il devint d'abord le premier des Romains, qui ſe l'attacherent comme un remede & un antidote contre la haine & la trop grande puiſſance d'Antoine.

La gloire de Ceſar après ſa mort même ſoûtint ſon parti.

Que ſi quelqu'un veut nous oppoſer que Dion ne chaſſa Denis qu'à force de grands combats, & que Brutus tua Céſar tout nud & dans le moment qu'il étoit ſeul & ſans gardes, je réponds que cela même eſt un acte qui marque toute la pru-

Objection contre Brutus.

Réponſe à cette objection.

Que ſi quelqu'un veut nous oppoſer que Dion ne chaſſa Denis qu'à force de grands combats, & que Brutus tua Ceſar tout nud, & dans le moment qu'il étoit ſeul & ſans gardes.] C'eſt ce qu'on oppoſera ſans doute, & qu'on ne ceſſera jamais d'oppoſer. Car il y a bien de la différence entre chaſſer un Tyran à force d'armes & le vaincre dans de grands combats, & l'aſſaſſiner en le ſurprenant nud & ſans gardes, & en tombant ſur lui avec une foule de conjurez qu'on a eu l'adreſſe d'ameuter contre lui.

Je réponds que cela même eſt un acte qui marque toute la prudence & toute l'habileté du plus grand Capitaine.] Mais je ne ſçai ſi c'eſt bien répondre. J'oſerai dire que je n'en crois rien. Cela marque de l'adreſſe, de la prudence, de l'intrepidité, mais il ne marque point la prudence & l'habileté du plus grand Capitaine. N'a-t'on pas vû des actions toutes ſemblables exécutées par des hommes qui ne paſſoient pas pour de grands Capitaines ? Que dis-je, n'a-t'on pas vû une action encore plus hardie, exécutée par un monſtre ſeul que l'enfer avoit vomi ? Ce meurtre de Céſar ne doit point être imputé au courage, mais à l'humeur atrabilaire

dence & toute l'habileté du plus grand Capitaine d'avoir ſurpris nud, ſeul & ſans gardes un homme ſi redoutable & ſi puiſſant. Car il n'alla pas l'attaquer tout d'un coup, ni ſeul, ni avec peu de monde, mais il projetta ſon entrepriſe de longue main, & la concerta avec un grand nombre de complices qu'il y fit entrer, & dont aucun ne lui manqua. De ſorte qu'il faut néceſſairement ou qu'il eut eu la prudence de les choiſir tous gens de bien, ou qu'en leur faiſant l'honneur de les choiſir, il les eût rendu tels par ſon exemple. Au lieu que Dion ſe confia à des méchans, ſoit qu'il eut mal choiſi, ou que de bons il les eut rendu méchans par ſa négligence. Et ni l'un ni l'autre ne conviennent à un homme ſage & prudent; auſſi Platon le gronde-t'il dans ſes Lettres d'avoir choiſi de tels amis, qui enfin l'aſſaſſinerent.

Mais cela eſt étranger à l'action.

Brutus ne choiſit que des amis fidéles, & Dion ſe confia à des méchans.

Mais cela ne rend ſon action, ni moins belle, ni moins glorieuſe.

Choix des amis, effet de la ſageſſe & de la prudence.

D'ailleurs quand Dion eut été tué, perſonne ne ſe préſenta pour venger ſa mort, au lieu que Brutus reçut de ſes ennemis même les devoirs de la ſepulture, car Antoine le fit enterrer ho-

de Brutus & de Caſſius. Il ſe trouve deux hommes capables d'aſſaſſiner Céſar, & il ne s'en eſt point trouvé qui ayent eu le courage de tuer ni Marius ni Sylla, deux monſtres horribles qui faiſoient gémir les Romains ſous la plus cruelle des Tyrannies.

D'ailleurs quand Dion eut été tué, perſonne ne ſe preſenta pour venger ſa mort.] Mais la Sicile ne venga-t'elle pas ſa mort en refuſant de recevoir ſon meurtrier Callippus, & en le chaſſant de par tout comme un ſcelerat indigne de trouver un aſyle? Leptines & Polyperchon ne la vengerent-ils pas en aſſaſſinant ce monſtre? Timoléon ne la vengea-t'il pas en faiſant mourir l'infidéle Icetes? Enfin les Dieux ne la vengerent-ils pas en faiſant périr preſque auſſi-tôt tous les ſoldats Zacynthiens qui avoient aidé Callippus? Voilà des honneurs plus grands que les honneurs de la ſépulture qu'Antoine rendit à Bru-

norablement, & Céſar lui conſerva tous les honneurs qu'on lui avoit faits pendant ſa vie, juſques-là qu'on voyoit ſa ſtatuë de bronze élevée publiquement dans Milan, ville des Gaules en deçà des Alpes. Quelque tems après Céſar lui-même traverſant Milan, & voyant cette ſtatuë qui étoit parfaitement reſſemblante & d'un travail exquis, paſſa outre, enſuite il s'arrêta un peu de tems, & en préſence de ceux qui l'accompagnoient & qui l'entendirent, il appella les Officiers & les Magiſtrats, & leur dit, *qu'il avoit ſurpris leur ville manquant au traité qu'elle avoit fait avec lui, & qu'elle receloit un de ſes ennemis dans ſes murailles.* D'abord tous ces Officiers & ces Magiſtrats, comme on peut penſer, nierent le fait, & ne ſçachant de qui il vouloit parler, ils ſe regardoient les uns les autres dans un étonnement qu'on ne peut exprimer. Céſar ſe tournant du côté de la ſtatuë & la leur montrant, leur dit avec un front ſévere : *Eh n'eſt-ce pas là mon ennemi que vous avez placé au milieu de votre ville* ? A ces mots ces Officiers encore plus étonnez, garderent le ſilence, ne ſçachant que répondre. Alors Céſar ſe prit à rire, loua les Gaulois de ce qu'ils étoient fidéles à leurs amis dans leurs malheurs même, & commanda que la ſtatuë demeurât où elle étoit.

Auguſte conſerva à Brutus mort tous les honneurs qu'on lui avoit faits.

Statuë de Brutus dans une place de Milan.

Plaiſanterie d'Auguſte faite aux Milanois.

Auguſte ordonne que la ſtatuë de Brutus ſoit conſervée dans Milan.

tus, & que ceux que Céſar lui conſerva.

Juſques-là qu'on voyoit ſa ſtatuë de bronze élevée publiquement dans Milan.] Mais Milan pouvoit fort bien conſerver cette ſtatuë de Brutus à cauſe de ſa grande beauté.

Fin du Tome ſeptiéme.